

GRAHAM HANCOCK

MAGICIENS DES DIEUX

APRÈS *L'EMPREINTE DES DIEUX*,
LA NOUVELLE ENQUÊTE DE GRAHAM HANCOCK



Pygmalion 

Graham Hancock

MAGICIENS DES DIEUX

La sagesse oubliée
de la civilisation terrestre perdue

Traduit de l'anglais par Benjamin Kuntzer

Pygmalion}}

Graham Hancock

Magiciens des dieux

La sagesse oubliée
de la civilisation terrestre perdue

Pygmalion

© Graham Hancock 2015

© 2017, Pygmalion, département de Flammarion, pour la traduction française.

ISBN Epub : 9782756421551

ISBN PDF Web : 9782756421568

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782756421544

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Vers la fin du dernier âge de glace, il y a 12 800 ans, une comète gigantesque s'est brisée en de multiples fragments au sein du système solaire. Certains ont frappé la Terre et engendré un déluge à l'échelle planétaire. Cet événement, que l'on retrouve dans bien des mythes à travers l'histoire, ne marquait que le premier passage de ces débris...

Une seconde série d'impacts aussi dévastatrice que la première a en effet causé une inondation supplémentaire il y a environ 11 600 ans. Selon Platon, c'est à cette date que l'Atlantide aurait été submergée par les flots.

D'autres éléments avancés dans ce livre prouvent qu'une société évoluée ayant vécu durant l'âge de glace a été détruite par ces cataclysmes. Mais certains de ses membres survécurent. Ces « magiciens des dieux » ranimèrent la flamme de la civilisation et nous laissèrent un message, un avertissement pour l'avenir...

Écrivain et journaliste, GRAHAM HANCOCK a permis aux lecteurs du monde entier de découvrir une autre version de l'histoire de l'être humain grâce au best-seller international, L'Empreinte des dieux. Ses livres, traduits dans vingt-sept langues, se sont vendus à plus de cinq millions d'exemplaires.

Du même auteur

L'Empreinte des dieux, Pygmalion, 2016.

Surnaturel, Éditions Alphée, 2009.

Civilisations englouties, Pygmalion, 2008.

Le Mystère de Mars, avec John Grigsby, Éditions du Rocher, 2000.

Le Mystère du Grand Sphinx, avec Robert Bauval, Éditions du Rocher, 1999.

Le Mystère de l'Arche perdue, Pygmalion, 1999.

Magiciens des dieux
La sagesse oubliée
de la civilisation terrestre perdue

Pour Santha, mon âme sœur.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES ET ILLUSTRATIONS

Crédits photographiques :

Toutes les photos sont de **Santha Faiia**, sauf :

1 et 62, **Nico Becker**, Institut archéologique allemand, département oriental.

7, **Klaus Schmidt**, Institut archéologique allemand, département oriental.

41, **Daniel Lohmann**, qui a également découvert le tambour de la colonne. Les interprétations astronomiques du pilier 43 de Göbekli Tepe, images 50 et 51, ont été rendues de façon graphique par **Luke Hancock**.

Crédits illustrations :

Camron Wiltshire (www.sacredgeometryinternational.com) : Figures 1, 2, 3, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 (avec Randall Carlson), 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 32, 33, 34, 35, 36, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 51, 53 à 56 (avec Afua Richardson), 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72.

Afua Richardson : Figures 4, 8 (ligne du haut), 46 (avec Luke Hancock), 50 (avec Luke Hancock), 52, 53 à 56 (avec Camron Wiltshire), 66 (avec Luke Hancock).

Luke Hancock : Figures 37, 38, 46 (avec Afua Richardson), 50 (avec Afua Richardson), 66 (avec Afua Richardson), 67, 73.

Michael Mauldin : Figures 6, 8 (rangée du bas, à droite), 28, 29, 30.

Samuel Parker : Figures 5, 8 (rangée du bas, à gauche).
Pon S. Purajatnika : Figure 9.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord et avant tout à adresser tout mon amour et ma reconnaissance à la photographe Santha Faiia, qui m'a fait l'honneur il y a vingt ans de devenir ma femme. Elle avait une carrière professionnelle couronnée de succès bien avant de me rencontrer, mais elle a gentiment accepté de travailler avec moi. Santha a pris la majorité des photos de ce livre, ainsi que de la plupart de mes précédents ouvrages, et a voyagé avec moi à chaque étape du long périple menant de *L'Empreinte des dieux* aux *Magiciens des dieux*. Merci ! Merci également à nos enfants, Sean, Shanti, Ravi, Leila, Luke et Gabrielle. Pendant que je travaillais sur *Magiciens*, notre première petite-fille, Nyla, est née, et nous avons été ravis de l'accueillir dans notre grande et turbulente famille. Merci aussi à ma mère, Muriel Hancock, ainsi qu'à mon oncle, James Macaulay. Je chéris toujours du fond du cœur les souvenirs partagés avec mon père, Donald Hancock, qui m'a tant appris avant de décéder en 2003, après des années d'un soutien indéfectible pour mon travail.

Mon brillant agent littéraire, Sonia Land, a réalisé des prouesses et incarne tout ce que devrait être un grand agent. Mon éditeur britannique Mark Booth et mon éditeur américain Peter Wolverton ont tous deux joué un rôle extrêmement positif dans la gestation des *Magiciens des dieux* et dans leur commercialisation de la bonne manière et au bon moment.

Je tiens aussi à saluer ici le rôle colossal de Joe Rogan, et de l'incroyable podcast du Joe Rogan Experience, qui a permis de faire connaître mon travail à un tout autre public. Joe est un phénomène,

un explorateur, un ouvrier d'esprits ainsi qu'un grand défenseur de la pensée latérale concernant l'histoire humaine.

L'équipe graphique qui a créé les cartes, tableaux, dessins et diagrammes de ce livre était composée de Camron Wiltshire et Afua Richardson, avec le soutien de Michael Maudlin et de Samuel Parker. Mon fils, Luke Hancock, a également fourni de nombreuses illustrations. Chaque artiste est déjà salué individuellement à la page des crédits, mais je tenais aussi à leur adresser mes pensées de façon collective pour rendre hommage à leur dévouement, leur talent, leur intelligence et leur labeur.

Le regretté professeur Klaus Schmidt de l'Institut archéologique allemand a fait bien plus que son devoir en me faisant visiter Göbekli Tepe, en Turquie, en 2013. En tant que découvreur et fouilleur, Klaus possédait un savoir unique sur ce site très particulier, qu'il a généreusement accepté de partager avec moi durant trois longues journées de visites et d'interviews. Je regrette son trépas, mais reste convaincu que son nom restera dans l'histoire.

J'ai effectué une visite de recherches au Liban en 2014. Mon travail sur place a été grandement facilité par la gentillesse, la bonne volonté et le soutien logistique que m'ont apportés sur le terrain mes amis Ramzi Najjar, ainsi que Samir et Sandra Jarmakani. À la suite de ce voyage, j'ai aussi énormément appris durant ma correspondance sur Baalbek avec l'archéologue et architecte Daniel Lohmann. Il a su se montrer patient et convaincant dans ses efforts courageux pour me vanter les mérites de l'analyse traditionnelle.

Pour l'Indonésie, j'adresse des remerciements particuliers à Danny Hilman Natawidjaja, le fouilleur du site d'une antiquité insoupçonnée de la pyramide de Gunung Padang. Merci aussi à ses collègues Wisnu Ariestika et Bambang Widoyko Suwargadi, qui se sont joints à nous lors d'un long voyage d'études à Java, Sumatra, Flores et Sulawesi.

Aux États-Unis, je suis particulièrement reconnaissant à Randall Carlson de sa grande perspicacité concernant la géologie catastrophiste et des connaissances qu'il a accepté de partager avec moi durant notre voyage de Portland, en Oregon, à Minneapolis, dans le Minnesota, afin d'étudier les conséquences sur le paysage des crues cataclysmiques ayant touché toute cette

région à la fin de la période glaciaire. Merci également à Bradley Young, qui nous a conduits tout du long – une performance héroïque !

Je remercie Allen West, auteur parmi la vaste communauté scientifique enquêtant sur l'impact de la comète durant le Dryas récent, avec lequel j'ai beaucoup correspondu. J'évoque dans le détail son travail et celui de son équipe aux chapitres 3 à 6, et Allen m'a beaucoup aidé à bien comprendre les faits ; il m'a en outre ouvert les yeux sur les conséquences du cataclysme.

Merci aussi à Richard Takkou et Raymond Wiley pour leur travail remarquable en tant qu'assistants de recherches aux différentes étapes de ce projet.

Mille mercis également à nos chers amis Chris et Cathy Foyle, pour leur solidarité et leurs conseils avisés.

Enfin, et surtout, merci à mes fidèles lecteurs de par le monde, qui me suivent depuis plus de vingt ans dans ma quête d'une civilisation perdue. Ces *Magiciens des dieux* marquent la dernière étape en date de ce voyage, et s'il s'agit d'un document nouveau, j'ai inévitablement dû, à divers endroits, réexaminer des données déjà explorées dans *L'Empreinte des dieux* et mes autres livres, afin de replacer dans leur contexte les nouvelles preuves que j'apporte ici.

Graham Hancock
Bath, Angleterre, août 2016

INTRODUCTION Sable

Une maison bâtie sur du sable menacera toujours de s'effondrer.

Il est de plus en plus certain que, même si les dernières constructions sont de grande qualité, l'édifice de notre passé érigé par nos historiens et archéologues repose sur des fondations défectueuses et dangereusement peu solides. Un cataclysme ayant provoqué l'extinction de certaines espèces s'est produit sur notre planète entre 12 800 et 11 600 ans dans le passé. Cet événement a eu des conséquences sur la Terre entière et a profondément bouleversé l'humanité. Les preuves scientifiques le prouvant n'ayant commencé à apparaître qu'en 2007, et historiens et archéologues n'ayant pas encore pris la mesure de leurs implications, nous sommes contraints d'envisager que tout ce que nous avons jusqu'à présent pu apprendre sur les origines de la civilisation soit faux.

Nous ne pouvons notamment pas exclure l'hypothèse selon laquelle les mythes d'un âge d'or balayé par les eaux et le feu seraient véritables, et que tout un pan de l'histoire humaine aurait été effacé des tablettes durant les 1 200 années cataclysmiques démarrées il y a 12 800 ans – un épisode au cours duquel les hommes n'étaient pas de simples chasseurs-cueilleurs, mais formaient une civilisation des plus avancées.

Cette civilisation, si tant est qu'elle ait existé, a-t-elle laissé une trace quelconque, que nous pourrions encore identifier de nos jours, malgré le passage du temps ? Et, si oui, sa disparition a-t-elle la moindre importance pour nous ?

Cet ouvrage tente d'apporter des réponses à ces deux questions.

PREMIÈRE PARTIE
ANOMALIES

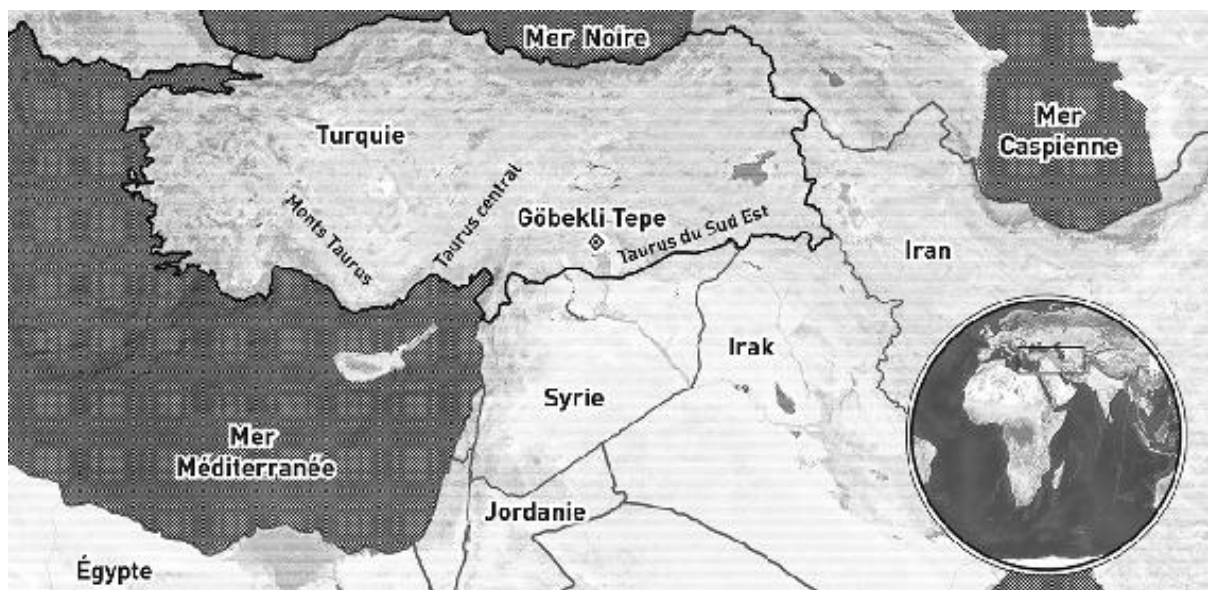


Figure 1 : Emplacement de Göbekli Tepe dans son environnement régional.

Chapitre 1

Il y a tant de mystères...

Göbekli Tepe est le plus ancien site architectural jamais découvert au monde ; il est du moins considéré comme tel par les spécialistes.

Et il est *monumental*.

Impressionnant, magnifique, sacré et écrasant comptent parmi les adjectifs qui échouent lamentablement à lui faire honneur. J'ai passé les deux dernières heures à déambuler à l'intérieur avec le responsable des fouilles, le professeur Klaus Schmidt, et j'en sors complètement ahuri.

— Quelle sensation cela fait-il, je lui demande, d'être l'homme qui a découvert le temple qui récrit l'histoire ?

Archéologue allemand rubicond au torse puissant et à la barbe grisonnante, Schmidt, pieds nus et sales dans ses sandales, porte un jean délavé et une chemise bleue dans le même tissu et à la manche boueuse. Nous sommes en septembre 2013, trois mois avant son soixantième anniversaire, et même si nous l'ignorons l'un et l'autre, il sera mort dans moins d'un an.

Alors qu'il réfléchit à ma question, il essuie une goutte de sueur sur le sommet de son front luisant. Nous sommes encore en début de matinée, mais le soleil est déjà haut dans le ciel sans nuages du sud-est de l'Anatolie ; la crête des monts Taurus sur laquelle nous nous trouvons est une vraie fournaise. Il n'y a pas de brise, pas le moindre souffle d'air, et nulle ombre où s'abriter. En 2014, un toit sera érigé pour couvrir et protéger le site, mais seules ses fondations sont en place en 2013, si bien que nous nous tenons en plein cagnard sur un sentier en bois bricolé. En contrebas, dans une

série d'enceintes murées à moitié enfouies et plus ou moins circulaires, se trouvent les dizaines de colonnes mégalithiques en forme de T que Schmidt et son équipe de l'Institut archéologique allemand ont mises au jour. Avant le début du chantier, les lieux avaient l'allure d'une colline arrondie – d'ailleurs, Göbekli Tepe signifie colline du nombril¹, parfois aussi traduit colline du ventre² –, mais les fouilles ont retiré l'essentiel de ce profil initial.

— Bien sûr, nous ne pouvons pas affirmer de Göbekli Tepe qu'il s'agit d'un temple, finit par répondre Schmidt en choisissant ses mots avec soin. Appelons-le plutôt un sanctuaire de colline. Et je ne prétends pas qu'il réécrit l'histoire. Je dirais plutôt qu'il ajoute un chapitre important à l'histoire existante. Nous pensions que la transition entre les chasseurs-cueilleurs et les fermiers avait été lente et progressive, mais nous découvrons avec surprise que des monuments passionnants ont été érigés à cette période³ ...

Je l'encourage :

— Mais il n'est pas seulement question des monuments. Au début, les habitants de la région étaient des chasseurs-cueilleurs, et il n'y avait pas le moindre signe d'agriculture.

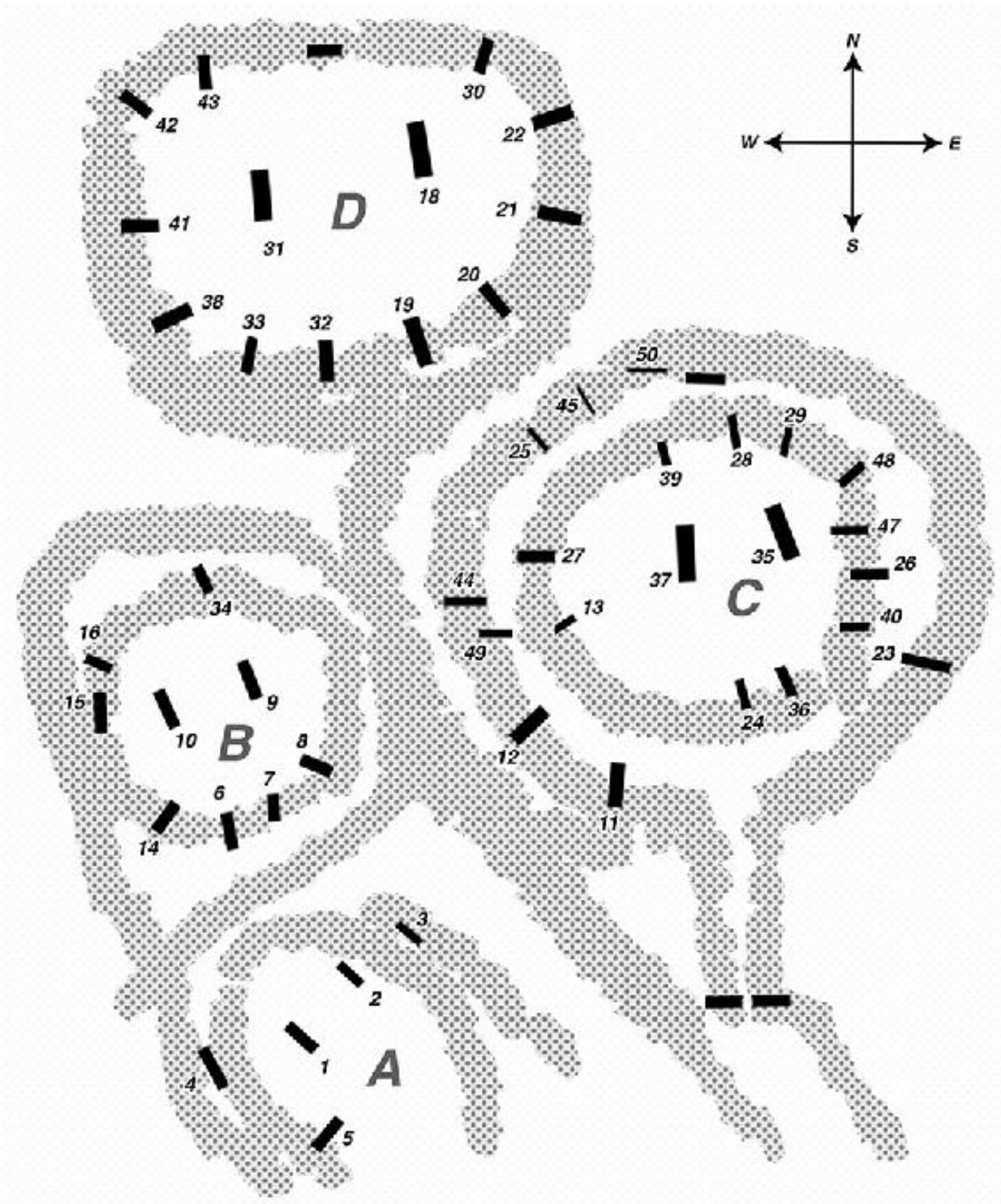


Figure 2 : Groupe central des enceintes fouillées – A, B, C et D – à Göbekli Tepe. Tous les piliers ont été numérotés, pour faciliter le repérage, par l'Institut archéologique allemand.

— Non, admet Schmidt, aucun.

Il désigne alors à grands gestes les cercles de colonnes.

— Mais ceux qui sont venus à Göbekli Tepe, ceux qui ont bâti tout ça, ont *inventé* l'agriculture ! Nous découvrons donc un lien entre ce qui s'est passé ici et l'émergence ultérieure des sociétés néolithiques dépendantes de l'agriculture...

Mes oreilles se dressent quand j'entends le mot « inventé ». Tenant à m'assurer d'avoir bien compris le sens de son propos, j'insiste donc :

— Vous allez jusqu'à dire que ceux qui ont construit Göbekli Tepe ont véritablement *inventé* l'agriculture ?

— Oui. Oui.

— Pourriez-vous développer ?

— On trouve dans cette région les premières espèces domestiquées, qu'il s'agisse de plantes ou d'animaux. Tout vient de cette région. Ce sont donc les mêmes personnes.

— Et, à votre connaissance, il s'agit du premier – du plus ancien – modèle agricole du monde ?

— Le premier. Oui.

Je sens bien que Schmidt s'impatiente un peu de m'entendre m'appesantir sur ce sujet, mais j'ai mes raisons. Les zones de Göbekli Tepe qui ont déjà été fouillées ont près de 12 000 ans, et sont donc (du moins selon la chronologie traditionnelle) plus de 6 000 ans plus anciennes que n'importe quel autre site mégalithique sur la planète – qu'il s'agisse de Stonehenge ou Avebury en Angleterre, de Ġgantija et Mnajdra sur l'île de Malte ou des pyramides de Gizeh en Égypte. Pourtant, ces sites appartiennent tous à la phase de l'évolution de la civilisation humaine que les archéologues nomment le « néolithique » (le « nouvel âge de pierre »), lorsque l'agriculture et l'organisation de la société selon des structures hiérarchiques bien structurées étaient déjà suffisamment avancées pour permettre l'émergence d'artisans qualifiés n'ayant pas besoin de produire leur propre nourriture, puisqu'ils pouvaient être entretenus par les surplus générés par les fermiers. Göbekli Tepe, par contraste, remonte à la toute fin du « paléolithique supérieur », le vieil « âge de pierre tardif », quand nos ancêtres étaient censés être des chasseurs-cueilleurs nomades vivant en petits clans mobiles et incapables de tâches nécessitant une planification à long terme, une

répartition complexe du travail et des facultés de direction importantes.

Schmidt et moi nous trouvons sur un point du sentier dominant les Enceintes C et D, où j'ai appris, lors de mes recherches préparatoires, que l'on avait découvert une image intrigante, sculptée sur l'un des piliers. Je compte demander à l'archéologue l'autorisation de descendre dans l'Enceinte D afin de l'observer de plus près, mais j'aimerais d'abord comprendre tout à fait son opinion sur les origines de l'agriculture et la relation entre celle-ci et cette architecture mégalithique. L'Enceinte C, la plus grande des quatre fosses principales jusqu'alors creusées, est dominée par deux immenses colonnes centrales, toutes deux brisées. Dans leur état originel, elles devaient mesurer plus de six mètres et peser vingt tonnes environ. Une douzaine d'autres piliers sont incrustés dans le mur tout autour. Ils sont légèrement plus petits, mais restent prodigieux. L'Enceinte D est très similaire : on y retrouve un cercle de poteaux plus petits entourant deux grands piliers centraux, tous deux intacts dans le cas présent. Leur sommet en forme de T, légèrement incliné vers l'avant, ne comporte aucun trait, mais rappelle curieusement des têtes humaines géantes – impression renforcée par le léger contour de bras, ployés au niveau des coudes, qui descendent sur le flanc des colonnes et s'achèvent par des mains humaines dotées de longs doigts et taillées avec soin.

— Tout ceci, dis-je, ces mégalithes, cette iconographie, la conception générale et la disposition du site... Pour être honnête, cela donne l'impression d'être un projet aussi grandiose que celui de Stonehenge, en Angleterre, alors que ce dernier est beaucoup plus récent. En quoi vos découvertes de Göbekli Tepe correspondent-elles à votre vision d'une société de chasseurs-cueilleurs ?

— Elle est bien plus évoluée que nous l'imaginions, admet Schmidt. Nous avons ici affaire à des chasseurs-cueilleurs qui s'étaient manifestement réparti les tâches, car le travail sur les mégalithes est un labeur bien spécifique que tout le monde ne peut pas accomplir. Ils étaient en outre capables de déplacer ces lourdes pierres et de les ériger, ce qui signifie qu'ils devaient disposer d'un certain savoir-faire en ingénierie, ce qui est là encore inattendu de la

part de chasseurs-cueilleurs. C'est vraiment la première trace d'architecture, et ce à une échelle monumentale.

— Donc, si je vous comprends bien, professeur Schmidt, vous êtes en train de me dire que nous nous trouvons là où l'architecture de grande échelle et l'agriculture ont été inventées ?

— Oui, c'est ça.

— Et pourtant, vous ne voyez rien de particulièrement révolutionnaire ? Vous considérez cela comme un processus normal s'imbriquant confortablement dans le cadre existant de l'histoire ?

— Oui. Dans l'histoire existante. Mais ce processus est bien plus excitant que nous le soupçonnions. D'autant que ce que nous avons ici, à Göbekli Tepe, appartient davantage au monde des chasseurs-cueilleurs qu'à celui des sociétés agricoles. Nous sommes vers la fin de la période des chasseurs-cueilleurs, pas encore au début du néolithique.

— C'est donc une période de transition. Un moment charnière. Et peut-être plus ? Ce que je retiens de notre conversation, et de ce que vous m'avez montré du site ce matin, c'est l'idée que Göbekli Tepe était une sorte de groupe de réflexion préhistorique, de centre d'innovation, potentiellement contrôlée par une élite résidente. Partagez-vous ce point de vue ?

— Oui, oui. C'est un endroit où les gens se rassemblaient. Des personnes se réunissaient ici, et il s'agissait indubitablement d'une tribune pour la distribution des savoirs et de l'innovation.

— Y compris les savoirs liés à de la maçonnerie de grande échelle et à l'agriculture. Iriez-vous jusqu'à décrire les personnes qui dirigeaient ce site et disséminaient ces idées comme une espèce de clergé ?

— Qui qu'ils soient, ils ne pratiquaient certainement pas une simple forme de chamanisme. Cela ressemblait davantage à une institution. Alors, oui, ils prenaient le chemin d'un clergé.

— Et Göbekli Tepe ayant été en activité de façon ininterrompue pendant plus d'un millier d'années, pourrait-il s'agir d'une seule et même culture, avec ses institutions et ses idées propres, dirigée par un même « clergé » pendant toute cette période ?

— Oui. Mais le plus étrange, c'est qu'il y a eu un effondrement manifeste de l'effort entrepris au fil des siècles. Les structures les

plus monumentales se trouvent au niveau des couches les plus anciennes ; les plus récentes sont plus petites et de qualité considérablement moindre.

— Les plus vieilles sont donc meilleures ?

— Oui, les plus vieilles sont les meilleures.

— Ne trouvez-vous pas cela étonnant ?

Klaus Schmidt a presque un air contrit.

— Eh bien, nous finirons sans doute par trouver des couches encore plus anciennes où nous découvrirons les prémices moins importantes que nous imaginons, mais ça n'est pas encore arrivé. Nous aurons ensuite cette phase monumentale, puis un nouveau déclin.

Je fais remarquer que tout ceci est très théorique – une sorte de vœu pieux évolutionnaire. Nous avons l'habitude que les choses commencent lentement, de façon simple, puis progressent – *évoluent* – pour devenir de plus en plus complexes et sophistiquées, c'est donc naturellement ce que nous nous attendons à trouver sur les sites archéologiques. Lorsque nous sommes confrontés, comme dans le cas de Göbekli Tepe, à un démarrage parfait puis à une lente *involution*, jusqu'à ne retrouver que l'ombre du projet initial, cela perturbe nos idées soigneusement structurées du fonctionnement des civilisations, de leur développement et de leur maturation.

Ce n'est pas tellement le processus d'involution que nous récusons. Nous savons que les civilisations peuvent décliner. Il suffit pour s'en convaincre de prendre l'exemple de l'Empire romain ou de l'Empire britannique.

Non, le problème, à Göbekli Tepe, est l'apparition soudaine et parfaite – telle Athéna jaillissant, adulte et armée, du crâne de Zeus – de ce qui semble être une civilisation déjà évoluée, si accomplie qu'elle « invente » l'agriculture et l'architecture dès sa naissance.

L'archéologie est tout aussi incapable de le justifier que d'expliquer pourquoi tant de choses (monuments, œuvres d'art, sculptures, hiéroglyphes, mathématiques, médecine, astronomie et architecture) dans l'Égypte ancienne sont parfaites dès le début, sans la moindre trace d'évolution allant du plus simple au plus sophistiqué. Nous pourrions nous interroger sur Göbekli Tepe de la même manière que mon ami John Anthony West s'est interrogé sur l'Égypte ancienne :

Comment une civilisation complexe peut-elle apparaître subitement, déjà développée ? Examinez une automobile de 1905 et comparez-la à un véhicule récent. Le processus de « développement » est indéniable. Mais, en Égypte, nous ne trouvons rien de comparable. Tout est présent dès le départ.

La réponse à ce mystère est bien entendu évidente, mais comme elle sort du cadre dominant de la pensée moderne, elle est rarement prise en considération. La civilisation égyptienne n'était pas un « développement », mais un héritage⁴.

Se pourrait-il que ce soit également le cas, à Göbekli Tepe ?

Klaus Schmidt n'a pas de temps à consacrer à l'éventualité d'une civilisation perdue ayant donné naissance à toutes les autres civilisations plus tardives, si bien que lorsque j'insiste un peu, il réaffirme que l'essentiel des vestiges de Göbekli Tepe reste encore à être excavé.

— Comme je le disais, grommelle-t-il avec irritation, je suis sûr qu'en atteignant les couches plus anciennes, nous trouverons des preuves d'évolution.

Il pourrait avoir raison. L'un des faits les plus étonnants sur Göbekli Tepe, qui était déjà en fouilles ininterrompues depuis *dix-huit ans* quand Klaus Schmidt m'a fait visiter les lieux en 2013, est que tant de choses restent encore enfouies dans le sol.

Mais combien ?

— Difficile à estimer, me répond Schmidt. Nous avons effectué une analyse géophysique grâce à un radar à pénétration de sol – et nous voyons qu'il reste encore au moins seize enceintes considérables à déterrer.

— Des enceintes considérables ?

Je désigne les mégalithes les plus hauts de l'Enceinte D.

— Comme celle-ci ?

— Oui, comme celle-ci. Et seize est un minimum. Dans certaines zones, notre cartographie géophysique ne nous a pas fourni des résultats complets et nous ne pouvons pas réellement voir à l'intérieur, mais nous supposons qu'il y en a beaucoup plus que seize. Peut-être qu'à terme nous en découvrirons le double. Ou même une cinquantaine.

— Cinquante !

— Oui, cinquante de ces grandes enceintes, chacune comprenant quatorze colonnes ou plus. Mais, vous savez, notre but n'est pas de tout fouiller. Juste une petite partie, car l'excavation est une forme de destruction. Nous tenons à conserver l'essentiel du site intact.

Songer à l'échelle de la tâche entreprise par les anciens à Göbekli Tepe défie l'imagination. Non seulement les colonnes excavées ici ont déjà au moins 6 000 ans de plus que n'importe quel autre site mégalithique connu dans le monde, mais je mesure également combien Göbekli Tepe est gigantesque – s'étendant sur une aire qui pourrait se révéler être jusqu'à trente fois plus grande qu'un grand site comme Stonehenge, par exemple.

Nous sommes en d'autres termes confrontés à une antiquité aussi vaste qu'inexplicable, d'une échelle démesurée et érigée là dans un but inconnu – et le tout semble se déployer au milieu de nulle part, sans préparation ni arrière-plan apparents, nimbé du plus grand mystère.

Les enceintes des géants

J'ai l'habitude que les archéologues me jettent des regards noirs ou me tournent le dos quand je me présente sur les lieux de leurs fouilles. Mais le professeur Schmidt est agréablement différent. Même s'il sait pertinemment qui je suis, il m'a autorisé à descendre explorer l'Enceinte D en compagnie de ma femme, la photographe Santha Faiia. Les quatre principales enceintes jusqu'alors déterrées à Göbekli Tepe sont strictement interdites au public et sous étroite surveillance, mais il y a une image sur l'un des piliers de l'Enceinte D que je dois examiner de plus près que ne m'y autorise le sentier – à vrai dire, je ne la vois même pas depuis là-haut –, si bien que la générosité de Schmidt m'est très précieuse.

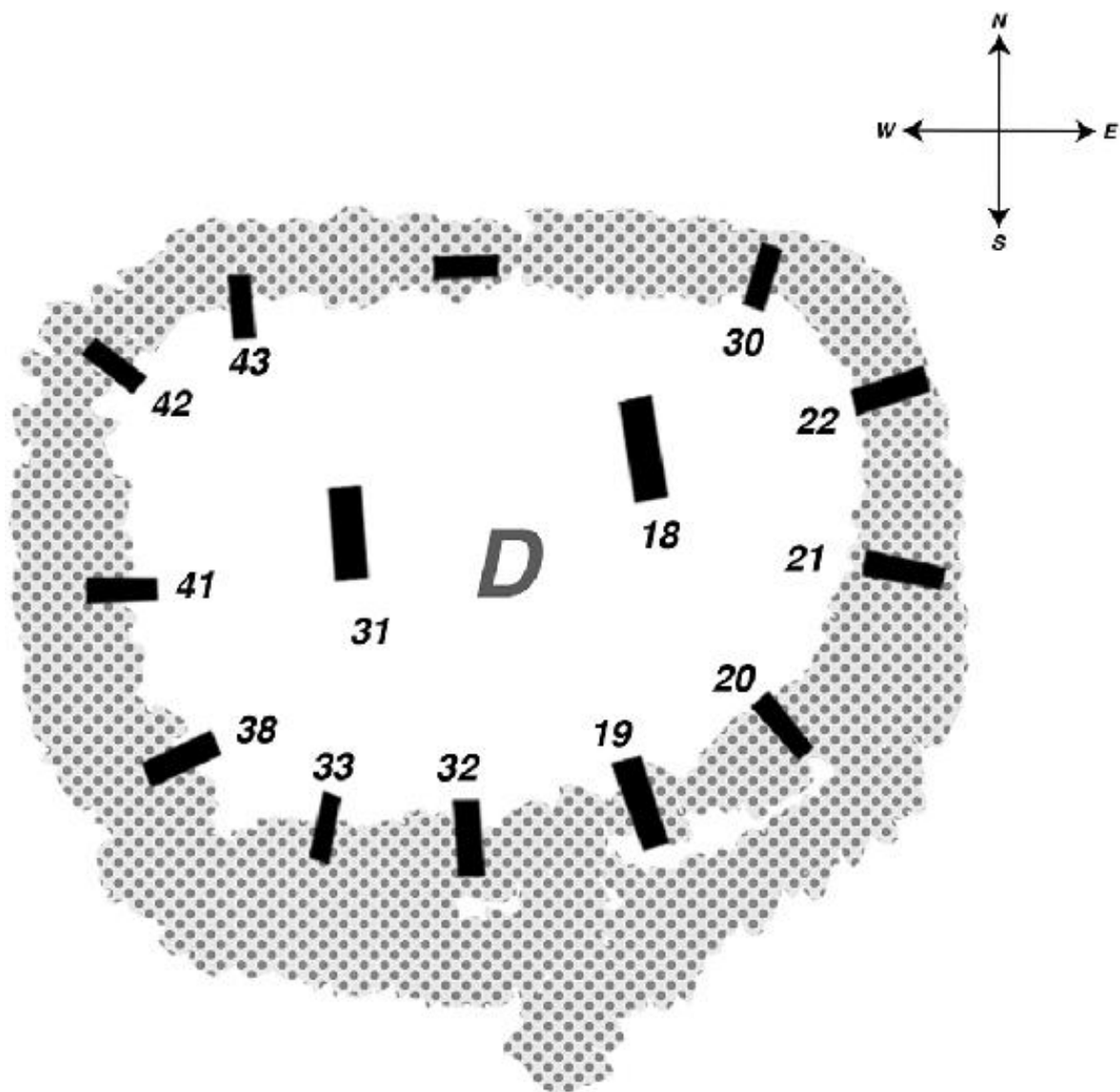


Figure 3 : Disposition des piliers dans l'Enceinte D de Göbekli Tepe. Le no 43 est éminemment intéressant.

Nous pénétrons dans l'enceinte par une planche nous menant à un mur de gravats et de terre séparant les deux colonnes centrales, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Extraits dans le calcaire cristallin et particulièrement dur de la région, et polis jusqu'à être parfaitement lisses, ces deux piliers luisent d'une douce couleur dorée au soleil. Le professeur Schmidt m'a appris qu'ils mesurent environ 5,5 m et que chacun doit peser plus de 15 tonnes⁵. En descendant tant bien que mal au fond de l'enceinte, je remarque qu'ils sont érigés sur des plinthes de pierre d'environ vingt centimètres, directement taillées

dans la roche du sol. Sur l'avant de la plinthe du pilier est, assis sur leur queue et sans ailes apparentes, sept oiseaux manifestement coureurs ont été sculptés en haut relief.

Avec leur apparence anthropomorphique stylisée renforcée par leur « tête » en forme de T légèrement inclinée, les colonnes centrales me toisent tels deux géants jumeaux. Même si elles ne sont pas mes cibles principales, j'en profite pour les observer de près.

L'avant, représentant leur poitrine et leur ventre, est assez mince – seulement une vingtaine de centimètres de large –, tandis que les flancs mesurent un peu plus d'un mètre du torse au dos. Les deux silhouettes, ainsi que je l'avais remarqué depuis le sentier, ont des bras sculptés en bas relief sur les côtés, pliés aux coudes et s'achevant sur des mains aux longs doigts fins. Ceux-ci s'enroulent vers l'avant du pilier, allant presque recouvrir leur « ventre ».

Au-dessus des mains, protégeant la « poitrine », se trouvent des esquisses de vêtements ouverts. Juste en dessous des doigts, les deux personnages arborent une grosse ceinture – une nouvelle fois en bas relief – ornée d'une boucle caractéristique. Dans les deux cas, ce qui ressemble à une peau animale – Schmidt y voyait les pattes arrière et la queue d'une fourrure de renard⁶ – pend à la boucle et couvre les parties génitales.

Les deux silhouettes portent en outre un collier. Celui de la colonne ouest est décoré d'une tête de taureau, l'autre d'un motif de croissant et de disque.

De surcroît, les deux piliers se dressent sur leur piédestal de la même façon étrange – pas solidement ancrés, mais reposant de façon précaire dans des fentes d'à peine dix centimètres de profondeur. Klaus Schmidt et son équipe les ont stabilisés à l'aide d'étais en bois, et j'imagine qu'ils étaient maintenus à la verticale d'une façon comparable durant l'Antiquité – à moins, peut-être, qu'il y ait eu à l'époque un toit au-dessus de l'enceinte, auquel les têtes auraient été arrimées. Les maçons de Göbekli Tepe ayant à l'évidence maîtrisé l'art de façonner, de déplacer et d'agencer d'énormes mégalithes, il est mystérieux qu'ils n'aient pas ménagé des entailles plus profondes afin de sécuriser davantage la tenue des colonnes. Ils devaient avoir une raison d'agir de la sorte, mais celle-ci m'échappe complètement.

Il existe aussi un certain nombre de différences entre les deux piliers centraux. Par exemple, celui côté est comporte sur le flanc droit une représentation de renard en haut relief presque à taille réelle, si bien que l'animal semble bondir depuis le creux du coude. Et si la ceinture côté ouest n'est pas décorée ailleurs que sur la boucle, la seconde arbore quantité d'ornements intrigants, dont des glyphes semblables au « C » romain et d'autres au « H » romain. En les étudiant, je me rends compte que nous n'avons aucun moyen de savoir ce qu'ils signifiaient pour le peuple de Göbekli Tepe, dont nous sommes séparés par plus de 11 000 ans. Il serait un peu tiré par les cheveux de supposer qu'ils disposaient d'une forme d'écriture – encore plus d'une écriture dans notre alphabet actuel ! Néanmoins, il y a quelque chose d'étrangement moderne et calculé dans la façon dont ces pictogrammes sont employés et affichés, et j'ai la sensation qu'ils n'ont pas une fonction uniquement décorative. Il n'existe rien de pareil nulle part ailleurs dans le monde de l'art du paléolithique supérieur, et il en est de même pour les représentations d'animaux ou d'oiseaux. À une époque aussi précoce, un tel mélange de mégalithes et de sculptures sophistiquées est parfaitement unique et sans précédent.

J'examine ensuite la douzaine de colonnes disposées autour de l'Enceinte D, qui forme une ellipse plutôt qu'un cercle parfait, mesurant environ 20 mètres d'ouest en est et à peine plus de 14 du nord au sud. Les piliers excentrés sont deux fois plus petits que les centraux, et la plupart d'entre eux ne sont pas libres, mais scellés dans le mur. La majorité, mais pas tous, sont en forme de T et richement décorés d'images d'oiseaux, d'insectes et d'animaux, comme si l'arche de Noé avait été transformée en pierre ; on y trouve des renards, des gazelles, des sangliers, de nombreuses espèces aviaires – dont plusieurs grues avec des serpents à leurs pieds –, nombre d'autres ophidiens à l'unité ou en groupe, une araignée, un âne sauvage, des aurochs, un lion à la queue recourbée par-dessus l'échine et bien d'autres.

Tirant profit au maximum de notre laissez-passer, je prends tout mon temps mais finis par aboutir, du côté nord-ouest de l'enceinte, face au pilier que je tenais vraiment à examiner. Pour faciliter le repérage, Schmidt et ses collègues ont numéroté toutes les colonnes

de Göbekli Tepe, et celle-ci est la n°43. Je tiens de mes recherches antérieures qu'elle comportait un scorpion en relief à sa base ; certains ont suggéré qu'il pourrait s'agir d'une représentation de la constellation zodiacale que nous appelons aujourd'hui le Scorpion⁷. Cependant, à ma grande déception, cette représentation n'est plus visible. Les archéologues l'ont couverte de gravats – pour la protéger, selon Schmidt. Je lui parle de l'intérêt qu'aurait pour moi un éventuel lien avec l'astronomie, mais il s'en moque ouvertement :

— Il n'y a pas de symbole astronomique ici ; les constellations du zodiaque n'ont pas été identifiées avant l'époque babylonienne, soit neuf millénaires après Göbekli Tepe.

Et il refuse catégoriquement de m'autoriser à déblayer les débris.

Je suis sur le point d'entamer le débat avec lui – il existe en réalité une preuve concrète que le zodiaque a été codifié bien avant Göbekli Tepe⁸ – quand je remarque un ensemble d'autres formes, plus haut sur la même colonne, qui n'ont pas été recouvertes. On y voit notamment un vautour, dont une aile est déployée tel un bras humain ; un disque repose sur ce membre étendu, comme s'il était soutenu ou tenu par lui. Autre caractéristique humaine de ce rapace, qui ne ressemble pas aux exemples vivants que j'ai pu voir de cet oiseau : le fait que ses « genoux » soient pliés vers l'avant et que ses pieds soient si longs et plats – un peu comme la représentation du personnage du Pingouin dans les vieux *comics* de Batman. Il s'agit, en d'autres termes, d'un thérianthrope (du grec *therion*, qui signifie bête sauvage, et *anthropos*, homme), une créature hybride entre l'humain et le vautour⁹.

Au-dessus se trouvent d'autres pictogrammes en H, disposés en ligne entre deux séries de « V » à l'endroit et à l'envers. Une fois encore, il semble y avoir un message, une volonté de communication impossible à interpréter. Enfin, au sommet de la colonne, trônent trois espèces de grands sacs à main – des contenants rectangulaires, en tout cas, aux poignées incurvées. Pour les séparer, trois silhouettes sont positionnées au-dessus de l'avant des poignées – à gauche, un oiseau aux longues jambes humaines qui en font très certainement un autre thérianthrope ; au centre, un quadrupède à la queue rabattue vers l'avant ; et à droite, une salamandre.

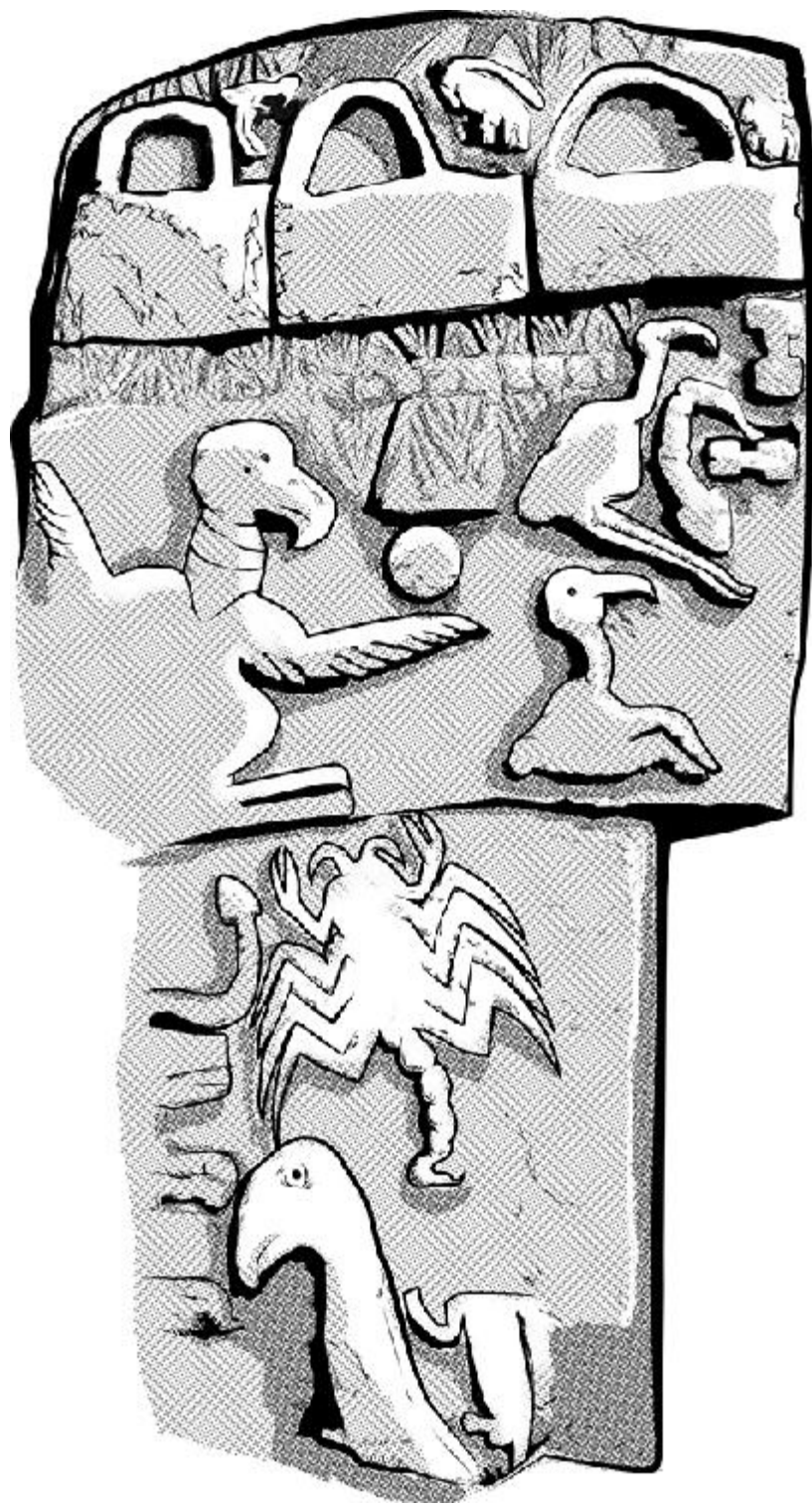


Figure 4 : Pilier 43 de l'Enceinte D. La partie inférieure de la colonne était couverte de gravats au moment de ma visite, mais a été reconstituée ici d'après des photographies préalables (voir image 7).

Il y a quelque chose d'une familiarité envoûtante dans cet ensemble, une chose que j'ai la certitude d'avoir vue quelque part – ou du moins quelque chose de ressemblant. Le seul problème est que je ne me rappelle ni où ni quoi ! Je demande à Santha de prendre des photographies détaillées de la colonne, et, quand elle a terminé, Schmidt nous suggère de l'accompagner vers un autre endroit du site, quelques centaines de mètres plus au nord-ouest, de l'autre côté de la crête, où son équipe et lui sont actuellement en train de fouiller. Il s'agit de l'une des dizaines d'enceintes dotées de gros piliers et encore enfouies qu'ils ont identifiées grâce à leur radar à pénétration de sol, la première qu'ils s'apprêtent à étudier.

Paradigmes

Tout en cheminant, je demande au professeur quand et comment il s'est retrouvé à travailler à Göbekli Tepe. Ironie de l'histoire, étant donné ses idées bien arrêtées sur l'évolution de l'architecture, il s'avère qu'il a obtenu cette grosse opportunité grâce à d'autres archéologues qui se rangeaient justement à une vision tout aussi ferme que la sienne sur la question ! En 1964, une équipe dépêchée par les universités de Chicago et d'Istanbul a visité la région avec pour mission de chercher des sites remontant à l'âge de pierre. Cependant, en découvrant le sommet d'un énorme pilier en forme de T et les vestiges d'autres colonnes de calcaires exhumées par des fermiers locaux, ses membres ont estimé que Göbekli Tepe n'entrait pas dans le cadre de leur mission et sont partis ailleurs.

Pourquoi ?

Américains et Turcs avaient estimé le travail de la pierre trop précis – trop avancé, trop sophistiqué – pour être l'œuvre des chasseurs-cueilleurs de l'âge de pierre. Selon eux, malgré la présence de silex taillés près des fragments de calcaire, Göbekli Tepe n'était rien d'autre qu'un cimetière médiéval abandonné et ne présentait pas le moindre intérêt préhistorique.

Leur malheur a fait le bonheur de Schmidt. À la fin des années 1980 et au début des années 1990, il avait travaillé sur un autre projet en Turquie – les fouilles d'un site nommé Nevalı Cori et datant

du début du néolithique, qui serait bientôt noyé par les eaux du barrage Atatürk. Là, lui et une équipe d'archéologues de l'université d'Heidelberg découvrirent, et sauvèrent de l'inondation, quantité de colonnes de calcaire en forme de T, finement travaillées et ayant entre 8 000 et 9 000 ans. Certaines étaient dotées de bras et de mains en relief.

— Nous en avons donc conclu que cette région n'était pas tout à fait comme les autres sites connus de cette période. Nevali Cori a été notre premier aperçu de l'existence de vastes sculptures de calcaire durant la transition entre les sociétés de chasseurs-cueilleurs et les premiers villages d'agriculteurs.

Peu après, en 1994, Schmidt tomba sur le résultat de l'étude que l'équipe turco-américaine avait réalisée trente ans plus tôt et s'intéressa particulièrement à un paragraphe mentionnant la présence de silex taillés près de vestiges de piliers de calcaire reposant à la surface de Göbekli Tepe.

— J'étais encore un jeune archéologue, m'explique-t-il, je cherchais à diriger mon propre projet, et j'ai aussitôt compris qu'il pouvait y avoir là quelque chose d'important, peut-être même un site aussi important que Nevali Cori.

— À côté duquel vos prédécesseurs étaient passés parce que le silex et les colonnes ne sont généralement pas associés dans l'esprit des archéologues ?

J'espère alors qu'il va comprendre que je sous-entends qu'à cause de ce paradigme établi, il passe peut-être lui aussi à côté de quelque chose à Göbekli Tepe, mais il ne relève pas et répond :

— Oui, exactement.

Je regarde devant moi. Tout en parlant, nous nous sommes rapprochés d'une scène d'activité intense. Je ne l'avais pas vue depuis les quatre premières enceintes car elle nous était dissimulée par la crête, mais, à présent, nous avons franchi celle-ci et nous redescendons de l'autre côté vers la nouvelle fouille, nommée Enceinte H, que Schmidt a ouverte à Göbekli Tepe¹⁰. Là, cinq ou six archéologues allemands s'affairent à gratter des couches de terre à la truelle, à passer au crible des seaux de gravats ou à diriger une équipe d'une trentaine d'ouvriers turcs. Le gros de l'activité se concentre sur une cavité rectangulaire. Grande comme un demi-

terrain de football, elle est divisée en une dizaine de segments par des murets de terre à hauteur de genoux. À divers endroits, la cime d'imposants piliers de calcaire émerge du sol. La plupart sont en forme de T, mais mon regard est immédiatement attiré par celui qui a le sommet arrondi, seulement gâché par un segment manquant, et sur lequel est sculptée la silhouette particulièrement bien définie d'un lion. Comme sur les félins de l'Enceinte D, la longue queue de celui-ci remonte par-dessus son dos, mais l'exécution de ce travail est incontestablement meilleure que tout ce que j'ai pu voir aujourd'hui.

— C'est une colonne fort remarquable, dis-je à Schmidt. Pouvons-nous aller la voir ?

Il me donne son accord et nous descendons dans la fosse jusqu'à n'être plus qu'à quelques mètres du lion. Le pilier repose contre le reste du tas de pierres et de terre qui remplissait manifestement l'enceinte tout entière avant l'arrivée des archéologues. Au bord de ce segment de fouilles, la tête d'une autre colonne apparaît, et entre les deux une tranchée plus profonde a été ménagée – afin d'exposer ce qui doit être le tiers supérieur du pilier au lion –, et cette fosse est bordée du même amas de pierres et de terre.

J'interroge Schmidt à ce sujet.

— Comment ces gravats sont-ils arrivés là ? m'enquiers-je. On ne dirait pas le résultat d'une sédimentation naturelle.

— En effet, réplique-t-il.

Je lui trouve un air légèrement suffisant.

— Ils ont été placés là délibérément.

— Délibérément ?

— Oui, par les bâtisseurs de Göbekli Tepe. Après que les mégalithes ont été installés et utilisés pendant une durée indéterminée, chacune de ces enceintes a été volontairement et rapidement enterrée. Par exemple, l'Enceinte C est la plus ancienne que nous ayons trouvée jusqu'à présent. Elle semble avoir été bouchée, remplie du bas jusqu'en haut afin d'en dissimuler tous les piliers, avant que « D », l'enceinte suivante dans l'ordre chronologique, n'ait été construite. Cette pratique présente de gros avantages en archéologie, car elle permet de sceller de façon efficace chacune des enceintes, tout en empêchant l'intrusion

postérieure d'autres substances organiques, ce qui nous permet de les dater de façon absolument certaine.

Je réfléchis à toute vitesse tout en l'écoutant parler. Cette précision sur la datation est intéressante, et ce pour au moins trois raisons.

Premièrement, car cela signifie que, sur les sites mégalithiques où ce processus de « scellage » *n'a pas eu lieu*, l'âge avancé par les archéologues est peut-être mésestimé, justement à cause de l'intrusion postérieure de matière organique (ce sont par ailleurs les seuls matériaux à être sujets à la datation par le carbone 14 : les matériaux inorganiques tels que la pierre ne sont pas datables de cette manière). En théorie, cela pourrait signifier que les célèbres sites mégalithiques n'ayant pas été volontairement enfouis par leurs créateurs (les temples de Malte, par exemple, ou les *taulas* de Minorque, ou encore les cromlechs d'Avebury ou Stonehenge, en Angleterre) pourraient se révéler bien plus âgés que nous ne le pensons actuellement.

Deuxièmement, si la majeure partie de la datation réalisée à Göbekli Tepe a été effectuée à partir des substances organiques de la fosse – un fait que je pourrais confirmer plus tard en me fondant sur les articles publiés par Schmidt ¹¹ –, alors nous ne connaissons que la période à laquelle le site a été comblé. Les piliers doivent donc être au moins aussi vieux, mais ils pourraient l'être encore davantage, puisqu'ils se sont dressés là « pendant une durée indéterminée » avant d'être enfouis.

Troisièmement, ce qui est peut-être la raison la plus importante : *pourquoi* le site a-t-il été comblé ? Qu'est-ce qui a pu motiver ses bâtisseurs à se donner tant de mal pour créer une série de cercles mégalithiques spectaculaires, et ce dans le but de les enterrer de façon si efficace que plus de 10 000 ans s'écouleraient avant que quelqu'un retombe dessus ?

La première réponse qui me vient à l'esprit est... une capsule témoin – Göbekli Tepe a pu être créé pour transmettre un message aux générations futures, et enseveli pour que ce message reste dissimulé et intact pendant des millénaires. Cette idée reviendra me hanter de nombreuses fois au cours de mes investigations, mais une année pleine s'écoulera avant qu'elle parvienne à maturité, ainsi que

nous le verrons dans de prochains chapitres. En attendant, quand je pose la question à Klaus Schmidt, il me propose une réponse très différente.

— À mon avis, c'était leur but. Ils les ont construites pour les enterrer.

Je suis perplexe.

— Mais pourquoi ça ?

Je ne comprends pas. Je m'attends à ce qu'il évoque une capsule témoin, mais à la place il répond :

— Prenez comme exemple les cimetières mégalithiques d'Europe occidentale : ce sont d'immenses constructions recouvertes d'un tumulus.

— Mais dans ce cas, il devrait y avoir des corps. En avez-vous retrouvé ici ?

— Nous n'avons pas encore trouvé de sépulture. Nous avons découvert des fragments d'os humains et animaux mélangés dans les remblais, mais pas de tombe pour le moment. Nous espérons en découvrir bientôt.

— Vous pensez donc que Göbekli Tepe était une nécropole ?

— Cela reste à prouver. Mais c'est mon hypothèse, oui.

— Et ces fragments d'os humains et animaux mélangés, de quoi peut-il s'agir ? De sacrifices ? De cannibalisme ?

— Je ne pense pas. À mon avis, ces os prouvent uniquement le traitement particulier accordé au corps humain après la mort – peut-être une exarnation volontaire. De tels rituels étaient pratiqués sur nombre d'autres sites de la région et de la même époque. Pour moi, la présence d'ossements humains dans les remblais renforce l'hypothèse selon laquelle nous devrions trouver des sépultures quelque part ici, des tombes ouvertes au bout d'un certain temps pour poursuivre les rites très spécifiques accomplis pour les morts¹².

— Et quel serait alors le rôle des piliers ?

— Les piliers en forme de T sont certainement anthropomorphiques, avec pourtant souvent des animaux représentés dessus, qui racontent peut-être des histoires en rapport avec les êtres en T. Nous ne pouvons évidemment être certains de rien, mais je pense qu'ils représentent des entités divines.

— Même lorsqu'ils ne sont pas en forme de T ?

Je lui désigne le pilier du lion.

— Comme celui-ci ? Il y a aussi un animal représenté dessus.

Schmidt hausse les épaules.

— Nous ne sommes sûrs de rien. Peut-être ne le découvrirons-nous jamais. Il y a tant de mystères derrière tout cela. Nous pourrions continuer à fouiller pendant cinquante ans sans trouver toutes les réponses. Nous n'en sommes encore qu'au début.

— Malgré tout, vous avez tout de même un certain nombre de réponses. Quelques idées. Cette colonne avec le lion, par exemple, sauriez-vous au moins dire quel âge elle a ?

— Honnêtement, nous n'en savons rien. Quand nous fouillerons en dessous, nous trouverons peut-être des matières organiques que nous pourrions dater par le carbone 14. En attendant, nous n'aurons aucune certitude.

— Mais d'après le style, quelle est votre intuition ?

Schmidt hausse encore les épaules avant de concéder à contrecœur :

— Elle ressemble à certaines des colonnes de l'Enceinte C.

— Qui sont les plus vieilles ?

— Oui. Alors environ cet âge-là.

— Ce qui fait combien, exactement ?

— La date la plus récente que nous avons trouvée est exactement 9600 av. J.-C., calibrée.

Les années radiocarbone et les années calendaires s'éloignent de plus en plus au fil du temps, car la quantité de l'isotope radioactif carbone 14 présent dans l'atmosphère et dans toutes les choses vivantes, *organiques*, varie d'une époque à l'autre. Heureusement, les scientifiques ont trouvé des méthodes – trop complexes pour être développées ici – pour corriger ces fluctuations. Ce processus est appelé « calibration ». Ainsi, quand Schmidt me parle d'années « calibrées », il m'indique une date en années calendaires. « 9600 av. J.-C., calibrée » signifie qu'en 2013, quand je m'adresse à lui, le site a 9 600 ans, plus les 2013 années qui se sont écoulées depuis le début de notre ère – soit 11 613 ans en tout. J'écris cette phrase en décembre 2014, et vous ne la lirez probablement pas avant 2017 ; la date à laquelle Schmidt fait référence renverra alors 11 617 ans en arrière.

Vous comprenez le principe.

En d'autres termes, et en arrondissant, les zones les plus anciennes de Göbekli Tepe à avoir été fouillées jusqu'à présent ont un peu plus de 11 600 ans. Et, malgré toutes les précautions qu'il a pu prendre et les réserves qu'il a pu émettre, Schmidt m'explique que, selon son avis de scientifique, en se basant sur des critères stylistiques, la colonne au lion que nous observons est vraisemblablement au moins aussi ancienne que ce que l'on a pour l'heure découvert à Göbekli Tepe.

Et même s'il n'en a rien dit – il n'y a guère de preuve dans un sens ou dans l'autre –, il est même envisageable qu'elle soit *encore plus vieille*. Après tout, il a déjà reconnu que le plus beau travail à Göbekli Tepe était le plus ancien. Il est donc troublant de constater que, malgré l'espoir qu'il caresse de « trouver des couches encore plus anciennes où nous découvrirons les prémices moins importantes que nous imaginons », ces nouvelles fouilles n'ont en réalité rien révélé des fameuses prémices. Au contraire, elles ont mis au jour un mégalithe superbement réalisé, avec un lion rampant sculpté dessus en un minutieux haut-relief, qui semble être, au moins d'un point de vue stylistique, extrêmement vieux.

Peut-être qu'en guise de prémices timides, les prochaines fouilles en dévoileront d'autres du même acabit ?

— Nous savons quand cela se termine, m'apprend le professeur d'un ton péremptoire. Les couches les plus jeunes de Göbekli Tepe remontent à 8200 av. J.-C. C'est à cette date que le site a été définitivement abandonné. Mais nous ne connaissons pas encore la date de début.

— Seulement celle de 9600 av. J.-C., il y a 11 600 ans, que vous tenez de l'Enceinte C. C'est le début – du moins dans l'état actuel de vos recherches ?

— Le début de la phase monumentale, oui.

Il y a une lueur dans le regard de Schmidt.

— Et vous savez, 9600 av. J.-C. est une date *importante*. Ce n'est pas un simple nombre. C'est la fin de la période glaciaire. Un phénomène planétaire. Et comme cela se déroule en parallèle...

La date sur laquelle Schmidt insiste tant me rappelle subitement quelque chose en lien avec certaines de mes recherches

antérieures, et je me sens contraint de l'interrompre.

— 9600 av J.-C. ! Ce n'est pas seulement la fin de la période glaciaire, mais aussi celle du Dryas récent, qui a commencé en, quoi ? 10 800 av. J.-C. ?

— Et qui s'est terminé en 9620 av. J.-C., complète Schmidt, selon l'analyse des carottes glaciaires prélevées au Groenland. Peut-il s'agir d'une coïncidence si la phase monumentale de Göbekli Tepe a débuté en 9600 av. J.-C., lorsque le climat du monde entier est subitement devenu plus clément et qu'une véritable explosion de nature et de nouvelles possibilités a eu lieu ?

Je ne peux qu'abonder dans son sens. La coïncidence serait trop énorme. Au contraire, je suis persuadé qu'il doit y avoir un lien. Nous explorerons ce lien, et la mystérieuse période cataclysmique que les géologues appellent le Dryas récent – ainsi que ce que nous apprennent les carottes glaciaires groenlandaises – dans la deuxième partie de cet ouvrage.

En attendant, en 2013, je conclus mon interview avec Klaus Schmidt sur des louanges. Et en décembre 2014, alors que je suis assis à mon bureau à parcourir la transcription de l'enregistrement que j'ai réalisé à Göbekli Tepe, et sachant que Klaus est mort d'une crise cardiaque aussi foudroyante qu'inattendue le 20 juillet 2014, je ne peux que m'en féliciter.

— Vous êtes un homme très humble, lui dis-je. Mais le fait est que vous avez découvert un site qui nous force à remettre en question toutes nos idées préconçues sur le passé. C'est une trouvaille remarquable, et je suis sûr que votre nom, ainsi que celui de Göbekli Tepe, restera dans l'histoire.

Les apporteurs de civilisation

Après avoir quitté Göbekli Tepe à la mi-septembre 2013, je profite d'un long voyage dans toute la Turquie avant de rentrer chez moi.

La colonne au lion ne me sort pas de l'esprit, mais ce qui me hante le plus est la scène sur le pilier 43 de l'Enceinte D, sur laquelle le vautour aux genoux humains ployés et à l'aile si semblable à un bras porte un disque solide.

Je télécharge les photos de Santha sur mon ordinateur pour en examiner les détails. La sculpture contient nombre d'éléments remarquables, ainsi que le disque. Je me rends subitement compte que les deux ailes de l'oiseau sont présentes, l'autre étant étendue derrière lui. À la droite du rapace se trouve un serpent. Il est doté d'une grosse tête triangulaire, à l'instar de tous ses congénères représentés à Göbekli Tepe, et son corps est enroulé sur lui-même, sa queue pointant vers le bas et un pictogramme en forme de H. Le serpent est blotti contre un deuxième oiseau – pas un vautour, plutôt une sorte d'ibis au long bec en forme de faucille. Entre lui et le rapace se trouve un troisième oiseau, une nouvelle fois au bec crochu, mais plus petit, presque un oisillon.

Je reporte alors mon attention sur le disque. J'ignore quelle conclusion en tirer, mais d'après sa forme, l'hypothèse la plus immédiate reste la représentation du Soleil.

Il y a cependant autre chose qui m'intéresse davantage, même si je n'arrive pas à mettre le doigt dessus – quelque chose d'évocatoire, d'une familiarité enchanteresse, dans l'imagerie de ce vieux pilier de Göbekli Tepe. Santha a fait des centaines de clichés, sous tous les angles possibles, et je les compulse avec obsession en espérant trouver une piste. Le vautour... Le disque... Et dans un autre registre, au-dessus du rapace, cet étrange alignement de sacs, avec leurs poignées incurvées...

Des sacs.

Des sacs à main.

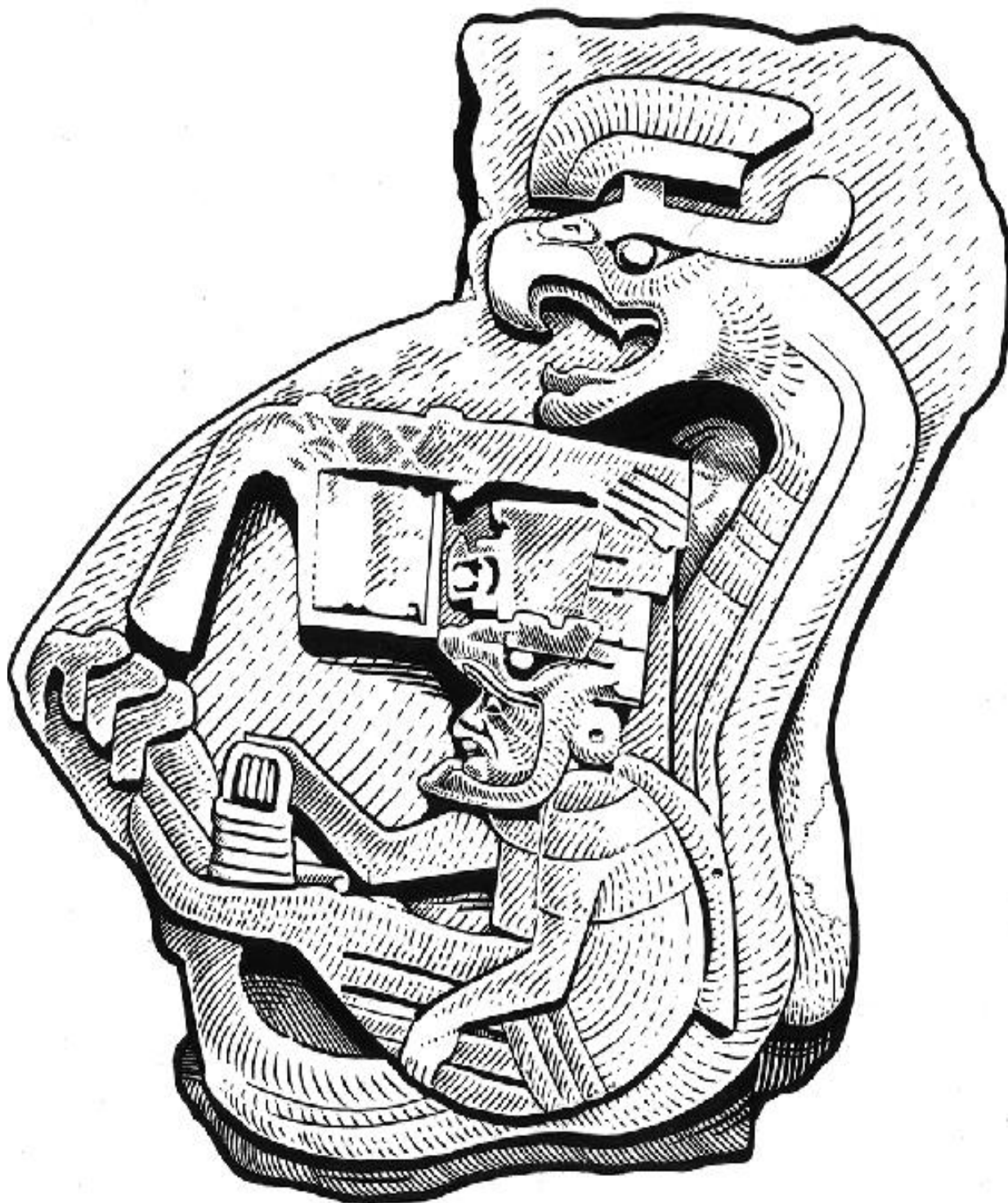


Figure 5 : Sculpture d'« homme en serpent » – la plus ancienne représentation connue de la divinité d'Amérique centrale nommée plus tard Quetzalcóatl.

Soudain, cela me revient. Je m'approche de la bibliothèque où je conserve des exemplaires de référence de mes propres ouvrages et j'en sors *L'Empreinte des dieux*. Je commence à passer en revue les cahiers photo. Le premier traite de l'Amérique du Sud, et ce que je cherche ne s'y trouve pas. Mais le deuxième est consacré au Mexique et, à la cinquième page, je mets le doigt dessus. Il s'agit de l'image 33, qui porte la légende : « Cette sculpture baptisée "L'Homme dans le Serpent" a été trouvée sur le site olmèque de La Venta. » Le cliché est de Santha et date de 1992 ou 1993 ; on y voit un impressionnant relief sculpté sur un bloc de granit dur mesurant environ 1,2 m de large par 1,5 m de haut, qui serait la première représentation connue de la divinité d'Amérique centrale que les Mayas (une civilisation postérieure aux Olmèques) nommeraient *Kukulkan* ou *Gucumatz*, et que les Aztèques, venus encore plus tard, rebaptiseraient *Quetzalcóatl*¹³. Ces trois noms signifient « Serpent à plumes », et c'est un tel serpent, orné d'une crête de plumes proéminente sur la tête, que nous voyons là. Son corps puissant s'enroule autour du bord extérieur du relief montrant la silhouette d'un homme assis qui semble chercher des pédales avec ses pieds. Il tient dans sa main droite ce que j'avais à l'époque décrit comme « un petit objet en forme de panier¹⁴ ».

Je me repenche sur les images de l'Enceinte D de Göbekli Tepe et peux aussitôt confirmer ce que je soupçonnais : les trois sacs sur la colonne ressemblent à l'« objet en forme de seau » de La Venta, au Mexique. La même anse inclinée est présente dans les deux cas, et le profil des « sacs » ou du « seau » – légèrement plus large en bas qu'en haut – est très comparable.

Si les ressemblances s'arrêtaient là, il s'agirait sans doute d'une coïncidence. Le relief de l'« homme dans le serpent » de La Venta daterait, selon les archéologues, d'une période entre le x^e et le vi^e siècle av. J.-C.¹⁵ – environ 9 000 années de moins que l'imagerie de Göbekli Tepe –, quel lien pourrait-il y avoir entre les deux ?

Je me souviens alors d'une deuxième image curieuse que j'ai reproduite dans *L'Empreinte des dieux*. Je cherche le nom Oannes dans l'index, me rends au chapitre 11 et découvre une autre silhouette d'homme portant un sac ou un seau. Je n'avais encore

jamais remarqué sa similitude avec l'homme dans le serpent, mais elle me saute désormais aux yeux. Sans être parfaitement identiques, les deux sacs ont la même poignée incurvée que celle qui est représentée sur le pilier de Göbekli Tepe. Je parcours rapidement le commentaire que j'en ai fait vingt ans plus tôt. Oannes était un héros civilisateur révééré par toutes les anciennes cultures de la Mésopotamie. Il serait apparu là, dans cette antiquité la plus lointaine, pour enseigner aux habitants :

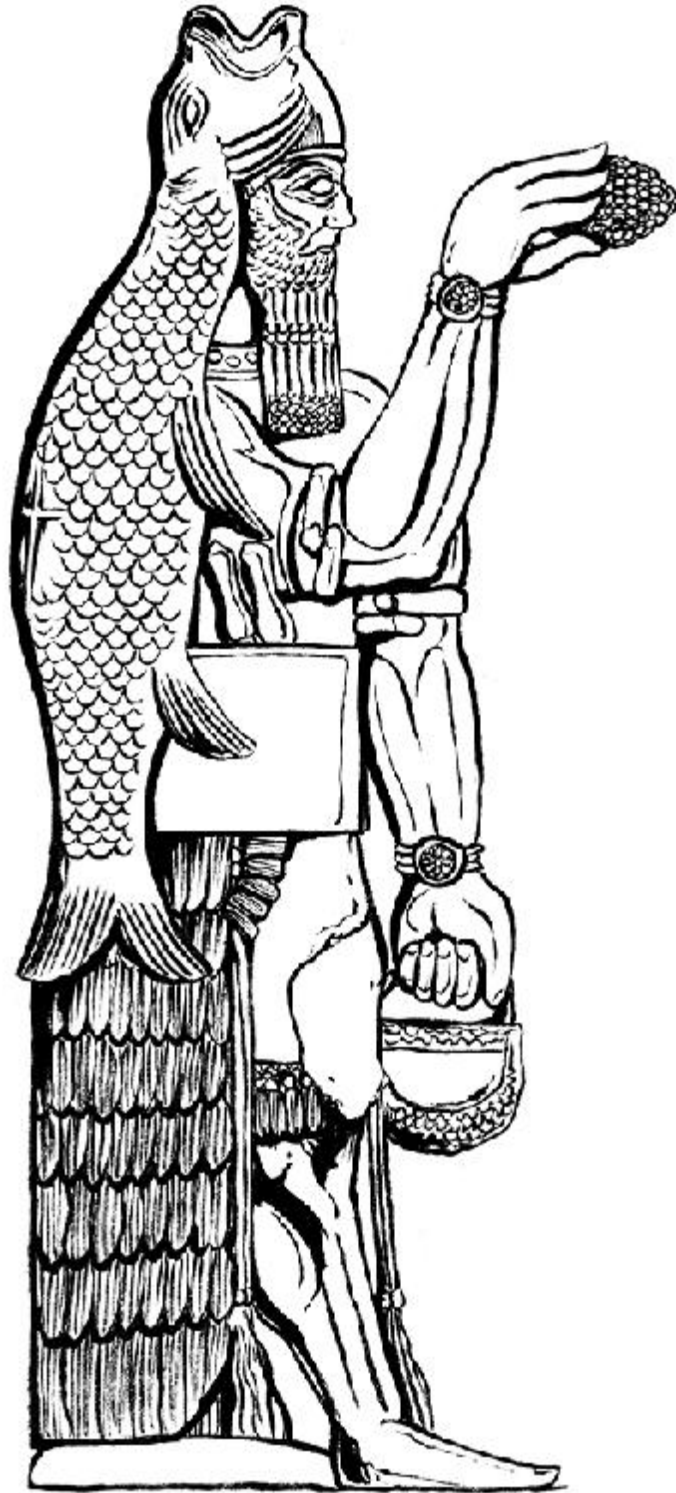


Figure 6 : Oannes, héros civilisateur d'avant le Déluge, vénéré par toutes les anciennes cultures mésopotamiennes. Les raisons de son étrange tenue ou costume – il est souvent décrit comme « un homme vêtu de poissons » – sont expliquées dans le chapitre 8.

les facultés nécessaires pour écrire, compter et pour toute sorte de savoirs : comment bâtir des villes, fonder des temples [...] établir des lois [...] déterminer des frontières et diviser la terre, mais aussi comment planter des graines puis récolter les fruits et légumes qui en naissent. En bref, [il] a appris aux hommes toutes ces choses propices à une vie civilisée ¹⁶.

Le compte rendu le plus complet que nous ayons d'Oannes se trouve dans les fragments restants du travail d'un prêtre babylonien nommé Bérose et ayant vécu au III^e siècle avant notre ère. Par chance, je possède un ouvrage rassemblant tous les fragments restants de Berossos dans un seul volume, je m'en empare donc en même temps que de divers autres sur les traditions et mythes anciens de la Mésopotamie. Je ne mets pas longtemps à découvrir qu'Oannes ne travaillait pas seul, mais était censé être le chef d'un groupe d'êtres connus sous le nom des Sept Apkallu – les « Sept Sages » –, qui auraient vécu « avant l'inondation » (un déluge mondial cataclysmique est au cœur de nombreuses traditions mésopotamiennes, dont celles de Sumer, d'Akkad, de l'Assyrie ou de Babylone). Au côté d'Oannes, ces sages sont décrits comme des apporteurs de civilisation qui, dans un lointain passé, auraient livré à l'humanité un code moral, les arts, l'artisanat et l'agriculture, tout en lui enseignant l'architecture, la construction et des techniques d'ingénierie ¹⁷.

Je ne peux m'empêcher de remarquer qu'il s'agit là d'une liste contenant tous les procédés supposément « inventés » à Göbekli Tepe !

J'affiche une carte sur mon ordinateur et constate non seulement que le sud-est de la Turquie est géographiquement contigu à la Mésopotamie, mais aussi que les deux régions sont liées de façon encore plus directe et intime. Essentiellement occupée aujourd'hui par l'Irak actuel, la *Mésopotamie* signifie littéralement « [terre] entre deux fleuves » – les fleuves en question étant le Tigre et l'Euphrate, qui plongent dans le golfe Persique et prennent tous deux leur source dans la chaîne des monts Taurus, où se trouve justement Göbekli Tepe.

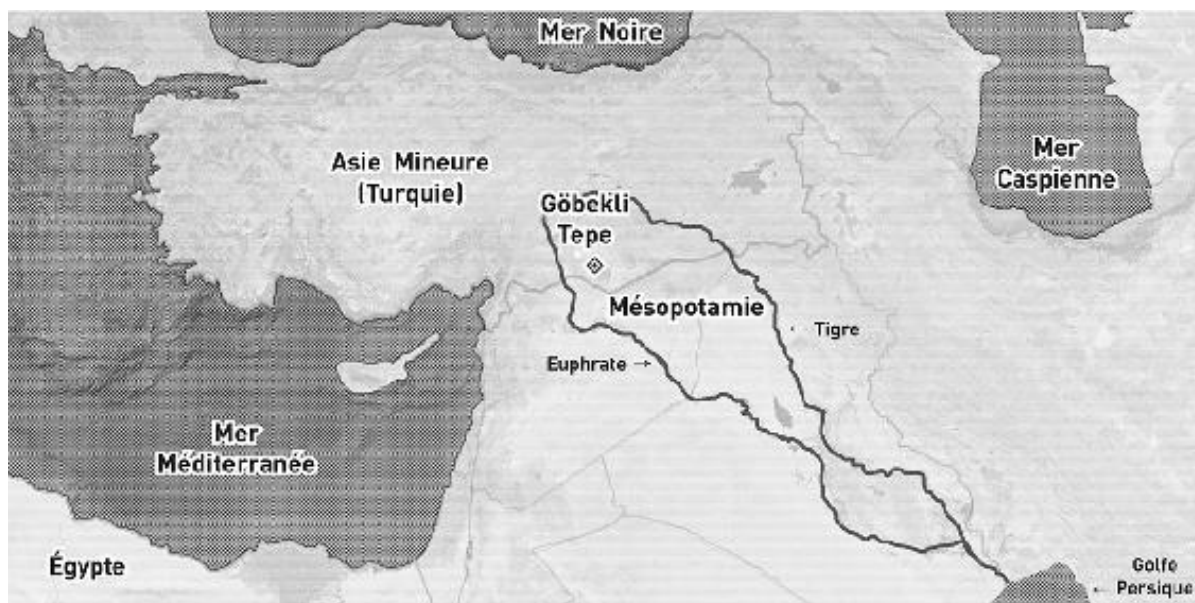


Figure 7 : Emplacement de Göbekli Tepe par rapport aux sources du Tigre et de l'Euphrate, en Mésopotamie.

J'en profite pour effectuer des recherches en ligne sur les représentations des Sept Sages. Je ne trouve tout d'abord pas beaucoup de réponses, mais dès l'instant où je tape les termes « Apkallu » et « Sept Apkallu », je tombe sur un nombre colossal d'archives, dont de nombreux reliefs d'Assyrie, une culture ayant prospéré en Mésopotamie entre environ 2500 et 600 av. J.-C. Je cherche ensuite « Apkallu assyrien », et de nouvelles images envahissent mon écran. La plupart d'entre elles montrent des hommes barbus portant des sacs/seaux ressemblant beaucoup à ceux de la colonne de Göbekli Tepe et à celui porté par l'homme dans le serpent mexicain. Il ne s'agit pas seulement des anses courbes ni de leur forme – la ressemblance est encore plus flagrante qu'avec le relief d'Oannes que j'ai reproduit dans *L'Empreinte des dieux*. Le plus frappant est la façon étrange et caractéristique qu'ont les silhouettes mexicaines et mésopotamiennes de tenir ces récipients, les doigts vers l'intérieur et le pouce tordu par-dessus la poignée.

Il y a aussi autre chose : nombre d'images montrent non pas un homme, mais un thérianthrope – un homme-oiseau doté d'un bec crochu similaire à celui du thérianthrope sur le pilier de Göbekli Tepe. Pour couronner le tout, sur les reliefs mésopotamiens, la

créature hybride tient le contenant dans une main et un cône dans l'autre. La forme est légèrement différente, mais il est difficile de résister à la tentation de le comparer au disque posé sur l'aile du vautour de Göbekli Tepe.

Je ne peux encore rien prouver. Bien sûr, il pourrait s'agir de simples coïncidences, ou je pourrais m'imaginer des liens qui n'en sont pas. Mais ma curiosité ayant été attisée par la représentation de contenants similaires sur différents continents à différentes époques, je m'empresse de noter une liste de questions qui pourraient former la base d'une vague hypothèse à éprouver. Par exemple, ces récipients (qu'il s'agisse de sacs ou de seaux) pourraient-ils être l'emblème de quelque confrérie initiatique – ayant traversé les lieux et les âges, mais puisant ses racines dans la lointaine préhistoire ? J'ai le sentiment que cette possibilité, si extraordinaire qu'elle puisse paraître, mérite d'être creusée, et mon intuition est renforcée par la posture particulière des mains. Pourraient-elles avoir une sorte de fonction, comme les poignées de main maçonniques d'aujourd'hui – offrant un moyen d'identifier instantanément un « initié » ?





Figure 8 : Représentations d'Oannes et de l'Apkallu dans la sculpture et l'art mésopotamiens, où ils sont fréquemment décrits comme homme-poisson ou homme-oiseau.

Et quel serait alors le but d'une telle confrérie ?

Curieusement, tant au Mexique qu'en Mésopotamie, où les mythes et traditions ont survécu en lien avec l'imagerie et le symbolisme, le but en question ne fait pas le moindre doute. Pour faire simple, il était d'apprendre, de guider et de répandre les bienfaits de la civilisation.

Ceci était après tout la fonction officielle d'Oannes et des sages Apkallu, qui enseignèrent aux habitants de la Mésopotamie à « planter des graines puis récolter les fruits et légumes qui en naissent » – l'agriculture, en d'autres termes – ainsi que l'architecture et des compétences en ingénierie, notamment pour la construction de temples. Et si ces choses devaient leur être apprises, c'est qu'ils ne devaient en avoir aucune connaissance

avant l'arrivée des sages. Il devait donc s'agir de chasseurs-cueilleurs, comme l'étaient les habitants du sud-est de la Turquie jusqu'à leur apparition soudaine et surprenante sur la scène mondiale avec Göbekli Tepe.

Il en allait paraît-il de même avec les anciens habitants du Mexique, avant l'arrivée de Quetzalcóatl, le Serpent à plumes, venu leur enseigner les bienfaits d'une agriculture sédentaire et les facultés nécessaires à l'érection de temples. Même si cette divinité est fréquemment représentée tel un serpent, elle apparaît encore plus souvent sous sa forme humaine – le serpent étant à la fois son symbole et son alter ego – et est souvent décrite comme « un grand homme blanc barbu¹⁸ », « une personne mystérieuse... un homme blanc au corps bien charpenté, au front large, aux grands yeux et à la barbe florissante¹⁹ ». En fait, comme l'a conclu Sylvanus Griswold Morley, le doyen des études mayas, les attributs et l'histoire de Quetzalcóatl :

sont tellement humains qu'il n'est pas impensable qu'il se soit agi d'un véritable personnage historique [...], le souvenir de ses bienfaits ayant perduré longtemps après sa mort, dont la personnalité a fini par être déifiée²⁰.

On pourrait en dire autant d'Oannes – et si celui-ci était à la tête des Apkallu (également décrits comme dotés d'une barbe fournie), il semblerait que Quetzalcóatl ait voyagé avec sa propre confrérie de sages et de magiciens. Nous apprenons qu'ils sont arrivés au Mexique « depuis l'autre côté de la mer, à bord d'un bateau qui se déplaçait seul, sans l'aide de pagaies²¹ », et que Quetzalcóatl était perçu comme « le fondateur des villes, le concepteur des lois et le professeur du calendrier²² ». Bernardino de Sahagun, le chroniqueur espagnol du XVI^e siècle, qui parlait couramment la langue des Aztèques et prit grand soin de consigner avec précision leurs traditions ancestrales, nous enseigne de surcroît que :

Quetzalcóatl était un grand agent civilisateur, arrivé au Mexique à la tête d'une troupe d'étrangers. Il a importé les arts au pays et a surtout encouragé l'agriculture... Il a bâti des maisons spacieuses et élégantes, et a inculqué une forme de religion favorisant la paix²³.

Ainsi donc, en résumé, outre le motif complexe de symboles et d'iconographie partagés, Quetzalcóatl et Oannes partageaient la

même mission civilisatrice, et s'en acquittèrent dans des régions très distinctes du monde à une époque toujours considérée comme très lointaine – ancestrale, antédiluvienne, antique.

Se pourrait-il que cela remonte jusqu'en 9600 av. J.-C. – l'époque de Göbekli Tepe, où de nombreux symboles identiques ont été trouvés et où, même si aucune légende de ce type n'est parvenue jusqu'à nous, les signes d'une mission civilisatrice sont visibles par l'apport de l'agriculture et de l'architecture ?

Si je parvenais un jour à valider cette hypothèse, les implications seraient colossales. Cela signifierait à tout le moins qu'un peuple encore inconnu et non identifié quelque part dans le monde maîtrisait déjà les arts et les attributs d'une civilisation évoluée il y a plus de 12 000 ans, en plein dans la dernière période glaciaire, et qu'il aurait dépêché des émissaires un peu partout pour répandre les bienfaits de son savoir. Qui pourraient être ces mystérieux émissaires, ces sages, ces « magiciens des dieux », ainsi que je commençais déjà à les concevoir ? Et pourquoi y avait-il ce lien persistant avec la date de 9600 av. J.-C. ?

Car comme l'avait justement fait remarquer Klaus Schmidt en me faisant visiter Göbekli Tepe sous le soleil de plomb des monts Taurus, 9600 av. J.-C. est effectivement « une date importante » – non seulement parce qu'elle marque la fin de la période glaciaire, mais aussi pour une autre raison, plutôt surprenante.

Le législateur grec Solon a visité l'Égypte en 600 av. J.-C., et les prêtres du temple de Saïs dans le détroit du Nil lui ont raconté une histoire plus qu'extraordinaire – une histoire finalement parvenue à son descendant Platon, qui à son tour la partagea avec le monde entier dans ses dialogues *Timée* et *Critias*.

Il s'agit évidemment de l'histoire de la grande civilisation perdue nommée Atlantide, submergée par les tremblements de terre et les inondations, en l'espace d'un jour et d'une nuit terribles, 9 000 ans avant Solon²⁴.

Soit, dans notre calendrier, en 9600 av. J.-C.

Chapitre 2

La montagne de lumière

Tout ce que l'on nous a appris sur les origines de la civilisation pourrait être faux, déclare le Dr Danny Hilman Natawidjaja, éminent géologue du Centre de recherches géotechnologiques de l'Institut des sciences indonésien. De vieilles histoires concernant l'Atlantide ou d'autres grandes civilisations perdues de l'âge préhistorique, longtemps reléguées au rang de mythes par les archéologues, semblent sur le point d'être confirmées.



Figure 9 : Vision de l'artiste du Gunung Padang antique. (Avec l'aimable autorisation de Pon S. Purajatnika.)

Nous sommes en décembre 2013, à Cianjur Regency, à environ 900 mètres d'altitude, à 70 kilomètres à l'ouest de la ville de Bandung, sur l'île indonésienne de Java. Je gravis avec le Dr Natawidjaja la pente raide d'une pyramide à degrés haute de 110 mètres, qui s'élève au milieu d'un décor magique de volcans, de montagnes et de jungles parsemé de rizières et de plantations de thé.

En 1914, réparties parmi la forêt et les sous-bois denses qui enveloppaient alors le sommet de la pyramide, de vieilles constructions humaines faites de blocs de basalte sont pour la première fois montrées à des archéologues. Les autochtones considéraient le site comme sacré et l'avaient baptisé Gunung Padang, le nom qu'il porte encore aujourd'hui, et souvent traduit à tort « Champ de Montagne » par ceux qui ignorent que la langue régionale n'est pas l'indonésien mais le soundanais – langue dans laquelle Gunung Padang signifie « Montagne de Lumière » ou « Montagne de l'Illumination ». Les structures ont été découvertes sur cinq terrasses différentes, sur une zone d'environ 150 mètres de long par 40 mètres de large. Les archéologues de passage apprirent que les lieux servaient à la méditation et la retraite depuis des temps immémoriaux – et cela aussi est encore de vigueur aujourd'hui.

Cependant, ni les archéologues ni apparemment les autochtones ne s'étaient rendu compte que la pyramide en était une. On pensait alors avoir affaire à une colline naturelle, quelque peu modifiée par l'activité humaine, jusqu'à ce que Natawidjaja et son équipe commencent une prospection géophysique des lieux en 2011, en utilisant la méthode radar-sol, la résistivité électrique du sol et la tomographie sismique. À l'époque, le sommet avait été dégagé depuis longtemps, et les structures sur les terrasses avaient été identifiées comme de l'architecture mégalithique. Mais aucune datation au carbone 14 n'avait encore été effectuée, et l'âge attribué au site – environ 1000 ans avant notre ère – était davantage basé sur des conjectures que sur de véritables fouilles.

La première datation au carbone 14 fut effectuée par Natawidjaja lui-même, sur des composés organiques des sols à la base ou proches de la surface des mégalithes. Les dates ainsi obtenues – entre 500 et 1500 av. J.-C. – étaient suffisamment proches de celle

des hypothèses avancées pour ne provoquer aucune controverse. Une surprise attendait néanmoins Natawidjaja et les siens quand ils étendirent leurs investigations en se servant de foreuses tubulaires pour extraire des carottes de terre et de pierre de profondeurs bien plus conséquentes.

Celles-ci permirent premièrement de prouver – à l'aide de fragments de colonnes de basalte ouvragées – que d'autres structures humaines reposaient en sous-sol. Deuxièmement, les substances organiques ainsi remontées commencèrent à offrir des dates de plus en plus lointaines – de – 3000 à – 5000, puis – 9600, – 11 000, – 15 000, jusqu'à atteindre, à une profondeur de 27,5 m et au-delà, une série de dates allant de – 20 000 à – 22 000 et plus encore.

— Ce n'était pas du tout ce à quoi mes collègues archéologues s'attendaient, ni ce qu'ils voulaient entendre, explique Natawidjaja, un expert mondial en géologie, spécialisé dans les mégaséismes, titulaire d'un doctorat décerné par l'Institut de technologie de Californie, et qui, à l'évidence, considère l'archéologie comme une discipline profondément dépourvue de valeur scientifique.

Une période réellement cataclysmique...

Le problème est que les dates antérieures à 9600 av. J.-C. nous entraînent loin dans la dernière période glaciaire, lorsque l'Indonésie n'était pas l'archipel actuel, mais une partie du vaste continent antédiluvien du Sud-Est asiatique baptisé « Sundaland » par les géologues.

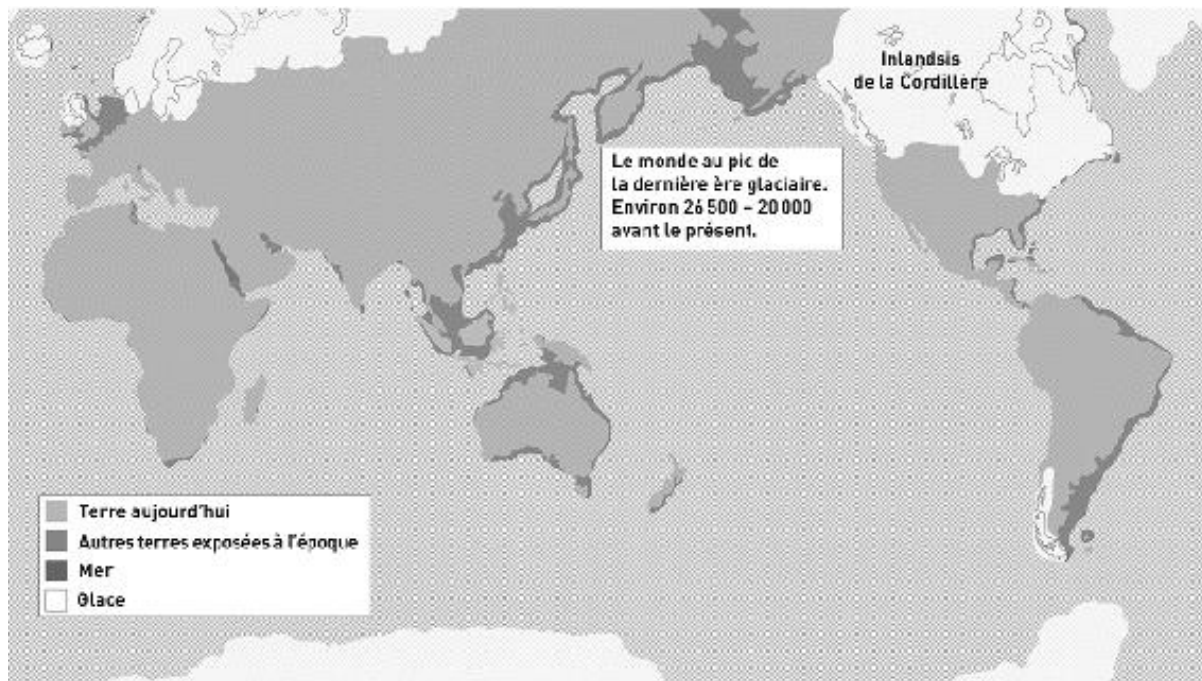


Figure 10

Le niveau de la mer était alors 122 mètres plus bas, car d'immenses inlandsis profonds de 3,2 km recouvraient l'essentiel de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Quand ils se mirent à fondre, toute l'eau replongea dans les océans, dont le niveau monta, submergeant de nombreuses parties du monde où les humains vivaient jusqu'alors. Ainsi, la Grande-Bretagne touchait l'Europe durant l'âge de glace (il n'y avait ni Manche ni mer du Nord). Par ailleurs, la mer Rouge et le golfe Persique n'existaient pas, le Sri Lanka rejoignait le sud de l'Inde, la Sibérie jouxtait l'Alaska, l'Australie ne faisait qu'une avec la Nouvelle-Guinée – et ainsi de suite. Ce fut au cours de cette montée des eaux, parfois lente et régulière, parfois rapide et cataclysmique, que le continent Sundaland fut submergé. Seules la péninsule malaise et les îles indonésiennes telles que nous les connaissons aujourd'hui étaient suffisamment hautes pour émerger encore.

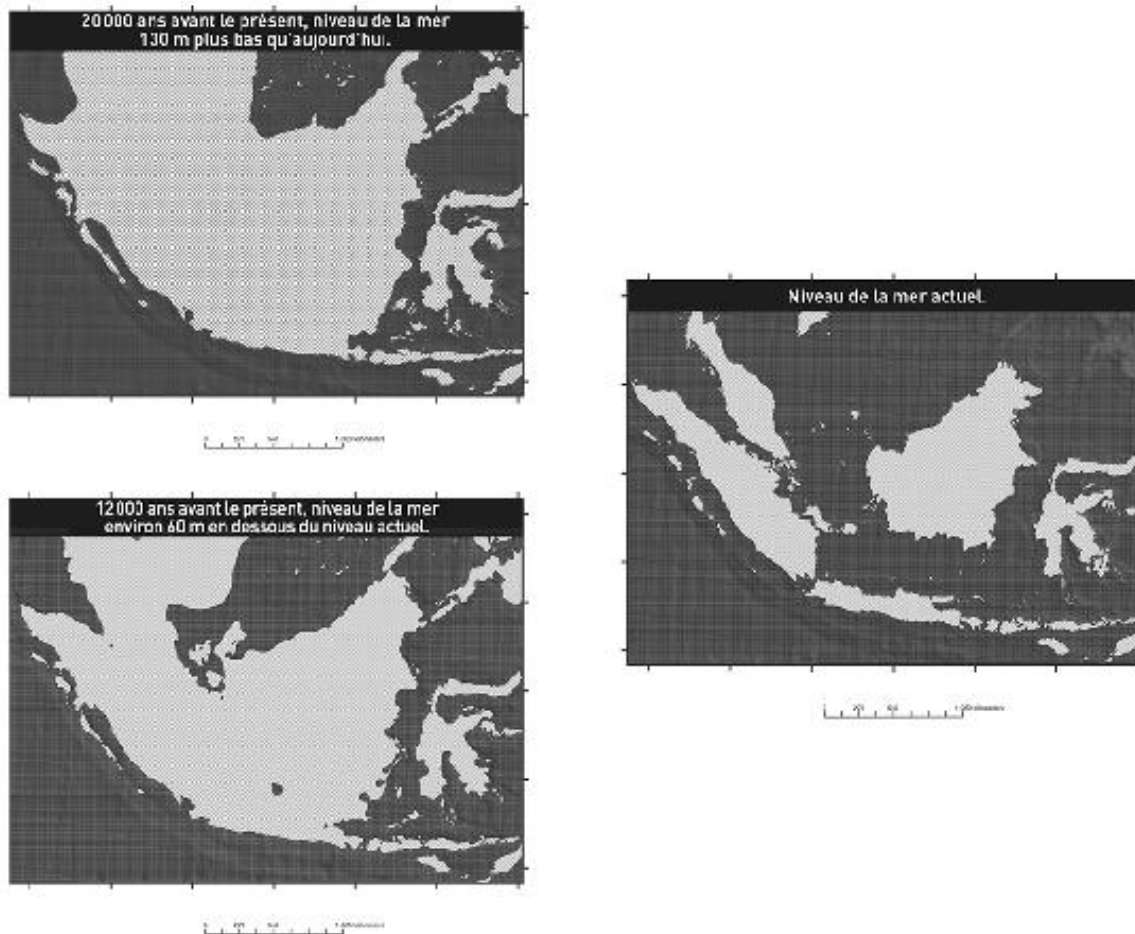


Figure 11 : La submersion du Sundaland à la fin de la dernière période glaciaire.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les archéologues considèrent généralement que, vers la fin de la dernière période glaciaire, nos ancêtres étaient des chasseurs-cueilleurs primitifs ignorant tout de l'agriculture et incapables d'autres réalisations architecturales que des wigwams ou des bivouacs.

Voilà pourquoi le site de Göbekli Tepe, dans le sud-est de la Turquie, est si lourd de sens : parce qu'il fait voler en éclats ce paradigme et réclame d'étudier avec plus de considération la possibilité, jusqu'alors jugée démente, que la civilisation soit bien plus ancienne et mystérieuse que nous le pensions¹. Sa date de fondation étant actuellement fixée à 9600 av. J.-C. (« *exactement* 9600 av. J.-C. », ainsi que Klaus Schmidt s'était appliqué à me le faire remarquer), Göbekli Tepe nous impose donc de rouvrir l'affaire

classée de l'Atlantide, que les archéologues ont longtemps tournée en ridicule, adressant des moues de mépris et de dérision à quiconque osait prononcer le honni mot en « A ». Comme je l'ai signalé à la fin du chapitre précédent, le philosophe grec Platon, dont les dialogues *Timée* et *Critias* contiennent les plus anciennes références encore existantes au légendaire royaume englouti, fixe la destruction catastrophique et la submersion de l'Atlantide par les flots et les séismes à 9 000 ans avant Solon² – soit *exactement* 9600 av. J.-C. Les Grecs ne pouvaient rien savoir de Göbekli Tepe (sans parler du fait qu'elle a été mystérieusement fondée en même temps que l'Atlantide aurait disparu). En outre, ils ne disposaient pas des carottes glaciaires groenlandaises permettant d'estimer la fin de la période glaciaire à – 9620, tout juste vingt ans avant la construction de Göbekli Tepe, ni du savoir scientifique moderne concernant la montée rapide des flots (souvent accompagnée de séismes cataclysmiques alors que la calotte glaciaire fondant sur les continents se retirait peu à peu) survenue à cette période. Sachant tout ceci, la date proposée par Platon offre donc une coïncidence pour le moins étrange.

Selon Danny Natawidjaja, il ne s'agit cependant pas d'une simple coïncidence. Les recherches qu'il a conduites à Gunung Padang l'ont convaincu que Platon avait raison sur l'existence d'une civilisation évoluée ayant vécu durant les profondeurs de la dernière ère glaciaire – une civilisation ayant effectivement connu une fin brutale impliquant des crues et des tremblements de terre à une époque de grande instabilité, entre – 10 800 et – 9600.

Cette époque, que les géologues nomment « Dryas récent », est depuis longtemps considérée comme mystérieuse et tumultueuse. À son début, en – 10 800, la Terre sortait de l'âge de glace depuis environ 10 000 ans, les températures augmentaient régulièrement et les glaciers fondaient. Puis, les conditions climatiques redevinrent brusquement plus froides – presque aussi froides qu'au pic de l'ère glaciaire, il y a 21 000 ans. Cette brève période intense dura 1 200 ans, jusqu'à – 9600, quand les températures recommencèrent à monter et que les derniers glaciers fondirent très brusquement, libérant dans les océans toute l'eau qu'ils contenaient.

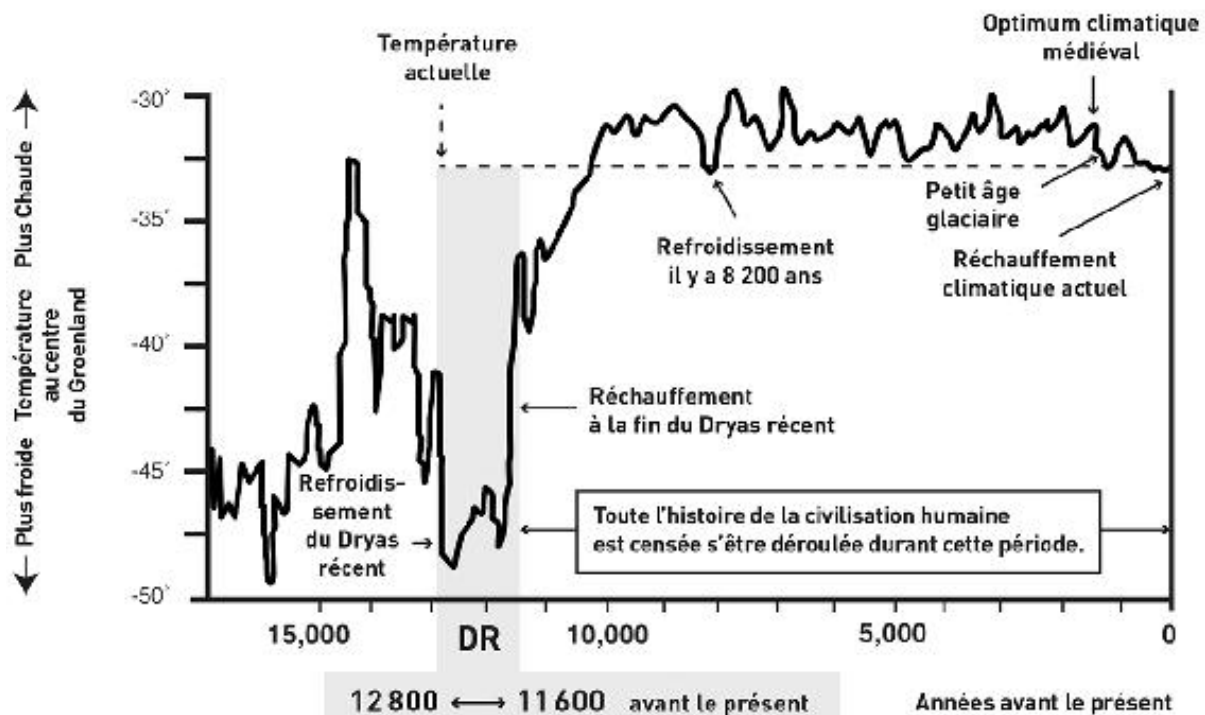


Figure 12 : Toute l'histoire humaine telle qu'elle nous est actuellement enseignée suit le Dryas récent – la mystérieuse période cataclysmique ayant eu lieu entre 10 800 av. J.-C. (il y a environ 12 800 ans) et 9600 av. J.-C. (il y a environ 11 600 ans).

— Il nous est difficile d'imaginer à quoi pouvait ressembler la vie sur Terre durant le Dryas récent, explique Natawidjaja. C'était une période véritablement cataclysmique, faite d'une grande instabilité climatique ayant provoqué des conditions terribles, voire terrifiantes. Il n'y a rien d'étonnant à ce que de nombreuses espèces de grands animaux comme les mammoths aient disparu précisément à cette période, ce qui a naturellement eu des effets considérables sur nos ancêtres – pas seulement ces chasseurs-cueilleurs primitifs dont parlent les archéologues, mais aussi, selon moi, une civilisation très développée qui a été effacée des tablettes de l'histoire par les bouleversements du Dryas récent.

Une pyramide controversée

Ce qui a conduit Natawidjaja à adopter une posture si radicale est la preuve que son équipe et lui ont déterrée à Gunung Padang. Lorsque leurs carottes ont commencé à révéler des échantillons organiques très anciens piégés dans l'argile emplissant les brèches entre les pierres, ils ont poursuivi leur examen à l'aide de tout l'attirail de recherche géophysique – radar-sol, tomographie sismique et résistivité électrique – pour identifier ce qui se trouvait sous la terre. Les résultats époustouflants montrent des couches d'imposantes constructions utilisant les mêmes éléments mégalithiques (les parties de colonnes de basalte) que ceux trouvés en surface, sur une assise de basalte s'étendant jusqu'à plus de 30 m sous la surface. À ces profondeurs, la datation par le carbone 14 révèle que ces immenses blocs ont été placés là plus de 12 000 ans plus tôt, parfois même jusqu'à 24 000 ans.

Les colonnes de basalte se forment naturellement – c'est par exemple le cas de la Chaussée des Géants en Irlande du Nord –, mais, à Gunung Padang, elles avaient été utilisées comme matériau de construction et disposées sous une forme jamais trouvée dans la nature.

— Les preuves géophysiques sont sans équivoque, affirme Natawidjaja. Gunung Padang n'est pas une colline naturelle, mais une pyramide de fabrication humaine, dont la construction remonte loin avant la fin de la dernière période glaciaire. Le travail étant colossal même aux plus grandes profondeurs, et montrant des facultés de maçonnerie aussi sophistiquées que celles déployées en Égypte pour l'érection des pyramides ou sur les plus grands sites mégalithiques d'Europe, je ne peux qu'en déduire que nous contemplons là l'œuvre d'une civilisation perdue et relativement avancée.

— Ça ne va pas plaire aux archéologues, lui fais-je remarquer.

— Sûrement pas ! reconnaît-il avec un sourire contrit. Je me suis déjà attiré des tas d'ennuis à cause de ça. Mon affaire est solide, construite sur des preuves scientifiques recevables, mais elle n'est pas simple. Je suis confronté à des croyances profondément enracinées.

L'étape suivante sera une fouille archéologique complète.

— Nous devons creuser pour éprouver nos données de télédétections et nos datations au carbone 14, afin de confirmer ou d'infirmer ce que nous croyons avoir trouvé ici, poursuit Natawidjaja, mais, malheureusement, de nombreux obstacles se dressent sur notre chemin.

Quand je lui demande de quels obstacles il parle, il me répond que d'éminents archéologues indonésiens font pression sur le gouvernement de Jakarta pour l'empêcher de poursuivre ses travaux à Gunung Padang, arguant qu'ils « savent » que ce site a moins de 3 000 ans et qu'ils ne voient rien qui justifierait de le déranger.

— Je ne nie pas que les monolithes en surface ont moins de 3 000 ans, s'empresse d'ajouter Natawidjaja, mais je pense qu'ils ont été placés là car Gunung Padang est un lieu sacré depuis des temps immémoriaux. Ce sont les couches les plus profondes de la structure, qui ont entre 12 000 ans et plus de 20 000 ans, qui sont les plus importantes. Elles abritent des implications potentiellement révolutionnaires sur notre compréhension de l'histoire, et j'estime qu'il est vital que l'on nous autorise à étudier cela correctement.

L'Atlantide

Heureusement, une intervention présidentielle décisive a eu lieu en 2014, et je peux désormais signaler que Danny (je l'appellerai désormais par son prénom, puisque nous sommes devenus amis) a obtenu carte blanche pour fouiller le site. Son équipe et lui se sont mis au travail en août 2014, ayant pu accomplir une courte saison de fouilles entre les mois d'août et d'octobre, mais comme le prouve l'expérience de Göbekli Tepe, une archéologie minutieuse et détaillée est un processus souvent très long, et ils ne pensent pas pouvoir atteindre les plus grandes profondeurs avant 2017 ou 2018. Cependant, alors que la première saison de prospection touchait à sa fin, Danny m'a envoyé un e-mail pour me tenir informé :

Les recherches ont beaucoup avancé. Nous avons déterré trois endroits supplémentaires au sommet du site mégalithique au cours de la dernière quinzaine, ce qui nous a fourni de nouvelles preuves et davantage de détails sur les structures enfouies. Nous avons trouvé de nombreux objets en pierre. L'existence d'une structure pyramidale sous la colline ne fait désormais plus le moindre doute ; même pour les non-spécialistes, ce n'est pas très difficile à comprendre s'ils viennent voir par eux-mêmes.

Nous avons trouvé une sorte de salle ouverte enfouie sous cinq à sept mètres de terre, mais nous n'avons pas encore atteint la chambre principale. Nous sommes en train de forer là où nous pensons qu'elle se situe (en fonction des données géophysiques souterraines), au milieu du site mégalithique³.

Des structures enfouies ? Des chambres ? Ah, oui, j'avais oublié de les signaler. Nous allons entrer dans le détail des conséquences de cette découverte dans un prochain chapitre, mais, en bref, la prospection géophysique conduite par Danny et son équipe entre 2011 et 2013, déployant les plus récentes technologies en résistivité électrique, tomographie sismique, radar-sol et carottage n'a pas seulement révélé d'imposantes constructions profondément enfouies et des échantillons datables très anciens sur le site de Gunung Padang, mais aussi la présence de trois chambres cachées, si parfaitement rectilignes qu'elles ne sont très probablement pas naturelles. La plus grande de toutes se trouve à une profondeur située entre 21,3 m et 27,4 m et mesure environ 5,5 m de haut, 13,7 m de long et 9,1 m de large.

Pourrait-il s'agir de la célèbre salle des archives de l'Atlantide ? Danny a mis tout le poids de ses impeccables références scientifiques dans cette hypothèse. Non seulement refuse-t-il de balayer d'un revers de main l'idée de ce continent disparu, mais il a écrit un ouvrage dans lequel il conjecture que l'Indonésie – ou plutôt d'immenses zones de l'ancien Sundaland submergées par les flots à la fin de la période glaciaire – pourrait en réalité *être* l'Atlantide⁴.

Danny et moi avons effectué un long voyage de recherches à travers tout l'archipel indonésien en juin 2014, en quête de sites mégalithiques sortant des sentiers battus et n'ayant jamais été étudiés comme il se doit par les archéologues. Dans le chapitre 18, je vous décrirai nos découvertes et vous expliquerai comment elles rejoignent le mystère de Gunung Padang, mais, en attendant, j'aimerais rapporter ici l'opinion du Dr Robert Schoch, professeur de géologie à l'université de Boston, qui était avec moi en décembre 2013 quand j'ai pour la première fois rencontré Danny à Gunung Padang⁵.

Le point de vue du professeur Robert Schoch

Schoch est un spécialiste de renom, rendu célèbre par sa démonstration, réalisée en se fondant sur des preuves strictement géologiques, prouvant que le Grand Sphinx de Gizeh porte des traces indéniables d'érosion dues à des milliers d'années de lourdes chutes de pluie⁶. Ce qui signifie qu'il a été construit bien avant 2500 av. J.-C. (date communément admise, mais à laquelle il ne pleuvait pas plus en Égypte qu'aujourd'hui) et doit dater de la fin de la période glaciaire, quand la vallée du Nil subissait une longue période de précipitations intenses.

Savant grand et élancé à la barbe fournie et à la tignasse rebelle, Schoch était dans son élément à Gunung Padang, quand il étudiait soigneusement les résultats des analyses géophysiques en compagnie de Danny, rassemblant des échantillons et examinant le site avec minutie. Plus tard, quand il dut analyser ses données à son retour aux États-Unis, il écrivit :

La principale observation d'importance est que [...] Gunung Padang a été construit avant la fin de la dernière période glaciaire, vers 9700 av. J.-C. En me fondant sur les éléments en ma possession, je crois que l'usage humain de ce site remonte aux alentours de 14 700 av. J.-C. La première utilisation des lieux pourrait remonter à 22 000 av. J.-C., voire plus tôt.

Selon mes estimations, la couche Trois (entre 4 et 10 mètres sous la surface) concerne la période tardive de la dernière glaciation, autour de 10 000 à 9500 av. J.-C., lorsque sont survenus des changements climatiques majeurs, avec un réchauffement planétaire conséquent, la montée du niveau des eaux, des pluies torrentielles, une activité sismique et volcanique accrue, de nombreux incendies [...] et d'autres catastrophes sur toute la surface de la Terre... Il y a des vestiges de structures effondrées dans la couche Trois, peut-être la conséquence des conditions tumultueuses de l'époque.

En visitant Gunung Padang et en m'interrogeant sur les dates et les preuves d'écroulements et de reconstructions ayant pu se produire sur place, je n'ai pu m'empêcher de repenser à un autre site capital – œuvre d'une civilisation très ancienne –, qui couvre la fin de la dernière période glaciaire, à savoir Göbekli Tepe, dans le sud-est de la Turquie... Je pense également à l'Égypte et à mon propre travail de redatation du Sphinx. L'abrasion et l'érosion découvertes sur le Sphinx primitif (la tête a été resculptée et le monument réutilisé durant la période dynastique) et causées par des pluies torrentielles pourraient être les conséquences des changements climatiques extrêmes survenus à la fin de la glaciation.

En mettant bout à bout les preuves récoltées à Gunung Padang, à Göbekli Tepe, en Égypte et sur d'autres sites mondiaux, je pense que nous commençons à mieux comprendre la période cataclysmique de la fin de la dernière période glaciaire. De véritables civilisations particulièrement évoluées ont existé avant la date approximative de 9700 av. J.-C. et ont été anéanties par les événements ayant conclu la dernière glaciation⁷.

La quête d'une preuve tangible...

Les mégalithes de Göbekli Tepe – ainsi que les mégalithes profondément enfouis de Gunung Padang – ayant plus de 7 000 ans de plus que les cercles de pierre de Stonehenge, la chronologie enseignée dans nos écoles et universités durant l'essentiel du siècle écoulé ne tient plus. Il semble de plus en plus plausible que la civilisation, ainsi que je le proposais dans mon best-seller controversé de 1995 *L'Empreinte des dieux*, soit en réalité bien plus ancienne et mystérieuse que nous l'imaginions.

Dans les grandes lignes, je suggérais dans cet ouvrage qu'une civilisation avancée avait été rayée de l'histoire lors d'un cataclysme planétaire à la fin de la période glaciaire. J'écrivais également que des rescapés s'étaient installés en divers endroits du monde et avaient tenté de transmettre leur savoir supérieur, dont leurs connaissances en agriculture et architecture, aux peuplades de chasseurs-cueilleurs qui avaient également survécu au cataclysme. En réalité, nous avons encore aujourd'hui des populations de chasseurs-cueilleurs, dans le désert du Kalahari, par exemple, ou dans la forêt amazonienne ; ceux-ci coexistent avec notre technologie avancée – nous ne devrions donc pas être surpris par le fait que des degrés de civilisations également disparates aient pu coexister dans le passé.

À l'époque de *L'Empreinte des dieux*, et faute de données disponibles, je n'avais en revanche pas pu identifier la nature exacte du cataclysme qui avait anéanti mon hypothétique civilisation perdue. Faute de mieux, j'avais avancé nombre d'hypothèses possibles, notamment la théorie du « déplacement de la croûte terrestre » du professeur Charles Hapgood qui, bien que soutenue par Albert Einstein⁸, n'avait guère convaincu les géologues. L'absence d'une preuve tangible et crédible est l'un des nombreux aspects de mon argumentaire qui furent copieusement critiqués par les archéologues. Depuis 2007, cependant, une avalanche de preuves scientifiques sont apparues. C'est d'autant plus troublant qu'elles sont l'œuvre d'une vaste communauté de chercheurs traditionnels aux parcours impressionnants, et qu'elles n'écartent pas – au contraire, elles la renforcent parfois – la théorie d'une très

grande instabilité de la croûte terrestre que j'avais dans *L'Empreinte des dieux*.

Nous allons explorer ces nouvelles preuves, et leurs conséquences étourdissantes, dans les chapitres suivants.

DEUXIÈME PARTIE
COMÈTE

Chapitre 3

Une muraille d'eau verte détruisant tout sur son passage...

Se pourrait-il que certains mythes et traditions, jugés sans valeur historique par les savants, englobent en réalité des souvenirs précis d'une époque où l'humanité a subi une crise si dévastatrice, si cataclysmique et si bouleversante que nous avons perdu la mémoire de notre véritable histoire ? Lisez cette légende transmise chez les Ojibwés, un peuple amérindien :

L'étoile à la longue et large queue va détruire le monde un jour en volant bas de nouveau. Il s'agit de la comète appelée Étoile Montante Céleste à Longue Queue. Elle a volé bas ici une fois, il y a des milliers d'années. Comme le Soleil. Sa queue irradiait de chaleur.

La comète a tout réduit en cendres. Il ne restait plus rien. Les Amérindiens étaient là avant que cela se produise, vivant sur la Terre. Mais les choses n'allaient pas. Beaucoup de monde s'était détourné du chemin spirituel. L'Esprit saint les a avertis longtemps avant l'arrivée de la comète. Les hommes-médecine ont dit à tout le monde de se préparer. Les choses se passaient mal avec la nature. [...] Puis la comète a traversé. Elle avait une longue et large queue, et elle a tout brûlé sur son passage. Elle volait si bas que sa queue a brûlé la terre. [...] La comète a créé un monde nouveau. Après son passage, il était difficile de survivre. Le climat était plus froid qu'avant ¹ ...

On retrouve d'autres détails intéressants dans les diverses versions de ce mythe raconté chez les Ojibwés et consigné par l'anthropologue Thor Conway. Par exemple, il y est fait référence à la comète tuant des « animaux géants. [...] On retrouve aujourd'hui leurs os dans la terre. Il est dit que la comète est descendue et a étendu sa queue sur des kilomètres et des kilomètres ² ». À l'époque de cet événement, généralement nommé « le premier embrasement de la Terre », nous apprenons que les Ojibwés

« vivaient près du bord des Terres gelées³ ». On découvre aussi dans les témoignages que, peu après le désastre de la comète, « la première submersion de la terre⁴ » a eu lieu.

Alors que la légende ojibwée regrette que « les choses se passaient mal [...] beaucoup de monde s'était détourné du chemin spirituel » – sous-entendant ainsi que le comportement humain avait causé le désastre –, les Brûlés, une tribu du peuple lakota, parlent d'une époque « dans le monde précédent » où « les Hommes et les animaux se sont tournés vers le mal et ont oublié leur lien avec le Créateur ». En réaction, celui-ci s'est résolu à « détruire ce monde pour tout recommencer ». Il a commencé par encourager quelques gens de bien à se réfugier sur les montagnes les plus hautes, puis il a envoyé de « féroces oiseaux-tonnerre mener bataille contre les autres humains et les animaux géants » (là aussi, comme dans le mythe ojibwé, les Brûlés font référence à des créatures de taille extraordinaire)⁵.

Finalement, au pic de la bataille, les oiseaux-tonnerre ont soudain projeté tous en même temps leurs boules de feu les plus puissantes. L'explosion ébranla le monde entier, renversant les montagnes, embrasant forêts et prairies. Les flammes ont jailli vers le ciel dans toutes les directions, n'épargnant que les quelques Élus sur les plus hauts sommets. [...] Même les roches rougeoyaient, et les animaux géants et les gens mauvais brûlèrent sur place.

Puis le Créateur a entrepris de construire un monde nouveau :

Alors que le Créateur entonnait le chant de la création, il s'est mis à pleuvoir. Le Créateur a chanté plus fort, et il a plu plus fort, jusqu'à ce que les rivières débordent de leur lit et envahissent la terre. Finalement, le Créateur a piétiné la terre, et celle-ci s'est ouverte dans un grand tremblement, propulsant les torrents violents sur le monde entier, jusqu'à ce que seules quelques cimes de montagnes émergent encore des flots, abritant les quelques Humains à avoir survécu. [...] [Quand l'eau s'est retirée], lorsque les Humains redescendirent dans les vallées, ils découvrirent les os blanchis des animaux géants enfouis dans la pierre et la boue. [...] Les Humains en trouvent encore aujourd'hui dans les Badlands du Dakota⁶.

Alors que nous savons qu'une espèce de castor géant a disparu en Amérique du Nord à la fin de la période glaciaire⁷, notons qu'un mythe passamaquoddy, micmac et malécite évoque un être nommé Glooscap, décrit comme « un esprit, un homme-médecine et un sorcier », ayant créé les premiers animaux, dont le premier castor – une créature si grosse que, lorsqu'elle bâtissait un barrage, ce

dernier « inondait la région d'un horizon à l'autre ». Glooscap tapota sur le dos du castor, qui rétrécit alors à sa taille actuelle⁸.

La référence faite à un déluge dans cette histoire est l'une des centaines existant parmi les mythes amérindiens. Nombre d'entre eux contiennent des détails intrigants correspondant à des informations scientifiques nouvelles sur des événements survenus en Amérique du Nord à la fin de la période glaciaire que nous allons explorer dans les pages suivantes. Par exemple, les Cowichans de Colombie-Britannique évoquent une période dans un lointain passé où leurs prophètes étaient particulièrement troublés par des rêves étranges annonçant la destruction. Un homme dit : « J'ai rêvé d'une chose étrange. J'ai rêvé que des pluies tombaient si dru que nous périssions tous noyés. » Un autre : « J'ai rêvé que la rivière débordait et inondait tout, et que nous étions tous détruits. » « Moi aussi », claironna un troisième. « Moi pareil⁹. »

Le peuple ne les crut pas, mais décida malgré tout de construire un immense radeau en attachant ensemble de nombreux canoës. Peu après, la pluie commença à tomber. Les gouttes étaient grosses comme des grêlons et si lourdes qu'elles tuèrent les bébés. La rivière s'éleva, et toute la vallée fut recouverte. Les devins et les rares amis qui les avaient crus :

emmenèrent leurs familles et les installèrent sur le radeau avec de la nourriture, puis ils attendirent. Peu à peu, le radeau s'éleva en même temps que l'eau. [...] Finalement, la pluie cessa, et ils sentirent les eaux redescendre, et leur radeau se déposa au sommet de la montagne Cowichan. [...] Puis ils virent la terre, mais quel triste spectacle s'étendait devant leurs yeux ! Comme leurs cœurs étaient serrés d'angoisse. C'était indescriptible¹⁰.

Des grêlons d'une grosseur inédite figurent aussi dans un mythe cataclysmique quileute :

Pendant des jours et des jours, de violents orages perdurèrent. De la pluie, de la grêle, puis de la neige fondue et de gros flocons recouvrirent la terre. Les grêlons étaient si énormes que de nombreuses personnes furent tuées. [...] [Les survivants] furent bientôt amaigris et affaiblis par la faim. Les grêlons avaient détruit les plantes, les fougères et les baies. Les rivières étaient couvertes de glace, si bien que les hommes ne pouvaient pas pêcher¹¹.

Les Pimas, ou « Peuple de la Rivière », vivent actuellement en Arizona, où ils ont immigré, dans la lointaine antiquité, depuis une région bien plus au nord. Comme chez les Cowichans, un devin

figure dans leurs mythes cataclysmiques – en l'occurrence, un devin ayant été averti par un aigle de l'arrivée d'une crue. L'oiseau était venu le trouver à quatre reprises, mais chaque fois le voyant avait rejeté ses avertissements.

— Tu ferais mieux de croire ce que je te raconte, insista le grand aigle. Toute la vallée va être inondée. Tout sera détruit.

— Tu mens, répliqua le voyant.

— Et tu es un voyant qui ne voit rien, riposta le grand aigle.

L'oiseau s'envola, et à peine avait-il disparu qu'un épouvantable coup de tonnerre retentit, le plus puissant qu'on eût jamais entendu. [...] Le soleil resta caché derrière des nuages noirs, et tout fut plongé dans une pénombre grise et brumeuse. Puis la terre se mit à trembler, et quelque chose d'immense se déplaça en rugissant. Les hommes virent une muraille verte avancer vers eux, emplissant la vallée d'un bord à l'autre. Ils ne surent d'abord pas de quoi il retournait, puis ils comprirent qu'il s'agissait d'un mur d'eau verte. Détruisant tout sur son passage, il fondait sur eux telle une bête immense, un monstre vert, se précipitant en écumant, en sifflant dans un nuage d'embruns. Il engouffra la maison du devin et l'emporta avec son propriétaire, que nul ne revit jamais. Puis l'eau déferla sur les villages, balayant les maisons, les hommes, les champs et les arbres. La crue nettoya la vallée de fond en comble. Puis elle poursuivit sa route au-delà pour aller semer le chaos plus loin ¹².

Les Inuits d'Alaska conservent la tradition du tremblement de terre accompagné d'un terrible raz-de-marée ayant déferlé si rapidement sur la Terre que seuls quelques rares humains ont réussi à s'enfuir sur leurs canoës ou à trouver refuge au sommet des montagnes les plus hautes ¹³. Les Luiseño de Californie se souviennent également d'une crue ayant recouvert les montagnes et détruit l'essentiel de l'humanité. Seules les rares personnes à s'être réfugiées sur les sommets survécurent, tandis que le reste du monde était inondé ¹⁴. Des légendes similaires ont été consignées chez les Hurons ¹⁵. Quant aux Montagnais, qui appartiennent à la famille des Algonquins, ils racontent comment le dieu Michabo a reconstruit le monde après le déluge :

Michabo chassait un jour avec sa meute de loups domestiqués, quand il fut témoin d'un événement des plus étranges : ses loups pénétrèrent dans un lac et disparurent. Il les suivit dans l'eau pour aller les récupérer et, quand il le fit, le monde entier fut submergé. Michabo envoya un corbeau chercher de la terre pour bâtir un nouveau monde, mais l'oiseau revint bredouille de sa quête. Michabo confia alors la même mission à une loutre, en vain une fois encore. Finalement, il chargea un rat musqué de le faire, et il lui rapporta suffisamment de terre pour reconstruire le monde ¹⁶.

L'histoire des Dakotas que rédigea Lynd au XIX^e siècle a permis de sauvegarder de nombreuses traditions indigènes qui auraient autrement été perdues. On y trouve notamment un mythe iroquois où « la mer et les eaux avaient un jour empiété sur la terre, éliminant toute vie humaine ». Les Chicachas affirmaient que le monde avait été détruit par l'eau, « mais qu'une famille avait été sauvée en même temps que deux animaux de chaque espèce ». Les Lakotas (Dakotas) évoquaient également une époque où il n'y avait pas de terre sèche et où tous les hommes disparurent¹⁷.

Des mythes parlant à la science

Pendant des années, un débat souvent acrimonieux a fait rage entre les spécialistes concernant le peuplement des Amériques. Qui, au juste, sont les Amérindiens ? Quand sont-ils arrivés sur le Nouveau Monde ? Et par quel chemin ?

Chaque fois qu'une résolution est apparue, chaque fois qu'un consensus a été sur le point d'émerger, de nouvelles informations, apportées par l'un ou l'autre camp, sont venues bouleverser la donne et relancer la réflexion. Ce qui n'a cependant jamais été contesté est le fait que les ancêtres des Indiens d'aujourd'hui se trouvaient déjà en Amérique du Nord il y a 12 800 ans, lors de la mystérieuse période de froid que les géologues nomment le Dryas récent, et qu'ils ont vu et chassé la mégafaune qui florissait là-bas durant la période glaciaire, y compris le gigantesque mammoth américain, le mammoth laineux – légèrement plus petit –, le castor géant, l'ours à face courte, les paresseux géants, deux espèces de tapir, ainsi que diverses espèces de pécaris et que le redoutable lion américain.

Il est donc jugé probable que les références faites aux animaux géants dans les mythes cités ci-dessus ne soient pas pur fantasme mais témoignages de première main datant de l'époque où de mégamammifères étaient présents en Amérique du Nord avant le début du Dryas récent, mais d'où ils disparurent avant son terme, 1 200 ans plus tard. Il en va de même pour les crues décrites par ces légendes¹⁸, car les géologues conviennent que l'Amérique du

Nord a effectivement été soumise à des épisodes de crues cataclysmiques durant les ultimes millénaires de la dernière période glaciaire. De nouvelles recherches menées au cours de la décennie écoulée cherchent cependant à savoir si l'ampleur, la durée et surtout les *causes* de ces inondations ont bien été comprises. Le point de vue dominant est copieusement représenté et inlassablement répété – tel un mantra – dans les livres et les revues publiés depuis les années 1960, mais pour mieux cerner l'alternative convaincante qui défie désormais sérieusement les théories communément admises, j'ai entrepris en septembre et octobre 2014 un long voyage de recherche en Amérique du Nord en compagnie de Randall Carlson¹⁹, chercheur spécialisé dans les catastrophes naturelles.

Randall ne peut pas être la réincarnation de J Harlen Bretz, car J Harlen Bretz (dont le prénom était réellement J et qui détestait quand les correcteurs tentaient de le traiter comme une initiale) est décédé le 3 février 1981, alors que Randall avait déjà trente ans. Cependant, sa passion pour le travail de terrain, pour étudier les choses lui-même au lieu de se plonger dans les bouquins, et son plaidoyer acharné en faveur d'une hypothèse géologique radicale au sujet des crues dévastatrices qui ont déchiré l'Amérique du Nord à la fin de l'âge de glace en font d'une certaine manière le nouveau J Harlen Bretz.

Je décrirai dans les chapitres suivants mes excursions avec Randall et les preuves irréfutables qu'il m'a présentées. Mais avant cela, vous vous demandez peut-être qui était J Harlen Bretz ?

Faisons connaissance avec J Harlen Bretz

Voici ce qu'écrivait Bretz en 1928, après l'un de ses voyages d'études dans l'État de Washington, dans le Nord-Ouest Pacifique des États-Unis :

Personne ayant un attrait pour les paysages ne pourrait traverser de jour l'est de l'État de Washington sans être impressionné par les « Scablands ». Ces longues traînées de pierre noire et nue, ou presque nue, sculptées en dédales de buttes et de canyons, forment comme de grandes cicatrices à la surface autrement lisse du plateau. Tout le monde là-bas connaît les Scablands. Elles interrompent les champs de blé, les

morcelant en morceaux de collines allant de moins de 16 hectares à plus de 10 000 hectares. On ne peut pas les atteindre ni en partir sans franchir l'une des ramifications des Scablands. En dehors du maigre pâturage qu'elles offrent, les Scablands n'ont presque aucune valeur. Leur appellation commune est une métaphore relativement explicite²⁰. Les Scablands sont des blessures seulement partiellement guéries – de grandes plaies dans l'épiderme du sol, que la Nature a comblées pour protéger la roche en dessous.

En considérant les lieux à hauteur d'yeux, le spectateur d'aujourd'hui doit effectuer plusieurs allers-retours et mémoriser ou photographier ses observations, les noter et les indiquer sur une carte avant d'être capable de se faire une idée globale de l'endroit. Pourtant, bien avant que le papier sur lequel j'écris ait jauni, le simple observateur traversant la région par la voie des airs verra en un coup d'œil le tracé dessiné ici en assemblant les observations effectuées au sol pendant des mois. Cette région est unique : que le spectateur prenne les ailes de l'aube dans les endroits les plus extrêmes du globe, nulle part ne trouvera-t-il rien de semblable²¹.

En 1928, Bretz était un géologue de terrain déjà expérimenté et aux nombreuses références. Né en 1882, il avait commencé sa carrière de professeur de biologie dans un lycée de Seattle, mais passait l'essentiel de son temps libre à explorer la géologie du Puget Sound. Même s'il n'avait à l'époque pas de diplôme en géologie, il parvint à faire publier plusieurs de ses articles concernant ses conclusions dans des revues scientifiques²². En 1911, il s'inscrivit à l'université de Chicago pour passer un doctorat en géologie. Il fut diplômé *summa cum laude* en 1913 et retourna aussitôt à Seattle, où il accepta le rôle de maître assistant de géologie à l'université d'État de Washington²³. Il eut du mal à accepter l'attitude des autres membres du corps enseignant (qu'il qualifia plus tard de « sclérosés²⁴ »), et il retourna en 1914 à l'université de Chicago, d'abord en tant qu'assistant, puis en tant que maître assistant²⁵.

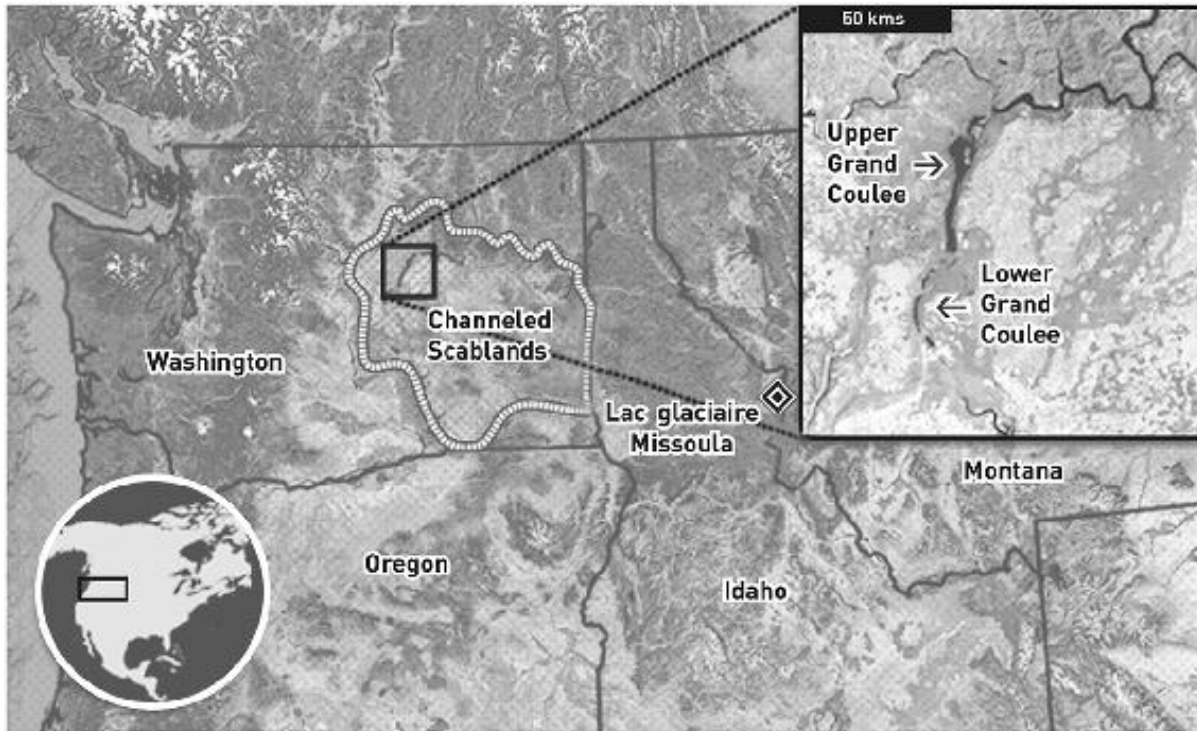


Figure 13

Le premier voyage d'études que Bretz entreprit dans les Scablands de l'est de l'État eut lieu en 1922. À cette époque, grâce à ses travaux précédents, il connaissait la période glaciaire sur le bout des doigts et savait mieux que n'importe quel autre géologue que d'immenses couches de glace, allant jusqu'à trois kilomètres de profondeur, avaient recouvert l'Amérique du Nord pendant presque 100 000 ans, jusqu'à ce que la glace se mette à fondre brusquement entre 15 000 ans et 11 000 ans avant aujourd'hui. Ainsi, quand il découvrit un nombre colossal de blocs erratiques – des rochers géants n'ayant manifestement rien à faire dans le coin et ayant clairement été apportés d'ailleurs –, il fut enclin à penser qu'ils avaient été transportés là dans des icebergs durant quelque vidange glaciaire. Cette impression fut renforcée quand il explora la Grand Coulee et la Moses Coulee – deux lits de rivière gigantesques profondément évidés dans le sol – et visita le bassin de Quincy, au sud-est de la Grand Coulee, où il découvrit la dépression de 1 500 km², remplie sur plus de 120 mètres de petites particules de basalte détritique. Il ne put s'empêcher de se demander « d'où

venaient tous ces débris, et quand ils étaient arrivés²⁶ ». Une fois encore, l'hypothèse qui s'imposa à lui fut celle d'une submersion.

En 1923, Bretz retourna dans les Scablands pour trois mois d'exploration. Il semble que ce soit durant ce voyage que ses dernières théories – à savoir que « quelque événement hydrologique spectaculaire [...] avait pris naissance dans cette région avant de s'arrêter abruptement » – aient véritablement commencé à prendre forme²⁷.

Dans le numéro de novembre-décembre 1923 du *Journal of Geology*, Bretz publia un article résumant ses conclusions. Pour comprendre le ton légèrement défensif du texte, il est important de garder à l'esprit la doctrine géologique dominante de l'époque, le principe d'« uniformitarisme ». Il s'agit de la supposition selon laquelle des processus actuels, *agissant dans le présent*, suffisent à expliquer tous les changements géologiques. Elle implique l'hypothèse parallèle du gradualisme, à savoir que « le présent est la clé du passé », et que la vitesse des changements observables aujourd'hui est un outil précis pour mesurer la vitesse des changements survenus dans le passé.

De telles théories, qui avaient acquis la valeur de vérités incontestables à l'époque de Bretz, étaient elles-mêmes nées du renversement nécessaire – et même essentiel – de la vieille doctrine religieuse du créationnisme et de l'idée selon laquelle Dieu serait malicieusement intervenu dans l'histoire terrestre en infligeant des cataclysmes tels que le Déluge biblique. En opposition catégorique avec ces idées de création et de destruction surnaturelles, l'uniformitarisme semblait être une alternative profondément rationnelle pour étudier les forces de la nature à l'œuvre sur Terre depuis des millions, ou plutôt des milliards d'années.

Les montagnes ne se sont pas formées du jour au lendemain, mais elles se sont élevées lentement, imperceptiblement, au fil du temps. De la même manière, les rivières ont mis des millions d'années à former des sites géologiques extraordinaires comme le Grand Canyon²⁸.

Bretz était un homme éminemment rationnel, et certainement pas un religieux dogmatique ; pourtant, comme l'indique son biographe John Soennichsen, « en arpentant le monde chaud, aride et irrégulier des Scablands, tout ce qu'il vit n'indiquait pas un

changement lent et uniforme au fil du temps, mais une catastrophe, la libération soudaine d'une quantité d'eau colossale ayant rapidement emporté la couche supérieure de la terre avant de creuser profondément dans le basalte en dessous²⁹ ».

Restait à déterminer d'où pouvait venir toute cette eau. Il était bien compris qu'à la marge de l'inlandsis nord-américain, il y avait forcément eu un phénomène de fonte – comme celui que l'on peut percevoir aujourd'hui au bord de tous les glaciers. Cependant, cela pouvait difficilement suffire à expliquer l'érosion perceptible sur le terrain. Comme le stipulait Bretz dans son article de 1923 :

L'auteur avoue que, durant les dix semaines qu'il a consacrées à l'étude de la région, chaque nouvelle étendue des Scablands examinée lui provoquait un sentiment de stupéfaction à l'idée que des courants de cette ampleur aient pu trouver leur origine dans la fonte marginale d'un glacier, ou qu'une telle érosion, malgré la forte pente, ait pu avoir lieu durant la brève durée d'existence de ces cours d'eau. Ni la rivière Warren, ni l'embouchure de la rivière Chicago, ni le lit de la Mohawk, ni même les chutes ou la gorge du Niagara n'ont laissé des sillons comparables à ces étendues des Scablands ou à leurs canyons. Dans l'un d'entre eux [Upper Grand Coulee], plus de 40 km³ de basalte ont été érodés par ce flot glacial³⁰.

En conclusion de son article, et s'approchant de l'idée profondément hérétique et anti-uniformitariste qui lui vaudrait bientôt des tas d'ennuis, à savoir qu'*un unique flot cataclysmique* libéré dans une période de temps très brève serait à l'origine de la dévastation qu'il avait constatée, Bretz écrivit :

Les 8 000 km² du plateau du Columbia ont été balayés par un courant d'eau glacial, ayant emporté les loess et la siltite. Plus de 5 000 km² de la zone exhibaient désormais des lits de pierre nus et érodés, devenus les Scablands, alors que plus de 2 500 km² étaient couverts de dépôts dérivés du basalte érodé. C'est donc bien une catastrophe qui a balayé le plateau du Columbia³¹.

En d'autres termes, comme le résume le biographe de Bretz, le géologue pensait désormais que les caractéristiques dont il avait rendu compte « ne pouvaient avoir été créées que par une inondation de proportions inimaginables, sans doute la plus grande crue de l'histoire du monde³² ».

La communauté des géologues réagit à cette assertion par un silence aussi gêné que stupéfait. Pour s'égarer si loin de la doctrine uniformitariste, Bretz devait avoir perdu la tête. David Alt, professeur émérite de géologie à l'université du Montana, dépeint l'une des

conférences durant lesquelles Bretz expliqua les idées développées dans son article de 1923 :

Les géologues [...] étaient atterrés, comme une assemblée de physiciens le serait en entendant un collègue expliquer comment il avait conçu une machine à mouvement perpétuel en se servant de vieux bâtons de sucette. Les physiciens savent tous depuis longtemps l'absurdité d'une machine à mouvement perpétuel, et aucun géologue un tant soit peu instruit n'était censé se faire l'écho de ce genre de catastrophe³³.

Alt décrit l'un des professeurs qu'il avait eus durant ses propres études et qui se trouvait assis dans la salle tandis que Bretz lisait son article. Apparemment, le professeur en question faisait une imitation hilarante de Bretz « tapant des deux poings sur le pupitre et battant du pied, tout en ponctuant sa démonstration d'un langage fleuri et de grands gestes pour transmettre sa vision d'un flot catastrophique à un public horrifié³⁴ ».

Loin de ses manières théâtrales, les géologues étaient choqués d'entendre Bretz évoquer :

une catastrophe soudaine pour expliquer les Scablands à l'est de l'État de Washington. À leurs yeux, il s'agissait d'un retour à la pensée sans fondement scientifique en vogue 125 ans auparavant. Aujourd'hui, la plupart des géologues considèrent comme une hérésie le fait d'invoquer une catastrophe pour expliquer un événement géologique. Ainsi, Bretz prit des risques considérables en suggérant qu'une grande crue ait pu éroder les Scablands. [...] [Cela a fait de lui] un intrus parmi ses pairs, un paria dans cette société scientifique bien policée³⁵.

Le paria ne baissa cependant pas les bras. Au contraire, il poursuivit ses recherches avec obstination, s'attirant encore plus les foudres de ses collègues, mais convaincu que les faits finiraient par lui donner raison.

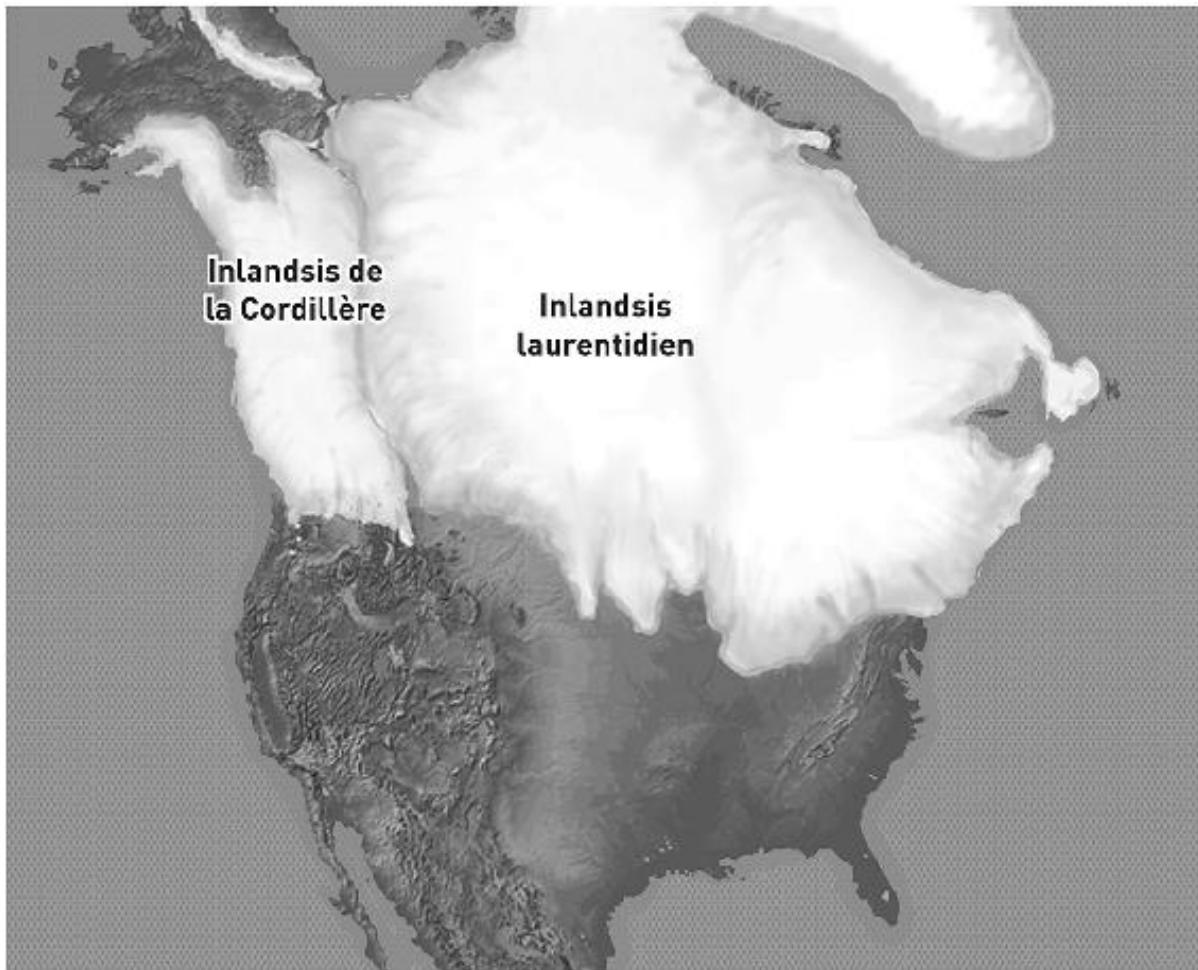


Figure 14 : L'Amérique du Nord durant la période glaciaire.

L'instant critique survint le 12 janvier 1927, quand Bretz tomba dans l'embuscade tendue par ses collègues furibonds lors d'une conférence à laquelle il avait été invité à la Société de géologie de Washington, au Cosmos Club de Washington D.C. Bretz nommait désormais « sa » crue l'« inondation de Spokane » (baptisée ainsi en référence à la ville de Spokane), et aimait surnommer la calotte glaciaire dont elle était issue « l'inlandsis de Spokane » (aucun de ces deux termes n'est encore employé aujourd'hui, mais l'inlandsis de Spokane cher à Bretz n'était autre que la partie méridionale de la vaste calotte glaciaire du Pléistocène tardif désormais appelée la « Cordillère »). Il pensait que de grosses parties de cet immense glacier avaient dû fondre à une allure extraordinaire, car « le volume

d'eau était colossal, presque incroyable. [...] Malgré la forte pente pour l'entraîner, les vallées préexistantes atteintes en premier lieu ne purent tout acheminer, et les flots se répandirent largement dans un ensemble complexe de routes anastomosées³⁶ ».

W.C. Alden, alors chef du département de géologie pléistocène au sein du très conservateur United States Geological Survey (Institut d'études géologiques des États-Unis), s'opposa à « l'idée que les Channeled Scablands ont dû se développer simultanément dans un très court laps de temps » et s'est profondément offusqué du « volume d'eau colossal » suggéré par Bretz³⁷. « Il me semble impossible, protesta Alden, que la partie des grands glaciers qui aurait dérivé sur le plateau du Columbia ait pu, quelles que soient les conditions, déverser une telle quantité d'eau en si peu de temps³⁸. » Il admit n'avoir jamais visité lui-même les Scablands, mais était convaincu qu'une explication uniformitariste suffisait : « Le problème serait plus facile à appréhender en acceptant que des crues aient pu se répéter sur une plus longue période de temps³⁹. »

James Gilluly, apôtre bien connu du gradualisme géologique, rejeta l'hypothèse d'un seul déluge cataclysmique en employant des termes comme « grotesque », « incompetent » ou « parfaitement inadapté⁴⁰ ». Il estima que rien dans les preuves mises en avant par Bretz ne contredisait son hypothèse favorite, à savoir qu'une multitude de petites crues « de l'ampleur du Columbia actuel, ou au pire quelques fois plus gros aurait produit le même résultat⁴¹ ».

De même, G.R. Mansfield doutait qu'« une telle abrasion ait pu se produire sur du basalte en un laps de temps si court. [...] Il me semble plus pertinent d'expliquer les Scablands par le débordement et la stagnation récurrents d'eaux glaciaires marginales ayant parfois changé de position ou de déversoir durant une période relativement prolongée⁴² ».

O.E. Meinzer fut contraint d'admettre que « les traces d'érosion dans la région sont larges et étranges », mais lui aussi préféra adopter une explication gradualiste : « Avant qu'une théorie mettant à l'œuvre une quantité d'eau apparemment impossible puisse être pleinement acceptée, toutes les solutions doivent être envisagées pour justifier du paysage actuel sans accéder à des extrémités aussi

radicales. [...] Je crois que les caractéristiques existantes peuvent être expliquées par le cours normal du fleuve Columbia de l'époque⁴³ ... »

En résumé, pas une seule voix ne s'éleva pour soutenir Bretz, et son « hypothèse scandaleuse » fut rejetée avec une grande condescendance. Ces géologues unis insistèrent particulièrement sur ce qu'ils estimaient être le principal point faible de la théorie d'un cataclysme aussi brutal et dévastateur : le fait que Bretz n'ait su identifier une source convaincante pouvant justifier cette crue.

Bretz répliqua qu'il n'y avait rien de logique dans ces attaques, car l'absence de source documentée concernant une éventuelle inondation ne prouvait pas qu'elle n'avait pas eu lieu. « J'estime que mon interprétation des Channeled Scablands devrait être jugée uniquement sur l'étude des phénomènes concernés⁴⁴ », argumenta-t-il. Il affirmait être aussi sensible que n'importe qui aux critiques négatives et n'avoir « aucun désir d'attirer l'attention pour le simple plaisir de défendre des idées complètement nouvelles ». En outre, il avait lui-même été plusieurs fois conduit à douter de « la véracité de l'inondation de Spokane⁴⁵ », mais avait été contraint « en reconsidérant les preuves de terrain, d'en revenir au concept d'un volume d'eau prodigieux. [...] Ces empreintes caractéristiques de flots traversant le plateau du Columbia et les vallées du Columbia et du Snake ne peuvent être interprétées comme les conséquences du cours ordinaire d'une rivière ou du développement ordinaire d'une vallée. [...] Seuls d'énormes volumes s'écoulant sur une très courte période de temps peuvent justifier cette existence⁴⁶ ».

C'était cette accumulation de preuves de terrain irréfutables que Bretz voulait faire juger – pas en exprimant ses émotions, son intuition ou un savoir inculqué, mais seulement « les principes établis de la méthode scientifique⁴⁷ ». Il écrirait plus tard :

Les idées sans précédent sont généralement mal perçues et les hommes sont choqués quand leur conception d'un monde bien ordonné est remise en cause. Une hypothèse honnêtement défendue suscite des réactions affectives pouvant obscurcir la vision de celui qui la soutient, mais si une telle hypothèse fait outrage au mode de pensée consensuel, elle peut également troubler l'objectivité de ses opposants.

D'un autre côté, la géologie est infestée d'idées extravagantes nées d'observations fautives et d'interprétations erronées. Elles sont pires que des « hypothèses scandaleuses », car elles ne mènent nulle part. L'hypothèse de l'inondation de Spokane

soutenue par l'auteur appartient peut-être à cette dernière catégorie, mais elle ne saurait y être placée sans que des erreurs d'observation ou des suppositions infondées soient préalablement démontrées⁴⁸.

C'était pourtant le problème de toutes les critiques formulées envers Bretz, tant avant qu'après l'assemblée de Washington. La communauté des géologues n'aimait pas ce qu'il avait à dire, car cela sortait de leur cadre gradualiste de référence ; ils considéraient son discours comme une « hérésie qui doit être gentiment mais fermement éradiquée⁴⁹ ». Dans l'analyse, en revanche, ils furent incapables de réfuter sa théorie, se contentant de la désapprouver, ce qui est très différent.

Le cœur de l'affaire restait l'assertion de Bretz selon laquelle la calotte glaciaire avait fondu subitement, et son incapacité à proposer un mécanisme ayant pu provoquer une telle fonte. Ainsi qu'il le fit remarquer, il ne considérait pas lui-même cela comme un obstacle insurmontable, mais ses critiques ne partageaient pas son avis. Ainsi, au fil des années, et dans une volonté d'apaisement, il proposa à plusieurs reprises, et à contrecœur, deux solutions éventuelles : celle d'un changement climatique radical et éphémère, ou celle d'un épisode d'activité volcanique sous l'inlandsis. Il admit cependant que, pour la première, « aucun changement climatique comparable n'a été constaté ailleurs, et une telle soudaineté semble impossible » ; concernant la seconde, il fit remarquer qu'« aucune étude n'a suggéré une activité volcanique durant le pléistocène dans la région vidangée du plateau du Columbia⁵⁰ ».

Fait intéressant, quand Bretz affronta ses collègues hostiles à Washington, il était *déjà* informé – mais avait rejeté ce fait – de la cause de l'inondation cataclysmique qui serait plus tard admise par la communauté géologique et qui ouvrirait la porte à l'approbation universelle des preuves qu'il apporta et qui font référence aujourd'hui. Il écrivit dans son allocution de janvier 1927 : « Messieurs Alden et Pardee m'ont tous deux suggéré de considérer la vidange soudaine d'un lac glaciaire pour expliquer cette inondation. [...] M. Pardee [dans une lettre qu'il adressa à Bretz en 1925] désigne précisément le lac Missoula, le seul d'importance dans la région qui pourrait convenir⁵¹. »

Dans les années 1940, Bretz finirait par adopter la vidange brutale du lac glaciaire Missoula comme source de son inondation, mais la raison pour laquelle il refusa de le faire en 1927 est cruciale et, comme nous l'allons voir, de la plus haute importance dans le débat en cours sur les événements exacts survenus en Amérique du Nord à la fin de la glaciation. En bref, comme l'explique son biographe, le point de vue de Bretz en 1927 était que le volume du lac Missoula « n'était peut-être pas suffisant pour former les Scablands. "Aurait alimenté une crue de 2 sem. seulement" indique une note manuscrite de Bretz sur cette partie de son plan⁵² ».

En mars 1930, Bretz publia un abrégé dans le *Bulletin of the Geological Society of America*. Son article était intitulé « Le lac Missoula et l'inondation de Spokane ». Bretz y écrivit que ce lac avait d'abord été baptisé et décrit par le géologue J.T. Pardee (dont il avait reçu la lettre sur le sujet en 1925), qu'il se situait plus de 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer et qu'il était profond d'au moins 640 mètres. Sans entrer dans le détail, il souligna que le lac était maintenu en place par un barrage de glace et que « 110 kilomètres au sud-ouest, le long du bras occidental de Purcell Trench et Spokane Valley, se trouvent les pointes les plus orientales des Channeled Scablands. Si le barrage venait à céder, l'eau ne pouvait s'écouler que dans cette étendue de 110 kilomètres⁵³ ».

En 1932, Bretz était de plus en plus convaincu que le lac Missoula pouvait être le coupable de son inondation, même s'il avait le sentiment que des problèmes concernant un hypothétique barrage de glace et son effondrement cataclysmique restaient encore à résoudre⁵⁴. Toutefois, à ce moment de sa vie, il semblait prêt à passer à autre chose et allait consacrer la décennie suivante à la résolution d'énigmes géologiques complètement différentes. Puis, en 1940, il fut invité à exposer sa théorie sur les Scablands lors d'un congrès de l'Association américaine pour l'avancement des sciences, organisé à Seattle. Il déclina l'invitation, affirmant que son opinion et ses preuves avaient déjà été publiées, mais l'événement se révéla majeur. J.T. Pardee était présent et exposa son travail sur le lac glaciaire Missoula, rendant pour la première fois publiques ses conclusions jusqu'alors tenues secrètes sur l'écroulement d'un

barrage de glace, expliquant que « le lac avait été entièrement vidangé de façon catastrophique et sans doute spectaculaire⁵⁵ ».

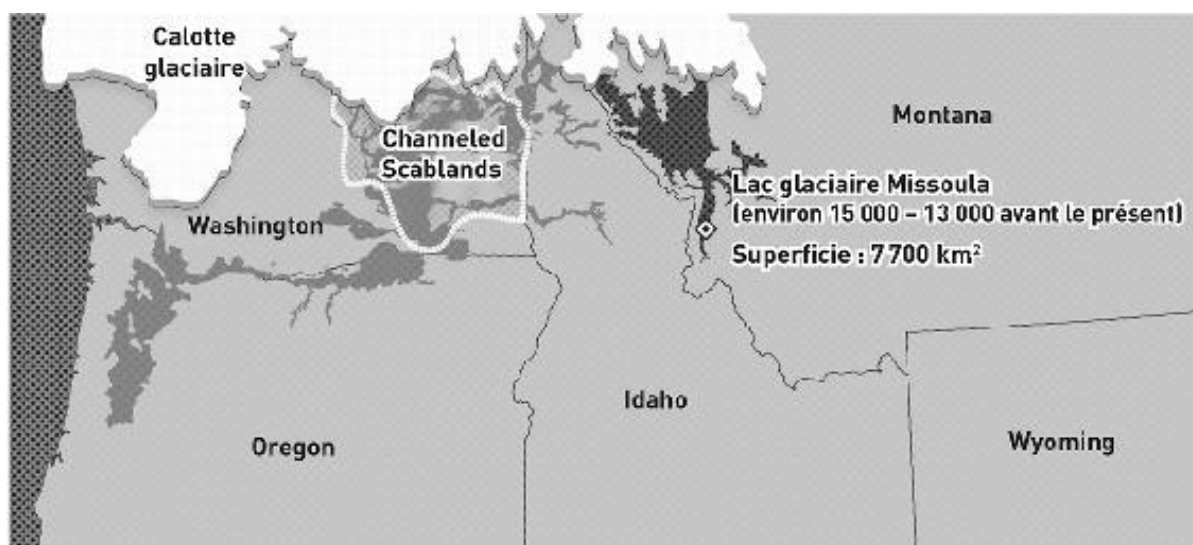


Figure 15

Curieusement, Pardee ne fit pas le lien entre ses découvertes sur le Missoula et l'hypothèse connue de longue date de Bretz sur la formation des Channeled Scablands par une inondation catastrophique. Bien plus tard, Bretz écrirait : « Il n'a jamais évoqué, du moins dans ses articles, les conséquences de ce vigoureux écoulement. Je crois, cependant, qu'il me laissait fort généreusement le loisir de le faire⁵⁶. »

Afin de tirer le meilleur parti de cet espace qu'on lui avait laissé, Bretz abandonna l'hypothèse d'une unique crue cataclysmique pour adopter une théorie plus acceptable par ses adversaires. « Il y a eu plusieurs inondations, finira-t-il par écrire (en 1959). Cette théorie est suffisamment élastique pour l'admettre⁵⁷. » La même année, Bretz reçut le prix Neil Milner pour le récompenser de sa contribution exceptionnelle aux sciences de la terre⁵⁸.

Quelques années plus tard, en 1965, l'ancien paria semblait définitivement transformé en homme providentiel. L'Union internationale pour la recherche sur le quaternaire organisa un voyage d'études sur le plateau du Columbia à l'intention de nombreux anciens pourfendeurs de la théorie de l'inondation

catastrophique. Le groupe traversa toute la Grand Coulee, une partie du bassin de Quincy et l'essentiel des Scablands entre le Snake et la Palouse. À la fin du voyage, les participants, impressionnés par ce qu'ils avaient vu, et convaincus que le lac glaciaire Missoula avait été la source des dégâts causés par la crue, envoyèrent à Bretz un télégramme de compliments et de salutations. La missive s'achevait par ces mots : « Nous sommes désormais tous des catastrophistes⁵⁹. »

Soyez assurés, écrivit Bretz, qu'après trente années, trente articles de justification et plus de trente personnes rejetant vigoureusement ma théorie, ce message m'a fait un bien fou⁶⁰.

La dernière marque d'approbation eut lieu en 1979 quand Bretz, alors âgé de quatre-vingt-seize ans, reçut la médaille Penrose, la plus haute distinction décernée par la Société américaine de géologie. Après cette récompense, il déclara à son fils : « Tous mes détracteurs sont morts, je n'ai plus personne devant qui jubiler⁶¹. »

Bretz partit pour sa dernière grande aventure, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, le 3 février 1981.

Le gradualisme tourne le cataclysme de Bretz à son avantage

Ainsi... tout semblait aller pour le mieux. Les preuves d'une terre érodée par un déluge cataclysmique ne pouvaient plus être niées. La date avait été estimée – peut-être pas de façon précise, mais quelque part durant les derniers millénaires de la période glaciaire, entre 15 000 ans et 11 000 ans dans le passé. L'origine de la crue remontait au lac glaciaire Missoula. Et le point d'achoppement concernant la survenue d'une inondation gigantesque – que l'instinct affûté de Bretz en tant que géologue de terrain avait d'abord suggéré – ou de plusieurs événements plus petits, thèse que favorisaient ses collègues gradualistes, avait été résolu en évoquant l'élasticité de la théorie.

Dans les derniers articles publiés par Bretz, il devient évident qu'il était prêt à accepter la survenue de huit inondations successives⁶². Il s'agissait, à n'en pas douter, d'une concession faite au gradualisme – huit événements de moindre importance docilement

répartis sur une période de quelques milliers d'années étaient plus faciles à faire admettre aux adeptes de l'uniformitarisme (c'est-à-dire à la plupart des géologues d'alors et d'aujourd'hui) qu'un seul cataclysme colossal d'une grande violence étant arrivé subitement, ayant causé des dégâts considérables et n'ayant duré que trois mois environ. Néanmoins, Bretz restait catastrophiste dans l'âme. Victor R. Baker, du département d'hydrologie et de ressources en eau de l'université d'Arizona, indique dans son étude, *The Spokane Flood Debates*, que si Bretz modifia effectivement en profondeur son hypothèse d'origine,

il subsistait le soupçon d'avoir affaire à l'exception confirmant la règle. Bretz lui-même avait affirmé : « Cet assemblage unique de formes [...] décrites [...] comme les Channeled Scablands [...] constitue un épisode unique du pléistocène... Des causes particulières semblent avoir été à l'œuvre ⁶³ . »

En d'autres termes, quelles que soient les concessions faites, il est ici question de causes demeurant suffisamment uniques et spéciales pour être décrites comme catastrophiques, ce qui ne remet pas en cause la conclusion selon laquelle c'était « donc bien une catastrophe qui a balayé le plateau du Columbia ⁶⁴ ». Il est certainement significatif que, dans sa dernière publication – un message adressé à la Société américaine de géologie pour accepter, en 1979, sa plus grande distinction, la médaille Penrose –, Bretz en ait profité pour réaffirmer son point de vue :

Peut-être peut-on m'attribuer le fait d'avoir ranimé et démystifié le catastrophisme légendaire, tout en osant défier un uniformitarisme trop rigoureux ⁶⁵ .

Ce que Bretz le catastrophiste et adversaire de l'uniformitarisme ne pouvait cependant pas savoir, c'était qu'une fois le vampire du gradualisme invité à entrer dans sa théorie, il ne se contenterait pas du compromis qu'il avait d'ores et déjà obtenu, mais qu'il continuerait à vider de sa substance toute notion de « catastrophe » dans la formation des Channeled Scablands.

Ainsi, au fil des années, et alors que de nouvelles générations de gradualistes se sont peu à peu installées dans les universités du monde entier, les huit inondations initialement adoptées pour modifier la théorie du cataclysme unique se sont peu à peu multipliées – passant de huit à douze, puis à vingt, puis à trente-

cinq, puis à « une quarantaine », pour atteindre, dans des articles récents, quatre-vingt-dix, voire plus⁶⁶ ! « L'opinion la plus courante, résume Vic Baker, est qu'il y a eu environ quatre-vingts inondations s'étant toutes déroulées durant une période de 2 500 ans [grosso modo entre 15 000 ans et 12 000 ans en arrière], peut-être à intervalles réguliers⁶⁷. »

Quatre-vingts inondations en 2 500 ans correspond à une inondation tous les trente et un ans environ – et balaie l'idée d'un cataclysme unique et exceptionnel, tout en expliquant le désordre épouvantable des Channeled Scablands par les effets cumulés d'une série d'événements, plutôt réguliers et prévisibles, somme toute gradualistes. Mieux encore du point de vue uniformitariste, les crues venant d'une rupture du barrage de glace dans les lacs glaciaires arrivent encore aujourd'hui. Elles surviennent régulièrement en Islande, par exemple, où on les appelle *jökulhlaups*, terme depuis adopté un peu partout dans le monde et que je continuerai d'employer ci-après. De tels phénomènes se produisent également régulièrement dans l'Himalaya, en Antarctique, dans le nord de la Suède et en Amérique du Nord. Comme le souligne le professeur de géologie David Alt, plusieurs lacs cernés de glace en Alaska ou dans le nord de la Colombie-Britannique sont enclins à des vidanges très soudaines. Ces événements se déroulent généralement « l'été, quand une fonte des neiges rapide fait monter le niveau de l'eau. Le barrage de glace qui contenait le lac glaciaire Missoula a dû être emporté et se briser l'été pour la même raison⁶⁸. »

Ainsi, la doctrine uniformitariste arguant que « le présent est la clé du passé » et que la vitesse des changements observables aujourd'hui était la même dans le passé s'est lentement réimposée, et les preuves du cataclysme avancé par Bretz ont finalement été balayées comme n'étant finalement pas un élément d'inquiétude. Les scientifiques ont finalement trouvé un moyen astucieux d'obtenir le beurre et l'argent du beurre : d'un côté en offrant une médaille à Bretz et en se revendiquant « tous catastrophistes désormais » ; de l'autre, en transmuant discrètement la catastrophe de Bretz en un phénomène observable chaque été en Alaska ou en Colombie-Britannique.

Tout cela est bien sûr très rassurant, mais supposez que la première intuition de Bretz soit la bonne et que ce qui s'est déroulé en Amérique du Nord à la fin de la période glaciaire était effectivement une inondation soudaine et cataclysmique, un événement sans précédent et jusqu'à présent sans équivalent ?

Supposez qu'il se soit réellement agi d'une débâcle ?

Revenons-en à Bretz

Randall Carlson est à peu près certain qu'il s'agissait effectivement d'une débâcle d'une ampleur presque incroyable, et il a consacré les vingt dernières années à arpenter les Channeled Scablands et à poser aux géologues locaux des questions délicates que personne ne semble avoir envisagées, rassemblant ainsi des arguments formidables.

Le genre d'arguments que Bretz avancerait sans doute s'il était encore parmi nous et en pleine possession de ses moyens.

J'ai rencontré Randall pour la première fois en 2006. Les inondations de la période glaciaire en Amérique du Nord furent l'un de nos sujets de conversation, et j'avais été surpris d'apprendre qu'il n'adhérait pas *du tout* à la théorie du barrage glaciaire et considérait le lac Missoula comme une immense diversion – une solution facile se pliant aux exigences des uniformitaristes tout en éloignant les géologues de la vérité. Durant les années qui suivirent, nous avons correspondu de façon épisodique et nous sommes parfois rencontrés lors de conférences durant lesquelles nous intervenions tous deux. J'étais extrêmement impressionné par l'ampleur de son savoir, son expérience du terrain et les nouvelles pistes intrigantes que ses recherches ouvraient au sujet des événements mystérieux qui avaient mis un terme à la période glaciaire. Je découvris que nous partagions un intérêt croissant et commun pour le Dryas récent – ce retour aux conditions glaciaires qui survint subitement il y a 12 800 ans, alors que le monde semblait se réchauffer, et qui s'acheva tout aussi soudainement 1 200 ans plus tard.

Durant cet épisode hors du commun, certains peuples de chasseurs-cueilleurs de l'âge de pierre, comme la culture « Clovis »

d'Amérique du Nord, ont subitement disparu des données archéologiques ; il y a eu également des extinctions massives d'espèces animales. À l'évidence, quelque chose d'inhabituel s'est déroulé alors, pourtant aucune explication uniformitariste ou gradualiste n'a jamais été proposée. De plus, même si je n'avais pas étudié la question pour mon livre de 1995, *L'Empreinte des dieux*, je me suis rendu compte plus tard que la durée du Dryas récent, de 12 800 à 11 600 avant le présent, coïncidait exactement avec la « fenêtre » durant laquelle j'avais suggéré qu'une civilisation préhistorique avancée avait pu être effacée de la surface de la Terre et oubliée par l'histoire.

En conséquence, dans mon ouvrage *Civilisations englouties*, publié en 2002, j'étais plus attentif à la question du Dryas récent :

Ce qui s'est produit, il y a environ 13 000 ans, c'est que la longue période de réchauffement ininterrompue, que le monde entier venait de traverser (et qui s'intensifia, selon certaines études, entre – 15 000 et – 13 000 ans⁶⁹), s'arrêta soudain – d'un seul coup, et partout – sous l'influence d'un refroidissement planétaire connu par les paléoclimatologues sous le nom de « Dryas récent » [...]⁷⁰. Mystérieuse et inexpliquée à maints égards, ce fut une inversion climatique incroyablement rapide : de conditions qui, d'après les calculs, étaient plus chaudes et plus humides il y a 13 000 ans par rapport à celles d'aujourd'hui⁷¹, à des conditions plus froides et plus sèches que celles du dernier apogée glaciaire, à peine plus d'un millénaire plus tard⁷².

À compter de cette période, voilà environ 12 800 années, ce fut comme si un envoûtement de glace avait envahi la terre. Dans nombre de régions achevant leur ultime déglaciation, les conditions glaciaires majeures revinrent avec une rapidité à vous couper le souffle et tous les gains en température réalisés depuis le dernier DAG furent réduits à néant :

« Les températures... accusèrent une chute de l'ordre de 8 à 15 °C... la moitié de ce déclin brutal se déroulant en quelques décennies. Le front polaire de l'Atlantique Nord redescendit au niveau de Cabo Finisterre, au nord-ouest de l'Espagne, tandis que les glaciers progressaient de nouveau dans les chaînes de hautes montagnes. En ce qui concerne les températures, le retour aux conditions glaciaires extrêmes fut quasi complet⁷³... »

Pour les populations humaines de l'époque, dans la plupart des régions du monde, hormis les plus favorisées par le hasard, ce plongeon aussi subit qu'inexplicable dans le froid intense et l'aridité dut être dévastateur⁷⁴.

Le sentiment de mystère – et de danger mortel pour l'humanité – qui entoure le Dryas récent a continué de m'intriguer, de m'encourager à me documenter sur la période pour tâcher de mieux la comprendre. Je me souviens de nombre de conversations et

d'échanges d'e-mails avec Randall après 2006 qui se concentraient sur le sujet, et il m'est apparu de plus en plus évident que le Dryas récent avait été un cataclysme mondial dans tous les sens du terme. Cependant, ce n'est qu'en 2013, quand Randall m'a affirmé que l'Amérique du Nord, et en particulier les Channeled Scablands, se trouvait à l'épicentre de ce cataclysme, que je me suis décidé à aller observer les preuves sur place. Sur un coup de tête, je l'ai invité à m'accompagner pour un voyage d'études. Il nous a fallu plus d'un an pour trouver une date correspondant à nos agendas respectifs, mais finalement, en septembre 2014, j'ai rejoint Randall à Portland, en Oregon, et nous nous sommes envolés pour le nord-est et l'État voisin de Washington, afin d'explorer les Scablands à bord du gros 4x4 rouge que nous avions loué.

Chapitre 4

Voyage dans les Scablands

Nous avons 4 000 kilomètres de route entre Portland, dans l'Oregon, et Minneapolis, dans le Minnesota. Le voyage serait plus court en suivant l'itinéraire le plus direct, mais nous effectuons des détours pour aller observer des coulées et des vallées, nous contournons des collines et gravissons des flancs de montagne, nous traversons les Channeled Scablands tout de suite au sud des immenses inlandsis de la Cordillère et laurentidien qui recouvraient autrefois l'essentiel de l'Amérique du Nord. L'objectif est pour moi de comprendre au mieux ce qui a pu se dérouler ici et, au quatrième jour, quand nous atteignons les Dry Falls au milieu de cette extraordinaire balafre dans le sol appelée Grand Coulee, je commence à y voir clair.

Le sol que nous foulons est un vieux basalte noir tapissé d'une fine couche de terre. La roche, expulsée lors d'éruptions volcaniques survenues entre 17 millions d'années et 6 millions d'années dans le passé, recouvre la plus grande partie du plateau du Columbia et est parfois épaisse de près de 2 000 mètres¹.

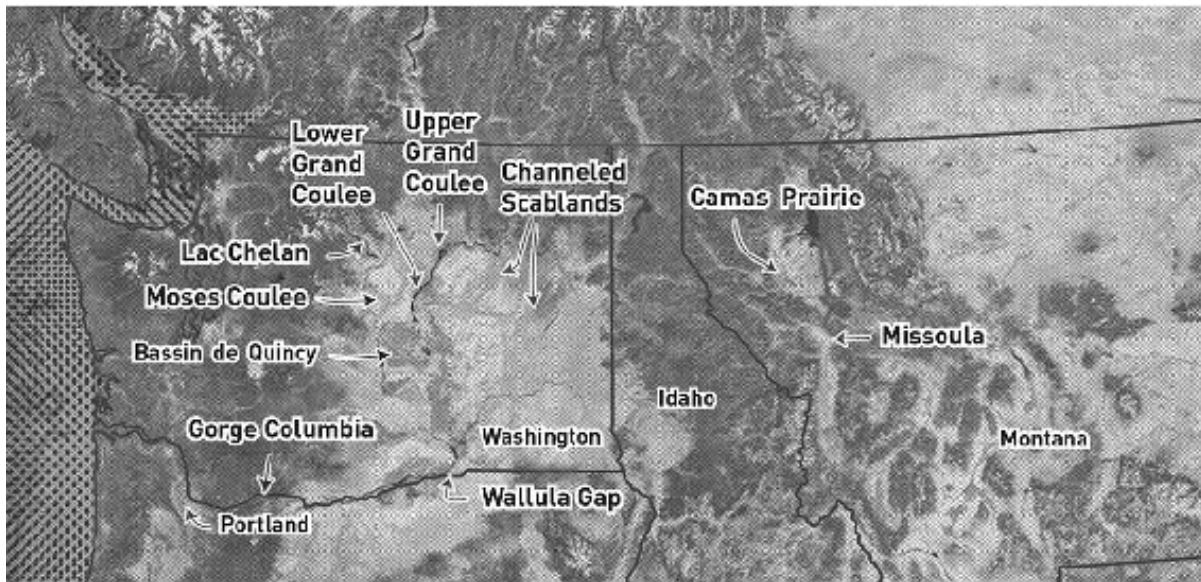


Figure 16

Pas dans la Grand Coulee, cependant, car il semble ici qu'une force capricieuse, peut-être même la main de Dieu lui-même, ait saisi une gouge dotée d'une lame large de plusieurs kilomètres pour la plonger violemment dans la terre et y creuser un sillon profond de plusieurs centaines de mètres et long de près de 96 kilomètres. Cette « gouge », en revanche, n'était pas faite d'acier mais d'immenses quantités d'une eau vive, turbulente et chargée de débris n'ayant coulé là que quelques semaines : la fameuse inondation de Bretz. Celui-ci écrivit :

La Grand Coulee nous offre le meilleur exemple – pas seulement du plateau du Columbia, mais du monde entier – d'un canyon creusé par des eaux glaciales. [...] Cette rivière large de 3 miles [4,8 km] minimum s'est déversée vers le sud par-dessus le fossé le long d'une pente monoclinale. [...] Le courant s'est écoulé sur un dénivelé de près de 1 000 pieds [300 m], sur une pente d'environ 10 degrés. [...] Une telle situation est incomparable, même dans cette région de vastes cours d'eau à forte déclivité survenus brutalement. [...] Au moins 10 miles cubes [41 km³] de basalte ont été excavés et retirés².

Bretz ne fait ici allusion qu'à la partie nord (Upper) de la Grand Coulee³. Mais la même quantité de basalte a aussi été extraite de la Lower Grand Coulee tandis que le « courant » poursuivait son chemin. En nous rendant sur place aujourd'hui, nous nous sommes arrêtés à l'éventail erratique d'Ephrata, au sud de l'extrémité sud de

la Lower Grand Coulee, pour voir où avait abouti tout ce basalte charrié par les eaux. Le décor y est chaotique, désordonné, et même perturbant car, aussi loin que nous pouvions regarder dans toutes les directions, nous découvrions des milliers – probablement des millions – de rochers de basalte irréguliers et brisés, certains de la taille d'une berline, quelques-uns plus petits – comme un ballon de football – et de nombreux autres plus gros.

— Tout a été réduit en gravats, m'a expliqué Randall Carlson alors que nous nous tenions au milieu de l'éventail. Et c'est ce que vous voyez. Ces gravats faisaient partie de l'ancien monde.

— De l'ancien monde ?

— Oui. Du monde antédiluvien. Et ce qui gît ici, en surface, n'est qu'une fraction de ce qui a été arraché à la Grand Coulee. Les décombres s'enfoncent à des centaines de mètres sous terre.

De là, nous avons repris la route 17 vers le nord pour plonger dans la Lower Grand Coulee, avec ses falaises de basalte menaçantes s'élevant de part et d'autre de nous et les nuages de pluie qui se reflétaient de façon sinistre dans la chaîne de lacs alcalins – les lacs Soap, Lenore, Blue et Park – qui mouillent le sol. Nous sommes à présent arrivés aux Dry Falls (les « chutes sèches »), à la pointe de la Lower Grand Coulee, et alors que nous descendons du véhicule Randall rappelle à ma femme Santha de prendre son appareil photo.

— Vous allez découvrir ici quelque chose de cataclysmique, nous annonce-t-il avec un sourire malicieux.

Qui est Randall Carlson ?

Vous êtes peut-être trop jeunes pour vous souvenir de la série télévisée *La Légende de Grizzly Adams et de l'ours Benjamin*, mais vous pouvez toujours la rechercher sur Google si vous ne connaissez pas.

Le héros éponyme, un robuste forestier incarné par Dan Haggerty, était un grand type carré et barbu ; Randall Carlson, à cause de son énorme barbe, de son allure générale et de sa personnalité rugueuse et bourrue me fait beaucoup penser à lui. Randall habite

désormais à Atlanta, en Georgie, mais il a passé la plus grande partie de sa jeunesse dans la campagne du Minnesota, et sa voix contient encore quelques-unes des nuances amusantes de scandinave et d'allemand qui rendent l'accent du coin si reconnaissable.

Il a grandi sur les bords du lac Schmidt, l'un des dizaines de milliers de petits étangs de neige fondue éparpillés entre le Minnesota et le Wisconsin, et il s'y rendait pour pêcher étant enfant, juché sur un énorme rocher qui, ainsi qu'il le comprendrait plus tard, n'était autre qu'un bloc erratique glaciaire – « un rocher délogé du lit d'une rivière et charrié par l'avancée d'un glacier, peut-être sur des centaines de milliers de kilomètres, avant d'être déposé dans un lieu situé bien loin de son point d'origine ⁴ ».

Aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, il affirme que les paysages du Midwest de sa jeunesse ont laissé une trace indélébile dans son esprit :

Dès ces premières expériences, je suis entré dans une sorte de dialogue avec la terre, qui s'est poursuivi sans relâche jusqu'à aujourd'hui. Ce dialogue a impliqué des milliers d'heures passées sur le terrain à traverser et à étudier une grande variété de décors, ainsi que des milliers d'heures consacrées à diverses sciences liées d'une manière ou d'une autre à l'objectif de comprendre cette planète extraordinaire sur laquelle perdure cette formidable expérience humaine. [...] Une planète effroyablement dynamique ayant subi de profonds changements à une échelle excédant de très loin tout ce à quoi on pourrait la comparer dans l'histoire récente. En réalité, je commence à comprendre que ce que nous percevons de l'histoire n'est que la succession des activités humaines depuis la dernière grande catastrophe planétaire. Je comprends également que les preuves de ces catastrophes se trouvent tout autour de nous, dans chacun de nos environnements, et que nous commençons tout juste à percevoir et à déchiffrer ces témoignages ⁵ .

Randall a gagné sa vie en tant qu'architecte et entrepreneur, mais sa passion demeure la géologie.

La géologie catastrophiste.

Et comme pourront l'attester tous ceux qui ont déjà assisté à l'une de ses conférences, il en connaît plus sur ce sujet qu'à peu près n'importe qui d'autre. Il a glané son savoir grâce à une lecture assidue des publications scientifiques et, ainsi qu'il l'explique ci-dessus, à des milliers d'heures de travail sur site. À mes yeux, cette sorte d'apprentissage de terrain en profondeur, les kilomètres de nature arpentés, les années de recherches en bibliothèque comptent

infiniment plus qu'un diplôme universitaire. Randall n'est pas géologue et ne prétend pas l'être, mais sa maîtrise du sujet vaut bien une dizaine de doctorats.

Et à présent, nous nous trouvons sur une sorte de jetée en béton équipée de garde-corps, suspendus au-dessus de l'amphithéâtre en fer à cheval que sont les Dry Falls. Un vent froid souffle en cette fin septembre, et Randall s'apprête à me donner une leçon de géologie...

Dry Falls

— Déjà allé aux Chutes du Niagara⁶ ?

J'avoue que non.

— Mais vous avez vu des photos ? Vous savez à quoi ça ressemble ?

— Plus ou moins, oui...

— Très bien, alors devinez... Lequel est le plus grand ? (Il me désigne la vue qui s'étend devant nous.) Dry Falls ou Niagara ?

Je pense à une question piège. Randall étant minnésotain, il est bien sûr contraint de poser des questions pièges. Je considère le cirque naturel. Il est loin en contrebas. Et s'étend sur une grande largeur. Deux étangs d'eau de pluie circulaires envahis par les roseaux décorent la base de l'impressionnant fer à cheval de falaises qui se déploie devant moi. Il est absolument évident que d'énormes quantités d'eau ont dû autrefois basculer là. Je ne suis jamais allé aux Chutes du Niagara, hautes de 51 mètres, mais j'ai passé une journée de stupéfaction aux Chutes Victoria, dans le sud de l'Afrique, et elles culminent à 108 mètres. La célèbre forme en fer à cheval des Chutes du Niagara que l'on retrouve sur toutes les photos est la même à Victoria. Ainsi qu'ici, dans l'État de Washington, préservée dans le fossile asséché d'une ancienne cataracte.

— Les Dry Falls sont plus grandes que celles du Niagara, réponds-je avec une confiance feinte.

— Jusqu'ici, vous avez raison, mais combien de fois plus grandes ?

— Deux fois, je hasarde.

— Pas mal, répond Randall. Même si, en réalité, les Dry Falls sont près de trois fois plus hautes que les Chutes du Niagara, et plus de six fois plus larges.

Il tend le doigt.

— Vous voyez comme les falaises se plissent à cet endroit ?

Oui. Les Dry Falls sont en fait composées de deux fers à cheval côte à côte, l'un à l'est et l'autre à l'ouest.

— Eh bien, le Niagara tiendrait aisément dans la moitié de la partie est, et son rebord serait environ 75 mètres plus bas que celui des Dry Falls. Et puis... regardez ici.

Il attire mon attention sur une faille dans le flanc est, puis sur d'étroites falaises en forme d'aileron filant vers le sud.

— Voici Umatilla Rock, m'explique-t-il. Il devait s'agir d'une île pendant l'inondation. D'une île submergée.

— Submergée ?

— Oui. Quand l'eau a déferlé ici, le flot était profond de 150 mètres. Il devait dominer Umatilla Rock, et même les chutes elles-mêmes ainsi que l'endroit où nous nous trouvons de bien 45 mètres.

— Donc si j'avais pu me trouver ici à l'époque...

— Vous n'auriez pas pu...

— Je sais. J'aurais été emporté par les flots, mais admettons. J'en déduis que je n'aurais *pas* vu une étendue d'eau se déverser par-dessus le rebord et basculer sur plusieurs dizaines de mètres ?

— Non, car tout s'est passé loin en dessous de la surface. Vous n'auriez pu voir qu'une pente bouillonnante et tourbillonnante dans le torrent, avec une sorte de bosse ou de déclivité brutale, mais pas une véritable cascade. Pourtant, le travail réalisé par une cascade sur la roche a malgré tout eu lieu, sous la surface...

— Qu'entendez-vous par « le travail sur la roche » ?

— L'eau a déferlé ici horriblement vite et en quantité effroyable, avec un courant allant jusqu'à 110 km/h selon certaines estimations. Et vous devez bien comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement d'eau, mais plutôt d'une espèce de boue pâteuse dans laquelle des forêts entièrement déracinées devaient tournoyer entre les icebergs flottant à la surface, pendant que, dans le fond, une immense

avalanche de débris entraînait des rochers aussi gros que ceux que nous avons vus dans l'éventail d'Ephrata. Cette masse colossale lancée à toute allure devait tout renverser et cueillir sur son passage...

— Cueillir ?

— Oui, c'est le meilleur moyen de la décrire. Comme si des doigts géants venaient extirper des blocs de basalte au lit de la rivière pour les propulser dans le torrent – voilà comment le travail d'érosion fonctionne.

Randall me désigne une nouvelle fois les falaises déchirées.

— Mais d'ici, nous ne voyons même pas la moitié du tableau. Si nous survolions la zone en avion, nous découvririons d'autres fers à cheval encore plus gros que ceux-ci un peu plus à l'est, qui s'enroulent en aval d'Umatilla Rock...

— Et donc, en considérant tout cela, quelle est l'étendue totale des Dry Falls ?

— Plus de 5 kilomètres... C'est le chemin parcouru le temps de l'inondation. Dieu sait à quoi cela aurait ressemblé, et où cela s'achèverait aujourd'hui, si la crue s'était prolongée ne serait-ce que d'une quinzaine de jours.

— Je ne comprends pas.

— Tout indique que l'inondation n'a duré que quelques semaines, et pendant ce temps les chutes migraient constamment vers le nord...

— Migraient ?

— Oui, toutes les chutes d'eau migrent plus ou moins rapidement en fonction du débit et de la puissance de la cascade. Elles arasent le lit de roche et le rongent en permanence vers l'amont. Prenez le Niagara, par exemple. Elles ont reculé de 11 kilomètres au cours des 12 000 dernières années⁷, mais c'est négligeable par rapport à ce qui s'est déroulé ici, où il y a eu un repli d'une cinquantaine de kilomètres – toute la longueur de la Lower Grand Coulee – en moins d'un mois.

— La vitesse d'érosion était donc incroyable ?

— Oui ! Des milliers de fois plus rapide que celle qui a lieu au Niagara, à cause de la quantité d'eau colossale et de sa puissance.

Les Dry Falls sont les plus grandes chutes d'eau à avoir jamais existé sur la planète Terre.

— Et toute cette eau est censée être sortie du lac glaciaire Missoula ?

— Eh bien, répond Randall, dont la barbe avance avec obstination. C'est la théorie.

La chasse aux erratiques

Randall ne croit pas à la théorie gradualiste multipliant les vidanges du lac Missoula et impliquant la formation, la destruction, puis la reformation d'un barrage de glace à l'entrée du lac. Il ne remet pas en cause l'existence passée de ce lac, ni la possibilité de débordements, mais il est convaincu qu'ils n'auraient jamais suffi à former toutes les caractéristiques cataclysmiques des Channeled Scablands. À l'instar de J Harlen Bretz dans les années 1920, il pense qu'une inondation unique, soudaine, brève, parfaitement exceptionnelle et de proportions véritablement colossales était la véritable responsable.

Un autre jour, Randall m'emmène à la « chasse aux erratiques » et m'explique pourquoi. Nous quittons l'Interstate 97 sur le plateau de la Waterville, et nous traversons le terrain accidenté où de rares champs jaunes et verts se mêlent à des landes plus sauvages, trop stériles pour être cultivées. Bientôt, nous avisons d'immenses bouquets, troupeaux, meutes, foules de rochers géants, tous d'un basalte noir menaçant, tous étrangers à ce territoire. Je suis désormais suffisamment informé pour savoir de quoi il s'agit. Alors que les calottes glaciaires croissent et se déplacent, elles arrachent, enchaînent et transportent d'énormes blocs de pierre, qu'elles abandonnent sur place en fondant. Ce qui s'est passé ici – l'endroit a été baptisé Boulder Park, le « parc aux rochers », et classé Natural National Landmark (grand site naturel national) – était un autre aspect du même processus.

Quand l'inondation de la période glaciaire a envahi le plateau de la Waterville, des icebergs gros comme des pétroliers flottaient dessus. Ils renfermaient des rochers de la taille de maisons. Quand ils se sont heurtés aux coteaux [il me désigne une crête lointaine sur laquelle sont répandues des rangées de blocs de pierre], les icebergs se

sont arrêtés. Puis, quand l'eau s'est repliée, ils ont fini par fondre, laissant là les rochers qui, aujourd'hui encore, jonchent le plateau par-delà cette crête et tapissent la colline sur une trentaine de kilomètres vers le nord.

— Mais cette crête doit s'élever 250 mètres ou 300 mètres au-dessus de nous, fais-je remarquer.

— Exactement ! Ce qui nous indique que l'eau était au moins aussi profonde. Ou plutôt, pas seulement l'eau, mais ce mélange boueux, et à mesure que les flots se sont retirés, la couche de sédiment a grossi de plus en plus, si bien que tout le sol de la vallée s'est retrouvé couvert de plusieurs dizaines de mètres de dépôt incrusté de rochers. Je vous le répète, nous avons sous les yeux les vestiges d'un carnage datant d'un autre monde.

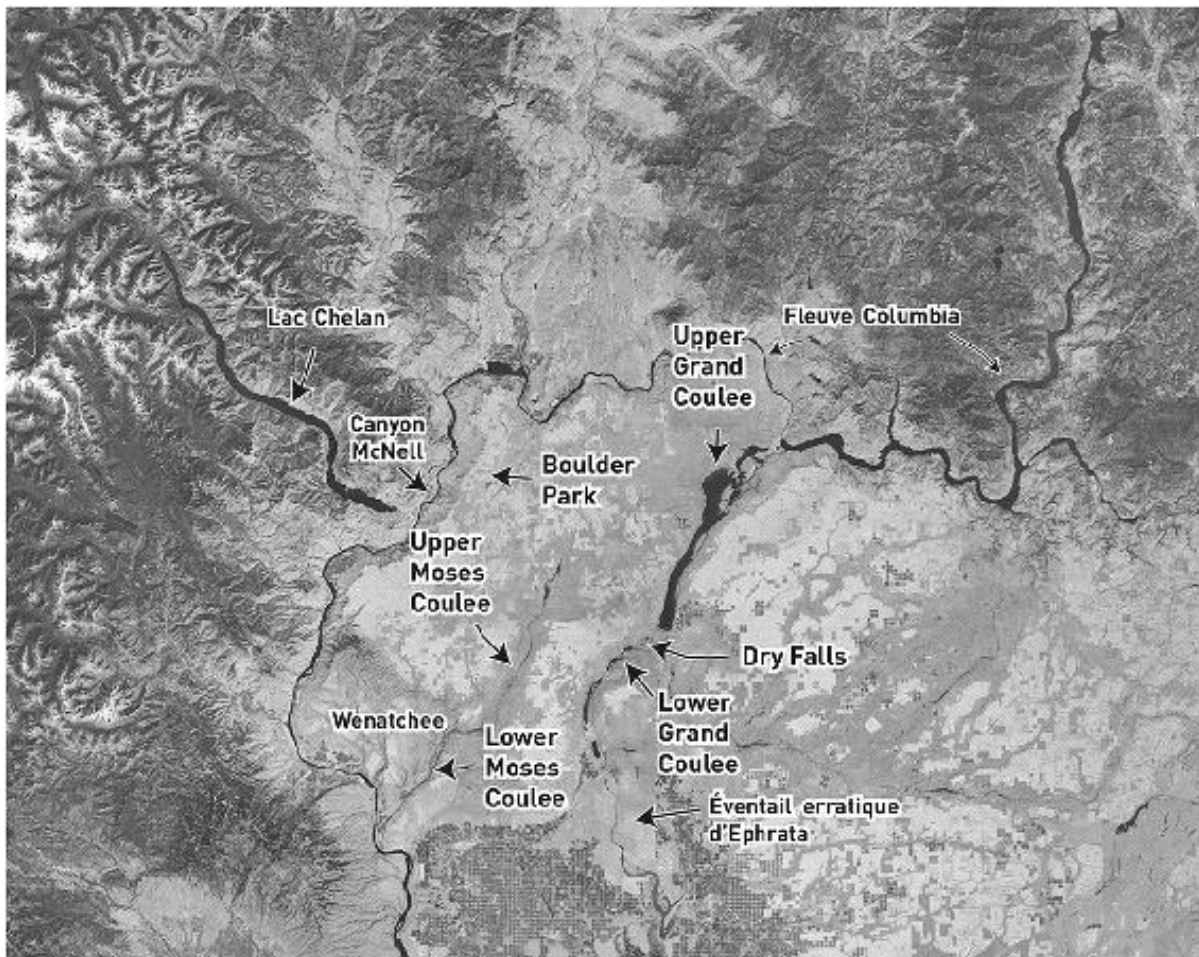


Figure 17

Nous reprenons l'Interstate 97 et faisons route vers le sud, longeant la rive ouest du majestueux fleuve Columbia, puis nous bifurquons vers l'ouest sur l'Alternate 97 en direction du lac Chelan. Long de 80 kilomètres, mais jamais large de plus de 2,5 km, il s'étend au pied d'une vallée forestière fortement pentue et dominée par de hautes montagnes. Le Chelan a tout d'un grand loch écossais. Il n'est donc pas étonnant qu'il existe aussi une légende de monstre résident – un dragon, selon les mythes amérindiens – qui aurait dévoré tout le gibier, laissant les humains mourir de faim. Le Grand Esprit, furieux, aurait décidé d'intervenir. Il est donc descendu du ciel :

et a frappé la terre de son énorme couteau de pierre. Le monde a tremblé. Un grand nuage s'est élevé au-dessus de la plaine. Lorsqu'il s'est dissipé, les gens ont constaté que la terre avait changé. D'immenses montagnes culminaient tout autour d'eux. Parmi elles se trouvaient des canyons. L'un d'eux, extrêmement profond, s'étendait du nord-ouest au sud-est sur deux jours de voyage. Le Grand Esprit y a jeté la dépouille du monstre. Puis il a rempli la gorge d'eau, formant ainsi un lac. Longtemps après, les Indiens le nommèrent Chelan⁸.

Chelan signifie eau profonde dans la langue salish locale. En effet, le lac Chelan est profond de quelque 453 mètres, ce qui en fait le troisième lac le plus profond du pays, et le vingt-sixième du monde⁹. Je remarque en passant que certains aspects de ce mythe ne sont pas sans rappeler les changements survenus sur Terre à la fin de la glaciation. Certaines montagnes jusqu'alors dissimulées sous la calotte glaciaire étaient subitement apparues à la fonte des glaces. Des canyons ont bien été creusés dans tout le plateau du Columbia par les eaux déchaînées de l'inondation de Bretz. Et comme nous le verrons dans le prochain chapitre, il n'y a peut-être rien d'innocent dans cet énorme couteau de pierre venu du ciel pour frapper la terre si fort que « le monde a tremblé », ou dans ce nuage menaçant s'étant subitement élevé. De même, la présence d'un immense bloc erratique au-dessus de la ville de Manson, sur la berge nord du Chelan¹⁰, suggère que la notion d'une grande quantité d'eau déversée dans le lac – en d'autres termes, d'une crue se propageant là – est peut-être bien inspirée d'événements réels inscrits dans les mémoires.

Après avoir dépassé d'autres blocs erratiques éparpillés autour de l'extrémité sud du lac Chelan¹¹, nous regagnons l'Interstate 97, traversons le Beebe Bridge pour gagner la rive est du Columbia, puis obliquons vers le nord et l'embouchure du canyon McNeil, où d'autres landes jonchées de rochers nous attendent. Présents par milliers, les erratiques sont ici surnommés les « rochers meules de foin » à cause de leur forme caractéristique. Toutefois, les profils arrondis que l'on aperçoit de loin se transforment, de près, en un amas de basalte noir déchiqueté et éclaté. Nombre d'entre eux pèseraient plus de 10 000 tonnes, et tandis que Randall et moi les examinons, je suis estomaqué par leur taille et leur masse, et ébahi par la puissance et l'énergie des flots qui les ont transportés ici.

Nous reprenons à nouveau l'Interstate 97 et parcourons une centaine de kilomètres vers le sud, vers le confluent de la Wenatchee et du Columbia, au pied du flanc est de la chaîne des Cascades. Là, Randall tient à me montrer un dernier bloc erratique géant, qu'il estime à 18 000 tonnes. Il se dresse bien haut sur le bord d'une longue et large vallée, dominant un ensemble immobilier moderne, à des centaines de mètres au-dessus de la confluence des deux cours d'eau et de la ville de Wenatchee.

Nous grimpons au sommet du monticule afin d'observer les rivières en contrebas.

— À l'évidence, m'explique Randall, l'inondation a dû remplir toute la vallée du bas jusqu'en haut, si bien que quand l'iceberg s'est engouffré dedans, il s'est échoué ici et a fondu, laissant ce vestige sur cette crête.

— Et l'eau elle-même ? Où s'est-elle écoulée ensuite ?

— Elle a rejoint ensuite celle sortant de la Grand Coulee et de la Moses Coulee, ainsi que de maints autres canaux des Scablands, avant de gagner Pasco Basin et Wallula Gap...

Pluie noire

Le lendemain, nous nous retrouvons au sommet d'un haut promontoire dominant Wallula Gap.

— Ici, l'eau montait donc environ 365 mètres au-dessus du niveau de la mer, me dit Randall ¹².

Il consulte alors son GPS et ajoute :

— Nous nous trouvons ici à 350 mètres au-dessus du niveau de la mer, si bien que le sommet de l'inondation se serait trouvé 15 mètres au-dessus de nos têtes.

— Et l'eau venait de quelle direction ?

Randall me désigne le nord.

— Elle s'est déversée par les Channeled Scablands. Plusieurs cours convergeaient là avant de poursuivre leur chemin le long du Columbia. Nous nous trouvons précisément au confluent. Voilà où tous ces grands torrents se rejoignaient.

Je contemple la scène en contrebas, un impressionnant spectacle de terre, de ciel... et d'eau.

Le ciel est gris, orageux et aussi pluvieux que depuis notre départ. La terre est d'abord constituée de loess, une couche très épaisse et poudreuse brun foncé, qui repose sous nos pieds au sommet du promontoire. Mais celui-ci plonge abruptement vers le Columbia. De l'autre côté du fleuve, large de plus de 1,5 km à cet endroit, le terrain s'élève de nouveau vers l'est, mais pas aussi brusquement que de notre côté ; il est couvert de la même couche épaisse de loess poudreux, mais aussi jalonné des signes distinctifs de la topographie des Scablands, avec des falaises plongeant dans des vallées et une succession d'affleurements taillés par les anciens flots – les plus marquants sont les deux colonnes de basalte isolées et surnommées les « Sœurs jumelles » qui se trouvent juste en face de nous.

— Ces Sœurs jumelles, m'explique Randall, sont des vestiges. [...] Regardez là, juste à gauche des deux colonnes, vous pouvez voir une saillie. Cela devait se poursuivre ainsi. [...] Je pense qu'il s'agit du fond de la vallée d'avant l'inondation. [...] Quand les eaux sont arrivées, elles ont forcé le passage et ont fait baisser le sol d'une soixantaine de mètres, si l'on se base sur la profondeur actuelle du fleuve et la hauteur des Jumelles. Si la crue s'était poursuivie une semaine de plus, elles auraient été emportées à leur tour. [...] Elles se seraient retrouvées 250 mètres sous l'eau. D'ailleurs, si vous regardez de l'autre côté – là, bien au-dessus des

deux Sœurs –, vous constaterez que l'affleurement de basalte le plus élevé se trouve grosso modo à notre hauteur. Il s'agit du niveau des hautes eaux, ce qui signifie que tout ce qui se trouve plus bas était submergé au pic de l'inondation – ce que vous voyez donc dans les Scablands autour des Sœurs jumelles est la conséquence spectaculaire de l'érosion du basalte par une eau s'écoulant ici à 100 ou 110 km/h et déchirant la pierre tant la pression devait être énorme.

— Une vague féroce et terrifiante, hasardé-je.

— Oh, mon Dieu, oui ! Comme une mer intérieure, mais en déplacement...

— À la fois turbulente et furieuse...

— Et la turbulence augmente considérablement en se rapprochant de ce goulet d'étranglement à Wallula Gap. Mais quand on considère la capacité de cette vallée, la quantité d'eau se déversant du nord devait être énorme pour créer un reflux de cette ampleur. La vallée du lac Missoula n'est pas plus grande que celle-ci et se situe plus de 300 kilomètres en amont. Comment toute cette eau a-t-elle donc pu jaillir de ce lac et parcourir une telle distance sans que son débit ait été suffisamment atténué pour lui permettre de passer sans stagner ? Pourtant, elle a stagné ici, comme l'atteste la ligne des hautes eaux. Ce qui, à mon sens, prouve de manière irréfutable que l'inondation ne peut pas se justifier simplement par une vidange du lac Missoula.

— Pour résumer, dis-je, 365 mètres de profondeur d'une eau tumultueuse se sont écoulés ici...

— D'une eau *très* tumultueuse, précise-t-il.

— Et pendant combien de temps est-elle restée si profonde ?

— Selon les estimations, le niveau aurait commencé à baisser au bout d'une à trois semaines. [...] À cause de ce qu'on appelle le martèlement hydraulique. En étant contrainte de s'écouler par un goulet tel que Wallula Gap, l'eau elle-même a formé une sorte de barrage provoquant la stagnation, d'autant qu'elle était remplie d'énormes icebergs : on retrouve tout au long de l'écoulement de la crue des erratiques charriés dans des blocs de glace jusqu'à Eugene, dans l'Oregon. [...] Imaginez-vous une mer en mouvement saturée de milliers d'icebergs...

J'arrive à visualiser la scène.

— Ça devait être impressionnant.

— Très impressionnant, confirme Randall. Et tous ces icebergs se bousculent et se retrouvent coincés dans la faille. Cela provoque une élévation du niveau de l'eau, jusqu'à ce que la pression soit telle que le bouchon soit subitement évacué – l'eau retombe alors, jusqu'au prochain blocage. Je pense donc que nous sommes en présence d'un hydrogramme sinusoïdal, qui à chaque courbe ascendante provoque un reflux vers la vallée, avant que l'eau retombe puis s'élève à nouveau.

La prochaine question que je sou mets à Randall, liée de près à la vision des flots infernaux qu'il vient d'évoquer, concerne l'énigme principale que je souhaiterais étudier dans le reste de cette section, mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de présenter au lecteur. Il s'agit du nombre croissant de preuves indiquant qu'il y a 12 800 ans, une comète géante placée sur une orbite dans le système solaire interne se serait scindée en de multiples fragments, dont un grand nombre – dont certains d'un diamètre de 2,5 km – se seraient écrasés sur la Terre. La calotte glaciaire nord-américaine, à l'épicentre du cataclysme, aurait subi plusieurs des principaux impacts, ce qui aurait causé inondations et raz-de-marée. Un vaste nuage de poussière se serait élevé dans les couches supérieures de l'atmosphère, empêchant les rayons du soleil de parvenir jusqu'à la surface. Cela aurait amorcé le refroidissement planétaire aussi soudain que mystérieux que les géologues ont baptisé Dryas récent. Nous allons analyser les preuves étayant cette théorie, ainsi que le lien avec l'« inondation de Bretz » – qui pourrait, finalement, ne pas avoir été provoquée par la vidange du lac Missoula – dans les chapitres suivants. En attendant, laissez-moi vous rapporter la fin de ma conversation avec Randall à Wallula Gap.

— Et comme il y a eu un impact de météorite, on peut imaginer que le ciel devait être également menaçant, suggéré-je.

— Oh, certainement...

— Sombre... Je réfléchis quelques instants, puis j'ajoute :

— Des tas de *trucs* ont dû retomber ici après l'impact.

— Des trucs ! s'exclame-t-il en creusant du bout de sa chaussure un sillon dans la terre poussiéreuse. À mon avis, c'est de là que

viennent ces deux mètres de loëss. Sur toute la zone de l'inondation, on en trouve une couche épaisse de 1,80 m, de 2,10 m ou de 2,50 m... Et clairement, c'est tombé en pluie de l'atmosphère.

— Comme dans les légendes de Kon-Tiki Viracocha.

Je parle du héros civilisateur sud-américain à la peau blanche et barbu – comme Quetzalcóatl et les sages Apkallu décrits dans le premier chapitre –, qui serait arrivé dans les Andes durant une période terrifiante survenue il y a des milliers d'années, « quand la Terre fut submergée par une grande inondation et plongée dans les ténèbres à la suite de la disparition du Soleil¹³ ». (À l'instar de Quetzalcóatl au Mexique, ou des sages Apkallu en Mésopotamie, la mission civilisatrice de Viracocha dans les Andes consistait à apporter des lois et un code moral à ceux qui avaient survécu au désastre, et à leur enseigner l'agriculture, l'architecture et l'ingénierie.)

— Ah, oui, répond Randall d'un ton songeur. Les légendes de Viracocha. N'y était-il pas question d'une pluie noire ?

— Si, absolument. D'une pluie noire et épaisse. C'est un point qui revient dans la plupart des mythes de déluge que j'ai pu étudier...

Randall donne un nouveau coup de pied dans le loëss.

— Cette poussière est intrigante, vous savez. Elle forme une structure verticale. La plupart des théories suggèrent qu'elle a été apportée par le vent, mais c'est contradictoire avec cette structure verticale. Je travaille actuellement sur l'hypothèse selon laquelle elle aurait été déposée tant par l'eau que par le vent, car je crois que le dernier gros épisode de pluie après l'impact de la comète sur la calotte glaciaire était essentiellement une averse de boue. Il a dû y avoir une injection massive d'eau surchauffée dans la stratosphère – une eau chargée de particules de terre –, qui se serait ensuite répandue comme un nuage de débris après une explosion nucléaire. En conséquence, il a dû y avoir des chutes de pluie très intenses et prolongées.

Mais une comète a-t-elle effectivement frappé la Terre il y a 12 800 ans ?

Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les preuves réunies par une équipe internationale de scientifiques réputés

ébranlent le petit monde confortable de la géologie gradualiste et uniformitariste.

Chapitre 5

Les nanodiamants sont éternels

Alors que nous poursuivons notre voyage vers l'est à travers les États du nord du pays, après avoir quitté le Washington pour traverser la « queue de poêle » de l'Idaho, Randall insiste pour me montrer certaines caractéristiques spectaculaires de la Camas Prairie, dans l'ouest du Montana. Là, un œil non averti verrait simplement une succession de dunes colossales en rangs serrés, alignées autour du sol jaunâtre d'une cuvette elliptique longue de 19 kilomètres et large de 16 kilomètres, au beau milieu des Rocheuses. Mais il s'avère que les « dunes » n'en sont finalement pas : il s'agit d'ondulations géantes, pour certaines hautes de plus de 15 mètres et longues de 90 mètres, formées à la fin de la période glaciaire, quand la Camas Prairie faisait partie du lit du lac glaciaire Missoula et reposait sous environ 400 mètres d'eau¹. Les géologues estiment que ces plis ont été façonnés par les puissants courants nés de la vidange catastrophique du lac².

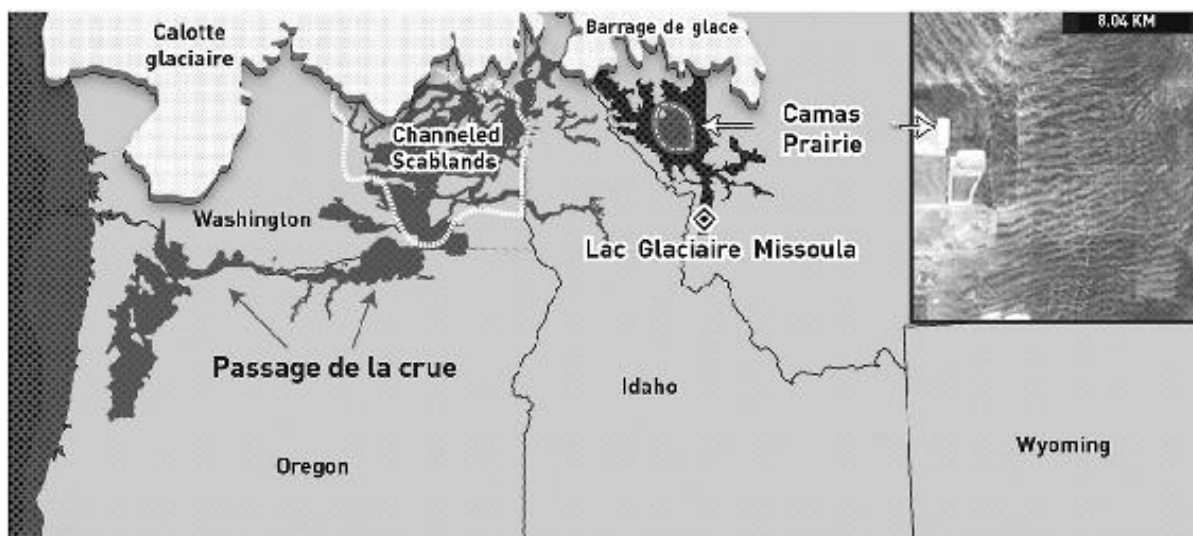


Figure 18

— Et je n'en doute pas, précise Randall alors que nous nous tenons sur notre poste d'observation dominant la prairie.

Une grande route globalement désertée traverse la cuvette, mais maintenant qu'une voiture arrive, je parviens à me faire une idée de l'échelle en constatant qu'elle est réduite à la taille d'une boîte d'allumettes à côté des ondulations.

— Vous ne remettez donc pas en cause l'existence du lac Missoula ? m'étonné-je. Ni l'idée qu'il se soit subitement vidangé ?

— Non, pas du tout. Je ne doute pas qu'il y ait eu des dizaines de *jökulhlaups* autour du lac Missoula. Certains ont même été plutôt colossaux. Ce que je pense, en revanche, c'est qu'aucun d'eux n'était d'ampleur suffisante pour causer les dégâts spectaculaires que nous avons pu constater dans les Channeled Scablands. Ceux-ci ont été produits par un événement de magnitude autrement plus importante que tout ce que pouvait engendrer le Missoula. Alors oui, le lac était bloqué par de la glace dans la vallée de Clark Fork, comme l'assurent les gradualistes, et oui, le barrage s'est brisé fréquemment sur une période de quelques milliers d'années, disons entre 15 000 ans et 13 000 ans dans le passé, mais la quantité d'eau libérée au cours de ces inondations périodiques était minuscule, à peine l'équivalent d'une goutte dans un seau comparativement au dernier événement – dans lequel le lac

Missoula était bien sûr aussi impliqué, mais dont il était loin d'être le principal responsable.

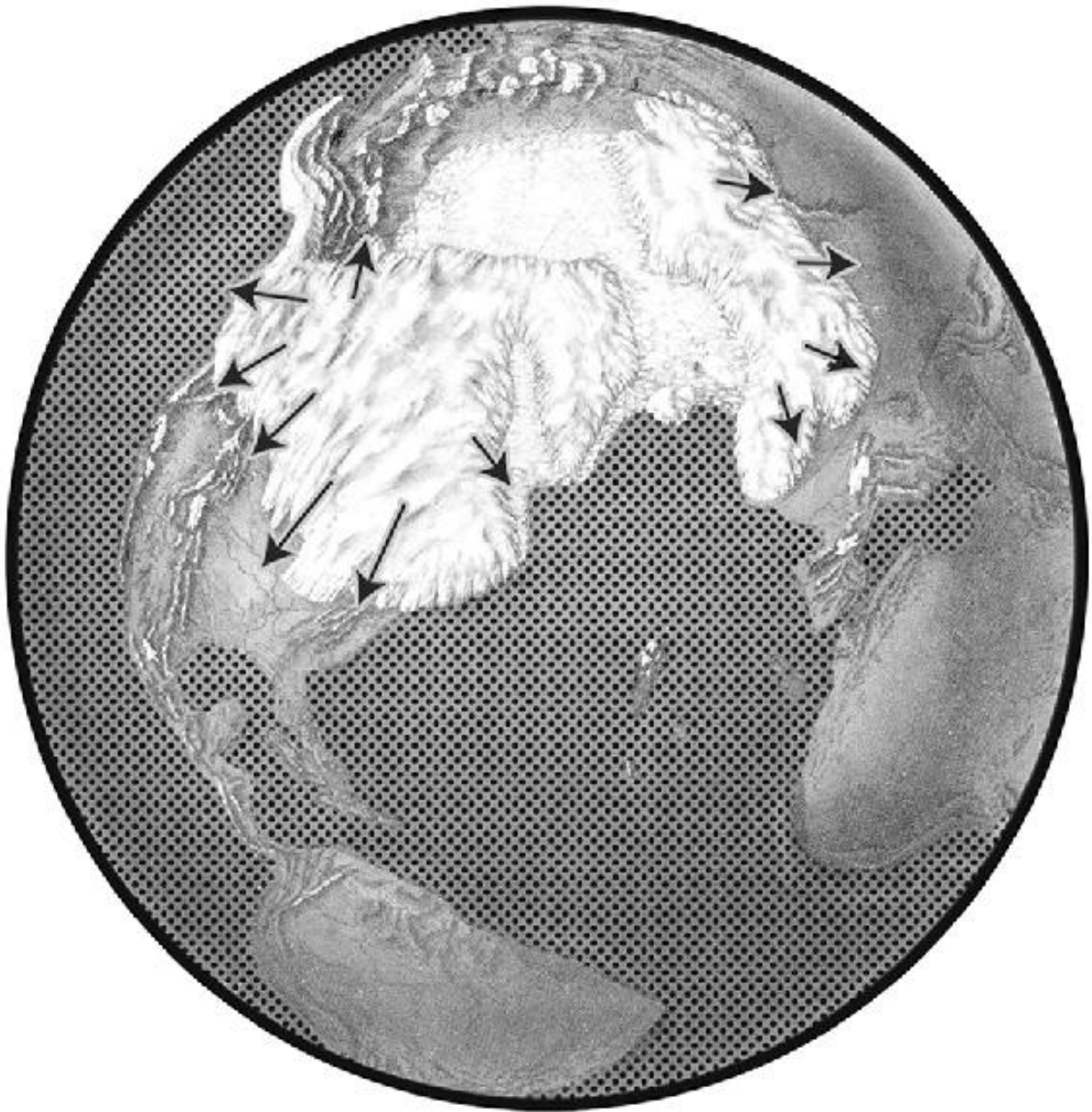
— Et ce dernier événement aurait un lien avec l'impact de notre comète ? (J'avais commencé à la considérer comme « nôtre », mais les publications scientifiques la nomment souvent « comète de Clovis » ou « comète du Dryas récent ».)

— Et comment ! s'exclame Randall. Mais il s'agit plutôt d'impacts multiples. Je dirais qu'au moins quatre fragments – chacun peut-être d'un diamètre de huit cents mètres, voire plus – ont frappé les inlandsis de la Cordillère et des Laurentides comme de la chevrotine, causant un nombre *phénoménal* de fontes instantanées. La glace fondue se trouvait partout, en énorme quantité. Naturellement, une partie est tombée en cascade dans le lac Missoula, le remplissant subitement et entraînant l'éclatement de son barrage, et son contenu s'est déversé dans les crues plus importantes qui déferlaient déjà depuis le nord.

— Le Missoula aurait donc été un spectateur innocent plutôt que le véritable coupable ?

Randall pouffe.

— Oui, c'est ça. Le lac était le pauvre innocent qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment et se retrouve plus tard accusé du crime. Mais la comète était le véritable coupable.



**Déferlement de la glace fondue provenant
des inlandsis laurentidien et de la Cordillère.
Avec l'aimable autorisation de Randall Carlson.**

Figure 19

Virage conspirationniste

Je ne suis pas adepte des théories du complot, mais j'ai la désagréable sensation – rien de plus – qu'une forme de complot pourrait être à l'œuvre dans le monde scientifique pour éviter que le grand public envisage avec tout le sérieux nécessaire les hypothèses catastrophistes. J'ai déjà donné l'exemple de J Harlen Bretz dans le chapitre 3. L'accueil glacial et profondément désagréable fait à ses découvertes, les années noires qu'il a pu passer par la suite, les efforts répétés et persistants fournis par une foule de scientifiques afin de rejeter en bloc son travail ou, à défaut, de le faire au moins entrer dans le moule du gradualisme, puis, enfin, des années plus tard, quand tout le reste avait échoué et que l'idée des vidanges du lac glaciaire s'est imposée d'elle-même, la prise de conscience qu'il avait eu raison depuis le début. Mais *pas* raison, *pas* raison en aucune circonstance, *pas* raison dans n'importe quel monde imaginable sur la question d'une unique « débâcle » cataclysmique vers laquelle son instinct l'avait pourtant initialement porté ! Si l'on consentait finalement à accorder le moindre crédit à J Harlen Bretz, il fallait que ce soit fait de manière politiquement correcte – en d'autres termes, de manière à ce que de talentueux scientifiques uniformitaristes puissent éradiquer tout soupçon de désastre cosmique !

En réalité, dans une telle fable conspirationniste (j'espère sincèrement qu'il ne s'agit que d'une fable !), la théorie des *jökulhlaups* se révèle exceptionnellement utile. Tout d'abord, elle permet ce qui semble être une approche parfaitement rationnelle, lucide et avant tout « scientifique » des caractéristiques topographiques torturées que Bretz a étudiées dans les Scablands. Deuxièmement, des *jökulhlaups* surviennent chaque année dans diverses parties du monde, et ne contreviennent ainsi pas au commandement selon lequel les processus existants, *agissant dans le présent*, doivent pouvoir expliquer tout changement géologique. Troisièmement, il y a un intérêt à étudier cela aujourd'hui : puisque des *jökulhlaups* se produisent encore au ^{xxi}^e siècle, la science peut être amenée à vouloir les examiner pour anticiper leurs conséquences.

Il y a donc là tous les ingrédients pour créer une diversion efficace, si la vérité était qu'un cataclysme, un unique cataclysme prodigieux

était survenu à la fin de la période glaciaire...

Et pourrait se reproduire.

Et si, en d'autres termes, la prophétie des Ojibwés était encore valide ?

Et si l'étoile à la longue et large queue risquait effectivement de « détruire le monde un jour en volant bas de nouveau » ?

Ceux qui le savent en profiteraient-ils pour partager les bienfaits de leurs connaissances avec les autres ? Ou se diraient-ils qu'il serait dans leur intérêt de ne rien révéler ?

Nous y reviendrons au chapitre 19. En comparaison, la question que nous devons d'abord nous poser, et à laquelle nous devons d'abord répondre, est infiniment plus simple.

L'épisode glaciaire du Dryas récent, qui a commencé si subitement et mystérieusement il y a 12 800 ans, peut-il avoir été provoqué par l'impact d'une grosse comète sur la Terre ?

Les preuves de l'existence de la comète

« L'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent, ainsi que le réaffirment ses partisans dans un article engagé du *Journal of Geology* de septembre 2014, suggère qu'un impact cosmique majeur s'est produit à la limite du Dryas récent, il y a 12 800 ans³ ». Cet article, comme nous le verrons, présentait quantité de nouveaux éléments pour étayer cette hypothèse – notamment en confirmant et en étendant à de nombreux pays la présence en grande quantité de nanodiamants dans la couche terrestre correspondant au Dryas récent. Les nanodiamants sont des diamants microscopiques qui se forment selon des conditions extrêmes de choc, de pression et de chaleur, et sont considérés comme les empreintes caractéristiques – des « proxies », dans le jargon scientifique – d'impacts puissants de comètes ou d'astéroïdes⁴.

En 2014, quand l'article du *Journal of Geology* a été publié, le débat sur la responsabilité ou non d'un impact de comète dans le déclenchement du Dryas récent faisait rage depuis sept ans. Le premier titre à avoir attiré mon attention apparaissait dans le numéro du 22 mai 2007 du *New Scientist* et demandait de façon provocatrice :

Une comète a-t-elle exterminé les Américains préhistoriques ?

À l'époque, en 2007, je m'éloignais un peu des mystères entourant la civilisation perdue qui avait depuis si longtemps absorbé toute mon énergie et fait l'objet d'un grand nombre de mes livres. L'article du *New Scientist* avait toutefois piqué ma curiosité, car il faisait référence à la période précise sur laquelle je m'étais concentré dans mes ouvrages. Le texte n'évoquait nulle civilisation perdue, mais s'ouvrait sur l'évocation de la prétendue culture Clovis qui, comme nous l'avons vu au chapitre 3, a disparu des observations archéologiques nord-américaines durant le Dryas récent, entre 12 800 et 11 600 ans avant le présent. Voici un extrait de l'article :

Le peuple Clovis, florissant il y a quelque 13 000 années, possédait une maîtrise de l'armement en pierre qui lui permettait de résister à la menace permanente incarnée par de grands carnivores tels que le lion américain et l'ours à face courte. Il est cependant improbable qu'ils se soient imaginé que le ciel leur tomberait sur la tête.

D'après les résultats présentés par une équipe de vingt-cinq chercheurs cette semaine à Acapulco, au Mexique, dans le cadre d'une convention de l'union américaine de géophysique, c'est pourtant de là qu'est survenu le sort funeste réservé aux Clovis. Mentionnant diverses preuves, l'équipe suggère qu'une comète se soit précipitée dans l'atmosphère terrestre il y a environ 12 900 ans [NB : cette estimation serait plus tard revue à la baisse d'une centaine d'années], fracturée en plusieurs morceaux transformés en boules de feu géantes. Certains débris auraient été retrouvés jusqu'en Europe ⁵.

En poursuivant ma lecture, j'ai découvert que l'équipe à laquelle il était fait référence ici était composée de chercheurs bardés de références et de scientifiques éminemment respectables du courant dominant :

Jim Kennett, océanographe à l'université de Californie de Santa Barbara et l'un des trois principaux chercheurs de l'équipe, affirme que d'immenses feux de forêt ont par la suite consumé l'Amérique du Nord, éliminant de vastes groupes de mammifères et provoquant la fin brutale de la culture Clovis. Selon lui, « le continent entier était en feu ».

Le chef d'équipe Richard Firestone, spécialiste en chimie analytique et nucléaire au Lawrence Berkeley National Laboratory, en Californie, ajoute que la preuve se trouve dans une fine couche de sédiments, âgée de 12 900 ans après datation par le carbone 14, trouvée sur huit sites parfaitement identifiés comme étant de la période Clovis, ainsi que dans de nombreuses carottes prélevées en Amérique du Nord et sur un autre site en Belgique ⁶.

Interrogé sur le fait qu'aucun cratère relatif à cet impact hypothétique survenu 12 900 ans plus tôt n'avait encore été identifié, un troisième membre de l'équipe, un géophysicien arizonien nommé Allen West, expliquait que des fragments plus petits et de densité

moindre de la comète avaient pu exploser dans l'atmosphère, tandis que les plus gros se seraient enfoncés dans les trois kilomètres de calotte glaciaire qui recouvraient alors l'Amérique du Nord. « De tels cratères auraient eu des parois de glace, qui auraient fondu à la fin de la dernière période glaciaire, ne laissant guère de traces⁷. »

L'article relatait ensuite que, parmi les prélèvements récoltés par les scientifiques, certains contenaient divers débris ne pouvant provenir que d'une source extraterrestre, comme une comète ou un astéroïde. Outre les nanodiamants, il y avait de minuscules sphérules de carbone, qui se forment quand des gouttelettes fondues se refroidissent rapidement au contact de l'air, ainsi que des molécules de carbone renfermant un isotope rare, l'hélium 3, bien plus abondant dans le cosmos que sur Terre⁸.

« On pourrait imaginer d'autres explications pour chacune de ces trouvailles prises individuellement, explique Firestone, mais collectivement, elles indiquent de façon assez claire l'existence d'un impact. » L'équipe précise que l'impacteur serait sans doute une comète, puisque la couche sédimentaire concernée ne recèle pas les forts taux de nickel et d'iridium caractéristiques d'un impact d'astéroïde⁹.

Enfin et surtout, l'article du *New Scientist* confirmait que toutes les preuves désignaient l'Amérique du Nord comme étant l'épicentre du désastre :

La quantité de débris extraterrestres apparents, par exemple, est au plus haut sur le site archéologique de Gainey, dans le Michigan, tout près de l'extrémité méridionale de la calotte glaciaire nord-américaine d'il y a 12 900 ans. En outre, les niveaux décroissent à mesure que l'on s'éloigne de Gainey, laissant supposer que la comète se serait essentiellement décomposée au-dessus du Canada¹⁰ ...

En d'autres termes, au-dessus de la couche de glace qui recouvrait la moitié nord du continent durant la période glaciaire – la source de toute l'eau ayant formé les Scablands de l'État de Washington durant l'« inondation de Bretz » (que cette eau provienne exclusivement du lac Missoula ou qu'elle ait dû puiser sa source en d'autres endroits également, si le lac ne pouvait pas en contenir assez). Comme nous l'avons vu, Bretz lui-même avait été contraint d'abandonner son intuition première en faveur d'un événement unique, pour défendre la thèse de multiples vidanges du Missoula s'étalant sur plusieurs milliers d'années.

Cependant, il avait essentiellement embrassé cette hypothèse non pas parce qu'il s'était progressivement converti au gradualisme, mais parce qu'il n'avait jamais su expliquer comment la quantité de glace nécessaire à son explication avait pu fondre en une seule fois. Il avait avancé deux idées – un réchauffement climatique subit ou une soudaine activité volcanique –, mais, comme le lecteur s'en souviendra, il avait très rapidement concédé n'avoir aucune preuve de l'un ni de l'autre. Ce qu'il n'avait pas envisagé – et qu'il n'avait pas *pu* envisager, puisque les preuves n'ont commencé à paraître qu'un quart de siècle après sa mort – était la possibilité d'une fonte cataclysmique liée à un impact de comète.

Si Bretz avait su...

Quelques mois après la parution de l'article dans le *New Scientist*, l'équipe de la « comète de Clovis » publia un papier détaillé sur ses découvertes dans le prestigieux *Proceedings of the National Academy of Sciences (PNAS)* le 9 octobre 2007. Malgré le cadre formel, le titre était spectaculaire :

Preuve d'un impact extraterrestre ayant contribué, il y a 12 900 ans, à l'extinction de la mégafaune et au refroidissement du Dryas récent.

Une couche riche en carbone datant d'il y a environ 12 900 ans a été identifiée sur des sites Clovis d'un côté à l'autre de l'Amérique du Nord, et semble contemporaine avec le commencement soudain du refroidissement du Dryas récent (DR). Les ossements d'espèces éteintes de la mégafaune du pléistocène, retrouvés *in situ* auprès d'une collection d'outils clovis, étaient situés sous cette couche noire, mais pas à l'intérieur ni au-dessus. Les causes pouvant expliquer ces extinctions, le refroidissement du DR et la fin de la culture clovis sont depuis longtemps sujettes à controverse. Dans cet article, nous apportons la preuve d'un impact extraterrestre (ET) il y a près de 12 900 ans. Selon notre hypothèse, celui-ci aurait provoqué des changements environnementaux brutaux ayant contribué au refroidissement du DR, à une réorganisation écologique majeure, à des extinctions de masse et à des évolutions rapides des comportements humains à la fin de la période clovis. Des sites de cette ère déterrés en Amérique du Nord sont recouverts d'une fine couche, avec divers pics d'abondance de (i) grains magnétiques riches en iridium, (ii) microsphérules magnétiques, (iii) charbon, (iv) suie, (v) sphérules de carbone, (vi) carbone vitrifié contenant des nanodiamants et (vii) fullerènes contenant de l'hélium d'origine ET. Tous ces éléments prouvent un impact ET et la combustion de la biomasse vers 12 900 ans avant le présent... Nous avançons qu'un ou plusieurs objets ET à faible densité ont explosé au-dessus du nord de l'Amérique du Nord, déstabilisant partiellement l'inlandsis laurentidien et déclenchant le refroidissement du DR. L'onde de choc, la pulsation thermique et l'impact environnemental de l'événement (par ex. la combustion de

la biomasse et la limitation des sources de nourriture) ont contribué à l'extinction de la mégafaune¹¹ ...

Et les mammoths, mastodontes, paresseux terrestres, chevaux, chameaux, castors géants et autres de la mégafaune n'étaient pas seuls. En tout, il est particulièrement frappant d'apprendre que non moins de trente-cinq *genres* de mammifères (chaque genre consistant en plusieurs espèces) ont disparu en Amérique du Nord entre 12 900 ans et 11 600 ans avant le présent, soit précisément durant la mystérieuse vague de froid du Dryas récent¹². Il émergeait alors une explication pour le démarrage brutal du Dryas récent et pour les extinctions l'ayant accompagné, mais peut-être aussi pour autre chose – dont l'inondation cataclysmique ayant laissé sa trace dans les Channeled Scablands de l'État de Washington.

Cela me parut d'autant plus plausible quand j'appris que Firestone, Kennett et West supposaient que leur comète était un agglomérat d'impacteurs, dont l'un aurait fait non moins de 4 kilomètres de diamètre¹³. En outre, cet objet n'aurait été qu'un des multiples fragments résultant de la désintégration préalable d'une comète géante – alors encore en orbite – d'au moins 100 kilomètres de diamètre¹⁴. De nombreux fragments de la comète mère (dont certains de grande taille, comme nous le verrons au chapitre 19) sont restés en orbite. Ceux qui ont frappé la Terre à l'aube du Dryas récent s'étaient à leur tour fragmentés dans l'atmosphère au-dessus du Canada, provoquant des explosions aériennes ayant elles-mêmes eu des conséquences cataclysmiques.

Néanmoins, les auteurs estimaient probable qu'une grande quantité d'impacteurs, *mesurant jusqu'à 2 kilomètres de diamètre*, aient percuté intacts la calotte glaciaire¹⁵. À cet endroit, comme l'avait déjà signalé West dans le *New Scientist*, les cratères auraient été éphémères, ne laissant que peu de traces permanentes au sol après la fonte de la glace. « Les preuves durables, poursuit l'article du *PNAS*, se sont peut-être limitées à des dépressions ou perturbations énigmatiques dans le Bouclier canadien, par ex. sous les Grands Lacs ou la baie d'Hudson¹⁶. »

Pour résumer les dégâts, les auteurs suggérèrent :

une onde de choc dévastatrice à haute température, suivie d'une importante dépression ayant donné naissance à des vents intenses balayant l'Amérique du Nord à plusieurs

centaines de kilomètres-heure, accompagnés de puissantes tornades provoquées par l'impact. De surcroît, qu'un ou plusieurs objets aient percuté la Terre, une boule de feu a dû engloutir la région autour des points d'impact. [...] Sur de plus grandes distances, la rentrée d'éjectas surchauffés et à grande vitesse aurait produit des incendies exceptionnels, qui auraient ravagé forêts et prairies, détruisant les réserves de nourriture des herbivores et générant du charbon, de la suie, des fumées toxiques et de la cendre¹⁷.

Et en quoi tout ceci aurait-il pu causer le refroidissement spectaculaire du Dryas récent ? Les auteurs avancèrent divers mécanismes fonctionnant de conserve. Parmi les principaux, un énorme panache de vapeur d'eau s'élevant de la calotte glaciaire projeté dans les couches supérieures de l'atmosphère en même temps que d'immenses quantités de poussière et de débris « composés de l'impacteur, de roches détritiques arrachées à la glace et à la croûte terrestre », ainsi que de la fumée et de la suie liées aux feux de forêt sur tout le continent¹⁸. En prenant tout cela en compte, il est relativement aisé de comprendre comment tant de particules projetées dans les airs ont pu, comme le suggèrent les auteurs, « mener à un refroidissement en bloquant les rayons du soleil » ; dans l'intervalle, la vapeur d'eau, la fumée, la suie et la glace auraient favorisé la croissance d'une « couverture nuageuse persistante et de nuages noctiluques, causant un ensoleillement réduit et un rafraîchissement de la surface, [réduisant alors] l'insolation des hautes latitudes et augmentant l'accumulation de neige, provoquant davantage de refroidissement dans la boucle de rétroaction¹⁹ ».

Suffisamment graves et dévastateurs en soi, ces facteurs semblent néanmoins insignifiants comparativement aux conséquences des impacts conjecturés sur la calotte glaciaire :

Le plus gros effet potentiel aurait été la déstabilisation partielle et/ou la fonte de la calotte glaciaire liées à l'impact. À court terme, cela aurait impliqué le déferlement soudain de l'eau de la fonte et de radeaux de glace dans l'Atlantique nord et l'océan Arctique, abaissant la salinité des eaux, avec un impact considérable sur le refroidissement de la surface. À plus long terme, le refroidissement aurait largement résulté de l'affaiblissement de la circulation thermohaline dans l'Atlantique nord, entretenant le refroidissement du DR pendant [plus de] 1 000 ans, jusqu'à ce que les mécanismes de réaction rétablissent la circulation océanique²⁰.

La déstabilisation partielle et/ou la fonte de la calotte glaciaire liées à l'impact ! Et ce, à une échelle susceptible de dérégler la circulation

des océans du monde pendant plus d'un millénaire ! Cette question de circulation thermohaline est suffisamment importante pour que l'on s'y attarde. Nous y reviendrons plus tard. Mais ce qui me frappe le plus dans le paragraphe ci-dessus, c'est que les auteurs n'aient envisagé les conséquences d'une fonte subite d'une énorme quantité d'icebergs coulant dans l'océan qu'au nord et à l'est de l'épicentre des impacts de comètes qu'ils défendent. Ils ne mentionnèrent pas les effets d'une gigantesque inondation d'eau glacée sur les terres directement au *sud* de la calotte glaciaire – qui n'ont pourtant pas pu être épargnées.

Une fois encore, je me suis surpris à me demander comment J Harlen Bretz aurait réagi s'il avait disposé de son vivant d'informations concernant un possible impact de comète. Je ne peux évidemment rien prouver, mais je pense qu'il aurait été beaucoup moins prompt à se laisser séduire par la théorie gradualiste du lac Missoula et qu'il s'en serait vraisemblablement tenu – à présent qu'une source de chaleur crédible avait été avancée – à son hypothèse catastrophiste. La possibilité d'une inondation cataclysmique, à une échelle gigantesque, déferlant directement depuis la calotte glaciaire pour creuser les Scablands devient de plus en plus plausible, à la lumière de l'article présenté par Firestone, West, Kennett et la vaste équipe de scientifiques travaillant à leurs côtés.

Parallèlement, ma propre hypothèse concernant l'existence d'une civilisation préhistorique avancée, subitement rayée de la surface de la Terre durant le « créneau » du Dryas récent, se trouve également renforcée par leurs recherches. Si leurs calculs sont corrects, la puissance explosive de la comète du Dryas récent aurait été de *10 millions de mégatonnes*²¹. Soit deux millions de fois plus que la *Tsar Bomba* de l'ancienne URSS, la plus puissante arme nucléaire jamais testée²², et un millier de fois plus que la puissance cumulée estimée (10 000 Mt) de tout l'arsenal nucléaire stocké actuellement sur la planète²³. Un désastre mondial d'une telle ampleur, à la période exacte que j'évoquais dans *L'Empreinte des dieux*, ne prouve pas l'existence d'une civilisation perdue de l'âge de glace, mais nous propose au moins un mécanisme suffisamment puissant – si toutefois

une telle civilisation a bien existé – pour expliquer qu'elle ait été presque entièrement effacée de la mémoire collective.

Les preuves continuent de s'accumuler

Les liens avec presque tout ce que nous pensons savoir sur la sécurité de l'environnement cosmique de la Terre, et de notre propre histoire, étant si nombreux, il est raisonnable de se demander si la théorie de la comète du Dryas récent est vraiment solide. Depuis 2007, quand elle fut proposée pour la première fois, comment a-t-elle résisté à l'examen rigoureux de la science, et quelles nouveaux éléments ont depuis été apportés pour l'étayer ?

La réponse est qu'elle a bien résisté à l'épreuve du temps et qu'elle a bénéficié d'un apport régulier de nouvelles preuves, exposées dans les règles dans des publications scientifiques, où elles étaient sujettes aux commentaires rigoureux des spécialistes. Je n'ai pas ici la place ni le besoin d'explorer en profondeur toute cette documentation, je me contenterai donc de donner une idée globale en établissant la liste des dates et des titres de quelques-unes des publications les plus importantes, accompagnée de brefs résumés des conclusions :

2008 : *Incendies et perturbation brutale de l'écosystème dans les îles du détroit de Californie entre l'Allerød et le Dryas récent*. Les preuves d'une perturbation de l'écosystème entre 13 000 ans et 12 900 ans avant le présent sur ces îles du large sont compatibles avec l'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent²⁴.

2009 : *Des diamants d'impact hexagonaux dans des sédiments datant du Dryas récent*. La présence de ces diamants d'impact hexagonaux et d'autres nanodiamants dans des sédiments du DR, associée à celle de la suie et d'autres éléments indicateurs de feu, est cohérente avec la théorie d'un impact cosmique survenu il y a 12 900 ans et l'hypothèse selon laquelle la Terre aurait croisé la route d'un essaim de comètes ou de chondrites carbonées ayant provoqué des perturbations de l'air et/ou des impacts en surface ayant

contribué à un brusque changement d'écosystème et à l'extinction de la mégafaune en Amérique du Nord²⁵.

2010 : *Découverte d'une couche riche en nanodiamants dans la calotte glaciaire groenlandaise.* La présence de nanodiamants arrondis et de lonsdaléite au Groenland porte à croire qu'un important impact cosmique s'est produit. [...] L'existence de cette couche [...] semble cohérente avec la survenue d'un impact majeur il y a 12 900 ans pour expliquer la richesse en nanodiamants du DR en Amérique du Nord²⁶.

2010 : *Extinctions au paléolithique et l'essaim des Taurides.* La rencontre avec les débris d'une large comète (50 à 100 kilomètres) périodique durant le paléolithique supérieur fournit une explication satisfaisante à la catastrophe d'origine céleste qui se serait produite il y a environ 12 900 ans et qui aurait annoncé un retour aux conditions d'une période glaciaire pendant environ 1 300 ans. L'essaim des Taurides semble appartenir à cette comète d'autrefois ; il inclut environ 19 des objets géocroiseurs les plus brillants²⁷. [NB : Les conséquences de cet article capital de l'astronome Bill Napier du Centre d'astrobiologie de l'université de Cardiff, au pays de Galles, seront étudiées plus en détail au chapitre 19.]

2010 : *Preuve d'une origine cosmogénique des lits glaciofluviaux incendiés dans les Andes du nord-ouest : corrélation avec du quartz et du feldspath chauffés en laboratoire.* Des sédiments brûlés, considérés comme équivalents à ceux de la « strate noire » liés à l'impact d'il y a 12 900 ans, ont été repérés et analysés dans les Andes du nord-ouest du Venezuela. La « strate noire » fait référence à une possible retombée de l'explosion de la comète Encke, censée s'être déroulée au-dessus de l'Inlandsis laurentidien, avant que l'impact propulse des éjectas sur de vastes zones d'Europe et d'Amérique du Nord, en faisant un événement interhémisphérique d'amplitude considérable. [...] La présence nombreuse de monazite dans la couche carbonée a été attribuée aux retombées d'éjectas, car il ne s'agit pas d'un indicateur minéral commun dans la lithologie locale. [...] L'intercroissance d'une « strate noire » carbonée contenant du quartz et du feldspath fragmentés et perturbés par la

chaleur, une patine « soudée » de 100 à 400 nm d'épaisseur, n'a pu se produire qu'à une température supérieure à 900 °C. En l'occurrence, l'événement a été interprété comme étant d'origine cosmogénique²⁸.

2011 : *Oxyde de fer framboïdal : un minéral semblable à la chondrite issu de la strate noire de Murray Springs, en Arizona.* À la fin du pléistocène, une « strate noire » datant du Dryas récent s'est déposée sur les sédiments du pléistocène dans de nombreuses régions nord-américaines. Une étude de la partie magnétique de la section basale de la strate noire de Murray Springs, en Arizona, a révélé la présence d'oxyde de fer framboïdal amorphe dans une matrice vitreuse de silicate de fer. [Nos] données indiquent que les structures observées [résultent] d'un impact ayant fracturé et largement rendu amorphes les grains. [...] Par conséquent, nous soutenons que ces particules sont le produit d'un impact hypervélocé²⁹.

2012 : *Preuves en faveur de l'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent trouvées au Mexique.* Nous faisons part de la découverte, au lac de Cuitzeo, dans le centre du Mexique, d'une couche lacustre noire et riche en carbone, contenant des nanodiamants, des microsphérules et d'autres minéraux inhabituels remontant au début du Dryas récent. [...] [Nous] estimons que les preuves ne peuvent pas être expliquées par quelque phénomène terrestre connu. Cela semble donc corroborer l'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent, selon laquelle un important impact d'origine extraterrestre impliquant de multiples explosions aériennes et/ou impacts terrestres aurait eu lieu il y a 12 900 ans³⁰.

2012 : *Fusion liée à un impact à très haute température avancée comme preuve d'explosions et d'impacts cosmiques vieux de 12 900 ans.* Nous avons examiné les séquences sédimentaires de 18 sites remontant au début du Dryas récent sur trois continents. [...] Tous les sites présentent d'abondantes microsphérules dans la couche sédimentaire du DR, et aucune ou presque dans les couches supérieures et inférieures. De plus, trois sites [...] présentent des objets semblables à des scories vésiculaires siliceuses formées à

haute température, qui correspondent à des sphérules d'un point de vue géochimique. [...] Nos observations montrent que les objets du DR sont similaires à ceux produits lors d'explosions nucléaires aériennes, de panaches d'éjectas ou d'explosions cosmiques, ce qui étaye fortement l'hypothèse de multiples explosions/impacts cosmiques il y a 12 900 ans. Les données présentées ici impliquent que la radiation thermique liée aux explosions aériennes était suffisante pour faire fondre les sédiments en surface, à des températures au moins égales au point d'ébullition du quartz (2 200 °C)³¹.

2013 : *L'importante anomalie de Pt dans la calotte glaciaire groenlandaise désigne un cataclysme au commencement du Dryas récent.* Une explication possible de l'épisode de refroidissement connu sous le nom de Dryas récent (DR) est un impact ou une explosion cosmique à l'aube de cette ère, ayant provoqué un refroidissement et d'autres calamités. Nous avons testé l'hypothèse de l'impact du DR en analysant des échantillons de glace prélevés par le Greenland Ice Sheet Project 2 (GISP2) correspondant à la période de transition entre le Bølling-Allerød et le DR. Nous avons trouvé une importante anomalie de platine (Pt) à l'époque du DR. [...] Des preuves circonstanciées nous orientent vers une source extraterrestre [...] [peut-être] un impacteur métallique de composition inhabituelle³² ...

2013 : *Nouvelles preuves en faveur d'un impact cosmique survenu il y a 12 800 ans trouvées dans une strate noire dans le nord des Andes.* Les sphérules venant du Venezuela, sont d'un point de vue morphologique et compositionnel, identiques aux sphérules du DR décrites ailleurs [...] sur trois continents – l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Asie –, confirmant les résultats des analyses des sphérules du DR conduites par de précédents chercheurs. Leur structure microstructurale indique qu'elles ont été formées par une fusion et un refroidissement rapides. [...] Ainsi, l'origine la plus probable des sphérules semble être un impact/une explosion cosmique survenus il y a 12 800 ans, donnant lieu à des conséquences interhémisphériques. Le site du Venezuela ainsi que celui du Pérou sont deux des sites les plus méridionaux connus

actuellement pour prouver l'impact du DR. Ils sont les premiers à prouver que les conséquences de l'impact se sont répercutées jusqu'en Amérique du Sud, et même jusqu'à l'hémisphère sud ³³.

2014 : *Une couche riche en nanodiamants s'étendant sur trois continents corrobore l'hypothèse d'un impact cosmique majeur survenu il y a 12 800 ans.* Un impact cosmique majeur est soupçonné d'avoir causé la période de refroidissement du Dryas récent il y a 12 800 ans (plus ou moins 150 ans), et formé la couche sédimentaire couvrant 50 millions de kilomètres carrés sur quatre continents. Dans 24 sections stratigraphiques datées réparties sur 10 pays de l'hémisphère nord, la couche du DR contient une abondance bien déterminée de nanodiamants (ND), empreinte caractéristique majeure d'un impact cosmique. [...] Le grand nombre de preuves obtenues sur les ND du DR corrobore fortement une origine par impact cosmique il y a environ 12 800 ans, et semble contradictoire avec la formation des ND du DR par des processus terrestres naturels, dont des feux de forêt, l'anthropogenèse et/ou l'afflux de poussière cosmique ³⁴. [NB : Cet article et ses implications capitales seront abordés plus en détail plus loin dans ce chapitre.]

Affronter les uniformitaristes dogmatiques

L'on pourrait croire, face à une accumulation de preuves aussi impressionnante, que la théorie de l'impact du Dryas récent serait à présent pleinement acceptée et que les chercheurs auraient dès lors entamé une réflexion plus large concernant les *implications* d'un cataclysme planétaire aussi récent et jusqu'alors insoupçonné, afin de mieux comprendre l'histoire de notre Terre et celle de nos espèces. Cependant, nous avons déjà pu constater, avec l'exemple de J Harlen Bretz, la manière dont les scientifiques ancrés dans le mode de réflexion uniformitariste et gradualiste réagissent avec une extrême négativité aux théories catastrophistes.

Et Bretz ne fait pas figure d'exception. Alfred Wegener, qui fut le premier à proposer la notion de dérive des continents – les plaques tectoniques –, fut également mis au pilori, ainsi que, plus tard, Luis et Walter Alvarez (l'impact Chicxulub à la limite « K-T »), Stephen J.

Gould (l'équilibre ponctué), Victor Clube et Bill Napier (catastrophisme cohérent) et James Lovelock, Sherwood Rowland, Mario Molina et Lynn Margulis pour leur contribution à la géophysologie et à l'hypothèse Gaïa. Rien de surprenant, donc, à ce que Richard Firestone, Allen West ou James Kennett – ainsi que d'autres ayant suivi les preuves et gardé les yeux ouverts pour suggérer qu'un impact de comète aurait pu causer le Dryas récent – aient subi des attaques violentes et répétées.

D'ailleurs, les cris triomphaux de critiques persuadés d'être débarrassés une fois pour toutes du catastrophisme hérétique de Firestone, West et Kennett ont résonné à plusieurs reprises dans le monde scientifique au cours des années écoulées. Chaque fois, on entend presque le soupir de soulagement collectif, comme pour dire : « Dieu merci, nous avons enfin eu ces salopards. » Puis, quelques mois plus tard, survient une réfutation dévastatrice et absolument convaincante qui renvoie les opposants à leurs études. Voilà pourquoi huit années d'attaques incessantes n'ont servi qu'à prouver – encore et encore – que les éléments étayant la théorie de l'impact cosmique du Dryas récent sont solides.

Quand on passe en revue les publications, il devient assez vite évident que les spécialistes se rassemblent en bandes. Les meneurs, dans le camp des « anti-comète du DR », et dont les noms apparaissent fréquemment en signature des articles critiques, sont notamment Mark Boslough, physicien appartenant à l'équipe technique des Laboratoires Sandia, et Nicholas Pinter, professeur de géologie à la Southern Illinois University. En 2012, ils se sont alliés avec une demi-douzaine d'autres scientifiques pour publier un article intitulé *Preuves et arguments contre l'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent*³⁵. Un an plus tôt, Pinter et d'autres auteurs de l'attaque de 2012 avaient déjà uni leurs forces pour écrire un papier témoignant d'un orgueil démesuré et intitulé *L'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent : un requiem*³⁶.

Pour paraphraser Mark Twain, l'annonce de la mort de la théorie de la comète a été très largement exagérée.

Par exemple, l'une des principales critiques formulées par Boslough et consorts dans leur article de 2012 était que :

Les résultats indiquant l'abondance de microsphérules magnétiques publiés par les défenseurs de l'impact n'ont pas été reproductibles par d'autres chercheurs. Les analyses de la stratigraphie du même site du DR par Surovell et al. [2009] n'ont pas pu reproduire les mêmes observations pour deux des indicateurs d'impact publiés par Firestone et al. [2007]. L'étude menée par Surovell et al. [2009] n'a pas trouvé de pics d'abondance propres à la période du DR ³⁷.

Mais les défenseurs de l'impact ont démontré plus tard que Boslough et ses coauteurs avaient « négligé de citer neuf études de sphérules indépendantes réalisées sur deux continents et faisant état desdites abondances de férules significatives trouvées dans la limite du Dryas récent (LDR) ³⁸ ». Plus accablant encore a été le fait que, quand d'autres scientifiques ont repris les analyses de Surovell et al., leurs découvertes les ont poussés dans le sens d'un impact. Ainsi, ils ont conclu que :

l'incapacité de Surovell et al. à trouver les pics de sphérules dans la LDR vient du fait qu'ils ne se sont pas conformés au protocole d'extraction prescrit. Par exemple, Surovell et al. n'ont pas effectué d'analyses au microscope électronique à balayage, procédé indispensable pourtant spécifié par Firestone et al. ³⁹.

Une autre étude indépendante réalisée par Malcolm A. LeCompte et al. remarquait que Surovell et al. « ont rassemblé et analysé des échantillons provenant de sept sites de la LDR, soi-disant en utilisant le même protocole que Firestone et al., sans trouver la moindre férule dans les sédiments de deux des sites signalés auparavant ⁴⁰ ». LeCompte et al. se sont attelés à examiner cette divergence. Après étude approfondie de tous les résultats, leurs conclusions mettent en évidence de nouvelles zones d'ombre dans le travail de Surovell et al. :

Nous avons effectué une enquête à l'aveugle sur deux sites communs aux deux études, ainsi que sur un troisième site examiné uniquement par Surovell et al. Nous avons découvert sur chacun des quantités abondantes de microsphérules de la LDR correspondant aux résultats de Firestone et al. et en concluons que le protocole analytique employé par Surovell et al. différait significativement de celui de Firestone et al. Les analyses morphologiques et géochimiques des sphérules de la LDR suggèrent qu'elles [...] ont été formées à la suite d'une fusion et d'un refroidissement rapides de matériaux terrestres et [...] sont cohérentes avec [...] l'hypothèse d'un impact cosmique survenu il y a 12 900 ans ⁴¹ ...

Sans grande surprise, le « requiem » de Pinter pour enterrer l'hypothèse de l'impact du Dryas récent se révéla donc prématuré :

Pinter et al. ont affirmé avoir sondé la couche LDR à un endroit « identique ou presque identique » à celui identifié par Kennett et al., dans l'une des trois études n'ayant abouti à la découverte d'aucune sphérule ni d'aucun nanodiamant dans la LDR. Or, les coordonnées UTM révèlent que leur prétendue séquence continue est en réalité constituée de quatre sections discontinues. Ces lieux se situent respectivement à 7 000 m, 1 600 m, 165 m et 30 m de ceux étudiés par Kennett et al., ce qui prouve clairement qu'ils n'ont pas sondé le site de la LDR mentionné par Kennett et al. De surcroît, cette stratégie d'échantillonnage pose la question de savoir si Pinter et al. ont effectué le moindre prélèvement dans la LDR, ce qui pourrait expliquer qu'ils n'ont trouvé aucun pic de sphérules magnétiques, de sphérules carboniques ou de nanodiamants ⁴².

En 2012-2013, afin de limiter le risque de voir des recherches médiocres ou trompeuses citées pour discréditer leur travail – ce qu'en réalité elles ne font pas –, Jim Kennett, Richard Firestone, Allen West et un groupe formidable de scientifiques croyant à l'impact ont lancé « l'un des examens de sphérules les plus détaillés jamais entrepris ⁴³ ». Cette enquête se concentrait sur dix-huit sites à travers l'Amérique du Nord, l'Europe et le Moyen-Orient (ce dernier étant représenté par le site d'Abu Hureyra, en Syrie). Plus de 700 analyses de sphérules furent effectuées à l'aide d'analyses dispersives en énergie pour le volet chimique et de microscopes électroniques à balayage pour la caractérisation microstructurale de la surface.

Les résultats, publiés dans le *PNAS* le 4 juin 2013, ont bénéficié des dernières avancées en technologie de datation par le carbone 14 pour redéfinir la date de l'impact du Dryas récent, la faisant passer de 12 900 à 12 800 ans dans le passé ⁴⁴. Cela permet de dessiner une carte bien plus détaillée de la LDR, couvrant près de 50 millions de kilomètres carrés, à cheval sur l'Amérique du Nord, centrale et du Sud, une bonne partie de l'océan Atlantique, ainsi que l'essentiel de l'Europe, de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Les calculs indiquent que l'impact a provoqué le dépôt d'environ *10 millions de tonnes de sphérules* sur ce vaste champ de dispersion ⁴⁵. Il n'y avait d'ailleurs plus aucun doute dans l'esprit des chercheurs qu'un impact était bien à l'origine du phénomène :

Les analyses de 771 objets de la LDR présentées dans cet article appuient fortement l'hypothèse d'un important impact cosmique survenu il y a 12 800 ans. [...] Les sphérules [...] (i) sont largement répandues sur 18 sites et quatre continents ; (ii) ne connaissent des pics d'abondance qu'au début du DR, environ 12 800 ans dans le passé ; (iii) se retrouvent rarement au-dessus ou en dessous de la LDR, preuve d'un événement rare ; et (iv) équivalent à environ 10 millions de tonnes de matière, réparties sur environ

50 millions de kilomètres carrés sur plusieurs continents, excluant ainsi l'hypothèse d'un petit événement localisé⁴⁶.

Malgré l'agaçante faculté qu'a la comète du Dryas récent à s'entêter à laisser des preuves de son existence, et celle de ses partisans à systématiquement réfuter toutes les attaques, Nicholas Pinter, principal auteur du « Requiem » de 2011, ressentit une fois encore le besoin de tenter de faire passer cette hypothèse pour une lubie, lors d'une interview accordée à NBC News en septembre 2013 : « Mon seul commentaire est que la documentation soutenant la théorie de l'impact n'est qu'une science marginale défendue par une seule revue⁴⁷. »

Nombre d'observateurs sans intérêt personnel pour l'affaire furent surpris par cette remarque. Tout d'abord, comme le signala Robert Kunzig, le correspondant du *National Geographic*, cela avait tout du vœu pieux lancé en désespoir de cause par Pinter. « Certains opposants de cette thèse, écrivit Kunzig, aimeraient tant la voir disparaître qu'ils ont même tenté de la déclarer morte⁴⁸. » Deuxièmement, la revue que Pinter accuse n'est autre que *Proceedings of the National Academy of Sciences (PNAS)*, pourtant révéree, complètement traditionnelle et abondamment évaluée par ses pairs⁴⁹. Troisièmement, bien qu'un certain nombre d'articles écrits par Kennett, West, Firestone et leur équipe aient été publiés dans le *PNAS*, il est faux d'affirmer que la revue soutienne leur cause. Au contraire, à l'époque où Pinter fit part de son désaccord à la NBC, les contradicteurs de l'hypothèse de l'impact cosmique du DR avaient écrit des dizaines de fois pour le *PNAS*, alors que ses partisans n'y étaient apparus que huit fois. De même, l'assertion de Pinter selon laquelle cette théorie n'était présentée que dans une seule revue ne pourrait pas être plus fausse. En septembre 2013, outre leurs huit publications dans le *PNAS*, les défenseurs de la comète avaient déjà rédigé pas moins de quinze autres papiers pour treize autres publications⁵⁰.

La querelle scientifique faisant rage au sujet de cet impact est loin d'être finie. À l'heure où j'écris ces lignes, la dernière salve tirée par ses opposants s'intitule *L'origine anthropogénique de gouttelettes de scories siliceuses trouvées au nord de la Syrie, sur des sites archéologiques datant du pléistocène et de l'holocène*. Coécrit par

P. Thy, G. Willcox, G.H. Barfod et D.Q. Fuller, l'article a été publié en ligne le 16 décembre 2014 et sur papier en janvier 2015, dans le *Journal of Archaeological Science*⁵¹. À en croire les arguments avancés, les gouttelettes de scories siliceuses (essentiellement composées d'une matrice de verre, de bulles d'air et de grains minéraux partiellement fondus) d'Abu Hureyra, en Syrie – citées comme preuve par les scientifiques pro-impacts – n'avaient rien à voir avec la comète, mais étaient simplement les vestiges de vieux bâtiments détruits dans des incendies :

Nous en déduisons donc que la fusion de l'argile des bâtiments des anciens camps pouvait se produire à des températures modestes. Rien n'indique que les gouttelettes de scories siliceuses soient le résultat d'une fusion du sol à très haute température liée à quelque événement cosmique⁵².

« Concernant la Syrie, la théorie de l'impact cosmique est hors de propos », plastronna le principal auteur, Peter Thy, dans une interview donnée pour un article intitulé *Une étude met en doute l'existence de l'impact cosmique tueur de mammoths*⁵³. Mais une fois encore, ces fanfaronnades étaient prématurées. Allen West est enregistré comme auteur correspondant pour la plupart des articles de recherches publiés par l'équipe de scientifiques travaillant sur l'impact du Dryas récent, je lui ai donc envoyé un e-mail le 18 mars 2015, afin de lui demander si ses collègues et lui avaient une réponse à formuler après la critique de Thy et al. Voici ce qu'il m'a répondu :

Nous sommes d'accord avec Thy et al. pour dire qu'un feu de hutte peut produire du verre, mais cela ne signifie pas pour autant que *tout* le verre provient de feux de hutte, contrairement à ce qu'ils en concluent. Nous avons analysé des échantillons de verre naturel fourni par l'un des auteurs de cette étude, et le verre de 12 800 ans trouvé en Syrie ne lui est que superficiellement similaire. En revanche, il correspond à du verre trouvé à l'emplacement d'impacts cosmiques avérés, ainsi qu'à celui formé par la forte température liée à une explosion atomique.

Plus important encore, ces auteurs n'ont pas discuté ni examiné les preuves de l'abondante concentration de minerais formés à haute température mises en avant dans nos précédents articles consacrés à trois sites de deux continents (en Pennsylvanie, en Caroline du Sud et en Syrie). Nous avons trouvé sur place de la suessite, qui entre en fusion à environ 2 300 °C et du corindon, qui fond à environ 1 800 °C. À présent, nous avons identifié des preuves encore plus formelles sur le site de Syrie, et nous travaillons sur un nouvel article qui sera publié dans l'année. Le verre syrien de 12 800 ans contient une gamme de minéraux ayant fondu à des températures extraordinairement élevées. Voyez le tableau suivant, tiré de notre prochain article :

Minéraux	Formule	Température estimée de fonte (°C)
Chromite	(Fe)Cr ₂ O ₄	≈ 2265
Quartz	SiO ₂	≈ 1720
Chert	impure SiO ₂	≈ 1720
Magnetite	Fe ₃ O ₄	≈ 1550
Native Fe	Fe	≈ 1530
Chlorapatite	Ca ₅ (PO ₄) ₃ Cl	≈ 1530

Ces températures sont assez élevées pour faire fondre l'acier. En outre, la même couche riche en verre sur le site de Syrie contient de grands pics en nanodiamants, nickel et platine. Aucun feu d'habitation ne pourrait provoquer ce genre de résultats – de tels incendies ne peuvent pas produire des nanodiamants ou des enrichissements de platine. Toutes ces preuves réfutent l'hypothèse de Thy et al., selon laquelle ce verre aurait trouvé naissance dans des feux d'habitation à basse température ⁵⁴.

Quand cet article de West et ses collègues sera publié plus tard dans l'année 2015 (après que ce livre sera parti chez l'imprimeur), je ne doute pas qu'il réfutera effectivement les arguments de Thy et al. – tout comme les assauts précédents ont été repoussés avec succès. Mais je ne doute pas non plus que d'autres, qui s'opposent pour une raison ou pour une autre à la notion d'un cataclysme survenu il y a 12 800 ans, publieront dans les années à venir d'autres prétendus « requiem » pour l'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent, même si la découverte permanente de nouvelles preuves contribuera à la faire prospérer. Comme nous l'avons vu tout au long de cet ouvrage, les idées catastrophistes, si documentées, argumentées et étayées puissent-elles être, sont naturellement et régulièrement balayées sous le tapis par l'establishment uniformitariste. Ainsi, même s'il ne manquait pas de persévérance ni de documents soutenant sa thèse, J Harlen Bretz dut se confronter à des années de désapprobation avant de voir ses idées acceptées par le courant dominant.

Jim Kennett, Richard Firestone, Allen West et leurs collègues ont défendu la cause catastrophiste de l'impact cosmique du Dryas récent avec autant d'obstination et de preuves, et eux aussi sont confrontés au rejet et à l'hostilité. Deux éléments sont toutefois différents dans leur cas. Premièrement, nous sommes au XXI^e siècle et Internet existe, ce qui permet un partage et une prolifération rapides des idées. Ce n'était pas le cas quand Bretz a entamé son

combat solitaire. Deuxièmement, Kennett, Firestone et West semblent mieux comprendre les rouages politiques du monde scientifique que Bretz à son époque, et ils ont considérablement renforcé leur position en s'assurant le soutien de nombre de leurs pairs. C'est une chose de faire taire un loup solitaire tel que Bretz. C'en est une autre de réduire au silence une grosse équipe de scientifiques bardés de diplômes et issus de multiples disciplines et universités.

Et leur équipe s'étoffe encore. Tandis que j'achève l'écriture de ce chapitre en mars 2015, j'ai devant moi le dernier article publié par Firestone, Kennett et West. Intitulé *Une couche riche en nanodiamants s'étendant sur trois continents corrobore l'hypothèse d'un impact cosmique majeur survenu il y a 12 800 ans*, il a été publié dans le numéro de septembre 2014 du *Journal of Geology*. Le directeur de publication est Charles R. Kinzie, du département de chimie de l'université DePaul, à Chicago. Firestone, Kennett, West et vingt-deux autres scientifiques de renom issus de facultés et d'instituts de recherche prestigieux du monde entier en sont les coauteurs⁵⁵. Le sérieux de l'article, de ses auteurs et de la revue dans laquelle il est paru, ainsi que les argumentations détaillées qu'il oppose à des critiques préalables⁵⁶, couvrent de ridicule l'assertion de Nicholas Pinter selon laquelle l'hypothèse cosmique du Dryas récent relèverait d'une « science marginale ».

C'est même tout le contraire : en réalité, cette hypothèse extraordinaire a encore et encore dû fournir des preuves tout aussi extraordinaires pour la soutenir, et a peu à peu commencé à forcer les portes farouchement défendues de la pensée dominante. La lutte ne sera pas facile ; ce n'est jamais le cas. Il y aura des contretemps, mais aussi des progrès. Néanmoins, l'article de 2013 sur les sphérules et celui de 2014 sur les nanodiamants renferment une richesse de preuves que même les gradualistes les plus endurcis peinent à rejeter en bloc. Comme a récemment fini par l'admettre Wallace Broecker, géochimiste et expert en climat au Lamont-Doherty Earth Observatory de l'université de Columbia : « La plupart des chercheurs ont essayé de réfuter cette thèse. À présent, ils vont devoir reconnaître qu'elle contient une part de vérité⁵⁷. »

Mais il ne peut pas y avoir qu'une « part » de vérité. L'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent est soit juste, soit fausse. De mon point de vue – et après avoir étudié plus de sept années de travaux de recherches et lu toutes les critiques et réfutations depuis la première révélation de cette théorie en 2007 –, l'argumentation en faveur de la comète est très solide, et devient chaque jour un peu plus convaincante. Je pourrais citer de nombreux autres cas où les partisans de cette thèse ont défendu leur cause avec succès au fil des années, mais plutôt que de le faire ici, je préfère renvoyer le lecteur intéressé par cette démonstration aux sources données en note ⁵⁸.

En attendant, l'article de septembre 2014, qui résume l'ensemble des preuves présentées, s'achève ainsi :

Un impact cosmique au commencement de la période de refroidissement du Dryas récent est la seule hypothèse capable d'expliquer le dépôt simultané d'une couche sédimentaire contenant une abondance de nanodiamants, de sphérules magnétiques et vitreuses, de verre fondu, de platine et/ou d'autres proxies sur au moins quatre continents (sur une superficie de près de 50 millions de kilomètres carrés). Les preuves plaident fortement en faveur d'un impact cosmique survenu il y a 12 800 ans ⁵⁹.

Il est particulièrement remarquable, ajoute James Kennett, que les matériaux vitreux et métalliques trouvés dans les couches LDR n'ont pu être formés qu'à des températures dépassant 2 200 °C, ce qui exclut tout autre scénario que celui d'un impact cosmique gigantesque ⁶⁰.

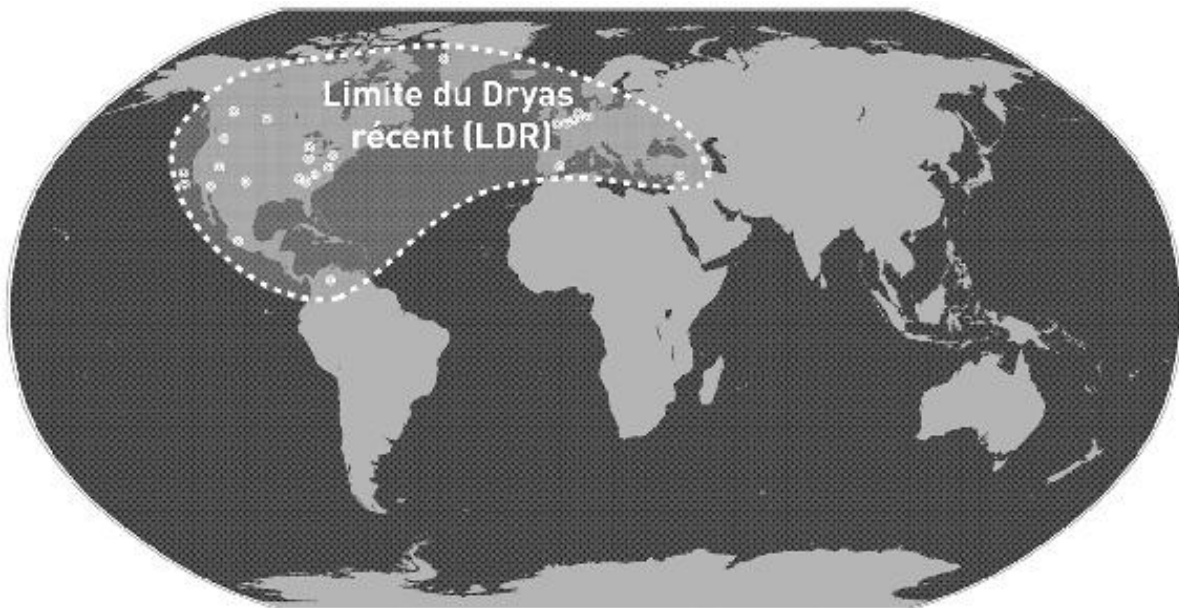


Figure 20 : Le champ de dispersion de la limite du Dryas récent (d'après Wittke et al., 2013, et Kinzie, Kennett et al., 2014). La zone définie par la ligne en pointillé indique le territoire sur lequel ont pour l'heure été retrouvés les proxies d'un impact cosmique sur le champ de dispersion de la LDR, pour une superficie totale de 50 millions de kilomètres carrés.

La taille exacte de cet impact reste à déterminer par de nouvelles recherches. En attendant, dit Kennett, « il n'y a aucune limite connue au champ de dispersion de la LDR, qui couvre pour l'heure plus de dix pour cent de la planète, ce qui indique que l'événement ayant provoqué la LDR était un impact cosmique gigantesque. [...] Les données des nanodiamants examinées dans cette étude offrent aux scientifiques un instantané d'une période précise nommé isochrone⁶¹. »

Aujourd'hui, à l'échelle planétaire, les scientifiques ne connaissent que deux couches sédimentaires « réparties largement sur plusieurs continents et contenant des pics d'abondance du même âge pour un ensemble de marqueurs indiquant un impact cosmique, dont des nanodiamants, des sphérules formées à haute température et refroidies subitement, du verre fondu à haute température, des sphérules de carbone, de l'iridium et du carbone aciniforme⁶² ». Ces couches sont trouvées à la limite du Dryas récent il y a 12 800 ans, et à la limite Crétacé-Tertiaire il y a 65 millions d'années, pour laquelle la communauté scientifique partage depuis longtemps la conviction qu'un impact cosmique gigantesque survenu dans le golfe du

Mexique (dans ce cas précis, l'impacteur aurait été un astéroïde de quelque 10 kilomètres de diamètre) aurait causé l'extinction massive des dinosaures⁶³.

« Les preuves que nous présentons règlent la question de l'existence des abondants nanodiamants de la LDR, affirme Kennett. Notre hypothèse remet en cause certains paradigmes existant dans plusieurs disciplines, dont la dynamique d'impact, l'archéologie, la paléontologie et la paléocéanographie/paléoclimatologie, toutes concernées par cet impact cosmique relativement récent⁶⁴. »

Le point que soulève Kennett a des conséquences importantes pour l'étude et la compréhension de notre passé. Les archéologues ont pris l'habitude de considérer les impacts cosmiques, n'ayant prétendument lieu qu'à plusieurs millions d'années d'intervalle, comme largement non pertinents dans les 200 000 années d'histoire de l'humain anatomiquement moderne. Tant que nous pensions que le dernier impact avait été celui de l'astéroïde tueur de dinosaures tombé il y a 65 millions d'années, il n'y avait manifestement guère d'intérêt à essayer de rattacher un accident cosmique d'une importance aussi invraisemblable à la très brève période que nous appelons l'« histoire ». Mais la possibilité, confirmée par l'étude de Kennett, qu'un événement colossal, stupéfiant et susceptible de provoquer une extinction ait eu lieu il y a à peine 12 800 ans, dans notre passé récent, bouleverse tout.

Chapitre 6

L'empreinte d'une comète

Les dépôts de nanodiamants, de microsphérules, de verre fondu à haute température et autres « proxies d'impact extraterrestre » à la limite du Dryas récent tendent très fortement à confirmer la rencontre entre la Terre et une grosse comète il y a environ 12 800 ans. Le point d'entrée dans l'atmosphère a dû se situer quelque part au-dessus du Canada, et l'objet avait déjà dû se fractionner au cours de son voyage dans l'espace (comme ce fut le cas de la comète Shoemaker-Levy 9, quand son « train de marchandises » constitué de gros fragments avait frappé Jupiter de façon spectaculaire en 1994). Il est cependant également possible que la dispersion de la comète du Dryas récent n'ait eu lieu qu'après qu'elle eut pénétré dans l'atmosphère terrestre. Dans un cas comme dans l'autre, certains morceaux explosèrent en l'air, quand d'autres – mesurant jusqu'à 2 kilomètres de diamètre – s'écrasèrent en divers endroits de la calotte glaciaire nord-américaine et que d'autres encore poursuivirent leur route au sud-est à travers l'océan Atlantique, provoquant d'autres impacts sur la calotte glaciaire européenne. Les derniers, enfin, restèrent en l'air et continuèrent leur périple jusqu'au Moyen-Orient, dans les environs de la Turquie, du Liban et de la Syrie, où survint la dernière série de collisions.

Les preuves de l'existence de la comète sont si récentes, et l'hypothèse de l'impact est si contestée, que personne ou presque ne s'est encore intéressé aux effets immédiats qu'ont eus ces multiples impacts majeurs sur les inlandsis nord-américains. En tout état de cause, la glace – encore épaisse de 2 kilomètres il y a

12 800 ans – a dû absorber l'essentiel du choc, ne laissant que peu de traces sur le sol. Malgré tout, certains chercheurs ont entrepris de se diriger vers nombre de cratères possibles.

L'un des candidats est le Charity Shoal du lac Ontario. Constitué d'un léger rebord encerclant un petit bassin circulaire d'environ 1 kilomètre de diamètre et 19 mètres de profondeur, il a été étudié par une équipe de scientifiques menée par Troy Holcombe. Ils en ont déduit qu'il s'agissait vraisemblablement d'un impact d'origine extraterrestre, et qu'il pouvait bien avoir été créé à la fin du pléistocène, vers le début du Dryas récent ¹.

De la même façon, le cratère de Bloody Creek – un demi-kilomètre de diamètre pour 10 mètres de profondeur –, situé dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse, a été identifié comme point d'impact potentiel par Ian Spooner, George Stevens et d'autres, dans un article de 2009 publié dans *Meteoritics and Planetary Science*. Ils ne pouvaient rien affirmer quant à son âge, mais soulignaient néanmoins que « l'impact sur un glacier durant la fin de la glaciation du Wisconsin d'il y a environ 12 000 ans pourrait avoir dissipé l'essentiel de l'énergie du choc, aboutissant à la morphologie actuelle de Bloody Creek ² ».

Un troisième candidat potentiel serait le cratère de Corossol, dans le golfe du Saint-Laurent, toujours au Canada. Découvert par le service hydrographique canadien durant une cartographie sous-marine, le Corossol mesure 4 kilomètres de diamètre, ce qui implique un impacteur faisant jusqu'à 500 mètres de diamètre. Le cratère se trouve actuellement sous 40 à 185 mètres d'eau. Au moment de sa découverte, on l'imagina extrêmement vieux, remontant à la fin de l'ordovicien moyen, soit il y a 470 millions d'années environ ³. Cependant, des recherches récentes mettent en doute cette chronologie. Par exemple, M.D. Higgins et ses collègues de l'université de Québec et de la Commission géologique du Canada avancèrent, dans un article présenté lors de la 42^e Lunar and Planetary Science Conference de mars 2011, que :

La pénurie de sédiments dans le cratère peut indiquer qu'il est encore jeune. L'âge minimal a été établi en utilisant les données obtenues grâce à une carotte de sept mètres prélevée dans la dépression centrale. Après calibration des dates radio-carbone, l'âge des coquillages trouvés dans les sédiments a été calculé et a permis

d'estimer par extrapolation l'âge de la base de la séquence sédimentaire à 12 900 ans environ. [...] C'est le plus jeune âge possible de l'impact ⁴.

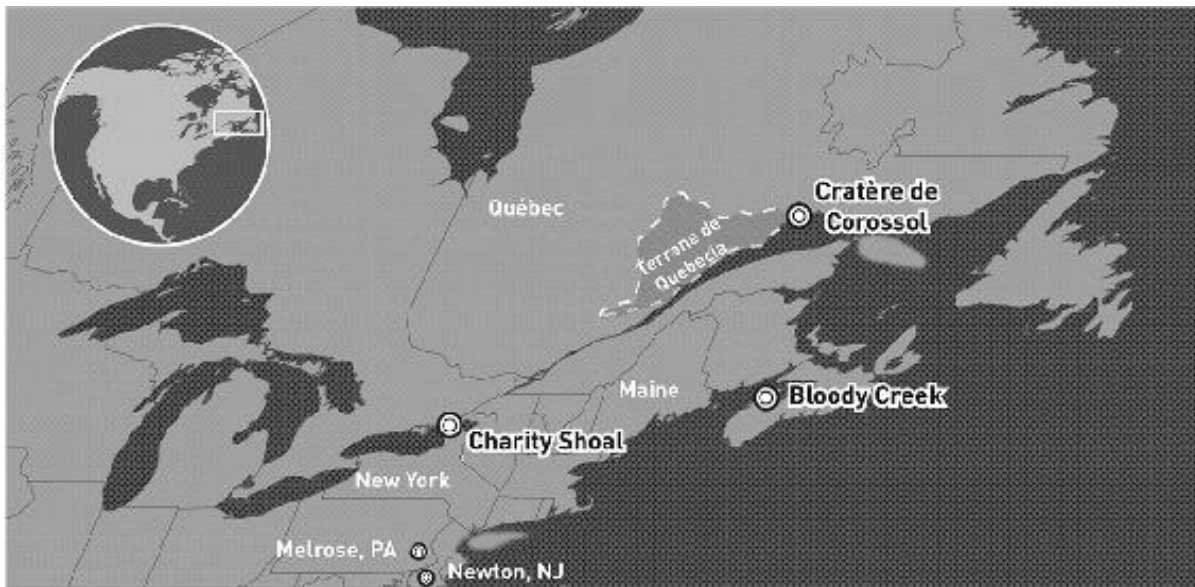


Figure 21

Ce « plus jeune âge possible » de 12 900 ans se trouve donc dans la marge d'erreur de 12 800 plus ou moins 150 ans qui est actuellement admise pour la limite du Dryas récent ⁵. En d'autres termes, si les découvertes de Higgins et son équipe sont confirmées, le Corossol pourrait bien être l'un des cratères « manquants » laissés par la comète du Dryas récent. L'identification certaine d'un tel cratère serait la cerise sur le gâteau pour Firestone, Kennett, West et les autres scientifiques croyant à l'impact, mais comme ils l'ont répété maintes fois, ils n'ont pas besoin de cratères pour prouver leur hypothèse, puisque aucune trace flagrante n'a dû être laissée par des explosions aériennes ou des collisions sur la calotte glaciaire.

Néanmoins, Charity Shoal, Bloody Creek et le Corossol ne sont pas seuls. Un quatrième site d'impact possible a été identifié quelque peu à l'ouest du Corossol, dans une zone baptisée par les géologues le « terrane de Quebecia ». De fortes concentrations de microsphérules de la LDR trouvées près des villes de Melrose, en Pennsylvanie, et de Newtonville, dans le New Jersey, ont été

analysées par Wu, Sharma, LeCompte, Demitroff et Landis dans un article publié en septembre 2013 dans le *Proceedings of the National Academy of Sciences*. Leur conclusion était qu'un impact sur l'inlandsis laurentidien avait pénétré le soubassement du terrane de Quebecia et projeté des éjectas haut dans l'atmosphère. Parmi ceux-ci se trouvaient des sphérules de deux à cinq millimètres de diamètre, qui furent éparpillées par les vents avant de retomber en pluie à des centaines de kilomètres de là, dans la région de Melrose-Newtonville. Fait remarquable, les analyses révélèrent que les sphérules contenaient :

des minéraux tels que la suessite, qui se forme à des températures excédant 2 000 °C. La structure brute, la minéralogie et l'âge des sphérules semblent cohérents avec une formation en tant qu'éjectas consécutifs à un impact d'il y a 12 900 ans. [...] Les éléments appartenant aux terres rares, ainsi que les isotopes Sr et Nd des sphérules indiquent qu'elles proviennent du terrane de Quebecia ⁶.

« Nous avons fourni les preuves d'un impact sur la couche glaciaire, conclut l'un des coauteurs de l'étude, Mukul Sharma. Nous avons pour la première fois restreint la zone où l'impact du Dryas récent a eu lieu, même si nous n'avons pas encore découvert le cratère correspondant ⁷. »

À en juger par l'apparente trajectoire nord-ouest sud-est de la comète ⁸, le Charity Shoal du lac Ontario, les éjectas provenant du terrane de Quebecia, le cratère de Corossol dans le golfe du Saint-Laurent et le site de Bloody Creek, en Nouvelle-Écosse, pourraient indiquer les impacts du dernier gros fragment à avoir frappé l'Amérique du Nord. Mais d'autres encore plus larges – ceux d'un diamètre de 2 kilomètres qu'envisagent Firestone, Kennett et West – auraient inévitablement frappé la calotte glaciaire *plus tôt* dans leur périple, orientant ainsi les recherches vers le nord et l'ouest. C'est vers ces impacts hypothétiques, sur les extrémités occidentales des inlandsis laurentidien et de la Cordillère, que nous devrions chercher la source possible de la fonte ayant causé l'inondation de Bretz.

Pensée radicale

Même si la notion de vidanges du lac glaciaire Missoula a depuis longtemps été acceptée par le courant scientifique dominant comme source des importants dégâts décrits par Bretz, il est essentiel de souligner que nombre de scientifiques émérites et hautement diplômés continuent à différer d'opinion. L'un des plus importants opposants à cette théorie est John Shaw, professeur de sciences de la terre à l'université d'Alberta, au Canada. Shaw considère que le volume d'eau du lac Missoula, estimé à environ 2 000 kilomètres cubes à son maximum, ne suffit pas à expliquer les preuves de terrain. Sa propre hypothèse est qu'une immense quantité d'eau de fonte – de l'ordre de 100 000 kilomètres cubes – a été retenue par un réservoir subglaciaire, profondément enfoui sous l'inlandsis nord-américain, et que les dégâts ont été causés par une unique vidange de ce réservoir⁹.

Les chercheurs japonais Goro Komatsu, Hideyaki Miyamoto, Kazumasa Itoh et Hiroyuki Tosaka ont mené à bien de nombreuses simulations informatiques sur des inondations cataclysmiques dans les Scablands et partagent l'opinion de Shaw selon laquelle le lac glaciaire Missoula était loin d'être, à lui seul, suffisamment important pour être responsable d'autant de dégâts :

Même la vidange totale du lac Missoula ne suffit pas à expliquer les lignes d'eau si hautes trouvées sur le terrain. [...] L'inondation subglaciaire venue du nord que propose Shaw pourrait fournir une explication au volume d'eau considérable enregistré dans les Channeled Scablands¹⁰.

De même, Victor Baker, professeur en hydrologie et ressources en eau de l'université d'Arizona, ainsi que Jim O'Connor, du centre des sciences aquatiques dépendant du United States Geological Survey (Institut d'études géologiques des États-Unis), ont exprimé leurs doutes face aux « arguments en faveur de *jökulhlaups* colossaux » émanant du Missoula :

De notre point de vue, il existe encore un certain nombre d'anomalies entre certains aspects des preuves de terrain et les modèles conceptuels qui ont été soutenus. La position selon laquelle « l'hypothèse d'une multitude d'inondations vient compléter la théorie pleine d'imagination de Bretz » (Waite, 1985, p. 1286) risque, de façon prématurée, de détourner l'attention de problèmes notables subsistant dans l'interprétation des caractéristiques topographiques spectaculaires des Channeled Scablands¹¹.

En 1977, le géologue C. Warren Hunt chercha à mener une enquête détaillée sur l'inondation de Bretz. S'il se lança dans une telle entreprise, c'est parce que, à l'instar des spécialistes susmentionnés, il n'était pas convaincu par la théorie – qui assumait le statut de fait irréfutable depuis le milieu des années 1970 – selon laquelle les dégâts causés par l'eau dans les Scablands avaient été causés par des débâcles glaciaires du lac Missoula. L'insatisfaction de Hunt venait de sa grande connaissance des barrages et de la façon dont les concevoir pour tirer le meilleur parti de la topographie. Le fond du problème, selon lui, était que le barrage de glace évoqué sur la Clark Fork River, derrière lequel se serait accumulée l'eau du lac Missoula, n'aurait jamais pu tenir.

Commençons par considérer les statistiques. Selon l'USGS, le lac glaciaire Missoula à son plus haut – c'est-à-dire au niveau qu'il était censé avoir atteint avant que le barrage de la Clark Fork ne cède – couvrait un territoire d'environ 7 800 kilomètres carrés et contenait un volume d'eau estimé à 2 000 kilomètres cubes. Sa surface se serait trouvée 1 265 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais le fond variait en altitude, si bien que le US Geological Survey calcule que le lac aurait été profond d'environ 290 mètres à l'emplacement actuel de Missoula, 80 mètres à Darby et environ 335 mètres près de Polson. Au niveau du barrage, en revanche, une déclivité à sa base aurait accru la profondeur jusqu'à plus de 600 mètres (son point le plus profond, plus de deux fois la profondeur de l'actuel lac Supérieur¹²).

Tout en validant largement les chiffres de l'USGS, C. Warren Hunt rejeta catégoriquement :

la possibilité que de la glace ait pu former un barrage suffisant pour endiguer une profondeur d'eau de 640 mètres. [...] Si l'on considère que l'ingénierie moderne se sert des soubassements naturels pour renforcer la prise de barrages de 150 mètres, n'importe quel lecteur jugerait probablement futile de suggérer qu'un barrage de glace formé au hasard aurait pu endiguer la Clark Fork sur onze kilomètres, sans contrefort intermédiaire, et retenir une quantité d'eau exerçant une pression quatre fois supérieure à celle subie par les barrages en béton modernes¹³ !

L'incrédulité de Hunt concernant un barrage de glace haut de plus de 600 mètres et long de 11 kilomètres est confortée par des études affirmant que « dans un lac d'une profondeur de 200 mètres environ, la pression hydrostatique exercée sur un barrage de glace suffirait à

percer un trou dans la paroi. Une fois foré, ce trou s'élargirait par friction, permettant l'écoulement de l'eau du lac¹⁴. »

À plus de trois fois cette hauteur, l'hypothèse du barrage de Clark Fork semble donc bel et bien invraisemblable.

Pourtant, comme nous l'avons vu plus haut, Hunt était d'accord avec les statistiques de l'USGS. La surface du lac Missoula a sans doute culminé à une époque à 1 265 mètres au-dessus du niveau de la mer, et le lac a donc bel et bien dû atteindre une profondeur d'environ 640 mètres dans la vallée de la Clark Fork, entre la chaîne montagneuse de Bitterroot et celle de Cabinet. Cela est également confirmé par une ligne marquant le niveau des hautes eaux à cette altitude ; d'autres, situées plus bas, montrent sans équivoque de nombreuses hauteurs d'eau inférieures à celle-ci¹⁵. Pour pallier ce qu'il persistait à considérer comme une impossibilité géologique, Hunt supposa qu'une *inondation gigantesque, de plus de 1 000 mètres de profondeur*, avait dû déferler sur toute la région à la fin de la période glaciaire, remplissant au passage les divers bassins du lac Missoula jusqu'à une hauteur de 1 265 mètres, où se trouve la plus haute ligne des hautes eaux, avant de former les autres lignes en descendant¹⁶.

Pour justifier cette crue exceptionnelle, Hunt suggéra :

un raz-de-marée provoqué par une sorte d'attraction gravitationnelle de source céleste, dont la nature dépasse les compétences de l'auteur, a dû résulter en une [...] vague [...] s'élevant 1 600 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. [...] Les eaux furent retenues sur place plusieurs semaines [...] durant lesquelles un mouvement de fond puissant a pu faire flotter partiellement les glaciers et développer les plages les plus élevées du « lac Missoula ». Les flux et reflux, ainsi que la formation de plusieurs plages plus basses, ont permis le déblaiement des gorges, le déplacement de dépôts glaciaires, de talus et de cônes de déjection plus anciens, érodant ainsi les « Scablands », faisant dériver la glace, arasant les roches empêchant le passage de la vague, causant l'aggradation des vallées et la dérivation des cours d'eau, déposant des rochers dans des deltas ou cônes alluviaux sous-marins. En dernier lieu, une couche de limon fut déposée dans le sillage de la vague, surtout dans les eaux plus calmes des estuaires en cul-de-sac¹⁷.

En d'autres termes, Hunt revenait à l'intuition première de Bretz, en évoquant une inondation gigantesque comme source des dommages causés au plateau du Columbia. En 1977, l'idée qu'un raz-de-marée d'eau de mer débordant les estuaires (et provoqué par l'attraction gravitationnelle engendrée par un hypothétique corps

céleste¹⁸) est, cependant, indéfendable, comme Hunt lui-même le reconnut quand il réexamina le sujet quelques années plus tard dans son ouvrage de 1990, *Environment of Violence*. Admettant que « la solution du raz-de-marée [était] fragilisée par la distance des océans et l'absence de preuves le long des tracés possibles¹⁹ », il chercha d'autres sources susceptibles d'avoir fourni une quantité d'eau suffisante à causer les dégâts au paysage qu'il avait pu constater sur le terrain. Il envisagea notamment la théorie de John Shaw concernant un éventuel réservoir subglaciaire de 100 000 kilomètres cubes d'eau de fonte, mais posa un certain nombre de questions pertinentes :

Comment une telle fonte aurait-elle pu avoir lieu sans une source de chaleur, comme l'activité volcanique qui précipite les *jökulhlaups* islandais ? Quel régime climatique aurait pu permettre une telle fonte ? Pourquoi l'eau n'aurait-elle pas soulevé la périphérie de la calotte glaciaire et émergé sans s'accumuler peu après avoir été produite par la fonte ? Quel mécanisme d'endiguement autoriserait la formation d'un vaste lac subglaciaire [...] sous 3 000 mètres de banquise ? Et, sous l'épaisseur maximale de la glace, l'eau n'aurait-elle pas naturellement tenté de s'échapper vers les bords de la calotte glaciaire, où la pression était moindre ? Existe-t-il la moindre possibilité qu'une chambre d'eau infraglaciale aussi vaste ait pu s'accumuler²⁰ ?

En bref, Hunt n'y croyait pas. En outre, les 100 000 kilomètres cubes évoqués par Shaw dans sa théorie n'auraient, à son avis, pas suffi. Une quantité presque dix fois supérieure aurait été nécessaire pour aboutir à de tels bouleversements topographiques. Le raz-de-marée, le lac glaciaire Missoula et le réservoir subglaciaire de Shaw jetés aux oubliettes, Hunt ne voyait plus qu'une solution – si étonnamment catastrophiste fût-elle. D'une manière ou d'une autre, et de façon très rapide, une immense partie de la calotte glaciaire nord-américaine avait dû fondre. Après avoir effectué les calculs adéquats, Hunt avait conclu que 840 000 kilomètres cubes, c'est-à-dire environ dix pour cent de toute la zone recouverte par la glace, « aurait forcément dû fondre²¹ ».

Le lecteur se souviendra que Bretz avait initialement envisagé quelque chose de semblable, avant de s'avouer vaincu par l'impossibilité d'un réchauffement climatique radical ou d'une activité volcanique subglaciaire (aucun des deux ne s'était produit, tout simplement) pour justifier de la quantité d'eau fondue que « son » inondation impliquait. Finalement, comme nous l'avons vu, il se

résolument à admettre que des vidanges successives du lac glaciaire Missoula étaient responsables. En 1990, Hunt se retrouvait confronté au même dilemme – sauf qu'il avait déjà éliminé le Missoula de la liste des suspects –, mais se révéla extraordinairement compétent, clairvoyant et novateur en écrivant sans préambule :

La chaleur terrestre n'aurait pas pu faire fondre assez de banquise pour produire le volume d'eau nécessaire à une telle inondation. [...] *Une source de chaleur cométaire aurait en revanche pu faire l'affaire*²². (L'accentuation est de moi.)

Pour faire fondre dix pour cent de la calotte glaciaire nord-américaine, Hunt calcula que l'énergie cinétique produite par une comète d'un demi-kilomètre de diamètre aurait suffi :

Une comète du même type que celle ayant explosé au-dessus du site de la Toungouska, en 1908, aurait pu produire une telle chaleur. Le grand lac qu'elle aurait pu créer au milieu de la couche de glace aurait facilement pu creuser des galeries sous le reste du glacier, puis émerger dans toutes les directions, provoquant des inondations catastrophiques. *Une fonte de la glace liée à une comète semble être la seule explication au déferlement d'une telle quantité d'eau sur une si courte période*²³. (L'accentuation est de moi.)

Anticipant l'objection selon laquelle aucun cratère n'avait été trouvé, Hunt souligna que l'événement de la Toungouska – une explosion aérienne – n'avait pas non plus laissé de cratère ni de couche d'éjecta. De plus, concernant un hypothétique impact cométaire dans la couche glaciaire nord-américaine :

tous les éjectas et la matière cométaire auraient vraisemblablement été emportés par la crue provoquée, et se seraient retrouvés dispersés sur tout le territoire de la dérivation, loin de leur source. Ainsi diluées et mélangées à d'autres débris, les preuves directes de l'éjecta ou des fragments d'explosion seraient difficiles à identifier, si ce n'est définitivement perdues pour la science²⁴.

Enfin – et là, le côté devin de Hunt devient presque inquiétant ! –, Hunt souligna que des « sphérules de verre, si elles venaient à être découvertes dans les débris glaciaires, pourraient conforter cette théorie²⁵ ».

Ayant écrit ces lignes il y a un quart de siècle, il ne pouvait pas se douter alors que, à compter de 2007, une équipe de scientifiques de pointe défendrait la cause d'impacts cosmiques sur la calotte glaciaire nord-américaine et, en l'absence de cratères évidents,

déduiraient l'essentiel de leurs preuves de microsphérules, de verre fondu et de nanodiamants.

Comment changer le climat mondial en un instant

Hunt suggérait donc qu'un objet relativement modeste d'un demi-kilomètre de diamètre aurait été chargé d'assez d'énergie cinétique pour provoquer la fonte d'environ un dixième de la calotte glaciaire nord-américaine, provoquant ainsi une inondation cataclysmique. Vingt-cinq ans plus tard, comme nous l'avons vu, les partisans de l'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent soutiennent que de multiples impacteurs de 2 kilomètres de diamètre ont pu frapper la couche de glace²⁶. S'ils ne se trompent pas, les crues provoquées durent être d'une ampleur presque inimaginable. Et elles ne se seraient pas cantonnées à Channeled Scablands du plateau du Columbia. L'hypothèse de la comète envisage une pluie d'impacts sur toute la calotte glaciaire nord-américaine, du Pacifique à l'Atlantique ; nous devrions donc bien trouver des preuves d'inondations de partout.

C'est le cas. Le plateau du Columbia exhibe des Scablands ravagées par les flots, mais l'État du New Jersey, situé bien plus à l'est, aussi. Le plateau du Columbia est remarquable par ses vallées et ses collines jonchées d'immenses blocs erratiques charriés par les glaciers, mais l'État de New York également. En réalité, perchés sur les surfaces rocheuses de Central Park, à Manhattan, se trouvent nombre d'imposants rochers erratiques, notamment composés de diabase venant de Palisades Sill, le long de l'Hudson, et de schiste encore plus lointain. Autre fait intéressant : alors que le plateau du Columbia a ses coulées, l'État de New York a ses Finger Lakes. On a longtemps cru que ces derniers avaient été creusés par les glaciers, mais leur géomorphologie évoque beaucoup celle des coulées, et certains chercheurs pensent désormais qu'ils ont été formés sous des pressions extrêmes par de l'eau de fonte glaciaire – un processus lié par des preuves sédimentaires à « l'effondrement des inlandsis continentaux²⁷ ».

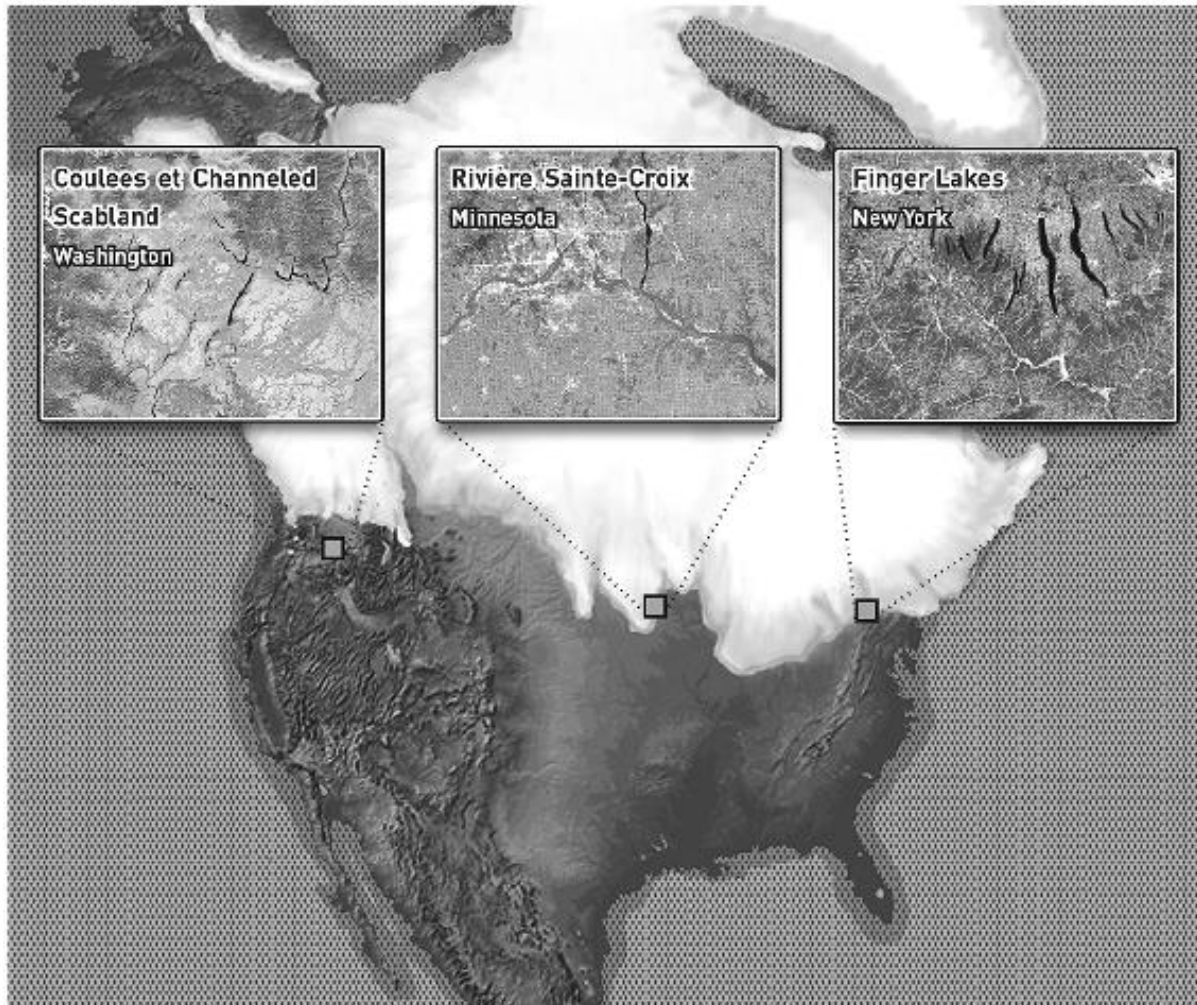


Figure 22

Comme au Minnesota, Randall Carlson et moi découvrons un étalage spectaculaire de plus de quatre-vingts kettles glaciaires géants sur la Saint Croix River, où nous achevons notre long périple à travers l'Amérique du Nord. L'un d'eux est large de 3 mètres et profond de 20 mètres, ce qui en fait le kettle le plus profond jamais exploré. D'autres, pas encore fouillés, sont encore plus larges, et donc probablement plus profonds. Et tous, sans exception, ont été creusés par des flots turbulents à la fin de la période glaciaire – des flots provenant, selon Randall, du lobe supérieur de l'inlandsis laurentidien.

— On pourrait passer une vie à arpenter cette terre sans voir tout ce qu'il y a à voir, me déclare-t-il. Les effets d'une inondation

d'ampleur exceptionnelle ont été largement étudiés sur les contreforts orientaux des Rocheuses, tant aux États-Unis qu'au Canada, mais aussi dans les États des Grandes Plaines et aux abords des Grands Lacs, en Pennsylvanie, dans l'ouest de New York et en Nouvelle-Angleterre. Toutes les provinces canadiennes conservent des preuves à grande échelle d'inondations gigantesques. Toutes les régions dans ou près de la zone de la dernière grande glaciation ont subi les effets de crues intenses et gigantesques.

Mais la question qui reste en suspens concerne l'origine de ces inondations.

Après avoir été contraints et forcés de concéder qu'une inondation avait bel et bien eu lieu, les gradualistes, comme nous l'avons vu, se sont ensuite engagés dans une véritable histoire d'amour avec le lac glaciaire Missoula, l'érigeant – ainsi que ses glorieux *jökulhlaups* – au rang d'unique responsable des étonnantes caractéristiques diluviennes des Channeled Scablands sur le plateau du Columbia. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que d'autres crues de la période glaciaire dont on aurait validé l'existence soient aussi attribuées à des *jökulhlaups* émanant de lacs de glace.

Plus encore, ce sont les inondations liées aux débâcles glaciaires – au lieu de quoi que ce soit d'aussi grossièrement catastrophiste qu'une comète – qui sont présentées par le courant scientifique dominant comme la cause la plus probable du Dryas récent. L'immense lac glaciaire Agassiz, qui s'étendait sur l'essentiel du Manitoba, le nord-ouest de l'Ontario, le nord du Minnesota, et l'est du Dakota du Nord et du Saskatchewan, est particulièrement concerné. Il y a environ 13 000 ans – c'est-à-dire juste avant le commencement du Dryas récent –, le lac Agassiz aurait recouvert pas moins de 440 000 kilomètres carrés quand un barrage de glace aurait cédé, laissant s'échapper une partie substantielle de son contenu (peut-être 9 500 kilomètres cubes), qui se serait déversée dans un lit suivant celui du fleuve Mackenzie pour plonger dans la plaine costale de l'Arctique canadien, puis dans l'océan Arctique²⁸. Là, un courant nommé le gyre de Beaufort l'aurait peu à peu dévié vers l'Atlantique nord et la dérive transpolaire :

Le lent écoulement vers le sud des eaux de fonte par le détroit de Fram procure à l'Arctique un mécanisme unique capable de transformer l'écoulement bref d'une grande quantité d'eau en une déviation considérablement plus longue, modérée et soutenue vers l'Atlantique nord²⁹.

Ce qui a empiré les choses est le fait que, *dans le même temps*, d'immenses quantités de glace fondue se déversaient également dans l'Atlantique nord depuis d'autres lacs glaciaires, ou directement depuis l'inlandsis laurentidien³⁰. Cet effet combiné aurait, selon la théorie, tant perturbé la circulation océanique que celle-ci aurait modifié le climat mondial.

Un grand jaillissement d'eau douce très froide émanant de la fonte de l'inlandsis du Laurentide a déferlé sur l'Atlantique nord. Il a empêché les eaux chaudes et salées provenant du sud de l'océan et voyageant très en profondeur (le Gulf Stream) de remonter vers la surface. Le retournement normal des eaux a été interrompu. En conséquence, l'atmosphère au-dessus de l'océan, habituellement réchauffée par l'eau, est restée froide, tout comme l'air au-dessus de l'Europe et de l'Amérique du Nord³¹.

Il s'agit là de considérations extrêmement techniques sur lesquelles nous n'avons pas besoin de nous attarder trop longuement ici. En bref, la circulation méridienne de retournement de l'Atlantique, aussi appelée circulation thermohaline, est le grand tapis roulant de l'océan³², qui transporte non seulement les eaux équatoriales, chaudes et salées, vers la surface et vers le nord – où elles finissent par refroidir et replonger au large des côtes du Groenland et de la Norvège –, mais aussi les eaux profondes de l'Atlantique nord vers le sud, les renvoyant lentement vers l'équateur, où elles se mélangent avec les eaux plus chaudes avant de remonter à la surface et de perpétuer le cycle :

Elle charrie de vastes quantités d'eau, de chaleur, de sel, de carbone, de nutriments et d'autres substances autour du globe, et relie la surface de l'océan et l'atmosphère avec l'immense réservoir des profondeurs. Ainsi, son rôle est d'une importance capitale dans le système climatique planétaire³³.

Selon les scientifiques, c'est l'interruption de ce cycle crucial, délicatement équilibré, finement entremêlé et extrêmement complexe qui a causé ce refroidissement spectaculaire du Dryas récent. Que cette interruption vienne de l'écoulement colossal d'eaux de vidange de lacs glaciaires et de l'inlandsis laurentidien fait également consensus. L'une des énigmes majeures que soulève en

revanche S.J. Fiedel dans un article incisif publié dans la revue *Quaternary International* est pourquoi cet événement s'est produit il y a 12 800 ans, et non 800 ans ou 1 000 ans plus tôt, au pic de la période de réchauffement – appelée période interstadiaire de Bølling-Allerød – qui a immédiatement précédé le Dryas récent³⁴. Intuitivement, on aurait tendance à croire que la fonte aurait dû être plus importante durant la période de réchauffement. En réalité, pourtant, ce n'est qu'à la limite entre le Bølling-Allerød et le Dryas récent que le jaillissement des eaux de fonte a eu lieu.

La clé de ce mystère semble évidente à Richard Firestone, Allen West, Jim Kennett et les autres partisans de l'impact cosmique du Dryas récent : il n'y a pas de mystère, tout simplement ! Selon eux, les immenses inondations ayant si radicalement modifié le climat planétaire ont été causées par de multiples fragments de comète ayant fendu l'atmosphère terrestre pour venir s'écraser sur la calotte glaciaire – pas l'unique fragment d'un demi-kilomètre de diamètre qu'avait envisagé C. Warren Hunt, mais non moins de huit fragments – et peut-être plus –, dont certains pouvaient mesurer jusqu'à 2 kilomètres de diamètre³⁵.

La chaleur colossale générée par de tels impacts, combinée, comme nous l'avons vu, à une puissance explosive estimée à 10 millions de mégatonnes, aurait fourni toute l'énergie nécessaire à provoquer une fonte véritablement cataclysmique d'immenses parties de la calotte glaciaire nord-américaine. L'inondation gigantesque qui se serait ensuivie, après avoir érodé la terre sur son passage, aurait effectivement déferlé dans les océans en un « grand jaillissement d'eau douce », qui aurait provoqué l'interruption de la circulation méridienne de retournement de l'Atlantique, faisant régner un froid polaire sur la planète pendant les 1 200 années suivantes. La situation aurait empiré à la suite de l'injection de poussière et d'énormes nuages de fumée dans les couches supérieures de l'atmosphère, « bloquant les rayons du soleil pendant une période prolongée ». Ce qui, naturellement, aurait fait baisser un peu plus les températures. Par ailleurs :

L'impact, suivi de nombreux incendies et du brusque changement climatique, aurait vraisemblablement contribué à l'extinction rapide de la mégafaune et de bien d'autres espèces animales³⁶.

Le lecteur se rappellera que non moins de trente-cinq genres de mammifères nord-américains ont disparu durant le Dryas récent³⁷. Nous recherchons donc, par définition, « un mécanisme d'extinction capable d'anéantir jusqu'à trente-cinq genres d'un continent en un instant géologique³⁸ ». Nous ne devons par ailleurs pas considérer seulement l'Amérique du Nord, car l'essentiel de la mégafaune sud-américaine ayant prospéré avant le Dryas récent a également disparu il y a environ 12 000 ans, soit avant la fin du Dryas récent³⁹.

Se pourrait-il que ces créatures aient trop été chassées par les humains de l'époque ? Cette question effleure un point controversé : quand, au juste, les premiers hommes sont-ils arrivés aux Amériques ? Et d'où venaient-ils ? Quelles que soient les réponses à ces interrogations, il semble peu plausible que des bandes de chasseurs-cueilleurs nomades aient eu la motivation et les compétences nécessaires à rayer de la carte tant d'animaux, dont certains géants comme le mammoth américain, sur deux continents à la fois, sur une période de temps si brève. De plus, nombre d'éléments portent à croire que les humains américains auraient eux-mêmes connu une période de grande difficulté durant le Dryas récent, qui aurait considérablement réduit leur motivation et leurs compétences. Les preuves archéologiques venant d'Amérique du Sud sont limitées, mais, au Nord, c'est à cette époque que la culture Clovis, avec ses armes de pierre sophistiquées, a subitement disparu des tablettes. En réalité, tous les indicateurs possibles désignent « un déclin significatif et/ou une réorganisation de la population humaine durant les premiers siècles du Dryas récent⁴⁰ ».

Une fois encore, la seule explication complètement plausible est l'hypothèse de l'impact cosmique défendue par Firestone, Kennett, West et leur grand groupe de collègues et coauteurs.

À la lumière de leurs découvertes, que nous avons copieusement passées en revue au cours des chapitres précédents, je crois aux données suivantes :

1. Il y a effectivement eu une inondation cataclysmique en Amérique du Nord à la fin de la période glaciaire.
2. Elle n'a pas été principalement causée par la vidange de lacs glaciaires, mais par la fonte rapide, presque instantanée, d'une

grande partie de la calotte glaciaire.

3. La source de chaleur ayant entraîné cette fonte venait de l'énergie cinétique d'une série d'impacts de fragments de comète géante ayant pénétré l'atmosphère terrestre au-dessus de l'Amérique du Nord il y a 12 800 ans et bombardé les inlandsis continentaux.
4. L'Amérique du Nord, tout en étant à l'épicentre du désastre, est loin d'avoir été la seule région touchée. D'autres fragments de la comète en désintégration, dont certains particulièrement gros, semblent avoir frappé la calotte glaciaire européenne. Dans cette optique, il peut être à noter que de récentes recherches au sonar haute-résolution dans la Manche, dont le fond n'était pas immergé durant la période glaciaire, ont révélé des preuves d'inondations cataclysmiques sous la forme d'un réseau long de 400 kilomètres de vallées, submergées et partiellement remplies, creusées dans la roche. « Ces données montrent un ensemble de modelés qui, mis bout à bout, indiquent une origine fluviale catastrophique », affirment les auteurs d'une étude publiée dans *Nature*. Celle-ci fait explicitement le lien entre ces modelés désormais submergés et « le relief de Cheney-Palouse, dans les Channeled Scablands de l'État de Washington, aux États-Unis ». Les auteurs précisent qu'ils ne « peuvent pas déterminer la date précise de l'événement ». Ils concluent, en revanche, en expliquant que leur étude « fournit la première preuve directe qu'une inondation gigantesque est responsable du découpage de la vallée de la Manche. Nos observations sont cohérentes avec l'érosion causée par des crues de grande amplitude, comme dans les Channeled Scablands⁴¹ ».
5. Mis bout à bout, plus de 50 millions de kilomètres carrés de la surface de la Terre ont été concernés par les impacts et les explosions aériennes de fragments de la comète du Dryas récent, certains énormes, d'autres plus petits, mais tous dévastateurs, que ce soit en Amérique du Nord, dans tout l'Atlantique ou d'un bout à l'autre de l'Europe, avec une dernière pluie de roches tombant jusqu'au Moyen-Orient.
6. Les effets combinés de ces multiples impacts, et en particulier l'immense afflux d'eau douce dans les océans Arctique et Atlantique qui s'est ensuivi, ont causé la période de

refroidissement du Dryas récent, un cataclysme d'ampleur planétaire ayant provoqué l'extinction d'un nombre colossal d'espèces animales et considérablement accablé l'humanité.

7. Les pertes humaines ne se résument peut-être pas à l'éradication de certaines cultures de chasseurs-cueilleurs comme les Clovis en Amérique du Nord. Il faut étudier la possibilité qu'une civilisation avancée, désormais perdue pour l'histoire, ait aussi été anéantie.

Le printemps vient

Le plus frappant est que les changements climatiques radicaux survenus tant au début qu'à la fin du Dryas récent ont été planétaires et se sont déroulés en l'espace d'une génération humaine⁴². Une fois encore, c'est l'hypothèse de l'impact cosmique qui l'explique le mieux. La force explosive combinée des impacts (10 millions de mégatonnes) il y a 12 800 ans aurait projeté suffisamment d'éjectas dans l'atmosphère pour plonger la Terre dans une semi-obscurité prolongée évoquant un hiver nucléaire – le « temps des ténèbres » dont parlent tant de mythes anciens – capable de réduire le rayonnement solaire pendant plus de 1 000 ans. Le réchauffement spectaculaire entamé il y a 11 600 ans s'expliquerait ainsi par la dissipation du nuage d'éjectas, couplée à la fin de l'inertie s'étant emparée de la circulation thermohaline de l'Atlantique nord⁴³.

Une autre possibilité, pas nécessairement contradictoire avec aucun des mécanismes mentionnés ci-dessus, est qu'il y a 11 600 ans, la Terre ait eu un nouveau contact avec les débris de la même comète en fragmentation. Sauf qu'en cette occasion, selon certaines analyses, les principaux impacts n'auraient pas eu lieu sur la terre ni sur la glace, mais dans l'un des océans, projetant dans l'air des panaches de vapeur d'eau, créant ainsi un « effet de serre » qui aurait provoqué un réchauffement climatique plutôt qu'un refroidissement⁴⁴.

Selon le célèbre astronome britannique Sir Fred Hoyle :

La différence entre un océan chaud et un océan froid représente 10 années de rayonnement solaire. Ainsi, les conditions de chaleur produites par un effet de serre lié à

une forte vapeur d'eau doivent perdurer au moins une décennie pour produire la transformation requise de l'océan, et c'est justement la durée durant laquelle de l'eau projetée dans la stratosphère pourrait théoriquement y rester. La quantité d'eau nécessaire est si grande – 100 millions de millions de tonnes – que seul un événement rendrait cette hypothèse envisageable : la chute d'un objet de la taille d'une comète dans un océan majeur⁴⁵.

Il reste sans doute encore des recherches à effectuer pour déterminer les mécanismes exacts, dans toute leur complexité, qui ont provoqué la fin brutale du Dryas récent, mais les effets sur le climat mondial sont déjà bien compris. Ces inestimables fenêtres sur le passé que sont les carottes glaciaires prélevées au Groenland nous enseignent que :

les températures ont augmenté en moins d'une décennie lors de la transition climatique marquant la fin de l'intervalle de froid du Dryas récent et le début de l'ère plus chaude de l'holocène, 11 600 ans avant le présent⁴⁶. En moins de 20 ans, le climat dans la région nord-américaine est devenu plus doux et moins orageux, en conséquence de la retraite rapide de la banquise recouvrant la mer. Un réchauffement de 7 °C a eu lieu sur une période d'environ 50 ans⁴⁷.

Dans le même intervalle, sur la ceinture subalpine de l'ouest de l'Europe, des espèces d'arbres qui n'avaient encore jamais été présentes – dont le *Larix*, le *Pinus cembra* et le *Betula* – se sont soudain mises à proliférer⁴⁸.

Dans le nord-ouest du Montana, aux États-Unis, la glace qui recouvrait le col Marias est remontée dans la vallée depuis l'embouchure du canyon, et le glacier de Sun River a disparu purement et simplement il y a 11 200 ans⁴⁹.

Je pourrais citer des centaines d'autres exemples, mais le message est le même partout : de la Tasmanie aux Andes, de la Turquie au Japon, de l'Amérique du Nord à l'Australie, du Pérou à l'Égypte, l'hiver avait pris fin et un grand printemps planétaire avait commencé. « Telle est la renaissance du Cosmos », ainsi que le proclament les Hermetica. « C'est le recommencement de tout ce qui est bon, un rétablissement sacré et imposant de toute la nature⁵⁰ ... »

Une renaissance ?

Un recommencement ?

Un rétablissement ?

Mais de quoi ? Qui était là avant ? Qu'y avait-il au juste à faire renaître ?

Nous aborderons ces questions dans les chapitres suivants.

TROISIÈME PARTIE
SAGES

Chapitre 7

La prochaine fois, le feu

Trois singularités se sont produites vers la fin de la dernière période glaciaire, toutes liées au commencement soudain et à la fin tout aussi brutale de la mystérieuse époque appelée Dryas récent :

1. Quelque part aux alentours d'il y a 12 800 ans, après plus de deux mille ans d'un réchauffement climatique ininterrompu (et avec une marge d'erreur de plus ou moins 150 ans que l'étude des données ne nous permet pas d'affiner), une inondation d'eau glaciaire a pénétré l'Atlantique nord si subitement et en telle quantité que toute la circulation océanique en a été perturbée. La source des flots était la calotte glaciaire nord-américaine. Les deux millénaires précédents ayant connu une hausse continue de la surface de l'eau, l'étude des données ne permet pas de déterminer quelle surface de littoral a été engloutie par cet événement. Mais avec tant d'eau douce libérée, nous pouvons conjecturer qu'une hausse du niveau de la mer aussi spectaculaire qu'instantanée a eu lieu ¹.
2. Durant le même instant géologique que le déferlement des eaux, les températures mondiales ont dégringolé et le climat sur Terre a subi le contrecoup de l'« été » long de 2 000 ans qui avait commencé environ 15 000 années en arrière (il y a 13 000 ans, les conditions se seraient tant améliorées que le climat aurait été plus chaud et humide qu'aujourd'hui), pour se transformer en un hiver féroce et glacial. Une fois encore, l'étude des données ne nous permet pas de calculer avec précision combien de temps après l'inondation le grand froid a commencé, mais, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, beaucoup d'indices portent à

croire que ce chamboulement des températures est survenu en l'espace d'une génération humaine. Dans le même laps de temps, les couches de glace qui, partout, étaient en train de fondre et de battre en retraite ont repris leur avancée intraitable, en même temps que le niveau de la mer a cessé de monter.

3. Il y a environ 11 600 ans, avec une fois encore une marge d'erreur de 150 ans dans un sens ou dans l'autre – mais, là aussi, probablement en l'espace d'une génération –, le gel a connu une fin abrupte, les températures mondiales se sont envolées et ce qu'il restait des calottes glaciaires s'est effondré, déversant leurs eaux résiduelles dans les océans de la planète, qui se sont élevés de façon spectaculaire pour atteindre une altitude proche du niveau actuel.

Nos ancêtres ont traversé ces changements tumultueux, et il est inconcevable qu'ils n'aient pas formulé le moindre commentaire dessus ni essayé de partager leur expérience. Leurs histoires et témoignages de première main auraient, à leur tour, intégré le précieux répertoire des traditions orales se transmettant de génération en génération, jusqu'à devenir complètement surannés. Comme le lecteur l'aura vu dans le chapitre 3, certains « mythes » amérindiens semblent évoquer les événements survenus à la fin de la dernière période glaciaire. Les inondations terribles ayant érodé et ravagé la terre y sont décrites en détail. Mais plus intéressantes encore sont les histoires concernant « l'étoile à la longue et large queue » qui « a volé bas ici une fois, il y a des milliers d'années », qui a « tout réduit en cendres » et « créé un monde nouveau » dans lequel « le climat était plus froid qu'avant ».

Ces traditions semblent avoir mémorisé les effets dévastateurs d'un impact cosmique que nous pouvons désormais dater de façon probante, dans la marge d'erreur admise, à 12 800 ans dans le passé. Nous avons vu comment les scientifiques Richard Firestone, Allen West, Jim Kennett et d'autres pensent que la comète s'est fractionnée en de multiples fragments, dont peut-être huit – certains d'un diamètre approchant 2 kilomètres – ont percuté la calotte glaciaire nord-américaine, provoquant une chaleur extrême ayant instantanément transformé des masses colossales de glace en eau

douce ayant perturbé la circulation océanique et joué un rôle capital dans le grand refroidissement du Dryas récent. Le lecteur se rappellera également que d'autres morceaux de la comète géante auraient frappé la calotte glaciaire nord-européenne ou seraient tombés en pluie sur des territoires encore plus lointains comme le Moyen-Orient. Ainsi, même si l'épicentre se trouvait en Amérique du Nord, il n'y a rien de surprenant à ce que le Dryas récent ait été un événement planétaire ayant touché des peuples et des cultures du monde entier.

Le plus surprenant est la cohérence remarquable avec laquelle les mythes de toutes les régions du globe évoquent non seulement des événements cataclysmiques, mais aussi les avertissements très spécifiques adressés à certains hommes « sages », « bons » ou « purs » *avant* le désastre imminent. Nous en avons vu divers exemples dans les traditions amérindiennes évoquées au chapitre 3, mais si nous traversons les océans et les continents loin de l'épicentre des impacts, nous trouvons des messages d'alerte identiques jusqu'au Moyen-Orient, la région la plus éloignée où les effets de la comète ont été enregistrés. Remarquez que cela ne signifie pas que le « champ de dispersion » des débris soit confiné dans les limites des 50 millions de kilomètres carrés admis actuellement. Cela signifie simplement que des échantillons de sédiments prélevés dans d'autres régions n'ont pour le moment pas forcément été testés à la recherche de nanodiamants, de sphérules magnétiques et vitreuses, de verre fondu, de platine ou de proxies récurrents de l'impact.

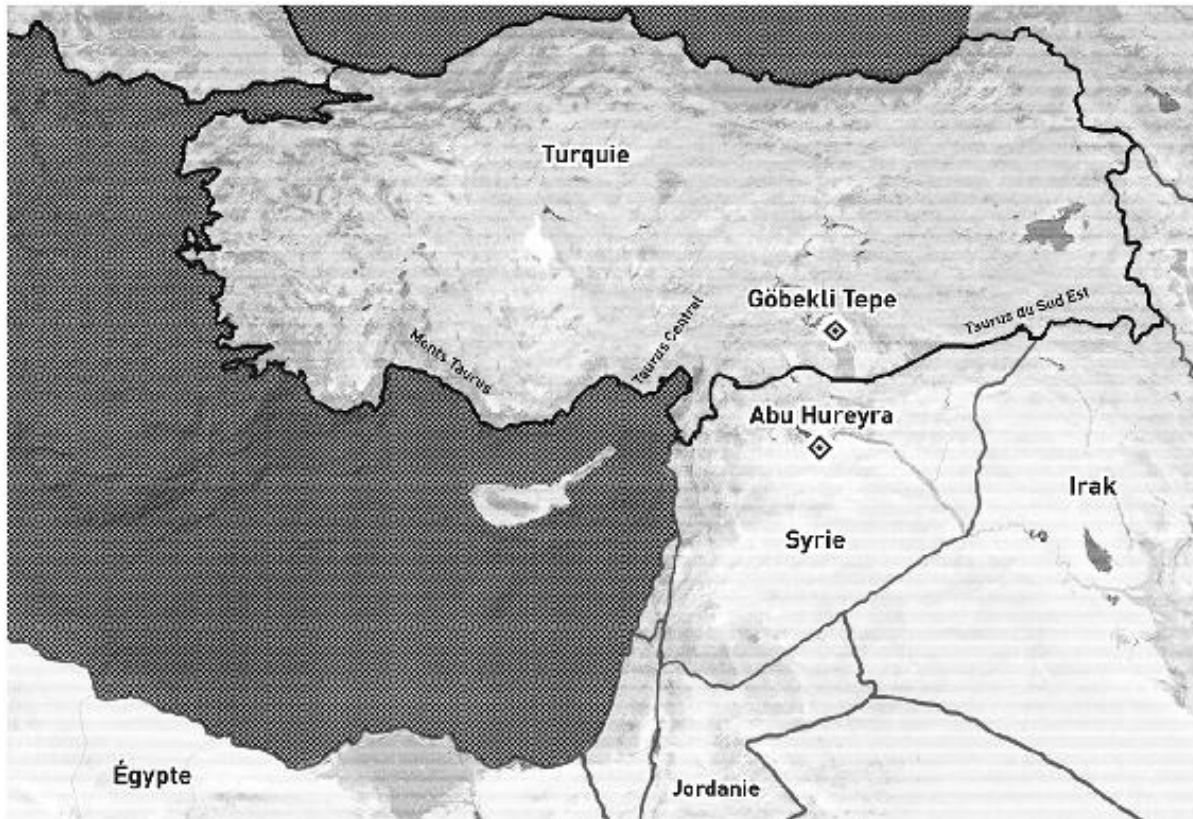


Figure 23

Si l'on se cantonne cependant aux recherches effectuées jusqu'à présent, le site le plus éloigné de l'Amérique du Nord ayant apporté des preuves irréfutables de l'existence de la comète du Dryas récent et de ses conséquences est un monticule archéologique syrien nommé Abu Hureyra, et fouillé en 1974, juste avant l'achèvement du barrage de Tabqa sur l'Euphrate, qui le noya sous les eaux du lac el-Assad. Des échantillons de sédiments issus de la tranchée archéologique d'Abu Hureyra furent déplacés et protégés avant l'inondation du site, et c'est la couche correspondant à la limite du Dryas récent de l'un de ses échantillons (issu de la Tranchée E et daté de 12 800 ans avant le présent) que Firestone, West, Kennett et leur équipe analysèrent en 2012. Comme nous l'avons vu au chapitre 5, ils y détectèrent des nanodiamants, d'abondantes sphérules d'impact cosmiques et morceaux de verre fondu n'ayant pu se former qu'à des températures excédant les 2 200 °C, ce qui

suggère que le site était « près du centre d'une explosion aérienne/d'un impact de grande puissance énergétique² ».

Le site d'Abu Hureyra ne peut plus être soumis à de nouvelles fouilles directes, puisqu'il repose désormais au fond du lac el-Assad, mais Firestone, Kennett et West pensent que les effets de la comète sur « ce village et ses habitants ont dû être importants³ ». Il est intéressant de remarquer que ce site se trouvait près du sud-est de la Turquie, où est situé Göbekli Tepe, et de l'actuel Iran – anciennement Perse –, où les traditions de la grande antiquité ont été préservées dans les écrits du zoroastrisme, la religion préislamique de la Perse antique.

« Les hivers fatidiques vont tomber... »

Aucun universitaire n'a encore réussi à dater de façon satisfaisante les origines du zoroastrisme, puisque même les dates de vie de son prophète Zarathoustra (plus connu sous le nom de Zoroastre) sont discutables. En réalité, comme l'admet la très sérieuse *Encyclopædia Iranica* de l'université de Columbia : « La controverse concernant les dates de Zoroastre est une gêne de longue date pour les études zoroastriennes⁴. »

Les historiens grecs furent parmi les premiers à s'intéresser au sujet. Plutarque, par exemple, nous rapporte que Zoroastre « vivait 5 000 ans avant la guerre de Troie⁵ » (elle-même sujette à une historicité incertaine, mais généralement située autour de 1300 av. J.-C.). Zoroastre aurait donc vécu autour de 6300 av. J.-C. Une chronologie identique nous est livrée par Diogène Laërce, qui explique que Zoroastre vivait « 6 000 ans avant la campagne de Xerxès⁶ » (c.-à-d. aux alentours de 6480 av. J.-C.). Des savants plus modernes ont proposé des dates aussi éloignées que 1750 av. J.-C. ou « 258 ans avant Alexandre⁷ » (soit autour de 588 av. J.-C.). Quelle que soit la vérité, il est admis que Zoroastre lui-même a beaucoup emprunté à des traditions plus anciennes que le zoroastrisme, et donc, à l'instar de nombreuses autres religions, que celle-ci puise ses racines loin dans la préhistoire.

Les textes sacrés zoroastriens, composant l'Avesta, comportent notamment certains vers renvoyant à de très lointaines traditions orales⁸. Ces vers évoquent une figure paternelle primordiale nommée Yima, le premier homme, le premier roi et le fondateur de la civilisation. Ils figurent dans les premières pages du Vendidad, une partie de l'Avesta. On y découvre comment le dieu Ahura Mazda a créé la première terre, « Airyana Waejah, près du bon fleuve Daitya⁹ », comme paradis terrestre, et comment « Yima le juste, le grand berger [...] fut le premier mortel » avec lequel Ahura Mazda décida de converser, lui ordonnant de devenir prophète¹⁰. Comme Yima refusa, le dieu lui confia une autre tâche :

Puisque tu ne veux pas être le prophète et le porteur de ma loi, alors fais prospérer mon monde, fais croître mon monde ; charge-toi de le nourrir, de régner dessus et de le protéger¹¹.

Yima accepta cette fois, et le dieu lui offrit un anneau d'or et un long poignard de jet effilé incrusté d'or. Fait remarquable – car nous verrons au chapitre 17 qu'il existe des histoires très proches de celle-ci jusque dans les Andes, en Amérique du Sud –, Yima « écrasa alors la terre de son anneau d'or et l'enfouit avec le poignard¹² ».

Nous apprenons qu'ainsi, il « fit croître la terre d'un tiers », une prouesse qu'il répéta à deux reprises au cours des millénaires –, en profitant alors pour doubler la surface disponible « aux troupeaux, aux hommes, aux chiens et aux oiseaux », qui se ralliaient à lui « à sa volonté, et aussi nombreux qu'il le souhaitait¹³ ».

Les humains anatomiquement modernes existent, pour autant que nous le sachions, depuis un peu moins de 200 000 ans (le premier squelette d'humain moderne reconnu par la science vient d'Éthiopie et a 196 000 ans¹⁴). Durant ce laps de temps, il n'y a eu qu'une seule période où ces parcelles de terre utiles aux humains ont crû de façon significative, et c'était durant la dernière ère glaciaire, entre 100 000 ans et 11 600 ans dans le passé. En effet, 27 millions de kilomètres carrés de terres précédemment submergées – soit l'équivalent de l'Europe et de la Chine cumulées – étaient exposés grâce au niveau de la mer plus bas, au pic de la glaciation, il y a 21 000 ans. S'il serait sans doute tiré par les cheveux de supposer

qu'il s'agit là de l'accroissement de terre utile – dont une bonne partie était encore en dehors de l'eau au commencement du Dryas récent, il y a 12 800 ans – mentionné dans l'histoire de Yima, ou que cela ait quelque rapport que ce soit avec l'âge d'or que le règne bienveillant de Yima aurait permis sur Airyana Waejah¹⁵, il est intéressant de noter ce qui s'est produit ensuite.

Nous découvrons plus loin qu'après une immense période de temps, Yima fut convoqué à « un lieu de rendez-vous auprès de la bonne rivière Daitya », où le dieu Ahura Mazda lui apparut et l'avertit de la terrible menace d'un changement climatique brutal et catastrophique :

Ô, bon Yima, sur le monde matériel les hivers fatidiques vont tomber ; ils apporteront le gel féroce et épouvantable. Sur le monde matériel les hivers fatidiques vont tomber ; ils feront neiger de gros flocons, même sur les plus hauts sommets des montagnes. [...] Fabrique-toi donc un Vara [un hypogée, ou enceinte souterraine] long comme une promenade sur chaque côté du carré, et emportes-y les graines des moutons et des bœufs, des hommes, des chiens, des oiseaux et du feu rougeoyant. [...] Tu devras choisir les graines des hommes et des femmes de la plus belle, de la plus grande et de la plus robuste espèce ; tu devras sélectionner les graines de toutes les sortes de bétail, des espèces les plus belles, les plus grandes et les plus robustes de cette terre. Tu emporteras les graines de toutes les sortes d'arbres, des espèces les plus belles, les plus grandes et les plus robustes de cette terre ; tu devras apporter les graines de toutes les sortes de fruits, les plus nourrissants et les mieux odorants. Tu devras emporter toutes ces graines, deux de chaque, pour qu'elles y demeurent inépuisables, tant que ces hommes resteront dans le Vara. Il n'y aura pas de bossus ni de boiteux ; pas d'impotents ni de déments [...] pas de lépreux¹⁶.

Vous comprenez le principe... Cette cachette souterraine devait servir de refuge lors du terrible hiver qui allait s'abattre sur Airyana Waejah – un hiver au commencement duquel, ainsi que nous informe le Bundahishn, un autre texte zoroastrien :

l'esprit maléfique [...] plongea du ciel tel un serpent. [...] Il se précipita à midi, si bien que le ciel fut aussi brisé et effrayé par lui qu'un agneau par un loup. Il pénétra dans l'eau, disposée en dessous de la terre, puis le milieu de cette terre fut percé et pénétré par lui. [...] Il ressortit sur toute la création et rendit le monde aussi sombre et souffrant en pleine journée qu'au milieu d'une nuit noire¹⁷.

En étudiant ces comptes rendus, je n'ai pu m'empêcher de me souvenir des deux millénaires de temps beau et chaud, qui ont effectivement dû avoir des allures d'âge d'or, avant le commencement brutal et fatal du Dryas récent. Les textes zoroastriens ne devaient pas se tromper beaucoup en évoquant « le

gel féroce et épouvantable » et un « hiver fatidique ». L'« esprit maléfique » à qui cette détresse est attribuée est Angra Mainyu, agent des ténèbres, de la destruction, de la cruauté et du chaos, qui s'oppose systématiquement à Ahura Mazda et cherche à défaire toutes les bonnes choses créées par ce dernier – car le zoroastrisme est une religion profondément dualiste, dans laquelle les êtres humains – et les choix, bons ou mauvais, que nous faisons – sont perçus comme les objets d'une compétition incessante, d'un combat, entre les forces rivales de la lumière et des ténèbres.

Et les ténèbres sortent parfois victorieuses de cette lutte. Ainsi, le Vendidad nous rappelle que, même si Airyana Waejah était « la première des bonnes terres » créées par Ahura Mazda, elle ne put résister au mal :

Sur ce arriva Angra Mainyu, qui n'est que mort, et il contre-créa par sa magie le serpent dans la rivière, et l'hiver, l'œuvre des démons. [...] [À présent] il y a ici dix mois d'hiver et deux d'été, et ils sont froids pour l'eau, froid pour la terre, froids pour les arbres. L'hiver tombe ici avec ses pires fléaux¹⁸.

Là encore, vous comprenez le principe... La métaphore répétée ici est que le serpent formidable qui tombe du ciel pénètre la terre et apporte un hiver prolongé si intense qu'il fait « nuit noire » en pleine journée, et que même les fugaces mois d'été sont trop froids pour les humains. Une fois encore, ce scénario semble très bien décrire les terribles conditions de vie imposées au monde après que la comète du Dryas récent a balayé de sa queue ravageuse au moins 50 millions de kilomètres carrés, apportant un « froid violent et destructeur » et projetant de telles quantités de poussière dans les couches supérieures de l'atmosphère – ainsi que la fumée produite par les incendies allumés par les explosions aériennes et l'éjecta surchauffé – qu'une obscurité turbide et opaque aurait effectivement envahi le ciel, repoussant les rayons du soleil et faisant perdurer pendant des siècles ce qui devait ressembler à un hiver nucléaire.

Les textes zoroastriens indiquent sans l'ombre d'un doute que ces conditions faisaient peser une lourde menace sur la survie de la civilisation. C'est pour cette raison qu'Ahura Mazda alla trouver Yima pour le prévenir et lui commander de construire un abri souterrain où quelques vestiges d'humanité pourraient trouver refuge et où les graines de toutes les espèces animales et végétales pourraient être

préservées, jusqu'à ce que ce terrible hiver soit passé et que le printemps revienne enfin sur le monde. De plus, cette histoire contient très peu d'éléments semblant « mythiques », ou qui émanent à l'évidence d'une forme de ferveur religieuse. Au contraire, il y a dans ce texte un aspect d'un réalisme froid qui ajoute une note glaciale de véracité.

Par exemple, le fait que les difformes, les impotents, les déments et les lépreux doivent être tenus hors du Vara rappelle beaucoup l'eugénisme, une politique des plus détestables mais qui pourrait bien être mise en œuvre si la survie de la race humaine était en jeu et qu'il n'y avait qu'une place limitée pour assurer sa perpétuation. Pour les mêmes raisons, il n'y a rien d'étonnant à ce que seuls les arbres, les fruits et les légumes « des espèces les plus belles, les plus grandes et les plus robustes », les produits « les plus nourrissants et les mieux odorants » soient conservés au Vara. Pourquoi gaspiller de l'espace pour autre chose que le meilleur ?

De surcroît, même s'il est sûr qu'un certain nombre d'humains triés sur le volet ont été admis au Vara – peut-être en tant que gardiens et responsables du projet, ainsi que comme reproducteurs –, l'accent est systématiquement mis sur les graines – donc le sperme des mâles et les ovules des femelles. Ainsi, lorsque nous lisons que le Vara doit être construit sur trois niveaux souterrains, chacun plus petit que celui du dessus, chacun avec son propre réseau de « routes » entrecroisées, il est légitime de se demander si un système d'entreposage, avec ses rangées d'étagères disposées dans des allées entrecroisées, n'est pas le sens premier de ce passage :

Dans la partie la plus vaste du Vara, tu créeras neuf rues, six dans la partie du milieu, trois dans la plus petite. Dans les rues de la première partie, tu apporteras un millier de graines d'hommes et de femmes ; dans les rues du milieu, six cents ; dans la région la plus petite, trois cents ¹⁹.

S'il paraît fantasque d'imaginer que nous pourrions, comme avec une technologie particulièrement avancée, chercher là les spécifications d'une banque de graines, que penser des autres aspects « technologiques » du Vara – par exemple de son système d'éclairage ? Car après avoir fait une porte pour l'endroit, et l'avoir scellée à l'aide de la bague dorée que lui avait déjà confiée Ahura

Mazda, Yima devait également façonner « une fenêtre, luisant de l'intérieur²⁰ ». Quand Yima demande des explications relatives à la nature de cette fenêtre « luisant de l'intérieur », Ahura Mazda lui répond de façon mystérieuse : « Il existe des lumières créées et des lumières créées. » Les premières sont les étoiles, la lune et le soleil, qui ne seront pas vus depuis les confins du Vara au cours du long hiver, mais les secondes sont des « lumières artificielles » qui « brillent par en dessous²¹ ».

Yima s'exécuta et acheva le Vara qui, plus tard, « brillait de sa propre lumière²² ». Une fois cela accompli, il :

fit s'écouler l'eau par un lit long de deux mille pas ; là, il installa des oiseaux, près des berges toujours vertes où la nourriture ne manquait jamais. Il y établit alors des demeures, composées d'une maison avec balcon, d'une cour et d'une galerie²³.

Ensuite, toujours en accord avec les commandements du dieu :

il apporta les graines des hommes et des femmes. [...] Il apporta aussi les graines de toutes les espèces d'arbres [et] de toutes les espèces de fruits. [...] Il apporta toutes ces graines, deux de chaque, afin qu'elles demeurent ici inépuisables, tant que les hommes devraient vivre dans le Vara²⁴.

Enfin, nous apprenons que :

toutes les quarantaines d'années, pour chaque couple deux sont nés, un mâle et une femelle. Et ainsi pour tous les animaux. Et les hommes du Vara que Yima a créé vivent le plus heureusement du monde²⁵.

Fait intéressant, le traducteur explique, dans une note tirée de divers commentaires anciens sur le texte, que les habitants humains du Vara « y vivent 150 ans ; certains affirment qu'ils ne meurent jamais²⁶ ». Autre fait particulièrement intrigant, la naissance des enfants de chaque couple ne résultait pas d'un rapport sexuel mais « des graines déposées dans le Vara²⁷ ».

Parmi d'autres indices témoignant d'une mystérieuse technologie perdue liée à Yima, on trouve une coupe miraculeuse à l'intérieur de laquelle il pouvait voir tout ce qui se passait ailleurs dans le monde, ainsi qu'un trône en cristal (parfois décrit comme « un chariot de verre ») capable de voler²⁸.

Pluie et déluge

En plus d'être la conséquence d'une catastrophe climatique survenue du jour au lendemain et ayant provoqué une chute subite des températures pour replonger la planète dans un froid glaciaire, nous savons également que le Dryas récent est impliqué dans la submersion d'un grand nombre de terres, car une bonne partie de la couche de glace nord-américaine a fondu et s'est déversée dans les océans. Il est donc remarquable que les textes zoroastriens évoquent non seulement le « froid violent et destructeur » d'un hiver planétaire, mais aussi l'inondation associée et les lourdes précipitations dans lesquelles « chaque goutte de pluie devient aussi grosse qu'un bol et l'eau domine la terre d'une hauteur d'homme²⁹ ».

À l'autre bout du monde, et bien plus près de l'épicentre nord-américain du cataclysme, le *Popol-Vuh*, un document original des Quichés Mayas guatémaltèques basé sur des sources préalables à la colonisation, évoque aussi un déluge qu'il associe avec « beaucoup de grêle, de la pluie noire et du brouillard, ainsi qu'un froid indescriptible³⁰ ». Il parle, faisant remarquablement écho à la tradition zoroastrienne, d'une période où « le monde était nuageux et plongé dans la pénombre. [...] Les faces du soleil et de la lune étaient masquées³¹ ». D'autres sources mayas confirment que ces phénomènes terribles et étranges furent vécus par l'humanité « à l'époque des anciens. La terre s'est assombrie. [...] Le soleil était d'abord clair et brillant. Puis, au milieu de la journée, il est devenu sombre³² ». On ne revit la lumière du jour qu'à « la vingt-sixième année après le déluge³³ ».

Retournons au Moyen-Orient, où la célèbre légende du patriarche hébreu Noé construisant une grande arche pour échapper au Déluge réclame notre attention. Il y a dans cette histoire nombre de parallèles évidents avec celle de Yima et de son Vara. Le Vara, après tout, était un moyen de survivre à un hiver terrible et dévastateur susceptible de détruire tous les êtres vivants en emprisonnant la terre dans un piège de glace et de neige. L'Arche, de son côté, était un moyen de survivre à une inondation terrible et

dévastatrice susceptible de détruire tous les êtres vivants en noyant le monde dans les eaux. Dans les deux cas, une divinité – Ahura Mazda dans la tradition zoroastrienne, le dieu Yahvé dans la tradition hébraïque – intervient pour prévenir un homme bon et pur de l'imminence d'un cataclysme. Et dans les deux cas, la principale raison d'être du projet est de préserver les graines, ou les paires reproductrices, de toute espèce vivante :

De tout ce qui vit, de toute chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce, pour les conserver en vie avec toi : il y aura un mâle et une femelle.
Des oiseaux selon leur espèce, du bétail selon son espèce, et de tous les reptiles de la terre selon leur espèce, deux de chaque espèce viendront vers toi, pour que tu leur conserves la vie ³⁴ .

Moins connu, mais tout aussi remarquable, est le fait que l'Arche de Noé, à l'instar du Vara de Yima, devait comporter une « fenêtre », être scellée à l'aide d'une « porte » et s'élever sur trois niveaux :

Tu feras à l'arche une fenêtre, que tu réduiras à une coudée en haut ; tu établiras une porte sur le côté de l'arche ; et tu construiras un étage inférieur, un second et un troisième ³⁵ .

Enfin, il existe également certaines preuves d'une technologie d'éclairage perdue dans l'Arche de Noé, qui rappellent les références aux « lumières artificielles » du Vara. Dans *The Legends of the Jews*, recueil remarquable et détaillé des vieilles légendes et traditions liées à la Bible hébraïque, Louis Ginzberg nous apprend que tout le périple de l'Arche « durant l'année du Déluge » a été effectué dans les ténèbres, de nuit comme de jour :

Tout le temps que cela dura, le soleil et la lune ne fournirent aucune lumière ³⁶ ...

Cependant, comme avec la « fenêtre, luisant de l'intérieur » du Vara :

L'Arche était illuminée par une pierre précieuse, plus brillante de nuit que de jour, qui permettait à Noé de faire la différence entre le jour et la nuit ³⁷ .

Villes souterraines

L'Arche de Noé, c'est bien connu, est censée avoir achevé son voyage sur les pentes du mont Ararat, le cœur symbolique de

l'Arménie antique, désormais situé au sein de l'actuel État de Turquie depuis les guerres du début du ^{xx}^e siècle. La Turquie, justement, a une frontière commune avec l'Iran – anciennement Perse –, d'où nous est parvenue l'histoire du Vara de Yima.

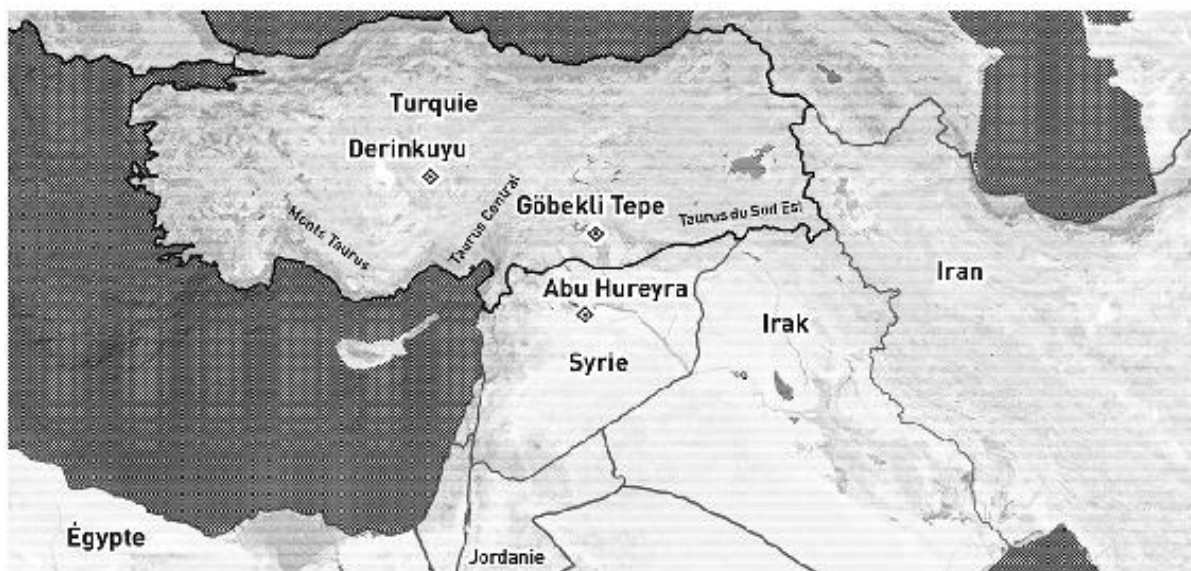


Figure 24

Il est donc intrigant que la région turque de la Cappadoce abrite tant de structures souterraines séculaires, creusées directement dans la roche et comportant généralement, comme le Vara, plusieurs étages empilés. On compte parmi ces « villes » souterraines, ainsi qu'on les appelle, le site aussi spectaculaire que sinistre de Derinkuyu, que j'ai pu visiter en 2013. Reposant sous la ville moderne du même nom, huit de ses étages sont actuellement ouverts au public, même si d'autres en dessous restent fermés. Étonnamment, un tunnel long de plusieurs kilomètres le relie à un autre hypogée comparable, à Kaymakli.

Pénétrer dans Derinkuyu est comme franchir une barrière invisible pour entrer dans un autre monde inattendu. D'une seconde à l'autre, je me suis penché pour passer d'un franc soleil à un dédale frais, humide et mal éclairé (pas de fenêtre luisant de l'intérieur, cependant ; seulement des lampes électriques de faible puissance). J'ai eu l'impression d'avoir été transporté dans un royaume creusé

par des nains mythiques à l'aube des temps. À certains endroits, les tunnels sont si bas et étroits qu'il faut se plier en deux et progresser en file indienne entre des parois noircies par la fumée de l'époque et tapissées parfois de mousse verte. Régulièrement, enfouies dans de profonds renforcements, se trouvent d'imposantes portes mégalithiques en forme de meule d'un diamètre de 150 à 180 centimètres et pesant près d'une demi-tonne. Elles étaient à l'évidence destinées à être roulées vers l'extérieur pour bloquer l'accès. Des escaliers et des rampes raides mènent d'un niveau à l'autre, et même si les étages sont ainsi reliés, les portes roulantes pouvaient servir à les isoler les uns des autres si nécessaire.

J'ai noté un remarquable système de conduits de ventilation plongeants et abrupts reliant les étages inférieurs à la surface – si efficaces que les rafales d'air frais étaient encore palpables plus de 80 mètres sous terre. Parfois, les passages que je suivais débouchaient sur une bifurcation, où des tunnels partaient dans diverses directions et où des escaliers permettaient de monter ou descendre dans les étages. Ça et là, tantôt d'un côté du couloir, tantôt de l'autre, parfois accessibles par des trous ménagés dans la cloison, d'autres fois par de véritables portes, s'étendaient des grottes au plafond bas où quelques personnes assises les unes avec les autres se seraient senties à l'étroit. Mais de temps en temps, ces ouvertures débouchaient sur des réseaux de chambres et de passages, des couloirs particulièrement hauts ou des pièces spacieuses dotées de voûtes en berceau reposant sur des colonnes monolithiques taillées à même la roche.

En bref, le site forme un labyrinthe complexe et astucieux à grande échelle – une prouesse architecturale d'une complexité incroyable qui serait déjà impressionnante à la surface, mais qui est littéralement stupéfiante en sous-sol, considérant tout ce qu'il a fallu creuser, ciseler, marteler, tailler et extraire de cette roche volcanique. Plus tard, en étudiant un plan, je me suis rendu compte que ce vaste hypogée, ressemblant à un immense terrier de lapin couvrant plus de 4 kilomètres carrés³⁸, se déployait sous les pieds de l'actuelle ville de Derinkuyu, les rues sous les rues, les pièces sous les pièces, telle une cité secrète bâtie à une époque inconnue et dans un but

inconnu, mais fruit d'une ingéniosité, d'une détermination et d'un savoir-faire immenses.

Et Derinkuyu n'est qu'un exemple parmi *deux cents* de ces complexes souterrains contenant chacun au moins deux niveaux (ou au moins trois dans une quarantaine de cas) identifiés en Turquie, dans la zone située entre Kayseri et Nevşehir³⁹. Par ailleurs, de nouvelles découvertes sont faites constamment. Derinkuyu elle-même fut trouvée en 1963, après que des maçons rénover la cave d'une maison moderne sont tombés dans un ancien conduit souterrain. Et plus récemment, en 2014, des ouvriers préparant les fondations d'un nouveau complexe immobilier à Nevşehir, à une heure de route de Derinkuyu, ont mis au jour par hasard un autre hypogée. Des archéologues ont alors été appelés, et ils se sont vite rendu compte que celui-ci était plus gros que n'importe quel autre jusqu'alors découvert. Comme l'a dit Hasan Unver, le maire de Nevşehir, Derinkuyu et Kaymakli ne sont guère que des « cuisines », comparativement au nouveau site. « Il ne s'agit pas d'une ville souterraine connue », a ajouté Mehmet Ergun Turan, ministre turc du Logement et du Développement urbain. « On évoque des conduits longs de sept kilomètres. Naturellement, nous avons interrompu les travaux prévus à cet endroit dès que cette découverte a été faite⁴⁰. »

Plusieurs reporters ont alors supposé que le nouveau site pouvait être « vieux de 5000 ans⁴¹ », mais il n'y a aucun élément pour étayer cela – ni pour permettre de suggérer une autre date. Tout ce que nous savons est que les premières mentions connues de villes souterraines de Turquie remontent à l'*Anabase* de Xénophon, historien grec du IV^e siècle av. J.-C.⁴² – elles sont donc plus âgées que cela.

Mais la question est : de combien ?

Comme nous l'avons vu au chapitre 1, il n'existe aucune manière objective de dater des structures faites entièrement de pierre. Les archéologues cherchent donc des substances organiques pouvant être datées par le carbone 14. Pour être utiles, cependant, ces matières doivent être prélevées à des endroits permettant de déduire l'époque à laquelle les éléments structurels associés ont été

mis en place – sous un mégalithe n'ayant depuis jamais été bougé, par exemple, ou dans le mortier d'origine entre deux blocs de pierre.

Voilà pourquoi la mystérieuse décision des bâtisseurs de Göbekli Tepe d'*ensevelir* leurs enceintes mégalithiques a été si précieuse pour les archéologues. Une fois enterrées, elles n'ont plus pu bouger, les substances organiques utilisées pour le remblai ont donc permis de déduire leur âge de façon raisonnable. Sur bien d'autres sites, par contraste, il reste la possibilité qu'une intrusion de substances organiques plus tardives soit venue falsifier la date ; dans d'autres cas encore – les cités souterraines de Turquie en sont le meilleur exemple –, il est simplement impossible de tirer la moindre conclusion fiable. Cela s'explique par le fait que ces sites ont servi et resservi et changé d'utilité tant de fois au fil des siècles, et sous l'influence de tant de peuples différents, que toutes les matières organiques introduites à ces occasions empêchent d'essayer de déduire l'époque de leur construction originelle.

Le point de vue de la plupart des archéologues est que les structures souterraines ont d'abord été développées au VII^e ou VIII^e siècle av. J.-C. par les Phrygiens, un peuple indo-européen vivant à l'époque en Cappadoce. La théorie habituellement retenue est que les Phrygiens commencèrent leur projet en agrandissant et en approfondissant des cavernes et tunnels naturels, mettant à profit les espaces ainsi libérés pour l'entreposage des denrées ou pour se prémunir contre leurs assaillants.

À l'époque des Romains, alors que les Phrygiens avaient déjà disparu depuis longtemps, les habitants de cette région étaient des chrétiens hellénophones ayant développé davantage ces réseaux souterrains, transformant certaines salles en chapelles et y laissant des inscriptions en grec dont certaines subsistent encore aujourd'hui. Durant l'ère byzantine, du VIII^e au XII^e siècle, l'Empire romain d'Orient s'enlisait dans des guerres contre les Arabes récemment islamisés, et les villes souterraines redevinrent des refuges – un rôle qu'elles jouèrent encore durant les invasions mongoles du XIV^e siècle. Plus tard encore, les chrétiens grecs s'en servirent pour échapper aux persécutions que menaient les souverains turcs musulmans, et cette pratique perdura jusqu'au XX^e siècle, quand les cités furent finalement abandonnées après la

trêve et l'échange de populations entre la Grèce et la Turquie, en 1923⁴³.

Avec une histoire aussi irrégulière, rien d'étonnant à ce que les villes souterraines ne puissent être datées en employant des techniques archéologiques objectives. De plus, le gros effort fourni pour leur excavation dans un lit de roche volcanique et le système de ventilation élaboré impliquent d'importantes perspectives à long terme, allant bien au-delà du besoin limité et temporaire de se protéger d'assaillants. En tenant compte de ces critères, envisageons maintenant un scénario dans lequel les Phrygiens – que les archéologues estiment sans preuve être les premiers bâtisseurs de ces cités – auraient en réalité été l'une des dernières cultures à les utiliser. Cette éventualité étant parfaitement plausible, il est alors également plausible que ces structures souterraines extraordinaires soient en fait bien plus vieilles que les Phrygiens – et remontent éventuellement jusqu'aux « hivers fatidiques » du Dryas récent, survenus il y a environ 12 800 ans.

Il n'y a bien sûr aucune preuve pour étayer cette théorie. Néanmoins, l'historien et archéologue turc Omer Demir, auteur de *Cappadoce : le berceau de l'Histoire*, est de l'avis que Derinkuyu remonte effectivement au paléolithique⁴⁴. Son argumentation est partiellement basée sur le fait que le site existait déjà à l'époque phrygienne⁴⁵, partiellement sur les différences stylistiques entre les niveaux supérieurs (plus anciens) et inférieurs (plus récents)⁴⁶, et partiellement sur le fait que les traces d'outils utilisés pour tailler la roche se sont complètement effacées aux étages du dessus alors qu'elles restent visibles à ceux du dessous :

Les traces de burin mettent énormément de temps à disparaître. Ce qui signifie qu'il y a une différence certaine entre les années de construction des premiers étages et celles des derniers⁴⁷.

Demir indique également que les énormes quantités de pierres ayant dû être excavées pour creuser la ville souterraine – et qui ne se trouvent nulle part dans les environs – ont sans doute été jetées dans des rivières proches et charriées par le courant⁴⁸. Dans l'une de ces rivières, la Sognali, qui coule à 26 kilomètres de Derinkuyu,

des bifaces, des éclats de roche et autres vestiges paléolithiques ont été retrouvés⁴⁹.

Des preuves au mieux suggestives. Je ne miserais pas ma vie ni ma réputation dessus ! Néanmoins, ce scénario dans lequel Derinkuyu et les autres cités souterraines auraient été construites durant le paléolithique supérieur il y a environ 12 800 ans, à l'aube du Dryas récent, a le grand mérite de nous fournir une raison justifiant une telle débauche d'énergie. Cette raison nous est exposée de façon très explicite dans l'histoire de Yima. En d'autres termes, ces cités seraient des Varas, creusés dans les profondeurs de la terre pour se protéger des horreurs du Dryas récent, qui ne se limitaient pas au « froid violent et destructeur », mais – comme nous le savons grâce aux sphérules et au verre fondu trouvés dans des échantillons sédimentaires près d'Abu Hureyra – incluait également la menace terrifiante d'un bombardement aérien.

Tel un serpent tombé du ciel

Il est presque certain que, si notre planète a effectivement croisé le chemin d'une comète géante il y a 12 800 ans, ainsi que le soutiennent Firestone, Kennett et West, le bombardement n'a pas été uniquement composé des gros fragments tombés durant l'événement initial. Les débris dans le sillage de la comète seraient restés dans l'orbite de notre planète et auraient très probablement continué à pleuvoir durant des décennies voire des siècles après l'impact initial – à une intensité moindre, mais suffisante pour causer des dégâts catastrophiques et provoquer une grande peur à l'égard du « serpent » formidable s'attardant dans le ciel. Une crainte pouvant justifier la construction d'abris souterrains.

En vérité, comme nous le verrons, la Terre pourrait encore se retrouver dans le sillage des débris de la comète géante du Dryas récent, et de gros objets mortels, plus noirs que le charbon, invisibles au télescope, pourraient encore être en orbite. Je me souviens une fois de plus de la prophétie ojibwée relatée dans le chapitre 3 :

L'étoile à la longue et large queue va détruire le monde un jour en volant bas de nouveau. Il s'agit de la comète appelée Étoile Montante Céleste à Longue Queue.

La comète du Dryas récent va-t-elle revenir ? Se pourrait-il qu'elle n'ait pas déversé toute sa colère et sa force destructrice avec les fragments qui ont percuté la Terre et causé l'hiver violent et destructeur d'il y a 12 800 ans ?

Curieusement, les anciennes traditions iraniennes comportent aussi une prophétie allant dans ce sens, car il est dit que Yima reviendra et remarchera parmi les hommes quand :

les signes annonçant les derniers jours apparaîtront. Le pire d'entre eux sera l'hiver le plus terrible que le monde ait jamais connu, suivi de pluies, de neiges et de grêles incessantes pendant trois longues années⁵⁰.

La chute violente d'autres fragments de cette comète pourrait provoquer un tel hiver, comme il y a 12 800 ans. Et comme à l'époque, cela se produirait car le ciel serait une nouvelle fois assombri de débris et de fumée émanant des incendies causés par les explosions aériennes et les éjectas surchauffés retombant au sol. Ce sont des problèmes graves auxquels nous reviendrons au chapitre 19. Mais d'abord, replongeons-nous dans l'histoire de Noé, l'équivalent hébreu de Yima, porté – selon la légende – par les eaux du Déluge jusqu'aux versants du mont Ararat, à quelques jours de marche de Göbekli Tepe. L'histoire de Noé contient également une prophétie rendue manifeste dans le Nouveau Testament, 2 Pierre 3 : 6-7 :

par ces choses le monde d'alors périt, submergé par l'eau, tandis que, par la même parole, les cieux et la terre d'à présent sont gardés et réservés pour le feu, pour le jour du jugement et de la ruine des hommes impies.

Ou, comme le dit le vieux negro spiritual :

Dieu a adressé l'arc-en-ciel à Noé : plus d'eau ; la prochaine fois, le feu⁵¹.

Chapitre 8

Les Antédiluviens

L'histoire biblique du Déluge nous est si familière qu'il ne me paraît pas utile de la revoir ici dans le détail. Les principaux éléments peuvent être résumés comme suit :

1. Une inondation planétaire est décidée par Dieu pour châtier l'humanité¹.
2. Un homme (Noé) a été choisi par Dieu et prévenu du cataclysme à venir, afin qu'il puisse construire un bateau de survie (l'Arche)².
3. La préservation dans l'Arche des graines, ou des paires reproductrices, de toutes les formes de vie, et notamment humaines (Noé et sa femme, avec leurs fils et leurs épouses) et animales. (Ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent : « Des oiseaux selon leur espèce, du bétail selon son espèce, et de tous les reptiles de la terre selon leur espèce, deux de chaque espèce viendront vers toi, pour que tu leur conserves la vie³. »)
4. L'Arche vogue sur les flots jusqu'à ce que les eaux redescendent⁴.
5. L'Arche finit par s'arrêter « sur les montagnes d'Ararat⁵ ».
6. Lorsque « les eaux [ont] séché sur la terre », Dieu ordonne à Noé de quitter l'Arche avec sa famille et de faire « sortir avec [lui] tous les animaux de toute chair qui sont avec [lui], tant les oiseaux que le bétail et tous les reptiles qui rampent sur la terre : qu'ils se répandent sur la terre, qu'ils soient féconds et multiplient sur la terre⁶ ».

7. Noé bâtit alors un autel sur lequel il sacrifie certains des animaux et des oiseaux qu'il vient de sauver des flots. L'odeur des offrandes brûlées est agréable à Dieu ⁷.
8. Les animaux et humains survivants vont se multiplier et remplir la terre, ainsi qu'il leur a été demandé ⁸.

Le mont Ararat s'élève à 5 137 mètres, et les géologues nous assurent, en se basant sur la science, qu'aucun océan ne l'a recouvert depuis qu'il a commencé à prendre la forme d'une montagne vers la fin du miocène inférieur, il y a quelque 16 millions d'années. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la présence d'humains anatomiquement modernes ne peut pas être attestée au-delà d'il y a 200 000 ans, et même notre dernier ancêtre commun avec le chimpanzé – une créature bien loin d'être « humaine » – nous ramène à peine à 6 millions d'années en arrière, si bien que la notion d'un bateau rempli d'humains allant s'échouer sur le mont Ararat est une impossibilité chronologique.

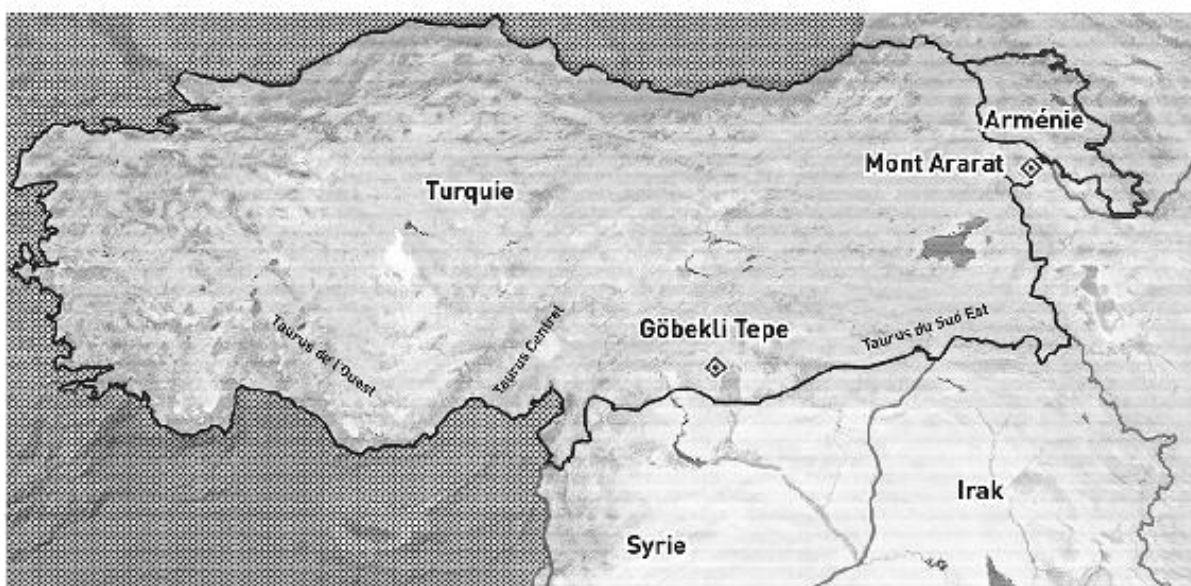


Figure 25

Néanmoins, il est intrigant de constater que l'histoire du Déluge telle qu'elle nous est rapportée dans l'Ancien Testament désigne très spécifiquement « les montagnes d'Ararat » (le « Mont » est en réalité

doté de deux pics jumeaux), qui, à l'époque biblique, appartenaient au « royaume d'Ararat⁹ », la terre historique d'Urartu, conquise par le roi assyrien Salmanazar vers la fin du II^e millénaire av. J.-C.¹⁰. À cause des rares fouilles effectuées dans la région, les historiens avouent que « les origines d'Urartu restent obscures¹¹ », mais les premiers villages connus et les débuts de l'agriculture dans la région remontent à « approximativement 10 000 ou 9000 av. J.-C.¹² », en d'autres termes à l'époque de Göbekli Tepe.

De plus, toute cette région, à laquelle appartiennent le mont Ararat et Göbekli Tepe, formait le cœur de l'Arménie historique, la descendante directe du royaume biblique d'Ararat, dont les habitants se considéraient – et se considèrent encore aujourd'hui – comme « les nations d'Ararat¹³ ». Écrite au v^e siècle de notre ère, la très influente *Histoire de l'Arménie* de Moïse de Khorène attribuait la fondation de la nation au patriarche Haïk, qui, disait-on, était l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de Noé lui-même, et descendait donc en droite lignée des survivants du Déluge descendus de l'Arche¹⁴. En réalité, c'est en référence à Haïk que les Arméniens du xxi^e siècle se nomment encore eux-mêmes Hay, et appellent leur terre Hayastan¹⁵. Ils estiment qu'il s'agit d'une tragédie historique si une telle proportion de cette terre – englobant une fois encore Göbekli Tepe et le mont Ararat – se trouve en la possession de la République de Turquie depuis le génocide arménien de 1915-1923, durant lequel plus d'un million d'Arméniens ethniques auraient été tués par les forces turques¹⁶.

Les sentiments nationalistes sont encore puissants dans les communautés de la diaspora arménienne de par le monde et dans le petit vestige d'Arménie historique qui forme l'actuelle République d'Arménie. Ces tensions n'ont pas épargné Göbekli Tepe, et nombre d'Arméniens s'offusquent que la Turquie prétende que ce site d'une importance unique fasse partie de son patrimoine, comme si aucun lien n'existait avec l'ancienne Arménie. Quelques minutes de recherches sur Internet à partir du mot clé « Portasar », l'ancienne désignation arménienne de Göbekli Tepe, suffisent à s'en assurer. Je ne citerai ici qu'un seul exemple, celui d'une vidéo YouTube intitulée « La Turquie présente le Portasar arménien comme le Göbekli Tepe

turc¹⁷ ». On trouve parmi les commentaires représentatifs de nombreux internautes :

Voici la manière dont je perçois Portasar (Göbekli Tepe) : ces gens ont volontairement enterré un site sacré. Ils l'ont fait dans l'attente de le voir découvert de nombreuses années dans le futur. Ils croient en la réincarnation. Ceux qui ont construit Portasar (Göbekli Tepe) sont ici parmi les Arméniens. Leur esprit s'est transcendé pour se perpétuer dans le peuple arménien d'aujourd'hui. Quand on transmet quelque chose au sein de sa famille, on tient à s'assurer qu'il revienne au membre de la famille concerné et à personne d'autre. Portasar et ces terres reviendront un jour aux Arméniens, conformément aux lois de la nature¹⁸ ...

Dans la même veine, même s'il se trouve désormais entièrement à l'intérieur des frontières turques, le mont Ararat reste un symbole puissant du nationalisme arménien. Un paysage du mont Ararat, avec les eaux du Déluge redescendant et l'Arche de Noé en son sommet, figure encore sur les armoiries du pays, tandis que la montagne elle-même – si proche et pourtant si lointaine – se dresse au-dessus de la capitale Erevan, rappel obsédant et permanent que : « Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas le passé¹⁹. »

Ainsi, l'histoire de Noé, de son arche et d'un monde renouvelé après un terrible cataclysme est encore présente dans la région de Göbekli Tepe, ce mystérieux sanctuaire des monts Taurus où de grands cercles de pierre ont commencé à être disposés en 9600 av. J.-C. – une date qui correspond précisément à la fin du long « hiver fatidique » du Dryas récent. Quand je l'ai interviewé sur le site, Schmidt m'a demandé de façon rhétorique (voir chapitre 1) :

Peut-il s'agir d'une coïncidence si la phase monumentale de Göbekli Tepe a débuté en 9600 av. J.-C., lorsque le climat du monde entier est subitement devenu plus clément et qu'une véritable explosion de nature et de nouvelles possibilités a eu lieu ?

Cette date est importante aussi pour une autre raison. Tout comme le début du Dryas récent, en – 10 800, fut accompagné d'inondations gigantesques et d'une hausse rapide du niveau des océans (liée à l'afflux soudain dans l'Atlantique de glace fondue issue de la calotte nord-américaine²⁰), une deuxième inondation d'importance planétaire eut lieu en – 9600, quand le reste des calottes glaciaires nord-américaine et nord-européenne fondit simultanément en plein réchauffement climatique. Le regretté Cesare Emiliani, professeur au département de géologie de

l'université de Miami, mena une analyse isotopique des sédiments abyssaux²¹ qui produisit des preuves frappantes d'inondations cataclysmiques planétaires « entre 12 000 ans et 11 000 ans dans le passé²² ».

Ainsi, même si les inondations de la fin de la période glaciaire n'auraient jamais pu porter Noé et son arche à des centaines de mètres au-dessus du niveau actuel de la mer, jusqu'au mont Ararat, elles furent néanmoins d'ampleur planétaire et durent avoir des conséquences désastreuses sur les humains de l'époque. Les régions montagneuses telles que la chaîne du mont Ararat étaient des refuges naturels tout trouvés – des endroits sûrs où apporter les « graines de toute vie » pour tout recommencer. Ainsi, si l'histoire de Noé ne peut pas être vraie d'un point de vue littéral, nous devons envisager le fait qu'elle puisse l'être sur le fond, à savoir qu'une « arche » a pu être construite, à l'intérieur de laquelle les graines des plantes utiles et des paires d'animaux reproducteurs ont pu être conservées par des hommes qui maîtrisaient l'agriculture et l'architecture. Ils auraient ainsi survécu au Déluge, migré sur les terres situées entre le mont Ararat et Göbekli Tepe, et partagé leurs connaissances en agriculture et en architecture avec les chasseurs-cueilleurs autochtones.

L'apparition soudaine et complètement inédite de cercles de pierre géants à Göbekli Tepe – certainement conçus et réalisés par un peuple disposant déjà d'une certaine expérience en architecture mégalithique – couplée à l'« invention » simultanée de l'agriculture exactement dans la même région rendent, selon moi, cette hypothèse particulièrement crédible. Sans parler du fait que le site de Göbekli Tepe donne lui-même le sentiment obsédant d'être une sorte d'« arche » figée dans la pierre, car son iconographie n'évoque pas seulement des animaux, mais aussi – dans un nombre intrigant de reliefs montrant des femmes aux parties génitales exposées²³ et des hommes au pénis érigé²⁴ – la fertilité humaine. Cette dernière imagerie – dans laquelle on retrouve, selon Karl Luckert, professeur d'histoire des religions à l'université d'État du Missouri, une représentation classique de la « déesse de la fertilité²⁵ » – évoque

forcément l'ordre fait par Dieu à Noé et sa famille : « Soyez féconds, multipliez, et remplissez la terre²⁶. »

En attendant, où d'autre que dans l'arche de Noé pouvons-nous trouver une ménagerie aussi éclectique que celle représentée sur les mégalithes de Göbekli Tepe – une ménagerie, comme nous l'avons vu au chapitre 1, qui inclut des araignées, des scorpions et des serpents (« tous les reptiles qui rampent sur la terre »), des oiseaux et du bétail (« Des oiseaux selon leur espèce, du bétail selon son espèce »), ainsi que des renards, des félins, des chèvres, des brebis, des gazelles, des cochons, des ours, etc. (en bref, comme le formule la Genèse 6 : 20 : « deux de chaque espèce viendront vers toi, pour que tu leur conserves la vie ») ?

La touche finale. Noé a sacrifié certains des animaux et oiseaux qu'il venait de sauver du Déluge en offrande à Dieu. À Göbekli Tepe, des archéologues ont retrouvé les ossements de nombreuses espèces animales représentées sur les piliers mégalithiques²⁷.

Les villes d'avant le Déluge

Les spécialistes ont depuis longtemps reconnu que l'histoire du Déluge n'était pas propre à l'Ancien Testament, mais avait été empruntée à une source bien plus ancienne, une source remontant à la plus vieille civilisation jusqu'à présent attestée par l'archéologie : celle de la Sumer antique en Mésopotamie, qui a vu le jour durant le V^e millénaire av. J.-C., qui a prospéré durant les IV^e et III^e millénaires, et qui a perduré jusqu'au II^e millénaire avant notre ère²⁸. Les deux versions écrites les plus anciennes de ce « mythe » peuvent aujourd'hui être vues au musée d'Archéologie et d'anthropologie de l'université de Pennsylvanie²⁹ et au sein de la collection personnelle Schøyen, en Norvège³⁰. Toutes deux sont rédigées en caractères cunéiformes dans la langue sumérienne et nous sont parvenues sous forme de fragments plutôt que de récits entiers.

Des deux, c'est la tablette de l'université de Pennsylvanie, trouvée pendant les fouilles de la cité sumérienne de Nippur³¹ (située sur l'Euphrate, à 200 kilomètres au sud de l'actuelle Bagdad), qui est la

plus complète. Elle est constituée du tiers inférieur d'une tablette en argile cuite de six colonnes³², et remonterait au xvii^e siècle av. J.-C.³³. La tablette de Schøyen, bien que plus partielle, est légèrement plus ancienne (entre le xix^e ou le xviii^e siècle av. J.-C.³⁴). On y retrouve certaines des lignes du fragment de Pennsylvanie, ainsi que d'autres détails jamais découverts ailleurs³⁵.

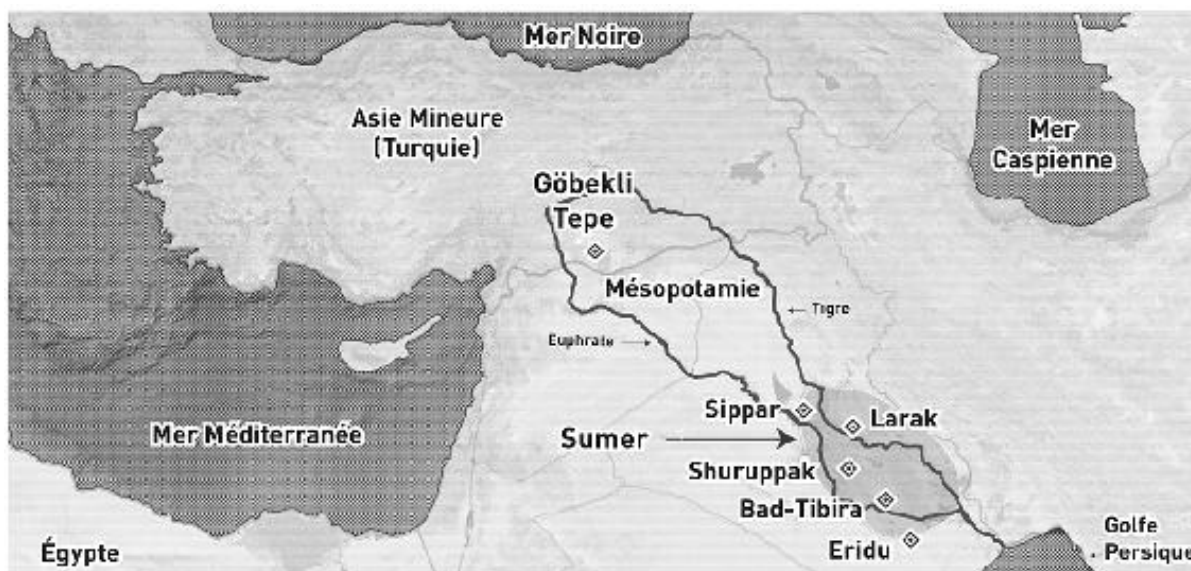


Figure 26 : Carte de la Sumer antique indiquant les villes antédiluviennes.

Comme ces petits blocs de boue cuite sont rares et précieux ! Et quelle histoire ils nous racontent ! Quand je l'ai lue pour la première fois, j'ai été aussitôt intrigué, car elle contient des références explicites à l'existence de cinq cités antédiluviennes qui, apprenons-nous, ont été englouties par les eaux du Déluge.

Les trente-sept premières lignes de la tablette de l'université de Pennsylvanie étant manquantes, nous ignorons comment commence le récit, mais quand nous l'entamons, le Déluge est encore loin dans l'avenir³⁶. Nous sommes informés de la création d'êtres humains, d'animaux et de plantes³⁷. Puis il y a une rupture de trente-sept lignes supplémentaires, et nous progressons dans le temps jusqu'à une époque de grande civilisation. Nous apprenons

qu'à cette période, avant le Déluge, « la royauté descendait du ciel³⁸ ».

Puis vient la référence à la fondation antédiluvienne des villes sumériennes par un souverain anonyme ou un dieu :

Après que la noble couronne et le trône de la royauté ont été descendus du ciel,
Il a parfait les rituels et les lois divines exaltées [...]
Fondé les cinq cités [...] dans des endroits purs
Les a nommées et déclarées centres de culte.

La première de ces cités, Eridu...
La deuxième Bad-Tibira...
La troisième Larak...
La quatrième Sippar...
La cinquième Shuruppak³⁹ ...

« Le sauveur de la graine de l'humanité... »

Quand nous reprenons la narration après une troisième lacune de trente-sept lignes, la scène a changé de façon déconcertante. Bien que le Déluge n'ait pas encore eu lieu, la fondation des cinq cités antédiluviennes est déjà loin dans le passé. Il devient évident, d'après le contexte, que dans la période intermédiaire, les habitants de ces villes se sont comportés de telle manière qu'ils se sont attiré le courroux divin et qu'une assemblée des dieux a été convoquée afin de punir l'humanité à l'aide d'une inondation destructrice. Au moment où l'histoire reprend, quelques dieux s'opposent à cette décision et expriment leur tristesse et leur mécontentement⁴⁰.

Sans préambule, un homme nommé Ziusudra est alors présenté – l'archétype sumérien du Noé biblique. Le texte le décrit comme « un roi pieux, très religieux⁴¹ », et nous comprenons que l'un des dieux l'a pris en pitié. Le nom de ce dieu n'a pas survécu dans la tablette de l'université de Pennsylvanie, mais le fragment de Schøyen nous livre un indice en nous révélant que Ziusudra n'est pas seulement un roi, mais aussi un prêtre du dieu Enki⁴². Celui-ci, dont on entendra reparler plus tard, dit à Ziusudra :

Crois ma parole, écoute bien mes instructions :
Une inondation va balayer les centres de culte.
Détruire la graine de l'humanité,

Telle est la décision, la parole de l'assemblée des dieux⁴³.

Une rupture de quarante lignes s'ensuit alors, mais les spécialistes déduisent des nombreuses autres répétitions plus tardives du même mythe, que le texte « devait se poursuivre avec les instructions détaillées adressées à Ziusudra pour bâtir un bateau géant et échapper ainsi à la destruction⁴⁴ ».

Quand l'histoire se poursuit, le cataclysme a déjà commencé :

Tous les vents de tempêtes, excessivement puissants, attaquèrent ensemble,
Dans le même temps, la vague déferla sur les centres de culte.
Pendant sept jours et sept nuits, les flots balayèrent la terre,
Et l'immense bateau fut ballotté par les vents sur les grandes vagues⁴⁵.

Durant tout le cataclysme, les cieux restent sombres. Puis, au huitième jour, le soleil perce à travers les nuages et la pluie et les orages cessent. En ouvrant la « fenêtre » de son bateau de survie, Ziusudra contemple un monde changé pour toujours et sacrifie aux dieux un bœuf et un mouton⁴⁶.

S'ensuit une insupportable lacune de trente-neuf lignes supplémentaires, dans lesquelles on aurait sans doute découvert où Ziusudra finissait par échouer et les décisions qu'il prenait ensuite. Quand nous reprenons enfin l'histoire, vers la fin du texte, nous le trouvons en présence des dieux principaux du panthéon sumérien, *An* et *Enlil*, qui se repentent de leur décision d'éradiquer l'humanité de la surface de la Terre. Ils sont si reconnaissants à Ziusudra d'avoir construit son arche et survécu au Déluge qu'ils décident de le rendre immortel :

La vie d'un dieu ils lui offrirent ;
Le souffle éternel d'un dieu ils firent descendre sur lui,
[...] Ziusudra le roi,
Le sauveur du nom de végétation et de la graine de l'humanité⁴⁷.

Les trente-neuf dernières lignes sont manquantes⁴⁸.

Les Sept Sages

Le regretté professeur Samuel Noah Kramer, l'un des plus grands experts de la Sumer antique, observa qu'il y avait « des zones

d'ombre et d'incertitude terriblement attrayantes » dans cette plus vieille version écrite de la légende mondialement répandue du Déluge⁴⁹. Ce qui ne fait en revanche pas le moindre doute, c'est que la tablette évoque une civilisation urbaine préalable au cataclysme, et qu'elle nous fournit les noms de ses villes saintes : Eridu, Bad-Tibira, Larak, Sippar, Shuruppak. Il y est explicitement précisé que ces cités ont été englouties par le Déluge. En outre, bien après que Sumer a cessé d'exister, de riches traditions concernant les cinq villes, la période antédiluvienne et le Déluge ont perduré en Mésopotamie, et ont été reprises par les cultures d'Akkad, d'Assyrie et de Babylone, qui domineraient ces terres presque jusqu'à l'ère chrétienne⁵⁰. En réalité, il est juste de dire que l'histoire traditionnelle de cette région, telle qu'elle a été racontée dans l'Antiquité, est clairement divisée en deux périodes distinctes – avant et après le Déluge –, et que ces deux périodes étaient considérées par les peuples de cette région comme étant absolument factuelles et réelles.



Figure 27 : Les anciens empires mésopotamiens ont chacun connu leur période de domination durant l'histoire, mais tous ont conservé la tradition d'un Déluge planétaire ayant ravagé l'humanité dans un passé lointain.

Nous avons vu dans le chapitre 1 comment les traditions mésopotamiennes ne se contentaient pas de préserver le souvenir

des cités antédiluviennes, mais aussi celui d'un héros civilisateur de l'époque nommé Oannes, et d'une confrérie de sept sages, les « Sept Apkallu », qui l'auraient aidé dans sa mission. Ces sages, ainsi que s'en souviendra le lecteur, sont souvent représentés dans l'art régional sous la forme d'hommes barbus tenant une sorte de sac ou de panier, mais aussi parfois sous celle de thérianthropes, créatures hybrides mi-hommes mi-oiseaux. En fouillant un peu plus, retournant en arrière pour relire avec soin les notices du prêtre babylonien Bérose que j'avais déjà effleurées en travaillant sur *L'Empreinte des dieux*, je me suis rappelé qu'Oannes et les sages Apkallu étaient parfois représentés sous une autre forme thérianthropique, mi-humains mi-poissons. Chacun d'eux était associé, tel un « conseiller », à un roi antédiluvien, et tous étaient renommés pour leur sagesse en affaires d'État et pour leurs facultés d'architecte, de maçon et d'ingénieur⁵¹.

Bérose a élaboré son *Histoire* à partir des archives du temple de Babylone (qui aurait contenu des « documents publics » conservés pendant « plus de 150 000 ans⁵² »). Il nous a légué une description d'Oannes comme « monstre » ou « créature ». Cependant, son récit évoque davantage un homme portant une sorte de costume de poisson – en d'autres termes, un déguisement. Ce monstre, nous dit Bérose :

avait le corps entier d'un poisson, mais, en dessous, attachée à la tête du poisson, se trouvait une autre tête, humaine ; et, joints à la queue du poisson, se trouvaient des pieds semblables à ceux d'un homme ; et il était doté d'une voix humaine. [...] À la fin de la journée, ce monstre, Oannes, est retourné à la mer pour y passer la nuit. Il était amphibie, capable de vivre aussi bien sur la terre que dans l'eau. [...] Plus tard, d'autres monstres semblables à Oannes sont apparus⁵³.

Sachant que les curieux récipients tenus par Oannes et les sages Apkallu étaient également représentés sur l'une des colonnes mégalithiques de Göbekli Tepe (ainsi, comme nous l'avons vu au chapitre 1, que dans les confins du Mexique antique), que pouvons-nous en déduire ?

Le mystère s'épaissit quand on s'intéresse d'encore plus près aux traditions mésopotamiennes. En résumé, Oannes et la confrérie des sages Apkallu sont décrits comme ayant instruit l'humanité pendant des milliers d'années. C'est durant cette longue période que les cinq

cités antédiluviennes, centres d'une grande civilisation, ont été bâties, et que la royauté « est descendue du ciel ». Bérose explique qu'avant l'apparition d'Oannes, le peuple mésopotamien « vivait dans une société anarchique, comme des bêtes sauvages⁵⁴ ».

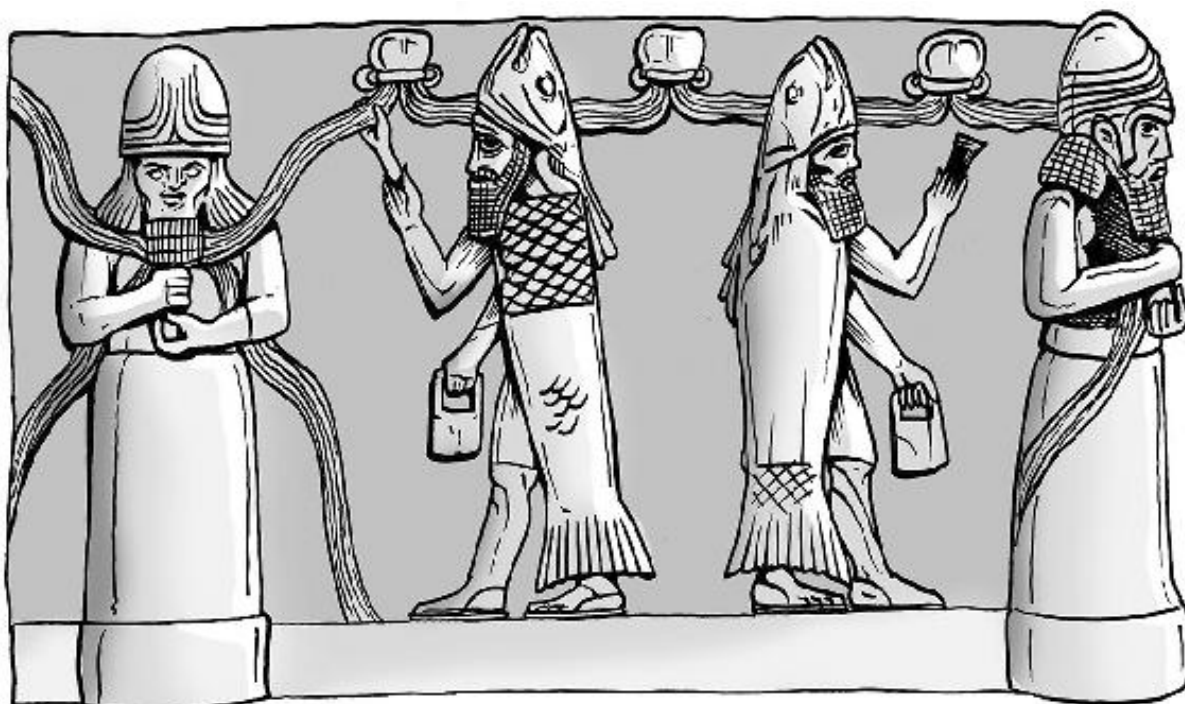


Figure 28 : Oannes et la confrérie des sages Apkallu.

Bérose écrivit son *Histoire* quelque part entre 290 et 278 av. J.-C., mais seuls quelques fragments de son œuvre sont parvenus jusqu'à nous, conservés par des citations ou des résumés dans les travaux d'autres auteurs comme Georges le Syncelle ou Eusèbe de Césarée. Cependant, les chercheurs reconnaissent que ce qui nous est parvenu par ce biais reflète de façon précise des traditions mésopotamiennes bien plus anciennes, inscrites sur des tablettes en cunéiforme remontant à des temps très lointains⁵⁵. Par exemple, le nom Oannes, qui a peut-être été déformé par les auteurs nous l'ayant transmis, s'avère être dérivé d'*Uannadapa* en cunéiforme, souvent abrégé *Adapa* ou *U-Anna* – l'élément *Adapa* étant à l'origine un titre signifiant « sage⁵⁶ » (quoi de plus approprié pour un sage ?). Il est dit, dans les inscriptions mésopotamiennes antiques,

qu'U-Anna « exécute les plans du ciel et de la terre⁵⁷ ». Parmi les autres sages antédiluviens, on retrouve *U-Anne-dugga*, « qui est doté de la compréhension totale » et *An-Enlilda*, décrit comme « le prestidigitateur de la ville d'Eridu⁵⁸ ».

Ce dernier point – que les sept sages antédiluviens étaient des « prestidigitateurs », des « sorciers », des « enchanteurs » ou des « magiciens » – est répété de nombreuses fois dans les textes en cunéiforme⁵⁹. Mais à la même époque, des facultés pragmatiques, technologiques voire scientifiques leur sont également associées⁶⁰. Ainsi, ils étaient maîtres des « recettes chimiques⁶¹ », médecins⁶², charpentiers, tailleurs de pierre, forgerons et orfèvres⁶³, et ils auraient posé les fondations des villes⁶⁴. En effet, plus tard, tous les métiers employés dans les projets royaux de construction et de rénovation furent attribués au savoir provenant des sages antédiluviens⁶⁵. Comme le résume Amar Annus, de l'université de Tartu, en Estonie, dans une étude détaillée :

La période ayant précédé le déluge était celle de la révélation dans la mythologie mésopotamienne, sur laquelle toutes les bases de leur futur savoir étaient posées. Les sages antédiluviens étaient des héros de culture ayant apporté la civilisation sur cette terre. Après cette période, rien de nouveau n'est inventé, la révélation originelle est simplement transmise et développée. Oannes et d'autres sages ont enseigné les fondations de la civilisation à l'humanité antédiluvienne⁶⁶.

Les tablettes en cunéiforme de la Mésopotamie antique nous informent de plus légèrement sur les récipients avec lesquels les sages Apkallu sont si souvent représentés. Ils sont désignés sous le terme *banduddu*, « seaux⁶⁷ », et auraient servi à recueillir une « eau bénite⁶⁸ ». Bien souvent, comme nous l'avons déjà vu au chapitre 1, le sage tient aussi dans l'autre main un objet conique. Celui-ci est identifié dans les inscriptions comme *mullilu* – qui signifie « purificateur⁶⁹ ». Dans les mêmes scènes, les sages apparaissent souvent conjointement avec un arbre stylisé ou la silhouette d'un roi, parfois les deux. Aucune référence textuelle spécifique à l'arbre n'a survécu jusqu'à nos jours, mais la plupart des chercheurs supposent qu'il doit s'agir d'un « arbre sacré » ; beaucoup pensent qu'il représente « l'arbre de la vie⁷⁰ » et qu'il symbolise « à la fois l'ordre

du monde divin et le roi, qui lui servait d'administrateur terrestre⁷¹ ». En conclusion, il s'agirait donc d'un « rite protecteur magique, d'une bénédiction, d'une consécration⁷² » :



Figure 29 : Enki, dieu sumérien de la sagesse et de la magie, avait la grande responsabilité de l'océan d'eau douce souterrain nommé l'Abzu. À cause de ce lien avec l'Abzu, il était souvent représenté avec des ruisseaux pleins de poissons lui tombant des épaules. Les Akkadiens l'appelaient Ea.

En aspergeant l'arbre d'eau bénite, les sages lui transmettaient leur propre sainteté, maintenaient l'harmonie cosmique et s'assuraient ainsi du déroulement correct des plans du ciel et de la terre⁷³.

L'on croyait alors que les sept Apkallu avaient été créés par Enki (Enki est son nom sumérien ; les Akkadiens l'appelaient Ea), révélé par la tablette de Schøyen comme le protecteur de Ziusudra, le grand dieu de l'océan d'eau douce souterrain nommé l'Abzu⁷⁴. Outre son lien avec ce royaume aquatique, les attributs particuliers d'Abzu étaient la sagesse, la magie et les arts et métiers de la civilisation⁷⁵.

Il est donc logique que les sages figurent parmi ses créatures et qu'ils soient fréquemment représentés sous la forme de poissons. Comme le fait remarquer un chercheur, la forme d'Apkallu en poisson :

est liée aux secrets qui résident dans les profondeurs ; et ses yeux éternellement ouverts et attentifs lui confèrent une sagacité omnisciente ⁷⁶.

Grâce aux conseils et aux enseignements de ces sages extraordinaires, ces magiciens du dieu de la sagesse Enki, nous apprenons des textes en cunéiforme que la civilisation humaine a accompli des avancées scientifiques et technologiques rapides, avant d'entrer dans une phase « de splendeur et de plénitude exceptionnelles, l'âge d'or d'avant le Déluge ⁷⁷ ». Tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais alors que les millénaires défilaient, l'humanité sortit de l'harmonie avec l'univers et les divinités – et l'une d'elles en particulier, le grand Enlil, décrit comme « le roi, le seigneur suprême, le père et le créateur », et (ce qui explique peut-être un peu mieux sa personnalité) un « orage déchaîné ⁷⁸ ». Même si le dieu du ciel Anu était techniquement le plus important du panthéon sumérien, il avait plutôt l'air d'une figure distante et impuissante. Enlil était son second, mais se trouvait dans les faits responsable de la plupart des « décisions de fonctionnement ». Enki – désigné dans certains textes comme le jeune frère d'Enlil – était classé troisième ⁷⁹.

La version sumérienne du Déluge, comme nous l'avons vu, contient de nombreuses failles, mais d'autres tablettes, par exemple celle de l'*Épopée de Gilgamesh*, sans doute le plus célèbre des textes mésopotamiens ayant survécu jusqu'à nous, comblent ces lacunes et ne laissent aucun doute quant au rôle d'Enlil :

En cette période où la terre grouillait, où les hommes se multipliaient, le monde beuglait tel un taureau sauvage, et le grand dieu fut réveillé par la clameur. Enlil entendit la clameur et dit à l'assemblée des dieux : « Le tumulte de l'humanité est intolérable, et il est devenu impossible de dormir à cause de ce brouhaha. » Ainsi, les dieux décidèrent d'exterminer l'espèce humaine ⁸⁰.



Figure 30 : Le puissant dieu sumérien Enlil (assis, à droite). Souvent décrit comme un « orage déchaîné », c'est lui qui a ordonné l'extermination de l'humanité par l'entremise de l'inondation.

Nous savons ce qu'il est advenu ensuite. Le dieu Enki (en plus de la tablette de Schøyen, d'autres textes postérieurs le confirment) est venu prévenir Ziusudra que l'instrument de l'extermination, une immense inondation destructrice, serait prochainement déclenché⁸¹. Béroze, qui appelle Ziusudra « Xisouthros », nous livre le chapitre suivant de l'histoire :

[Enki] apparut en rêve à Xisouthros et lui révéla que [...] l'humanité serait détruite par une grande inondation. Il lui ordonna ensuite d'enterrer ensemble toutes les tablettes, la première, celle du milieu et la dernière, et de les cacher à Sippar, la ville du soleil. Puis il devait construire un bateau et monter à bord avec sa famille et ses meilleurs amis. Il devait également le remplir de nourriture et de boisson, et faire monter à bord des animaux sauvages et des oiseaux, ainsi que toutes les bêtes à quatre pattes. Puis, quand tout serait en place, il devait se préparer à mettre les voiles. [...] Il ne s'arrêta pas de travailler jusqu'à ce que le bateau soit construit. Il était long de cinq stades (autour de 900 mètres) et large de deux stades (autour de 350 mètres). Il monta à bord de son bateau, l'équipa ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, fit embarquer sa femme, ses enfants et ses plus proches amis⁸² ...

Les fragments restants de Bérose ne nous décrivent pas l'expérience du Déluge, mais *L'Épopée de Gilgamesh* s'en charge, faisant parler directement Ziusudra/Xisouthros⁸³ :

Durant six jours et six nuits, le vent souffla, des torrents, des tempêtes et des inondations submergèrent le monde, la tempête et le Déluge combattant côte à côte telle une armée. Au septième jour, l'orage se calma au sud, la mer redevint paisible, l'inondation s'arrêta. J'observai la surface du monde, et il n'y avait que le silence. La surface de la mer s'étendait tel un toit plat. Toute l'humanité était retournée à la poussière. [...] J'ouvris une écoutille et la lumière m'éclaira le visage. Puis je me penchai profondément, m'assis et me mis à pleurer, et les larmes dévalèrent le long de mes joues, car de tous côtés il n'y avait que de l'eau. [...] À quatorze lieues de distance apparaissait une montagne, où le vaisseau s'échoua⁸⁴ ...

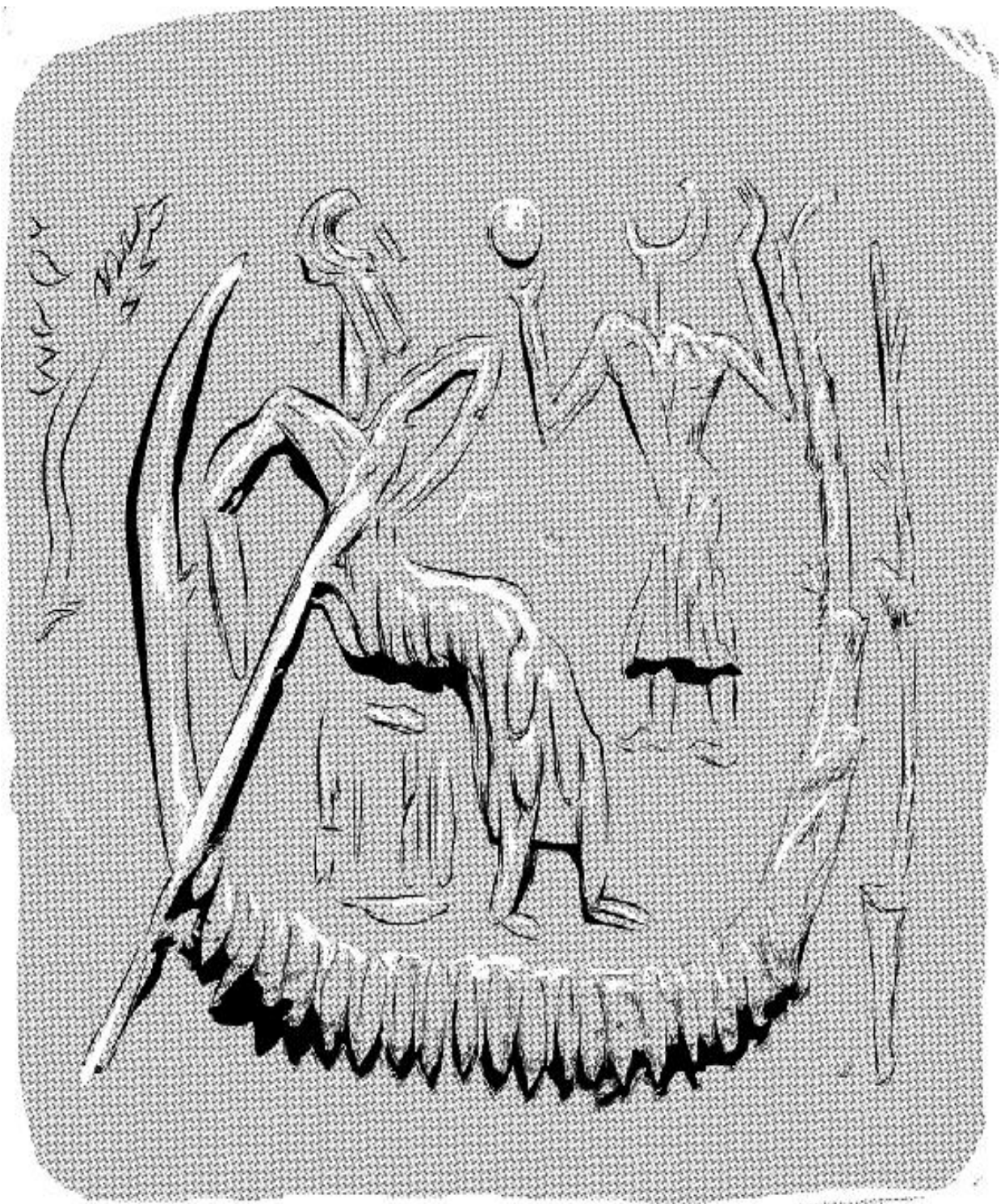


Figure 31 : Le survivant du Déluge sumérien et l'arche : « La surface de la mer s'étendait tel un toit plat. Toute l'humanité était retournée à la poussière... À quatorze lieues de distance apparaissait une montagne, où le vaisseau s'échoua. »

Bérose de nouveau :

Puis Xisouthros sut que la terre avait reparu. [...] Il débarqua, accompagné de sa femme, de sa fille ainsi que du timonier. Il se prosterna pour vénérer la terre et fabriqua un autel où il sacrifia aux dieux. Après quoi, il disparut avec ceux qui étaient descendus du vaisseau avec lui. Ceux qui étaient restés à bord et n'avaient pas débarqué avec Xisouthros [...] le cherchèrent et l'appelèrent en criant son nom. Mais Xisouthros ne serait plus revu, et le son d'une voix sortie de l'air leur indiqua qu'il était de leur devoir d'honorer les dieux, et que Xisouthros, grâce au grand honneur qu'il leur avait fait, les avait rejoints dans leur lieu de résidence, et que sa femme, sa fille et le timonier avaient eu le même honneur. La voix leur commanda ensuite de retourner à [...] la ville de Sippar, de déterrer les tablettes qui y étaient enfouies et de les rendre à l'humanité. L'endroit où ils s'étaient échoués était la terre d'Arménie⁸⁵.

Ainsi, en résumé, tant la Bible que les récits mésopotamiens s'accordent à dire que l'Arménie était le lieu de refuge pour les rescapés du Déluge. Bérose, cependant, ajoute quelques détails importants, qui manquent pourtant au texte de l'Ancien Testament : premièrement, la référence à Sippar, qui, comme nous l'avons vu, était l'une des cinq cités antédiluviennes évoquées dans les traditions sumériennes ; deuxièmement, l'information intrigante selon laquelle les écrits ou les archives antédiluviennes (« toutes les tablettes, la première, celle du milieu et la dernière ») étaient enfouis à Sippar avant le cataclysme ; et troisièmement, que les survivants devaient retourner à Sippar quand les eaux se seraient repliées, afin de déterrer les tablettes « et de les rendre à l'humanité ».

Ce dont il est question ici est donc ni plus ni moins qu'un renouvellement de la civilisation après un cataclysme planétaire – un renouvellement lors duquel le savoir antédiluvien serait retrouvé et retransmis. Les Sept Sages, en revanche, n'auraient plus de rôle à jouer dans la propagation de ce savoir. Les textes en cunéiforme nous disent qu'ils ont été renvoyés dans les profondeurs d'Abzu au moment du Déluge, avec ordre de ne jamais revenir⁸⁶. D'autres sages « de descendance humaine » – même s'il est question, dans un cas, d'un être « aux deux tiers Apkallu⁸⁷ » – les remplaceraient, une certaine continuité serait maintenue et la civilisation reprendrait son essor. Le temps venu, les rois suivants évoqueraient leur filiation avec le monde antédiluvien. Vers la fin du 1^{er} millénaire av. J.-C., Nabuchodonosor 1^{er} de Babylone se décrirait comme « une graine sauvegardée du Déluge⁸⁸ », tandis qu'Assurbanipal, qui dirigeait l'empire assyrien en Mésopotamie centrale au VII^e siècle av. J.-C., se

targua d'avoir « appris l'art d'Adapa, le sage, qui est le savoir secret. [...] Je suis bien au fait des signes du ciel et de la terre. [...] Je jouis des textes écrits sur les pierres avant le Déluge⁸⁹. »

Il est terriblement mystérieux, comme nous le verrons au cours du chapitre suivant, que les mêmes notions de Sept Sages apporteurs de civilisation dans la plus lointaine antiquité et de préservation et de retransmission de « textes écrits sur les pierres avant le Déluge » se retrouvent dans la culture de l'Égypte ancienne, pourtant prétendument complètement distincte et sans rapport.

QUATRIÈME PARTIE
RÉSURRECTION

Chapitre 9

L'île du Ka

Les berges du Nil sont luxuriantes, bordées de palmiers et de champs verts, mais elles restent étroites, gagnées sur le désert grâce au don de fertilité offert par le fleuve éternel. La même histoire se répète du Caire à Assouan, où le haut barrage a définitivement changé le paysage divin des pharaons en créant le lac Nasser, l'une des plus vastes étendues d'eau artificielles du monde, qui se poursuit au sud jusqu'à franchir la frontière du Soudan. Tandis que le niveau du lac montait dans les années 1960, de nombreux sites de l'Égypte antique, comme la forteresse de Bouhen, furent submergés. D'autres, comme le mondialement célèbre temple d'Abou Simbel ou l'époustouflant temple d'Isis de Philæ, ont été sauvés en étant déplacés bloc par bloc pour être reconstruits sur des terres plus élevées.

D'autres encore furent démantelés et expédiés à l'étranger – comme le temple de Dendour, désormais au Metropolitan Museum of Art de New York, le temple de Debod, au parc de l'Ouest de Madrid, ou le temple de Tafa, au Rijksmuseum van Oudheden de Leyde, aux Pays-Bas. Ainsi, le royaume sacré des dieux, qui a continuellement été reconstruit au fil des millénaires dans l'Égypte antique, ressuscite et renaît aujourd'hui encore sur des territoires lointains.

Selon ses propres inscriptions, il en est allé de même pour le temple d'Horus d'Edfou. Appelée Behedet dans l'ancien temps (son protecteur, le dieu faucon Horus, est ainsi parfois nommé Horus de Behedet), Edfou se dresse sur la rive ouest du Nil, à 110 kilomètres

au nord d'Assouan, et a donc été épargnée par l'inondation du lac Nasser. Le temple tel que nous pouvons l'observer de nos jours, avec ses blocs de grès dorés éclatants et gracieux sous le soleil implacable de la Haute-Égypte, est relativement jeune, le complexe entier ayant été achevé durant la période ptolémaïque, après une série d'étapes réalisées entre 237 av. J.-C. et 57 av. J.-C.¹. Toutefois, ce que nous contemplons ici n'est que la dernière incarnation des temples bien plus anciens ayant précédemment occupé ce site durant l'Ancien Empire (2575-2134 avant notre ère²) – et peut-être bien avant cela.



Figure 32

En tout cas, l'*idée* du temple lui-même, exprimée dans les innombrables inscriptions énigmatiques qui recouvrent ses murs, est

en soi particulièrement intéressante. Ces inscriptions nous renvoient à une période très lointaine, l'« Âge primitif originel des dieux³ » – et ces dieux, semble-t-il, n'étaient pas seulement égyptiens⁴, mais vivaient sur une île sacrée, la « terre natale des Originels », au milieu d'un vaste océan⁵.

Puis, à une période non précisée du passé, un désastre terrible – un véritable cataclysme mélangeant l'eau et les flammes, comme nous le verrons – a ravagé cette île, où « les premières demeures des dieux » avaient été fondées⁶, la détruisant purement et simplement, inondant tous ces lieux sacrés et éliminant la plupart de ses divins habitants⁷. Certains ont toutefois survécu, et on raconte qu'ils seraient montés à bord de leurs vaisseaux (car les textes ne laissent guère de doute quant au fait que ces dieux originels étaient des navigateurs⁸) pour « parcourir » le monde⁹.

Leur but n'était autre que de recréer et de revivifier l'essence de leur terre perdue¹⁰, de provoquer, en bref :

La résurrection de l'ancien monde des dieux¹¹. [...] La recréation d'un monde détruit¹².

Le fond général, comme le confirme l'égyptologue Eve Anne Elizabeth Reymond dans son étude magistrale des textes du temple d'Edfou, fait savoir qu'un « monde ancien, après avoir été constitué, fut détruit et, en tant que monde mort, devint le fondement d'une nouvelle période de création, qui commença par la recréation et la résurrection de ce qui avait autrefois existé¹³ ».

Ce qui est important dans l'évaluation de ces textes est de comprendre qu'ils n'ont pas été *composés* dans le temple historique. Au contraire, nous informe Reymond, les prêtres et scribes d'Edfou se sont contentés de *copier* ce qu'ils considéraient être les plus importants extraits d'une vaste quantité d'archives qu'ils avaient à leur disposition¹⁴. Au v^e siècle de notre ère, les fanatismes romains et chrétiens avaient provoqué l'effondrement de l'Égypte antique¹⁵. Plus tard (la haine islamique du passé n'allait rien arranger), plus personne ne prit soin des temples, qui furent même utilisés comme débarras, écuries ou maisons par des autochtones ayant cessé de vénérer les anciens dieux. En 1837, l'explorateur anglais Howard Vyse visita Edfou et décrivit le désordre qu'il trouva à l'intérieur :

Le temple lui-même, l'un des plus imposants d'Égypte, offre un contraste saisissant avec les taudis misérables, dont un grand nombre ont été construits dessus, tandis que d'autres ont été érigés sur les vastes monticules de détritiques qui l'entourent. L'intérieur, couvert de hiéroglyphes peints, a été divisé par des cloisons en terre pour former un silo pour le blé ; en dessous se trouvent d'énormes substructions, dans lesquelles j'ai pénétré par un trou dans une maison arabe. Elles étaient pleines de poussière et de crasse indescriptibles, mais avaient été bâties de la plus solide des manières ¹⁶ ...

Heureusement pour nous, quand Edfou était encore foisonnante, les prêtres et scribes capables de déchiffrer les inscriptions mystérieuses dans la bibliothèque du temple se sont attelés au projet d'en sélectionner des extraits et de les graver profondément dans les murs « solides » et « imposants » de l'édifice lui-même. Ainsi, que ce soit volontairement ou fortuitement, ils ont permis de préserver au moins ces fragments-là, alors que la source originelle des documents – pillée, brûlée ou jetée au fleuve durant des siècles de négligence et de mauvais traitement – a depuis longtemps disparu.

Inévitablement, en l'absence de leur contexte, ces fragments sont souvent déroutants et profondément frustrants. Malgré tout, ils nous offrent un aperçu des secrets et merveilles que cette source de documentation disparue – si seulement elle existait encore ! – nous aurait révélés de façon plus complète.

L'Atlantide en Égypte

Les archéologues considèrent généralement que le célèbre philosophe grec Platon, qui nous a transmis l'extraordinaire histoire de l'Atlantide détruite dans un terrible cataclysme d'eau et de flammes 9 000 ans avant Solon – c'est-à-dire 9 600 ans avant notre ère –, a inventé toute cette histoire de civilisation perdue de la période glaciaire. La position de repli, pour ceux qui finissent par admettre à contrecœur une part de véracité dans cette information présente dans *Timée* et *Critias*, est de déclarer que Platon a peut-être basé son récit sur un cataclysme bien plus récent survenu en Méditerranée – par exemple l'éruption sur Théra (Santorin) au milieu du II^e millénaire av. J.-C. L'hypothèse d'un désastre planétaire survenu il y a plus de 11 000 ans, et en particulier cette idée hérétique selon laquelle il aurait pu annihiler une civilisation avancée

de l'époque, est contestée avec acharnement, et même tournée en ridicule par l'establishment car, bien sûr, les archéologues prétendent « savoir » qu'il n'y a pas eu, et qu'il n'y aurait quoi qu'il advienne pas pu y avoir, de civilisation avancée à cette période.

Ils le « savent » non pas parce qu'ils ont recueilli quelque preuve irréfutable éliminant avec certitude la possibilité d'une civilisation type Atlantide durant le paléolithique supérieur, mais seulement parce qu'ils se basent sur le principe général selon lequel moins de deux cents ans d'archéologie « scientifique » ont suffi à établir une chronologie ferme et définitive, dans laquelle notre civilisation a vu nos ancêtres quitter progressivement le paléolithique supérieur pour entrer dans le néolithique (toutes deux étant, par définition, des cultures de l'âge de la pierre) autour de 9600 av. J.-C., avant de développer et de perfectionner l'agriculture durant les millénaires suivants – un processus dont témoigne également la fondation de villages permanents de bonne taille comme Çatal Höyük, en Turquie, autour de – 7500.

Aux alentours de 4000 avant notre ère, la sophistication croissante des structures sociales et économiques et l'accroissement des facultés d'organisation ont rendu possible la création des premiers sites mégalithiques (celui de Ġgantija sur l'île maltaise de Gozo, par exemple), tandis que les premières villes-États émergeraient aux alentours de – 3500 en Mésopotamie et dans la vallée de l'Indus, et peu après en Égypte ou dans d'autres endroits du monde comme le Pérou¹⁷. Les pyramides de Gizeh sont des monuments mégalithiques, tout comme le Grand Sphinx. Sur les îles britanniques, Calanais, dans les Hébrides extérieures, et Avebury, dans le sud-ouest de l'Angleterre, tous les deux datés des alentours de 3000 avant l'ère chrétienne, sont les plus vieux exemples de sites mégalithiques. L'érection de celui de Stonehenge aurait commencé aux alentours de – 2400 et se serait poursuivie jusqu'à environ -1800.

Cette chronologie bien calculée et établie de longue date ne laisse tout simplement aucune place à une civilisation préhistorique telle que l'Atlantide, d'où le désir du courant dominant de rejeter l'histoire « extravagante » de Platon par tous les moyens possibles. Notamment en ridiculisant la base supposément « égyptienne » du

récit – et en particulier l'affirmation faite dans *Timée* que des prêtres de Saïs, dans le Delta, aurait dit de l'Atlantide et de son destin cruel qu'ils étaient décrits dans des « livres sacrés¹⁸ » de leur temple, remontant des milliers d'années avant le début estimé de la civilisation égyptienne, à la fin du IV^e millénaire av. J.-C.¹⁹. Pour ceux qui sont mariés à la chronologie traditionnelle, l'idée même que des prêtres de Saïs aient pu faire à Solon un rapport véritable sur des archives aussi « impossibles », qui à son tour se serait perpétué jusqu'à Platon, semble grotesque – un oxymore historique évident qui ne mérite que le mépris. De plus, il est souvent affirmé qu'on ne trouve absolument aucune référence à l'Atlantide dans quelque papyrus ou inscription de l'Égypte antique.

Seul un égyptologue, le regretté professeur John Gwyn Griffiths (il est décédé en 2004) de l'université du pays de Galles, à Swansea, eut le courage de s'opposer au consensus. L'assertion qu'il présenta n'avait cependant rien à voir avec le point fondamental de l'existence de l'Atlantide et de sa destruction durant le X^e millénaire avant notre ère, mais seulement avec un point de moindre importance : la possibilité que Platon, à travers son ancêtre Solon, ait effectivement pu être influencé par de véritables traditions de l'Égypte antique²⁰. Curieusement, pour un homme aussi érudit, Griffiths semblait ne rien savoir d'Edfou ni de son récit d'une terre sacrée habitée par des « dieux » et détruite par l'eau et les flammes dans un passé lointain – un prototype évident pour l'Atlantide de Platon, comme nous le verrons. À défaut, le professeur se concentra sur un papyrus, désormais conservé à Moscou sous la référence P. Leningrad 1115, qui contient une étonnante histoire en prose connue comme *Le Conte du naufragé*. Dans ce « conte » datant du Moyen Empire d'Égypte – entre 2000 et 1700 av. J.-C. –, Griffiths (à raison, selon moi) trouva des ressemblances convaincantes avec le récit de l'Atlantide fait par Platon.

Le « naufragé » éponyme nous parle d'une époque où il entreprit un périple à bord d'un vaisseau arpentant l'océan, qui fut frappé par une vague colossale :

Puis le vaisseau mourut. De ses passagers, nul ne survécut. Je fus projeté sur une île. J'y passai trois jours tout seul. [...] Allongé sous les arbres, j'en étreignis l'ombre. [...] Puis je dépliai les jambes pour aller chercher de quoi me remplir le ventre. Je trouvai des

figues et des raisins, toute sorte de légumes, des fruits de figuier sycomore [...] et des concombres qui avaient l'air bien entretenus. Il y avait également des poissons et de la volaille ; rien ne manquait. Je me gavai et en reposai, car j'avais les bras trop pleins ²¹ .

Le naufragé coupe alors du bois, fait un feu et brûle une offrande pour les dieux.

J'entendis alors un bruit de tonnerre. [...] Des arbres se fendirent, le sol trembla. Ôtant les mains de devant mon visage, je vis qu'un serpent approchait. Il mesurait trente coudées [près de 15 m]. [...] Son corps était couvert d'or, ses sourcils étaient de lapis-lazuli. [...] Puis il me prit dans sa bouche et m'emmena là où il vivait, avant de me déposer, indemne ²² ...

Le serpent interroge alors le naufragé sur la façon dont il s'est retrouvé sur l'île, et après avoir entendu sa réponse il lui dit de ne pas avoir peur :

C'est un dieu qui t'a laissé vivre et emmené sur cette île du *Ka*. Rien ne s'y trouve pas. Elle abonde en bonnes choses...

Le nom « île du *Ka* » est « curieux », souligne Miriam Lichtheim, la traductrice du conte. Elle ajoute que le célèbre égyptologue sir Alan Gardiner « la présenta comme une “île fantôme” ²³ ». Il n'entre pas dans le domaine de cet ouvrage de présenter un traité détaillé sur le concept du *Ka* – le « double », l'essence astrale ou spirituelle d'une personne ou d'une chose. Il existait avec l'être humain durant sa vie mortelle, mais était « la puissance supérieure dans les royaumes d'après la mort ». D'ailleurs, le terme pour la mort dans la langue de l'Égypte antique signifie « Aller chercher son *ka* » ou « Aller vers son *ka* dans le ciel ²⁴ ». Les dieux étaient aussi censés avoir leur *ka*, ainsi que les grands monuments d'Égypte. Il est particulièrement pertinent de remarquer que le grand dieu Osiris, seigneur du royaume de la vie après la mort baptisé Douât, était toujours surnommé « le *Ka* des pyramides de Gizeh ²⁵ » :

Le *Ka* entrait dans l'éternité avant son hôte humain, ayant rempli son rôle en marchant au côté de l'humain pour l'encourager à la bonté, la quiétude, l'honneur et la compassion. Durant toute la vie de l'humain, le *Ka* était la conscience, le gardien, le guide. Après la mort, en revanche, le *Ka* devenait suprême ²⁶ ...

Sachant cela, la proposition de Gardiner selon laquelle une « île fantôme » serait impliquée dans le *Conte du naufragé* semble logique. Le marin est parti en bateau du royaume physique du

Moyen Empire égyptien, mais il a été poussé sur « l'île du *Ka* », un royaume fantôme – un endroit qui n'existe plus dans ce monde que sous la forme de son essence spirituelle.

Le même thème se poursuit alors que le serpent géant qui règne sur l'île raconte au naufragé sa triste histoire :

J'étais ici avec mes frères et leurs enfants. En tout, nous étions soixante-quinze serpents, enfants et frères, sans parler d'une petite fille que j'avais obtenue en priant. Puis une étoile est tombée, et tous sont montés en flammes à travers elle. Il se trouve que je n'étais pas avec eux dans l'incendie. Je n'étais pas parmi eux. J'aurais pu mourir pour eux quand je les ai retrouvés en un tas de cadavres ²⁷.

Finalement, un bateau finit par passer devant l'île et le naufragé est secouru. Le roi serpent de l'île le renvoie avec de somptueux cadeaux : de la myrrhe, des onguents, du laudanum, des épices, « du parfum, de la peinture pour œil, des queues de girafe, de gros morceaux d'encens, des défenses d'éléphant, des lévriers, des singes, des babouins et toute sorte d'objets précieux ²⁸ ». Le naufragé, plein de gratitude, aimerait retourner en Égypte avec ces présents, mais avant qu'il puisse monter à bord, le serpent l'entraîne à l'écart et lui dit :

Une fois que tu quitteras cet endroit, tu ne reverras plus cette île : elle sera devenue de l'eau ²⁹.

La comparaison que dresse John Gwyn Griffiths avec la description que Platon fait de l'Atlantide a essentiellement trait à la richesse de la vie végétale et animale, dont les éléphants que l'on retrouve sur les deux îles. Voilà ce que dit Platon de l'Atlantide :

Elle nourrissait un grand nombre d'animaux domestiques et de bêtes sauvages, entre autres des éléphants en grande quantité, et elle donnait leur pâture aux animaux des marais, des lacs et des fleuves, à ceux des montagnes et des plaines, et aussi à l'éléphant, tout énorme et tout vorace qu'il est. Elle produisait et entretenait tous les parfums que la terre porte aujourd'hui dans diverses contrées, racines, herbes, plantes, sucs découlant de fleurs ou de fruits. On y trouvait aussi le fruit que produit la vigne, celui qui nous sert de nourriture solide, avec tous ceux que nous employons en guise de mets, et dont nous désignons toutes les espèces par le nom commun de légumes ; ces fruits ligneux qui offrent à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums ; [...] tels sont les divins et admirables trésors que produisait en quantité innombrable cette île qui florissait alors quelque part sous le soleil ³⁰ ...

Il y a en outre le fait que l'Atlantide est une île sacrée, comme, bien sûr, l'île du *Ka*, sur laquelle le naufragé a été emmené par un

dieu. La ressemblance la plus flagrante se trouve toutefois dans le destin de l'Atlantide, qui fut engloutie par les inondations et disparut³¹, tout comme l'île du *Ka* qui ne serait jamais revue car elle serait « devenue de l'eau ».

En se basant sur ces éléments, Griffiths en conclut que même si le récit de Platon « ne dérive peut-être pas de l'Égypte en totalité », il a néanmoins très certainement envers elle une « dette conceptuelle³² ». Sa démonstration est bien menée, mais s'il avait connu les textes du temple d'Edfou, il aurait sans doute défendu sa cause avec plus de fermeté.

Relier certains fils

Nous n'avons plus accès aux archives sacrées autrefois conservées au temple de Saïs, dans le delta du Nil, qui renfermaient selon Platon l'histoire de l'Atlantide. Ce temple, que Solon a visité autour de 600 av. J.-C., était consacré à la déesse Neith et était extrêmement ancien, remontant au moins jusqu'à la I^{re} dynastie, autour de – 3200³³. Malheureusement, il a été complètement détruit avant 1400, et seuls quelques tas de gravats et de rares blocs éparpillés jonchaient encore le site désormais occupé par le village de Sa el-Hagar³⁴. À Edfou, en revanche, même si les documents originaux ont disparu, les extraits préservés dans les inscriptions murales racontent pour l'essentiel la même histoire que celle que Solon entendit et transmit à Platon. Celle qui, selon Griffiths, nous serait parvenue, bien que sous une forme plus fragmentée et littéraire, dans *Le Conte du naufragé*.

Nous avons déjà vu que la terre natale des Originels est décrite, dans les textes d'Edfou, comme une île sacrée au milieu d'un grand océan, le parallèle avec l'île du *Ka* dans le conte est donc évident du strict point de vue du décor. La ressemblance est cependant plus profonde, car nombre de passages dans les inscriptions murales indiquent clairement que le premier dieu à avoir régné sur la terre des Originels était « une divinité morte, le *Ka*³⁵ ». Nous apprenons en effet que l'île était également connue comme la « Demeure du *Ka*³⁶ » et que « le *Ka* y régnait³⁷ » – « ce *Ka* qui résidait parmi les

roseaux de l'île³⁸ ». En d'autres termes, la demeure des Originels dans les textes d'Edfou n'est ni plus ni moins que l'île du *Ka* et, en admettant que Griffiths ait eu raison de voir un prototype de l'Atlantide de Platon dans cette île du *Ka*, alors la demeure des Originels en est un aussi.

Ce qui aide à raffermir la comparaison tient dans certains détails livrés par les textes muraux et qui *ne figurent pas* dans *Le Conte du naufragé*. Par exemple, un passage d'Edfou mentionne un « canal » circulaire et rempli d'eau qui entourait le domaine sacré érigé au cœur de l'île des Originels – un cercle d'eau visant à protéger et fortifier ce domaine³⁹. Cela trace naturellement un nouveau parallèle avec l'Atlantide, où le domaine sacré sur lequel s'élevait le temple et palais du dieu – que Platon nomme « Poséidon » – était également entouré d'une douve, elle-même placée au milieu d'un réseau de fossés circulaires concentriques séparés par d'autres cercles de terre, là encore dans un but de fortification et de protection⁴⁰.

D'autres détails se retrouvent dans les trois récits. Par exemple, la grande inondation de l'île d'Atlantide telle que Platon la rapporte et celle de l'île du *Ka* dans *Le Conte du naufragé* ressemblent trait pour trait à celle qui a ravagé la demeure des Originels dans les textes d'Edfou, où il est question d'un cataclysme :

si violent qu'il détruisit la terre sacrée⁴¹. [...] Les eaux originelles [...] submergèrent l'île [...], et l'île devint le tombeau de ses divins habitants⁴². [...] La demeure disparut dans les ténèbres sous les eaux primitives⁴³.

Comparez ces extraits à Platon évoquant « de grands tremblements de terre et des inondations⁴⁴ » à la suite desquels :

en un seul jour et en une nuit fatale [...] l'île atlantide disparut sous la mer⁴⁵.

Fait intrigant : Platon désigne aussi la cause immédiate ayant provoqué les tremblements de terre et l'inondation. Dans le *Timée*, en prélude à son récit de la civilisation perdue et de son sort funeste, il signale que les prêtres égyptiens ayant fait part de cette histoire à Solon ont commencé en parlant d'un *cataclysme céleste* :

Le genre humain a subi et subira plusieurs destructions, les plus grandes par le feu et l'eau, et les moindres par mille autres causes. Ce qu'on raconte chez vous [les Grecs] de

Phaéton, fils du Soleil, qui, voulant conduire le char de son père et ne pouvant le maintenir dans la route ordinaire, embrasa la terre et périt lui-même frappé de la foudre, a toute l'apparence d'une fable ; ce qu'il y a de vrai, c'est que dans les mouvements des astres autour de la terre, il peut, à de longs intervalles de temps, arriver des catastrophes où tout ce qui se trouve sur la terre est détruit par le feu ⁴⁶.

Dans *Le Conte du naufragé*, nous découvrons aussi qu'un cataclysme céleste joue un rôle. Comme s'en souviendra le lecteur, le roi serpent évoque la destruction de sa race quand « une étoile est tombée, et tous sont montés en flammes à travers elle ». Le même sinistre agent se retrouve dans les inscriptions murales d'Edfou, où il est encore une fois question d'un serpent, avec toutefois un changement notable : cette fois, il n'est pas le souverain triste et sage de l'île, mais plutôt l'« ennemi » juré de l'île et de ses divins habitants ⁴⁷. Pour replacer dans un contexte plus large ce que nous en disent les textes d'Edfou, rappelons-nous d'abord la tradition zoroastrienne de l'« esprit maléfique » qui :

plongea du ciel tel un serpent. [...] Il se précipita à midi, si bien que le ciel fut aussi brisé et effrayé par lui qu'un agneau par un loup. Il pénétra dans l'eau, disposée en dessous de la terre, puis le milieu de cette terre fut percé et pénétré par lui. [...] Il ressortit sur toute la création et rendit le monde aussi sombre et souffrant en pleine journée qu'au milieu d'une nuit noire ⁴⁸.

Dans mon esprit, comme je l'ai exprimé dans le chapitre 7, nous avons là une version mythique de la réalité – la vérité sous-jacente étant la rencontre cataclysmique avec une comète. À présent, considérons les passages pertinents des inscriptions murales d'Edfou, où un serpent nommé le *nhp-wer*, le « Grand Bondissant », est décrit comme « le principal ennemi du dieu ⁴⁹ ». C'est son « assaut » qui provoque l'engloutissement de la demeure des Originels par les flots, mais avant, les pieds de la divinité de l'île – le *Ka*, ici explicitement décrit comme étant le « Dieu de la terre ⁵⁰ » – sont « transpercés, et le domaine divisé ⁵¹ ».

Comme le fait remarquer Reymond :

C'est la description claire d'un désastre. [...] La terre sacrée a été détruite et ses divins habitants sont morts. Cette interprétation concorde avec d'autres fragments du premier récit d'Edfou, qui fait allusion à la mort de la « Compagnie » [un groupe de divinités] et aux ténèbres ayant recouvert l'île primitive ⁵².

De multiples fils semblent se rejoindre ici : l'évocation par Platon de corps célestes provoquant d'importantes destructions sur la planète, l'étoile meurtrière tombant sur terre dans *Le Conte du naufragé*, le serpent de la tradition zoroastrienne qui plonge depuis le ciel, transperce la terre et plonge le monde dans la pénombre, et le grand serpent bondissant des textes d'Edfou, dont l'assaut transperce les pieds du Dieu de la Terre, provoque la mort de la Compagnie divine et recouvre l'île primitive d'un voile ténébreux. Je me rappelle aussi le « mythe » ojibwé mentionné au chapitre 3 et dans lequel une « étoile à la longue et large queue [...] a volé bas ici une fois, il y a des milliers d'années » – une « étoile » spécifiquement désignée comme une comète⁵³ et qui aurait causé « la première inondation de la planète⁵⁴ ».

Les impacts de comètes et d'astéroïdes peuvent non seulement provoquer des inondations, mais aussi imposer de grosses contraintes sur la croûte terrestre, donnant lieu à une activité sismique et volcanique accrue. Serait-ce par hasard que Platon, qui s'est employé à citer la « foudre » de Phaéon dans sa préface au *Timée*, implique les tremblements de terre et les inondations dans la disparition de l'Atlantide, et veille à faire remonter la scène 9 000 ans avant Solon, soit en – 9600 ? J'estime qu'il y a une vraie possibilité pour que tous ces récits renvoient à la même époque horrible de la préhistoire.

Cette période, comme je l'ai avancé dans les précédents chapitres, est celle du Dryas récent, qui a commencé de façon cataclysmique il y a 12 800 ans et s'est achevée de façon tout aussi cataclysmique il y a 11 600 ans, chaque fois avec de nombreuses inondations – associées à l'effondrement en cascade des calottes glaciaires nord-américaine et nord-européenne. L'hypothèse des multiples impacts liés à la fragmentation d'une comète pour marquer le début du Dryas récent est, je le crois, très solide. À la lumière des récits mythologiques, il faut aussi envisager que d'autres rencontres avec des débris de la même comète géante restés en orbite aient pu mettre un terme au Dryas récent.

Parallèlement, je suggère – comme le font nombre de mythes et de traditions du monde entier – qu'une civilisation avancée a brutalement été effacée des tablettes de l'histoire.

Le mystère de l'Œil saint

L'archéologie ne se trompe pas en affirmant que l'essentiel de la planète entre – 12 800 et – 11 600 était peuplé de chasseurs-cueilleurs bloqués dans l'âge de pierre et ne maîtrisant même pas les bases de l'agriculture. Mais Platon, au grand agacement des scientifiques, nous indique sans l'ombre d'un doute que l'Atlantide était très différente. En bref, il s'agissait d'un grand et merveilleux empire commandant une vaste flotte de navires, qui lui donnaient la possibilité de projeter son pouvoir en Afrique jusqu'en Égypte, en Europe jusqu'en Italie⁵⁵, et de voguer jusqu'à ce que Platon appelle « un véritable continent⁵⁶ » – que de nombreux commentateurs estiment être l'Amérique⁵⁷ – « qui borde tout autour la mer intérieure ». L'Atlantide était une ville-État pleinement développée, puisant sa fortune dans une agriculture mature et prospère, et se targuant d'une métallurgie avancée, d'une architecture sophistiquée et de travaux d'ingénierie, tous accrus par une immense richesse en ressources naturelles :

Avec ces richesses que le sol leur prodiguait, les habitants construisirent des temples, des palais, des ports, des bassins pour les vaisseaux ; enfin, ils achevèrent d'embellir leur île dans l'ordre que je vais dire.

Leur premier soin fut de jeter des ponts sur les fossés qui entouraient l'ancienne métropole, et d'établir ainsi des communications entre la demeure royale et le reste du pays. [...] Les rois qui le recevaient tour à tour en héritage ajoutaient sans cesse à ses embellissements [...] et ils firent tant qu'on ne pouvait voir, sans être stupéfait d'admiration, la grandeur et la beauté de leurs travaux.

Ils creusèrent d'abord, depuis la mer jusqu'à l'enceinte extérieure, un canal de trois arpents de largeur sur cent pieds de profondeur et cinquante stades de longueur ; et pour qu'on pût y entrer, en venant de la mer, comme dans un port, ils lui laissèrent une embouchure navigable aux plus grands vaisseaux. Puis, dans les digues qui séparaient entre eux les fossés, ils percèrent, à côté des ponts, des tranchées assez larges pour le passage d'une seule trirème ; et, comme de chaque côté de ces tranchées les digues s'élevaient à une assez grande hauteur au-dessus de la mer, ils jetèrent d'un bord à l'autre des toits qui permirent aux vaisseaux de naviguer à couvert.

Le plus grand des fossés circulaires, celui qui communiquait avec la mer, avait trois stades de large ainsi que l'enceinte de terre qui venait après lui. Les deux enceintes suivantes, l'une d'eau, l'autre de terre, avaient chacune deux stades, et la dernière, celle qui entourait l'île, n'avait qu'un stade de largeur ; enfin l'île elle-même où se trouvait le palais avait un diamètre de cinq stades. Ils revêtirent d'un mur de pierres le pourtour de l'île, les digues circulaires, et les deux côtés de la tranchée qui avait un arpent de largeur ; et ils établirent des tours et des portes à l'entrée des voûtes sous lesquelles on avait livré un passage à la mer.

On se servit, pour ces constructions, de pierres blanches, noires et rouges que l'on tira des flancs mêmes de l'île et des deux côtés intérieurs et extérieurs des digues ; et, tout en exécutant ces fouilles, on creusa pour les navires, dans l'intérieur, deux bassins profonds, auxquels le rocher lui-même servait de toit. Parmi ces constructions, les unes étaient formées d'une seule espèce de pierres ; et, afin de donner aux autres leur ornement naturel, on avait mélangé les couleurs pour le plaisir des yeux. On recouvrit d'airain, en guise d'enduit, tout le mur de l'enceinte extérieure ; d'étain la seconde enceinte, et les bords de l'île d'une ceinture d'orichalque qui étincelait comme du feu ⁵⁸.

Personne ne sait plus exactement ce qu'était le mythique orichalque de l'Atlantide, puisque Platon nous indique qu'on n'en connaissait à son époque plus « que le nom ⁵⁹ », mais il ajoute à l'aura de maîtrise technologique qui entoure encore la célèbre civilisation perdue.

La navigation maritime, une agriculture avancée et des travaux d'ingénierie et d'architecture à grande échelle comptent aussi parmi les caractéristiques notables de la demeure des Originels décrite dans les textes d'Edfou. Nous avons déjà vu comment le système de canaux circulaires y préfigurait, mais c'est aussi vrai des grands temples atlantes. Nous lisons, par exemple la description d'une chapelle « mesurant 90 coudées par 20 » (environ 45 mètres par 10) :

Devant elle s'étendait une vaste avant-cour de 90 coudées de côté. [...] Puis une salle hypostyle de 50 coudées par 30 avait été construite [...], puis une autre salle de 20 coudées par 30, puis deux salles en enfilade de 45 coudées par 20 furent ajoutées devant la première salle hypostyle ⁶⁰.

Une enceinte est décrite comme mesurant 300 coudées (environ 150 mètres) d'ouest en est et 400 coudées du nord au sud. À l'intérieur se trouve un temple, le « Manoir de dieu », qui renfermait un Saint des Saints de 90 coudées d'est en ouest ⁶¹.

Nous découvrons aussi l'existence d'une troisième enceinte du même ordre de grandeur, 300 coudées par 400. Elle aussi contient un sanctuaire mesurant 90 coudées d'ouest en est et 20 coudées du nord au sud, lui-même divisé en trois pièces de 30 coudées par 20 ⁶².

Mais la meilleure preuve d'une technologie avancée dans la demeure des Originels est livrée dans l'un des extraits d'Edfou décrivant la fin cataclysmique de l'île par suite de l'assaut du « serpent » céleste appelé « le Grand Bondissant » qui

« transperce » le dieu Terre et « divise » le domaine. Nous lisons aussi – et c'est là le plus mystérieux – que « l'Œil saint tomba⁶³ ».

« L'évocation de l'Œil saint [...] semble un peu étrange », concède Reymond. Mais elle explique, bien que les textes semblent imprécis sur ce point, qu'il pourrait s'agir « du nom du centre de lumière qui éclairait l'île⁶⁴ ».

Nous sommes, en bref, contraints d'envisager une espèce de système d'éclairage artificiel sur l'île originelle des dieux. En dehors de ça :

Tout ce que nous pouvons dire, avec des réserves, c'est qu'une sorte de désastre aurait précipité la chute de l'Œil saint, avec pour conséquence de plonger dans l'obscurité totale le domaine du Créateur⁶⁵.

Les dieux voguaient...

Que s'est-il passé après le désastre ayant frappé l'Atlantide ? Y a-t-il eu des survivants ? Si oui, qu'ont-ils fait des connaissances avancées dont ils disposaient ?

Le *Timée* et le *Critias* de Platon n'apportent aucune réponse à ces questions, mais les inscriptions murales d'Edfou le font, et avancent de façon évidente qu'il y a eu des rescapés au cataclysme ayant frappé la terre natale des Originels – des « compagnies de dieux » déjà en mer quand l'île sacrée fut inondée. Ils voguèrent jusqu'à l'emplacement de l'île après le désastre, mais « ne virent que des roseaux à la surface de l'eau⁶⁶ ».

Il y avait également une grande quantité de boue⁶⁷, une scène n'étant pas sans rappeler la description faite par Platon des environs de l'Atlantide après l'inondation :

Aussi depuis ce temps la mer est-elle devenue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable par la quantité de limon que l'île abîmée a laissée à sa place⁶⁸.

S'agissant de la demeure des Originels, il semble que l'île soit restée suffisamment proche de la surface pour que les rescapés tentent d'en récupérer quelque chose – une tentative que les inscriptions d'Edfou nomment la « création des pāys », où « pāys » signifie clairement les terres récupérées à la mer⁶⁹. Ainsi, nous

apprenons comment « le *Shebtiw* a récité des formules sacrées, l'eau s'est lentement retirée du bord de l'île, et la terre actuelle de la *pāy* est ressortie⁷⁰ ». Le texte décrit ensuite :

un processus de [...] création continue sous la forme de l'émergence d'une série d'îlots⁷¹. [...] La création de ces [...] domaines sacrés fut, en réalité, une résurrection et une restauration de ce qui avait existé puis disparu⁷². [...] À la fin apparurent d'autres *pāys*, qui ramenèrent à la vie l'ancien territoire⁷³.

Néanmoins, malgré tous ces efforts, le cataclysme avait si totalement ravagé les terres primitives qu'aucun assèchement n'aurait pu leur rendre leur gloire d'autrefois. La seule solution qui s'imposa donc aux survivants fut d'essayer de les recréer ailleurs, dans des régions qui n'auraient pas été si terriblement affectées par la catastrophe. Ainsi naquit un grand projet, dont notre monde d'aujourd'hui est le résultat. Reymond nous explique que les textes d'Edfou racontent :

que les dieux quittèrent les *pāys* originels⁷⁴. [...] Ils [...] voguèrent jusqu'à une autre partie du monde primitif⁷⁵ [...] et traversèrent les [...] terres de la période originelle⁷⁶. [...] Partout où ils s'installèrent, ils fondèrent de nouveaux domaines sacrés⁷⁷.

Leur mission, en résumé, était donc de faire renaître la civilisation et la religion perdues des jours d'avant l'inondation. Comme le formule Reymond, cette « deuxième ère de l'âge originel » vit « le développement des domaines qui ont survécu à l'histoire⁷⁸ ».

Retourner dans l'enfance

Les inscriptions d'Edfou font allusion au *smd*, à l'« errance », de la « compagnie des dieux⁷⁹ » ayant amorcé ce projet civilisateur. Leur chef était le faucon Horus, à qui le temple d'Edfou fut plus tard dédié, mais Thot, le dieu de la sagesse, était aussi présent⁸⁰. Ils étaient accompagnés des *Shebtiw*, un groupe de divinités chargées d'une responsabilité spécifique de « création⁸¹ », des « dieux bâtisseurs » ayant assuré « la construction⁸² », et des « Sept Sages⁸³ ». Cela devient particulièrement intéressant à la lumière de la tradition mésopotamienne des Apkallu explorée dans le

chapitre 8, et il semblerait que ce ne soit pas le fruit d'une simple coïncidence.

Le lecteur se souviendra que les Apkallu étaient souvent décrits comme des créatures hybrides entre l'humain et l'oiseau de proie. De même, les Sept Sages des inscriptions d'Edfou sont définis comme des divinités primitives capables d'adopter « la forme de faucons » et de « ressembler à des faucons⁸⁴ ».

En outre, exactement comme les Apkallu antédiluviens, les Sept Sages des inscriptions d'Edfou (qui ne sont mentionnés nulle part ailleurs dans les textes égyptiens) étaient les magiciens parmi les dieux. Il s'agissait de voyants capables de prédire l'avenir⁸⁵, et ils pouvaient *swr iht ti* – « enduire de pouvoir les substances de la terre⁸⁶ » –, un processus de création « par la parole des créateurs⁸⁷

» qui n'a « aucun équivalent⁸⁸ », comme le souligne Reymond. Ils étaient de plus censés avoir la faculté d'« amplifier les choses » et ainsi de fournir une protection magique⁸⁹. Ce que Reymond parvient à déduire de ce texte qu'elle considère comme « inhabituellement obscur » est que « la protection était constituée de symboles. Le pouvoir magique de protection était conféré par le fait de nommer les choses⁹⁰. »

Les Apkallu mêlaient leur magie d'aptitudes pratiques – comme le fait de poser les fondations de villes et de temples. De même, les Sept Sages des inscriptions d'Edfou avaient aussi leur côté pratique et architectural, et nombre de passages témoignent de leur implication dans l'élaboration et la construction des bâtiments, depuis leurs fondations⁹¹. De plus, les Égyptiens croyaient que « les plans au sol des temples historiques étaient établis selon ce que les Sages de l'ère primitive avaient révélé à Thot⁹² ».

Cette allusion à un lien spécial entre les Sages et Thot constitue, bien sûr, un nouveau parallèle, car nous avons vu que les Apkallu étaient liés à Enki, le dieu mésopotamien de la sagesse. Dans les inscriptions mésopotamiennes, en revanche, Enki est clairement supérieur aux sages – en fait, il les a même conçus. Mais bizarrement, dans les textes d'Edfou, il semble que le savoir des Sages soit considéré comme supérieur à celui du dieu de la sagesse qu'est Thot. En réalité, il est dit qu'à Edfou les documents et archives

d'où ont été extraits les fragments gravés aux murs ne sont rien d'autre que « les paroles des Sages » dictées à Thot, qui les a ensuite consignées par écrit⁹³. Les textes dévoilent aussi que les Sages de l'ère mythique étaient censés être « les seuls êtres divins à savoir comment les temples et les lieux sacrés étaient créés⁹⁴ » et étaient eux-mêmes les *créateurs* du savoir⁹⁵, qui par la suite pouvait être transmis mais pas réinventé. Cela rappelle la notion mésopotamienne selon laquelle, depuis l'époque des Apkallu antédiluviens, rien de nouveau n'avait été inventé – la révélation originelle ayant simplement été retransmise et développée au fil du temps.

Sans insister davantage sur ce point, il me semble donc que l'idée transmise avec tant d'insistance dans ces inscriptions cunéiformes de la Mésopotamie antique – le projet de retrouver et de perpétuer le savoir antédiluvien après le cataclysme planétaire – est très exactement la même que celle gravée dans les murs d'Edfou, qui recèlent des ressemblances troublantes et étranges avec le récit que fait Platon de la civilisation perdue de l'âge de glace nommée l'Atlantide.

Au-delà de ça, les inscriptions d'Edfou nous invitent à envisager la possibilité que les rescapés de cette civilisation perdue, considérés comme des « dieux », mais manifestement humains – bien que dotés de « pouvoirs » mystérieux –, aient pu se mettre à arpenter le monde après l'inondation. Il se trouve que seules des populations de chasseurs-cueilleurs, des peuples des montagnes et des déserts – « des hommes sans lettres et sans instruction », comme le formule avec tant d'éloquence Platon dans son *Timée* –, se sont vues épargnées par le « fléau du déluge⁹⁶ ». Mais les civilisateurs entretenaient l'espoir qu'en cas de réussite de leur mission, l'humanité n'ait pas à retourner « dans l'enfance, ignorant ce qui s'est passé dans l'antiquité⁹⁷ ».

Les inscriptions mésopotamiennes, ainsi que celles de Göbekli Tepe auxquelles nous retournerons, nous prouvent que les terres montagneuses de l'Arménie antique et de l'est de la Turquie furent parmi les premières régions reculées que les civilisateurs atteignirent après l'inondation. Mais le témoignage d'Edfou indique

aussi qu'ils ont atteint le Nil coulant au cœur de sa vallée fertile dans les déserts de l'Égypte.

De plus, les inscriptions murales mentionnent très clairement quelle partie de l'Égypte ils ont visitée en premier – et ce n'était pas Edfou, ainsi que nous le verrons dans le prochain chapitre.

Chapitre 10

Monastère des Sept Sages

Dans son *Timée*, nous avons vu de quelle manière Platon relate des événements décrits dans les archives de temples de l'Égypte antique et qui se sont déroulés 9 000 ans avant Solon, soit en 9600 av. J.-C. Toutefois, le *Timée* n'est pas le seul texte dans lequel Platon évoque un passé aussi lointain. Dans *Les Lois*, par exemple, il parle des Égyptiens antiques :

Et si on veut y prendre garde, on trouvera chez eux des ouvrages de peinture ou de sculpture faits depuis dix mille ans (quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre), qui ne sont ni plus ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, et qui ont été travaillés sur les mêmes règles ¹.

Il est intéressant de constater que le philosophe grec insiste tant sur ces « dix mille ans », et sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une exagération. Mais nous vivons, paraît-il, à une époque plus scientifique où nous bénéficions de techniques de datation objectives, alors que devons-nous déduire d'une telle chronologie ?

Platon est né aux alentours de 428 av. J.-C., ses « dix mille ans » nous renvoient donc à environ – 10 400 dans notre calendrier, à un cheveu de la date de – 10 450 que j'ai proposée dans *L'Empreinte des dieux* pour la lointaine époque *Zep Tepi* – « le Premier Temps » –, quand les Égyptiens antiques croyaient que les dieux marchaient sur la terre et que la civilisation de la vallée du Nil prenait véritablement son essor ².

Cette date, basée sur les découvertes effectuées par mon ami Robert Bauval lors de ses recherches pour *Le Mystère d'Orion* – son essai révolutionnaire de 1994 sur les aspects astronomiques des

célèbres pyramides de Gizeh, en Égypte³ –, fut plus tard étayée dans le livre que nous avons coécrit, *Le Mystère du Grand Sphinx*⁴. En bref, cette date provient de l'agencement extrêmement précis des principaux monuments du plateau de Gizeh et de la relation entre ces monuments et certaines étoiles dans le ciel. Pour plus de détails, je renvoie le lecteur à *L'Empreinte des dieux* et *Le Mystère du Grand Sphinx*, où la question est développée en profondeur, mais le cœur du sujet réside dans le fait que la position des étoiles dans le ciel n'est pas fixe et immuable, mais évolue très progressivement au cours d'un long cycle – que les astronomes appellent le cycle de précession – qui se déroule sur une période de 25 920 ans.

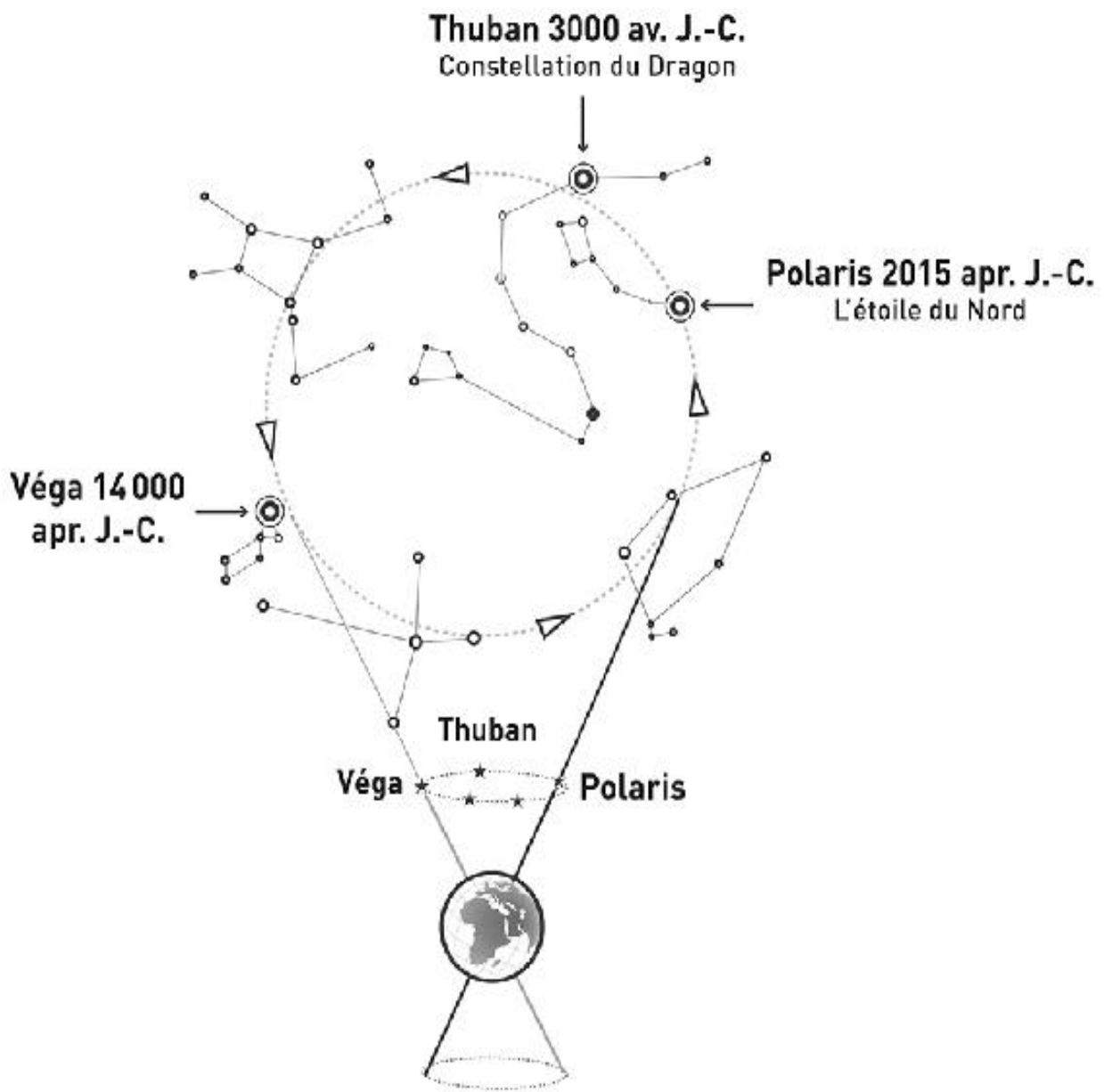


Figure 33 : La précession fait changer l'étoile Polaire sur de très longues périodes de temps.

Ce cycle est une conséquence du mouvement de la Terre, un chancellement lent et circulaire de l'axe de rotation de la planète se

déroulant à raison d'un degré tous les 72 ans. La Terre étant la plateforme d'observation depuis laquelle nous scrutons le firmament, ces changements d'orientation affectent inévitablement la position et l'heure d'apparition de toutes les étoiles vues d'ici. Notre étoile Polaire, par exemple, autour de laquelle les autres astres semblent tourner, est simplement l'étoile vers laquelle l'axe de la Terre passant par le nord géographique pointe le plus directement. Actuellement, il s'agit de Polaris (Ursae Minoris, dans la constellation de la Petite Ourse), mais cela évoluera au fil du temps par l'effet de précession. Ainsi, aux alentours de 3000 av. J.-C., juste avant le début de l'âge des pyramides, en Égypte, la Polaire était Thuban (Alpha Draconis), dans la constellation du Dragon. À l'époque de la Grèce antique, il s'agissait de Kochab (Beta Ursae Minoris). En 14 000 de notre ère, ce sera Véga⁵. Parfois, durant ce long voyage cyclique, le prolongement de notre pôle Nord n'indiquera rien d'autre que du vide, et il n'y aura pas d'« étoile Polaire » utile.

Les effets de la précession les plus spectaculaires, mais aussi les plus esthétiques, sont ceux que l'on peut observer à l'horizon lors de l'équinoxe vernal, quand le jour et la nuit sont d'une durée égale et que le Soleil se lève pile à l'est, sur un arrière-plan composé des douze constellations zodiacales. Le taux de changement est le même qu'au pôle – à savoir un degré tous les 72 ans – et ne peut donc pas être aisément observé – moins encore mesuré – au cours d'une vie d'homme. Mais dans une culture conservant des archives précises sur de très longues périodes, l'on pourra constater que la constellation qui « accueille » le Soleil en ce jour particulier (marquant le début du printemps dans l'hémisphère Nord) se déplace très lentement le long de l'horizon, jusqu'à être remplacée par la suivante.

En gros, le Soleil passe environ 2 160 ans « dans » chaque maison (30 degrés x 72 ans) et, comme il y a douze signes zodiacaux, on peut calculer que la « Grande Année » – le cycle de précession complet – dure 12 x 2160 ans, soit 25 920 ans, après quoi une nouvelle Grande Année débute. Dans le parcours annuel du Soleil à travers le zodiaque – comme le savent tous ceux qui consultent régulièrement leur horoscope, il passe approximativement un mois dans chacune des douze maisons –, le Verseau est suivi des

Poissons, puis du Bélier, du Taureau, des Gémeaux, du Cancer, du Lion, etc. Mais la lente et majestueuse procession du Soleil durant la Grande Année se déroule *en sens inverse* – ainsi, Lion Cancer Gémeaux Taureau Bélier Poissons Verseau –, chaque « mois » durant 2 160 ans.

Pour donner quelques exemples précis, il n'y a donc rien de surprenant à ce que les premiers chrétiens aient adopté le poisson comme symbole, puisque la constellation des Poissons accueille le Soleil lors de l'équinoxe vernal depuis le début de l'ère chrétienne et jusqu'à aujourd'hui. Et la célèbre chanson n'a pas tort d'affirmer que nous vivons « à l'aube de l'ère du Verseau⁶ », car le début du XXI^e siècle se situe effectivement dans le *no man's land* astrologique entre la fin de l'ère des Poissons et sur le palier de la « nouvelle ère » du Verseau. Avant l'ère des Poissons était l'ère du Bélier (2330 av. J.-C. – 170 av. J.-C.), lorsque, dans l'Égypte antique, le bélier était le motif symbolique dominant (par exemple les sphinx à tête de bélier sur le temple de Karnak, vers Louxor) ; et avant cela encore était l'ère du Taureau (4490 av. J.-C. – 2330 av. J.-C.), lorsque le culte du taureau sacré Apis fut adopté, dès le début de la I^{re} dynastie, ou peut-être avant.

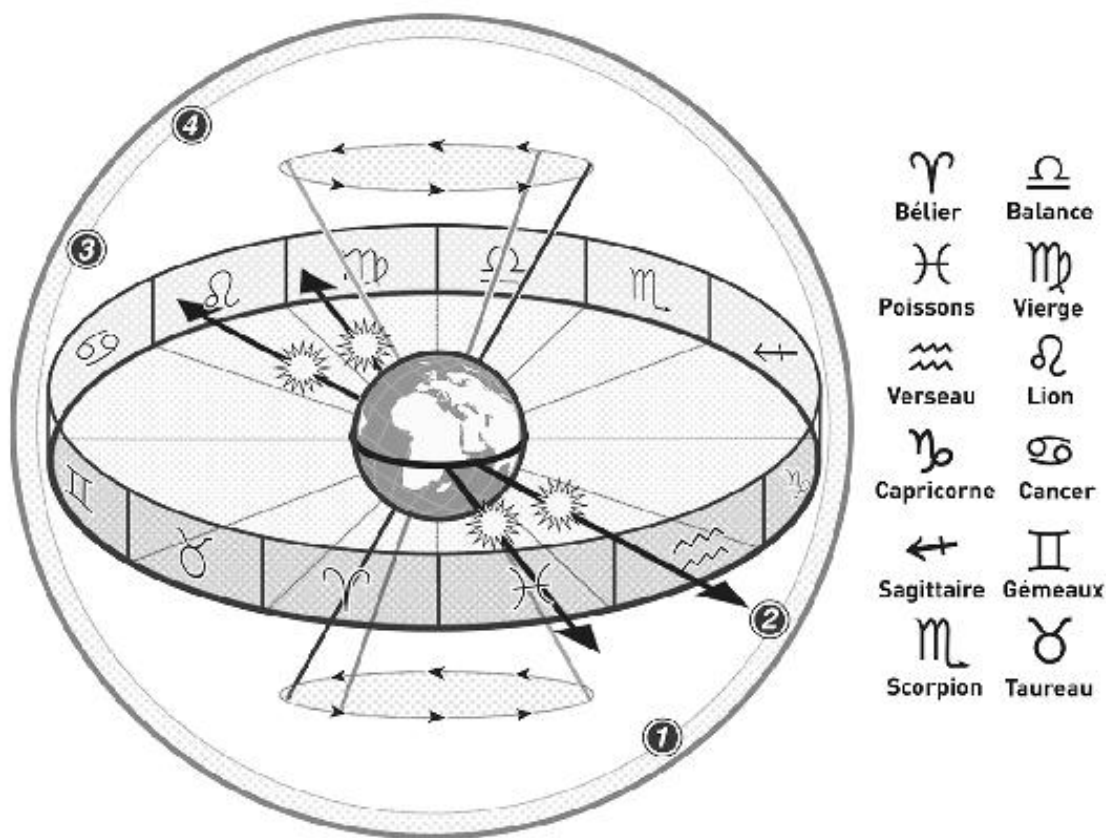


Figure 34 : Le Soleil se trouve dans la maison des Poissons (1) à l'équinoxe vernal depuis 2 000 ans, définissant ainsi l'ère astrologique des Poissons, mais, en conséquence du cycle de précession, il pénétrera ensuite dans la maison du Verseau (2), et l'ère du Verseau commencera. Au même moment, la constellation marquant l'équinoxe d'automne basculera de la Vierge (4) au Lion (3).

Certains astrologues ou astronomes peuvent choisir de déplacer la limite entre les constellations de quelques degrés (et donc d'un siècle ou deux) dans un sens ou dans l'autre, mais le schéma général est bien compris, et les dates indiquées ci-dessus sont relativement fidèles à la réalité. En remontant plus loin dans le temps, comme il est aisé de le faire grâce aux ordinateurs modernes qui peuvent simuler les ciels d'autrefois, nous pouvons venir nous placer à l'ère du Lion, quand la constellation du Lion accueillait le Soleil au matin de l'équinoxe vernal. Cette ère astrologique couvre la période allant de 10 970 av. J.-C. à 8810 av. J.-C. – à quelques siècles près, selon où l'on fixe la limite des constellations. Il est en revanche clair, même en jonglant un peu avec les dates, que l'ère du Lion englobe

parfaitement le Dryas récent (10 800 av. J.-C. – 9600 av. J.-C.), ce que j'ignorais à l'époque où j'ai écrit *L'Empreinte des dieux*. Et, naturellement, c'était aussi l'ère du Lion que je signalais alors comme la période qui correspondait le plus probablement à ce que les Égyptiens antiques nommaient *Zep Tepi*, le « Premier Temps ».

Une fois encore, je renvoie le lecteur à *L'Empreinte des dieux* et *Le Mystère du Grand Sphinx*, ainsi qu'à l'un de mes ouvrages ultérieurs, *Heaven's Mirror*⁷, pour des explications plus détaillées sur ces faits astronomiques et les théories qu'ils engendrent. En bref, l'essence de l'argumentation repose sur une vieille maxime répandue dans le monde entier – « en bas tel qu'en haut » –, qui encourageait à bâtir des monuments reproduisant les motifs de certaines constellations significatives. De plus, puisque la position de toutes les étoiles évolue lentement mais continuellement par la précession, il est possible de se servir des configurations de certaines constructions pour déduire la date qu'elles incarnent – c'est-à-dire la date à laquelle l'alignement des étoiles correspondait à la position des monuments au sol.

Le plateau de Gizeh accueille le déploiement de monuments disposés de façon astronomique le plus frappant du monde ; pour plus de clarté, permettez-moi de préciser que ces alignements n'ont rien à voir avec les points cardinaux indiqués par une boussole. Le nord désigné par un tel instrument est le nord magnétique, qui peut différer de 10 degrés, voire plus, du nord véritable, et qui change constamment à cause des évolutions magnétiques dans le noyau terrestre. Le nord véritable désigne le pôle Nord géographique de la Terre, en d'autres termes l'axe autour duquel pivote notre planète. On en déduit aisément le sud, l'ouest et l'est véritables. Il est ainsi significatif de constater que le regard du Grand Sphinx est orienté plein est, tandis que les trois grandes pyramides sont alignées avec une exactitude troublante sur le nord et le sud véritables – dans le cas de la grande pyramide, celle de Khéops, l'erreur est de trois soixantièmes de degré.

Cela prouve que ces monuments furent érigés en se servant de l'astronomie, car il est impossible d'atteindre une telle précision par quelque autre moyen. Autrement dit, même si aucune autre caractéristique astronomique n'avait été présente sur le site, nous aurions pu affirmer, en nous fondant uniquement sur la précision de

ces alignements, que des astronomes avaient été à l'œuvre, pas seulement pour ces constructions, mais aussi pour de nombreuses écritures sacrées, comme les Textes des Pyramides – par souci d'éviter des répétitions inutiles, je renvoie une fois de plus le lecteur à mes ouvrages précédents.

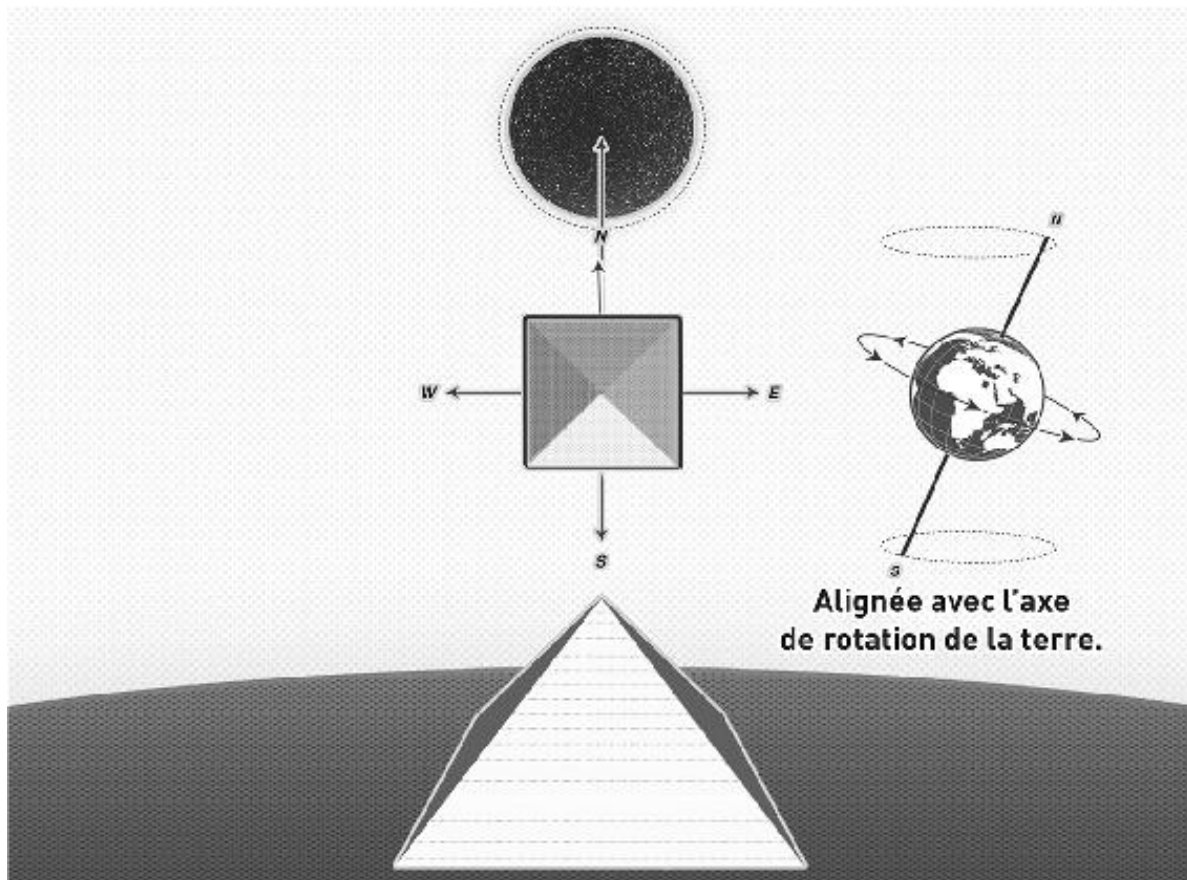


Figure 35 : L'alignement de la grande pyramide ne diffère que de 3/60e de degré du nord véritable.

Le cœur du sujet, en revanche, implique deux constellations – celle du Lion, qui se trouvait à l'aube au-dessus du Soleil lors de l'équinoxe vernal aux alentours de – 10 500, et celle d'Orion, que les Égyptiens antiques considéraient comme la figure céleste du dieu Osiris, le dieu-roi décédé qui régnait dans l'après-vie sur le royaume de Douât. Comme nous l'avons vu au chapitre 9, Osiris était aussi perçu d'une certaine manière comme le *Ka* – le « double », l'essence spirituelle – des pyramides de Gizeh.

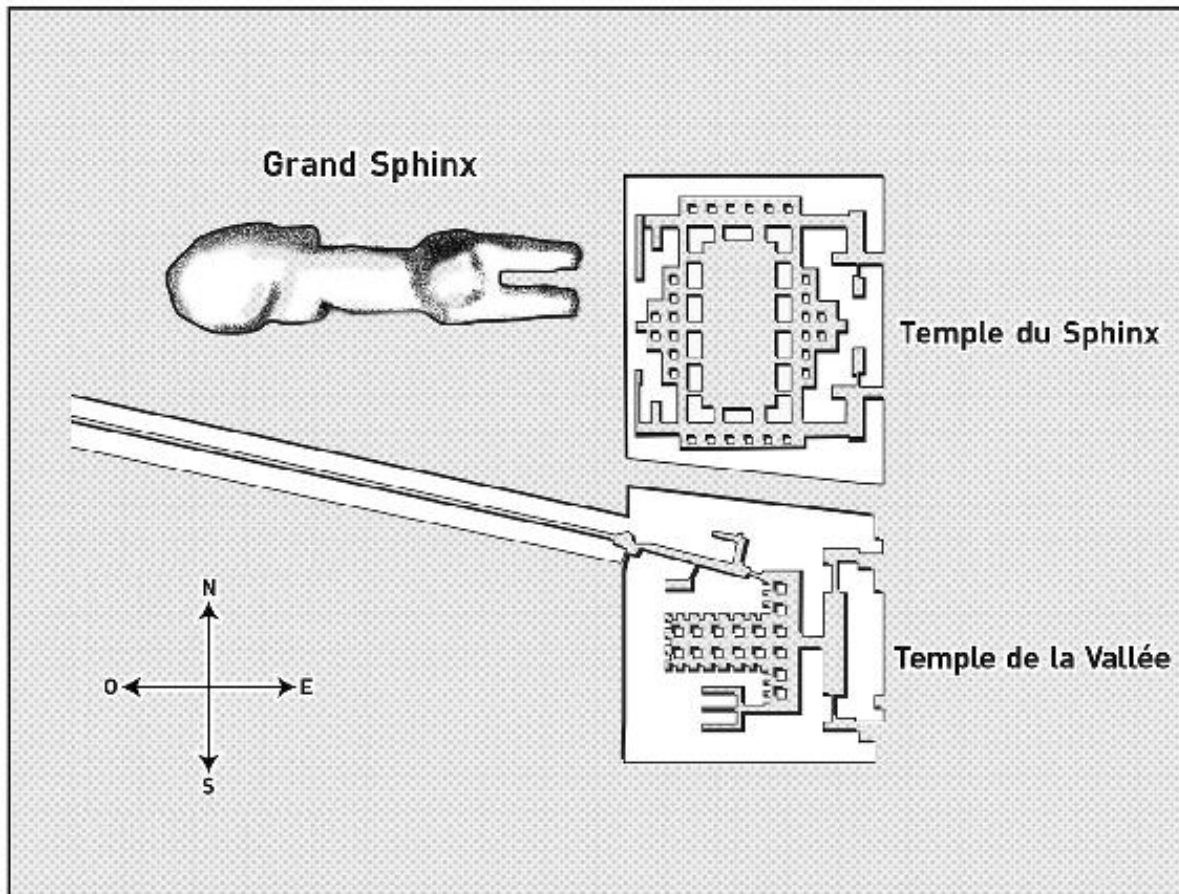


Figure 36 : Le regard du Grand Sphinx est dirigé plein est.

Je ne contrarierai pas le lecteur avec d'interminables démonstrations visant à prouver le fait suivant, puisqu'elles sont amplement étayées, référencées et documentées dans mes ouvrages précédents, mais une mystérieuse « correspondance » terre-ciel est survenue à Gizeh autour de 10 500 av. J.-C. J'avais opté pour une date plus tardive de 50 ans – 10 450 av. J.-C. – dans *L'Empreinte des dieux*, mais des détails aussi mineurs sont relativement insignifiants tant les changements stellaires sont lents, même au sein d'une même ère archéologique ; ainsi, une même configuration générale perdure pendant de nombreux siècles. En fait, il serait même juste d'affirmer que la correspondance terre-ciel de Gizeh a perduré durant l'essentiel – voire la totalité – du Dryas récent, de 10 800 av. J.-C. à 9600 av. J.-C.

En réalité, donc, la période du « Premier Temps » que je continuerai, par souci de simplicité, à appeler l'époque de 10 500 av. J.-C., est celle du Dryas récent. Et si les températures étaient alors glaciales plus au nord – particulièrement en Amérique du Nord et en Europe du Nord –, tout indique que le climat égyptien devait être bien plus agréable, propice, humide et fertile qu'il peut l'être aujourd'hui. Cela ne signifie pas que le pays a été totalement épargné par les cataclysmes du Dryas récent – le Nil a connu des crues puissantes et dévastatrices, comme nous le verrons plus loin –, mais comparativement à de nombreuses autres régions du monde, l'Égypte devait ressembler à un refuge accueillant.

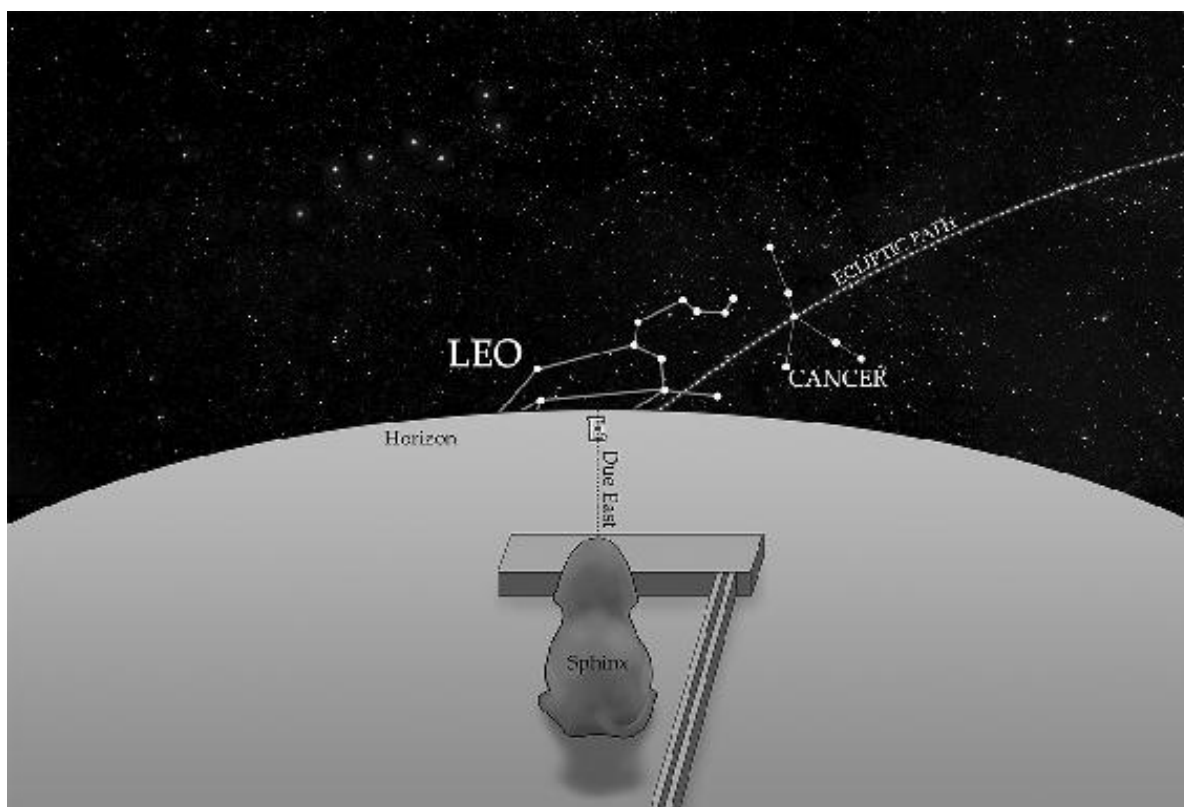


Figure 37 : Autour de 10 500 av. J.-C., en contemplant l'est à l'aube, environ une heure avant le lever du Soleil au matin de l'équinoxe vernal, on pouvait voir la constellation du Lion allongée sur le ventre à l'horizon, directement dans la ligne de mire du Sphinx.

En bas tel qu'en haut... Pour en revenir à la question de la correspondance terre-ciel d'environ 10 500 av. J.-C., considérons d'abord le monument à corps (et sans doute autrefois à tête) de lion, parfaitement orienté plein est et que nous appelons le Grand Sphinx.

Il contemple non seulement le Soleil levant au jour de l'équinoxe vernal, mais aussi la constellation qui abrite l'astre à l'équinoxe. Aujourd'hui, donc, cette construction fait face à la corne entre les Poissons et le Verseau ; à l'époque de l'érection du temple de Karnak, elle regardait la constellation du Bélier ; à celle de l'Ancien Empire – l'époque où le Sphinx aurait été construit –, la constellation du Taureau. Pas les meilleures associations terre-ciel.

En réalité, au cours des derniers 25 920 ans, le Sphinx au corps de lion n'a vu qu'une seule fois son homologue céleste, la constellation du Lion, s'élever au-dessus de l'horizon à l'aube de l'équinoxe du printemps. Et c'était dans cette fameuse période autour de 10 500 av. J.-C.

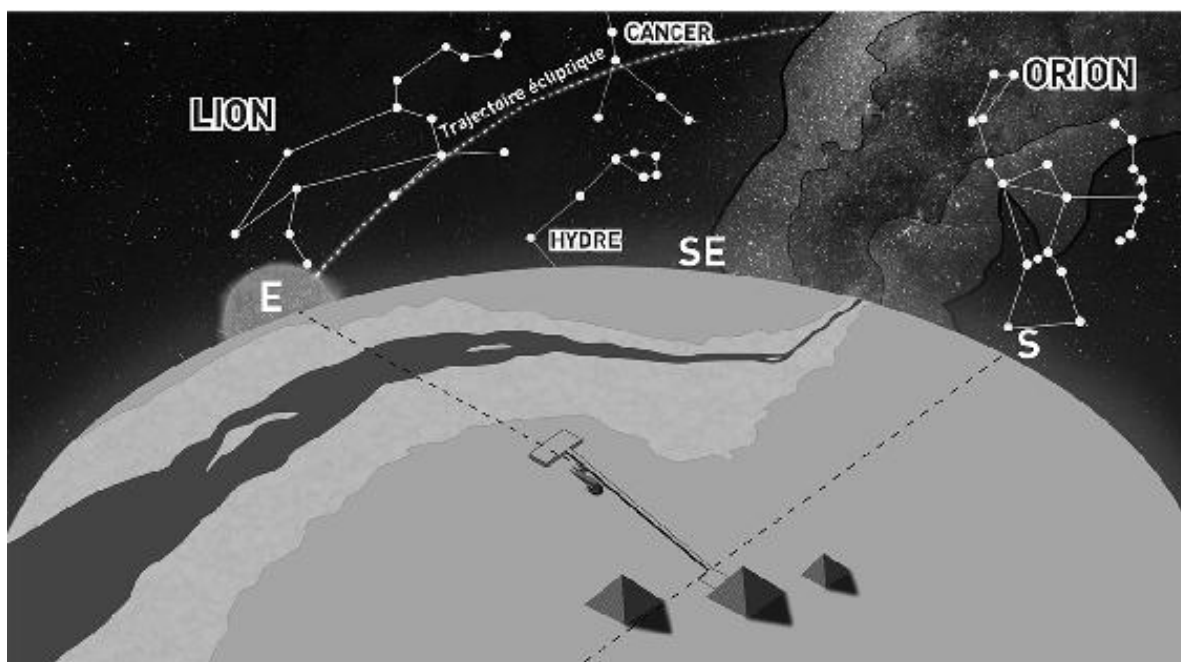


Figure 38 : À l'équinoxe vernal, autour de 10 500 av. J.-C., au moment précis où le Soleil pointait à l'horizon plein est, les trois étoiles de la ceinture d'Orion se trouvaient plein sud, sur le méridien, selon un motif qui correspond parfaitement à celui dessiné au sol par les trois grandes pyramides.

Mais il y a plus. À la même époque, à l'instant précis où le Soleil croisait la ligne d'horizon à l'est, les trois étoiles de la ceinture d'Orion se trouvaient plein sud, sur le méridien – et formaient un motif qui correspond parfaitement à celui dessiné au sol par les trois grandes pyramides, incarnant magnifiquement l'image d'Osiris/Orion en tant que *Ka*, ou « double », des pyramides.

Après que Robert Bauval eut présenté la corrélation d'Orion au monde entier dans son livre de 1994 *Le Mystère d'Orion*, et après les recherches supplémentaires que j'ai effectuées sur le sujet pour *L'Empreinte des dieux*, et les avancées que Robert et moi avons réalisées ensemble pour *Le Mystère du Grand Sphinx*, l'hypothèse a fait l'objet de violentes attaques de la part de l'archéoastronome Ed Krupp, de l'observatoire Griffiths de Los Angeles.

Krupp affirmait que la corrélation était « à l'envers », un argument sophistique basé sur la voussure apparente du ciel, ce qui signifie que la plus haute des trois étoiles de la ceinture d'Orion (qui correspondait, par la corrélation d'Orion, à la plus méridionale des trois pyramides) est dans les faits l'étoile la plus septentrionale. Pour réfuter cela, nous avons pu prouver qu'en disposant les pyramides au sol d'une manière qui satisferait Krupp par son « exactitude » selon les conventions astronomiques actuelles, nous n'obtenons pas une similitude acceptable et immédiatement reconnaissable entre le sol et le ciel. Si, à l'inverse, l'on tâche d'oublier les conventions astronomiques du ^{xxi}^e siècle (selon lesquelles le nord est « en haut ») et que l'on se contente de reproduire à terre – à la façon d'un artiste ou d'un sculpteur – ce qu'on aurait vu dans le ciel à l'aube de l'équinoxe vernal autour de 10 500 av. J.-C., alors la ressemblance est très précise – comme l'a toujours affirmé Robert Bauval – entre les trois grandes pyramides et les trois étoiles formant la ceinture d'Orion (voir Annexe « La corrélation d'Orion n'est pas à l'envers » pour plus de détails).

De plus, comme nous l'avons signalé plus haut, la caractéristique particulièrement remarquable de cette association réside dans la correspondance entre le Sphinx et le Lion. Cette notion mérite que l'on s'y attarde. En regardant vers l'est juste avant l'aube, environ une heure avant le lever du Soleil au matin de l'équinoxe vernal autour de 10 500 av. J.-C., nous voyons la constellation du Lion allongée, le ventre sur l'horizon, directement dans la ligne de mire du Sphinx. Il y a là une corrélation évidente entre le ciel et la terre – car la constellation du Lion, vue de côté comme à cet instant, ressemble de très près au profil léonin du Sphinx.

La Terre tourne, les étoiles et le Soleil se lèvent, la lumière inonde le ciel et, à son tour – au bout d'une heure environ –, le disque solaire

croise l'horizon plein est, une nouvelle fois pile en face du Sphinx. À cet instant précis, les trois étoiles de la ceinture d'Orion se mettent en place plein sud, le long du méridien. Cela est parfaitement confirmé par les logiciels d'astronomie modernes, et n'importe qui étant doté de connaissances avancées en la matière et se trouvant à Gizeh à l'époque l'aurait su. En fait, on pourrait presque sentir les lourds rouages du firmament en fonctionnement, telle une horloge gigantesque : l'aiguille des heures étant la correspondance Sphinx/Lion, celle des minutes la corrélation entre les pyramides et les étoiles de la ceinture d'Orion, et toutes deux ensemble désignant un point situé immanquablement dans la période autour de 10 500 av. J.-C. Cette période que j'ai désignée il y a longtemps comme le « Premier Temps » égyptien, mais qui, je le comprends désormais, correspond également au Dryas récent, ce cataclysme ayant bouleversé la planète.

Datation par les étoiles

La pratique consistant à combiner des constellations célestes et des constructions terrestres à grande échelle pour désigner de façon symbolique des moments importants de l'histoire était largement appliquée dans l'Antiquité, ainsi que je l'ai abondamment démontré dans mon ouvrage de 1998, *Heaven's Mirror*⁸. En réalité, des exemples de telles correspondances terre-ciel, lorsqu'ils ont été correctement interprétés, ont permis d'aborder sous un nouvel angle des enquêtes archéologiques. Par exemple, en 2014, un monticule de terre antique en République de Macédoine s'est révélé être artificiel à la suite d'analyses archéoaoustiques. Ce tumulus mesure 85 mètres par 45 mètres et est très précisément orienté nord-sud. À son sommet, positionné dans une fosse ovale, se trouve un impressionnant ouvrage de terre que des chercheurs de l'université de Trieste ont identifié comme étant une représentation de la constellation de Cassiopée, ainsi qu'elle a dû apparaître à cet endroit à l'aube du 21 juillet 356 av. J.-C., le jour de la naissance du célèbre roi macédonien Alexandre le Grand :

Cassiopée se trouve plein nord et se dessine à la verticale du géoglyphe, formant ainsi une parfaite représentation du ciel sur la terre ⁹.

D'ailleurs, de telles représentations terre-ciel ne sont pas l'apanage de l'antiquité. Un exemple relativement récent de la chose est le barrage Hoover, aux États-Unis. Là, à la base du monument du Dévouement, avec ses piédestaux en diorite noire soutenant deux imposantes figures ailées – rappelant elles-mêmes des divinités de la Mésopotamie et de l'Égypte antique –, le sculpteur Oscar Hansen a créé un spectaculaire sol de mosaïque avec une carte astronomique intégrée. Voici comment le Bureau of Reclamation du département de l'Intérieur des États-Unis décrit cette œuvre et son but :

Cette carte conserve pour les générations futures la date à laquelle le président Franklin D. Roosevelt a inauguré le barrage Hoover, le 30 septembre 1935...

Dans cette représentation du ciel, les astres du système solaire sont positionnés de façon précise, afin que les personnes rompues à l'art de l'astronomie puissent calculer la précession de l'étoile Polaire pendant les 14 000 prochaines années environ. Inversement, les générations futures pourront examiner ce monument et déterminer, à défaut d'autre moyen disponible, la date exacte à laquelle le barrage Hoover a été inauguré ¹⁰.

Hansen, qui compara explicitement le barrage à la grande pyramide en consacrant « un monument au génie collectif s'exprimant dans les efforts d'une communauté autour d'un besoin ou idéal commun ¹¹ », incorpora également les signes zodiacaux à son projet ¹². Ces éléments, dit-il, furent tous intégrés comme des indices et marqueurs afin que « dans un futur lointain, des gens intelligents » puissent discerner « l'heure astronomique de l'inauguration du barrage ¹³ ».

Il s'avère que le barrage Hoover et ses sculptures monumentales ont été achevés la même année, en 1935, mais il est bien sûr possible de se servir de l'architecture symbolique et des alignements célestes pour marquer de façon permanente un instant significatif survenu *n'importe quand dans le passé*. Ainsi, les grandes cathédrales gothiques érigées en Europe aux XII^e et XIII^e siècles de notre ère font référence, dans tous les détails symboliques et astronomiques sacrés de leurs pierres ou leurs vitraux ¹⁴, à des périodes bien plus anciennes – notamment celle du Christ ou des patriarches de l'Ancien Testament.

D'un point de vue purement astronomique, nous pouvons dire de l'effort monumental ayant permis la réalisation des pyramides et du Sphinx de Gizeh qu'il renvoie spécifiquement à la période de 10 500 av. J.-C. Mais comme les lecteurs de mes ouvrages précédents le savent déjà, les monuments comportent également d'autres caractéristiques – comme les quatre conduits étroits qui parcourent l'intérieur de la grande pyramide – qui visent des étoiles significatives de la période de 2500 av. J.-C., à laquelle les égyptologues pensent que les pyramides ont été construites ¹⁵.

En d'autres termes, *les deux* époques sont symbolisées : 2500 av. J.-C. par les conduits, 10 500 av. J.-C. par le plan au sol.

Le vieux culte des Sages

L'hypothèse que je déduis de cela est que Gizeh était l'un des quelques sites de par le monde – Göbekli Tepe en était un autre – où les survivants d'une grande civilisation préhistorique pratiquement détruite par un cataclysme planétaire au commencement du Dryas récent ont décidé de s'installer, et où leurs sages ont lancé le plan à long terme visant à « la résurrection de l'ancien monde des dieux. [...] La recreation d'un monde détruit ¹⁶ ». Peut-être avaient-ils la sensation que leur propre civilisation avait commis une énorme erreur, une bétise épouvantable qui avait provoqué le châtement de l'univers sous la forme de la comète du Dryas récent, et qu'ils estimaient qu'il aurait été impie ou imprudent de chercher à rebâtir l'ancien monde d'un coup et sans attendre. Ou peut-être cette tâche se révéla-t-elle *impossible* à accomplir. Même si son climat devait être agréable, à une époque où l'essentiel de la planète était en proie à une soudaine vague de grand froid, la vallée du Nil, comme pléthore d'autres endroits, subit néanmoins des événements cataclysmiques tant au début qu'à la fin du Dryas récent (la fameuse époque du « Nil sauvage »). On compte parmi eux plusieurs crues gigantesques s'étant reproduites plusieurs fois autour de 10 500 av. J.-C., les conditions ne redevenant pas plus calmes et prévisibles avant environ 9000 av. J.-C. ¹⁷.

Situé en altitude, bien au-dessus de la vallée, rien n'indique que le plateau de Gizeh ait été touché par ces inondations, il semble donc logique que les rescapés aient choisi cet endroit pour établir leur base et s'atteler à un projet architectural, peut-être articulé autour d'un certain nombre de caractéristiques naturelles du décor. Parmi celles-ci, j'attire particulièrement l'attention du lecteur sur l'éminence rocheuse de plus de dix mètres de haut – excellent prétendant au titre de « grand tumulus primitif » décrit dans les inscriptions d'Edfou, comme nous le verrons plus loin – qui serait plus tard incorporée à la grande pyramide.

Je suggère qu'un conduit a été creusé dans cette colline et dans son soubassement rocheux pour créer la cavité rectangulaire désormais présentée comme la chambre souterraine – à laquelle on ne peut toujours accéder que par cette même descenderie longue d'une centaine de mètres (le « couloir descendant »), qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre selon un angle de 26 degrés. De mon point de vue, il ne s'agit sans doute là que de l'une des caractéristiques souterraines créées à l'époque, les autres – bien plus considérables – restant encore à découvrir.

De même, ces visiteurs de la Gizeh primitive de 10 500 av. J.-C. ont dû trouver une crête ou une corniche (le terme technique pour désigner une telle caractéristique est un « yardang ») qui avait peut-être déjà été taillée par les vents en une forme évoquant une tête de lion. Elle était orientée plein est et dominait la vallée du Nil et serait, plus tard, excavée et façonnée de manière à former le Grand Sphinx. Il est probable que des travaux substantiels avaient déjà été entrepris autour de 10 500 av. J.-C. pour libérer au moins l'avant du corps du Sphinx de la roche. Mais de mon point de vue, qui n'a pas évolué depuis que j'ai écrit *L'Empreinte des dieux*, la majorité des efforts consacrés à ce projet, ainsi qu'à l'érection des pyramides elles-mêmes, furent accomplis plus tard et finalement achevés autour de 2500 av. J.-C., quand la tête léonine originelle du Sphinx, peut-être considérablement érodée, a été resculptée pour former la tête humaine, mal proportionnée par rapport au corps, qu'il porte encore aujourd'hui. Mon hypothèse est donc que le même « culte » sacré, vivant peut-être dans une sorte de monastère n'ayant laissé qu'une minuscule, voire négligeable, empreinte archéologique – appelons-le

le « monastère des Sept Sages » –, était impliqué dans les deux phases de travaux et dans tout ce qui a pu se dérouler à Gizeh entre les deux. Comme je l'ai écrit en 1995, cette hypothèse résout l'anomalie des 8 000 ans « manquants » entre les deux époques :

en supposant que ces conduits [de la grande pyramide] ont été creusés ultérieurement par des sectateurs du culte qui avait dressé le plan d'ensemble de Gizeh en 10 450 av. J.-C. Naturellement, ce même culte, vers la fin de ces 8 000 années obscures, aurait fourni l'« étincelle » à l'origine de l'émergence soudaine de la civilisation – dès le départ « entièrement formée » – de l'Égypte dynastique ¹⁸.

Datation par la lumière

Depuis la publication de *L'Empreinte des dieux*, j'ai eu de nombreuses années pour réfléchir aux mystères de Gizeh. Je reste d'avis que le rôle des pharaons historiques de la IV^e dynastie était d'achever, et d'accomplir, un plan bien plus ancien, importé au pays autour de 10 500 av. J.-C. Comme je l'ai toutefois signalé plus haut, les éléments souterrains du plateau de Gizeh et les premiers travaux effectués sur le Sphinx pourraient en fait remonter à la période de 10 500 av. J.-C. En vertu des traces d'érosion caractéristiques retrouvées sur les flancs du monument et sur certaines sections de la tranchée qui l'entoure – mises en évidence par l'analyse du professeur de géologie Robert Schoch, de l'université de Boston –, un proto-Sphinx semble avoir existé à l'époque où de lourdes pluies tombaient sur l'Égypte, vers la fin de la période glaciaire ¹⁹, peut-être même jusqu'à l'époque du Nil sauvage.

Je suis depuis longtemps convaincu par les preuves géologiques que le Sphinx remonte, au moins sous sa forme initiale, aux alentours de 10 500 av. J.-C. Mais il y a une zone d'ombre dans la chronologie des événements survenus entre 10 500 av. J.-C. et 2500 av. J.-C., et celle-ci concerne les temples mégalithiques du plateau, en particulier le temple du Sphinx (situé juste en face, c'est-à-dire à l'est, du Sphinx lui-même) et le temple de la Vallée (au sud-est du Sphinx), tous deux ayant été conçus essentiellement de blocs de calcaire excavés de la fosse autour du corps de la créature, même si, dans de nombreux cas, ces blocs sont couverts d'un placage de granit. La datation traditionnelle de ces structures (tant leurs éléments de calcaire que

de granit) les renvoie à l'Ancien Empire – spécifiquement à la IV^e dynastie, de 2613 av. J.-C. à 2494 av. J.-C. environ²⁰ –, soit à la période de 2500 av. J.-C.

Quand j'ai écrit *L'Empreinte des dieux*, cependant, j'étais ouvert à la possibilité que les temples puissent remonter à la période de 10 500 av. J.-C. Je le suis encore, mais à la lumière de récentes découvertes, il convient de faire montre d'une certaine prudence. Notamment parce qu'une nouvelle technique scientifique appelée datation par luminescence (qui permet de mesurer l'énergie lumineuse accumulée dans la pierre) a été appliquée à ces temples. Cette technique semble, au moins en apparence, éliminer de façon convaincante la possibilité que ces temples puissent avoir été créés sous la forme que nous voyons aujourd'hui à la période de 10 500 av. J.-C²¹.

Je dis « au moins en apparence », car cette nouvelle technologie comporte un certain nombre de problèmes, ce qui signifie que les conclusions tirées de ses résultats doivent être mûrement réfléchies. Surtout, comme le reconnaissent les chercheurs eux-mêmes, la datation par luminescence se base sur l'hypothèse que l'échantillon testé n'a pas été exposé à la lumière du Soleil depuis qu'il a été mis en place dans le bâtiment dont il fait partie. Dans le cas contraire, même pour « quelques minutes » de lumière – comme cela aurait pu arriver, par exemple, si le retravail de la zone de l'échantillon avait été entrepris sans la protection d'un toit –, alors « la luminescence latente est libérée [...] remettant les compteurs à zéro ou presque », et indiquant ainsi une date correspondant à la dernière intervention et non à la période de la construction originelle²².

La datation par luminescence du plateau de Gizeh a été dirigée par un physicien nucléaire, le professeur Ioannis Liritzis, et son collègue Asimina Vafiadou, tous deux du laboratoire d'archéométrie de l'université de l'Égée. Ils ont rendu compte de l'ensemble de leurs résultats en 2015 dans le *Journal of Cultural Heritage*²³. Des indications probantes qu'au moins certaines des structures qu'ils ont échantillonnées avaient été retravaillées – remettant ainsi à zéro le compteur de leur luminescence latente – sont fournies par l'échantillon n° 4 (calcaire du temple de la Vallée) et l'échantillon n° 6 (granit du temple du Sphinx). Le premier indiquait une luminescence

de surface très jeune (aux alentours de 1050 av. J.-C. plus ou moins 540 ans), le second un peu plus ancienne (1190 av. J.-C. plus ou moins 340 ans)²⁴. Ce sont effectivement des dates remontant au Nouvel Empire de l'Égypte antique (à partir de la XVIII^e dynastie), mais nous disposons de preuves archéologiques et épigraphiques très claires, selon lesquelles le temple du Sphinx comme celui de la Vallée étaient déjà très anciens à l'époque du Nouvel Empire.

En ces circonstances, les autres dates révélées par cette étude doivent aussi être considérées avec circonspection et ne peuvent manifestement pas être admises comme des preuves formelles de la date de construction des temples – en particulier dans le cas de l'échantillon n° 3 (granit du temple de la Vallée) et des échantillons nos 7 et 8 (dans les deux cas, granite du temple du Sphinx). Leurs luminescences de surface pointent respectivement vers 3060 av. J.-C., plus ou moins 470 ans ; 2740 av. J.-C., plus ou moins 640 ans ; et 3100 av. J.-C., plus ou moins 540 ans²⁵. Ces dates sont grosso modo compatibles avec l'Ancien Empire – malgré quelques réserves que nous verrons plus bas –, mais elles n'éliminent en aucun cas une date de construction plus ancienne pour la maçonnerie en calcaire des temples, car Robert Schoch a toujours affirmé que :

le revêtement de granite a été ajouté durant l'Ancien Empire pour réparer et restaurer les anciens (bien plus anciens – de l'âge du Sphinx) temples en calcaire²⁶.

Ne reste donc qu'un seul échantillon (le n° 5) prélevé dans le calcaire d'origine du temple du Sphinx. Celui-ci révèle une luminescence de surface datant de 2220 av. J.-C., plus ou moins 220 ans²⁷, mais il est difficile d'en tirer la moindre conclusion ou d'en déduire quoi que ce soit, car son emplacement n'éradique pas la possibilité, comme me l'a fait remarquer Schoch quand je lui ai demandé de commenter ces découvertes, qu'il puisse « aussi avoir été exposé ou retravaillé durant les réparations apportées à la structure durant l'Ancien Empire²⁸ ».

En résumé, cette nouvelle étude ne fournit aucune preuve confirmant sans l'ombre d'un doute que les éléments mégalithiques en calcaire des temples du Sphinx et de la Vallée ont à l'origine été construits par le pharaon Khéphren de la IV^e dynastie, comme le soutiennent les archéologues. Au contraire, la seule chose que cette

étude semble démontrer est que ces temples ont été retravaillés durant le Nouvel Empire. Plus alarmant encore pour la chronologie traditionnelle : la datation par luminescence fait naître la possibilité que le revêtement de granit des temples (à l'exception de l'échantillon n° 6, daté du Nouvel Empire) n'ait pas été ajouté durant la IV^e dynastie, mais plusieurs siècles plus tôt – dès 3380 av. J.-C., selon la date la plus extrême calculée pour l'échantillon n° 7, dès 3530 av. J.-C. pour l'échantillon n° 3, et dès 3640 av. J.-C. pour l'échantillon n° 8²⁹.

Potentiellement, cela renvoie donc à ce que Robert Schoch a toujours considéré être une restauration du temple du Sphinx (l'ajout d'un placage de granit sur des blocs de calcaire bien plus âgés et considérablement érodés) loin dans la période prédynastique, c'est-à-dire bien avant que n'importe quelle construction de grande échelle ait supposément pu être entreprise en Égypte. Inutile de préciser que, si ces temples ont nécessité une restauration si radicale à la période prédynastique, leur architecture devait effectivement être particulièrement ancienne, pouvant même remonter jusqu'à l'époque de 10 500 av. J.-C.

Nous avons examiné le cas des temples du Sphinx et de la Vallée, mais qu'en est-il des énigmatiques pyramides qui les dominent ?

Les chercheurs n'ont pas pu étudier la deuxième pyramide de Gizeh, conventionnellement attribuée (à l'instar du Sphinx et de ses temples) à Khéphren. Ils n'ont pas non plus examiné la Grande Pyramide, attribuée à Khéops. Ils ont néanmoins pu analyser un échantillon de la plus petite des trois pyramides, que les égyptologues attribuent à Mykérinos, le pharaon ayant succédé à Khéphren sur le trône. Extrait de la façade en granit de la pyramide, et non de sa maçonnerie fondamentale, cet échantillon a fourni une autre date étonnamment anormale, déterminée par la luminescence de surface : 3450 av. J.-C., plus ou moins 950 ans³⁰. Seule l'extrémité la plus récente de cette marge d'erreur (3450 moins 950 = 2500 av. J.-C.) renvoie à la date approximative du règne de Mykérinos – bien que nombre de spécialistes ne le voient pas prendre le trône avant 2490 av. J.-C.³¹, soit *après* que « sa » pyramide a été construite, même selon les estimations les plus optimistes du spectre obtenu par la luminescence. Mais les autres

possibilités ouvertes par cette datation sont encore plus perturbantes, car la prétendue « pyramide de Mykérinos » aurait pu être érigée dès 3450 av. J.-C., voire 950 ans plus tôt, en 4400 av. J.-C., soit loin dans la période prédynastique, presque 2 000 ans avant l'Ancien Empire...

Il reste encore du travail pour déterminer tout cela. Comme je l'ai signalé plus haut, je reste prêt à me ranger à l'avis de la majorité, qui estime que les pyramides ont été érigées durant l'Ancien Empire. Mais je crois que ce qui est sur le point d'émerger est l'adoption d'une vision plus nuancée de l'ensemble du site, en se fondant sur de fortes indications géologiques et astronomiques, en plus, désormais, de la datation par la luminescence : nous ne pouvons plus attribuer exclusivement ces monuments à la période de 2500 av. J.-C., mais plutôt à une succession d'étapes réalisées sur un laps de temps immensément long ayant débuté il y a plus de 12 000 ans. Comme le conclut le professeur Ioannis Liritzis de l'université de l'Égée – le directeur de publication de l'étude sur la luminescence de surface –, certaines parties du site semblent avoir été réutilisées et :

Il n'est pas déraisonnable de supposer que certaines des structures étaient déjà présentes à Gizeh au début des grands travaux de la IV^e dynastie ³².

La question de l'âge du site n'est pas non plus la seule à être posée : son *utilité* est aussi sujette à débat. Les égyptologues aiment à définir les pyramides comme des « tombes, et rien que des tombes », mais comme le remarque le professeur Liritzis :

L'absence de restes funéraires humains contemporains dans chacune des pyramides et la nature manifestement astronomique et géométrique du site – qui prouve que l'orientation des monuments n'était pas le fruit du hasard, mais inhérent à un savoir et à une connaissance des constellations à l'époque de la construction – impliquent que la théorie des « pyramides en tant que tombes » ne suffit plus, et qu'il faut très largement revoir l'âge, la fonction et la réutilisation des pyramides comme de tout Gizeh ³³ ...

« Ce livre qui est descendu du ciel... »

Nous avons vu que de nombreux passages dans les inscriptions murales d'Edfou expliquaient que les « dieux » de l'ère originelle qui avaient survécu à l'inondation ayant détruit leur ancien royaume s'étaient mis à parcourir le monde dans le but d'établir de nouveaux domaines sacrés à des endroits appropriés. Un passage désigne un

emplacement spécifique où auraient abouti certains de ces « dieux », le premier lieu où ils se seraient installés en Égypte. Il ne s'agit toutefois pas d'Edfou en Haute-Égypte (dans le sud du pays), mais plutôt de la ville que les Grecs nommeraient plus tard Héracléopolis³⁴, qui se trouve plus au nord et que les Égyptiens eux-mêmes ont baptisée *Henen-nesut*, « la maison de l'enfant royal ». Les archéologues ignorent quand *Henen-nesut* fut établie, mais il y est fait référence sur la pierre de Palerme (ainsi nommée parce qu'elle est conservée au musée archéologique de la ville de Palerme, en Italie). Ce fragment antique de diorite gravée fournit des informations (que les égyptologues ont écartées, car relevant selon eux de la « mythologie ») sur quelque 120 rois prédynastiques ayant régné en Égypte avant 3000 av. J.-C. Mais il nous livre également certains détails sur le début de la période dynastique, que les égyptologues considèrent pour le coup comme « historiques ». Une inscription sur la pierre, renvoyant au règne de Den, le deuxième roi de la I^{re} dynastie, laisse entendre que les origines d'Héracléopolis/*Henen-nesut* remonteraient très loin dans la période prédynastique³⁵.

Mais *Henen-nesut* n'est que le début de la piste, car il s'avère que la ville était étroitement associée à l'ancien centre religieux de Memphis, *Inbu-Hedj* (devenue plus tard *Mn-nfr*), qui se trouve à une centaine de kilomètres plus au nord. La légende veut qu'elle ait été créée par Ménès, le premier pharaon de la I^{re} dynastie – même si, là encore, ses origines sont probablement bien plus anciennes. Il est donc intéressant de constater, comme l'a fait Eve Reymond, la traductrice des inscriptions murales d'Edfou, que :

Il est impossible de lire les principales archives d'Edfou sans être frappé par le ton et le fond memphites très prononcés qui y sont encore conservés³⁶.

Selon elle, les textes d'Edfou « préservent le souvenir d'un centre religieux prédynastique ayant autrefois existé près de Memphis » – un centre que « les Égyptiens considéraient comme le cœur du temple égyptien³⁷ ». Notons qu'elle ne dit pas « ayant existé à Henen-nesut », ni même « à Memphis », mais « *près de Memphis* ». En bref, l'emplacement exact reste une sorte de mystère. Reymond suppose que l'archéologie ne l'a pas encore identifié³⁸. Mais où qu'il

se situe, l'endroit était supposé avoir été soigneusement choisi par les dieux pour fonder le premier d'une nouvelle génération de temples dédiés au dieu Horus – la manœuvre initiale déterminante dans le projet à long terme consistant à recréer l'ancien monde détruit³⁹. Dans sa quête de ce mystérieux emplacement, Reymond jugea capital un texte sur la façade intérieure du mur d'enceinte d'Edfou, car il nous apprend que le temple d'Horus primordial avait été :

érigé selon les préceptes des ancêtres, d'après ce qui était écrit dans ce livre qui est descendu du ciel au nord de Memphis⁴⁰.

Un vaste cimetière, connu comme la « nécropole de Memphis », prit une ampleur considérable au cours de la IV^e dynastie, entre 2613 av. J.-C. et 2492 av. J.-C., quand, selon la chronologie traditionnelle, la Grande Pyramide et le Grand Sphinx sont censés avoir été construits. Les champs de pyramides de Dahchour, Saqqarah et Gizeh faisaient tous partie intégrante de cette nécropole – et donc, en théorie, font tous partie des candidats potentiels⁴¹. Mais à Gizeh, comme nous l'avons vu, le Sphinx imite la constellation du Lion en 10 500 av. J.-C., les trois pyramides copient la ceinture d'Orion à la même époque, et les quatre conduits de la Grande Pyramide désignent des étoiles spécifiques d'une époque postérieure, vers 2500 av. J.-C. Selon moi, Gizeh mérite donc de façon bien plus évidente que Dahchour ou Saqqarah le titre de « livre qui est descendu du ciel » – un livre écrit à la « plume » de l'architecture mégalithique et dans l'« écriture » de la précession.

Et il y a plus : le dieu Horus, pour qui le temple primordial fut bâti, est un personnage complexe se manifestant sous diverses formes symboliques, notamment le faucon. En fait, une imposante statue de granit représentant Horus le Faucon trône encore aujourd'hui devant le temple d'Edfou. Horus était ainsi souvent décrit comme un homme à tête de faucon – un thérianthrope classique, en d'autres termes, à l'instar des sages Apkallu de Mésopotamie. Mais Horus avait aussi un autre avatar important : le lion⁴². En outre, ce lion-Horus était parfois décrit comme un hybride à tête d'humain, et une inscription au temple d'Edfou nous indique spécifiquement que :

Horus d'Edfou se transforma en lion au visage d'homme⁴³ ...

Le mystère du Sphinx

Étant donné le lien que le texte d'Edfou établit avec la zone de Gizeh, et ce mystérieux « livre qui est descendu du ciel », il est impossible de ne pas tenir compte du fait que les Égyptiens antiques associaient très clairement Horus au Grand Sphinx. À ce titre, le Sphinx au corps de lion (et sans doute autrefois à la tête de lion) était appelé aussi bien *Hor-em-Akhet* – « Horus à l'horizon » – que *Horakhti*, qui, avec une légère nuance d'importance, signifie « Horus de l'horizon ⁴⁴ ».

Cependant, il est une chose très étrange au sujet du Sphinx : à l'exception du Dr Rainer Stadelmann, qui pense qu'il est l'œuvre du pharaon Khéops, de la IV^e dynastie, tous les égyptologues modernes sont d'avis d'affirmer qu'il a été construit par le fils de Khéops, Khéphren ⁴⁵. Je parle volontairement d'« avis », car il est important de préciser d'emblée que nous n'avons pas affaire à un « fait » éprouvé concernant le Sphinx, mais plutôt à un ensemble de conjectures d'égyptologues qui ont progressivement, faute d'opposition, commencé à être admises comme des faits avérés. « Comme bien souvent dans notre discipline, de vieilles assertions apparemment certaines subsistent sans jamais être vérifiées », commente à ce sujet le Dr Stadelmann ⁴⁶, qui sait probablement de quoi il parle, puisqu'il a été le directeur de l'Institut archéologique allemand au Caire, de 1989 à 1998.

Quand nous nous en tenons à ce que nous savons du Sphinx, et non à l'opinion des égyptologues, la première chose que nous découvrons est qu'aucune inscription datant de l'Ancien Empire ne semble désigner ce monument aussi extraordinaire qu'imposant. Même le grand égyptologue Selim Hassan, qui a dirigé des fouilles considérables à Gizeh dans les années 1930, a été contraint d'admettre :

Quant à l'âge exact du Sphinx, et à la personne à qui nous devons en attribuer l'érection, aucun fait précis n'est connu, et nous ne disposons pas de la moindre inscription contemporaine de l'époque pour nous éclairer sur le sujet ⁴⁷.

On ne retrouve d'ailleurs pas davantage d'inscriptions datant de la Première Période intermédiaire, du Moyen Empire ou de la Deuxième Période intermédiaire. En réalité, ce n'est qu'à compter du Nouvel

Empire, à partir de 1550 av. J.-C. environ, soit un *millénaire* après la date supposée de son excavation dans le soubassement de Gizeh, que les pharaons de l'Ancienne Égypte se sont subitement mis à parler du Sphinx.

Ce que Selim Hassan décrit fort justement comme « la première opinion authentique » est livré par Amenhotep II (1427-1401 av. J.-C.), qui a construit un petit temple encore visible aujourd'hui sur la partie nord de l'enceinte du Sphinx⁴⁸. Là, sur une stèle de granit, ce pharaon du Nouvel Empire évoque le Sphinx sous les noms *Hor-em-Akhet* et *Horakhti*⁴⁹, et fait également directement référence aux pyramides de Gizeh, qu'il ne décrit pas – au grand agacement des égyptologues – comme celles de ses prédécesseurs de la IV^e dynastie Khéops, Khéphren et Mykérinos, mais qu'il nomme « les pyramides de *Hor-em-akhet*⁵⁰ ». Cela implique manifestement qu'à l'époque d'Amenhotep – bien plus proche que nous de la IV^e dynastie –, aucune archive historique ni tradition orale ne reliait les monuments aux trois pharaons que les égyptologues actuels affirment être leurs bâtisseurs. Au contraire, comme l'explique Selim Hassan, l'emploi de l'épithète « pyramides de *Hor-em-akhet* » suggère (*Hor-em-akhet* étant l'un des noms du Sphinx) qu'Amenhotep « considérait que le Sphinx était plus vieux que les pyramides⁵¹ ».

Chronologiquement, la prochaine inscription faisant allusion au Sphinx se trouve sur la « Stèle du rêve » de Thoutmosis IV. L'histoire raconte qu'avant d'accéder au trône, le futur pharaon chassait un jour autour de Gizeh, où le Sphinx gisait, oublié, enfoui dans le sable jusqu'au cou. Thoutmosis aurait alors fait une sieste à l'ombre de la tête géante, et :

Une vision lui apparut dans son sommeil alors que le soleil était à son zénith, et il vit la majesté de ce dieu vénéré lui parler par sa propre bouche, tel un père s'adressant à son fils, et dire : « Regarde-moi ! Regarde-moi, mon fils Thoutmosis ! Je suis [...] Hor-em-Akhet [...] qui t'offrira mon royaume sur terre⁵² . »

Cependant, il y avait une condition à cela, et le Sphinx ajouta :

Le sable du désert sur lequel je repose m'emprisonne. [...] Je suis comme privé de mes membres. [...] Tu devras être mon protecteur⁵³ ...

En bref, Thoutmosis comprit que, s'il parvenait à libérer le Sphinx et à lui rendre sa gloire d'antan, il deviendrait pharaon. Il agit donc en conséquence et, quand la restauration fut achevée et que le trône lui fut échu conformément à la prophétie, il érigea la Stèle du rêve en commémoration.

Si vous visitez ce site aujourd'hui, vous verrez encore cette immense stèle – elle mesure 3,60 m de haut par 2,20 m de long – entre les pattes du Sphinx, pile en face du torse de la créature ; malheureusement, une bonne partie de l'inscription d'origine, à partir de la treizième ligne, s'est écaillée. Dans les années 1830, un moulage a pu être réalisé, et une partie de la treizième ligne était encore intacte. La syllabe Khaf (aujourd'hui disparue) a alors été notée, comme le souligne l'égyptologue américain James Henry Breasted, auteur d'une traduction de la stèle faisant autorité, ce qui a pu pousser à croire que le Sphinx était l'œuvre de Khéphren (Khafrê). Une telle conclusion « ne se tient pas », ajoute-t-il flegmatiquement, en soulignant qu'il n'y avait « nulle trace de cartouche » (le signe ovale entourant généralement les noms royaux) sur les moulages de la stèle réalisés au XIX^e siècle – ce qui porte fortement à croire que la syllabe Khaf ne renvoyait en définitive pas du tout au pharaon de la IV^e dynastie⁵⁴.

De surcroît, comme l'ajouta plus tard Selim Hassan, même si le cartouche avait été présent, la ligne endommagée ne permettrait pas de déduire que Khéphren avait construit le Sphinx. Au mieux, cela nous indiquerait que « Thoutmosis avait d'une manière ou d'une autre effectué un rapprochement entre le Sphinx et Khéphren⁵⁵ ». Même Gaston Maspero, directeur du département des Antiquités au musée du Caire à la fin du XIX^e siècle, et qui croyait que le cartouche avait jadis été présent, ne voyait aucune raison de déduire d'une preuve aussi peu solide que le Sphinx était l'œuvre de Khéphren. Au contraire, il préférait l'interprétation selon laquelle le but de Thoutmosis dans cette partie du texte était d'informer qu'une partie de la rénovation et du dégagement du Sphinx avait été entreprise sous Khéphren. « En conséquence, écrivit Maspero, nous détenons là une preuve presque certaine que le Sphinx était déjà enfoui là à l'époque de Khéops [le père de Khéphren] et de ses prédécesseurs⁵⁶. »

Maspero changerait plus tard d'avis, admettant à contrecœur que le Sphinx « représente sans doute Khéphren lui-même⁵⁷ », s'alignant ainsi avec le consensus s'installant au xx^e siècle au sein de la communauté des égyptologues. Son intuition première était que le monument était plus ancien que Khéphren, et qu'il avait été effectivement enfoui dans le sable à l'époque de Khéops, en se fondant en partie sur des informations contenues sur une autre pierre, la « Stèle de l'inventaire », découverte à Gizeh dans les années 1850 par l'archéologue français Auguste Mariette. Le fond de cette trouvaille, autrefois également surnommée la « Stèle de la fille de Khéops⁵⁸ », était que le Grand Sphinx et le temple de la Vallée, ainsi que nombre d'autres structures situées sur le plateau, existaient déjà bien longtemps avant l'arrivée de Khéops sur le trône⁵⁹.

Ce qui le « discrédita » apparemment, et contribua sans doute au revirement de Maspero, fut le fait que le système hiéroglyphique utilisé dans l'inscription ne correspondait pas au style de la IV^e dynastie, mais appartenait à une période bien plus récente – Selim Hassan évoque la XXVI^e dynastie⁶⁰. Cette intéressante petite stèle fut donc subséquemment perçue comme une œuvre de fiction – vraisemblablement fabriquée par un groupe de prêtres désireux de glorifier le nom de la déesse Isis (particulièrement populaire au cours de la XXVI^e dynastie, 664-525 av. J.-C.) – et dès lors jugée inutile dans nos tentatives de déterminer ce qui s'est produit à Gizeh près de 2 000 ans plus tôt, au cours de la IV^e dynastie – ou peut-être bien avant cela.

Voilà certainement à quoi ressemblent les choses vues par la lorgnette des égyptologues – c'est-à-dire selon cette forme de raisonnement s'appuyant sur une idée préconçue adoptée seulement par les égyptologues. Selon eux, si une preuve vient corroborer des théories établies préalablement, alors elle sera validée ; en revanche, si elle vient mettre en doute lesdites théories, elle devra être rejetée. Ainsi, l'égyptologie se fonde *entièrement* sur des données circonstanciées et non contemporaines pour étayer son assertion actuelle selon laquelle le Sphinx et ses temples mégalithiques sont l'œuvre du pharaon Khéphren de la IV^e dynastie (comme nous l'avons vu, Selim Hassan admet que « nous ne disposons pas de la moindre inscription contemporaine de l'époque » pour nous éclairer

sur l'âge exact du Sphinx). Ainsi, l'attribution du monument à la IV^e dynastie – chose que les égyptologues assènent comme un fait, qui est enseignée dans les universités et largement répandue dans les médias – repose uniquement sur son « contexte » (les pyramides et temples mégalithiques voisins) et sur cette unique syllabe Khaf, autrefois présente sur la Stèle du rêve de la XVIII^e dynastie.

Le cas peu convaincant de l'égyptologie

Concernant le contexte, même si les pyramides étaient exclusivement l'œuvre de la IV^e dynastie – ce qui est remis en question, ainsi que nous l'avons vu, par la datation par luminescence concernant la pyramide attribuée à Mykérinos –, nous ne pourrions pas en déduire à coup sûr que le Sphinx remonte à la même période. Il se peut que les pyramides aient justement été construites où elles sont *parce que* le Sphinx était déjà présent, conférant au site un caractère ancien et sacré.

Les temples mégalithiques ne prouvent rien non plus sur le Sphinx, car aucun élément n'indique sans équivoque leur propre construction durant la IV^e dynastie. Le mieux que nous puissions dire est qu'une statue de Khéphren en diorite noire (désormais au musée du Caire) a été retrouvée, renversée, dans une fosse profonde du temple de la Vallée. Cependant, cela indique simplement que Khéphren a un jour exigé que sa statue soit placée dans ce temple, ce qui signifie qu'il s'identifiait d'une manière ou d'une autre au monument, pas qu'il l'a fait construire.

En apparence, le fait que certains égyptologues affirment que le nom de Khéphren a été retrouvé inscrit dans le temple de la Vallée semble plus convaincant. Sur son site Internet, le Dr Zahi Hawass – correspondant permanent du *National Geographic*, ancien directeur du plateau de Gizeh et secrétaire général au Conseil suprême des antiquités égyptiennes – déclare, au sujet du temple de la Vallée :

Les inscriptions à l'intérieur du bâtiment se trouvent autour des portes d'entrée ; elles dressent la liste des noms du roi et sa titulature, ceux de la déesse Bastet (porte nord) et ceux de la déesse Hathor (porte sud)⁶¹.

Wikipedia, qui a une grande influence dans la perception de Gizeh par le public, et qui qualifie fréquemment les approches non traditionnelles de « pseudoscience », va même plus loin qu'Hawass en affirmant, au sujet du temple de la Vallée :

On a retrouvé sur certains blocs les restes partiels d'une inscription portant le nom d'Horus de Khephren (*Weser-ib*)⁶².

En y regardant de plus près, cependant, il semble que Wikipedia soit mal informé. Stephen Quirke, professeur d'archéologie égyptienne à l'University College de Londres, a eu la gentillesse de se pencher pour moi sur la question, avant de me faire parvenir les résultats de son enquête. L'inscription partielle portant le nom d'Horus de Khéphren n'apparaît en réalité pas sur des blocs provenant du temple de la Vallée, mais d'un tout autre monument de Gizeh⁶³.

Qu'en est-il, alors, de l'affirmation du Dr Hawass sur « la liste des rois et leur titulature » ? Il est clair, en tout cas, que sa source est la première édition (1947) du célèbre *The Pyramids of Egypt* d'I.E.S. Edwards, ancien conservateur des antiquités égyptiennes au British Museum, qui a consacré plusieurs pages au temple de la Vallée. À l'instar de tous les égyptologues de l'époque, il l'identifiait comme étant l'œuvre de Khéphren⁶⁴. Voici ce qu'il en disait :

Autour de chaque porte, une bande de hiéroglyphes indique le nom et la titulature du roi ; aucun autre relief ou inscription ne figure ailleurs dans le bâtiment⁶⁵.

Cela aurait pu régler la question si, de nombreuses années plus tard, quand Edwards fit paraître sa version définitive de l'ouvrage, il n'avait pas corrigé le passage susmentionné en ajoutant des informations qui n'étaient pas présentes en 1947 :

Autour de chaque porte, une bande de hiéroglyphes sculptés indiquait le nom et la titulature du roi, *mais seuls les derniers mots* « bien-aimé [de la déesse] Bastet » et « bien-aimé [de la déesse] Hathor » *ont été conservés*. Aucun autre relief ou inscription ne figure ailleurs dans le bâtiment⁶⁶.

Inutile de préciser que les formules « bien-aimé de Bastet » et « bien-aimé d'Hathor » ne suffisent pas à prouver que Khéphren était bien le roi concerné. Elles pourraient s'appliquer à n'importe quel autre pharaon et ne peuvent donc légitimement pas suffire à affirmer que le temple de la Vallée était l'œuvre de Khéphren.

Y a-t-il quoi que ce soit pour étayer cette thèse ? La peu connue et douloureusement onéreuse *Encyclopædia of the Archeology of Ancient Egypt* contient une entrée sur le « complexe de la pyramide de Khéphren ». Rédigée elle aussi par Zahi Hawass, elle nous informe que le temple de la Vallée :

a été associé à Khephren grâce à des inscriptions sur des blocs de revêtement en granit venant de l'extrémité ouest du temple. Des reliefs provenant du complexe ont été découverts à el-Lisht, où ils avaient été utilisés pour combler la pyramide d'Amenemhat I^{er} (XII^e dynastie)⁶⁷.

Voilà qui s'appelle se raccrocher à n'importe quoi ! Puisqu'ils proviennent d'el-Lisht, à plusieurs kilomètres de là, et ont été récupérés pour remplir la pyramide d'un autre monarque, la réalité est que ces blocs ne nous indiquent rien de fiable sur le temple de la Vallée. Peut-être qu'ils y ont effectivement été trouvés initialement, mais peut-être provenaient-ils d'un tout autre endroit.

Par ailleurs, personne n'indique que des inscriptions ont été réalisées sur la maçonnerie en calcaire du temple de la Vallée. Toutes ont été retrouvées sur des « blocs de revêtements en granit » qui, comme nous l'avons vu, semblent avoir été mis en place bien après la construction initiale – parfois peut-être dès 3640 av. J.-C., d'autres fois peut-être jusqu'en 1190 av. J.-C. Que Khéphren ait pu, comme plusieurs autres pharaons, conduire les travaux de restauration du temple de la Vallée au cours de cette longue période, et qu'il en ait profité pour immortaliser cette réalisation par des inscriptions officielles et des statues de lui – peut-être au moment où il semble avoir également accompli une restauration du Sphinx – ne signifie pas qu'il était le bâtisseur originel de l'un ou l'autre monument.

Ne reste donc que cette unique syllabe Khaf sur la Stèle du rêve de la XVIII^e dynastie, que les égyptologues modernes (contrairement à leurs prédécesseurs du XIX^e siècle) se sont empressés de qualifier de « preuve » que Khéphren aurait construit le Sphinx. Inutile de préciser que la XVIII^e dynastie et la IV^e dynastie ne sont pas contemporaines l'une de l'autre... En outre, même l'attribution de la stèle à la XVIII^e dynastie est discutable. Breasted, par exemple, souligne des « erreurs et des irrégularités frappantes dans l'orthographe », ainsi que nombre d'autres « singularités suspectes »,

le poussant à conclure que l'inscription n'était en réalité pas l'œuvre de Thoutmosis IV, mais une « restauration tardive » datant d'entre la XXI^e dynastie et la XXVI^e dynastie (saïte)⁶⁸.

En d'autres termes, il est fort possible que la Stèle du rêve soit aussi récente que la Stèle de l'inventaire. Pourtant, les égyptologues soutiennent que la preuve discutable de la syllabe Khaf retrouvée sur la première suffit à affirmer que Khéphren a bâti le Sphinx, alors que les nombreuses indications claires du contraire découvertes sur la seconde sont rejetées en bloc comme une « fiction grotesque ».

Révélations-chocs

Voici quelques extraits de la Stèle de l'inventaire. Rappelez-vous, avant de les lire, que tous les pharaons d'Égypte étaient considérés comme des incarnations du dieu Horus⁶⁹, et que le nom Horus était donc couramment inclus dans leur titulature. Chaque roi avait également un « nom d'Horus » – Mezer, dans le cas de Khéops⁷⁰.

Horus vivant, le Mezer, roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Khéops, vie donnée. Il a fondé la maison d'Isis, maîtresse de la Pyramide, au côté de la cavité du Sphinx, au nord-ouest de la maison d'Osiris, seigneur de Ro-Sétaou. [...] Les plans de l'Image d'Hor-em-akhet ont été apportés afin de réviser les dires sur la disposition de l'Image. [...] Il a restauré la statue toute couverte de peinture. [...] Il a fait extraire dans de la pierre dorée la partie arrière manquante du némès, qui avait une longueur d'environ 7 coudées royales (3,70 m). Il est venu en visite afin de voir la foudre, qui se dresse sur la place du Sycomore, ainsi nommée à cause d'un grand sycomore dont les branches ont été frappées quand le Seigneur des Cieux est descendu sur la place de Hor-em-akhet. [...] La figure de ce Dieu, étant sculptée dans la pierre, est solide, et existera pour l'éternité, et aura toujours le regard fixé sur le levant⁷¹.



Figure 39 : La Stèle de l'inventaire. Le sens global des inscriptions, que les égyptologues rejettent en bloc, est que le Grand Sphinx et le temple de la Vallée, ainsi que nombre d'autres structures du plateau de Gizeh, existaient déjà bien avant l'accession au trône de Khéops.

Le langage de cette Stèle de l'inventaire est quelque peu obscur, mais l'analyse de Selim Hassan lui confère une certaine clarté :

À en croire ses inscriptions, nous devons à Khéops d'avoir réparé le Sphinx, apparemment victime de la foudre. En réalité, il y a peut-être une part de vérité dans cette histoire, car la queue du némès, la coiffe du Sphinx, manque manifestement, et il ne s'agit pas d'une partie qui, en raison de sa forme et de sa position, aurait pu se briser facilement, sauf sous un coup violent porté par un objet lourd avec une force phénoménale. On peut d'ailleurs voir sur le dos du Sphinx la cicatrice de cette rupture, et les traces du vieux mortier là où elle a été réparée. Cette balafre mesure environ quatre mètres, ce qui correspond à la mesure annoncée sur la stèle. [...] Ainsi, il est donc vraisemblable que le Sphinx ait été frappé par la foudre, mais rien n'indique que cet incident se soit produit durant le règne de Khéops⁷².

Il n'y a pas non plus la moindre preuve du contraire. Nous disposons simplement des préjugés des égyptologues selon lesquels cela n'aurait pas pu se dérouler à cette période, car le Sphinx est censé être l'œuvre de Khéphren, entamée après la mort de Khéops, et n'a donc – à l'évidence – pas pu exister à l'époque de ce dernier.

Il en va de même pour la deuxième révélation-choc de la Stèle de l'inventaire, à savoir la mention de « la maison d'Osiris, seigneur de Ro-Sétaou⁷³ ». Nous pouvons deviner l'emplacement de cette structure car « la cavité du Sphinx » se trouve au « nord-ouest » de celle-ci⁷⁴ – en d'autres termes, « la maison d'Osiris, seigneur de Ro-Sétaou » se trouve au sud-est du Sphinx. Le seul bâtiment remplissant cette condition est le temple de la Vallée, qui repose en effet juste au sud-est du Sphinx. Ainsi, le témoignage de la Stèle de l'inventaire indique que le temple de la Vallée n'a pas non plus pu être bâti par Khéphren, puisqu'il existait déjà du temps de son prédécesseur Khéops.

Telles sont les véritables raisons pour lesquelles la Stèle de l'inventaire est considérée par les égyptologues comme une « fiction grotesque » – et non comme une tablette censée conserver et transmettre aux générations futures, dans une langue et une terminologie d'époque, une tradition bien plus ancienne, mais authentique. Ce rejet n'est certainement pas lié au fait que la Stèle de l'inventaire n'est pas contemporaine du règne de Khéops, ni à son « orthographe » de la XXVI^e dynastie – car ces deux facteurs n'empêchent pas les égyptologues d'accepter la Stèle du rêve, qui

souffre de la même absence de contemporanéité et des mêmes « irrégularités frappantes dans l'orthographe ». En bref, n'est-il pas évident que la Stèle de l'inventaire a été rejetée et méprisée, alors que la Stèle du rêve était acceptée et adoubée, parce que la première portait atteinte à la théorie sortie de nulle part soutenue par les égyptologues, tandis que la seconde peut être commodément déformée pour étayer la thèse établie ?

La foudre tombée du ciel et une archive antique

En dehors de ses implications quant à un Sphinx bien plus âgé, deux autres aspects de la Stèle de l'inventaire méritent que l'on s'y attarde.

Le premier est l'information selon laquelle le Sphinx a été endommagé par « la foudre ». Selim Hassan est prêt à accepter qu'il y ait là une part de vérité, mais nous ne pouvons pas être certains que la foudre renvoie à un simple éclair, comme il le suppose. Il est dit dans l'inscription que la foudre en question est encore présente au moment de sa « visite », ce qui ne serait pas le cas d'un simple éclair, qui aurait provoqué des dégâts sans laisser de trace physique de sa présence. En revanche, après avoir frappé et endommagé le Sphinx, une météorite serait toujours présente sur place, et le pharaon aurait pu la voir. Et tombant du ciel en une boule de feu, dans un fracas terrible, carbonisant au passage un grand arbre... la météorite en question aurait très bien pu être décrite comme la foudre (d'ailleurs, dans nombre de cultures, c'est exactement comme cela que les météorites étaient définies)⁷⁵.

Tout aussi intrigante est la phrase de la Stèle de l'inventaire qui précise que « les plans de l'Image d'Hor-em-akhet » – c'est-à-dire du Sphinx – ont été apportés sur le site par Khéops, probablement pour servir de référence pendant la réparation du monument. Ce qui indique très clairement l'existence d'une « archive » ancienne se rapportant à Gizeh, peut-être une « salle des archives » rappelant les documents perdus dans la bibliothèque du temple d'Edfou dont ont été extraites les inscriptions murales.

Ces dernières, nous l'avons vu, étaient censées être les paroles des Sept Sages, couchées par écrit par nul autre que Thot, le dieu de la sagesse en personne. Reymond suggère même qu'il a pu exister jadis un *Livre sacré de la période originelle des Dieux*, dans lequel le plan « divin » pour l'Égypte était décrit⁷⁶. Et, selon elle, tout indique qu'il aurait été lié à un autre ouvrage antique, *Les Spécifications des tumulus de la période originelle*, qui aurait contenu non seulement les archives de tous les « tumulus » et temples de moindre importance qui seraient à terme bâtis dessus pour redonner vie au monde détruit des « dieux », mais aussi du « grand tumulus primitif » lui-même⁷⁷.

Malheureusement, nous ne savons rien de plus sur l'un ou l'autre de ces « livres » perdus que les brèves allusions terriblement excitantes qui y sont faites à Edfou. Néanmoins, comme je l'ai suggéré plus haut, il y a de fortes chances que le grand tumulus primitif, où aurait commencé l'ère actuelle de notre civilisation, soit la colline rocheuse de Gizeh, autour de laquelle la Grande Pyramide serait à terme construite. Il existe également un texte extraordinaire, préservé sur un papyrus datant du Moyen Empire égyptien, qui évoque la recherche des « chambres secrètes du sanctuaire de Thot » – des chambres secrètes que Khéops aurait aimé « copier » pour son temple.

Un mystère, profond et ancien, que nous allons explorer dans le chapitre suivant, est effleuré dans ces étranges allusions.

Chapitre 11

Les Livres de Thot

Rapide résumé.

Les inscriptions murales d'Edfou évoquent la « terre natale des Originels » – une île dont l'emplacement n'est jamais spécifié –, qui aurait été détruite par un « ennemi », décrit comme un « serpent », « le Grand Bondissant ». L'assaut du « serpent » causa un déluge qui inonda « l'ancien monde des dieux », éliminant la plupart de ses « divins » habitants. Certains d'entre eux parvinrent toutefois à échapper au désastre et fuirent la scène à bord de bateaux pour parcourir la terre. Leur but était d'identifier des sites appropriés où mettre en branle un plan sacré visant à :

La résurrection de l'ancien monde des dieux. [...] La recreation d'un monde détruit.

Tous ces événements prirent place durant l'« âge primitif originel » – une période très, très lointaine, si lointaine qu'ils auraient été oubliés des humains sans des efforts colossaux pour préserver leur mémoire. Les prêtres de Saïs auraient dit à Solon :

Tout ce que nous connaissons, chez vous ou ici ou ailleurs, d'événements glorieux, importants ou remarquables sous d'autres rapports, tout cela existe chez nous, consigné par écrit et conservé dans nos temples depuis un temps immémorial ¹.

C'était le cas aussi à Edfou, où l'étude détaillée de Reymond révèle que des archives vastes et complètes existaient autrefois, et que des extraits en furent gravés par les prêtres sur les murs du temple et restent visibles aujourd'hui encore. En suivant les pistes livrées dans ces extraits, ainsi que nous l'avons fait dans le chapitre précédent, nous avons abouti au Grand Sphinx, peut-être

précisément le « lion au visage d'homme » dans lequel Horus se serait transformé selon les inscriptions d'Edfou.

Dans ce contexte, le fait que la Stèle de l'inventaire évoque que Khéops avait accès aux plans du Sphinx – le texte dit qu'« il a restauré la statue » – suggère l'existence d'anciennes archives concernant Gizeh – des archives remontant peut-être à l'âge lointain auquel les « dieux » ont fondé ce site, avec ses caractéristiques astronomiques si particulières que l'ensemble serait décrit comme un « livre qui est descendu du ciel ». Ce « livre » renvoie-t-il à la constellation du Lion telle qu'elle apparaissait à l'aube de l'équinoxe vernal autour de 10 500 av. J.-C. – une constellation qui serait « descendue du ciel » à Gizeh sous la forme du Grand Sphinx ? Et les trois étoiles de la ceinture d'Orion telles qu'elles étaient disposées à cette lointaine époque sont-elles « descendues du ciel » à Gizeh sous la forme du plan au sol des trois grandes pyramides ?

Nous avons déjà vu que le Sphinx, ou du moins de grandes parties du Sphinx, pouvait très bien avoir été sculpté autour de 10 500 av. J.-C. Les pyramides ont très certainement été *achevées* bien plus tard, mais je crois personnellement qu'elles ont été bâties sur des structures préexistantes datant de l'époque des dieux – ces dieux dont les inscriptions d'Edfou nous disent de façon relativement explicite qu'ils étaient « capables de s'unir avec le ciel² ». Bien sûr, ces structures préexistantes auraient été cachées quand elles furent remplacées par les pyramides³. On compte parmi elles la colline naturelle sur laquelle est ancré tout le plan et qui fut plus tard incorporée à la structure de la Grande Pyramide.

Les inscriptions d'Edfou envisageant l'œuvre des dieux comme la recreation en d'autres lieux de leur monde perdu, et la principale caractéristique de ce monde perdu étant un « temple originel érigé sur un petit tumulus⁴ », il est très probable qu'ils aient cherché à reproduire ces particularités à Gizeh. En tout cas, un chercheur aussi éminent que le professeur I.E.S. Edwards, ancien conservateur des antiquités égyptiennes au British Museum, était d'avis que cette colline naturelle, désormais incorporée à la Grande Pyramide, était effectivement le « grand tumulus primitif » auquel il est si souvent fait référence dans les textes de l'Égypte antique⁵ –

un tumulus, ainsi que nous le comprenons désormais, qui tenait son caractère sacré de son prédécesseur du monde perdu des dieux. Ce monticule, nous informe Reymond, formait « le noyau originel du monde des dieux durant l'âge primitif⁶ » ; il en découle que l'éminence rocheuse au cœur de la Grande Pyramide, et plus tard la Grande Pyramide elle-même, joua le même rôle dans le projet de résurrection du monde perdu en Égypte.

La Stèle de l'inventaire n'est en aucun cas le seul témoignage de l'existence de plans antiques liés à ce projet. Nous avons vu dans les inscriptions d'Edfou que ces plans faisaient partie d'archives qui auraient été gravées par le dieu de la sagesse Thot, selon « les paroles des Sages⁷ », il n'y a donc rien de surprenant à ce que les Égyptiens antiques aient plus tard été obsédés par « les livres de Thot », auxquels ils semblent avoir perdu accès et qui étaient considérés comme la source de tout savoir. Nombre de papyrus relatant la quête de ces livres ont subsisté, et cette quête, sans grande surprise, a toujours eu lieu dans les environs de Gizeh et de la nécropole de Memphis.

Il y a, par exemple, l'histoire de Setnau-Khaem-Uast⁸, fils de Ramsès II, l'un des grands pharaons du XIII^e siècle av. J.-C. Informé qu'un « livre écrit par Thot lui-même » était dissimulé dans un ancien tombeau près de Gizeh :

Setnau s'y rendit avec son frère et passa trois jours et trois nuits à chercher le tombeau [...] et au troisième jour, ils le trouvèrent [et] [...] descendirent là où le livre se trouvait. Quand les deux frères pénétrèrent dans le caveau, ils le découvrirent puissamment illuminé par la lumière émanant du livre⁹.

Il semble être question ici d'une technologie antique n'étant pas sans rappeler le Vara souterrain de Yima, qui « brillait de sa propre lumière », ou la mystérieuse illumination de l'arche de Noé décrits au chapitre 7. Ce qui ressemble à une technologie oubliée est également mentionné dans les traditions arabes relatives à Gizeh. L'historien égyptien Ibn Abd El Hakem pensait que les pyramides avaient été construites pour préserver un savoir antédiluvien, notamment des livres d'archives contenant :

Les sciences profondes, les noms des médicaments et de leurs usages et effets secondaires, les sciences de l'astrologie, de l'arithmétique, de la géométrie et de la

médecine [...] [et] tout ce qu'il y a eu et qu'il y aura depuis le début et jusqu'à la fin des temps¹⁰ .

Hakem, qui vivait au IX^e siècle de notre ère, ne pouvait rien savoir de la métallurgie avancée ou du plastique, et pourtant il nota que parmi les trésors protégés de l'inondation au cœur de la pyramide se trouvaient :

des armes qui ne rouillaient pas, et du verre qui pouvait être plié sans se briser¹¹ .

De même, il décrivit les machines qui protégeaient ces vestiges antédiluviens, dont :

une idole en agate noire assise sur un trône avec une lance. Ses yeux étaient ouverts et brillants. Dès que quelqu'un la regardait, il entendait une voix lui faisant perdre la raison, si bien qu'il se retrouvait allongé par terre jusqu'à ce que mort s'ensuive¹² .

Une deuxième machine adopta également la forme d'une statue :

Celui qui regardait dans sa direction était aussitôt attiré par elle jusqu'à s'y retrouver collé et ne plus pouvoir s'en détacher jusqu'à ce que mort s'ensuive¹³ .

Pour en revenir aux traditions des Égyptiens antiques, nous disposons d'un texte provenant du papyrus Westcar qui remonte au Moyen Empire, autour de 1650 av. J.-C., mais qui est une copie d'un document plus ancien désormais perdu¹⁴ . Le texte fait référence à un « bâtiment nommé "Inventaire" », situé dans la ville sacrée que les Égyptiens antiques baptisaient *Innu*, que la Bible appelle *On*, et que les Grecs rendirent plus tard célèbre sous le nom Héliopolis – la « Cité du Soleil » –, à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Gizeh. Selon le papyrus, « un coffret en pierre » entreposé à Héliopolis renfermait un document mystérieux que le pharaon Khéops aurait affirmé avoir lui-même « beaucoup cherché » – un document indiquant « le nombre des chambres secrètes du sanctuaire de Thot » que Khéops souhaitait « reproduire pour son temple¹⁵ ».

De quoi est-il question au juste ?

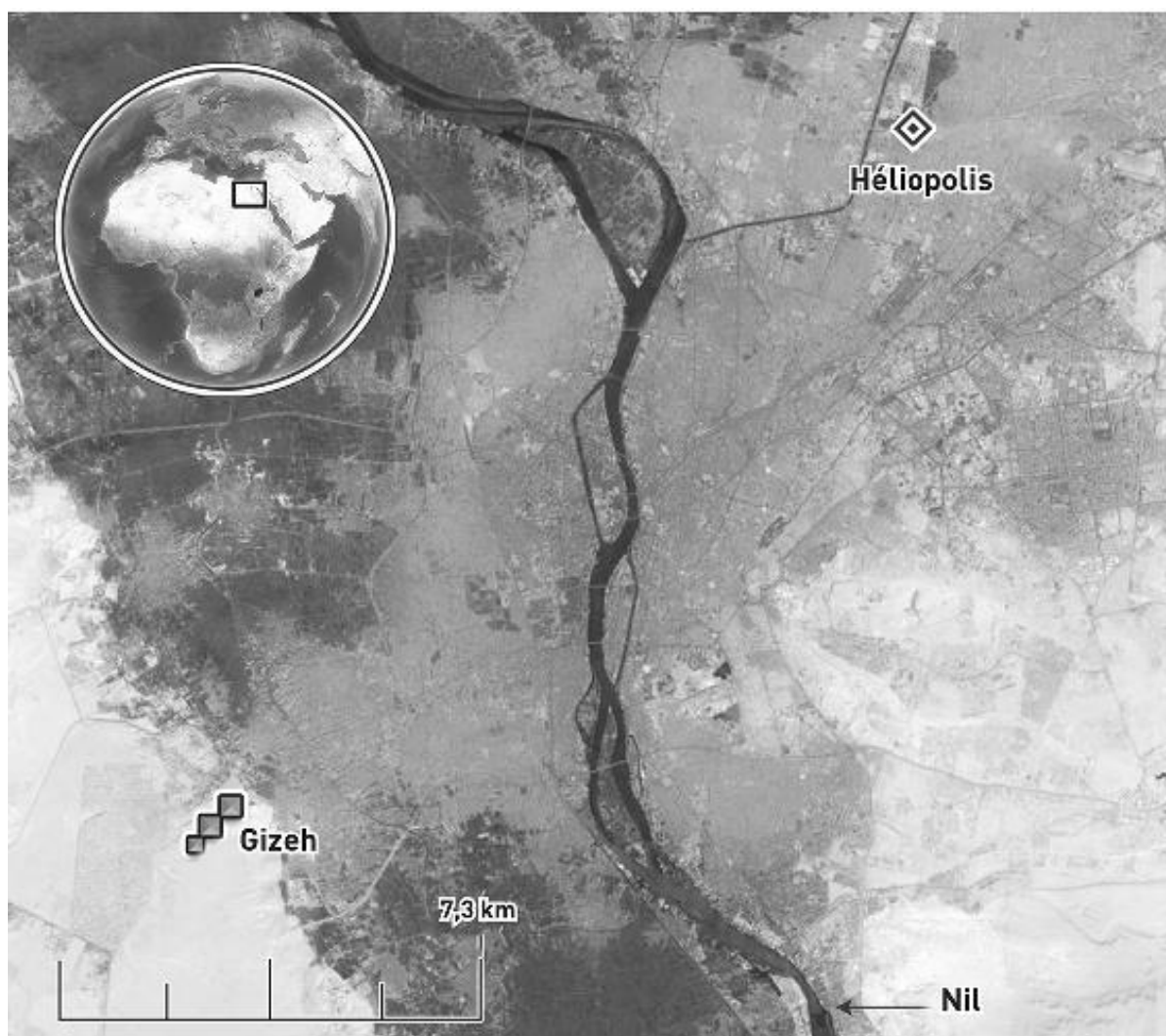


Figure 40 : Héliopolis se trouve à une quinzaine de kilomètres au nord-est des pyramides de Gizeh. En dehors d'un obélisque, ce qui est désormais connu comme El Matariya, un faubourg du Caire, ne comporte pratiquement plus aucun vestige de l'ancienne « Cité du Soleil ».

I.E.S. Edwards souligne qu'Héliopolis, le site du « Bâtiment de l'Inventaire », avait été un centre de sciences astronomiques intimement lié à Gizeh depuis des temps immémoriaux, et que le titre du grand prêtre de la ville était « chef des astronomes ¹⁶ ». Sur quoi l'égyptologue F.W. Green ajoute que le « Bâtiment de l'Inventaire » semble avoir été une « salle des cartes ou peut-être une “salle de dessin” où les plans étaient tracés et entreposés ¹⁷ ». De même, Alan H. Gardiner suppose que « la pièce en question doit avoir été une salle d'archives » et que Khéops « cherchait des

détails concernant les chambres secrètes du sanctuaire primitif de Thot¹⁸ ».

Nous sommes donc une nouvelle fois mis en présence d'un document indiquant que Khéops est allé consulter d'anciens documents pour guider ses travaux à Gizeh – qu'il s'agisse de redonner au Sphinx son apparence d'origine, comme l'indique la Stèle de l'inventaire, ou de bâtir son « temple » de la bonne manière, ainsi que le suggère le papyrus Westcar. De telles traditions renforcent selon moi l'idée que Khéops et les autres pharaons de la IV^e dynastie se sont surtout chargés d'achever et de réaliser des plans hérités de l'époque des dieux – des plans antédiluviens, en d'autres termes –, plutôt que d'accomplir un projet qui leur était propre. En bref, ils jouaient leur rôle dans la résurrection de l'ancien monde des dieux. De plus, les résultats de la datation par luminescence de surface rapportés au chapitre 10, lorsqu'ils sont comparés aux indications géologiques concernant l'âge du Sphinx et des temples, nous invitent à envisager que ce processus puisse avoir été initié durant la période de l'inondation, autour de 10 500 av. J.-C., avant de rester pratiquement dormant pendant plusieurs millénaires au cours desquels les savoirs et les archives antiques furent préservés par des initiés dans une sorte de monastère, puis remis en œuvre dès le IV^e millénaire av. J.-C., avec une construction progressive ayant été achevée à l'époque de 2500 av. J.-C.

L'existence d'une telle assemblée d'initiés est mentionnée clairement dans les inscriptions d'Edfou, qui évoquent la mission à long terme :

des dieux bâtisseurs, qui ont façonné durant la période primitive, des seigneurs de la Lumière [...] des Âmes, des Ancêtres [...] qui ont fait s'élever la graine des dieux et des hommes [...] les Anciens qui sont nés au commencement, qui ont illuminé cette terre quand ils sont arrivés tous ensemble¹⁹.

Les inscriptions d'Edfou ne prétendent pas que ces êtres étaient immortels. Nous apprenons qu'après leur mort la génération suivante « est venue sur leur tombe accomplir les rites funéraires²⁰

» puis les a remplacés. De cette manière, à travers une chaîne d'initiation continue et la transmission du savoir, les « Dieux bâtisseurs », les « Sages », les « Âmes », les « Seigneurs de la Lumière », les « Êtres brillants » décrits dans les inscriptions d'Edfou

ont pu se renouveler constamment, tel le phœnix mythique – transmettant ainsi aux générations futures les traditions et la sagesse rapportées de l'ère précédente.

Ces initiés portaient un autre nom, fort approprié étant donné l'importance d'Horus à Edfou : les *Shemsu Hor*, les « Disciples d'Horus²¹ ». Sous cette appellation, ils étaient intimement associés à Héliopolis/*Innu*, la ville sacrée où les archives des chambres secrètes du sanctuaire de Thot étaient conservées. Le lecteur se rappellera qu'à Edfou, c'étaient les Sept Sages qui avaient précisé les plans à respecter pour la conception des temples dans toute l'Égypte, il est donc intéressant de constater qu'à Dendérah, un peu au nord d'Edfou, des inscriptions nous indiquent que le « grand plan » utilisé par ses architectes était « consigné en une écriture ancienne transmise par les Disciples d'Horus²² ». À l'instar des « Sages » et autres « dieux bâtisseurs », ces Disciples d'Horus étaient censés avoir apporté un « savoir sur les origines divines » de l'Égypte²³ et le dessein sacré de cette terre, « qui autrefois était sainte et où seule, en récompense de sa dévotion, les dieux daignèrent séjourner sur terre²⁴ ».

Des pierres tombées du ciel

Les liens unissant les Sages des textes d'Edfou, Gizeh, Héliopolis et les Disciples d'Horus nous offrent nombre de pistes à explorer afin de poursuivre notre enquête. Parmi elles, et de prime importance, est le fait qu'Héliopolis, un faubourg du Caire sans intérêt aujourd'hui, était autrefois le site du temple du Phœnix – connu dans l'Égypte antique comme l'oiseau Bénou –, ce fameux symbole de résurrection et de renaissance²⁵. Dans ce temple, souvent appelé le « Manoir du Phœnix », était préservé un objet mystérieux, désormais perdu depuis longtemps : une « pierre » nommée Benben (très proche étymologiquement de Bénou²⁶) qui serait tombée du ciel et était décrite comme la graine, le sperme de Rê-Atoum, le père des dieux. Dans la langue de l'Égypte antique, le déterminant du mot *Benben*, ainsi que l'explique un expert :

montre une forme fuselée, légèrement conique, pour la pierre Benben, qui a été stylisée pour l'architecture en une petite pyramide, le pyramidion ; couvert de feuilles d'or, il couronnait la longue colonne de l'obélisque et rutilait au soleil, que les obélisques glorifiaient²⁷.

De même, le sommet de chaque pyramide était également désigné comme le Benben²⁸ – celui de la pyramide du pharaon de la XII^e dynastie Amenemhat III est en excellente condition et peut être vu au musée du Caire.

De nombreuses théories ont été mises en avant quant à l'origine du concept du Benben, mais la plus convaincante à mes yeux est celle de mon ami et collègue Robert Bauval, apparue pour la première fois dans la publication spécialisée *Discussions in Egyptology* en 1989, sous le titre « Enquête sur les origines de la pierre Benben : était-ce une météorite ferreuse ? » Comme chez de nombreux peuples antiques où les météorites étaient vénérées, Robert déclarait :

il est vraisemblable que la pierre Benben, autrefois vénérée dans le Manoir du Phœnix, fût une météorite. Sa forme conique [...] évoque très fortement une météorite ferreuse, peut-être d'une masse entre 1 et 15 tonnes. De tels objets célestes étaient généralement perçus comme des « étoiles tombées du ciel » et auraient fourni au clergé égyptien une étoile tangible, une « graine » de Rê-Atoum²⁹.

Une éventualité assez proche avait aussi été envisagée par l'égyptologue R.T. Rundle Clark en 1949, dans un article intitulé « Les Origines du Phœnix » pour le *University of Birmingham Historical Journal*. Il y attirait l'attention sur la plus ancienne mention retrouvée de l'oiseau Bénou, qui apparaît sur les Textes des Pyramides (Ancien Empire, V^e et VI^e dynasties) et sur lesquels on lisait :

Tu [le passage s'adresse au dieu Rê-Atoum] brillais sur la pierre *Benben* dans la Maison de l'oiseau Bénou à Héliopolis³⁰.

Mais curieusement, la pierre Benben, toujours désignée dans les textes suivants par un pyramidion géométrique³¹, est décrite dans les Textes des Pyramides comme une pierre rugueuse aux bords légèrement incurvés. Comme le fit remarquer Rundle Clark :

C'est un fait important, car cela montre que les pyramides n'étaient pas des copies exactes de la pierre Benben d'origine. [...] On peut supposer que la pierre Benben est devenue un pyramidion durant l'Ancien Empire, mais il est impossible de déterminer si

cette transformation a été influencée par le contour existant des pyramides de la IV^e dynastie³².

La suite de son argumentaire contient un autre élément ayant retenu mon attention :

La forme de la pierre Benben dans [les Textes des Pyramides] est celle d'un omphalos ou d'un bétyle, cette pierre ombilicale si répandue dans les religions primitives d'Asie. [...] Ce texte nous enseigne [...] que la pierre Benben est un objet en forme de bétyle et qu'il a été modifié en un pyramidion pendant la IV^e dynastie³³.

Ce que Rundle Clark ne semblait pas savoir dans son article de 1949, et qui renforce fortement l'argumentation que tiendrait plus tard Robert Bauval, est que les bétyles, où qu'ils soient vénérés, n'étaient ni plus ni moins que des *météorites* – bien que plus souvent pierreuses que ferreuses. J'ai eu l'occasion de me pencher longuement sur cette question dans les années 1980, pendant que j'effectuais mes recherches pour *Le Mystère de l'Arche perdue*, avec des références très précises aux deux tablettes des Dix Commandements qui auraient été préservées dans l'Arche d'Alliance³⁴.

Le spécialiste de la Bible Menahem Haran, auteur de l'ouvrage de référence *Temples and Temple Service in Ancient Israel*, avance de façon convaincante que « l'Arche ne contenait pas deux Tables de la Loi, mais [...] une météorite du mont Sinaï³⁵ ». Dans ce cas, la vénération de l'Arche et de son contenu entre dans une tradition plus vaste, répandue dans tout le Proche et Moyen-Orient : celle de la vénération des « pierres tombées du ciel³⁶ ».

Un exemple ayant survécu jusqu'au monde moderne est la vénération toute particulière que les musulmans accordent à la pierre noire incrustée dans un angle de la Kaaba, à La Mecque. Touchée par chaque pèlerin venu faire le hajj en ce lieu saint, cette pierre serait, selon le prophète Mahomet, tombée du ciel sur la terre et offerte à Adam pour absorber ses péchés après son expulsion du Jardin d'Éden ; plus tard, l'ange Gabriel l'aurait présentée à Abraham, le patriarche hébreu ; enfin, elle serait devenue la pierre angulaire de la Kaaba – le « cœur battant » du monde islamique³⁷.

Les géologues attribuent à la pierre noire une origine météorique³⁸. De même, les bétyles – pierres sacrées – que

certaines tribus arabes préislamiques transportaient durant leurs traversées du désert étaient des météorites, et une ligne directe de transmission culturelle avérée relie ces bétyles (souvent placés sur des autels portatifs) à la pierre noire de la Kaaba et aux « tablettes de la loi » en pierre contenue dans l'Arche. En Europe, les bétyles étaient également connus, et appelés *lapis betilis*, un terme :

d'origine sémite que les Grecs et les Romains adoptèrent plus tard pour désigner des pierres sacrées censées posséder une vie divine, des pierres dotées d'une âme [utiles à] diverses superstitions, à la magie et à la divination. Il s'agissait de pierres météoriques tombées du ciel³⁹.

Sachant cela, l'intérêt tout particulier porté par Khéops à la « foudre » mentionnée dans la Stèle de l'inventaire revêt un tout nouveau sens. Comme s'en souviendra le lecteur, l'inscription évoque le « Seigneur des Cieux » – une épithète pour Rê-Atoum – « descendant » sur le Sphinx pour lui infliger les dégâts que Khéops réparerait plus tard en suivant des « plans » antiques auxquels il avait accès. Que cette foudre ne soit qu'un simple éclair, ainsi que le suggère Selim Hassan, n'aurait donc aucun sens, car la Stèle de l'inventaire nous informe très clairement que Khéops était venu sur le site spécialement pour la voir.

En bref, un objet tombé du ciel, et pouvant raisonnablement être décrit comme le résultat du Seigneur des Cieux descendant sur le Sphinx, devait toujours être physiquement présent sur place. Une météorite remplirait tous ces critères, mais il ne pourrait naturellement pas s'agir de la Benben conservée à Héliopolis – car le Manoir du Phœnix et la Benben existaient déjà à l'époque de Khéops⁴⁰. Le désir du pharaon de « voir la foudre » témoigne en revanche de la vénération particulière accordée à ce genre d'objets, et il est normal de se demander à quel événement spécifique cette vénération remonte – et de quand elle date.

Pourrait-elle, par exemple, renvoyer aux temps immémoriaux mentionnés dans les textes d'Edfou – cette époque où l'île des dieux fut détruite par une inondation cataclysmique provoquée par l'assaut de l'« ennemi serpent », au surnom évocateur de « Grand Bondissant » ?

Avant de tenter de répondre à cette question, examinons de plus près cette pierre Benben, et l'oiseau Bénou auquel elle est associée.

Le vol du Phœnix

R.T. Rundle Clark, qui a effectué une étude en profondeur sur le Bénou-Phœnix, nous rapporte que les Égyptiens antiques croyaient en une « essence vitale » – *Héka* – venue sur leur terre :

d'une source lointaine et magique. Celle-ci était « l'île de Feu » – le lieu où il faisait toujours jour, par-delà les limites du monde, où les dieux sont nés et ravivés, et d'où ils ont été envoyés dans notre monde. Le Phœnix est le principal messenger de cette terre divine inaccessible. L'un des Textes des Sarcophages fait dire à l'âme victorieuse : « Je viens de l'île de Feu, ayant rempli mon corps d'Héka, comme cet oiseau qui [vint et] remplit le monde de ce qu'il ignorait⁴¹ . »

Rundle Clark conclut que le Phœnix venait de très loin :

apportant le message de lumière et de vie à un monde enveloppé dans l'impotence de la nuit primitive. Son vol traverse le monde entier, « par-dessus les océans, les mers et les rivières » pour s'achever finalement à Héliopolis, le centre symbolique de la terre, où il annoncera une nouvelle ère⁴² .

Beaucoup de choses dans ce résumé rappellent les textes d'Edfou – l'île lointaine d'où les dieux ont été envoyés, le retour de la lumière après une période de ténèbres, et une arrivée à Héliopolis où une nouvelle ère doit commencer. En fait, le Phœnix semble presque symboliser la mission de ces « dieux » ayant fui leur terre inondée avec un plan à long terme visant à permettre la renaissance et le renouveau de l'ancien monde.

Mais les croisements symboliques ne s'arrêtent pas là et deviennent même plus profonds. Rappelez-vous que le Phœnix est associé de près non seulement à la lumière, mais aussi au feu. Ainsi, Lactance écrit, au IV^e siècle de notre ère, que le Phœnix :

se baigne dans des eaux sacrées et se nourrit d'embruns vivants. Après un millier d'années [...] il construit son nid telle une sépulture approvisionnée en essences et odeurs riches et variées. Tandis qu'il est assis sur son nid, son corps s'échauffe jusqu'à produire des flammes, qui à terme réduisent le corps en cendres destinées à produire un ver d'un blanc laiteux. Celui-ci s'endort et forme un œuf, avant de reparaître de la coquille brisée sous la forme d'un oiseau. Après s'être nourri, il roule les cendres dans une boule de myrrhe et d'encens, que l'oïsson transporte jusqu'à un autel dans la ville d'Héliopolis⁴³ .

Ce thème du feu, de la régénération et d'une nouvelle vie émergeant d'une mort violente se retrouve aussi dans l'Iran antique, quand Yima construit son Vara ; là, le Phœnix était appelé le

Simurgh. Comme l'explique E.V.H. Kenealy, spécialiste du folklore, les textes évoquant le Simurgh établissent clairement :

que la mort et la renaissance du Phœnix représentent la destruction et la reproduction du monde, qui, selon beaucoup, auraient été causées par le biais d'un violent déluge⁴⁴.

Des durées de vie différentes – 1 000 ans, 500 ans, 540 ans, 7 006 ans – sont données pour le Phœnix avant sa mort par le feu et son renouvellement⁴⁵. Il existe cependant une tradition forte et très spécifique, relayée notamment par Solinus au début du III^e siècle, qui attribue au Phœnix un cycle qui semble parfaitement arbitraire et étrange : 12 954 ans⁴⁶. Mais un examen plus poussé révèle que « le cycle du retour du Phœnix était censé correspondre à la Grande Année⁴⁷ ». La Grande Année, comme nous le savons déjà, est un concept ancien lié à la précession des équinoxes, avec ses douze « Grands Mois » (correspondant au passage du Soleil dans chaque maison du zodiaque) de 2 160 ans chacun – et $12 \times 2\,160 = 25\,920$. Ce nombre de 25 920 est, bien sûr, très proche du double de 12 954 ($2 \times 12\,954 = 25\,908$) – trop proche, selon moi, pour qu'il puisse s'agir d'une coïncidence, surtout lorsque l'on sait que Cicéron, dans son *Hortensius*, liait très spécifiquement la Grande Année au nombre 12 954⁴⁸.

La durée de cycle de 540 ans donnée dans d'autres sources s'avère aussi dériver de la Grande Année, comme l'ont prouvé Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend dans *Hamlet's Mill* (*Le Moulin d'Hamlet*), leur étude magistrale sur la connaissance de la précession transmise par le mythe. Comme nous l'avons vu au chapitre 10, le pouls du cycle de précession est le nombre 72 – le nombre d'années nécessaires à un degré de précession. En y ajoutant 36 (la moitié de 72), nous obtenons 108. La moitié de 108 est 54, et 54 multiplié par 10 donne 540. J'ai détaillé ces calculs dans *L'Empreinte des dieux* il y a vingt ans de cela, et je renvoie le lecteur à cet ouvrage pour une interprétation complète de ces nombres précessionnels⁴⁹, que l'on retrouve dans des mythes et traditions du monde entier et qui, comme l'ont démontré Santillana et von Dechend, sont les preuves d'un savoir astronomique avancé dans l'antiquité la plus ancienne – un savoir qu'ils attribuaient à une

civilisation ancestrale encore non identifiée et « presque incroyable⁵⁰ ».

Le plus intrigant est la fréquence à laquelle les experts antiques font le lien entre le passage de la Grande Année, que nous savons désormais être liée au cycle du Phœnix, et un « incendie mondial » et une « inondation mondiale » – pas nécessairement comme cause de ces cataclysmes, mais comme un minuteur permettant de les enregistrer et de les prédire⁵¹. Confronté à de telles évidences, malgré toutes les contradictions et curiosités dont elles ont été lestées au cours des millénaires, je ne peux m'empêcher de penser à la comète du Dryas récent et à l'incendie et à l'inondation planétaires qu'elle provoqua – la seconde étant le résultat de l'effondrement catastrophique de vastes segments des calottes glaciaires nord-américaine et nord-européenne quand elles furent frappées par des fragments volumineux, le premier ayant été causé par des éjectas surchauffés ayant embrasé des forêts sur les 50 millions (ou plus) de kilomètres carrés ayant été directement affectés.

Tout est question de cycles

Supposez que vous souhaitiez transmettre un message dans le futur – pas seulement le futur proche, mais un futur très lointain. Vous auriez tort de vous fier à l'écriture, car vous n'auriez aucun moyen d'être certain qu'une quelconque civilisation d'ici 12 000 ans serait capable de la décrypter. De plus, même si quelqu'un y parvenait, le document sur lequel vous coucheriez votre message ne survivrait pas forcément aux ravages du temps. Si vous étiez réellement déterminé à vous faire comprendre par quelque génération lointaine, vous feriez donc mieux de rédiger votre message en vous servant de monuments architecturaux gigantesques que « le temps lui-même redouterait » – des monuments comme les pyramides ou le Grand Sphinx de Gizeh – et de les associer à un langage universel tel que les lents changements précessionnels qu'une culture maîtrisant l'astronomie pourrait interpréter.

Et dans l'idéal, il faudrait que votre message soit des plus simples.

Nous avons vu au chapitre 10 comment la zone de Gizeh-Héliopolis-Memphis répond parfaitement à tous les critères de l'un des nouveaux domaines sacrés qui, selon les inscriptions d'Edfou, ont été établis à divers endroits du monde par des « compagnies » de dieux voyageurs cherchant à faire renaître leur monde détruit par les flots. Il s'agit en outre d'un domaine justifiant complètement la description de « livre qui est descendu du ciel ». Et lorsque nous « lisons » ce livre, écrit dans la « langue » de la précession et avec la « plume » de l'architecture mégalithique, nous sommes contraints de nous intéresser à la *période* de 10 500 av. J.-C. – pas la date exacte, car l'« horloge » de la précession nous livre des informations trop générales pour que nous soient spécifiées les « secondes » ou même les « minutes », mais très clairement la période de 10 500 av. J.-C., c'est-à-dire il y a environ 12 500 ans. Les configurations astronomiques symbolisées au sol par les grands monuments de Gizeh étaient identiques pendant près de 500 ans avant – 10 500, et pendant environ 1 000 ans après.

En d'autres termes, comme nous l'avons vu, le « message » que nous envoient les monuments englobe parfaitement l'épisode cataclysmique du Dryas récent, qui a commencé brutalement et violemment par les impacts de multiples fragments d'une comète géante autour de 10 800 av. J.-C., soit il y a environ 12 800 ans, et qui s'est achevé tout aussi subitement – nous ignorons encore pourquoi – autour de 9600 av. J.-C., soit il y a environ 11 600 ans. L'explication la plus probable est que la Terre soit de nouveau entrée en contact en 9600 av. J.-C. avec les débris dans le sillage de la même comète que celle qui avait provoqué le Dryas récent en 10 800 av. J.-C. Sauf qu'en cette deuxième occasion, les effets provoqués furent un réchauffement climatique, au lieu d'un refroidissement.

Avec les comètes, comme avec le mythique Phœnix, tout est question de cycles.

Comme elles sont en orbite, elles reparaissent dans notre ciel à intervalles réguliers – parfois aussi brefs que 3,3 ans (comme la comète Encke, par exemple), parfois longs de plus de 4 000 ans

(comme la comète Hale-Bopp) ou même de dizaines de milliers d'années.

Et, comme le mythique Phœnix, les comètes connaissent littéralement un processus de « renouvellement » – et même de « renaissance » – à chaque nouvelle apparition dans notre ciel. Cela parce que le noyau des comètes est généralement inerte et totalement noir en traversant l'espace intersidéral, ne disposant pas de « chevelure » caractéristique ni de « queue » étincelante. En revanche, quand une comète approche du Soleil (et donc de la Terre), les rayons de notre étoile font bouillir certains matériaux volatils se trouvant en son sein, provoquant une activité et des jets de gaz – les scientifiques appellent cela « dégazage » – qui déversent des millions de tonnes de poussière fine et de débris formant la chevelure et la queue.

Enfin, et surtout, les comètes qui dégazent, à l'instar du Phœnix, donnent véritablement l'impression d'être consumées par les flammes. De plus, la collision entre de vastes fragments de comète et la Terre, comme l'ont très clairement indiqué les scientifiques travaillant sur l'impact d'il y a 12 800 ans, peut vraisemblablement donner lieu à un sinistre d'ampleur continentale suivi, si les impacts ont lieu sur les calottes glaciaires, d'une inondation planétaire.

Il est possible, et même largement probable, que nous n'en ayons pas encore terminé avec la comète ayant changé la surface de notre planète entre – 10 800 et – 9600. Pour être tout à fait clair, ainsi que nous le verrons au chapitre 19, certains soupçonnent que « le retour du Phœnix » se déroulera à notre époque – en ou autour de 2040 –, et qu'il y a un risque qu'un des débris dans le sillage de la comète mesure jusqu'à 30 kilomètres de diamètre. Une collision avec un objet de cette taille signifierait, au bas mot, la fin de la civilisation telle que nous la connaissons, et peut-être même la fin de l'humanité sur cette planète. Les conséquences seraient encore plus considérables que celles des impacts du Dryas récent il y a 12 800 ans, qui nous ont pourtant laissés telle une espèce amnésique, obligée de recommencer comme des enfants sans souvenirs du passé.

Ou plutôt *presque* sans souvenirs.

Car dans notre recommencement, il semble que nous ayons disposé d'un guide, d'une direction, d'enseignements, et de la grande sagesse des « Sages », des « Êtres brillants » – ces « Magiciens des dieux » –, qui ont survécu à des temps antédiluviens et dont la mission était de s'assurer que nous ne serions malgré tout pas perdus. Il semble illogique qu'ils se soient donné tant de mal pour désigner la période de 10 500 av. J.-C. à Gizeh dans le simple but de signaler leur présence. Je pense plutôt que la science de leur civilisation était suffisamment avancée pour qu'ils aient compris exactement ce qui s'était passé et soient capables de prédire quand cela se reproduirait.

Je crois, en bref, que leur but était peut-être de nous envoyer un message.

Nous étudierons de plus près ce message, et ses implications, dans de prochains chapitres, mais il nous reste d'abord un ensemble de pistes à suivre, des indices qui pourraient nous rapprocher de ces « Magiciens » et de leur « magie ».

CINQUIÈME PARTIE
PIERRES

Chapitre 12

Baalbek

Nous atterrissons à l'aéroport international de Beyrouth tard dans la soirée du 9 juillet 2014. L'aéroport porte le nom de l'ancien Premier ministre Rafiq Hariri, assassiné le 14 février 2005, lorsque son convoi passa devant une camionnette Mitsubishi garée devant l'hôtel Saint-George sur la Corniche, le front de mer prisé de la ville. Un jeune kamikaze se trouvait à bord du véhicule (selon les traces d'ADN très fragmentaires retrouvées sur place) et fit exploser les 1 800 kilos d'explosifs dissimulés à l'intérieur. Vingt-trois personnes, dont Hariri, plusieurs de ses gardes du corps et son très proche ami, l'ancien ministre de l'Économie Bassel Fleihan, furent tués. Parmi les commanditaires présumés de l'attaque, on retrouve certains membres éminents du Hezbollah, le groupe militant et politique chiite qui contrôle la ville de Baalbek, dans la plaine de la Békaa, où se situent certaines ruines antiques particulièrement intrigantes que je tiens à découvrir lors de cette visite de recherches au Liban. De son côté, le Hezbollah rejette la faute sur Israël. Par ailleurs, d'aucuns soupçonnent le président syrien Bachar al-Assad d'être directement impliqué dans l'attentat ¹.

La frontière syrienne court le long du flanc est de la plaine de la Békaa, tout près de Baalbek elle-même, qui fut frappée par des missiles en juin 2013 et où se succèdent les incidents violents ². Entre l'épouvantable guerre civile qui perdure en Syrie et le nombre colossal de réfugiés venant ajouter à l'instabilité et au chaos général, l'on nous a conseillé de nous tenir à l'écart. Mais je tiens à voir Baalbek depuis des années, et je suis d'autant plus attiré par ces

ruines depuis ce que j'ai appris en menant mes recherches sur l'Égypte antique.

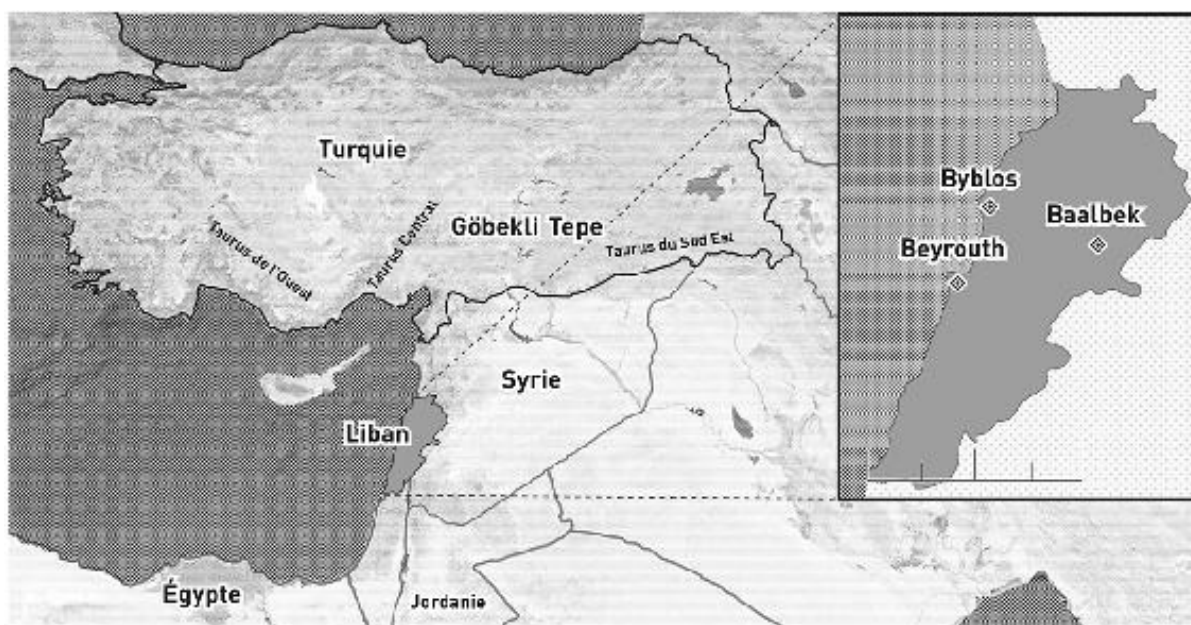


Figure 41 : Le Liban dans son contexte actuel.

Voyez-vous, il existe de nombreuses relations mystérieuses, et je les ai parfaitement en tête – ayant relu mes notes à bord – quand Santha et moi descendons sur le tarmac et nous dirigeons vers le terminal. La nuit est chaude, mais une brise rafraîchissante souffle depuis la Méditerranée, et je suis impatient de découvrir les aventures qui nous attendent.

Notre premier obstacle est celui de la bureaucratie, avec un agent de l'immigration vêtu d'un uniforme gris et d'une chemise à col ouvert. Il est jeune, mais a le teint cireux et maladif ; sa barbe de plusieurs jours lui confère en outre un air suspect. En réalité, il est même *extrêmement* suspect, car il s'attelle, chaque fois qu'il relève les yeux de mon passeport, à me lancer un regard furieux avant de se replonger dans son inspection exhaustive de mes pages de visas. Mon passeport en compte 41 et, comme je voyage beaucoup, il y a des tampons du monde entier : Malaisie, Indonésie, Australie, Afrique du Sud, Inde, États-Unis, Brésil, Bolivie, Pérou, Égypte, Émirats arabes unis, Canada, Turquie... Le jeune homme examine

minutieusement chaque tampon, feuilletant lentement chacune des pages, multipliant les regards noirs à mon intention, retournant à sa tâche, me lorgnant de nouveau de travers... Puis, quand il atteint la dernière page, il recommence toute la procédure, compulsant cette fois mon document dans l'autre sens.

Je sais ce qu'il cherche : un visa accordé par Israël, qui lui permettrait de me refuser l'entrée. Il n'en trouvera pas. Même si mes recherches m'ont conduit là-bas à plusieurs reprises, j'ai toujours veillé à obtenir mes bons d'entrée et de sortie sur des feuilles volantes placées à l'intérieur de mon passeport, et non sur le document lui-même. Par ailleurs, ma dernière visite là-bas remonte à 1999, et j'ai depuis changé de passeport à deux reprises, je n'ai donc aucun souci à me faire. Malgré tout, je dois reconnaître éprouver un certain malaise à cet examen aussi intense que rigoureux.

Après avoir parcouru mon document pour la troisième fois, l'officier m'adresse un nouveau regard hostile et me demande :

— Raison de votre visite dans notre pays ?

— Tourisme, je réponds.

Je sais d'expérience qu'annoncer que je suis là pour effectuer des recherches peut causer toute sorte de problèmes supplémentaires et éveiller des tas de soupçons qu'il vaut mieux éviter.

Il hausse un sourcil sceptique.

— Tourisme ?

— Oui. Tourisme.

— Et vous voyez quoi, dans notre pays ?

J'ai déjà préparé ma réponse.

— Beyrouth. La magnifique Corniche. J'ai entendu dire qu'il y avait d'excellents restaurants. Puis nous irons à Byblos et bien sûr à Baalbek.

Il hausse le même sourcil.

— À Baalbek ?

— Oui, bien sûr ! Je ne voudrais surtout pas manquer ça ! (Au moins, je dis la vérité.) Les temples. Les grandes pierres. Il paraît que c'est l'une des merveilles du monde.

Il sourit enfin.

— Merveilleux, oui ! Je viens de Baalbek. Ma ville natale.

Il tamponne mon passeport d'un grand geste et griffonne quelque chose sur le visa.

— Bienvenue au Liban, me dit-il.

Vient alors le tour de Santha, mais maintenant que la glace est brisée, l'officier se contente de feuilleter rapidement son passeport avant de le tamponner et de nous indiquer la zone de livraison des bagages.

Le Puits des âmes

Sur la route menant de l'aéroport à l'hôtel, nous passons devant l'endroit où Rafiq Hariri a été assassiné. Les dégâts ont été réparés depuis longtemps, bien sûr, tout semble à nouveau très chic, et malgré l'heure tardive, il y a beaucoup de monde sur la Corniche, surtout des jeunes habillés à la dernière mode, se baladant sur le front de mer dominant les eaux scintillantes de la Méditerranée, dans laquelle se reflètent agréablement les lumières des étoiles et de la rue. Difficile, en contemplant une telle scène, de s'imaginer la violence qu'a dû subir la ville au cours de ces quarante dernières années. Mes pensées vagabondent toujours vers le but de notre visite.

Pendant que j'effectuais mes recherches en Égypte, et que je découvrais dans les textes d'Edfou les indices d'une mission civilisatrice après un cataclysme planétaire, j'ai trouvé un détail intrigant semblant indiquer un lien possible entre les monuments mégalithiques du plateau de Gizeh et le Liban.

Il y a quelques milliers d'années, le Liban formait l'extrémité nord du territoire que la Bible nomme Canaan, qui recouvrait également l'Israël actuel, les territoires palestiniens, l'ouest de la Jordanie et le sud-ouest de la Syrie. Ce qui m'intéresse sont les mystérieuses structures mégalithiques existant tant en Israël qu'au Liban, d'une taille rivalisant avec celle de Gizeh, mais qui semblent de plus exprimer le même désir sous-jacent de créer quelque chose de durable – des tumulus sacrés, des lieux saints qui résisteraient à l'épreuve du temps et continueraient à être vénérés au fil des

années, même si les religions et cultures qui leur étaient associées changeaient.

Le mont du Temple à Jérusalem est l'un de ces endroits. Tant l'archéologie traditionnelle que les témoignages bibliques renvoient la construction du premier des grands édifices bâtis là-bas à l'âge presque mythique du roi Salomon – ce magicien renommé parmi les monarques, censé avoir régné au cours du ^{x^e} siècle av. J.-C. Ce que l'on appelle le temple de Salomon, le « premier temple » des juifs, a été détruit par les Babyloniens en 587 av. J.-C. et rebâti par Zorobabel dans les années 520 av. J.-C.³ Une restauration encore plus ambitieuse a été menée par le roi Hérode le Grand, un juif soutenu par les Romains, au cours du ^{1^{er}} siècle av. J.-C. Elle fut achevée autour de 20 av. J.-C.⁴ 90 années environ après sa mort, le temple d'Hérode fut à son tour détruit par les Romains, en même temps que l'essentiel de la ville de Jérusalem, en 70 apr. J.-C.⁵

Les seuls vestiges restants sont l'immense plateforme trapézoïdale nommée Haram al-Charif, où se trouvent la mosquée al-Aqsa et le dôme du Rocher, les troisième et quatrième lieux saints de l'Islam⁶. L'histoire récente des lieux ne nous intéresse pas directement, ni la manière dont ils sont tombés dans les mains musulmanes, mais le dôme du Rocher est ainsi nommé car un énorme mégalithe s'élève à l'intérieur, que les juifs appellent *Even hashtiya* (littéralement la « pierre d'assise »). Lorsque le temple de Salomon a été érigé à cet endroit précis au cours du ^{x^e} siècle av. J.-C., l'*Even hashtiya* constituait le socle du Saint des Saints, et l'Arche d'Alliance, cet objet énigmatique qui a fait l'objet d'un autre de mes ouvrages, reposait dessus⁷.

L'*Even hashtiya* n'est pas le seul mégalithe de Jérusalem à remonter potentiellement jusqu'à ce que les inscriptions d'Edfou nomment « le temps des dieux ». Bien sûr, cet immense rocher naturel se trouve à cet endroit, au sommet d'un monticule originel ressemblant beaucoup à la colline naturelle désormais prisonnière de la Grande Pyramide de Gizeh, depuis une durée incalculable. Mais à une époque, peut-être à cette date du ^{x^e} siècle av. J.-C. que les archéologues admettent pour le temple de Salomon, peut-être plus tard, peut-être bien plus tôt, elle a été modifiée par des êtres

humains, comme en témoigne le trou creusé à l'intérieur et à travers duquel un rayon de lumière illumine la grotte naturelle – également modifiée par des humains et connue sous le nom évocateur de Puits des âmes – qui se trouve directement en dessous.

Je me suis rendu dans le Puits des âmes à plusieurs reprises. S'il ne possède pas la puissante atmosphère de la chambre souterraine de la Grande Pyramide, c'est seulement parce que le mauvais goût local a autorisé qu'il soit carrelé, couvert de tapis, meublé et éclairé comme une salle de prière. Mais la façon dont la roche est taillée rappelle énormément les motifs trouvés dans la pierre à Gizeh. Mon hypothèse, en résumé, comme pour la chambre souterraine de Gizeh située sous une colline naturelle, est que la roche et le Puits formaient l'autel sacré originel autour duquel le reste du mont du temple de Jérusalem a été bâti.

Vient ensuite une plateforme, aux solides fondations faites de pierres gigantesques, visant à créer une surface plane et surélevée sur laquelle tous les temples (et les mosquées) seraient ensuite construits. Je n'ai pas l'intention d'explorer ici les mystères de Jérusalem, mais avant d'en venir à Baalbek, l'objectif principal du présent chapitre, je me contenterai de signaler ma stupéfaction à l'idée que les énormes mégalithes – des pierres pesant dans certains cas plus de 500 tonnes⁸ – découverts dans le prétendu « Tunnel des Hasnoméens » qui s'étend au nord, et dans le prolongement direct, du célèbre mur des Lamentations, puissent avoir été si rapidement attribués à Hérode.

De la même manière, les blocs très similaires de Baalbek sont censés être relativement récents – entre le 1^{er} siècle av. J.-C. et la deuxième moitié du 1^{er} siècle apr. J.-C. – et être l'œuvre des Romains, après peut-être une contribution précoce d'Hérode lui-même⁹. Mais, tout comme celle du plateau de Gizeh, l'histoire de Baalbek a été restreinte dans des limites étroites et contraignantes. Il se peut qu'elle soit en partie bien plus ancienne qu'on ne le croit actuellement.

Ce qui m'a conduit à envisager cette possibilité – ce qui justifie d'ailleurs ma présence à Beyrouth en juillet 2014 et mon départ prochain pour la plaine de la Békaa, entre le Hezbollah et la frontière syrienne – est l'étrange lien que j'ai découvert entre Gizeh, la région

antique de Canaan et le peuple sémite appelé dans la Bible les Cananéens.

Le magicien parmi les dieux

Selim Hassan (1887-1961) rassemblait toutes les qualités que devrait posséder un véritable égyptologue : la passion, le savoir, un grand dévouement au sujet et une ouverture d'esprit certaine. Il n'hésitait pas non plus à prendre part aux fouilles et, dans les années 1930, il conduisit l'enquête la plus complète et détaillée sur toutes les structures majeures du plateau de Gizeh. D'ailleurs, tandis qu'il excavait l'enceinte du Sphinx, il tomba sur une preuve de présence cananéenne à Gizeh – avec l'existence d'installations durables –, qui, pour une raison ou pour une autre, semblait se concentrer particulièrement autour du Sphinx et de ses temples mégalithiques. « Comment ces gens sont-ils venus s'installer en Égypte, quand et pourquoi en sont-ils partis, ce sont des questions auxquelles aucune inscription retrouvée ne répond pour l'instant¹⁰ », admit Hassan. Il est attesté qu'ils se trouvaient là au moins depuis la XVIII^e dynastie (1543-1292 av. J.-C.), mais rien ne prouve qu'ils n'habitaient pas déjà en Égypte depuis une longue période.

Quoi qu'il en soit, de nombreuses stèles votives et autres marques de respect adressées au Grand Sphinx, gravées et offertes par des membres de cette communauté cananéenne, ont été retrouvées. Nous avons déjà vu que le Sphinx était associé au dieu égyptien Horus, qui pouvait apparaître sous plusieurs formes, mais le plus souvent sous celle d'un faucon. Il est ainsi intéressant de constater que, dans les inscriptions cananéennes, le Sphinx est nommé *Hurna*, ou parfois *Hauron*. Ce ne sont pas du tout des mots égyptiens, mais ceux d'une divinité cananéenne à forme de faucon¹¹. Le lecteur se souviendra également du chapitre 10, dans lequel nous avons appris que les Égyptiens antiques appelaient souvent le Sphinx *Hor-em-Akhet* (« Horus à l'horizon »). Il s'avère que ce nom est directement lié à *Hurna* dans nombre d'inscriptions, pas seulement réalisées par la communauté cananéenne installée près de Gizeh, mais aussi par les Égyptiens antiques eux-mêmes –

par exemple, une plaque d'Amenhotep II, sur laquelle le pharaon est défini comme « le bien-aimé d'*Hurna-Hor-em-Akhet*¹² ».

Selim Hassan fait des commentaires sur « l'assimilation des noms *Hurna* et *Hor-em-Akhet* » sur cette plaque, ce qui confirme succinctement l'usage « du nom du dieu *Hurna* en Égypte et son association avec *Hor-em-Akhet* pour désigner le Sphinx¹³ ». De même, une stèle retrouvée à Gizeh indique : « Adoration d'*Hor-em-Akhet* sous son nom d'*Hurna* [...], tu es le seul qui existera pour l'éternité, quand tous les hommes mourront¹⁴. » Une autre stèle de Gizeh représente *Hurna* sous la forme d'un faucon, auprès d'une inscription disant : « Ô, *Hurna-Hor-em-Akhet*, puisse-t-il offrir indulgence et amour¹⁵ ... » Christiane Zivie-Coche, directrice des études religieuses à l'École pratique des hautes études de Paris, ajoute que la variante *Hauron* a aussi été fréquemment employée de la même manière :

Hauron était si étroitement associé à *Hor-em-Akhet*, le nom du Grand Sphinx de Gizeh [...] qu'on le nommait indifféremment *Hor-em-Akhet*, *Hauron* ou *Hauron-Hor-em-Akhet*¹⁶.

Ce qui a le plus attiré mon attention et m'a poussé à prendre l'avion pour Beyrouth fut cependant une autre remarque de Zivie-Coche :

Une épithète sur une statuette du Sphinx indique qu'*Hauron* est originaire du Liban¹⁷.

Un autre élément intrigant, à la lumière de l'œuvre civilisatrice des « Sages » et autres « Magiciens » si souvent évoqués dans les textes d'Edfou et les inscriptions mésopotamiennes, est une tablette en terre cuite provenant de la cité antique d'Ougarit, sur la côte méditerranéenne de la Syrie actuelle, légèrement au nord de Byblos, au Liban. *Hauron* est le sujet de cette tablette et, exactement comme les Sages Apkallu de Mésopotamie, il est décrit comme un « prestidigitateur¹⁸ » – et même, comme le note l'égyptologue Jacobus van Dijk, comme « le magicien parmi les dieux¹⁹ »... Un autre élément fait écho aux Apkallu : la « magie » d'*Hauron* consiste en ce qui pourrait aujourd'hui ressembler à une connaissance scientifique avancée, en l'occurrence un antivenin extrait « des arbustes de l'arbre de la mort²⁰ », qui soignait la victime de la

morsure d'un serpent autrement mortelle. Le poison était neutralisé, apprenons-nous, « s'affaiblissait » et « s'écoulait tel un ruisseau²¹ ».

Et il y a autre chose – une chose qui désigne directement Baalbek et ses mystérieux mégalithes : non seulement *Hauron/Hurna* était-il vénéré à Gizeh et assimilé au Sphinx ainsi qu'au faucon Horus, mais Baal, la divinité cananéenne qui a donné son nom à Baalbek²², avait aussi son culte en Égypte, où il était associé à Seth, le dieu des déserts et des orages²³.

Enfin, et surtout, Baalbek fut renommée Héliopolis – la « Cité du Soleil », en grec – après qu'Alexandre le Grand eut conquis le Levant et la Syrie en 332 av. J.-C.²⁴. Le lecteur se rappellera qu'au chapitre 11 *Innu*, la ville sainte des Égyptiens antiques où se dressait le temple du Phœnix sur lequel veillait le clergé de Gizeh, avait également été baptisée « Héliopolis » par les Grecs. Ils la nommaient ainsi au moins depuis l'époque d'Hérodote, au ve siècle av. J.-C.²⁵, et les Romains les imitèrent. De même, Baalbek continua de s'appeler « Héliopolis » durant la période romaine.

Suivant l'exemple d'Alexandre, Pompée annexa le Levant et la Syrie en 64 av. J.-C., et la puissance romaine atteignit son apogée au cours des deux premiers siècles de notre ère, quand une statue de « Jupiter le plus Haut et le plus Grand d'Héliopolis » se dressait dans la cour d'un grand temple bâti par les Romains à Baalbek en l'honneur de leur dieu²⁶. Outre ses attributs romains, la statue, qui peut encore être vue aujourd'hui au musée du Louvre de Paris, est dotée d'un disque solaire ailé sur le torse – une référence possible, selon Friedrich Ragette, ancien professeur d'architecture à l'université américaine de Beyrouth, « au dieu de l'Héliopolis égyptienne²⁷ ».

Ce n'est qu'au moment des conquêtes arabes du vii^e siècle apr. J.-C. que le nom cananéen originel « Baalbek » commença à réapparaître dans les annales du Levant, et ce n'est qu'alors que l'appellation gréco-romaine d'« Héliopolis » sortit complètement de l'usage²⁸.

Entre les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban

Le matin qui suit notre arrivée tardive à Beyrouth, des amis libanais ont la gentillesse de nous rejoindre à notre hôtel pour nous conduire à Baalbek. Alors que nous prenons le café avant de partir, ils nous font part de notre bonne fortune : il y a un apaisement dans les combats en Syrie, tout est calme le long de la frontière, ils s'attendent à un voyage tranquille.

De jour, la capitale libanaise est presque aussi belle et charmante que de nuit. Cent vingt mille personnes ont été tuées dans ce pays durant la longue guerre civile qui a fait rage ici entre 1975 et 1990, mais la ville qui a été au cœur de tant de combats semble avoir tourné la page de ce sinistre épisode. La plupart des impacts de balle, d'obus ou d'explosion subis par les bâtiments ont été réparés, de nombreuses constructions nouvelles sortent de terre et il règne une atmosphère d'optimisme et d'initiatives vigoureuses. Oui, une forme de tristesse plane aussi dans l'air – c'est inévitable, après tant de meurtres et de dégâts –, mais j'ai le sentiment d'une nation se relevant de son traumatisme au lieu de s'y complaire, d'un pays plein de jeunes gens brillants et intelligents déterminés à avancer.

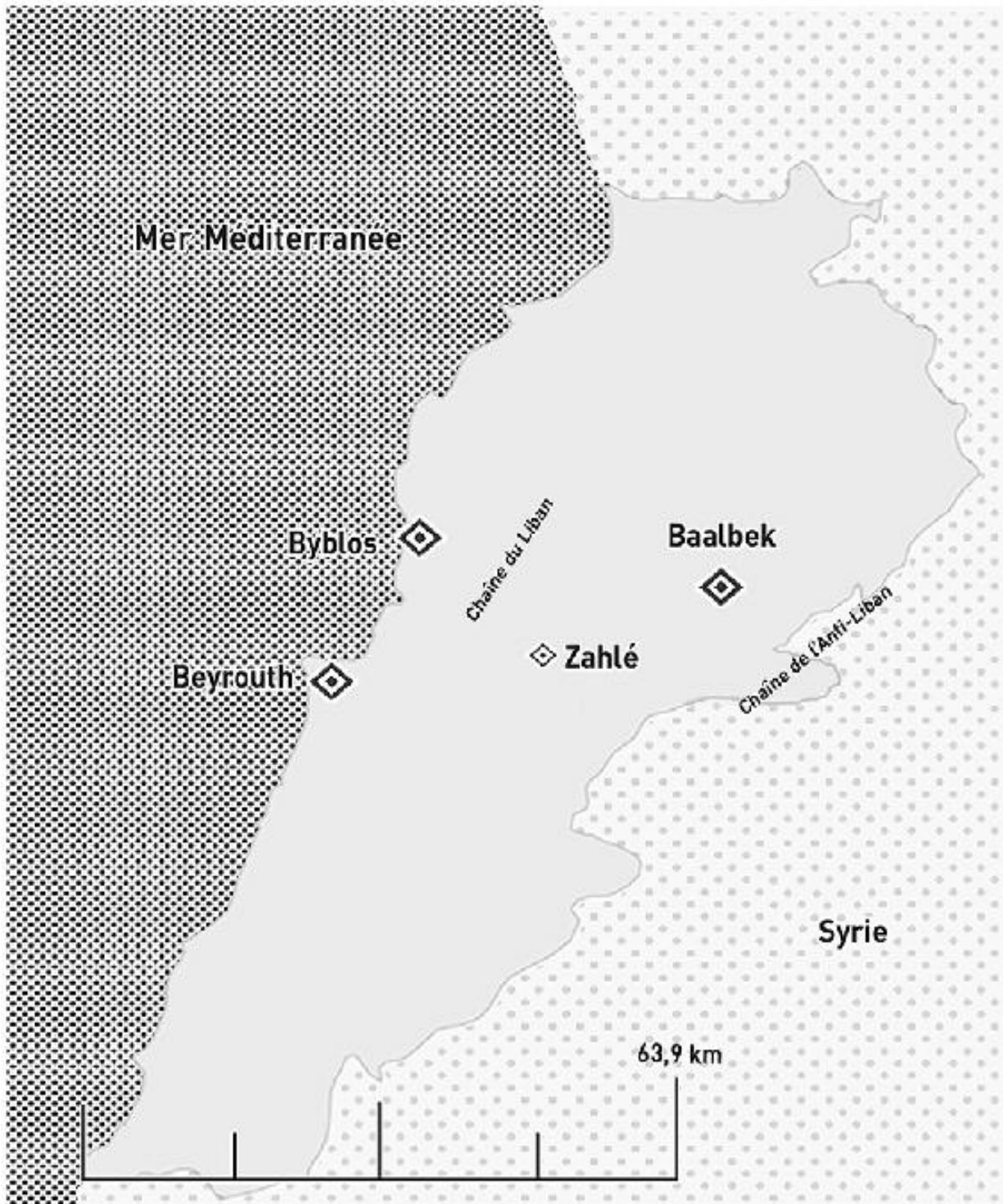


Figure 42

La circulation est dense tandis que nous sinuons sur les routes du mont Liban vers l'est de la capitale. Seuls 86 kilomètres nous

séparent de Baalbek, mais il y a de nombreux barrages militaires en chicane, où des soldats lourdement armés inspectent le véhicule. Cela ralentit inévitablement notre progression. Le paysage, en revanche, est de plus en plus spectaculaire, avec la Méditerranée scintillant derrière nous et les hautes crêtes couvertes de grands arbres verts qui s'élancent devant nous. La route trace de nombreux virages en épingle à cheveux, et nous surplombons des à-pics vertigineux. L'air se rafraîchit considérablement et la nature est de plus en plus aride. Nous franchissons alors le sommet au niveau de Dahar el-Baydar (à 1 556 mètres d'altitude) et redescendons de l'autre côté, où s'étendent les terres intensément cultivées de la plaine de la Békaa. Nous contournons la ville de Zahlé, célèbre pour les caves Ksara, et traversons bientôt la Békaa à proprement parler – même s'il s'agit d'un plateau plutôt que d'une plaine, l'altitude moyenne étant supérieure à 1 000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cernée à l'ouest par le mont Liban que nous venons de franchir et à l'est par la chaîne de l'Anti-Liban, la Békaa est arrosée par deux fleuves historiques : le Litani et l'Oronte. Quand les Romains colonisèrent la région il y a 2 000 ans, ce plateau fertile était l'un de leurs greniers, d'où partait le grain pour nourrir l'Empire. Aujourd'hui, une culture bien plus lucrative – bien que largement dissimulée aux regards – est celle du cannabis. Afin de ne pas contrarier les fermiers locaux, les autorités ferment généralement les yeux.

Après trente ou quarante minutes de plat sur une longue route droite bordée de champs, nous atteignons la périphérie de Baalbek, au pied de l'Anti-Liban. La ville miteuse est constituée de boutiques, de bureaux et de petits immeubles d'habitation délabrés ; nombre d'entre eux sont ornés de drapeaux du Hezbollah, sur lesquels un bras tendu brandit une Kalachnikov. La main, le bras et le fusil émergent d'une ligne de calligraphie traçant le nom du Hezbollah – le « Parti de Dieu ». D'autres écritures annoncent « car c'est le parti d'Allah qui sera victorieux » et, à part, « la résistance islamique au Liban ». Le fond du drapeau est jaune vif, le logo et la calligraphie sont verts.

Les modes et les préférences en matière de divinités vont et viennent, mais le territoire sacré perdure. Sur une éminence

dominant la ville, nous distinguons clairement les vestiges spectaculaires – les colonnes s'élançant vers le ciel et les hauts frontons – des trois temples romains ayant conféré une telle renommée à Baalbek dans l'ancien monde. Paraît-il dédiés à Jupiter, Bacchus et Vénus, ils ont été construits à une échelle plus vaste et plus imposante que pratiquement n'importe quel autre monument romain, y compris ceux de Rome elle-même. Ce qui m'intéresse le plus, cependant, est le mur mégalithique qui entoure le temple de Jupiter de trois côtés, et en particulier les trois blocs gigantesques – le Trilithon – qui y sont intégrés. Au cours de mes recherches préalables, plusieurs informations m'ont poussé à soupçonner que le Trilithon puisse être plus vieux – bien plus vieux –, et consacré à un but bien plus énigmatique, que tout ce que les Romains ont pu bâtir à cet endroit.

Voici ma chance de le découvrir.

Des siècles d'obscurité

En ce milieu de matinée, le soleil brille dans un ciel bleu dépourvu de nuages ; je suis assis sur un gros bloc de calcaire, à peu près au milieu de ce qui fut autrefois le temple de Jupiter. Je dis « autrefois » car il ne reste pas grand-chose de cet imposant édifice, en dehors de six colonnes immenses qui se dressent derrière moi sur environ la largeur d'un terrain de football – les derniers rescapés des quarante-quatre piliers qui délimitaient à l'origine l'extérieur de la vaste structure rectangulaire. Ce site est si énorme, le complexe de temples à la fois si colossal et délabré, que je peine à m'orienter. En outre, je dois bien avouer que le bruit lointain de l'artillerie, ponctué des rafales saccadées des mitrailleuses lourdes et d'une violente explosion occasionnelle, est légèrement déconcertant.

OK, me dis-je en m'efforçant d'occulter ces bruits qui proviennent certainement de l'armée militaire effectuant quelque manœuvre, essayons de comprendre à quoi nous avons affaire. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, en direction du sud-est et des six grosses colonnes érigées au bord de l'imposante plateforme sur laquelle je me trouve ; je distingue au-delà une place en contrebas, ainsi qu'une rangée d'une douzaine de colonnes longeant le

périmètre nord du temple de Bacchus, le dieu romain de la Vigne, plus petit mais mieux conservé et magnifique.

Je ne suis pas ici pour faire des recherches ou écrire un livre sur l'architecture romaine, mais cela ne m'empêche pas d'être impressionné. Non seulement les Romains ont-ils décidé d'ériger un temple en l'honneur du vin et de ses plaisirs – des actes de débauche sexuelle auraient régulièrement eu lieu à l'intérieur –, mais en plus, n'ayons pas peur des mots, ces types-là étaient de sacrés bâtisseurs ! Les colonnes elles-mêmes sont de véritables chefs-d'œuvre d'architecture mégalithique, et les Romains semblent n'avoir eu aucune difficulté à hisser les blocs massifs du fronton, pesant chacun des dizaines – voire des centaines – de tonnes.

Disons-le tout net, car nombre de balivernes mal informées circulent sur le sujet : les Romains étaient des maçons *incroyablement* doués, capables de déplacer et de positionner des blocs de pierre monstrueusement lourds. S'il y a des raisons de croire en l'existence d'une civilisation perdue près de Baalbek, il est inutile de se baser sur la taille des blocs ou sur une méconnaissance naïve de ce que les Romains savaient ou ne savaient pas faire, car au royaume de la construction, les preuves qui m'entourent me confirment qu'ils pouvaient réaliser à peu près tout ce qu'ils souhaitaient.

Une chose qu'ils faisaient fréquemment était de bâtir leurs temples sur des sites sacrés préexistants. Leur objectif n'était pas d'éliminer les dieux et religions indigènes (comme ont pu vouloir le faire les Espagnols au Mexique, par exemple, quand ils installèrent leurs églises sur le site des temples aztèques), mais plutôt d'associer de façon positive les dieux et la religion de Rome à l'existant. Les cultes préromains continuèrent généralement à prospérer, et les divinités préromaines furent honorées et absorbées dans un syncrétisme riche, créatif et en perpétuelle expansion. Mais pour les archéologues qui effectuent de véritables enquêtes de terrain afin de déterminer qui est responsable de quoi et à quelle époque, cette tendance à la reconstruction pose d'inévitables problèmes – notamment quand, comme à Baalbek, d'autres cultures postérieures et les ravages du temps ont sans cesse modifié l'apparence du site.

Vers la fin de l'ère romaine, des événements terribles se sont produits ici. Le moment décisif fut la conversion de Rome, sous l'empereur Constantin (306-337 apr. J.-C.), à cette nouvelle religion fanatiquement exclusive qu'était le christianisme. Les militants de cette foi se tournèrent d'abord vers le temple de Vénus, que le chroniqueur chrétien Eusèbe décrit comme « un établissement d'apprentissage des pratiques sensuelles »²⁹, où les initiés s'adonnaient à « toute sorte de débauches »³⁰. Constantin ordonna que ce temple soit rasé (ce qui n'arriva pas). Julien l'Apostat (361-363 apr. J.-C.) détestait le christianisme et rétablit les anciens dieux. Puis Théodose (379-395 apr. J.-C.) monta sur le trône, et les chrétiens, avides de vengeance, revinrent au pouvoir. Le *Chronicon Paschale* indique que :

Constantin le Grand se contenta de fermer les temples, mais Théodose les détruisit. Il transforma en église chrétienne le temple d'Héliopolis, celui de Baal-Hélios, le grand Baal-Soleil, le célèbre Trilithon³¹.

Quelques centaines d'années plus tard, l'ère islamique commença. Autour de 664 apr. J.-C., Baalbek fut assiégée et capturée par une armée musulmane, qui transforma le temple de Jupiter et le temple de Bacchus (juste au sud de celui-là) en une unique forteresse. Diverses factions défendirent alors Baalbek et continuèrent à la fortifier (d'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, elle est encore surnommée en arabe la *Kala'a*, qui signifie « forteresse »³²). Cependant, bien sûr, les autres temples endurèrent quelques dommages. En 902 apr. J.-C., les Qarmates, une secte chiite dissidente, assiégèrent et capturèrent Baalbek, massacrant ses défenseurs. Les Fatimides s'en emparèrent en 969. Quatre ans plus tard, un général musulman nommé Zamithes se présenta à la tête d'une immense armée, et un nouveau siège dévastateur fut suivi d'un véritable massacre³³.

Une armée chrétienne grecque incendia la ville en 996 ; en 1100, elle tomba entre les mains du Seldjoukide Tadj Eddolat Toutoush. En 1134, elle fut assiégée par Zengi, qui « pendant trois mois fit subir à ses remparts une tempête de projectiles » à l'aide de « quatorze catapultes fonctionnant jour et nuit »³⁴.

En 1158, Baalbek fut frappée par un séisme d'une « violence sans précédent » qui « détruisit la forteresse et les temples ». Nur ad-Din,

le fils de Zengi, « se précipita à Baalbek pour réparer les dégâts causés aux remparts par le tremblement de terre³⁵ ».

En 1171, un groupe de croisés européens détenus dans la forteresse fomentèrent une révolte, au cours de laquelle ils massacrèrent la garnison et prirent le contrôle de la citadelle, avant d'être à leur tour abattus par une armée musulmane s'étant introduite dans l'enceinte par un passage souterrain. En 1176, les croisés revinrent. Ils attaquèrent et pillèrent Baalbek. Peu après, en 1203, un nouveau séisme provoqua de nouveaux dégâts considérables³⁶.

En 1260, le sultan mongol Houlagou Khan assiégea Baalbek, la captura et la détruisit. « Même les fortifications ne furent pas épargnées » – une folie que les Mongols regretteraient quand le sultan Bibars les attaquerait et les expulserait, avant de donner aussitôt l'ordre de rebâtir la forteresse de Baalbek – qui, ne l'oublions pas, était le site des anciens temples – et les murailles de la ville. En 1318, cependant, la nature s'en mêla de nouveau et une inondation terrifiante sapa les remparts, causant plusieurs larges brèches. « L'eau s'engouffra avec une telle force qu'elle déplaça une tour de 12 mètres carrés sur 400 mètres de distance³⁷. »

Vint ensuite Tamerlan, le conquérant turco-mongol. En 1391, après avoir capturé la citadelle et écrasé toute résistance, il l'abandonna « à la rapacité de ses soldats, qui la pillèrent impitoyablement ». En 1516, quand Baalbek faisait partie de l'Empire ottoman, la forteresse et ses temples furent « complètement ruinés³⁸ ».

C'est dans cet état qu'ils furent trouvés en 1751 par l'architecte anglais Robert Wood, dont les dessins détaillés du site montrent neuf des quarante-quatre colonnes d'origine du temple de Jupiter. Puis, en 1759, un nouveau violent séisme survint, et seules les six que j'ai encore sous les yeux tandis que je rumine sur l'histoire tumultueuse de cet ancien site sacré sont restées debout³⁹.

La question que je me pose est la suivante : après tant de cycles de construction, de destruction et de reconstruction, à quel point l'archéologie peut-elle réellement prétendre *connaître* le site ? Ainsi que le confirme Michael Alouf, ancien conservateur de Baalbek :

Malheureusement, ce temple a considérablement souffert des ravages du temps et du vandalisme des ignorants ; ses murs ont été démolis, ses colonnes renversées et ses fondations sapées. Il ne reste que les six colonnes du péristyle sud, quatre brisées à la

base sur le péristyle nord au sein des fortifications arabes, et les socles [plinthes] du péristyle de la façade. Les empereurs byzantins ont été les premiers à entreprendre de détruire le temple, se servant des matériaux ainsi récupérés pour la construction [d'une] basilique. Les Arabes ont suivi leur exemple, extrayant des murs et des fondations du temple des blocs de pierre susceptibles d'être utilisés dans la fortification des points faibles des remparts⁴⁰.

Indubitablement, l'Institut archéologique allemand, qui dispose de la concession sur ce site (comme sur celui de Göbekli Tepe, en Turquie), fait de son mieux. Les fouilles entreprises ont cependant révélé des couches de complexité encore plus troublantes, qui ont obligé à renverser le consensus établi de longue date selon lequel les premiers bâtisseurs de Baalbek étaient les Romains⁴¹. Loin de là ! En réalité, sous l'endroit où je suis actuellement assis, au milieu de la zone qui formait autrefois la *cella* – la salle intérieure – du temple de Jupiter, se trouvent les vestiges d'un tumulus sacré bien plus ancien. De tels monticules sont nommés « tells » dans cette région, et les archéologues reconnaissent désormais que « Tell Baalbek » remonte *au moins* à 10 000 ans⁴² – c'est-à-dire à au moins 8 000 ans *avant* l'arrivée des Romains ! « Une longue succession de tassements néolithiques [...] remontant sans doute au néolithique précéramique⁴³ » a été excavée, renvoyant les origines de Baalbek à une époque très proche de celle durant laquelle Göbekli Tepe prospérait dans la Turquie voisine.

La muraille mégalithique septentrionale

Le crépitement de l'artillerie se poursuit en arrière-plan, mais cela fait partie de ces bruits que l'on parvient à oublier au bout d'un certain temps. Je me lève de mon bloc de pierre chaud et confortable et avance d'une dizaine de pas vers le nord, marchant sur ce qui était jadis le sol du temple de Jupiter, jusqu'à atteindre sa limite septentrionale (indiquée par quelques colonnes brisées, mais toujours debout sur leur plinthe, tels des morceaux de dents gâtées), intégrée dans un mur de fortification plus tardif, conçu de brique et de broc par les Arabes. De loin en loin, on trouve dans la paroi des embrasures dotées de meurtrières par lesquelles les défenseurs tiraient leurs flèches sur les assaillants. En jetant un coup d'œil vers

le nord par l'une des ouvertures, je distingue tout juste le sommet d'une rangée réellement impressionnante de mégalithes, peut-être (c'est une estimation) sept ou huit mètres en contrebas. J'en recense neuf et constate qu'ils sont séparés de la base du mur derrière lequel je me trouve par une distance horizontale d'environ douze mètres (encore une estimation de ma part). Dans l'espace entre les deux, désormais encombré d'herbes et de broussailles, se trouvent quantité de blocs de pierre brisés.

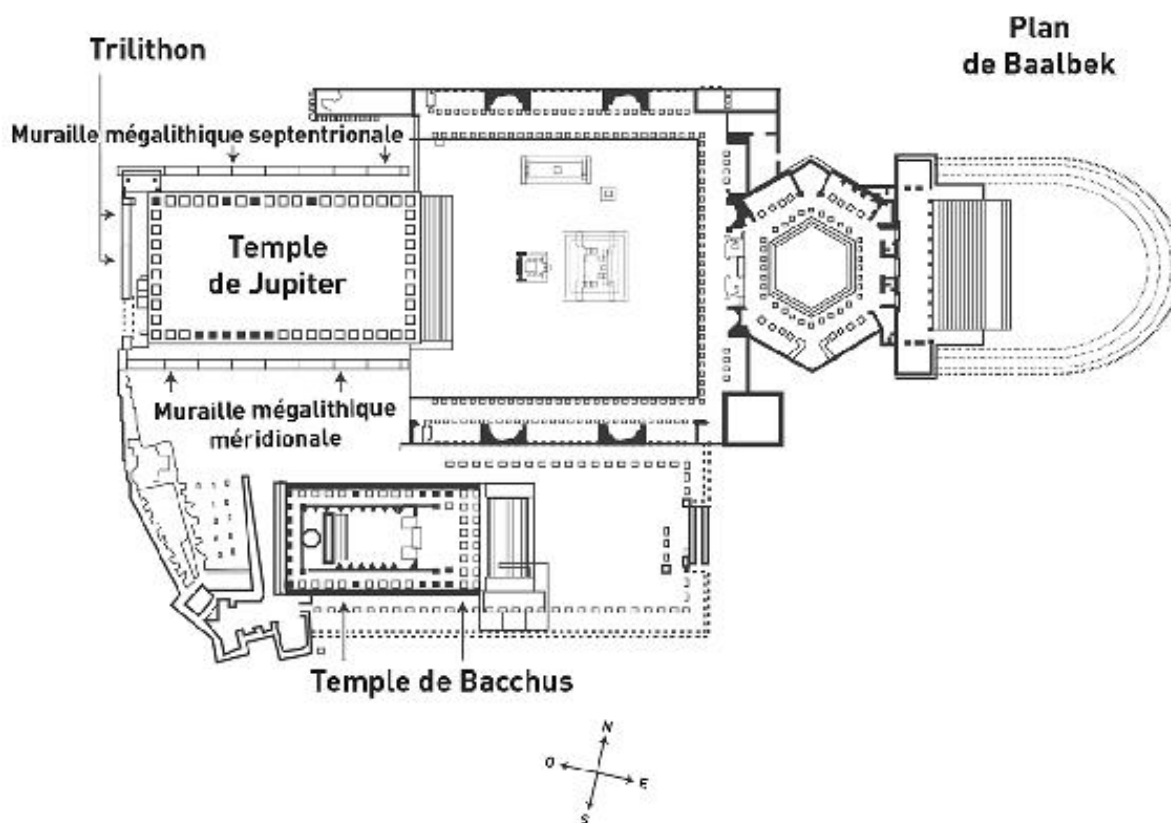


Figure 43

Afin de pouvoir mieux étudier cette étrange muraille mégalithique, je me dirige vers l'ouest, le long du bord nord du temple de Jupiter, jusqu'à aboutir à une autre partie des fortifications arabes ajoutées *a posteriori*, et ce qu'on appelle la « Tour nord ». Je peux m'aventurer dessus – elle est équipée d'une terrasse fort pratique offrant un excellent poste de commandement – pour observer les alentours. Je

me tourne vers l'est et les immenses mégalithes alignés en contrebas, puis je me penche par-dessus le rebord pour examiner l'intervalle où la nature a repris ses droits qui les sépare de la muraille et de la plateforme du temple.

Je ne vais pas essayer tout de suite d'expliquer ce que sont ces mégalithes, il y a déjà bien assez de facteurs troublants ! Mais j'y reviendrai prochainement quand, je l'espère, tout sera plus clair. En attendant, je sors donc de la tour de l'époque arabe, je retourne à l'immense rectangle dont elle fait l'angle et où se dressait autrefois le temple de Jupiter, et je le traverse en direction de l'est jusqu'à aboutir aux marches qui menaient jadis à l'entrée de l'édifice. Je les descends et repars vers l'ouest et la place en contrebas, bordée au nord par la plateforme du temple de Jupiter et au sud par le temple de Bacchus.

La transmission du savoir

Naturellement, je vais visiter le sanctuaire du dieu de la Vigne. Il est magnifique, recèle une énergie forte, et je suis convaincu que le bonheur fut souvent célébré ici dans l'Antiquité. Mais il y a également un aspect plus sérieux, laissant penser que les Romains étaient les bénéficiaires d'une rivière de savoir ancien et d'un symbolisme prenant sa source dans la plus lointaine Antiquité – une rivière qui, bien que divisée en de nombreux canaux, continue de s'écouler aujourd'hui.

Les francs-maçons ayant étudié le temple de Bacchus signalent plusieurs reliefs et motifs qui leur sont familiers. Par exemple, sur le dessous d'un énorme bloc de plafond, toujours en équilibre sur les colonnes du temple, apparaît le symbole dit « Sceau de Salomon » – une étoile à six branches inscrite à l'intérieur d'un cercle. Selon l'éminent franc-maçon américain Timothy Hogan, grand maître des chevaliers de l'ordre du Temple, le personnage au centre de l'étoile est représenté « en train d'effectuer un signe qui serait connu des apprentis ». Un autre relief montre deux silhouettes assises « côte à côte et faisant des gestes qui seraient significatifs pour un compagnon de la franc-maçonnerie⁴⁴ ».

Il convient également de noter qu'au temple de Bacchus, et même dans tout Baalbek, de nombreuses preuves renvoient à la vénération de Mercure – le Hermès grec –, que les Égyptiens antiques appelaient Thot et qui était lié, comme nous l'avons vu au chapitre 9, à la tradition des Sept Sages⁴⁵. Un autre lien étonnant est le fait que le culte de Mercure, dans ses formes les plus précoces, impliquait l'usage de bétyles⁴⁶, évoqués au chapitre 11, qui étaient originellement des « pierres tombées du ciel » – en d'autres termes, des météorites qui faisaient souvent partie du sillage de comètes en fragmentation. Quand on se rappelle que la Pierre noire de la *Ka'aba* à La Mecque est censée être une météorite, il est intéressant de constater que la Baalbek de l'Antiquité était le site d'un fameux oracle (l'empereur romain Trajan l'aurait porté en très haute estime), et que c'était « une pierre noire qui répondait aux questions⁴⁷ ». Certains spécialistes estiment que le temple de Bacchus était dédié conjointement à Mercure⁴⁸, mais comme je ne me trouve pas à Baalbek pour étudier l'architecture romaine, je ne le décrirai pas plus avant. C'est le temple de Jupiter, et son passé préhistorique confus, qui m'intéresse réellement – et en particulier la relation entre la plateforme sur laquelle il était érigé et les constructions préalables, remontant jusqu'à l'époque de Göbekli Tepe.

Une fois encore, déterminer les différentes phases n'est pas chose aisée, et je suis résolu à ne pas tomber dans le même piège que tant d'historiens « alternatifs » – à savoir de conclure, en voyant d'immenses mégalithes, qu'une technologie super avancée, peut-être même extraterrestre, a dû être employée pour les déplacer et les hisser. Comme je l'ai déjà souligné, je ne mets pas en cause le fait que les Romains aient eu la faculté de transporter d'énormes blocs quand ils le désiraient. J'en ai d'ailleurs la preuve tout autour de moi, dans l'espace entre les deux temples, où des tas de pierres sculptées et gravées tombées des frontons des deux monuments gisent à terre. Elles sont, à n'en pas douter, romaines, certaines pèsent dans les 100 tonnes au moins, l'une est même estimée à 360 tonnes⁴⁹, et toutes se trouvaient près de 20 mètres au-dessus du sol – la hauteur des colonnes sur lesquelles elles étaient juchées⁵⁰.

Je me dirige vers le nord à travers ces ruines pour regagner le temple de Jupiter, et je contemple ses six piliers restants, chacun

d'entre eux composé de trois énormes blocs et reposant sur une plinthe monolithique de près de 3 mètres de haut⁵¹. Il faudrait être dingue pour prétendre que les Romains n'ont pas fabriqué ni érigé ces colonnes ou les frontons qui les dominent, car cela paraît complètement évident du point de vue du style et des nombreuses recherches archéologiques effectuées.

Cependant, comme je l'ai fait remarquer plus haut, les Romains étaient à la fois les héritiers et les transmetteurs de traditions parfois extrêmement archaïques, et ce n'est peut-être pas un accident si le temple exhibait à l'origine quarante-cinq colonnes. Le lecteur se souviendra du phénomène de précession évoqué dans les chapitres 10 et 11, et du mystère des « nombres précessionnels » disséminés dans divers mythes et traditions de par le monde, que les professeurs Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend tiennent pour preuve d'un savoir astronomique avancé transmis par une civilisation ancestrale encore non identifiée et « presque incroyable ». Il se trouve que 54 est l'un de ces nombres. Il dérive de 72, le nombre d'années requises pour un déplacement d'un degré de précession. Quand on ajoute 36 (la moitié de 72) à 72, on obtient 108, qui, divisé par deux, donne 54. Dans leur étude révolutionnaire intitulée *Hamlet's Mill*, Santillana et von Dechend désignent les avenues de statues à Angkor, au Cambodge (« 108 par avenue, 54 de chaque côté ») comme des exemples volontaires de symbolisme précessionnaire⁵² – pourquoi n'en irait-il pas de même avec les 54 colonnes du temple de Jupiter de Baalbek ?

La muraille mégalithique méridionale

Mes yeux descendent depuis le sommet des six colonnes encore debout, glissent sur leur plinthe énorme et vont se poser sur le mur de blocs modérés d'un quart de tonne qu'elles surmontent (et qui forme l'extrémité sud du temple de Jupiter). Ils redescendent alors jusqu'à la base de la paroi, qui est à son tour flanquée d'une rangée de neuf mégalithes colossaux longs d'environ 9,5 m, hauts de 4 mètres et larges de 3 mètres⁵³. Ces blocs gigantesques pèsent dans les 400 tonnes chacun. Un grand nombre d'entre eux, ceux qui

se trouvent le plus à l'ouest, ont une apparence soignée ; la pierre est lissée et polie, la moitié supérieure taillée pour être légèrement plus fine que la base. Mais d'autres sont à l'état brut, laissant apparaître leur « bossage », cette surface protectrice que les maçons laissent en surface pour protéger la pierre durant le transport ⁵⁴.

La carrière dont viennent ces blocs a été identifiée. Elle se trouve à environ 800 mètres au sud. Je ne doute pas que les tailler et les déplacer entraine dans les capacités techniques des Romains, les bâtisseurs les plus doués et les plus ingénieux de l'antiquité historique. Néanmoins, la question doit être posée : ces blocs sont-ils leur œuvre ? ou celle de quelqu'un d'autre ? Si la question doit être posée, c'est parce que les neuf blocs que je considère actuellement font partie de la même muraille mégalithique prodigieuse que celle où se trouvent les neuf autres blocs tout aussi énormes que j'ai vus plus tôt du côté nord du complexe. Les deux rangées de mégalithes forment les « bras » méridional et septentrional d'un gigantesque « U » entourant le temple de Jupiter au nord, au sud et à l'ouest – et auquel est intégré le Trilithon légendaire (orienté à l'ouest) que je suis venu voir.

Comme rien n'est jamais simple à Baalbek, il faut qu'il y ait encore d'autres complications ! Celles-ci ont été explorées par Daniel Lohmann, un architecte et archéologue allemand extrêmement méthodique et brillant, qui a passé des années à fouiller et examiner ce site de très près et qui, en février 2015, a eu la gentillesse d'engager une correspondance avec moi afin de me faire profiter de ses connaissances considérables. Selon lui, et j'exposerai sa position plus en détail au cours du chapitre suivant, l'impressionnante muraille mégalithique en U qui entoure le temple de Jupiter est à cent pour cent romaine.

Son hypothèse est qu'elle faisait partie d'une structure censée devenir à terme une immense plateforme – suivons la logique de son argumentaire et baptisons-la « Plateforme 2 » –, dont la personne ayant décidé de la construction du complexe (comme il ne subsiste aucune archive d'époque, nous ignorons qui c'est ⁵⁵) souhaitait se servir pour entourer son chef-d'œuvre « mégalomaniac ⁵⁶ ». L'aboutissement des investigations de Lohmann est qu'au sein de la muraille en U de la Plateforme 2 se trouvent les vestiges de ce qu'il

considère comme une phase de construction précédente, qu'il désigne sous l'appellation « Plateforme 1⁵⁷ ». Son enquête montre que les dimensions de la Plateforme 1 étaient 12 mètres de haut par 48 mètres du nord au sud, par 95 mètres d'est en ouest ; mais, admet-il, « la seule chose certaine [par rapport à son âge] est qu'elle précède le temple Julio-Claudien⁵⁸ » (c'est-à-dire le temple de Jupiter, principalement bâti durant la dynastie Julio-Claudienne, qui couvre les règnes des empereurs Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron, de 27 av. J.-C. à 68 apr. J.-C.). En résumé, Lohmann explique que la Plateforme 1 était l'œuvre d'Hérode le Grand, le roi placé par Rome sur le trône de Judée durant les dernières décennies du 1^{er} siècle av. J.-C. Mais aucune inscription ni aucune archive ne sont là pour le prouver. « La seule source d'information est la structure bien conservée⁵⁹ », et notamment ses caractéristiques de style :

telles que l'alternance d'assises de boutisses et de carreaux, la présence de bossages et la reconstruction du plan de cette première structure. Ces éléments révèlent d'étonnantes similitudes avec les sanctuaires hérodiens, et en particulier le temple de Jérusalem, pas seulement dans leur apparence générale, mais dans la précision des mesures et des proportions. Ces correspondances entre les deux projets architecturaux suggèrent fortement l'implication d'Hérode [...] même si sa nature précise reste à déterminer⁶⁰.

Comme nous l'avons vu, le temple de Jérusalem fut détruit par les Romains en 70 apr. J.-C., Lohmann est donc contraint de fonder son argumentaire sur « la seule partie restante du temple, la gigantesque plateforme trapézoïdale d'*Haram al-Charif*⁶¹ ». Néanmoins, les comparaisons détaillées qu'il propose indiquent en effet fortement « l'implication d'Hérode » dans la Plateforme 1 de Baalbek. Reste en revanche à déterminer l'étendue de cette implication. Pour être précis, bien que Lohmann reconnaisse que « Tell Baalbek [...] a été constamment habitée depuis le néolithique précéramique⁶² » (c'est-à-dire depuis l'époque de Göbekli Tepe), et bien que tout son argumentaire repose sur le fait que les empereurs Julio-Claudiens travaillèrent autour de la Plateforme 1 de Baalbek quand ils entamèrent la construction de l'imposante muraille en U de la Plateforme 2, il n'envisage pas la possibilité qu'il ait pu y avoir une « Plateforme 0 », sur laquelle Hérode aurait construit.

Je peux difficilement le lui reprocher, car aucun archéologue traditionnel de ma connaissance n'est prêt à accepter la même éventualité concernant la restauration du temple de Jérusalem par Hérode – notamment par rapport aux immenses blocs mégalithiques abordés plus haut et qui se trouvent désormais exposés près du Tunnel des Hasnoméens. Néanmoins, c'est une possibilité qui ne doit pas être négligée à Baalbek, surtout à la lumière de ce que Lohmann lui-même appelle la « grande ancienneté » du site⁶³.

Il subsiste également une autre possibilité, que je compte bien étudier. Cela concerne le U mégalithique qui sert de base et de frontière à ce que Lohmann appelle Plateforme 2. Supposons que cette muraille ne soit pas romaine. Supposons qu'elle ait été érigée *avant* qu'Hérode ait construit la Plateforme 1, et non *après*. Supposons encore que le tell qui précède la Plateforme 1 de plusieurs milliers d'années ait justement été situé là à cause de l'existence préalable de la muraille en U. En d'autres termes, supposons que celle-ci, avec ses immenses mégalithes, soit le *premier* ouvrage d'architecture bâti sur ce site, peut-être pour sauvegarder quelque caractéristique centrale, un monticule primitif, autour duquel le tell aurait évolué au fil des millénaires, jusqu'à ce que le temple hérodien soit construit par-dessus, avant d'être plus tard recouvert par le temple de Jupiter...

Trilithon

Après avoir gravi un escalier plaqué contre un bloc monumental – tout ce qui se trouve ici est à une échelle démesurée ! –, je marche sur le sommet de la rangée des mégalithes hauts de 4 mètres et lourds de 400 tonnes qui constituent la partie sud de la muraille en U que Lohmann considère faire partie de la Plateforme 2 jamais achevée. Je remonte à présent vers l'ouest et je passe sous les six colonnes encore debout, qui semblent moins me menacer que prendre leur essor au-dessus de moi, tant elles paraissent légères et gracieuses en dépit de leur taille imposante. Le mur sur lequel elles sont perchées fait environ deux fois ma hauteur ; son bord supérieur – où s'élèvent les colonnes – indique le niveau du sol du temple de Jupiter où j'étais assis plus tôt. L'espace entre le mur et les

mégolithes larges de 3 mètres sur lequel je marche est une véritable course d'obstacles de fragments de colonnes et de blocs de plusieurs tonnes ayant appartenu au fronton qu'elles soutenaient autrefois.

Au bout de la longue rangée de mégolithes, je me trouve face à un dédale de tours, de passages voûtés et de fortifications arabes médiévales en ruine. Je me fraie un chemin dans ce labyrinthe – ce qui est assez déroutant ! –, gravis une volée de marches et tourne à droite sur une étroite allée du côté ouest du complexe. Je file désormais vers le nord et le chemin, qui n'est pas assez large pour deux personnes de front, se poursuit entre l'enceinte extérieure à ma gauche – en partie romaine, mais restaurée par les Arabes – et une rangée de mégolithes grossièrement taillés à ma droite. Je ne sais pas quoi penser de ceux-ci, mais quelques mois plus tard, au cours de cette correspondance que nous avons entretenue, Lohmann m'informera qu'il s'agit :

d'une couche de remplissage [...] qui était censée combler l'espace entre le mur hérodien et les mégolithes plus tardifs qui constituent la coquille extérieure de la seconde plateforme Julio-Claudienne. Comme ils ne devaient plus être visibles, ils sont restés à l'état brut, avec leur surface inégale ⁶⁴.

Quoi qu'il en soit, ces blocs imposants sont séparés d'à peine plus d'une largeur d'épaules de la muraille romaine hybride prolongée sur ma gauche par les fortifications arabes. Cela me procure un sentiment de constriction, presque d'étouffement. Cependant, au bout d'une vingtaine de pas, l'allée s'élargit en même temps que la fortification extérieure se réduit : jusqu'alors épaisse de plusieurs assises, elle n'en compte désormais plus qu'une. Un peu plus loin, je jette un coup d'œil par une grande brèche dans la muraille et découvre une étendue d'herbe, quelque 12 ou 13 mètres en contrebas, bordée par la clôture moderne qui entoure aujourd'hui tout le complexe de Baalbek.

C'est alors que je prends conscience sans l'ombre d'un doute – je m'y attendais à moitié, mais je n'en étais pas certain avant cet instant – que je me trouve précisément sur ce que je suis venu voir ici. Cela mesure une vingtaine de mètres de long, c'est haut de plus de 4 mètres, large de plus de 3, et cela pèse plus de 800 tonnes ⁶⁵.

Je suis sur le plus méridional des trois célèbres mégolithes constituant le Trilithon.

Chapitre 13

Puis survint le Déluge...

J'avais espéré, j'avais cru, j'étais presque sûr que le chemin que je traçais parmi les ruines me mènerait au Trilithon, mais je ne peux m'empêcher d'éprouver un petit sentiment de victoire en constatant que mes errances à travers ce dédale ont fini par m'emmenner à cet endroit très spécial !

C'est le bon moment pour faire un bilan de la situation. Cette simple assise d'enceinte extérieure à ma gauche couvre à peine un quart de l'immense largeur du Trilithon. Une partie du tambour d'une colonne écroulée gît juste devant la brèche dans la muraille qui domine l'étendue herbeuse entre la clôture délimitant le site et les fortifications. Plaquée contre le mur d'enceinte, cette colonne couvre approximativement la moitié de la largeur de l'énorme mégalithe sur lequel elle repose, le plus méridional des trois blocs constituant le Trilithon. Tout compte fait, c'est un endroit calme et abrité, presque une petite cour. Par chance, un morceau de pierre de la taille d'un tabouret n'attend que mon séant, et comme nous sommes désormais l'après-midi, il y a un peu d'ombre.

Je m'assieds donc avec un soupir de soulagement, sors mon carnet et mets un peu d'ordre dans mes idées. J'ai conscience, en faisant cela, que mes pieds ne sont pas seulement posés sur le Trilithon, mais aussi sur quelque chose inscrit dessus, qui prouve effectivement qu'il est plus ancien que le temple de Jupiter, sans préciser de combien. L'ombre ne joue pas en ma faveur, les cinquante années d'exposition depuis son excavation ne l'ont pas arrangé, et en toute honnêteté je ne peux pas le voir. Toutefois, le

professeur Haroutune Kalayan, l'ingénieur chargé par le département libanais des Antiquités de la restauration de Baalbek, explique qu'au milieu des années 1960 : « Au vu de son intérêt scientifique, l'émir Maurice Chehab, directeur général du département des Antiquités, a décidé de faire déblayer le sommet du Trilithon. » Quand ce fut fait :

Le bloc méridional [...] révéla un dessin orthogonal de grande envergure représentant le fronton du temple de Jupiter. Ce plan s'étend en partie sous la construction romaine et est partiellement dissimulé sous une construction arabe précoce. [...] Cette [...] découverte suggère que le Trilithon était déjà présent et servit de planche à dessiner pour dimensionner et ordonner les blocs du fronton au début de la deuxième moitié du premier siècle apr. J.-C. De plus, nous pouvons conclure qu'après la construction du fronton, quand le dessin ne servait plus, le plan de construction par-dessus le Trilithon [fut] mené à bien. Voilà pourquoi une partie du dessin se poursuit sous les constructions romaines ¹ .

Ainsi, juste sous mes pieds, malheureusement invisible désormais sans éclairage spécial, se trouve une preuve convaincante qu'un mystère véritable, pas seulement un mystère inventé par les historiens alternatifs, entoure le Trilithon. Manifestement, puisqu'il a servi de support pour dessiner un plan lors de l'érection du temple de Jupiter, et puisqu'il a par la suite été recouvert par une autre construction romaine, la seule déduction logique est qu'il doit être plus vieux que ledit temple.

Nous reviendrons sur les implications de cette découverte, mais signalons dès à présent que Daniel Lohmann ne partage pas cet avis. Lors de la présentation d'un article au cours des débats du Troisième Congrès international d'histoire de la construction, tenu à Cottbus, en Allemagne, au mois de mai 2009, il déclara :

« Kalayan suggère que ce dessin prouve que le Trilithon doit être plus âgé que le temple et devait être déjà en place lors de sa construction. Aujourd'hui, de nouvelles indications nous montrent que cette hypothèse est dépassée, et que le temple et le Trilithon ont été bâtis simultanément. La surface supérieure de ce bloc [le bloc le plus méridional du Trilithon sur lequel le dessin a été réalisé] a simplement été utilisée pour des questions pratiques au cours de la construction avant d'être recouverte par l'assise suivante ² . »

Dans un article complémentaire publié en 2010, Lohmann développa son raisonnement :

Le sanctuaire préromain inachevé [Plateforme 1] fut incorporé dans un plan global de monumentalisation. Apparemment soumis à la présence de la construction préromaine déjà existante, le sanctuaire impérial de Jupiter présente à la fois une conception mégalomaniacale et des techniques de construction de la première moitié du premier siècle apr. J.-C. Le plus célèbre exemple est peut-être le Trilithon, qui forme la couche médiane de la plateforme du temple ouest. [...] Celle-ci peut être perçue comme une tentative de cacher la terrasse plus ancienne et de forme inadéquate derrière une plateforme à la mode romaine³.

Je peux comprendre la logique de Lohmann, mais elle me pose un certain nombre de problèmes. D'abord et avant tout, il y a le concept même de « plateforme » avancé ici. Le dictionnaire décrit une « plateforme » comme :

Ouvrage de maçonnerie soutenant un temple classique⁴.

On trouve également :

Stéréobate d'un temple classique, notamment pour ceux qui ont des côtés perpendiculaires⁵.

Si l'on regarde maintenant « stéréobate », nous obtenons :

Fondation ou base sur laquelle un bâtiment ou autre est érigé⁶.

Ou encore :

Fondation solide formant le sol et l'infrastructure d'un temple classique ; soubassement ; podium⁷.

Le « soubassement » étant la « plateforme sur laquelle la superstructure d'un bâtiment est érigée⁸ ».

Toutes ces définitions ont en commun la notion qu'une plateforme est une structure sur laquelle un temple est construit. Ce n'est pourtant pas le cas de la Plateforme 2 de Lohmann. Il ne s'agit pas de la « fondation ou base » sur laquelle le temple de Jupiter est érigé, ce n'est pas la « fondation solide formant le sol » du temple de Jupiter. Ce dernier repose en fait, et est « soutenu » par, comme l'indique clairement Lohmann lui-même, la Plateforme 1 hérodienne. La Plateforme 2 de Lohmann ne « soutient » en effet aucune partie du temple de Jupiter. Elle *entoure* la Plateforme 1 sur trois côtés, mais elle ne la soutient pas. En d'autres termes, ainsi que je l'ai décrit plusieurs fois dans le chapitre 12, il s'agit d'une muraille mégalithique en U, pas d'une plateforme. Si les Romains l'ont bâtie,

comme le pense Lohmann, ils ne l'ont pas fait pour servir de plateforme structurelle visant à soutenir une charge, mais uniquement pour des raisons esthétiques – « comme une tentative de cacher la terrasse plus ancienne et de forme inadéquate derrière une plateforme à la mode romaine », pour reprendre ses propres mots.

Je ne peux donc qu'insister sur le fait que « plateforme » est un terme trompeur, qui ne permet pas de décrire ce que nous voyons réellement au sol. Si Lohmann ne se trompe pas dans son analyse des constructions hérodiennes préexistantes, alors nous ne voyons aucune preuve des Romains cachant « la terrasse plus ancienne et de forme inadéquate derrière une plateforme à la mode romaine ». Quels qu'aient pu être leurs projets d'extension et de développement, dont nous ignorons tout et au sujet desquels nous n'avons pas retrouvé la moindre archive, les preuves de terrain se limitent à l'imposant mur d'enceinte en U qui entoure la Plateforme 1 sur trois côtés mais ne la soutient pas – un mur on ne peut plus mégalithique, plus grand dans toutes ses dimensions que toutes les autres constructions romaines connues de par le monde.

Un mur qui n'a même pas *l'air* romain, incorporant des blocs de plus de 800 tonnes – le Trilithon – qui auraient nécessité des efforts considérables à déplacer et à mettre en place.

Je ne dis pas que les Romains n'étaient pas capables de telles prouesses, ni que des blocs de 800 tonnes dépassaient les limites de leur technologie de construction. Je ne connais pas, et je ne prétends pas connaître, lesdites limites. Tout ce que je dis, c'est que cela ne ressemble pas à l'esprit pratique et flegmatique des Romains – ce que Lohmann admet lui-même⁹ – de recourir à de telles extrémités pour des raisons purement esthétiques. Il doit donc certainement être possible d'envisager une hypothèse alternative, par exemple que la muraille mégalithique en U était déjà en place bien avant – *peut-être des milliers d'années avant* – la construction de la Plateforme 1.

Mais dans l'article même où Kalayan affirme que le Trilithon précède dans le temps le temple de Jupiter, il poursuit en dévoilant une autre information capitale semblant éteindre toute spéculation

de la sorte. Oui, le Trilithon est plus ancien que la superstructure du temple de Jupiter, mais pas beaucoup, car :

Une partie d'un tambour de colonne de taille similaire à ceux du temple de Jupiter sert de bloc dans la fondation sous le Trilithon. En l'absence (à notre connaissance) d'un second monument à Baalbek comportant des colonnes de dimensions équivalentes, nous pouvons conclure que le tambour en question était un rebut et que les colonnes étaient déjà taillées, ou étaient en cours de création, quand les fondations du Trilithon ont été entamées¹⁰.

Est-ce là le « vilain petit fait qui vient gâcher une magnifique théorie » ? Ma quête d'une civilisation perdue à Baalbek serait-elle fatalement compromise par le tambour de colonne de Kalayan ? Devrais-je faire mes valises et rentrer chez moi ? L'on pourrait répondre par l'affirmative à chacune de ces questions tant la documentation est sceptique à ce sujet, tant elle régurgite à l'envi le paragraphe cité ci-dessus comme s'il suffisait à régler l'affaire une fois pour toutes, comme si cela prouvait sans l'ombre d'un doute que le Trilithon était l'œuvre des Romains – comme si toute remise en cause de cette certitude n'était forcément qu'inepties ou affabulations pseudo-scientifiques.

Jason Colavito, auteur sceptique se décrivant lui-même comme « démystificateur de science marginale et d'histoire révisionniste », affirme par exemple que « l'archéologie et l'ingénierie peuvent expliquer chaque aspect du Trilithon », et qu'il est donc inutile de chercher à développer un point de vue alternatif¹¹. Toutefois, au lieu de se charger lui-même des recherches pour étayer son assertion, il nous renvoie aux écrits « extraordinaires » d'un autre « sceptique » assumé, le physicien Aaron Adair¹². Celui-ci, se contentant de remanier l'argumentation de Kalayan, plaçant toute sa foi dans le tambour de colonne des fondations et dans le dessin architectural retrouvé sur le bloc le plus méridional du Trilithon, conclut :

Nous pouvons être raisonnablement certains que les pierres du Trilithon ont été placées là à l'époque de la construction du temple de Jupiter. Ainsi, en situant les deux édifices de façon contemporaine, nous avons établi l'origine romaine de la structure¹³.

Tout cela paraît sensé, cohérent et convaincant. Sauf qu'en réalité, comme beaucoup de choses admises comme des faits dans la documentation sceptique, il s'avère à l'étude qu'il ne s'agit que de conjectures, d'opinions et de préjugés déguisés en objectivité. Ce

tambour de colonne, que Kalayan a mentionné en passant, et sur lequel tant d'autres se sont basés pour renforcer leurs idées préétablies sur la chronologie du site, est largement – *très largement* ! – moins important qu'il n'y paraît.

Paradoxalement, le problème principal auquel j'arrive est illustré par Adair lui-même, avec une photo en noir et blanc du mur occidental du sanctuaire (apparemment tirée d'une *très* vieille carte postale) qu'il reproduit en marge de son article pour soutenir sa thèse – à savoir qu'il y a des blocs sous le Trilithon, et qu'en dessous de ces blocs, invisible sur le cliché, se trouve le tambour de colonne de Kalayan. Cependant, ce que la photo nous montre sur le mur *au-dessus* du Trilithon est une section de tambour de colonne très différent, qui fut redéployé par les Arabes durant l'une des nombreuses réparations de la forteresse de Baalbek, après qu'elle eut été attaquée et pilonnée par les catapultes ennemies¹⁴. De plus, comme pour souligner le caractère éphémère de chaque caractéristique redéployable au sein des murailles de Baalbek, même ce morceau de tambour de colonne (qui peut aussi être vu sur une photographie prise « avant la Première Guerre mondiale » et reproduite en 1980 par Friedrich Ragette¹⁵) fut retiré lors de restaurations plus récentes – comme l'attestent les clichés pris en 2014 par Santha Faiia et présents dans cet ouvrage.

En réalité, les Arabes ont régulièrement et couramment démonté, réutilisé et réemployé des tambours ou des morceaux de tambour de colonnes romaines¹⁶. Par ailleurs, comme nous l'avons vu au chapitre 12, et comme le confirme Michael Alouf, un homme qui connaissait ces ruines intimement depuis plus de 50 ans, les fondations de Baalbek furent régulièrement *sapées* au cours des nombreux sièges que subit le sanctuaire quand il faisait office de forteresse¹⁷. Après les sièges, les fondations étaient naturellement réparées (afin d'éviter l'effondrement de pans entiers de la muraille), et je pense qu'il s'agit là de l'explication la plus probable pour la présence du tambour de colonne retrouvé dans les fondations, sous le Trilithon. Après tout, si les Romains avaient construit ces fondations, pourquoi – ainsi que voudrait nous le faire admettre la théorie traditionnelle – auraient-ils soudain décidé d'utiliser un

tambour de colonne à cet endroit, alors qu'ils devaient certainement disposer de pléthore de blocs réguliers, taillés et préparés spécialement pour l'occasion ?

Cela n'a aucun sens. Mais des maçons arabes chargés de réparer les fondations sapées auraient bien sûr utilisé tout ce qui leur tombait sous la main, et les siècles de guerres, de tremblements de terre et d'autres désastres que dut subir Baalbek firent s'effondrer de nombreuses colonnes, dont certains débris jonchent encore le sol aujourd'hui. Il y a également une autre possibilité : que les Romains aient effectivement intégré ce tambour de colonne au mur – mais là encore pour le réparer, et non lors de sa construction originelle. Si la muraille mégalithique était déjà très ancienne à l'époque où les Romains sont entrés en scène, et s'ils avaient l'intention de s'en servir comme base pour leurs constructions ultérieures, ils durent sans doute examiner l'ensemble des fondations et réparer les secteurs affectés par le passage des années.

Je griffonne « EN DÉCOUVRIR PLUS SUR CE TAMBOUR DE COLONNE » dans mon carnet. Cette affaire n'est pas encore close – dans un sens ou dans l'autre –, mais l'hypothèse selon laquelle les Romains n'étaient *pas* les bâtisseurs originels de la muraille mégalithique en forme de U dont le Trilithon fait partie intégrante me semble toujours viable et digne d'intérêt.

Il est temps désormais d'observer le Trilithon de l'extérieur. J'abandonne ma petite zone d'ombre, fouine encore un peu au sommet des blocs gigantesques, puis rebrousse chemin vers l'est, à travers le complexe du temple de Jupiter. Finalement – il y a beaucoup de marche –, j'aboutis à l'entrée principale du site, franchis le propylée et descends l'escalier, avant de tourner à droite puis de suivre le chemin parallèle à l'enceinte extérieure méridionale de la forteresse en laquelle les Arabes ont transformé l'endroit. Le temple de Vénus m'apparaît quelques centaines de mètres au sud-est des ruines principales. C'est magnifique, mais hors de propos par rapport à mes recherches, je ne m'attarde donc pas et poursuis mon chemin au sud-ouest, passant devant deux autres tours érigées par les Arabes dans les murs de fortification. J'arrive enfin à un portillon dans la clôture, à travers lequel j'aperçois le Trilithon au loin.

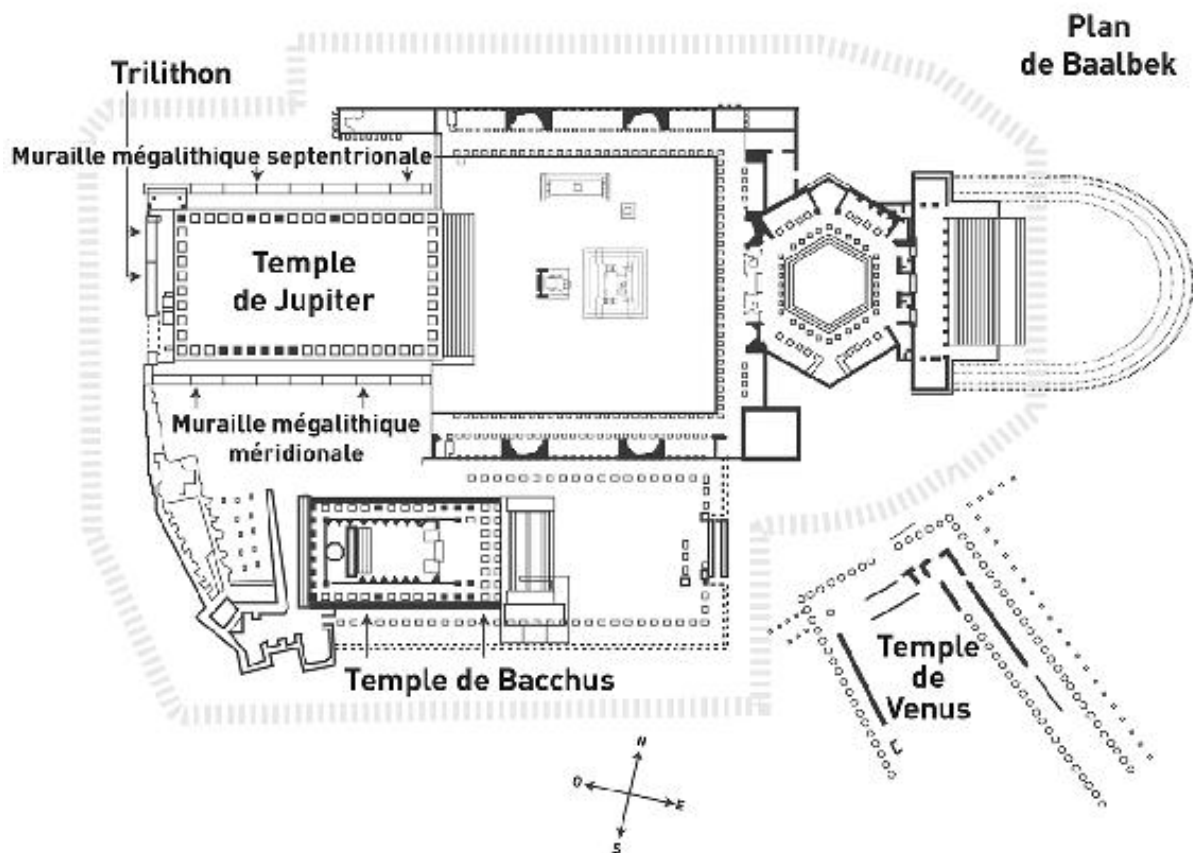


Figure 44

Un gardien fait le planton. Il refuse ostensiblement de me laisser entrer, mais de l'argent passe d'une main à l'autre, le portail m'est ouvert fort volontiers, et je traverse un verger d'arbres ratatinés afin de mieux pouvoir observer les trois plus gros blocs jamais utilisés dans n'importe quelle construction où que ce soit dans le monde...

« Le plus haut pinacle de la puissance et de la science... »

Au XIX^e siècle, David Urquhart, un érudit écossais, effectua un long voyage au Liban avant de publier son *History and Diary* en 1860. Il n'expliqua jamais d'où il tenait cette piste, mais il pensait que Baalbek avait joué un rôle important dans l'empire maritime secret des Phéniciens, dont les exploits commencèrent à être remarqués par les autres cultures durant le II^e millénaire av. J.-C. et qui

descendaient des Cananéens originels de la région. D'ailleurs, les Phéniciens se considéraient généralement eux-mêmes comme cananéens¹⁸. Renommés pour leurs grandes facultés maritimes, et surtout pour leur étrange – ou peut-être devrait-on dire précis et scientifique – talent de navigateurs, ils établirent des ports tout au long des côtes méditerranéennes, jusqu'à la Tunisie, le Maroc, l'Espagne, l'Italie, la Turquie, Chypre et Malte. Leur patrie était cependant le Liban, et leur première ville fut Byblos, au nord de l'actuelle Beyrouth ; ils disposaient aussi d'autres centres importants, comme Tyr ou Sidon.

Un grand mystère plane autour des Phéniciens, à qui des chercheurs agacés ont souvent reproché « d'être restés si obstinément silencieux sur eux-mêmes et de n'avoir pas laissé de traces écrites de leur histoire. Tout ce que nous savons d'eux nous vient des annales d'autres civilisations. Seuls des soutiens étrangers les ont fait passer à la postérité¹⁹. »

L'un de ces soutiens étrangers était le polygraphe grec Philon, qui vivait à Byblos au cours des I^{er} et II^e siècles av. J.-C. – on le connaît donc sous le nom de Philon de Byblos. Son *Histoire phénicienne* se présente comme la traduction d'un livre écrit par un certain Sanchoniathon, un sage phénicien qui aurait vécu plus de mille ans auparavant²⁰. Les écrits de Sanchoniathon ne sont pas parvenus jusqu'à nous sous quelque autre biais. De plus, à l'instar des travaux du prêtre babylonien Bérose, que le lecteur a déjà rencontré dans des chapitres précédents, l'*Histoire phénicienne* de Philon a également été perdue. Il n'en subsiste que des fragments, conservés sous la forme de résumés et de citations par d'autres auteurs – notamment Eusèbe, le père de l'Église du IV^e siècle²¹.

Dans ces fragments, nous découvrons les exploits d'un « dieu » identifié à la divinité grecque Ouranos, dont le nom signifie « ciel » ou « paradis » et qui « inventa les bétyles en concevant des pierres dotées de la vie²² ».

Il y a là deux points intéressants. Le premier, manifestement, est que nous retournons dans le royaume des bétyles, ces « pierres tombées du ciel » qui font si souvent partie du sillage de débris laissé par les comètes en fragmentation et qui furent traitées comme

des objets de culte dans tout le Proche-Orient antique. Si nous nous intéressons à l'étymologie du mot *bétyle*, nous découvrons qu'il signifie « maison du dieu²³ » ; or, la maison d'Ouranos est, bien sûr, le ciel, l'endroit idéal où trouver des objets d'origine météoritique. Le second est cette curieuse référence aux « pierres dotées de la vie », qui, il est important de le souligner, est parfois traduit « pierres qui *bougeaient* comme si elles étaient vivantes²⁴ ». En apprenant cela, je n'ai pu m'empêcher de me remémorer les traditions de l'Égypte antique qui évoquaient d'énormes pierres étant déplacées sans difficulté par des « magiciens » employant des « mots de pouvoir ». Par exemple, on trouve au British Museum un récit conservé sur le papyrus n° 604 ; il évoque les exploits du magicien Horus le Nubien, qui :

fit s'élever une voûte de pierre longue de 200 coudées et large de 50 coudées au-dessus de la tête de pharaon et de ses nobles. [...] Quand pharaon leva les yeux au ciel, il ouvrit la bouche en un grand cri, ainsi que les gens qui se trouvaient à la cour²⁵.

200 coudées royales par 50 coudées royales équivalant approximativement à 100 mètres par 25 mètres, il est évident qu'un magicien capable de redresser un tel bloc n'aurait eu aucun mal à déplacer les mégalithes du Trilithon, qui font moins du quart de cette taille. Quoi qu'il en soit, cette idée des magiciens des dieux nous ramène par un chemin détourné à David Urquhart, qui nous explique dans son *History and Diary* ce qui l'a attiré à Baalbek au milieu du XIX^e siècle :

J'ai été attiré ici par le *Betylia* [c.-à-d. le bétyle], ce mystère des anciens auteurs [...], qui je [crois] étaient des aimants utilisés par les vaisseaux phéniciens engagés dans de longues traversées, et qui au retour de leurs flottes étaient transportés en procession religieuse jusqu'au temple de Baalbek, où ils restaient jusqu'à ce que les flottes repartent²⁶.

Malheureusement, Urquhart ne trouva aucun indice de cette technologie perdue, « les pierres magiques, magnétiques²⁷ » qu'il recherchait à Baalbek. « Où est le temple qui renfermait le Betylia ? » demanda-t-il. « Il a disparu. » Il en déduisit qu'il « devait se trouver sur la plateforme avant d'être démoli » pour faire la place aux temples romains²⁸. Il se contenta ainsi d'une enquête sur les mystères du Trilithon et d'un bloc de pierre taillée encore plus gros,

que ses informateurs locaux lui montrèrent, abandonné dans la carrière à 800 mètres au sud des ruines. Ces ruines, souligna-t-il, quand on les imaginait sans les temples « désormais collés dessus », n'étaient « rien d'autre qu'une enceinte quadrangulaire²⁹ » :

L'on peut imaginer l'équarrissage de blocs colossaux pour la statue d'un roi, la décoration d'un palais ou le faste d'un temple, mais il n'y a rien de tout cela ici ; il n'y a aucun objet imaginable pouvant justifier un tel effort³⁰ .

Voilà l'une des nombreuses questions auxquelles Urquhart fut incapable d'apporter la moindre réponse : Premièrement, que construire avec de tels blocs (à côté desquels « Stonehenge n'est qu'un jouet pour enfants ») ? Deuxièmement, pourquoi le construire là, alors que Baalbek n'était ni une grande capitale ni un grand port, mais se trouvait au contraire loin dans les terres ? Troisièmement, pourquoi l'œuvre avait-elle été subitement interrompue, comme le prouvent le bloc dans la carrière et la muraille en U inachevée à l'intérieur de laquelle le Trilithon se trouvait ? Et quatrièmement, en quoi Baalbek était-elle unique³¹ ?

Cette structure est sans pareille ; il n'existe rien sur terre qui lui ressemble, même de loin³² .

Ce soir-là, Urquhart dîna avec l'émir de Baalbek et lui demanda par qui l'immense enceinte en U avait été érigée. L'émir lui répliqua d'un ton très terre à terre qu'il y avait eu trois phases de construction. L'œuvre mégalithique avait été réalisée sur l'ordre de deux souverains différents, durant la période primitive ayant précédé l'inondation :

Puis survint le Déluge. Après quoi, elle fut réparée par Salomon³³ .

Pendant qu'il rentrait à Beyrouth, Urquhart réfléchit à ce que l'émir lui avait dit, en conclut qu'il s'agissait d'une vérité fondamentale et que « les pierres de Baalbek devaient être considérées comme certains de ces robustes gaillards que le Déluge ne pouvait pas emporter³⁴ ». Plus encore, il lui semblait que :

Avant le Déluge, toute la société humaine était dirigée. [...] Les bâtisseurs de Baalbek devaient faire partie d'un peuple ayant atteint le plus haut pinacle de la puissance et de la science ; et cette région devait être le centre de leur domaine³⁵ .

Après tout, Noé avait maîtrisé la technique de construction de l'Arche :

Un vaisseau long de 450 pieds (137 m), large de 75 (23 m) et profond de 45 (14 m). [...] Il partageait donc un certain savoir avec ces hommes de renom, et la navigation devait avoir atteint, en ces temps antédiluviens, un degré de perfection extraordinaire. Concernant la construction de l'Arche, nous ne pouvons que nous fier à la Bible. [...] Les sceptiques, en revanche, qui viendront visiter Baalbek, cesseront de douter que des hommes, capables de bâtir des murs à l'aide de pierres pesant autant qu'un trois-ponts avec ses canons à bord, pouvaient aussi bâtir un vaisseau [aussi immense]. Je suppose que les origines antédiluviennes de l'un ne peuvent pas être plus discutées par le critique que celles de l'autre par le croyant³⁶.

Aujourd'hui, les sceptiques mettent en doute – et à juste titre – tout ce qui relève de la superstition crédule et de la croyance facile. Les traditions qui excitaient tant Urquhart sont, en revanche, très pénétrantes. Noé lui-même aurait été enterré dans la région, après être revenu là à la suite du Déluge pour vivre le restant de ses jours³⁷. Et selon Étienne Douaihy, patriarche de l'Église maronite du Liban de 1670 à 1704 :

Baalbek est la plus ancienne construction du monde. [...] Elle était [...] peuplée de géants, qui furent punis de leurs iniquités par le Déluge³⁸.

D'autres traditions impliquent des démons dans le placement des mégalithes³⁹, et un manuscrit arabe fait écho à l'histoire racontée à Urquhart sur la tentative de reconstruction de Baalbek après le Déluge. Dans ce récit, ce n'était pas Salomon mais Nimrod, l'arrière-petit-fils de Noé, qui envoya des géants réparer les murailles endommagées⁴⁰.

Démons, géants, rouleaux, cabestans, grues... ou extraterrestres ?

En levant les yeux vers les trois blocs massifs du Trilithon, leur base se situant à plus de 6 mètres du sol dans la muraille occidentale de Baalbek, je comprends pourquoi on les croyait l'œuvre de démons ou de géants. Il y a, en effet, quelque chose en eux de surnaturel – quelque chose d'apparemment *impossible*. Ils mesurent respectivement 19,6 m, 19,3 m et 19,1 m de long, et ils font tous 4,34 m de haut pour 3,65 m de large⁴¹. Ils sont ajustés

avec tant de précision qu'il est impossible d'insérer même une lame de rasoir dans la jointure.

Tout ce que je me dis est : « Allez comprendre ! »

Mais si vous voulez la version officielle sur la question, lisez donc l'article de Jean-Pierre Adam daté de 1977, « À propos du Trilithon de Baalbek : Le transport et la mise en œuvre des mégalithes⁴² ». Cela reste le papier de référence cité par tous les sceptiques, comme s'il prouvait quoi que ce soit en suggérant le déploiement de rouleaux en bois de cèdre sur lesquels les blocs auraient été posés⁴³. Pour les faire avancer dessus, Adam envisage dans un premier temps, avant de rejeter l'idée (pour des raisons logistiques), l'usage d'un troupeau de 800 bœufs⁴⁴.

Finalement, estimant que le manque de muscles chez l'être humain pouvait être compensé grâce à une grande ingéniosité, il opte pour une batterie de poulies accrochées à 6 cabestans, chacun manœuvré par une équipe de 24 hommes, soit un ensemble de 144 hommes pour transporter un à un les blocs du Trilithon, depuis la carrière jusqu'au site de la construction, 800 mètres plus loin⁴⁵. Au bout du voyage, il calcule que 16 cabestans plus grands, manipulés chacun par une équipe de 32 hommes (soit 512 hommes en tout), auraient permis de mettre les blocs en place⁴⁶. S'il y a plus de cabestans et d'hommes à la fin de l'opération, c'est évidemment parce qu'il fallait retirer les rouleaux de bois, qui ne pouvaient pas rester dans le mur. Cela aurait augmenté considérablement la friction entre le bloc et la surface sur laquelle il était tiré, mais l'utilisation d'une espèce de lubrifiant aurait théoriquement suffi à réduire suffisamment la friction pour éviter de soulever les blocs – un problème que les Romains auraient préféré éviter avec des pierres de cette taille⁴⁷.

Friedrich Ragette a une solution légèrement moins orthodoxe à proposer pour résoudre le problème du déplacement et du positionnement des mégalithes du Trilithon⁴⁸. Dans son cas, cela implique de soulever les blocs à la fin du processus, ce qui aurait pu être fait en employant des « louves » (des pièces métalliques ajustées dans des trous ménagés exprès dans la pierre, juste au-

dessus du centre de masse, accrochées à des chaînes ou des cordes et soulevées par des grues ou des treuils) :

Le bloc de 800 tonnes du Trilithon doit avoir été mis en position à l'aide de rouleaux. Puis il a fallu le soulever légèrement le temps de retirer ceux-ci, avant d'abaisser la masse considérable centimètre par centimètre. En estimant une capacité de levage de cinq tonnes par trou de louve, il faut compter 160 points d'attache sur la pierre⁴⁹.

Mon intention n'est pas de proposer ici une critique détaillée. Je constate simplement en passant que les deux hypothèses comportent un certain nombre de difficultés. Par exemple, toutes deux reposent sur la présence de rouleaux de bois, mais les calculs indiquent que la masse des énormes blocs aurait très vite écrasé de tels troncs, même s'il s'agissait des plus forts des cèdres libanais⁵⁰. De même, les cabestans sont très utiles et capables de multiplier la « puissance musculaire » que chaque homme peut produire, mais il y a un risque, ainsi que l'admet Adam, qu'à moins d'être extrêmement bien ancrés au sol, les appareils se renversent avant de faire bouger les pierres⁵¹. Enfin, chaque maçon comprend le fonctionnement de la louve, mais il n'y a aucun signe de trou de louve dans les blocs du Trilithon, et encore moins 160 sur chacun⁵².

Tant Adam que Ragette, et que d'autres voulant nous rassurer sur l'aspect quelconque et banal de la réalisation du Trilithon, font précéder leur récit de références à d'énormes mégalithes déplacés à l'aide de technologies connues à l'époque. Par exemple, un obélisque égyptien de 25 mètres de haut, pesant 320 tonnes, fut transporté à Rome au 1^{er} siècle apr. J.-C. par l'empereur Caligula. Lui faire quitter l'Égypte et traverser la Méditerranée sur un bateau construit exprès était, en soi, un exploit d'ingénierie, de logistique et de levage. Puis, bien plus tard – au xvi^e siècle –, le même obélisque repartit du lieu où il s'était dressé depuis Caligula pour être ré-érigé sur la place Saint-Pierre, sur ordre du pape Sixte V⁵³. De même, en Russie, à la fin du xviii^e siècle, la « pierre Tonnerre », un bloc de granit de 1 250 tonnes servant de base à une statue équestre de Pierre le Grand encore debout en plein Saint-Pétersbourg, fut halée sur sept kilomètres, sur une piste mobile faite de sphères de bronze et spécialement conçue pour l'occasion⁵⁴.

Cela dit, c'est une chose de déplacer un mégalithe géant en ligne droite sur un roulement à billes en bronze, ou d'en ériger un au milieu d'une grande place vide, mais c'en est une autre d'incorporer plusieurs de ces mégalithes dans un mur ressemblant à une construction en Lego titanesque.

Mais bon... considérons que cela soit faisable, que de tels exploits aient déjà été accomplis et que, bien sûr – car nous en avons la preuve sous les yeux –, cela ait été fait à Baalbek. La seule question qui compte est donc de savoir si les Romains l'ont construit ou s'ils – et les cultures qui les ont précédés sur les 10 000 années précédentes ou plus – ont trouvé la muraille mégalithique en U déjà en place et se sont contentés d'y intégrer leurs propres structures.

Voilà l'impression que cela me donne.

Les solides fondations qui s'élèvent au-dessus de la plaine à Baalbek, celles que Daniel Lohmann qualifie de préromaines et appelle Plateforme 1, *et sur lesquelles a été construit le temple de Jupiter*, se trouvent joliment imbriquées dans la muraille en U qui l'embrasse au sud, à l'ouest et au nord. À aucun endroit ce mur d'enceinte ne *soutient* le temple de Jupiter. Il s'agit d'une structure entièrement distincte, extérieure.

Je longe plusieurs fois la paroi occidentale, observant avec stupéfaction les formidables mégalithes qui constituent le Trilithon, essayant de comprendre ce qu'ils signifient. Qu'ils aient été placés là par les Romains ou une culture antédiluvienne inconnue, j'aimerais avant tout savoir *pourquoi* ils les ont surélevés de plus de 6 mètres. Pourquoi les ont-ils empilés sur des blocs plus petits, alors que la logique voudrait que les pierres les plus lourdes et les plus larges se trouvent au sol, sous les blocs plus petits et légers ? Pourquoi s'imposer cet immense défi d'ingénierie et de levage en procédant à l'envers ?

Je suis le parcours de l'enceinte. Je compte les blocs et les assises. Je commence en partant du sol et en remontant ; il y a trois rangées de pierres de taille relativement petites (disons hautes de 1,5 m, lourdes d'un quart de tonne). Au-dessus d'elles se trouvent six blocs bien plus gros, aux finitions très abouties mais usées par l'érosion ; leur moitié supérieure est taillée de manière à être plus fine que la base. Ces six blocs, plus ou moins identiques à ceux de

la muraille sud que j'ai décrits plus tôt (voir chapitre 12) doivent peser dans les 400 tonnes chacun. Puis, tout au sommet, arrive le Trilithon, les trois monstres de 800 tonnes.

Je marche désormais vers l'angle nord-ouest de la muraille. Le bloc le plus septentrional du Trilithon ne se poursuit pas jusqu'à l'extrémité du mur ouest. Il y a une brèche, comblée par une tour défensive arabe saillant de la Plateforme 1 et formant l'angle. Mais si j'efface cette tour de mon esprit, je vois alors ce qui se passe, car de l'autre côté se trouve une autre rangée immense de mégalithes formant le bras nord du « U » – ce bras que je considérais d'en haut plus tôt (voir chapitre 12) ; d'ailleurs, la tour de défense est celle sur laquelle je suis sorti pour mieux observer cette partie de la muraille mégalithique, séparée du mur nord de la Plateforme 1 par une étendue herbeuse de 10 mètres de long.

Je sais que les archéologues perçoivent la muraille en U comme la base de la deuxième plateforme, grandiose mais inachevée, du temple de Jupiter. Lohmann défend cette thèse avec beaucoup d'acharnement. Mais le fait qu'elle ne supporte rien, qu'elle semble être là pour de simples raisons esthétiques, me perturbe, et je ne peux m'empêcher de croire qu'il s'agissait d'une particularité héritée par les Romains d'une période bien plus ancienne.

Je partage cependant l'avis des archéologues sur le fait que les mégalithes encore plus imposants qui se trouvent encore dans la carrière située à 800 mètres de là – et que je compte aller visiter dès que j'en aurai fini ici – étaient initialement destinés à prendre place sur les bras nord et sud du U, leur permettant ainsi d'égaliser la hauteur atteinte par le mur ouest avec le placement du Trilithon. Certes, ils sont légèrement plus longs et larges que les blocs de celui-ci, mais une fois dépouillés des bossages visant à les protéger du voyage, ils auraient fait exactement la bonne taille, s'imbriquant telles les pièces d'un puzzle. Que les Romains aient bâti cette muraille comme une partie d'une Plateforme 2 ou qu'il s'agisse de l'œuvre d'architectes et de maçons d'une civilisation perdue de l'antiquité préhistorique ne change rien.

Et nous avons un autre point d'accord.

Les idées mises en circulation il y a des décennies par des soutiens de la théorie des « anciens astronautes », notamment

Zecharia Sitchin dans son livre de 1980 *Stairway to Heaven* (et les autres tomes de ses *Chroniques de la Terre*), ne peuvent pas être justes. Quoi que soit Baalbek, et quelles que soient les raisons de la présence des mégalithes de 800 tonnes et plus utilisés ici, et qui que soient les personnes ayant pu les mettre en place, elles ne l'ont manifestement pas fait pour créer une « zone d'atterrissage pour les vaisseaux des dieux⁵⁵ ». L'affirmation de Sitchin selon laquelle la plateforme surélevée de Baalbek devait « servir à soutenir une charge extrêmement lourde », et que la charge en question était celle d'une « chambre volante similaire à une fusée⁵⁶ », ne pouvait être exprimée que par une personne n'ayant aucune idée de l'apparence et de la disposition véritables de Baalbek et ne pouvant être crue que par d'autres n'ayant aucune connaissance directe du site.

Les blocs mégalithiques géants du Trilithon qui semblent avoir convaincu Sitchin que toute la plateforme était mégalithique font en réalité toute partie de la muraille en U qui embrasse la Plateforme 1 (de taille modeste). Et si un extraterrestre pourrait envisager de poser son vaisseau sur une piste aussi réduite (s'il n'y avait d'autre structure sur place), il ne le percherait sans doute pas en haut d'un mur. Ainsi donc, se servir du caractère mégalithique de cette muraille pour déclarer qu'une plateforme (à laquelle elle n'est même pas reliée, et qu'elle ne soutient pas) est une « piste d'atterrissage » extraterrestre conçue pour accueillir des charges extrêmement lourdes, et sur laquelle « tous les atterrissages et décollages de la navette devaient avoir lieu⁵⁷ », relève soit de l'ignorance, soit de la malhonnêteté, soit des deux.

En outre, même si tout le complexe de Baalbek avait été mégalithique – ce qui est loin d'être le cas –, nous devrions nous demander pourquoi des extraterrestres dotés de technologies suffisamment avancées pour traverser le système solaire auraient besoin d'une telle plateforme pour atterrir. S'ils étaient capables de sauter d'une planète à l'autre comme voudrait nous le faire croire Sitchin, leur technologie ne leur permettrait-elle pas de construire un vaisseau un peu plus évolué et mieux adapté que cela ? En bref, n'est-il pas évident que Sitchin s'est simplement basé sur les

technologies spatiales de la NASA dans les années 1970 pour les associer à ses prétendus anciens astronautes ?

J'ai personnellement connu Zecharia Sitchin, j'ai eu l'occasion de dîner plusieurs fois à New York avec lui et même de le ramener de Stonehenge à Londres au cours de l'un de ses voyages en Angleterre. Je l'appréciais plutôt, et je trouve qu'il a conduit de bonnes recherches, mais concernant Baalbek au moins je n'ai aujourd'hui plus le moindre doute : après avoir visité le site moi-même, cette thèse de la « plateforme d'atterrissage » est fondamentalement erronée. Ce qui ne signifie cependant pas que toutes les idées exposées dans ses livres le sont également. Les textes cunéiformes mésopotamiens, qu'il ne pouvait pas lire et traduire, contrairement à ce qu'il affirmait (ses « traductions » étaient adaptées et parfois « romancées » à partir des travaux de scientifiques traditionnels), contiennent en effet des informations de grand intérêt, et je crois qu'il commençait à y percevoir des preuves de technologie avancée.

Mais ces technologies étaient-elles « extraterrestres » ou humaines ? C'est une question sur laquelle nous reviendrons au chapitre 16, lorsque nous réfléchirons à ce que nous savons de certains êtres que la Bible ou d'autres textes anciens appellent « les Nephilim » ou « les Veilleurs ».

La plus grosse pierre taillée du monde

« J'ai découvert que les archéologues étaient rarement réceptifs à la notion d'anciens astronautes », écrivit Elif Batuman dans un article sur Baalbek paru dans le *New Yorker*, le 18 décembre 2014. « Pourtant, quand ils partirent chercher des réponses, tout ce qu'ils parvinrent à trouver fut des blocs encore plus gros et mystérieux⁵⁸. »

Effectivement ! En juin 2014, à peine un mois avant mon arrivée à Baalbek, l'Institut archéologique allemand fit une découverte stupéfiante dans la carrière à 800 mètres au sud du temple de Jupiter. Là, savait-on depuis longtemps, gisaient deux mégalithes géants, considérablement plus lourds que n'importe laquelle des pierres du Trilithon. Ce que nul ne soupçonnait, en revanche, malgré

un siècle de fouilles plutôt intensives autour de Baalbek, c'était qu'un troisième bloc immense reposait enterré, caché, sous les couches sédimentaires s'étant accumulées dans la carrière au cours des millénaires. Les archéologues ont décidé de ne partager leur découverte avec le reste du monde qu'à la fin du mois de novembre 2014, mais puisqu'ils l'avaient déterré en juin, il était là, à la vue de tous, quand j'ai visité la carrière pour la première fois le 10 juillet et qu'un vendeur local – qui prétendait que la découverte était en réalité la sienne et que les Allemands se l'étaient appropriée – a insisté pour me le montrer.

La carrière est constituée de deux parties séparées par une route. Dans la première zone que l'on atteint en arrivant des temples se trouve la célèbre « pierre de la Femme enceinte », aussi connue comme la « pierre du Sud », qui décore les cartes postales de Baalbek depuis un siècle et était connue des voyageurs comme David Urquhart bien avant cela. Elle mesure 21,5 m de long, 4,56 m de haut et 4,3 m de large. Elle pèse 970 tonnes⁵⁹. De l'autre côté de la route, un deuxième mégalithe, encore plus gros, qui gisait enfoui depuis des temps immémoriaux, a été déterré dans les années 1990. Il mesure 20,5 m de long, 4,56 m de large et 4,5 m de haut ; son poids a été estimé à 1 242 tonnes⁶⁰. Mais le mégalithe découvert en juin 2014 est encore plus volumineux que ces deux-là, mesurant 19,6 m, 6 mètres de large et 5,5 m de haut, pour un poids évalué à 1650 tonnes⁶¹.

C'est ce mégalithe-là, le plus gros bloc de pierre jamais excavé dans l'ancien monde, que le marchand surexcité m'a désigné au cours de ma visite. Sa surface supérieure se trouvait moins de deux mètres sous le bord inférieur de la pierre de la Femme enceinte, juste à côté de laquelle il se trouve. Et, comme la pierre de la Femme enceinte, il est magnifiquement taillé et formé, prêt – après retrait de son bossage – à intégrer la muraille en U à laquelle ces trois mégalithes étaient à n'en pas douter destinés.

Je passe plusieurs heures à grimper autour de ces étranges blocs d'un autre monde. J'ai l'impression de faire de l'alpinisme. L'échelle est tellement grande, tellement « étrangère », qu'un curieux détachement du quotidien s'installe et que je perds toute notion du temps. Je remarque que la pierre de la Femme enceinte semble

avoir été tranchée à la base, là où elle émerge du sol, une coupure bien droite et nette. Comment cela a-t-il été réalisé ? Et où que je me place – au-dessus, en dessous, à côté –, je me sens minuscule auprès du fruit monstrueux d'esprits anciens et inconnaissables. L'idée même que quelqu'un, à une époque lointaine, ait pu concevoir cela, le tailler dans la roche, lui donner sa forme, avant finalement de l'abandonner ici, de l'oublier, m'est parfaitement incompréhensible. Plus je l'examine, plus les détails et la précision du travail, la volonté et l'imagination nécessaires me sautent aux yeux, et plus je suis convaincu que ce monolithe et ses compagnons de la carrière, ainsi que ceux du Trilithon et les autres géants de Baalbek n'étaient pas l'œuvre des Romains.

Je sais à quel point Daniel Lohmann est en désaccord avec moi ! Quelques mois plus tard, en février 2015, nous correspondrons longuement sur plusieurs jours. Il aura la gentillesse de répondre à mes nombreuses questions et de m'aider à comprendre certaines des complexités du site qui m'ont échappé lorsque j'étais sur place. Il soutiendra efficacement la thèse de l'origine romaine de ce projet titanesque. Il m'enverra même une photo du tambour de colonne intégré aux fondations du mur du Trilithon, et il m'écrit :

Durant mes travaux récents, j'ai repéré ce fragment de tambour de colonne, que j'ai excavé et mesuré au millimètre près afin d'en déterminer le diamètre. J'ai examiné la structure de la surface ainsi que la maçonnerie des parements pour les comparer aux colonnes du temple de Jupiter et à la lithologie. Toutes les indications correspondent exactement aux tambours de colonne du temple romain. Le fragment était proprement préparé sur les côtés afin de l'intégrer à la maçonnerie, et il était doté des mêmes rebords saillants que toutes les pierres de taille de l'époque romaine du temple de Jupiter (y compris les mégalithes)⁶².

Ma réponse :

Tout d'abord, pour être totalement clair, je *ne mets pas en doute* le fait que ce fragment émane d'un tambour de colonne du temple de Jupiter. Il en provient manifestement. Et je ne mets pas non plus en doute la datation généralement admise pour les colonnes du temple romain. Mais ce fragment constitue une partie très importante du (formidable !) édifice de logique sur lequel vos collègues et vous vous êtes reposés pour établir la chronologie du Trilithon, et sur lequel tant d'autres se sont basés pour rapporter cette chronologie. Le point sur lequel je souhaiterais vous interroger plus avant est donc votre degré de certitude quant au fait que ce fragment de tambour de colonne a été placé là au cours de la construction originelle du mur ouest. Je conviens qu'il est proprement taillé et de la bonne forme, mais il détonne tout de même avec le reste de la paroi (surtout maintenant que je le vois dégagé sur la photo que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer). Il me semble importun, étrange et encombrant – très différent des autres

blocs de cette assise. En bref, je ne pense pas absurde d'imaginer qu'il puisse être le fruit d'une réparation postérieure du mur, plutôt que partie intégrante de sa construction d'origine. Pour étayer cette hypothèse, nous savons que les Arabes n'ont eu de cesse de réparer les murs tout autour du site, se servant parfois de tambours de colonne dans ce but ; pourquoi ne s'agirait-il pas là d'une autre de ces réparations ? *Quelle preuve archéologique absolument irréfutable permet d'éliminer complètement et définitivement cette possibilité ?* Je vous saurais infiniment gré de bien vouloir m'éclairer spécifiquement sur ce point dans votre réponse ⁶³.

Lohmann ne tardera pas à réagir :

Ce fragment n'est que l'une des indications montrant la synchronie entre la construction de la plateforme mégalithique et du temple, qui n'est pas le résultat de nos recherches, mais un fait reconnu par la science depuis plus d'une centaine d'années – et en dernier lieu par les fouilles de l'équipe allemande entre 1900 et 1904. Oui, il détonne. Mais non, pas plus que les autres. Les bâtisseurs de ce temple étaient plutôt pragmatiques : dès que la structure devait disparaître sous terre ou derrière quelque chose, ils ne s'encombraient plus d'aplanir les surfaces ou de les enjoliver... Tout ce qui importait à l'époque de la construction était que la maçonnerie soit parfaitement plate dessus et dessous, puis des deux côtés, afin de créer un mur solide et stable – et cela a été fait sur le tambour de colonne exactement de la même manière romaine que sur les blocs alentour. Si l'on considère la longueur du fragment et que l'on imagine un trou dans le mur à la place, les deux pièces plus petites du dessus s'effondreraient, causant l'instabilité du reste de la structure. Là, le lien frictionnel/la force de clôture (traductions de *Kraftschluss* dans mon dictionnaire – les barrières de langues !) est nécessaire, on ne peut pas simplement remplacer une pièce dans une rangée « de chant ». Deuxièmement, les réparations arabes des murs romains sont très différentes : ils se servaient de plus petites pierres et n'auraient jamais pu intégrer un bloc avec tant de précision... Les réparations médiévales ne comportent jamais de joints aussi serrés. C'est la comparaison des précisions de réalisation qui rend l'ingénieur que je suis certain à 100 % ⁶⁴.

Après avoir réexaminé nos propres clichés du mur du Trilithon – Santha en a pris un grand nombre durant notre visite sur place –, je ne suis pas persuadé par l'argumentation de Lohmann. Tout d'abord (voir photo 40), ce tambour de colonne ne disparaît pas « sous terre ou derrière quelque chose ». Il est en évidence, dans la première assise visible de la muraille, et ressort de façon manifeste. Il est fait d'une pierre bien plus sombre et a un aspect très différent des blocs voisins. Il est même assez unique. Deuxièmement, concernant la précision, je ne partage pas l'avis de Lohmann selon lequel il ne pourrait pas s'agir d'une réparation arabe. Sur les photos 42 et 43, le lecteur verra un autre exemple de tambour de colonne datant assurément d'une réparation arabe des murs de Baalbek, et la précision est tout aussi grande que pour le tambour des fondations.

Une autre des possibilités que j'ai envisagées – qu'il puisse s'agir de la réparation romaine d'un mur préromain – reste également en course. Si le bloc inférieur qu'a remplacé ce tambour de colonne était si gravement endommagé qu'il a fallu prendre la décision de le retirer, les deux petits blocs rectangulaires au-dessus (ceux qui, d'après Lohmann, auraient dû s'effondrer, « causant l'instabilité du reste de la structure ») auraient dû être retirés en même temps.

Mais l'assise du dessus est formée de telle manière qu'aucun des blocs la constituant ne serait tombé à son tour, et qu'aucune instabilité n'aurait été causée à l'énorme mégalithe encore plus haut, soutenu par non moins de cinq gros blocs horizontaux, dont trois n'auraient pas même été concernés par le retrait des deux petits blocs en dessous, alors que les deux autres auraient tenu en place par « lien frictionnel ». Une fois que le tambour de colonne aurait été taillé et mis en place au niveau du sol, les deux plus petits blocs auraient aisément pu être glissés dans la paroi au-dessus, achevant une réparation très propre et efficace.

Et il y a autre chose, un désaccord fondamental concernant ce que je perçois comme une muraille mégalithique en forme de U entourant la Plateforme 1, mais que Lohmann considère comme les premières assises de la Plateforme 2. Il m'explique qu'« en dehors de la taille de la maçonnerie », ce que j'appelle une muraille mégalithique est « le bas de la plateforme d'un temple romain de forme standard après Auguste ». Il m'encourage à observer la plateforme de la Maison Carrée de Nîmes⁶⁵ et suggère que le temple de Bacchus à Baalbek serait lui aussi doté d'une plateforme similaire⁶⁶. Il m'envoie le lien vers quelques photographies. « Si vous zoomez, vous verrez les pierres de la deuxième couche au-dessus de la couche initiale, qui correspondent au Trilithon. »

Ma réponse :

Vous écrivez que la plateforme mégalithique du temple de Jupiter, bien qu'à une échelle différente, a « la forme standard d'une plateforme de temple romain », mais je ne suis pas certain de le deviner sur les photos que vous m'avez envoyées. Je vous joins l'une des nôtres, prise au temple de Bacchus... (sous le même angle que la vôtre⁶⁷). On y voit une plateforme avec un côté droit (en dehors du rebord en haut et en bas), alors que la plateforme du temple de Jupiter donne une impression de degrés, avec la rangée d'énormes blocs mégalithiques qui, d'après notre correspondance, formeraient une partie de la couche inférieure de la plateforme Julio-Claudienne du temple, très éloignée

du mur au-dessus, sur lequel reposait la péristasis. Je suppose que la ressemblance serait plus grande si la couche mégalithique avait été achevée et s'étendait jusqu'au sommet du mur, mais la péristasis se serait tout de même trouvée en retrait de quelques mètres du sommet, au lieu d'être au même niveau que le sommet comme dans le temple de Bacchus. En bref, quand je zoome sur la plateforme du temple de Bacchus, je ne vois pas vraiment de blocs, sans considération d'échelle, qui correspondent à ceux du Trilithon. Y aurait-il quelque chose d'évident qui m'échappe⁶⁸ ?

Je demande également : « Avez-vous trouvé des matières organiques satisfaisantes quelque part dans la “Plateforme 2” et les avez-vous datées par le carbone 14⁶⁹ ? »

Sur le carbone 14, Lohmann me répond que « malheureusement » aucune datation n'a été effectuée :

Les changements constants apportés à la construction au cours de l'histoire ainsi que les profondeurs d'excavation des fouilles de ces 100 dernières années n'ont laissé aucune trace archéologique ou organique susceptible de nous aider sur ce point⁷⁰.

D'une certaine manière, cela me fait l'effet d'une révélation, car cela signifie – en usant d'une métaphore opportune – que tout l'édifice de la chronologie archéologique de cette prétendue « plateforme Julio-Claudienne » – la Plateforme 2 – du temple de Jupiter repose sur des fondations dans lesquelles on ne retrouve aucune espèce de preuve permettant une datation précise. Ce qui ne signifie pas que la datation au carbone 14 ne pose aucun problème sur les sites archéologiques ! Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, c'est même très souvent le contraire – à moins de pouvoir démontrer, comme à Göbekli Tepe, que les sédiments restants ont été « scellés » à un moment particulier du passé et qu'il n'y a eu aucune possibilité d'intrusion de matériaux plus récents susceptibles d'indiquer une date faussement postérieure.

Mais, en l'occurrence, il n'y a aucune datation au carbone 14, problématique ou pas, pour la Plateforme 2. Il s'ensuit donc que la chronologie admise pour cette structure incroyablement intéressante et particulière est entièrement fondée sur des facteurs stylistiques – le fait que certains styles de bâtiments puissent être associés avec des cultures et des périodes spécifiques, et que le « style » perçu sur la Plateforme 2 correspond parfaitement à l'époque « Julio-Claudienne » de la construction romaine.

Mon point de vue est que l'argument stylistique à Baalbek est loin d'être aussi tranché qu'il devrait l'être si nous tenons à fonder dessus toute notre compréhension du site. Et en réponse à ma question sur le positionnement de la péristasis (c'est-à-dire du porche ou de l'ensemble de colonnes entourant des quatre côtés la *cella* – la salle intérieure – du temple), Lohmann admet qu'il y a une anomalie stylistique :

Oui, normalement, la péristasis devrait reposer sur le bord de la plateforme, comme sur le temple de Bacchus. Cela respecterait les exemples romains. (Le temple de Mars-Ultor au forum romain en est le meilleur modèle ⁷¹.) C'est l'une des curiosités de Jupiter ⁷².

D'un autre côté, souligne Lohmann, il existe certains temples où la péristasis est repoussée, et il envisage que cela aurait finalement été le cas à Baalbek si la Plateforme 2 avait été achevée – par exemple, le temple de Bêl à Palmyre, le temple de Zeus à Aizanoi, en Turquie, et le temple colossal de Tarse, en Turquie également :

À mon avis, cela est dû au fait que le temple de Bêl et celui de Jupiter ont été construits sur des plateformes plus anciennes (hérodienne à Baalbek, hellénistique à Palmyre), et qu'il aurait fallu trouver le moyen de faire tenir une plateforme du 1^{er} siècle à la dernière mode romaine sous le temple (même très légèrement) plus vieux. La terrasse de Baalbek était immensément haute, la plateforme devait donc être colossale, et à Palmyre la péristasis était déjà debout, si bien que la plateforme a dû être érigée à une certaine distance ⁷³.

Plus loin, Lohmann campe sur ses positions au sujet de la forme de la Plateforme 2, qu'il perçoit comme relativement normale malgré son inachèvement :

Une plateforme standard est constituée d'un profil bas (un rebord, comme vous dites), d'un pan vertical (c'est la couche du Trilithon à Baalbek) et d'un rebord supérieur ⁷⁴ ...

Il me joint un plan architectural de la plateforme d'Hosn Niha, un autre temple romain du Liban, pour appuyer son propos ⁷⁵. À mes yeux, cependant, il ne ressemble absolument en rien à la Plateforme 2 de Baalbek, et la zone qu'il veut que je compare au Trilithon ne mesure que 1,58 m, alors que le Trilithon, ainsi que nous l'avons vu, mesure 4,34 m.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, je pense que Daniel Lohmann défend bien son point de vue, mais rien dans notre correspondance ne me prouve que la muraille mégalithique en U (qui entoure, sans

soutenir, la Plateforme 1 sur laquelle le temple de Jupiter se trouve) est l'œuvre des Romains. Il pourrait avoir raison. Mais il pourrait aussi avoir tort et, en me fondant sur toutes les autres indications trouvées de par le monde concernant une civilisation perdue, je pense plus sage de garder l'esprit ouvert sur Baalbek.

C'est cependant ce que je vois à la carrière qui achève de m'en convaincre, car nous devons nous demander pourquoi trois énormes blocs pesant entre 1 000 et 1 650 tonnes ont finalement été abandonnés là.

La réponse conventionnelle serait que les Romains, ayant excavé ces blocs exceptionnels, se seraient révélés incapables de les déplacer et les auraient donc laissés sur place. Mais cette explication n'a aucun sens. Si les Romains sont effectivement les bâtisseurs de la muraille mégalithique, nous savons alors qu'ils ont ensuite construit tout un temple dédié à Jupiter en se servant de blocs plus petits. Le plus évident pour tailler ceux-ci aurait été de s'attaquer aux énormes mégalithes qui, à en croire les arguments de l'archéologie traditionnelle, étaient trop lourds pour être déplacés. Les Romains, ce peuple pragmatique, n'auraient jamais laissé vain un travail si méticuleusement réalisé. Au lieu d'extraire de nouveaux blocs, ne se seraient-ils pas servis de ces parallélépipèdes déjà formés pour les réduire en des mégalithes plus petits et plus facilement transportables pour le reste du temple ?

Il est vraiment intrigant qu'ils n'en aient rien fait, et le fait que ces blocs gigantesques et presque achevés soient restés dans la carrière sans être découpés en morceaux plus petits destinés à la construction du temple de Jupiter me laisse très fortement penser que les Romains ignoraient jusqu'à leur présence – tout comme l'Institut archéologique allemand, qui, malgré un siècle de fouilles, n'a découvert qu'en 2014 qu'un troisième bloc massif se trouvait là.

Plus loin, j'apprends que « de nouvelles informations sur la datation et les détails pratiques des mégalithes de la carrière » seront disponibles prochainement, mais je ne les ai pas encore reçues à l'heure où j'écris ces lignes⁷⁶. Je les attends avec intérêt, mais aussi avec doute, car j'ignore si cela réglera quoi que ce soit, ou si cela suscitera au contraire de nouvelles questions.

Nous sommes une espèce d'amnésiques. Les impacts de comètes dévastateurs qui ont déclenché le Dryas récent il y a 12 800 ans et causé deux épisodes d'inondations mondiales – un au début et l'autre à la fin de la période – nous ont fait oublier tant de choses. Recouvrer la mémoire à partir des fragments restants est une entreprise difficile d'un point de vue logistique et douloureux d'un point de vue psychologique – comme le montrent les complexités et les décennies de débats autour de Baalbek. Mais certains messages nous parviennent néanmoins depuis un lointain passé par les mots des Sages, les actes des magiciens et les monuments formidables qu'ils nous ont laissés pour nous alerter sur la période du Grand Retour.

SIXIÈME PARTIE

ÉTOILES

Chapitre 14

Les Portes du Soleil

Baalbek m'obnubile encore le lendemain tandis que nous longeons le littoral magnifique de la baie de Jounieh pour couvrir les 38 kilomètres nous séparant de Byblos, l'ancien port phénicien qui prétend, non sans légitimité, être la plus vieille ville du monde à être habitée sans discontinuer. Les archéologues ont établi qu'elle était occupée depuis 8800 av. J.-C.¹, alors que Göbekli Tepe était encore en fonctionnement². Vers 5000 av. J.-C., Byblos prospérait, cité stable ayant toujours été peuplée³. Vers 3000 av. J.-C., celle qui s'appelait alors Gebal était devenue la ville et le port clé de la côte cananéenne antique⁴. Ce furent les Grecs qui la rebaptisèrent Byblos, lorsqu'elle était au centre du lucratif commerce du papyrus avec l'Égypte (*bublos* signifie papyrus en grec)⁵. De même, le lecteur se rappellera du chapitre 13 que « Phéniciens » était le nom que donnaient les Grecs aux « Cananéens », et que les Phéniciens eux-mêmes se revendiquaient cananéens. Pour des raisons de simplicité, je continuerai d'employer alternativement les termes « Phéniciens » et « Cananéens », et je nommerai Byblos la Gebal antique.

Alors que nous entrons dans Byblos, avec ses cafés, ses palmiers et la Méditerranée qui clapote sur le splendide port en forme de croissant, une question me taraude au sujet de Baalbek. Pourquoi les Romains n'ont-ils pas décidé de bâtir le plus grand et le plus spectaculaire des temples de l'Empire à Rome, directement ? Ou, à défaut, si pour une raison ou pour une autre ils se sont sentis

contraints d'ériger le temple de Jupiter au Liban, pourquoi pas dans un lieu aussi prestigieux et important que Byblos ? Et, si ce n'est à Byblos, pourquoi pas dans l'un des autres ports phéniciens renommés de la même côte, comme Tyr ou Sidon ?

Pourquoi avoir choisi Baalbek pour le temple de Jupiter ? Telle est la question. Mais il n'existe pas de réponse évidente, car les archéologues et les historiens admettent qu'il n'existe pas un début de preuve indiquant « qui a initié, financé ou dessiné la moindre partie du complexe⁶ ». Nous devons donc nous contenter d'hypothèses quant à leurs motivations. Étant donné la taille de l'entreprise, il est d'ailleurs très étonnant qu'aucun empereur, général ou architecte n'ait jamais cherché à s'en attribuer le mérite, mais le fait est que le temple est resté singulièrement absent des annales, notamment romaines, au cours des nombreux siècles qui ont suivi sa construction⁷.

Avant Macrobe, qui écrivait au ve siècle apr. J.-C. (alors que Baalbek avait été christianisée depuis longtemps), nous n'avons même retrouvé aucune référence quant au dieu qui y était vénéré⁸. C'est presque comme si un sort de silence avait été jeté sur les lieux par les magiciens d'une autre ère et que les Romains avaient succombé à l'enchantement, se laissant berner par lui alors même qu'ils érigeaient les immenses colonnes et frontons de leurs propres temples. En conséquence, ainsi que le fait remarquer l'historien de l'architecture Dell Upton, « la Baalbek antique est une création de l'esprit⁹ ». Même le site lui-même, comme nous le voyons aujourd'hui, est d'une certaine manière une œuvre de l'imagination, puisque tant de portions :

ont été reconstruites par une mission archéologique allemande au début du xx^e siècle, puis par des archéologues français et libanais dans les années 1930, 1950 et 1960. Quant au reste, nous le connaissons par le biais de dessins reconstituant l'édifice dans un état d'achèvement mythique¹⁰.

Je crois que c'est la poursuite de la construction de ce mythe archéologique qui pousse Daniel Lohmann à son hypothèse paradoxale consistant à avancer que les constructeurs romains de Baalbek étaient « mégalomaniacques », même s'ils étaient en réalité si modestes qu'ils n'ont jamais cherché à s'associer nommément aux

« pas de géants vers la monumentalité » effectués ici ¹¹. Le plus gigantesque de ces pas « mégalomaniques », si bien sûr Lohmann a raison, était la tentative inachevée d'offrir au temple de Jupiter une plateforme purement esthétique et ne supportant aucun poids, bâtie à l'aide de blocs pesant plusieurs centaines de tonnes (près de mille dans le cas du Trilithon), et qui se serait élevée (si les travaux étaient allés à leur terme) à 15 mètres au-dessus du sol (ridiculisant ainsi n'importe quelle autre plateforme romaine). Dans le cadre de référence de Lohmann, et de tous les archéologues du siècle dernier, seuls des mégalomanes auraient pu s'attaquer à pareille tâche.

Mais puisque nous en sommes à conjecturer, je propose une hypothèse alternative selon laquelle les Romains auraient choisi Baalbek pour y ériger le temple de Jupiter – un endroit tellement particulier pour eux – précisément *parce que* la muraille en U que Lohmann prend pour la base de leur plateforme « mégalomaniacale » était déjà présente, datant de l'époque des dieux eux-mêmes et méritant vénération justement pour honorer ces anciens dieux au lieu d'exalter les noms et de flatter les ego de ceux qui leur rendaient hommage.

Adorateurs d'étoile

Le château de l'époque des Croisades (XII^e siècle apr. J.-C.) qui domine les ruines des temples phéniciens et romains est le principal monument de la Byblos d'aujourd'hui. Fait intéressant, cette structure, reconstruite et réparée à de nombreuses reprises, comporte au moins une douzaine de tambours de colonne réemployés comme blocs de maçonnerie dans ses murailles – preuve s'il en est que, dans cette région, on ne peut jamais se fier entièrement à l'apparence d'un bâtiment.

Mais le château est un endroit merveilleux où percevoir l'âme de la vieille, et même antique, cité de Byblos, d'où les marins phéniciens partaient autrefois pour gagner tous les points du monde connu et au-delà – car l'hypothèse selon laquelle les Phéniciens auraient atteint les Amériques plusieurs milliers d'années avant

Colomb continue à être défendue par des éléments troublants bien que fragmentaires¹². Il existe également un lien mystérieux avec l'Égypte antique, qui remonte bien avant le commerce du papyrus entre les deux peuples.

Ce lien concerne le dieu Osiris, que les Égyptiens de l'Antiquité voyaient dans le ciel dans la constellation d'Orion. Père d'Horus et époux d'Isis, déesse de la magie, Osiris était, selon la tradition, un grand roi des temps primordiaux, qui aurait offert les bienfaits de la civilisation à ceux qui étaient prêts à les recevoir¹³. Après avoir sevré les peuples indigènes de l'Égypte :

de leurs manières misérables et barbares, il leur enseigna comment labourer la terre, comment semer et récolter, il leur formula un code de lois et leur fit vénérer et rendre un culte aux dieux. Il quitta ensuite l'Égypte et parcourut le reste du monde pour enseigner aux diverses nations la même chose qu'à ses sujets. Il ne contraignit personne à exécuter ses instructions, mais à force de persuasion et d'appels à la raison, il parvint à les persuader de suivre ses préconisations¹⁴.

Les exploits de ce grand professeur civilisateur tels qu'ils sont rapportés dans les annales de l'Égypte antique rappellent, à l'évidence, la mission de ces compagnies de dieux, magiciens et sages qui, selon les inscriptions d'Edfou, « parcouraient la terre » à bord de leurs grands vaisseaux après l'inondation qui ravagea leur terre natale, cherchant à ressusciter le monde antédiluvien. Et l'antagoniste, Seth, qui apparaît dans les textes d'Edfou et finit par être vaincu et assujetti par Horus, joue un rôle clé dans le cycle des mythes d'Osiris. Il complotait contre le dieu-roi pendant son absence, et s'arrange pour l'éliminer au retour de sa mission civilisatrice avec l'aide, fait significatif, de soixante-douze co-conspirateurs¹⁵. Le lecteur se rappellera que 72 marque le poulx du cycle de précession – le nombre d'années requises pour avancer d'un degré de précession.

Le corps d'Osiris est alors, nous dit-on, placé dans un sarcophage par Seth et les autres conspirateurs avant d'être balancé dans le Nil, où le courant l'emporte vers le nord et la Méditerranée. Les vagues charrient le cercueil jusqu'à la côte du Liban :

puis le rejetèrent à Byblos. Dès qu'il reposa sur le sol, un gros arbre surgit de terre, poussa tout autour de la boîte, la cernant de tous côtés. Le roi de Byblos s'émerveilla de

la taille de l'arbre, l'abattit et ordonna qu'un pilier de son palais soit construit à partir de la portion du tronc qui contenait la boîte ¹⁶.

En découvrant les pérégrinations des restes de son mari, Isis prend un navire pour Byblos, se rend au palais et parvient à se faire nommer bonne des enfants du roi. Alors que personne ne la regarde, elle se transforme en hirondelle et vole autour du pilier en se lamentant. Elle finit par révéler son identité et convainc le monarque de lui céder la colonne-tronc, d'où elle retire le sarcophage contenant la dépouille d'Osiris avant de rentrer avec en Égypte ¹⁷.

S'ensuit alors une longue histoire que nous n'avons pas besoin de raconter ici, mais qui s'achève par la résurrection d'Osiris au ciel, sous la forme de la constellation d'Orion, d'où, en tant que dieu-étoile, il règne sur le royaume de l'au-delà. Isis trône auprès de lui sous la forme de l'étoile Sirius (appelée Sopdu ou Sopd dans la langue de l'Égypte antique, souvent rendu en grec sous la forme Sothis) ¹⁸. Dans un texte où ces identifications stellaires sont particulièrement claires, Isis parle d'Osiris en ces termes :

Ton image sacrée, Orion du ciel, se lève et se couche chaque jour ; je suis Sothis qui le poursuit, et je ne renoncerai pas à lui ¹⁹.

Et dans les Textes des Pyramides, nous lisons, parmi de nombreuses occurrences similaires, qu'« Osiris est devenu Orion ²⁰ ». De multiples autres références identifient également les pharaons décédés d'Égypte avec Osiris et les étoiles d'Orion et Sirius, par exemple :

Ô, chair du roi, ne te décompose pas. [...] Tu atteindras le ciel en tant qu'Orion, ton âme sera aussi réelle que Sothis ²¹.

Aussi :

Ô roi, le ciel te conçoit avec Orion, la lumière de l'aube te porte avec Orion. Celui qui vit, vit par le commandement des dieux, et tu vis. Tu t'élèveras régulièrement avec Orion dans la région est du ciel, tu redescendras régulièrement avec Orion dans la région ouest du ciel ²².

De tels textes, l'égyptologue Selim Hassan déduit :

Je pense qu'il est impossible de nier qu'à une période de leur histoire les Égyptiens croyaient que les âmes de leurs rois se mêlaient aux étoiles ou en devenaient une [...] et

cette tradition ne s'est jamais réellement perdue. De plus, l'association des pyramides de Gizeh au culte stellaire a longtemps perduré grâce à la tradition, et celles de Khéops et Khéphren ont gardé la réputation d'être liées à la vénération des étoiles jusqu'à l'ère arabe²³.

Dans le même passage, Hassan fait alors une remarque particulièrement pertinente dans le cadre de mes recherches :

Dans le dictionnaire géographique *Mo'gam-el-Buldan* de Yakut el-Hamawi, vol. VIII, p. 457 (Éditions du Caire), il est dit, après avoir donné les dimensions des deux plus grandes pyramides de Gizeh : « Les Sabéens effectuaient leur pèlerinage vers l'une et l'autre. » Aujourd'hui, bien sûr, ces Sabéens sont des adorateurs d'étoile, et, si je ne me trompe pas, leur nom dérive du mot égyptien *sba*, « étoile ». Les Sabéens étaient les adeptes d'une religion antique [...] les adorateurs des hôtes du Ciel, les corps célestes. [...] Quelle que soit l'origine de leur nom, le fait est qu'ils considéraient les pyramides de Khéops et Khéphren comme des monuments complètement liés au culte stellaire, et qu'ils les vénéraient comme des lieux de pèlerinage²⁴.

Le rapport qu'effectue ici Hassan est remarquable, car la ville des Sabéens depuis les temps immémoriaux était Harran, dans le sud-est de la Turquie²⁵, à quelques kilomètres de Göbekli Tepe. De surcroît, en plus d'être des « adorateurs d'étoile », ces Sabéens d'Harran étaient des disciples des « Livres de Thot » – voir chapitre 11 –, dans lesquels le dieu de la sagesse de l'Égypte antique reproduisait les « paroles des Sages ». En réalité, à la période islamique (pendant des siècles après la révélation du Coran au prophète Mahomet lors du VII^e siècle apr. J.-C.), les Sabéens pouvaient se prévaloir de la persécution aux mains des musulmans en affirmant non pas être païens, mais un « peuple du Livre », caractérisé, comme les juifs et les chrétiens, par la possession d'Écritures révélées par le Divin²⁶. Quand on leur demandait de montrer leur « livre », ils sortaient un exemplaire des *Hermetica* – les écrits grecs et latins se présentant comme les dialogues entre Thot (l'Hermès des Grecs, le Mercure des Romains) et plusieurs de ses élèves²⁷. Il est notable que Thot, en plus d'être le dieu de la sagesse, était également « Seigneur de la Lune²⁸ », et que le principal temple d'Harran était dédié à Sîn, dieu de la Lune de leur propre panthéon²⁹. Enfin, Philon de Byblos nous informe que Sanchoniathon, la source de son *Histoire phénicienne* :

chercha avec précaution l'œuvre de Tautos. Il le fit car il comprit que Tautos était la première personne sous le soleil à avoir réfléchi à l'invention de l'écriture et à avoir

commencé à consigner des archives, disposant ainsi les fondations de l'apprentissage. Les Égyptiens l'appelaient Thouth et les Alexandrins Thot, que les Grecs traduisirent Hermès³⁰.

Nous passons quelques heures de plus à Byblos. Les fouilles de l'ancienne ville se trouvent tout autour du château. Il y a une colonnade romaine, un petit théâtre, des remparts phéniciens, les vestiges – guère plus que les fondations – du temple de Baâlat-Gebal, vers 2800 av. J.-C., dédié à la déesse phénicienne maîtresse de Byblos, ainsi que le « temple en L », vers 2600 av. J.-C. ; un lac sacré séparait autrefois les deux édifices. Nombre de petits obélisques grossiers se dressent encore sur une plateforme – le « temple des Obélisques », vers 1900 à 1600 av. J.-C. Il y a également les vestiges de la nécropole des Rois de Byblos, vers le XVIII^e siècle av. J.-C., mais au milieu de tout cela se trouve le quartier néolithique, qui remonte à 5000 av. J.-C. et au-delà, où les habitants de Byblos commencèrent à concevoir des sols en calcaire broyé, vers 4500 av. J.-C.³¹.

Tous ces vestiges et ces ruines se mélangent confusément, se superposent, se contournent, siècle après siècle, millénaire après millénaire, remontant loin dans la préhistoire, nettoyés par les archéologues pour devenir des attractions touristiques. Le site ne m'émeut pas et, en l'absence du texte original de Sanchoniathon, en l'absence même de l'*Histoire* de Philon, en dehors des quelques bribes retrouvées ici et là, j'ai le sentiment que ma présence ici ne m'apportera rien de plus.

Il est temps de poursuivre le voyage.

Colline de piliers

Le vol est très court entre Beyrouth et Istanbul, et de là un saut de puce suffit à gagner Sşanlıurfa, où Santha et moi établirons notre camp de base pour visiter Harran, la ville des mystérieux « adorateurs d'étoile » sabéens, ainsi que pour retourner à Göbekli Tepe. Notre première cible n'est toutefois aucune de ces deux destinations. Nous nous orientons plutôt vers un site pas encore fouillé qui, selon toute vraisemblance, paraît être aussi vieux que

Göbekli Tepe et qui semble avoir été consacré aux mêmes usages mystérieux. Le nom du site, que j'ai appris lors de mes recherches préparatoires, est Karahan Tepe ; mais le connaître est une chose, trouver le lieu en est une autre.

Il fait une chaleur accablante dans le sud-est de la Turquie au mois de juillet. Notre chauffeur parle anglais, nous n'avons donc aucune difficulté à communiquer avec lui, et il peut à son tour traduire nos questions à ses compatriotes, mais personne sur cette route où les champs irrigués succèdent aux collines arides ne semble avoir la moindre idée de la localisation de Karahan Tepe. D'un autre côté, comment la connaîtraient-ils ? Ce n'est qu'une colline parmi tant d'autres et, au dire de tous, elle se trouve dans un endroit relativement déserté. Nous finissons toutefois par tomber dessus, à environ 15 kilomètres au sud de l'autoroute principale, la E90, et à 65 kilomètres à l'est de Şanlıurfa. C'est là que nous repérons une petite ferme entourée de murs bas et de pauvres champs au bout d'une piste en terre cahoteuse. Le fermier nous désigne une colline à quelques centaines de mètres au nord. Elle est située sur ses terres, nous dit-il, mais il nous invite à aller voir. Il charge son fils adolescent de nous montrer jusqu'où rouler pour nous rapprocher un maximum du site, puis nous descendons de voiture et finissons à pied.

La *tepe* est une crête de calcaire orientée nord-sud et située en haut de pentes raides couvertes d'une terre friable. Une herbe jaune y pousse, sur les flancs est et ouest. Le faîte de la colline se situe 705 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, mais l'ascension depuis l'endroit où nous sommes garés ne dure qu'une cinquantaine de mètres. Très bientôt, nous apercevons déjà les piliers en T caractéristiques que nous avons déjà rencontrés à Göbekli Tepe. Il y en a partout le long de la crête, plusieurs dizaines, certains organisés en cercles, d'autres en rangées apparemment parallèles, mais tous sont profondément enfouis, et seul le haut du « T » émerge du sol.

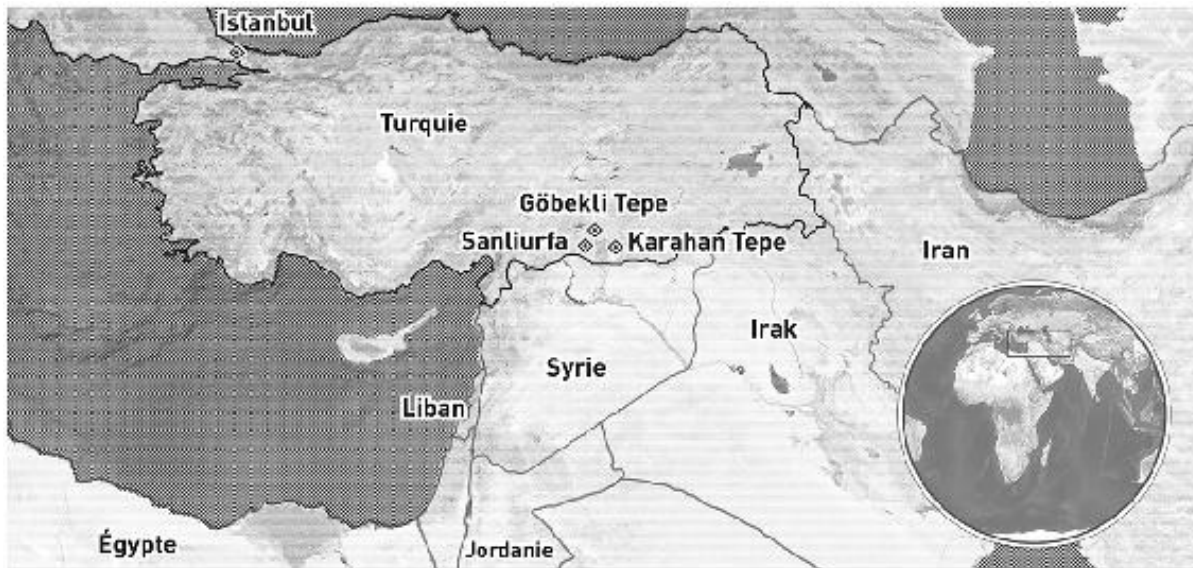


Figure 45

Fait extraordinaire : à part pour confirmer que Karahan Tepe avait le même âge que Göbekli Tepe (c'est-à-dire entre 11 000 et 12 000 ans) et que le site avait été abandonné à peu près à la même période (soit il y a environ 10 200 ans), sans jamais être réinvesti³², presque aucune étude archéologique n'a été conduite ici. Les gens du coin, en revanche, y ont cherché des trésors, et leurs efforts combinés ont permis de mettre au jour – et de casser – nombre de colonnes, dont deux avec des serpents taillés exactement de la même manière que ceux de Göbekli Tepe.

Sur le sommet de la crête, nous trouvons quantité de dépressions semi-sphériques, comme de petits cratères creusés dans la roche. Certains ont des bords très propres et bien définis et mesurent environ 30 centimètres de diamètre pour jusqu'à 15 centimètres de profondeur – même s'il y a aussi des cupules plus grandes ou plus petites. La plupart du temps, ils sont groupés par dix ou plus, parfois en rangées, d'autres fois selon des motifs circulaires ou en spirale – mais de façon tellement aléatoire qu'il est difficile d'en comprendre la logique.

Comme à Göbekli Tepe, il est manifeste que l'extraction des colonnes a été faite sur place, et nous trouvons de nombreux endroits où des rainures parallèles en forme de piliers ont été taillées

dans la roche. L'un des T presque complets encore présents *in situ* mesure 4,5 m de haut, 1,5 m de large et 80 centimètres de profondeur³³. En observant tour à tour cette colonne jamais dressée et la forêt de têtes de pilier émergeant du flanc de la colline, je ne peux m'empêcher de me demander à quoi ressemblerait le site si des fouilles dignes de ce nom étaient entreprises. Göbekli Tepe a déjà réécrit l'histoire de l'humanité, et voici un temple similaire, virginal, pratiquement intact, auquel personne ne semble s'intéresser. Nous trouvons même un fragment brisé en forme de L, appartenant à un bloc taillé avec précision qui formait autrefois une « fenêtre » ou un « sabord » carré – de telles pièces ont été découvertes intactes à Göbekli Tepe. Un berger s'en est sans doute servi de foyer, car il est désormais noirci par la fumée dans un coin abrité près du sommet.

Je ne comprends pas qu'un lieu aussi important que Karahan Tepe, qui aurait tant de choses à nous apprendre, puisse être à ce point ignoré et dédaigné. Je dis souvent, comme à la fin du chapitre précédent, que nous sommes une espèce frappée d'amnésie. J'impute le grand oubli de notre propre passé, les pages blanches de notre mémoire, aux terribles cataclysmes que la Terre a subis depuis la fin de la période glaciaire, mais ici, à Karahan Tepe, la situation me rappelle que nous nous infligeons bien souvent volontairement notre propre stupeur collective – comme s'il ne nous importait plus de savoir d'où nous venons et qui nous sommes réellement.

La maîtrise du passé

Le lendemain, Santha et moi retournons à Göbekli Tepe. Klaus Schmidt est encore vivant, en ce mois de juillet 2014, mais il passe l'été en Allemagne et succombera dans quelques jours à une crise cardiaque.

En son absence, j'aimerais refaire un tour du site. J'aimerais surtout parvenir à revenir de nuit, afin de pouvoir vivre l'expérience de la voûte céleste déployée au-dessus de ce complexe, en espérant que cela m'aidera à comprendre la relation qu'il entretient

tant avec les étoiles qu'avec la terre. Malheureusement, je n'obtiens qu'un douloureux rappel de cette faculté que nous, humains, avons de profaner volontairement les dons précieux que nous ont légués nos ancêtres.

Déjà en 2013, le site était considérablement vandalisé et dégradé par la présence de ce hideux chemin suspendu, mais ce qui s'est passé depuis notre dernière visite est presque indescriptible. Un horrible toit en bois abrite désormais les enceintes mégalithiques, les recouvrant tout entières, et des plateformes imposantes chargées de tonnes de pierres ont été suspendues en dessous pour empêcher la toiture de s'envoler. Ces plateformes, ainsi que les étais qui supportent le toit et les gros panneaux « défense d'entrer » disséminés un peu partout, nous empêchent presque de voir les piliers mégalithiques ou d'en apprécier la beauté profonde et originale, ainsi que la puissance spirituelle.

Ce qu'ont fait les archéologues – naturellement, ils prétendent l'avoir fait pour « protéger » le site – est un travestissement, une abomination, un chef-d'œuvre de mauvais goût, et nous, public, nous trouvons dupés et dépossédés de notre héritage. Je n'arriverai jamais à comprendre la vision de ceux qui ont encastré, mis en cage et emprisonné Göbekli Tepe de la sorte. Je n'imagine même pas ce qui leur est passé par la tête. Et même si le toit est « temporaire », ainsi qu'il l'est pour l'heure annoncé – en attendant sans doute qu'un autre, plus volumineux, le remplace –, cela n'est pas une excuse. Mieux vaut ne pas avoir de toit du tout (le site s'en est très bien passé durant les presque dix-neuf ans depuis le commencement des fouilles) que subir ne serait-ce que cinq minutes cette abomination « temporaire ».

Je doute d'ailleurs beaucoup de ce côté « temporaire ». Il a fallu près d'un an à l'Institut archéologique allemand pour l'installer (ils travaillaient déjà dessus lors de notre précédente visite en septembre 2013), beaucoup d'argent a été dépensé, et je crains qu'il ne soit pas retiré et remplacé par quelque chose de plus approprié à la majesté et au mystère de Göbekli Tepe avant une éternité.

Quant à une visite nocturne, et à mon projet de contempler les étoiles en même temps que les mégalithes qui m'entourent... Quelle blague ! Le toit isole complètement le temple du cosmos. On dirait

presque un acte délibéré et calculé pour minimiser le pouvoir des lieux – comme si quelqu'un s'était soudain réveillé et avait pris conscience de la dangerosité que représentait cet endroit antique à l'encontre de l'ordre établi, de l'effet subversif qu'il pourrait avoir sur le système actuel qui, en contrôlant les esprits – et en partie le passé – permet à la société moderne de rester en ordre.

Les anciens astronomes

Ce soir-là, une fois de retour à notre hôtel, je travaille sur mon ordinateur, parcourant un tas d'articles de recherche concernant Göbekli Tepe que j'ai téléchargés avant de partir. La plupart sont issus de publications académiques, mais l'un d'eux provient de mon propre site Web. Écrit par l'ingénieur agréé et géologue environnemental Paul Burley, je l'ai fait paraître en mars 2013 et ne l'ai pas lu depuis. Je me souviens d'avoir eu, à l'époque, le sentiment qu'il était important, mais je ne me rappelle pas tout de suite pourquoi. Contrairement à aujourd'hui, Göbekli Tepe n'était alors pas au centre de mes préoccupations. À présent que je parcours le papier de Burley à la lumière de tout ce que j'ai pu apprendre depuis mars 2013, son message principal et la raison pour laquelle il compte me font l'effet d'une piqure d'adrénaline.

L'opposition de Klaus Schmidt à toute forme de connexion astronomique à Göbekli Tepe, que j'ai rapidement évoquée au chapitre 1, était fondée davantage sur sa profonde méconnaissance et sa répugnance pour le sujet que sur autre chose. En dépit de l'hostilité du chef archéologue, cependant, nombre de scientifiques ont étudié Göbekli Tepe pour voir si l'une des enceintes, ou les groupes de piliers à l'intérieur, révélaient quelque alignement astronomique évident. Toutes ces études dévoilent dans une belle unanimité que Göbekli Tepe est un site *profondément astronomique*, que ses constructeurs scrutaient les étoiles de près et qu'ils avaient été capables de reproduire leurs observations dans l'alignement des structures au sol.

Permettez-moi d'en donner quelques exemples.

Le Dr Giulio Magli, professeur de physique mathématique à l'école Politecnico di Milano, est aussi l'un des principaux astrophysiciens italiens ; il a conduit des recherches archéoastronomiques sur nombre de monuments et sites anciens de par le monde. En 2013, il a publié un article sur Göbekli Tepe, en se fondant sur des simulations informatiques précises des changements apportés dans le ciel par de longues périodes de précession³⁴ – un phénomène que nous avons déjà exploré. Selon Magli, Sirius, l'étoile que les Égyptiens de l'Antiquité associaient à la déesse Isis, faisait l'objet d'un intérêt tout particulier pour les bâtisseurs de Göbekli Tepe :

En simulant le ciel du X^e millénaire av. J.-C., il est possible de constater qu'un phénomène assez spectaculaire s'est produit au-dessus de Göbekli Tepe à cette période : la « naissance » d'une « nouvelle » étoile, et certainement pas une étoile ordinaire, car il s'agit de la plus lumineuse et du quatrième objet le plus brillant dans le ciel : Sirius. En effet, la précession, à la latitude de Göbekli Tepe, avait placé Sirius sous l'horizon dans les années autour de 15000 av. J.-C. À partir de là, Sirius a commencé à se rapprocher de l'horizon et est redevenue visible, très bas dans le ciel et presque plein sud, aux alentours de 9300 av. J.-C.³⁵

Par la suite, démontre Magli, les points d'élévation de Sirius au-dessus de l'horizon, qui évoluent très lentement au gré de la précession, semblent avoir été « pistés » à Göbekli Tepe par les Enceintes D, C et B. Les azimuts moyens extrapolés dans ces enceintes, pris sur les lignes médianes entre les deux monolithes centraux dans chaque cas, s'alignent avec l'azimut montant de Sirius en 9100 av. J.-C., 8750 av. J.-C. et 8300 av. J.-C.³⁶. « Les structures de Göbekli Tepe, conclut Magli, étaient conçues pour célébrer, puis suivre au cours des siècles, l'apparition d'une étoile “invitée” dans le ciel : Sirius³⁷. »

Le professeur Robert Schoch de l'université de Boston, bien que n'étant pas astronome, a aussi détecté des alignements astronomiques à Göbekli Tepe, et dans la même région du ciel que celle désignée par Magli. Cependant, Schoch aboutit à une conclusion différente quant aux objets stellaires susceptibles d'avoir intéressé les bâtisseurs. « C'est une question délicate », écrit-il avant de suggérer l'hypothèse suivante :

Au matin de l'équinoxe vernal autour de 10000 AEC, avant que le soleil se lève plein est à Göbekli Tepe, les Pléiades, le Taureau et le sommet d'Orion étaient visibles dans la direction indiquée par les pierres centrales de l'Enceinte D, la ceinture d'Orion n'étant

guère plus haute que l'horizon au moment où l'aube poignait (depuis les meilleurs points de vue de la région). Le même scénario s'est joué pour l'orientation des pierres centrales de l'Enceinte C autour de 9500 AEC et de l'Enceinte B autour de 9000 AEC. L'Enceinte A est orientée vers les Pléiades, le Taureau et Orion au matin de l'équinoxe vernal autour de 8500 AEC, mais à cause des changements liés à la précession, la ceinture d'Orion ne s'élevait plus au-dessus de l'horizon avant l'aube. Autour de 8150 AEC, la ceinture d'Orion restait sous l'horizon à l'aube de l'équinoxe vernal. Ces dates correspondent à la chronologie établie pour Göbekli Tepe sur la base de la datation par le carbone 14³⁸.

D'autres non-astronomes, l'auteur Andrew Collins et l'ingénieur agréé Rodney Hale, regardèrent dans la direction opposée à celle retenue par Schoch et Magli, c'est-à-dire vers le nord au lieu du sud, et trouvèrent de solides alignements avec Deneb, l'étoile la plus brillante de la constellation du Cygne. Une fois encore, les alignements s'avèrent suivre les changements dans la position de l'étoile causés par la précession³⁹. L'impression croissante que les constructeurs de Göbekli Tepe accordaient une grande attention aux étoiles et étaient pleinement conscients des effets du mouvement des éléments célestes dû à la précession fut confirmée en janvier 2015 dans un article paru dans la revue *Archeological Discovery*. Les auteurs, Alessandro De Lorenzis et Vincenzo Orofino, font tous deux partie du département de mathématiques et de physique de l'université de Salento, en Italie. Ils conclurent que Collins et Hale avaient raison et que, du côté nord de leurs orientations, « les piliers centraux des enceintes étudiées sont en effet tournés vers l'emplacement de Deneb⁴⁰ ». Lorenzis et Orofino affinèrent les dates données par Collins et Hale, les repoussant d'environ 200 ans, mais convinrent que les changements subtils dans l'orientation des enceintes prouvaient le pistage de la précession⁴¹.

L'astrophysicien Juan Antonio Belmonte observa aussi les caractéristiques astronomiques de Göbekli Tepe. Il remarqua que, parmi les enceintes circulaires, « l'une est dotée de murs presque rectangulaires qui étaient presque parfaitement alignés sur les points cardinaux⁴² ». Inutile de dire que des alignements aussi précis, comme à la Grande Pyramide de Gizeh, en Égypte, n'auraient pas pu être obtenus sans l'usage tout aussi précis d'observations astronomiques.

Belmonte prêta également attention à la « décoration abondante » des piliers en T de Göbekli Tepe, et en conclut qu'ils représentaient peut-être :

d'autres observations astronomiques, comme le croissant et l'étoile, si courants dans les cultures plus tardives du Moyen-Orient. [...] Puis il y a ce que l'on pourrait interpréter comme des représentations totémiques d'animaux, qui, pour poursuivre plus avant la spéculation, pourraient symboliser des constellations telles que le Lion, le Taureau ou le Scorpion.

C'est le bon moment pour revenir sur l'argument de Klaus Schmidt (voir chapitre 1) selon lequel il ne pouvait pas y avoir de « symbole astronomique » à Göbekli Tepe, parce que « les constellations du zodiaque n'ont pas été identifiées avant l'époque babylonienne, soit neuf millénaires après Göbekli Tepe ». Je ne l'ai pas contredit sur ce point lors de mon interview, car j'étais plus intéressé par sa propre opinion sur le site que par le fait d'entamer un débat potentiellement acrimonieux. Il est cependant clair que Belmonte, qui connaît son sujet, ne partage pas le point de vue de Schmidt.

Pas plus d'ailleurs que l'astronome et historien des sciences russe Alexander Gurshtein, qui renvoie les premières identifications et les premiers nommages de constellations – notamment la Grande Ourse – à 20 000 av. J.-C.⁴³, et une connaissance plus détaillée du zodiaque à l'époque de 5600 av. J.-C.⁴⁴.

L'archéoastronome allemand Michael Rappenglück fait référence à des origines du zodiaque encore plus lointaines. Il a identifié une représentation précise de la constellation du Taureau peinte il y a plus de 17 000 ans dans la Salle des Taureaux de la grotte de Lascaux, en France⁴⁵.

Rappenglück souligne qu'il y a quatre événements clés dans l'année : les équinoxes de printemps et d'automne, ainsi que les solstices d'hiver et d'été. Nous avons déjà vu que le « caractère » d'une ère a longtemps été associé à la constellation zodiacale « accueillant » le Soleil lors de l'équinoxe vernal, mais d'autres constellations l'accueillent lors des trois autres positions importantes que sont l'autre équinoxe et les deux solstices. Ainsi, quand un changement d'âge a lieu et qu'une constellation cède la place à la suivante à l'équinoxe vernal, les constellations présentes lors des trois autres « positions » évoluent également.

Je n'ai pas la place d'entrer ici dans les détails, mais l'argumentaire de Rappenglück concernant Lascaux est que toute la constellation du Taureau y est représentée dans l'un des aurochs ou « taureaux » de la Salle des Taureaux, mais aussi par-dessus son épaule, dans un motif caractéristique constitué de six points, les six étoiles visibles des Pléiades, qui forment un élément très reconnaissable du Taureau. De plus, il est possible de dater cette représentation :

Les Pléiades en 15 300 av. J.-C. étaient très proches du point de l'équinoxe d'automne. [...] Les six étoiles de la Salle des Taureaux représentent donc un jalon frappant de précision pour marquer le début de l'automne. [...] L'époque calculée astronomiquement est extraordinairement proche de [celle obtenue par] la datation par le carbone 14 [concernant les activités humaines dans cette partie de la grotte], correspondant à 15 300 av. J.-C.⁴⁶ .

En d'autres termes, Rappenglück fournit d'autres preuves incontestables que nos ancêtres, au moins ceux de l'époque entre 16 000 av. J.-C. et 10 000 av. J.-C. :

reconnaissaient des motifs d'étoiles uniques et extrêmement complexes, incluant la Voie lactée, la Couronne boréale dans la grotte d'El Castillo (Espagne), les Pléiades dans la grotte de Lascaux (France) et les principales constellations du ciel au même endroit⁴⁷ .

Il décrit également un pan de roche dans la grotte de la Tête du Lion (France) qui :

montre l'association d'un motif d'étoiles – Aldébaran dans le Taureau et les Pléiades – et d'un dessin du cycle lunaire au-dessus. Cette œuvre nous vient du solutréen [vers 20 000 à 19 000 av. J.-C.]. Elle montre non seulement une ressemblance remarquable avec la représentation dans la grotte de Lascaux, mais relie également sans équivoque le motif étoilé avec une partie du cycle lunaire⁴⁸ .

La conclusion de Rappenglück, que je résume là aussi de façon considérable, est que :

les chasseurs-cueilleurs du paléolithique regardaient les étoiles et voyaient l'amas ouvert des Pléiades en même temps que la course de la Lune et du Soleil près ou dans la Porte dorée de l'écliptique, il y a 21 000 années⁴⁹ .

La « Porte dorée de l'écliptique » à laquelle Rappenglück fait référence était traditionnellement perçue comme la zone du ciel bordée par les Hyades et les Pléiades (deux amas d'étoiles appartenant à la constellation du Taureau), entre lesquelles passe l'écliptique, comme par une immense « porte » céleste⁵⁰ .

L'« écliptique » est le terme technique pour le « chemin » parcouru par le Soleil dans le ciel. Cela implique donc que le trajet que le Soleil (et la Lune⁵¹) effectue devant les constellations zodiacales était observé, représenté et compris durant le paléolithique, peut-être 10 000 ans *avant* la construction de Göbekli Tepe. C'est pour cette raison que Belmonte insiste sur les travaux de Rappenglück et va même jusqu'à montrer une photo fournie par ce dernier de la représentation du Taureau dans la Salle des Taureaux de Lascaux⁵², quand il fait sa réflexion apparemment impromptue sur les « constellations telles que le Lion, le Taureau ou le Scorpion » qui auraient pu servir d'inspiration aux animaux « totémiques » représentés à Göbekli Tepe.

En résumé, pour Belmonte, Göbekli Tepe offre la preuve que :

une société de chasseurs-cueilleurs complètement inconnue et vieille de plus de 11 000 ans cherchait à créer des structures monumentales liées au ciel. Ce groupe de sanctuaires, sans doute construits l'un après l'autre et même l'un sur l'autre, a peut-être été utilisé pendant des siècles, voire des millénaires, pour cartographier le ciel. Cependant, pour des raisons qui nous sont inconnues, les bâtisseurs ont délibérément enterré les structures, créant ainsi les conditions ayant contribué à leur excellent état de conservation en dépit de leur grande ancienneté⁵³.

Les autochtones de la région de Göbekli Tepe étaient sans doute des chasseurs-cueilleurs – et même des chasseurs-cueilleurs complètement inconnus ! Mais je soutiens depuis le début de cet ouvrage que leur soudaine entreprise d'architecture monumentale spectaculaire, suivie de près par leur « invention » tout aussi spectaculaire de l'agriculture, est très étrange. En réalité, ce presque inexplicable « grand bond en avant » nécessite un éclairage cohérent que l'architecture actuelle n'a pu encore fournir. L'hypothèse que nous explorons ici, et qui, je pense, pourrait expliquer ces anomalies, est que les survivants d'une civilisation perdue ayant déjà maîtrisé l'agriculture et sachant tout ce qu'il y avait à savoir sur l'architecture mégalithique s'étaient installés parmi les chasseurs-cueilleurs de Göbekli Tepe à la suite du cataclysme du Dryas récent et leur avaient enseigné certaines de leurs compétences.

Et voilà qu'en plus de l'architecture et de l'agriculture, nous devons à présent prendre en compte la maîtrise de l'astronomie. À première

vue, si les travaux de Belmonte, Collins, Hale, Schoch, Magli et autres confirment que des astronomes compétents ont dû être à l'œuvre à Göbekli Tepe, rien ne nous permet d'affirmer que le degré de connaissance manifesté dans l'alignement des piliers et des enceintes était nécessairement celui d'une « civilisation » sophistiquée. Nous avons vu, grâce aux recherches de Gurshtein et Rappenglück, que des observations attentives du ciel, et l'identification de constellations que nous reconnaissons encore aujourd'hui, datent du néolithique et au-delà, avec les peintures rupestres de 20 000 ans et plus. Ainsi, l'expression d'un tel savoir à Göbekli Tepe ne doit pas nous étonner outre mesure.

Mais supposons qu'il y ait eu autre chose – quelque chose que les chasseurs-cueilleurs, si futés fussent-ils, n'auraient pas pu savoir sous quelque circonstance que ce soit.

C'est à cause de ce « quelque chose » d'indéfinissable que les travaux de Paul Burley m'ont fait l'effet d'une piqûre d'adrénaline quand j'ai relu son article dans ma chambre d'hôtel de Şanlıurfa, en juillet 2014.

Énigme néolithique

L'article de Burley est intitulé « Göbekli Tepe : Des temples communiquant une ancienne géographie cosmique. » Il l'a écrit en juin 2011, je l'ai rencontré au Congrès sur la Précession et le Savoir antique de Sedona, Arizona, en septembre de la même année, nous avons échangé quelques e-mails courant 2012 et, en février 2013, il m'a demandé de lire son article qui, disait-il, concernait « la preuve d'un zodiaque sur l'un des piliers de Göbekli Tepe ». Je l'ai lu, avant de répondre que je le trouvais « très convaincant et intéressant, avec de multiples conséquences d'importance », puis je lui ai dit que j'aimerais le publier dans la rubrique « Articles » de mon site. Paul a accepté et la mise en ligne a eu lieu le 8 mars 2013⁵⁴. Il y figure encore, via l'URL disponible en note.

Je me rends compte, à présent que je relis cet article dans ma chambre d'hôtel de Şanlıurfa, que « de multiples conséquences d'importance » était bien en deçà de la vérité. Mais je n'ai visité

Göbekli Tepe pour la première fois qu'en septembre 2013, date à laquelle j'avais clairement oublié l'essentiel de l'argumentation de Burley, qui se concentrait presque exclusivement sur l'Enceinte D et ce même pilier n° 43 qui m'a tant intéressé sur place. Mon intérêt avait été attisé par l'hypothèse de Belmonte selon laquelle le relief du scorpion près de la base (qui était alors dissimulé par les gravats que Schmidt avait refusé de me laisser déplacer) pouvait être une représentation de la constellation zodiacale du Scorpion. C'était donc une erreur de ma part de ne pas relire l'article de Burley concernant une évocation du zodiaque sur ce même pilier avant ma visite. Mais l'erreur est humaine, nous en commettons tous et nous oublions tous certaines choses, et même si j'avais souligné, au cours de notre correspondance six mois plus tôt, les « conséquences d'importance » qu'aurait la découverte de Burley, cela m'était complètement sorti de la tête au moment de ma visite du mois de septembre 2013.

Voici sa conclusion :

L'un des piliers de calcaire [de l'Enceinte D] comporte un bas-relief sur la partie supérieure de l'un de ses côtés. On y voit un oiseau aux ailes déployées, deux plus petits oiseaux, un scorpion, un serpent, un cercle, et plusieurs lignes onduleuses et dessins ressemblant à des cordes. Au premier regard, cette ménagerie lithographiée semble n'être qu'un salmigondis d'animaux et de figures géométriques disposées au hasard pour combler le gros côté d'un pilier.

La clé de cette énigme du néolithique précoce est le cercle situé au centre de la scène. Il m'a immédiatement évoqué le Père cosmique – le Soleil. Les autres indices sont le scorpion regardant le Soleil, et le gros oiseau semblant tenir l'astre entre ses ailes déployées. En fait, la représentation du Soleil semble être placée précisément sur l'écliptique par rapport à la constellation du Scorpion, même si le scorpion du pilier n'occupe que la partie ouest, la tête, de notre conception moderne de cette constellation. En l'état, le symbole du Soleil est situé aussi près du centre galactique qu'il peut l'être sur l'écliptique au moment où elle croise le plan galactique.

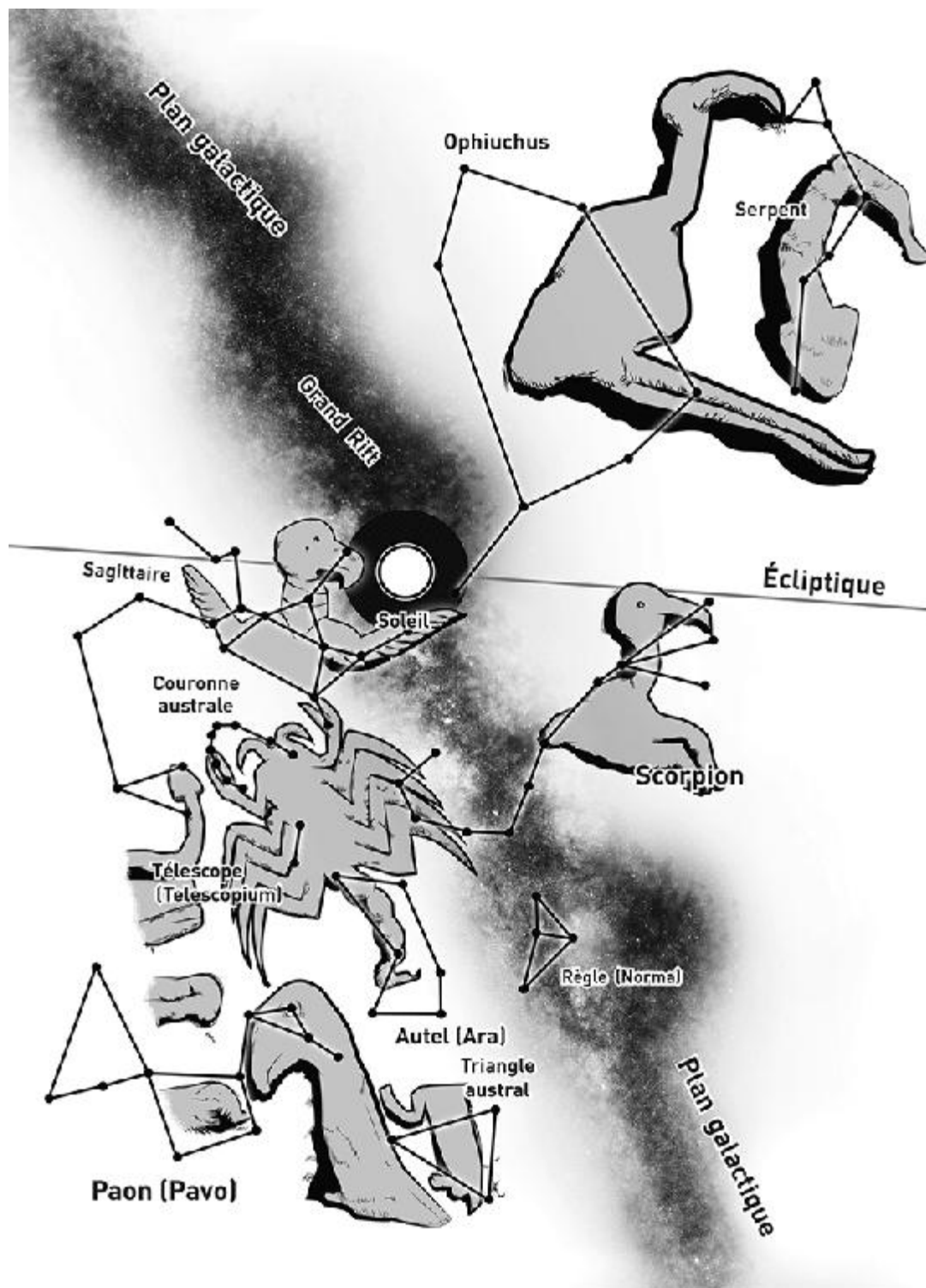


Figure 46 : L'imagerie céleste du pilier 43.

Restez avec moi encore un peu, et je vais tout vous expliquer. En attendant, poursuivons la lecture de l'article de Burley, car sa déclaration suivante est vraiment celle qui a su capter toute mon attention :

Le plus important ici est que, pour une raison inconnue, les bâtisseurs de Göbekli Tepe ont construit un temple soulignant apparemment une période située 11 600 ans dans leur avenir. Pourtant, cette scène est volontaire. Le symbolisme est clair et en accord avec de nombreuses mythologies décrivant précisément le même événement – se déroulant précisément à l'époque où nous vivons !

Burley présente ensuite un graphique « illustrant le croisement du plan galactique de la Voie lactée près du centre de la galaxie, à proximité de plusieurs constellations familières ». Une deuxième illustration montre la même chose avec, en outre, les anciennes constellations représentées sur le pilier :

Voyez comme les ailes déployées, le soleil, les pattes d'oiseau et le serpent semblent tous être orientés afin de mettre en évidence le parcours du soleil le long de l'écliptique. [...] La similitude entre ce bas-relief et le croisement de l'écliptique et de l'équateur galactique au centre de la Voie lactée est difficile à nier, ce qui renforce la possibilité que les humains de l'époque aient reconnu et reproduit la précession des équinoxes plusieurs milliers d'années avant la date généralement admise par les spécialistes. [...] Göbekli Tepe fut bâti telle une sphère symbolique communiquant une compréhension très ancienne du monde et de la géographie cosmique. Pourquoi ce savoir a été intentionnellement enfoui peu après reste un mystère.

Je ne comprends pas du premier coup tout ce que Burley explique, mais j'en saisis suffisamment pour m'intéresser sérieusement à la question. Par chance, je dispose sur mon ordinateur d'un logiciel d'astronomie – Stellarium – capable de simuler les ciels ancestraux en tenant compte de la précession. Plus important encore, le programme peut me montrer le ciel à notre époque tout en me permettant de remonter jour après jour, mois après mois, d'aller et de venir dans le temps à ma guise, de zoomer pour inspecter n'importe quel élément précis qui pourrait m'intéresser. La plupart du temps, j'étudie les ciels anciens plutôt que l'actuel, mais ce soir c'est sur le nôtre que je dois me pencher.

Ou plutôt, pas exactement sur le nôtre de juillet 2014, alors que je suis assis devant mon écran à Şanlıurfa, mais sur celui d'il y a dix-huit mois, lors du solstice d'hiver du 21 décembre 2012 – le fameux « dernier jour » (qui s'est écoulé sans un gémissement, et encore moins une détonation) du célèbre calendrier maya.

Message sur un pilier ?

Voici ce que je sais déjà en ouvrant Stellarium sur mon ordinateur. Lorsque Paul Burley dit que le Soleil représenté sur la colonne de Göbekli Tepe est « aussi près du centre galactique qu'il peut l'être sur l'écliptique », et quand il insiste également sur le fait que le Scorpion est impliqué, je sais qu'il ne peut faire référence qu'à une époque : celle de l'année 2000, plus ou moins 40 ans (soit entre 1960 et 2040). Le grand ruban d'étoiles et de nuages de poussière interstellaire s'arquant au firmament et que nous appelons la Voie lactée, et qui est en réalité notre galaxie vue de côté, est traversé par l'écliptique – c'est-à-dire par le cheminement apparent du Soleil dans le ciel – deux fois par an. L'un de ces immenses échangeurs galactiques se situe au nord, entre les constellations des Gémeaux et du Taureau ; à notre époque, le Soleil se trouve là lors du solstice d'été de l'hémisphère Nord, soit autour du 21 juin. Le deuxième échangeur se situe au sud, entre les constellations du Sagittaire et du Scorpion, et à notre époque le Soleil se trouve là lors du solstice d'hiver de l'hémisphère Nord, c'est-à-dire autour du 21 décembre.

Le lecteur se rappellera qu'à cause de la précession, nous avons depuis la Terre l'impression que les constellations « accueillant » le Soleil lors des quatre moments clés de l'année – les deux équinoxes et les deux solstices – se déplacent très lentement le long de la ceinture zodiacale, le Soleil passant 2 160 ans « dans » chaque constellation avant de passer complètement à la suivante. Lorsque cela se produit à l'équinoxe, cela se produit également aux trois autres points clés. C'est d'ailleurs un bon exercice d'imaginer un cercle représentant l'écliptique – c'est-à-dire le parcours annuel du Soleil – et de tracer les limites, à intervalles réguliers le long de la circonférence de ce cercle, des douze constellations du zodiaque. À présent, plaçons quatre flèches disposées de manière à former une croix à l'intérieur du cercle. Là où chaque extrémité touche le rebord du cercle se trouve l'un des points clés du Soleil – l'équinoxe de printemps (21 mars), le solstice d'été (21 juin), l'équinoxe d'automne (21 septembre) et le solstice d'hiver (21 décembre) de l'hémisphère Nord. À notre époque, les constellations accueillant le Soleil en ces quatre points sont les Poissons pour l'équinoxe de mars, les

Gémeaux pour le solstice de juin, la Vierge pour l'équinoxe de septembre et le Sagittaire pour le solstice de décembre.

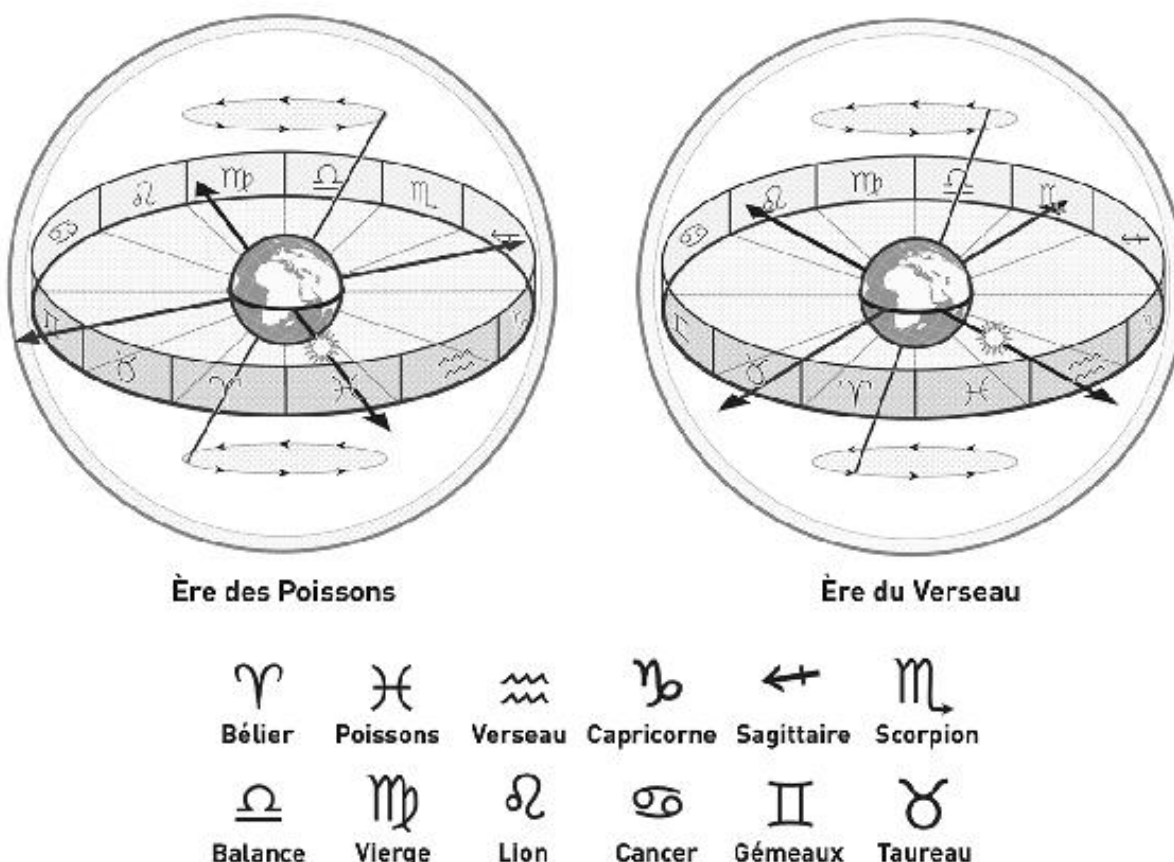


Figure 47 : Ère des Poissons/Ère du Verseau

Cependant, la précession a pour effet de faire pivoter très lentement les rayons de la croix. Nous approchons actuellement de la fin de l'« Ère des Poissons » (c'est-à-dire des 2 160 années durant lesquelles les Poissons accueillent le Soleil lors de l'équinoxe vernal) et la pointe de la flèche qui indique les Poissons entrera bientôt dans le Verseau (d'où la chanson, « nous vivons à l'aube de l'ère du Verseau »). Mais la croix étant d'une certaine manière soudée afin de former une seule unité, tous ses rayons se déplaceront en même temps que l'équinoxe de mars basculera des Poissons au Verseau, si bien que le solstice d'été passera des Gémeaux au Taureau, l'équinoxe d'automne de la Vierge au Lion et le solstice d'hiver du Sagittaire au Scorpion.

J'aimerais autant que faire se peut éviter toute complication inutile, mais revenons-en à présent à la Voie lactée qui, comme nous l'avons vu, est traversée par la route du Soleil deux fois dans l'année. Rappelez-vous que chacun de ces croisements désigne une paire de constellations zodiacales de part et d'autre de la Voie lactée, formant en réalité les piliers de deux portes célestes par lesquelles s'étend la « route » de la Voie lactée – les Gémeaux et le Taureau au nord (le Soleil se trouvant actuellement dans la maison des Gémeaux au solstice d'été), le Sagittaire et le Scorpion au sud (le Soleil se trouvant actuellement dans la maison du Sagittaire au solstice d'hiver). *La relation entre ces deux paires de constellations zodiacales et la Voie lactée n'est pas modifiée par la précession et NE VARIE JAMAIS.* Les Gémeaux et le Taureau marqueront toujours la « porte » nord de la Voie lactée, le Sagittaire et le Scorpion indiqueront toujours la « porte » sud de la Voie lactée.

Des deux, cependant, c'est la porte Sagittaire-Scorpion qui est la plus importante, car il se trouve que la partie de la Voie lactée vue à travers cette porte lorsque nous contemplons le ciel nocturne forme le centre et le cœur de notre galaxie. De plus, s'agissant du centre de la galaxie, où se trouve, comme le pensent aujourd'hui les astronomes, un trou noir gigantesque – « un objet hyperdense d'où même la lumière ne peut s'échapper⁵⁵ » – il y a un bulbe considérable précisément dans cette zone. Enfin, et surtout, au milieu de ce fameux « bulbe galactique » se trouve une autre particularité absolument caractéristique que les astronomes appellent le Grand Rift, qui figure en bonne place dans nombre de mythes anciens⁵⁶ et qui est créé par un chevauchement de nuages de poussière moléculaire non lumineux.

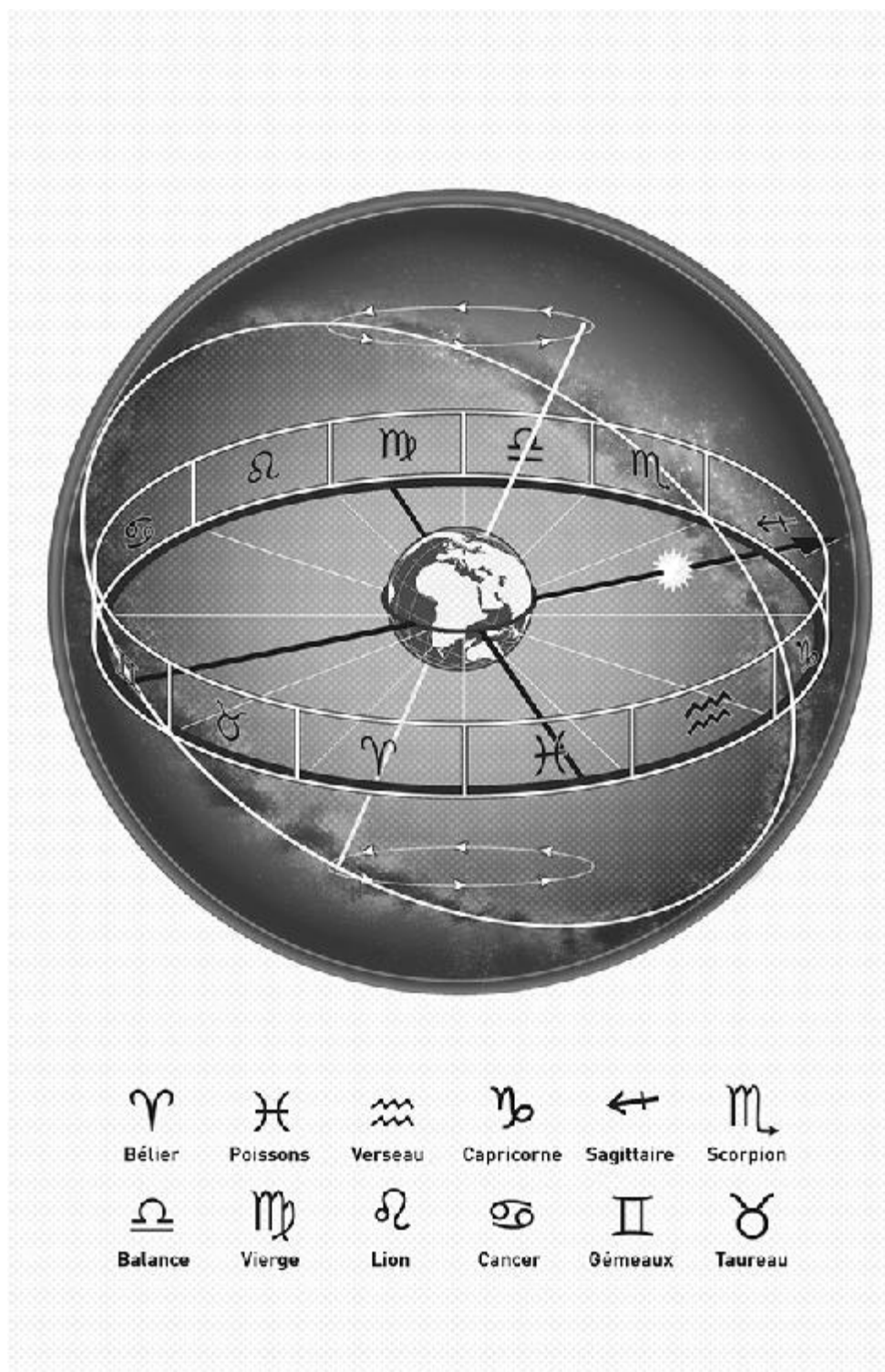


Figure 48 : Les portes célestes : Sagittaire/Scorpion à droite, avec le Soleil actuellement dans la maison du Sagittaire lors du solstice d'hiver ; et Gémeaux/Taureau à gauche, avec le Soleil actuellement dans la maison des Gémeaux lors du solstice d'été.

En conséquence de la précession, le Soleil au solstice d'été est actuellement présent dans la maison du Sagittaire ; ainsi, vu de la Terre, il semble « viser » le centre de la galaxie. La dernière fois que ce grand alignement céleste de la Terre, du Soleil au solstice d'été et du centre de la galaxie est survenu remonte à un cycle de précession plein, soit 25 920 ans en arrière, et la prochaine fois surviendra dans un cycle de précession complet, soit dans 25 920 ans. En d'autres termes, nous vivons une époque particulièrement spéciale, presque unique, en matière de symbolisme cosmique et astronomique. Je développerai l'aspect symbolique au cours du prochain chapitre, et j'expliquerai notamment pourquoi le solstice d'hiver importe tant, mais je pense d'abord nécessaire d'éclaircir un autre point.

Si, hypothétiquement, une civilisation antique souhaitait déployer son savoir des mouvements et changements réguliers du ciel afin d'attirer l'attention sur un instant précis du cours du temps – possibilité que nous avons envisagée avec les monuments de Gizeh –, alors les ères de précession, bien qu'utiles, ne sont pas suffisamment précises pour nous indiquer les dates exactes. Après tout, la configuration globale de chaque ère de précession reste identique pendant 2 160 ans. Si nous cherchons un peu plus de précision, nous allons devoir trouver un événement céleste de la période sur laquelle nous souhaitons attirer l'attention qui a) soit un objet de la précession, et b) se déroule dans un laps de temps bien plus court qu'une ère de précession entière de 2 160 ans.

Un tel événement se déroule actuellement. Il s'agit de l'arrivée du Soleil au solstice d'hiver dans la porte sud de la Voie lactée, entre le Sagittaire et le Scorpion, où il pointe directement le centre de la galaxie. Il subsiste certaines imprécisions, dues notamment à la largeur du disque solaire et à la durée de la période durant laquelle nous pouvons dire qu'il est précisément aligné avec le centre de la Voie lactée quand on l'observe depuis la Terre, mais il ne s'agit plus de 2 160 ans. L'alignement exact avec le centre de la galaxie désigne une amplitude de 80 années à peine, et nous resterons dans cet intervalle pendant encore 25 ans environ.

Cela pose une situation intéressante par rapport au message du pilier 43 de Göbekli Tepe, car si Paul Burley ne se trompe pas, les

reliefs sur cette colonne se servent du langage symbolique pour représenter le Soleil au solstice d'hiver dans la porte sud de la Voie lactée, entre le Sagittaire et le Scorpion.

En d'autres termes, ces bas-reliefs désignent notre époque.
Ils s'adressent à nous.

Chapitre 15

Le Lieu de la Création

Alors que je suis assis dans ma chambre d'hôtel de Sşanlıurfa, en juillet 2014, et que je fais tourner les ciels sur mon écran d'ordinateur, je suis de plus en plus convaincu que Paul Burley a eu une intuition géniale au sujet de la scène représentée sur le pilier 43 de Göbekli Tepe. Le ton de l'article de Burley était relativement prudent – manquant presque d'assurance. Comme nous l'avons vu au chapitre 14, il affirme que « la représentation du Soleil semble être placée précisément sur l'écliptique par rapport à la constellation du Scorpion ». Il évoque la proximité de « plusieurs constellations familières ». Et il attire notre attention sur le gros oiseau – le vautour –, qui semble « tenir le soleil entre ses ailes déployées ». Il n'indique pas quelle constellation le vautour représenterait selon lui, mais les illustrations qu'il utilise pour asseoir son argument montrent à l'évidence qu'il penche pour celle du Sagittaire ¹.

Nous avons déjà vu que l'identification des constellations remontait à l'ère glaciaire, certaines ayant été représentées dans ces temps lointains sous des formes encore reconnaissables aujourd'hui. Nous retenons du dernier chapitre les travaux de Michael Rappenglück sur la constellation du Taureau, peinte à Lascaux il y a quelque 17 000 ans sous la forme d'un aurochs (une ancienne espèce de bœuf) portant les six étoiles visibles des Pléiades sur l'épaule.

Reconnaître une continuité aussi surprenante dans la façon dont les constellations sont représentées ne signifie pas que toutes celles que nous connaissons aujourd'hui ont toujours été symbolisées de la

même manière par toutes les cultures de l'histoire. C'est même très loin d'être le cas. Les constellations sont sujettes à des changements parfois radicaux selon les figures imaginaires que les différents peuples choisissent de projeter sur le ciel. Par exemple, la constellation mésopotamienne du Taureau et la nôtre partagent l'amas des Hyades au niveau de la tête, mais sont à part ça très différentes². De même, la constellation mésopotamienne de l'Arc et la Flèche est construite à partir des étoiles que nous appelons Argo et Canis Major, avec l'étoile Sirius à la pointe de la flèche. Les Chinois ont également une constellation de l'Arc et la Flèche conçue à partir d'à peu près les mêmes étoiles, mais la flèche est plus courte et Sirius ne représente plus la pointe, mais la cible³.

Même lorsque les limites d'une constellation restent les mêmes d'une culture à l'autre, la façon de les percevoir peut être très différente. Ainsi, les Égyptiens de l'Antiquité connaissaient notre Grande Ourse, mais elle représentait pour eux la patte avant d'un taureau. Ils visualisaient la Petite Ourse (Ursa Minor) sous la forme d'un chacal. Leur constellation du Cancer était un scarabée. Celle du Dragon était alors un hippopotame avec un crocodile sur le dos⁴.

Rien ne s'oppose donc, par principe, à ce que notre Sagittaire (« l'Archer ») – que nous représentons sous la forme d'un centaure bandant un arc – ait alors été perçu par les constructeurs de Göbekli Tepe comme un vautour aux ailes déployées.

Je passe des heures sur Stellarium à naviguer entre les ciels de 9600 av. J.-C. et celui de notre époque, me concentrant sur la région entre le Sagittaire et le Scorpion – la région qui, selon Burley, serait dessinée sur le pilier 43 – pour observer la relation entre le Soleil et ces constellations à l'arrière-plan.

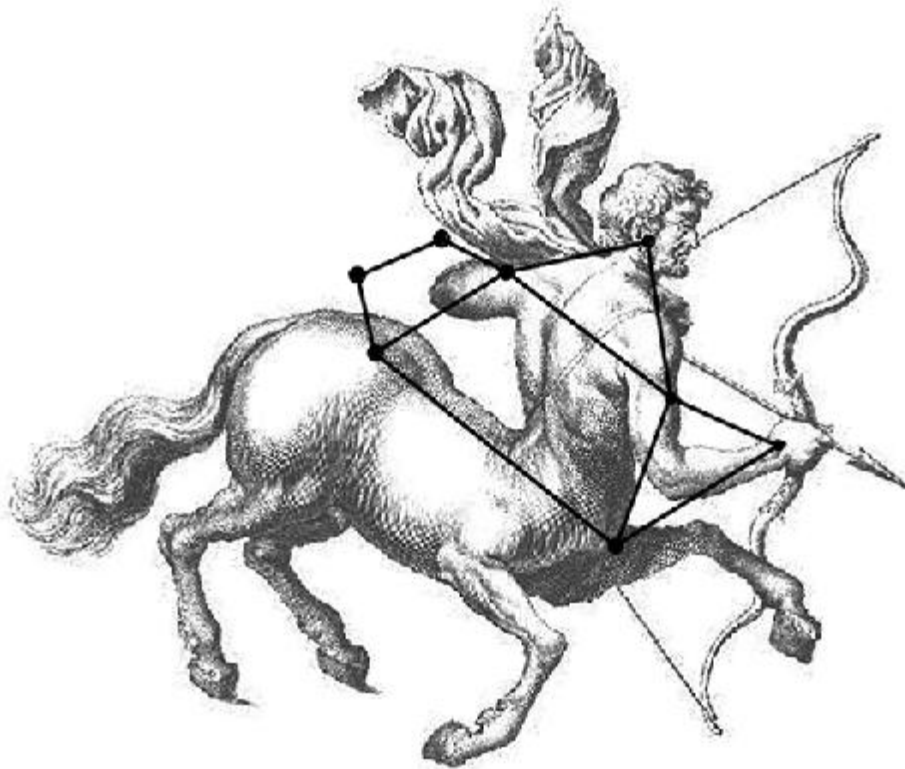
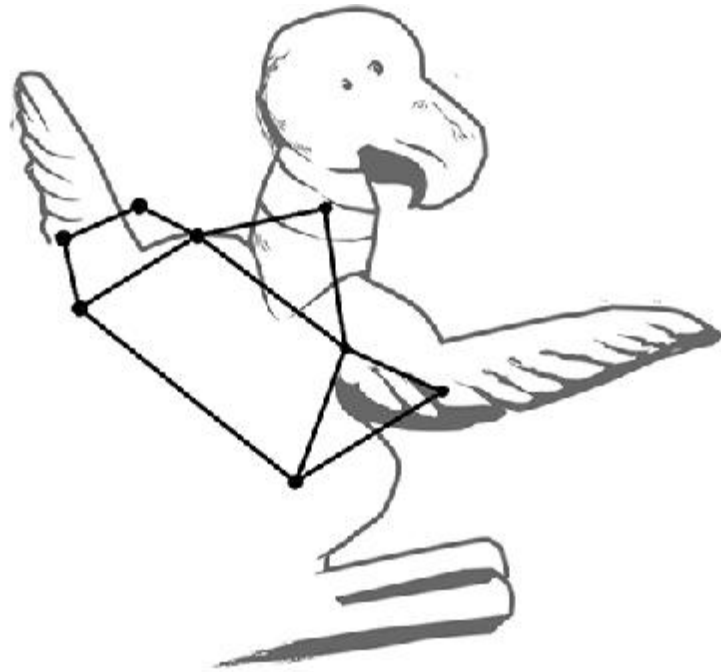


Figure 49 : Un vautour aux ailes déployées représente de façon bien plus évidente, intuitive et ressemblante qu'un archer l'astérisme de la « Théière », lumineux et central au sein de la constellation du Sagittaire.

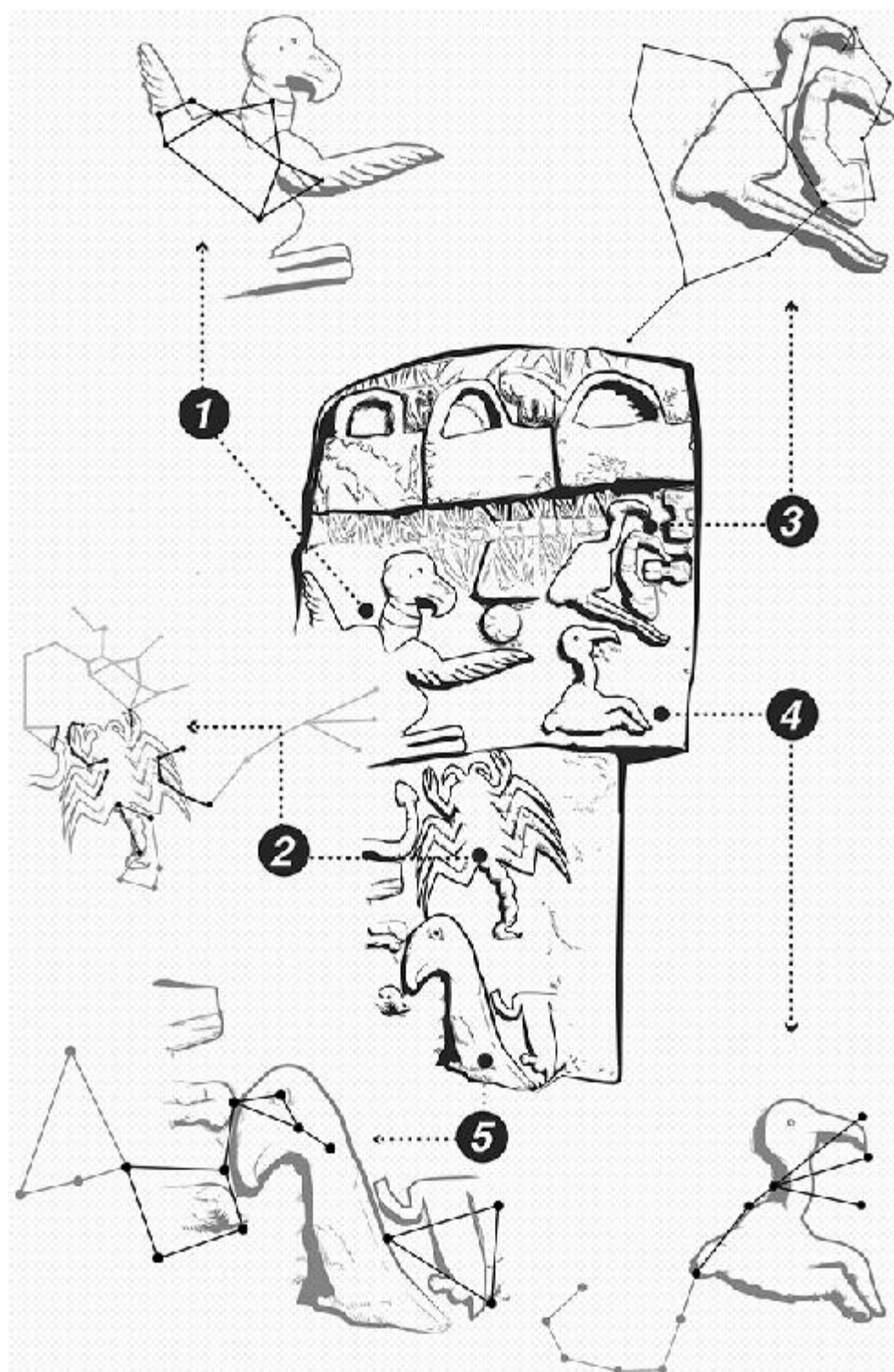


Figure 50 : Le Sagittaire et les constellations voisines telles qu'interprétées sur le pilier 43.

La première chose qui me saute aux yeux est qu'un vautour aux ailes déployées ferait une *excellente* représentation du Sagittaire ; en réalité, il s'agit même d'une manière bien plus évidente, intuitive et ressemblante de représenter la partie centrale de cette constellation que le centaure/archer que nous avons hérité des Mésopotamiens et des Grecs. Cette partie centrale du Sagittaire (sans les pattes et la queue du centaure) se trouve contenir toutes les étoiles les plus brillantes et forme l'astérisme aisément reconnaissable souvent appelé la « Thérière » par les astronomes aujourd'hui – elle évoque en effet une thérière moderne, avec une poignée, un couvercle pointu et un bec. La poignée et le bec peuvent aussi effectivement être considérés comme les ailes déployées d'un vautour, tandis que le « couvercle » pointu deviendrait le cou et la tête de l'oiseau. C'est l'aile devant le vautour – le bec de la thérière – que Burley voit « tenir le Soleil », représenté par le disque en évidence au milieu de la scène du pilier 43.

Mais le vautour et le Soleil ne sont que deux aspects de l'imagerie complexe de la colonne. En dessous et légèrement à droite de l'oiseau se trouve un scorpion. Au-dessus et à droite du charognard se trouve un deuxième volatile au long cou en forme de faucille ; un serpent à la large tête triangulaire est blotti en boule contre lui. Un troisième oiseau au nez crochu, mais plus petit, avec un air d'oisillon, est placé devant ces deux représentations – une nouvelle fois à droite du vautour, juste devant son aile avant étendue. Sous le scorpion apparaissent la tête et le long cou d'un quatrième oiseau. À côté du scorpion se trouve un autre serpent, dressé.

Si je suis de plus en plus convaincu par les conclusions de Burley, même s'il n'en déduit pas grand-chose dans son article, c'est que ces figures, moyennant quelques ajustements mineurs, peuvent se calquer de façon intrigante sur d'autres constellations autour du Sagittaire/vautour supposé.

D'abord et avant tout, il y a le scorpion en bas et légèrement à droite du vautour, dans lequel nous avons déjà remarqué une ressemblance évidente avec la constellation du Scorpion, voisine du Sagittaire. Sa posture et sa position sont erronées – nous y reviendrons dans un instant –, mais il est bien là, et sa queue

correspond à celle de la constellation que nous identifions aujourd'hui comme le Scorpion.

Deuxièmement, il y a le gros oiseau au-dessus et à droite du vautour, avec le corps enroulé d'un serpent blotti contre lui. Ces deux images sont à la bonne place et leur mariage évoque la constellation que nous appelons Ophiuchus, ou Serpenteaire, qui tient le serpent, et celle du Serpent, que tient Ophiuchus.

Troisièmement, tout de suite à droite de l'aile avant déployée du vautour se trouve un autre oiseau, plus petit, peut-être un oisillon, au bec crochu. J'ai écrit à Burley à ce sujet, ainsi qu'à celui de la position et de l'orientation erronées du scorpion par rapport à la constellation moderne, et après quelques échanges nous sommes arrivés à une solution. Les limites des constellations, comme s'en souviendra le lecteur, ne sont pas nécessairement les mêmes selon les cultures et les époques, et il est évident qu'il y a eu une évolution dans le temps des frontières de celle-ci. L'oisillon du pilier 43 semble avoir formé sa propre constellation aux yeux des astronomes de Göbekli Tepe – une constellation accueillant plusieurs étoiles importantes que nous attribuons aujourd'hui au Scorpion. Le bec crochu de l'oisillon est positionné correctement, et son corps a la bonne forme pour correspondre à la tête et aux pinces du Scorpion⁵.

Quatrièmement, près du scorpion du pilier 43 se trouve un serpent, et en dessous apparaissent le chef et le long cou d'un autre oiseau, à la droite duquel se situe une silhouette anthropomorphe dépourvue de tête. Le serpent correspond à la queue du Sagittaire (comme nous l'avons vu, le vautour semble n'être composé que de la partie centrale du Sagittaire – la Théière – laissant le reste de la constellation disponible à d'autres usages). Les meilleurs prétendants pour l'oiseau et l'étrange petite silhouette anthropomorphique à sa droite sont des parties des constellations que nous appelons aujourd'hui le Paon et le Triangle austral. Le reste du Paon pourrait se retrouver sur d'autres représentations sur la même colonne, à la gauche de l'oiseau.

Comme pour le Sagittaire, des éléments de la constellation moderne du Scorpion ont été redéployés dans d'autres constellations anciennes reproduites sur le pilier 43. Seule la queue de notre Scorpion est au bon endroit pour correspondre au scorpion

du pilier 43, et sa tête est tournée vers la droite, alors que celle de Göbekli Tepe est orientée vers la gauche. Le scorpion de la colonne est en outre situé sous le vautour, alors que le Scorpion moderne est une très grosse constellation parallèle à celle du Sagittaire. Pour résoudre notre problème, je suppose que le scorpion du pilier 43 est une association de la queue de la constellation actuelle du Scorpion (les pattes de droite de celui de la colonne), une partie inusitée de l'astérisme de la « Thérière » du Sagittaire (la pince droite du scorpion de la colonne) et des constellations que nous nommons l'Autel, le Télescope et la Couronne australe (respectivement la queue, les pattes de gauche et la pince gauche du scorpion de la colonne). Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, les pinces et la tête du Scorpion actuel ont été récupérées pour former l'oisillon au bec crochu.

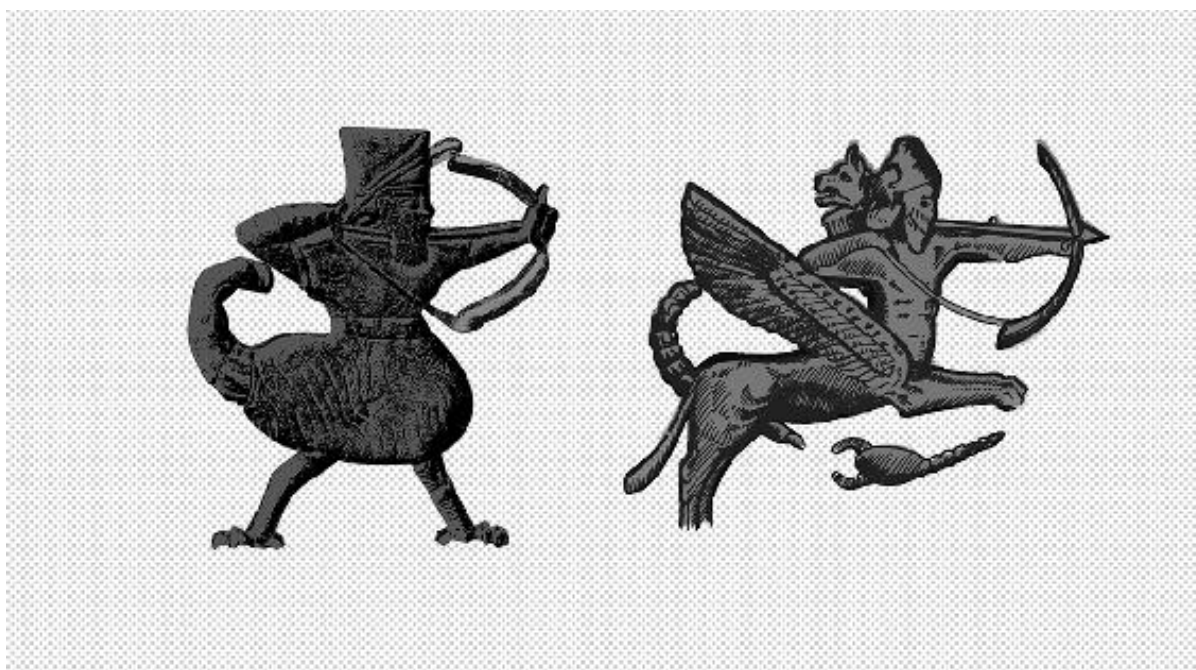


Figure 51 : Les silhouettes de Sagittaire en homme-scorpion sont souvent représentées sur les kudurrus babyloniennes (à gauche) avec des pattes et des pieds d'oiseau, renforçant l'identification du vautour du pilier 43 avec le Sagittaire. Dans d'autres représentations mésopotamiennes (droite), nous voyons un deuxième scorpion sous le corps du Sagittaire, occupant une position similaire à celle du scorpion du pilier 43.

La question de la relation entre les constellations modernes du Scorpion et du Sagittaire et le scorpion et le vautour représentés sur le pilier 43 prend une tout autre signification quand on se rappelle

que, sur d'anciennes figures astronomiques, le Sagittaire est dépeint non seulement comme un centaure – un homme-cheval –, mais aussi comme un homme-cheval doté d'une queue de scorpion, ou parfois simplement comme un hybride entre homme et scorpion⁶. Sur les *kudurrus* babyloniennes (souvent appelées pierres de frontière, bien qu'il soit vraisemblable que leur fonction ait été mal comprise⁷), une silhouette d'homme-scorpion bandant un arc et « identifiée de façon universelle avec l'archer Sagittaire⁸ » apparaît régulièrement. Ce qui scelle un peu plus l'identification du Sagittaire avec le vautour du pilier 43 est que ces silhouettes d'homme-scorpion trouvées sur les *kudurrus* babyloniennes sont souvent représentées avec des pattes et des pieds d'oiseau⁹. De plus, sur certaines images, un deuxième scorpion apparaît sous le corps – c'est-à-dire sous l'astérisme de la Thémis – du Sagittaire¹⁰, rappelant la position du scorpion sur la colonne (voir figures 50 et 51).

En prenant tout cela en compte, il me semble qu'il peut difficilement s'agir d'une simple « coïncidence ». La manière dont certaines constellations devaient être représentées a ainsi été suggérée à Göbekli Tepe il y a presque 12 000 ans ; l'idée qu'un scorpion devait se trouver dans cette région du ciel a été transmise, évoluant au fil du temps mais perdurant pendant des millénaires jusqu'à trouver des vestiges reconnaissables dans l'iconographie astronomique babylonienne, pourtant bien plus tardive. Mais étant donné les liens étroits entre la Mésopotamie antique, ses cités antédiluviennes, ses Sept Sages et les survivants de l'inondation s'étant échoués dans leur Arche près de Göbekli Tepe, cela n'a finalement rien d'étonnant.

Reste enfin le mystère des trois « sacs » ou « seaux » de la partie supérieure du pilier 43 qui ont attiré mon attention lors de ma première visite au temple et que nous avons abordé au chapitre 1. Comme l'a fait remarquer l'astronome Giulio Magli, ces : « trois “sacs” sont très semblables aux trois “maisons dans le ciel” que l'on retrouve dans les traditions des *kudurrus* babyloniennes (beaucoup !) plus tardives¹¹. »

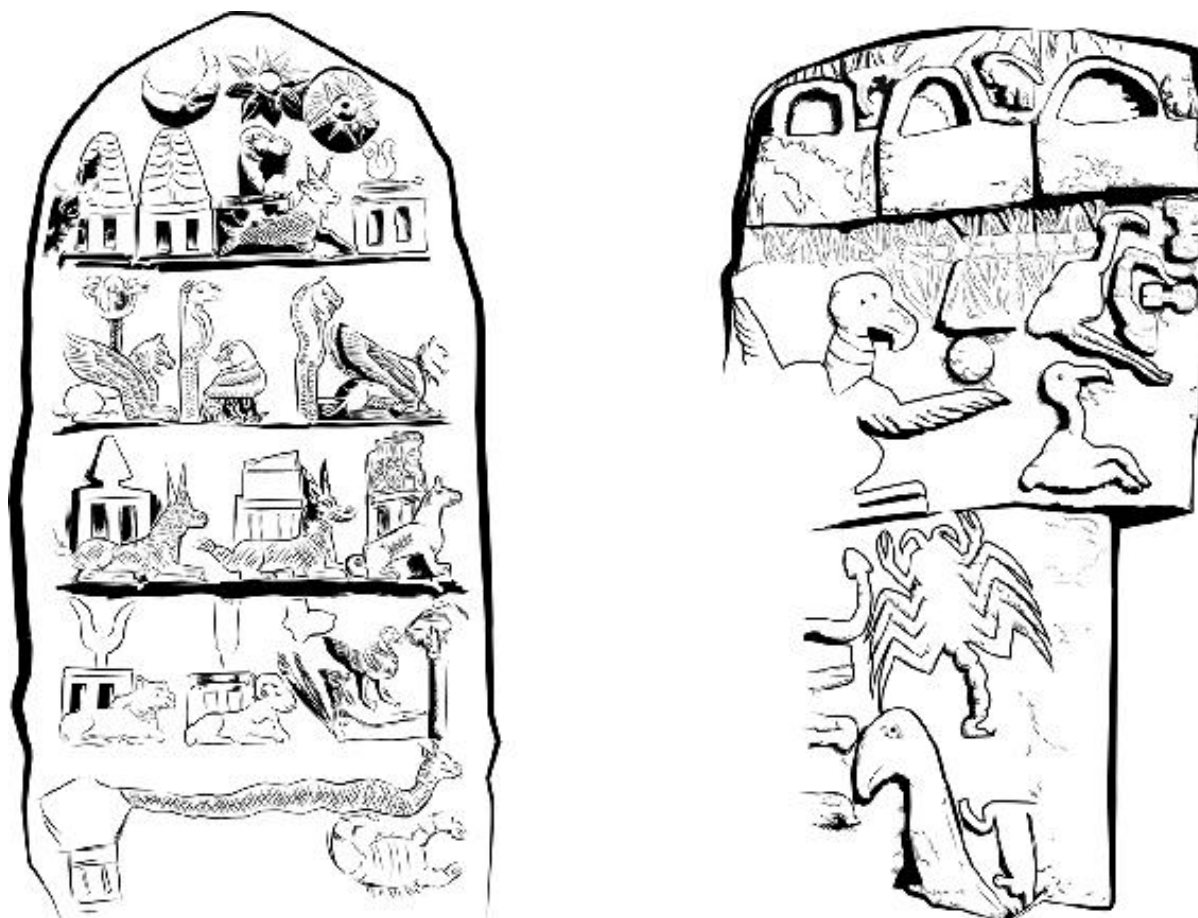


Figure 52 : L'astronome Giulio Magli remarque que, sur le pilier 43 de Göbekli Tepe (à droite), les « sacs » figurant tout en haut sont semblables aux « maisons dans le ciel » apparaissant sur des piliers babyloniens bien plus tardifs (gauche).

Ce que Magli appelle les « maisons dans le ciel » (voir une fois encore les illustrations) sont les symboles de divinités mésopotamiennes, notamment Enlil, le dieu de la Sagesse intervenu pour nous sauver¹². Le lecteur a vu au chapitre 8 que c'est Enki qui alerta le patriarche Ziusudra du cataclysme imminent et qui l'encouragea à construire la grande Arche qui mènerait finalement les rescapés de l'inondation à la région d'Ararat, toute proche de Göbekli Tepe. Difficile de ne pas en conclure que ces thèmes que l'on retrouve dans l'iconographie mésopotamienne du 1^{er} millénaire av. J.-C. ainsi qu'à Göbekli Tepe, dès le X^e millénaire av. J.-C., ne partagent pas les mêmes origines antédiluviennes : celles d'une civilisation perdue ayant donné naissance aux deux cultures – et peut-être à de nombreuses autres de par le monde – et s'étant

employée – par le truchement de mythes et de traditions savamment orchestrés, et d'enseignements structurés avec soin et transmis de génération en génération par des Sages initiés – à s'assurer que son souvenir ne serait pas perdu pour l'éternité.

Les Mayas

Tard dans la soirée, alors que je potasse ce scénario dans ma chambre d'hôtel de Şanlıurfa, ma confiance en la thèse de Burley ne cesse de s'accroître. En tenant compte de tout le contexte environnant, le vautour tenant le soleil sur son aile avant ressemble véritablement à la représentation d'une ancienne constellation correspondant à l'astérisme de la Théière de notre constellation du Sagittaire.

Ce qui pose la question suivante de l'énigme : *quand* le vautour/Sagittaire porte-t-il le Soleil ? Burley énonce clairement qu'il pense que le moment représenté sur le pilier 43 se trouve loin dans le futur par rapport à l'époque de la construction de Göbekli Tepe – et même 11 600 ans dans le futur, c'est-à-dire à notre propre époque, celle de 2012. Et il aboutit à cette conclusion car ce n'est qu'à notre époque, et plus précisément dans la fenêtre de 80 ans s'étirant entre 1960 et 2040, que le soleil du 21 décembre, au solstice d'hiver, non seulement se tient sur l'aile avant tendue de l'oiseau (ou sur le bec de la « théière » dans la conception moderne de cet astérisme), mais vise en outre le « bulbe galactique » et le Grand Rift au centre de la Voie lactée. Voilà donc sans doute l'instant astronomique marquant symbolisé sur le pilier 43.

Particulièrement marquant, même, car c'est dans cette même fenêtre de 80 ans (l'année 2012 se situe peu après la moitié de ce créneau) qu'est signalée la fin du célèbre – ou, l'échéance étant passée, du tristement célèbre – calendrier maya. Nombre d'inepties ont été racontées à ce sujet, et notamment sur la date du 21 décembre 2012, qui a souvent été interprétée comme absolue et précise, alors qu'il s'agissait d'une simple « donnée informative », rien de plus.

Pour s'attaquer à ce mystère, seule l'astronomie compte – et l'astronomie sans équipement, qui plus est. Il n'est pas question ici de radiotélescopes ou d'astrophysique. Concernant l'astronomie à l'œil nu des Mayas, les véritables spécialistes du sujet, parmi lesquels il n'y a pas plus éminent que John Major Jenkins, se sont efforcés – bien avant 2012 – de nous enseigner que la fin prévue par le calendrier maya était fondée sur une conjonction ne survenant qu'une fois tous les 26 000 ans : l'alignement, au solstice d'hiver, du Soleil avec le centre de la galaxie, c'est-à-dire le Grand Rift et le bulbe de la Voie lactée. À cause du diamètre du Soleil et des limites de l'observation à l'œil nu, cette conjonction ne pouvait pas être définie précisément, mais devait s'envisager, comme je l'ai signalé plus haut, sur un laps de temps de 80 ans, couvrant toute la période de 1960 à 2040.

Soumis à la précession, le Soleil du solstice d'hiver se déplaçait lentement mais sûrement vers sa conjonction avec le centre de la galaxie depuis des millénaires avant 2012 – et John Major Jenkins s'est attelé à le démontrer dans ses ouvrages, au moins depuis *Maya Cosmogenesis*, paru en 1998. Les illustrations qu'il proposait à ses lecteurs montraient le parcours du Soleil au solstice d'hiver depuis 3000 av. J.-C., lorsqu'il se trouvait à 70° du point de passage du Grand Rift dans le Sagittaire, jusqu'à l'époque du Christ, où il avait effectué la moitié de la distance à parcourir, puis jusqu'à l'époque de 2012 (cette fameuse fenêtre de 80 ans entre 1960 et 2040), où il s'approche au plus près du Grand Rift, puis jusqu'en 5000 apr. J.-C., où il aura dépassé le Grand Rift de 70° ¹³.

Jenkins a en outre pris le soin d'expliquer méticuleusement *pourquoi* la conjonction du Soleil au solstice d'hiver avec le Grand Rift dans le bulbe galactique de la Voie lactée était si importante dans la cosmologie maya : parce qu'il s'agissait de la région du ciel que les Mayas considéraient comme « le lieu de la Création », avec le bulbe galactique perçu comme « la matrice ou le berceau du ciel » :

Les Mayas admettaient ce bulbe dense et lumineux comme le centre cosmique et lieu de la Création, une conclusion fondée uniquement sur une observation à l'œil nu qui se révèle très juste : le centre de notre galaxie en forme de soucoupe se trouve dans cette

partie vaste et lumineuse de la Voie lactée [...], cette région hyperdense d'où la Voie lactée et tout ce qu'elle englobe, dont nous, est sortie ¹⁴.

Mon but n'est pas ici de replonger en profondeur dans l'énigme du calendrier maya, d'autant que je me suis déjà longuement étendu sur le sujet dans *L'Empreinte des dieux* ¹⁵. Cependant, ma compréhension a évolué depuis 1995 et la publication de cet ouvrage, et il me semble important de préciser qu'en désignant les décennies autour de 2012 comme la fin d'un grand cycle, les Mayas ne parlaient pas de la fin du monde directement, mais plutôt de la fin d'une époque – « une ère de grande transformation et de renaissance ¹⁶ » –, qui serait suivie par le commencement d'un nouveau grand cycle ou ère planétaire. Dans la perspective maya de l'époque, cela renvoie à la dangereuse et turbulente période de transition que nous connaissons aujourd'hui. Il est donc étrange, et quelque peu inquiétant, de voir les coordonnées solaires et astronomiques de cette même période de 80 ans s'étendant de 1960 à 2040, annoncée par les Mayas comme un tournant décisif de l'histoire humaine, sculptées en haut relief sur un pilier vieux de 12 000 ans, à Göbekli Tepe, dans le fin fond de la Turquie.

Éliminer l'impossible

Je tiens à m'assurer d'avoir raison de détecter sur les reliefs du pilier 43 une sorte de prédiction ou de prophétie sur notre époque, une notification quelconque, un message qui nous serait précisément destiné. Avant même de commencer à envisager le contenu de ce message, la première étape consiste à confirmer que la découverte de Burley n'est pas dénuée de fondement.

Je suis déjà convaincu par son identification du Sagittaire et du Soleil dans le vautour et le disque qu'il brandit à bout d'aile. Le contexte global des constellations alentour correspond également parfaitement. Serait-il cependant possible que les reliefs du pilier représentent bien la conjonction du Sagittaire avec le centre de la Voie lactée, mais à une autre période que le solstice d'hiver entre les années 1960 et 2040 ?

Bien sûr, l'alignement du solstice se reproduit tous les 26 000 ans, ce qui signifie qu'en 24 000 av. J.-C. le Soleil se trouvait déjà dans le Sagittaire, visant tout aussi précisément le centre de la galaxie qu'il le fait aujourd'hui ; et cet alignement rare se reproduira d'ici 26 000 ans, soit en 28 000 apr. J.-C. Il n'est donc pas impossible qu'un hypothétique message concerne ces dates lointaines.

Il est toutefois intrigant de constater qu'il existe encore un autre « message », émanant d'une culture complètement différente – les Mayas antiques –, qui se sert du même système de coordonnées et qui se concentre très précisément sur les mêmes années, entre 1960 et 2040.

Par ailleurs, il reste encore à étudier à Göbekli Tepe les trois autres moments clés de l'année – le solstice d'été et les deux équinoxes. Y a-t-il eu un alignement avec le Sagittaire et le centre de la galaxie à l'une de ces trois autres positions du Soleil vers 9600 av. J.-C., à l'époque où le site a été construit ?

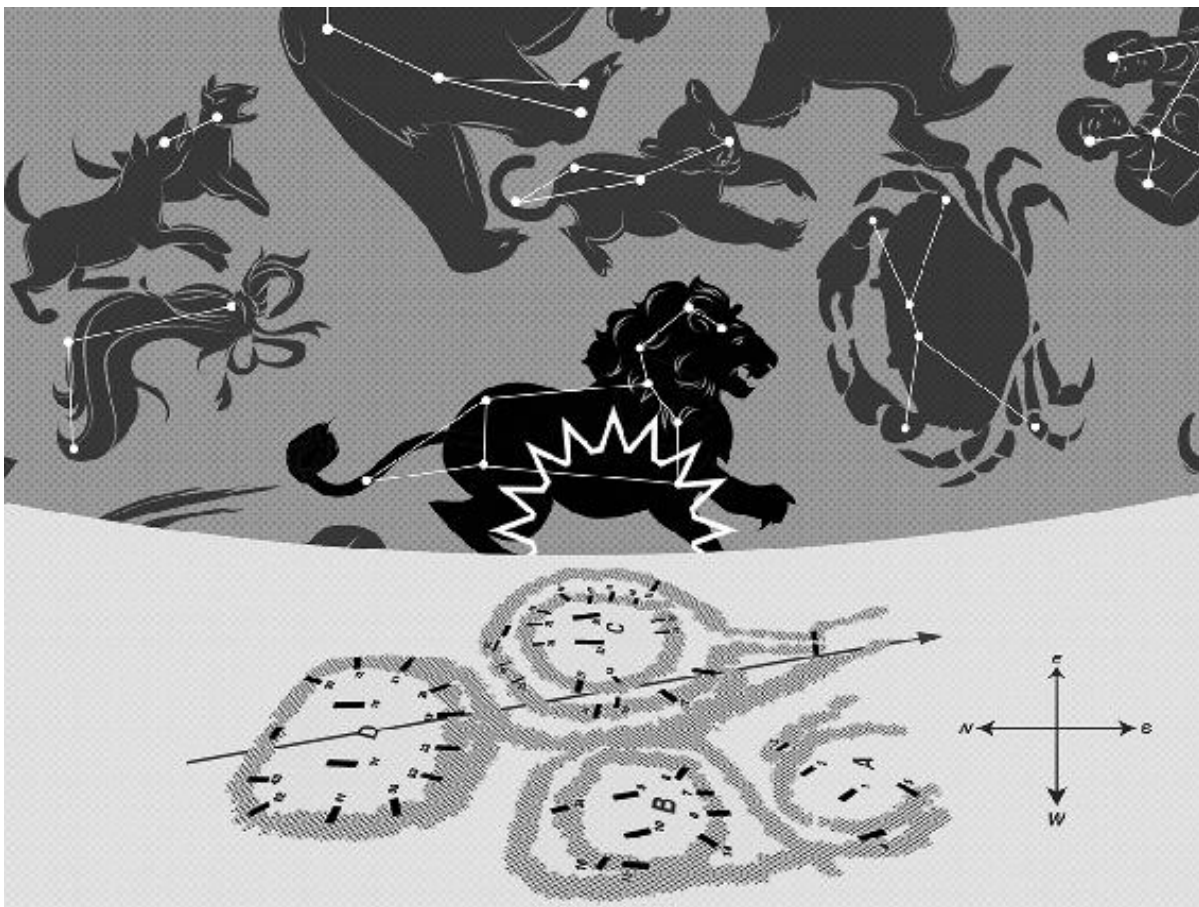


Figure 53 : Lever du Soleil à l'équinoxe de printemps sur Göbekli Tepe, 9600 av. J.-C.

Je sais depuis mes travaux sur l'Égypte antique que le Soleil était dans le Lion à l'équinoxe vernal de 10 800 av. J.-C. Quelques minutes sur l'ordinateur me confirment que c'était toujours le cas 1 200 ans plus tard ; en 9600 av. J.-C., le Soleil à l'équinoxe était encore dans le Lion, et donc à un point de l'écliptique très loin d'un quelconque alignement avec le centre de la galaxie. Il me semble donc opportun d'éliminer l'équinoxe de printemps, au moins à cette époque.

Il en va de même pour l'équinoxe d'automne en 9600 av. J.-C., car le Soleil était alors dans la constellation du Verseau, une fois de plus loin de tout alignement avec le centre de la galaxie. J'élimine donc aussi cette option.

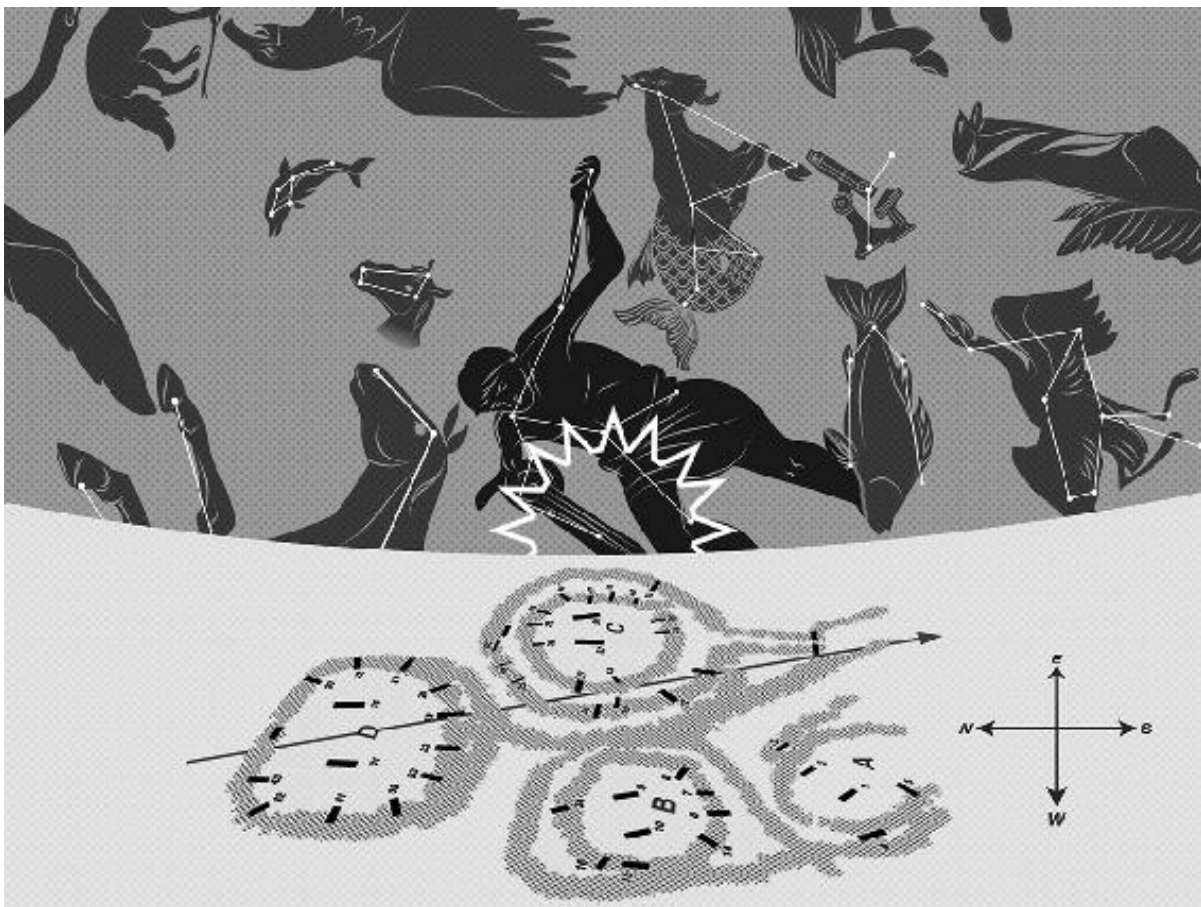


Figure 54 : Lever du Soleil à l'équinoxe d'automne sur Göbekli Tepe, 9600 av. J.-C.

De plus, après m'être rappelé l'orientation de toutes les enceintes de Göbekli Tepe, il m'apparaît évident que les équinoxes peuvent être éliminés pour *toutes* les périodes, car les quatre enceintes majeures – A, B, C et D, le pilier 43 étant dans cette dernière – ont une orientation nord-ouest sud-est très claire ¹⁷. Aucune d'entre elles n'est orientée plein est, où se lève le Soleil à l'équinoxe, ni plein ouest, où il se couche. Si les bâtisseurs de Göbekli Tepe avaient souhaité attirer notre attention sur l'un des équinoxes dans le cadre d'une illustration symbolique comme celle du pilier 43, ils auraient commencé par nous l'indiquer de façon nette en alignant le site sur un axe est-ouest. Comme ils ne l'ont pas fait, nous pouvons en déduire sans trop de risques que les événements survenus aux équinoxes ne faisaient pas partie de leurs motivations.

Restent donc les solstices. Le Soleil se lève au sud de l'est et se couche au sud de l'ouest lors du solstice d'hiver. À l'été, en revanche, il se lève au nord de l'est et se couche au nord de l'ouest. En théorie, donc, les alignements au lever (au sud de l'est) du solstice d'hiver et au coucher (au nord de l'ouest) du solstice d'été peuvent être jugés pertinents pour justifier l'orientation nord-ouest sud-est de Göbekli Tepe.

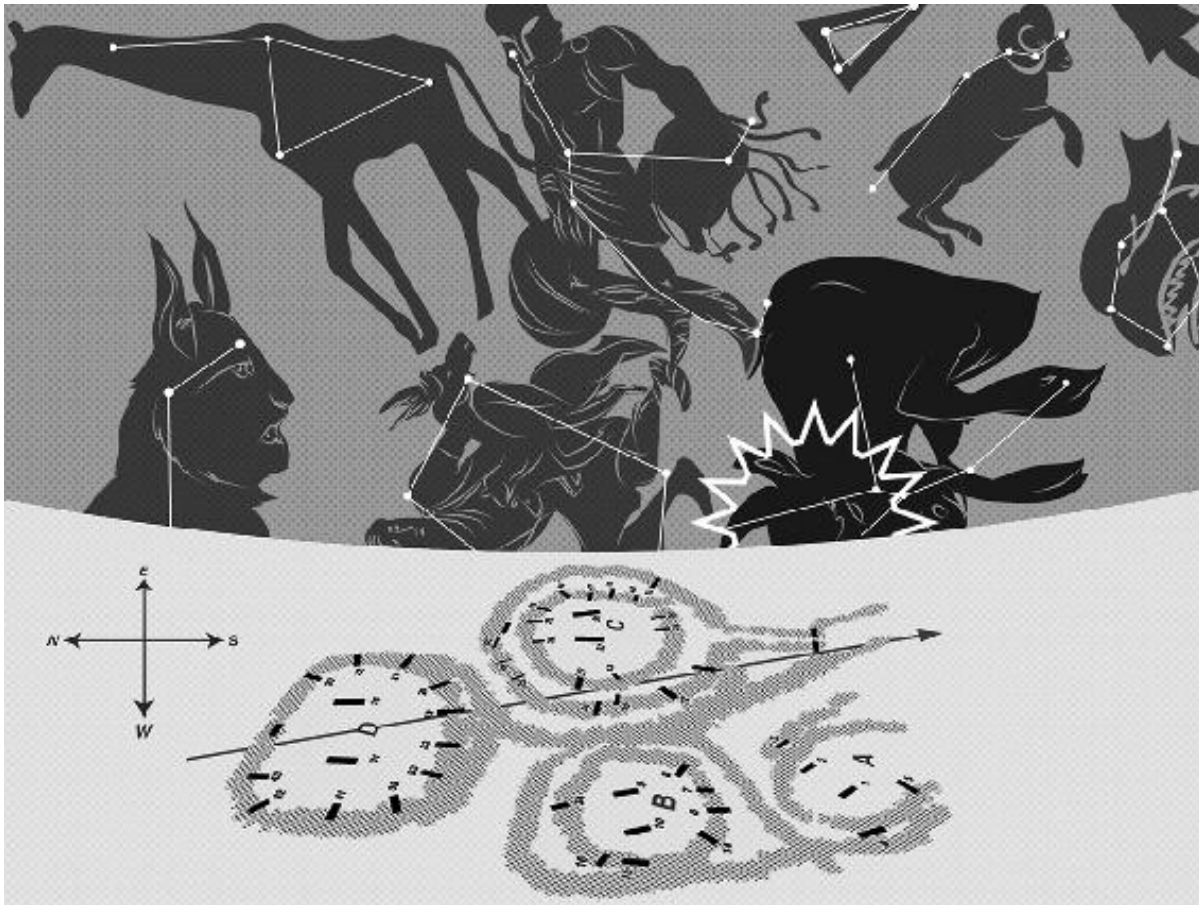


Figure 55 : Lever du Soleil au solstice d'hiver sur Göbekli Tepe, 9600 av. J.-C.

Comme nous l'avons vu, il n'y a pas eu d'alignement impliquant le Soleil, le Sagittaire et le centre de la galaxie lors du solstice d'hiver de 9600 av. J.-C., puisque cet alignement ne se répète qu'à notre époque, en 24 000 av. J.-C. et en 28 000 apr. J.-C. Lors du solstice d'hiver de 9600 av. J.-C., le Soleil se trouvait dans le Taureau, très loin de tout alignement avec le centre de la galaxie. Un alignement au nord de l'est lors du solstice d'été peut également être éliminé, pas seulement en 9600 av. J.-C. mais à toutes les époques, étant donné l'orientation sud-est nord-ouest caractéristique du site.

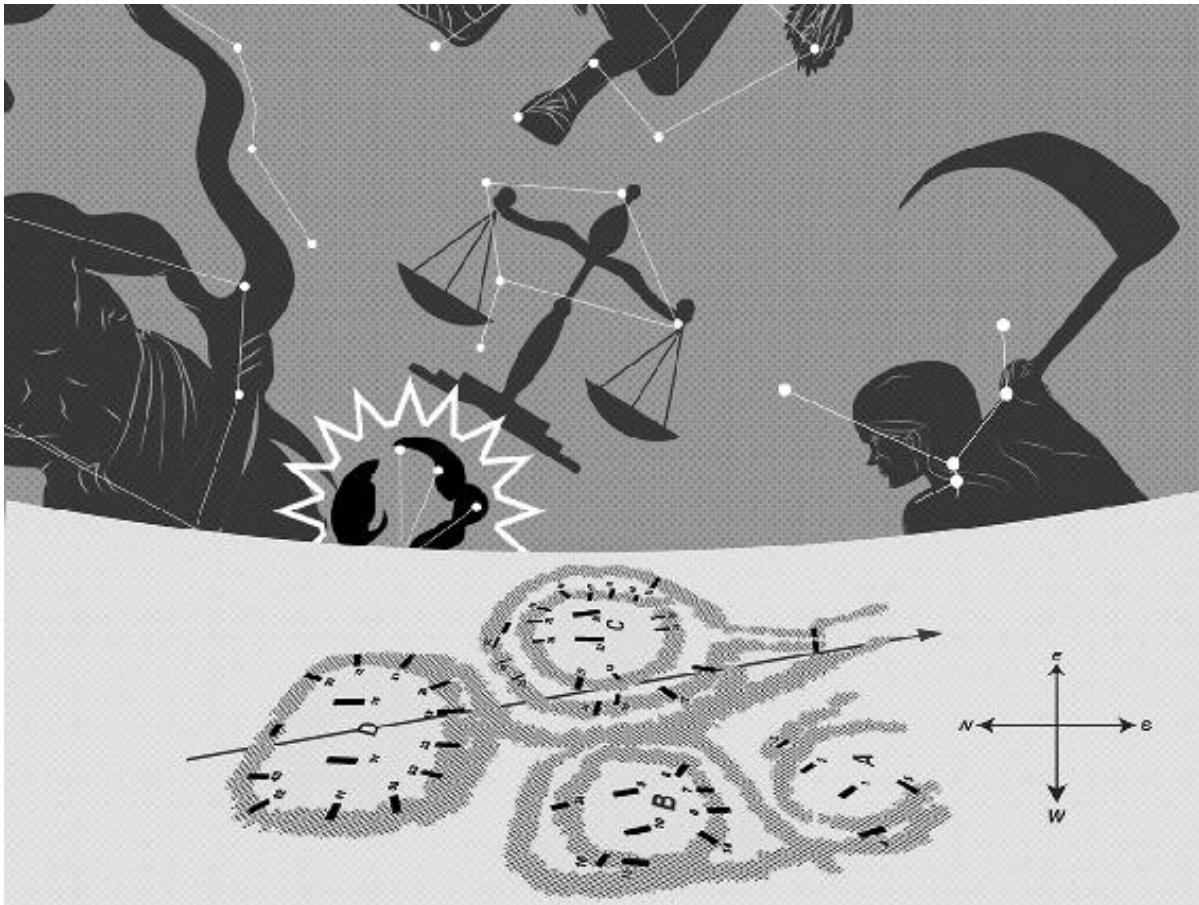


Figure 56 : Lever du Soleil au solstice d'été sur Göbekli Tepe, 9600 av. J.-C.

Par déduction, donc, seul un alignement peut correspondre en 9600 av. J.-C., et c'est celui du *coucher du Soleil*, au nord de l'ouest, lors du solstice d'été, qui ne pose aucun problème par rapport à l'orientation sud-est nord-ouest de Göbekli Tepe. De plus, les simulations informatiques montrent qu'au solstice d'été de l'époque de 9600 av. J.-C., le Soleil se trouvait dans la constellation du Scorpion ; et s'il ne s'alignait alors pas avec le centre de la galaxie (ayant dépassé le Grand Rift et le bulbe galactique), il restait encore relativement proche de la cible. Comme le lecteur s'en souviendra, le Sagittaire et le Scorpion enjambent le Grand Rift et le bulbe galactique, mais c'est dans le Sagittaire, et pas dans le Scorpion, que l'alignement exact avec le centre de la galaxie se produit. Néanmoins, il semble raisonnable d'accepter le coucher de Soleil lors du solstice d'été, au nord de l'ouest, de la période de 9600

av. J.-C. comme candidat pour la scène représentée sur le pilier 43. Une erreur relativement mineure commise par le sculpteur ayant réalisé ces figures suffirait, en théorie, à expliquer cette différence.

Il reste néanmoins une difficulté qu'Andrew Collins, son collègue Rodney Hale et les mathématiciens Alessandro de Lorenzis et Vincenzo Orofino semblent tous avoir omise à force de se concentrer sur de possibles alignements au nord-ouest, notamment quant à la position de l'étoile Deneb, dans la constellation du Cygne, évoquée au chapitre précédent. Deneb se trouvait effectivement au nord de l'ouest à l'époque de 9600 av. J.-C., et elle s'alignait avec l'orientation de l'Enceinte D, mais cet alignement, bien que relativement précis, était purement théorique et n'aurait pas pu être observé depuis l'Enceinte D, pour la simple et bonne raison que celle-ci est bâtie sur le flanc de colline abrupt de la *tepe* qui s'élève au nord du principal groupe d'enceintes. Aucune observation du positionnement de Deneb n'aurait pu être faite depuis l'Enceinte D, et pour la même raison aucune observation du coucher de Soleil au solstice d'été n'aurait pu être réalisée non plus. Le Soleil aurait disparu de l'autre côté de la crête depuis environ vingt minutes avant de se coucher pour de bon, et afin de le voir disparaître à l'horizon, il aurait fallu quitter l'Enceinte D pour gagner la crête.

Pour cette raison, donc, en plus du fait que le Soleil dans le Scorpion, bien que proche, ne vise pas exactement le centre de la galaxie, un alignement au coucher du solstice d'été doit aussi être éliminé.

Pour paraphraser Sherlock Holmes, le célèbre détective de sir Arthur Conan Doyle : « Une fois l'impossible éliminé, ce qu'il reste, si improbable que cela paraisse, doit être la vérité. » Par élimination, nous avons donc vu que Göbekli Tepe ne pouvait pas nous inviter à envisager les équinoxes, ni le solstice d'été, même au moment favorable du coucher du Soleil. Ne reste donc que le solstice d'hiver, avec le Soleil dans le Sagittaire visant directement le centre de la Voie lactée, la signature astronomique de notre époque, entre les années 1960 et 2040 – une signature ne se reproduisant que tous les 26 000 ans. Si improbable que cela puisse paraître, nous sommes donc obligés d'envisager la possibilité qu'en 9600 av. J.-C. les bâtisseurs de Göbekli Tepe disposaient déjà de connaissances si

avancées dans le phénomène abscons de la précession qu'ils savaient calculer ses effets des milliers d'années en avant et en arrière afin de produire une représentation symbolique précise de la conjonction du Sagittaire et du Soleil au solstice d'hiver.

Si cette hypothèse est correcte, alors il convient de nous souvenir que deux exploits scientifiques comparables de l'antiquité préhistorique ont survécu au temps et nous sont parvenus avec le même degré de précision.

L'un d'eux est le calendrier maya, qui envisageait l'achèvement d'un grand cycle de la vie précisément dans la même période de 80 ans entre 1960 et 2040. De plus, il employait exactement le même outil de mesure – la progression du Soleil vers l'alignement avec le centre de notre galaxie au solstice d'hiver – pour prédire le moment de la conjonction fatidique et définir la période entre la fin de l'ancien monde et le début de la nouvelle ère.

L'autre est le grand géoglyphe astronomique du plateau de Gizeh, sur la rive ouest du Nil, en Égypte, constitué des grandes pyramides et du Grand Sphinx. Le lecteur se rappellera que ces chefs-d'œuvre d'architecture mégalithique déployaient une profonde connaissance de la précession afin de nous offrir une image du ciel lors de l'équinoxe de printemps de 10 800 av. J.-C. Ici aussi, comme nous le verrons au chapitre 19, se trouvent les caractéristiques distinctives d'un message, un message envoyé à travers les âges et destiné assez spécifiquement à ceux de notre époque.

Les Sabéens d'Harran, ces « adorateurs d'étoile » dont la ville se trouve à une quarantaine de kilomètres seulement de Göbekli Tepe, ces disciples du dieu de la sagesse avec leurs pèlerinages mystérieux vers les pyramides de Gizeh, nous aideront peut-être dans notre quête du sens de ce message.

Chapitre 16

Écrit dans les étoiles

Au cours des chapitres 8 à 11, nous avons exploré la tradition secrète des Sages, maintenue en Égypte pendant des milliers d'années et poursuivie au fil des siècles par l'initiation et le recrutement. Nous avons envisagé la possibilité que ces « mystérieux professeurs du ciel », ces « disciples d'Horus » – ces « Magiciens des dieux » – aient pu jouer un rôle clé, non pas une fois mais de nombreuses fois, à des moments cruciaux de l'histoire de l'Égypte, en faisant progresser cette culture remarquable.

Durant le chapitre 12, nous avons examiné le lien entre l'incroyable site mégalithique de Baalbek et un groupe énigmatique de colonies venues de la Canaan antique pour s'installer près du plateau de Gizeh, en Égypte, où elles adressèrent régulièrement des offrandes au Grand Sphinx, nommé par eux Hauron ou Hurna, d'après une divinité cananéenne apparaissant sous la forme d'un faucon.

Au chapitre 14, nous avons vu qu'un autre groupe, les Sabéens, célèbres pour leur réputation d'« adorateurs d'étoile », était arrivé d'encore plus loin pour un pèlerinage aux pyramides de Gizeh. Leur ville d'origine était Harran, située près de Göbekli Tepe, au sud-est de la Turquie actuelle. Il n'y a aucune archive indiquant le début de ces pèlerinages, mais Harran était déjà peuplée depuis plusieurs milliers d'années¹ quand les premières références écrites apparaissent dans une inscription datant d'environ 2000 av. J.-C.². Le plus remarquable est que les pèlerinages sabéens à Gizeh se déroulaient encore en 1228 apr. J.-C., quand le géographe arabe

Yakut el-Hamawi les mentionne dans son *Mo'gam-el-Buldan* (« Dictionnaire des pays »). Comme le remarque l'égyptologue Selim Hassan dans le passage cité au chapitre 14, le récit d'Hamawi montre que les Sabéens « considéraient les pyramides de Khéops et Khéphren comme des monuments complètement liés au culte stellaire³ ».

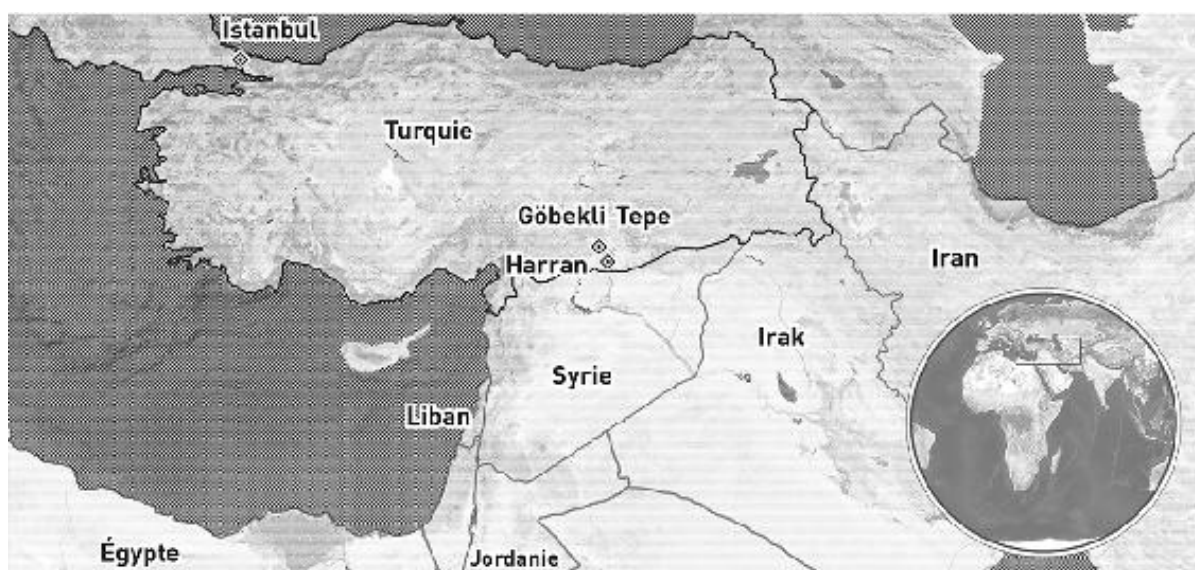


Figure 57

Cela peut sembler peu important, et les « spécialistes » des Sabéens ont bien souvent ignoré ce détail, mais cela prouve la continuation d'une tradition cachée. La religion et la culture de l'Égypte antique cessèrent d'exister plusieurs siècles avant 1228 apr. J.-C. (la dernière inscription connue en hiéroglyphes sacrés remonte à 394 apr. J.-C.), et les égyptologues ne retrouvèrent trace de la nature stellaire du « culte » des pyramides qu'au début des années 1900⁴. Seule une tradition cachée peut donc expliquer que les « adorateurs d'étoile » sabéens aient pu savoir que les pyramides étaient liées aux étoiles ou aurait pu les motiver à en faire l'objet de pèlerinages.

Ah, mais Harran... Harran – la cité légendaire des Sabéens. Quel humble désordre est-elle devenue aujourd'hui ! Construites en briques crues, quelques-unes de ses maisons traditionnelles en

forme de ruche survivent encore, regroupées en un centre vendant des bibelots au grand amusement des touristes. La ville moderne, toute délabrée, est située au milieu d'une vaste plaine désolée, dominée par les crêtes bleues et brumeuses des monts Taurus, qui s'élèvent 40 kilomètres au nord. Göbekli Tepe se trouve sur l'une de ces crêtes, et les deux sites sont théoriquement visibles mutuellement⁵ – en d'autres termes, avec une vue suffisamment développée, on pourrait voir Göbekli Tepe depuis Harran, et vice versa.

Ce qui aurait facilité le repérage, durant l'Antiquité, était une haute tour annexée au temple qui se dressait là autrefois – un temple consacré à *Su-En* (généralement contracté en *Sîn*), le Dieu-Lune des Sabéens⁶. Après nous avoir appris qu'il y avait des « images puissantes dans ce temple », le philosophe grec Libanios (314-394 apr. J.-C.) décrivit la tour, soulignant que « depuis son sommet l'on avait vue sur toute la plaine d'Harran⁷ ».

Le temple du Dieu-Lune était déjà particulièrement ancien au 1^{er} millénaire av. J.-C., quand, selon des inscriptions, plusieurs restaurations avaient été nécessaires. Par exemple, des réparations furent menées à bien par le roi assyrien Salmanazar III (859-824 av. J.-C.) et par Assurbanipal (685-627 av. J.-C.). Plus tard, Nabonide, qui régna sur l'empire néo-babylonien de 556 à 539 av. J.-C., reconstruisit le temple⁸. À l'instar de Thoutmosis IV en Égypte, qui restaura le Grand Sphinx de Gizeh (voir chapitre 10), Nabonide fut inspiré par un rêve avant d'entreprendre cette tâche⁹.

Il est remarquable que la religion « païenne » d'Harran ait survécu plusieurs centaines d'années dans l'ère islamique. Cela doit beaucoup au fait que les Sabéens étaient considérés comme un « peuple du Livre » (le lecteur se rappellera le chapitre 14, où nous avons vu qu'ils parvinrent à faire admettre Hermès comme leur prophète et présentèrent une compilation de ses textes comme leurs Écritures). Ainsi, quand le général arabe Ibn Ghanam conquiert Harran au VII^e siècle apr. J.-C., il récupéra le site où se tenait le temple du Dieu-Lune et sa tour fabuleuse pour y faire bâtir une grande mosquée. Il semblerait que le temple ait alors été rasé, mais que Ghanam ait offert aux Sabéens un autre site en ville où ils furent

autorisés à construire un nouveau temple¹⁰. Ils continuèrent d'y pratiquer leur culte de l'étoile, sans perturbation significative, jusqu'au XI^e siècle, quand en 1032 ou 1081 – les sources divergent – une nouvelle génération de dirigeants musulmans se tourna contre eux, interdit leur foi et détruisit leur dernier temple¹¹.

Deux siècles plus tard, les invasions mongoles commencèrent, et Harran fut fréquemment le théâtre de combats féroces. Après une succession d'événements en 1259, 1262 et 1271, les lieux de culte islamiques furent détruits¹². Les ruines de la grande mosquée existent encore aujourd'hui, mais quand on pense que le temple du Dieu-Lune se dressait autrefois là sous une tour vertigineuse, il est étonnant de constater que le seul vestige architectural encore intact ou presque, avec une base carrée ne mesurant que 4 mètres de côté, se dresse à plus de 50 mètres de hauteur et domine la plaine d'Harran, comme le faisait sa prédécesseur sabéenne. Il s'agit sans doute d'un minaret de l'ancienne grande mosquée d'Ibn-Ghanam – l'architecture étant clairement islamique. Cependant, le fait que les indigènes la nomment aujourd'hui encore la « Tour astronomique » – comme s'ils conservaient un lointain souvenir de l'époque où leurs ancêtres sabéens allaient observer le ciel depuis le sommet de la flèche depuis longtemps disparue du temple du Dieu-Lune – laisse songeur.

Si elles ont révélé nombre d'inscriptions renvoyant au Dieu-Lune, les quelques expéditions archéologiques conduites à Harran depuis les années 1950 n'ont en revanche décelé aucune trace physique des temples préislamiques¹³. Une équipe de l'Institut oriental de Chicago était sur le point de lancer des fouilles d'envergure autour des ruines de la grande mosquée en 1986, mais il semble que les autorités turques aient imposé tant de restrictions que le projet a dû être abandonné¹⁴. Les excavations conduites actuellement par l'université d'Harran et le conseil d'administration du musée de Şanlıurfa font montre de peu d'intérêt dans la récupération de vestiges importants de la période préislamique¹⁵.

Jusqu'à présent, en se fondant sur le peu de recherches effectuées, les vestiges datables de la cité elle-même remontent à environ 5000 av. J.-C.¹⁶, même s'il est très possible que des preuves

plus anciennes soient retrouvées lors de prochaines fouilles. Dans un ancien village appelé Asagi Yarimca, à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville, des articles monochromes caractéristiques d'Halaf et datant de 6000 av. J.-C. ont été retrouvés¹⁷. Et 6 kilomètres au sud d'Harran, des fouilles conduites depuis 2006 par l'archéologue turc Nurettin Yardimci ont établi l'existence d'un campement permanent encore plus ancien, remontant à 8000 av. J.-C.¹⁸.

8000 av. J.-C. – 10 000 ans dans le passé – correspondant approximativement à l'époque à laquelle Göbekli Tepe a été abandonnée et ses dernières enceintes de pierre volontairement enfouies, je fus intrigué d'apprendre que le site fouillé par Yardimci était nommé depuis des temps immémoriaux *Tell Idris* – soit « le campement du monticule d'Idris ». C'est très intéressant, car Idris, dans le Coran, est le nom du prophète biblique Hénoc, le septième des dix patriarches ayant vécu avant le Déluge¹⁹. Pour être plus précis, Hénoc est le fils de Jared, le père de Metuschélah, le grand-père de Lémec et l'arrière-grand-père de Noé en personne²⁰. De plus, les traditions musulmanes associent Idris/Hénoc à Hermès²¹. Le philosophe persan Albumasar (787-886 apr. J.-C.) l'exprime en ces termes :

Le nom Hermès est un titre. Le premier à le porter, qui vivait avant le Déluge, était [...] celui que les Hébreux nommaient Hénoc, dont le nom arabe est Idris. Les Harraniens le déclarent prophète²².

Cet Hénoc/Idris/Hermès antédiluvien était un maître en sciences, « surtout en astronomie ». En outre :

Il écrivit de nombreux livres, dont la sagesse fut conservée sur les murs des temples égyptiens pour ne pas la voir disparaître. Ce fut lui qui construisit les pyramides²³.

Les commentaires d'Albumasar font fortement écho aux inscriptions d'Edfou, elles aussi censées provenir de livres antédiluviens perdus mais archivés sur les murs du temple d'Horus pour s'assurer que leur message ne soit pas perdu. Et l'idée que les pyramides soient extrêmement anciennes et aient été bâties par Hermès – ce « maître de l'astronomie », le Thot égyptien, ainsi que s'en souviendra le lecteur – rappelle la tradition du « nombre de

chambres secrètes du sanctuaire de Thot » évoqué au chapitre 11 et que, en son temps, le pharaon Khéops souhaitait consulter et copier dans ses propres travaux de construction à Gizeh.

Une fois encore, face à toutes ces données, il ne paraît pas déraisonnable de supposer que nous sommes peut-être confrontés à un projet initié par les survivants d'un cataclysme planétaire souhaitant « ressusciter l'ancien monde des dieux ». Il me semble que, où que ce projet ait pu prendre racine, son essence même est une *tradition* transmise de génération en génération par des maîtres initiés et donc théoriquement capables de le réaliser n'importe où, et à n'importe quelle époque, quand le moment serait venu.

Avec leur faculté à se fondre dans le décor et à survivre en s'adaptant aux circonstances, avec leur connaissance des qualités astronomiques des pyramides préservées au moins jusqu'au XIII^e siècle apr. J.-C., et avec leur nom, comme le souligna justement Selim Hassan, dérivé de *Sba*, le mot désignant une étoile dans l'Égypte antique²⁴, les Sabéens d'Harran ont tout des porteurs potentiels de cette tradition secrète.

Le mystère des Veilleurs

En dehors de sa généalogie dans la lignée des patriarches avant Noé et des affirmations énigmatiques selon lesquelles il aurait « marché avec Dieu » ou mystérieusement été « pris par Dieu » sans connaître la mort²⁵, la Bible canonique n'a rien d'autre à nous dire sur Hénoc. Heureusement, bien d'autres informations sont disponibles dans plusieurs textes apocryphes – c'est-à-dire des travaux que l'Église a choisi de ne pas intégrer aux Écritures officielles. Parmi ceux-ci, le plus célèbre est de loin le Livre d'Hénoc. Jusqu'au XVIII^e siècle, les spécialistes le pensaient irrémédiablement perdu. Composé bien avant la naissance du Christ²⁶, et considéré comme l'une des pièces les plus importantes de la littérature mystique juive, on n'en connaissait que des fragments et références repris dans d'autres textes. Tout cela changea néanmoins quand l'explorateur et polymathe James Bruce de Kinnaird visita l'Éthiopie en 1770-1772. Entre autres

accomplissements notables réalisés sur place²⁷, il se procura et rapporta en Angleterre plusieurs exemplaires du Livre d'Hénoch qui, dans l'Antiquité, avait été traduit en guèze, la langue sacrée de l'Éthiopie. Ce furent les premiers exemplaires intégraux à arriver en Europe²⁸.

Je signale en passant que le Livre d'Hénoch a toujours été d'une grande importance dans la franc-maçonnerie. En réalité, certains rites maçonniques – faisant curieusement écho à des traditions islamiques – associent Hénoch au dieu de la Sagesse de l'Égypte antique, Thot, ainsi qu'à son avatar grec, Hermès²⁹. Une entrée de la *Royal Masonic Cyclopaedia*, publiée pour la première fois en 1877, nous informe qu'Hénoch était l'inventeur de l'écriture, qu'il « enseigna aux hommes l'art de bâtir » et que, avant le Déluge, il « craignait que les véritables secrets soient perdus – et pour éviter cela, il dissimula le Grand Secret, gravé sur un porphyre blanc oriental, dans les entrailles de la Terre³⁰ ». La *Cyclopaedia* renferme aussi une piste de tradition secrète transmise au fil du temps, quand elle suggère plus loin qu'Hénoch était lui-même franc-maçon, et qu'à la fin de ses jours sur Terre « il transmet le titre de Grand Maître à Lamech³¹ ».

Le Livre d'Hénoch est un document très étrange, se prétendant, entre autres, être une vision du Déluge à venir, et expliquant pourquoi un tel cataclysme est infligé au monde. Dans une série de rêves³², Hénoch est prévenu que son descendant Noé subira « un déluge qui touchera toute la Terre et détruira tout ce qui vit dessus³³ ».

Ceci n'a bien sûr rien d'innovant – ce n'est qu'un résumé, une reformulation de ce que nous pouvons lire dans la Genèse. De même que le passage suivant, dans lequel Hénoch comprend que des dispositions seront prises pour que Noé puisse survivre afin que « sa graine soit préservée pour toutes les générations du monde³⁴ ».

La suite est plus intrigante. Indépendamment du fait que le but affiché de Dieu est de tuer l'essentiel de l'humanité – en dehors, bien sûr, de Noé et de ses descendants –, il y est question du besoin de :

guérir la Terre que les anges ont corrompue [...] que tous les enfants des hommes ne puissent pas périr de tous les secrets que les Veilleurs ont révélés et enseignés à leurs

35
fils .

Cette mention fugace des mystérieux « Veilleurs » est précédée d'une autre – tout aussi obscure – quelques pages plus tôt, qui ne nous dit rien d'eux en dehors du fait qu'ils « trembleront » à la perspective des événements à venir³⁶. Jusqu'à présent, nous n'avons pas de piste réelle pour savoir qui ils sont ni ce qu'ils sont ; nous savons uniquement qu'ils ont transgressé quelque loi divine en enseignant des « secrets » – apparemment dangereux – à l'humanité, et qu'ils doivent être châtiés terriblement (ainsi que l'essentiel de la race humaine, par l'entremise du Déluge) à cause de cela.

Certains noms des Veilleurs, ou du moins de leurs chefs, sont livrés : Azazel, Samyaza, Armen, Rémiel, Turel, Armaros, Daniel, Kokabiel, ainsi qu'une douzaine d'autres³⁷. Plus spécifiquement, nous apprenons la nature des « secrets » qu'ils ont enseignés à l'humanité :

Et Azazel apprit aux hommes à fabriquer des couteaux et des épées, ainsi que des boucliers et des plastrons, et il leur fit découvrir les métaux de la Terre, ainsi que l'art de les travailler, et les bracelets, les ornements, et l'usage de l'antimoine, ainsi que l'embellissement des paupières et toute sorte de pierres onéreuses, et les teintures colorantes. Cela provoqua beaucoup d'impiété, et ils forniquèrent, et ils furent dévoyés, et ils devinrent pervers de toutes ces manières. Samyaza leur enseigna les enchantements, la découpe des racines, Armaros la dissipation des enchantements, Baraquel leur apprit l'astrologie, Kokabiel les constellations, Ézéchiél la connaissance des nuages, Araquel les signes de la terre, Shamsiel les signes du soleil et Sariel le parcours de la lune³⁸ ...

Nous commençons ensuite à comprendre que les Veilleurs sont divisés en deux clans opposés, car nous découvrons que les meneurs d'un groupe convoquent Hénoc – rappelez-vous que cela lui arrive alors qu'il est dans un état onirique – pour le charger de transmettre un message aux chefs de l'autre groupe, nommés les « Veilleurs du ciel³⁹ ». Ils sembleraient que ces Veilleurs du ciel (parfois aussi appelés « Veilleurs célestes⁴⁰ ») se soient « dévoyés avec des femmes et [aient fait] la même chose que les enfants de la Terre en prenant épouse⁴¹ ». Ils ont également « provoqué de grands ravages sur la Terre⁴² ». Pour cela, ils seront châtiés de façon profondément terrifiante et désagréable⁴³.

Obéissant et dévoué, Hénoch s'exécute, transportant son message plein de meurtre et de chaos d'un groupe de Veilleurs à... un groupe de Veilleurs.

Que se passe-t-il au juste ?

Un examen plus attentif des pages nous révèle le fond de l'histoire :

Et il advint que, comme les enfants des hommes s'étaient multipliés, des filles magnifiques naquirent. Et les anges, les enfants du ciel, les virent et les convoitèrent, et se dirent : « Allons, choisissons-nous des femmes parmi les enfants des hommes et faisons des enfants. » Et Samyaza, qui était leur chef, leur répondit : « Je crains que vous ne soyez finalement pas d'accord pour accomplir cet acte, et moi seul devrai payer le prix d'un si grand péché. » Et ils lui répondirent tous d'une même voix : « Faisons un serment, et engageons-nous mutuellement à ne pas abandonner ce plan, mais à le mener à bien. » Puis ils jurèrent et furent unis par leur serment. Et à deux cents, ils descendirent tous à l'époque de Jared au sommet du mont Hermon ⁴⁴ ...

À présent, les choses s'éclairent. « Veilleurs » est un terme générique désignant les anges. Parmi eux se trouvent des anges mauvais. Ils veulent coucher et se reproduire avec de belles humaines, tout en en profitant, comme nous l'avons compris dans les citations précédentes, pour enseigner à l'humanité certaines choses sur les métaux, les constellations et la trajectoire du soleil et de la lune (ou l'écliptique, ainsi que les astronomes d'aujourd'hui appellent cette « trajectoire », ce « chemin »). La première étape dans la réalisation de leur plan consistait pour ces mauvais Veilleurs à descendre sur le mont Hermon, qui se trouve être en Canaan antique, dans le Liban actuel, à seulement 73 kilomètres de Baalbek.

De l'autre côté, il y a des anges bons, « les anges saints qui observent ⁴⁵ » – parmi eux, on compte Uriel, Raphaël, Ragouël, Michel, Sariel, Gabriel et Rémiel ⁴⁶. Et ce sont ces bons Veilleurs qui apparaissent en rêve à Hénoch et le chargent de ce message de mort et de chaos à transmettre aux mauvais anges sur le mont Hermon. Il nous indique spécifiquement où il fit ce rêve :

J'allai m'asseoir près des eaux de Dan, au sud et à l'ouest d'Hermon. [...] Je m'endormis et me mis à rêver. Les visions m'assaillirent, dont des visions de châtiment, et une voix m'ordonna de le dire aux fils du ciel et de les réprimander. Et à mon réveil, j'allai les trouver ⁴⁷ ...

En lisant ces passages, qui se déroulent avant le Déluge, quand les habitants du Liban et de l'ancienne Turquie en étaient encore au

stade de chasseurs-cueilleurs, il m'apparaît de plus en plus évident qu'Hénoch est une figure chamanique. Et comme tous les chamans de toutes les cultures, en tout temps et en tout lieu, il fait grand cas de visions – qui, en l'occurrence, lui parviennent sous forme de rêves dans son sommeil. Ce qui est intéressant, en revanche, c'est qu'en se réveillant, il est capable de se rendre à un endroit existant, sur le mont Hermon, où il peut confronter les mauvais Veilleurs.

Et je leur racontai toutes les visions que j'avais eues dans mon sommeil, et je me mis à parler de vertu et à réprimander les Veilleurs célestes ⁴⁸.

Cela ne laisse-t-il pas entendre, plutôt fortement, que les mauvais Veilleurs sont des êtres physiques ? J'ignore ce que sont les bons Veilleurs, car Hénoch ne les voit qu'en rêve. Il est possible qu'ils soient eux aussi réels d'une certaine manière. Les lecteurs de mon livre *Surnaturel*, qui traite du chamanisme, savent que je pense que, dans des états de conscience altérés (dont les périodes de rêve), la « longueur d'onde réceptrice » du cerveau peut être ajustée afin de nous permettre d'entrer en contact avec d'autres dimensions de la réalité ⁴⁹. Mais dans le récit d'Hénoch, les mauvais Veilleurs doivent être réels – réels sur le plan terrestre de l'existence physique – car, à son réveil, il peut gravir le mont Hermon pour aller les réprimander.

Nous devons également envisager la possibilité que les mauvais Veilleurs – qui ou quoi qu'ils soient – puissent en réalité ne pas être mauvais. Tout ce que nous pouvons dire est qu'ils sont jugés mauvais et définis comme tels dans la vision d'Hénoch. Nous devons également imaginer, si toutefois le Livre d'Hénoch n'est pas une vieille œuvre de fantasy, que les rencontres d'Hénoch avec les « mauvais » Veilleurs se soient réellement déroulées et qu'il les ait haïs et leur ait reproché les changements qu'ils cherchaient à introduire au sein du mode de vie de chasseurs-cueilleurs de son peuple. Dans ce cas, les remontrances qu'il leur adresse, dictées par les bons Veilleurs par l'intermédiaire de son subconscient, peuvent exprimer ses propres opinions, profondément ancrées en lui, le point de vue d'un vieux chaman sectaire se sentant menacé par le changement – même s'il sera lui-même transformé par ses contacts avec les Veilleurs.

Nous n'avons pas la place ici de passer en revue tout le texte bizarre, impénétrable et grandement suggestif du Livre d'Hénoch. Ce qui m'intéresse en revanche est la possibilité que les deux cents Veilleurs « descendus » sur le mont Hermon puissent en fait être des êtres vivants, pas de simples chimères. J'aimerais mieux comprendre quel genre d'êtres ils pourraient avoir été. Et j'aimerais étudier le portrait qu'Hénoch dresse d'eux, si chargé de haine et de ressentiment soit-il, de personnes ayant apporté des savoir-faire et des sciences à nos ancêtres – des savoir-faire et des sciences qui, en fin de compte, lui seraient aussi révélés par les bons Veilleurs, et avec lesquels son nom serait associé par la légende et la tradition ⁵⁰.

Le mystère des Nephilim

Les Veilleurs entament leur projet de développement de façon discrète, enseignant « des charmes, des enchantements et la découpe des racines » aux humains, afin de les « familiariser avec les plantes ⁵¹ ». Cela semble relativement inoffensif : en dehors d'un peu d'« enchantement », cela ne va guère au-delà des aptitudes basiques des chasseurs-cueilleurs. Mais bien vite, comme nous l'avons vu plus tôt, nos ancêtres ont été initiés aux secrets des métaux, à la fabrication des épées et couteaux, et à l'étude du ciel – ainsi qu'à la manière dont s'embellir à l'aide de maquillage et de bijoux.

En retour (un peu comme les GI qui auraient prétendument acheté les faveurs des femmes britanniques en leur offrant des bas de Nylon, des cigarettes et du chewing-gum durant la Deuxième Guerre mondiale ⁵²), les Veilleurs obtiennent des relations sexuelles – des tonnes de relations sexuelles ! –, ce qui semble énerver le plus Hénoch. Il évoque à l'envi, toujours sur le ton du reproche, les « fornications ⁵³ » des Veilleurs, leur « désir » pour les « belles humaines ⁵⁴ » avec lesquelles « ils couchent ⁵⁵ », qu'ils « pénètrent ⁵⁶ » et qu'ils « souillent ⁵⁷ », et auxquelles ils révèlent « toute sorte de péchés ⁵⁸ ».

Nous pouvons raisonnablement déduire de telles remontrances nombre de choses sur les Veilleurs, notamment qu'ils doivent avoir la bonne taille et la bonne forme, et qu'ils doivent être équipés des organes nécessaires, ainsi que de la libido les poussant à vouloir coucher avec des humaines et en tirer plaisir. À mes yeux, la conclusion qui s'impose est que ces Veilleurs sont tout simplement humains, ou du moins extrêmement proches génétiquement et anatomiquement des hommes modernes – suffisamment proches, en tout cas, pour faire tomber les femmes enceintes et avoir les « enfants de la fornication »⁵⁹. Leur progéniture n'a rien de problématique, comme on pourrait s'y attendre en cas de disparité génétique quelconque. Au contraire, les rejetons deviennent si vigoureux qu'Hénoch, ou les « bons » anges parlant à travers lui, ne veulent pas seulement détruire les Veilleurs, mais aussi « les enfants des Veilleurs »⁶⁰.

Il y a tout de même quelque chose d'extrêmement curieux par rapport à cette progéniture hybride, du moins si l'on en croit Hénoch, car celui-ci nous explique que, quand les humaines « tombaient enceintes » des Veilleurs, elles donnaient naissance à :

de formidables géants dont la taille atteignait trois mille coudées, qui consommaient toutes les denrées des hommes. Et quand les hommes ne purent plus les sustenter, les géants se retournèrent contre eux et dévorèrent l'humanité⁶¹.

3000 coudées équivalent à 1 371 mètres. Quelle que soit la part de vérité derrière ce récit, il est donc évident que le vieux chaman furieux embellit considérablement la réalité dans son entreprise de discrédit des Veilleurs. La perspective d'une femme humaine donnant naissance à des bébés de plus d'un kilomètre de haut est de toute évidence absurde. Néanmoins, cela nous ramène une fois de plus en territoire biblique – et même à l'un des plus célèbres passages de la Genèse, qui dit :

Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la Terre, et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent. Alors l'Éternel dit : « Mon esprit ne restera pas à toujours dans l'homme, car l'homme n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans. » *Les géants étaient sur la Terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans l'Antiquité*⁶².

Il s'agit de la version de Louis Segond (j'ai ajouté l'italique sur les dernières lignes), mais d'autres traductions reprennent le terme original *Nephilim*, que Louis Segond traduit « géants ».

Les choses sont désormais de plus en plus claires : un groupe de mauvais anges, « Veilleurs du ciel », est descendu sur Terre – « descendu », spécifiquement, sur le mont Hermon, au Liban –, y a transféré certaines technologies, s'est accouplé avec des humaines et a engendré des enfants gigantesques nommés Nephilim. Voici ce que les versets suivants nous indiquent :

L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la Terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal. L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la Terre, et il fut affligé en son cœur. Et l'Éternel dit : « J'exterminerai de la face de la Terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles, et aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits. » Mais Noé trouva grâce aux yeux de l'Éternel⁶³.

Une quantité incroyable d'absurdités ont proliféré autour de ces versets ces dernières années, la plupart d'entre elles dérivant des romans de science-fiction de feu Zecharia Sitchin, et notamment de sa série des *Chroniques de la Terre*, qu'il parvint à faire passer pour une étude factuelle sérieuse aux yeux du public. J'ai déjà évoqué au chapitre 13 la présentation déformée que Sitchin faisait de Baalbek, et si je ne prétends pas que toute son œuvre n'est que fiction – il y adjoint quelques faits précieux et intéressants –, la globalité de son travail est gâtée par tant d'inventions flagrantes qu'il convient d'appeler ses lecteurs à la plus grande prudence, et non à une acceptation immédiate.

La façon dont il traite le sujet des Nephilim (il épelle le mot Nefilim, mais ça n'est pas important) est un bon exemple. Se prétendant expert en langues bibliques, il demande :

Que signifie le terme *Nefilim* ? Découlant de la racine sémitique *NFL* (« être jeté à terre »), cela signifie exactement cela : *Ceux qui ont été jetés sur la Terre*⁶⁴ !

Le problème, cependant, comme l'a habilement démontré Michael S. Heiser, véritable expert de la Bible et des anciennes langues sémitiques :

Sitchin présume que « nephilim » provient de l'hébreu « naphal », qui signifie généralement « tomber ». Il intègre alors le sens de « descendre » au mot, créant ainsi sa traduction « descendre du dessus ». Si, dans la Bible hébraïque, le terme *nephilim*

venait de l'hébreu *naphal*, il ne serait pas écrit de cette manière. La forme *nephilim* ne peut pas signifier « les déchus », qui se serait écrit *nephulim*. De même, *nephilim* ne signifie pas « ceux qui tombent » ou « ceux qui sont déchus », cela s'écrirait *benophelim*). La seule manière en hébreu d'obtenir *nephilim* à partir de *naphal* en respectant les règles de la morphologie (la formation des mots) serait d'imaginer un substantif s'écrivant *naphil* et de le mettre au pluriel. Je parle d'« imaginer », car ce mot n'existe pas dans l'hébreu biblique – à moins que l'on compte Genèse 6 :4 et Nombres 13 :33, les deux seules occurrences de *nephilim* – mais cela reviendrait à supposer ce que l'on s'efforce de prouver ! En revanche, en araméen, le nom *naphil(a)* existe bien. Il signifie « géant », ce qui explique pourquoi la Septante (l'ancienne traduction grecque de la Bible hébraïque) a traduit *nephilim* par *gigantes* (géant)⁶⁵.

Heiser a tout à fait raison sur ce sujet, car, comme il le souligne, le terme Nephilim apparaît dans un second passage de l'Ancien Testament, dans Nombres 13. Cela se déroule plusieurs milliers d'années après le Déluge, dans la période historique, sûrement pas plus tard que 1200 av. J.-C., quand les Israélites entrèrent en Canaan pour la première fois après l'exode d'Égypte. Des éclaireurs informent Moïse :

Tous ceux que nous y avons vus sont des hommes d'une haute taille. Et nous y avons vu les Nephilim [...] nous étions à nos yeux et aux leurs comme des sauterelles⁶⁶.

Le contexte ne laisse aucune place au doute : les Nephilim sont des personnes de « haute taille », les traductions les appelant des « géants » sont donc parfaitement logiques, et celle que propose Sitchin est manifestement erronée. Le savait-il en la relayant dans ses livres ? Il est impossible d'en être sûr car, comme le démontre Heiser, la maîtrise de la langue biblique de Sitchin était si faible qu'il était incapable de distinguer l'araméen de l'hébreu⁶⁷. L'idée que les Nephilim puissent être des êtres « tombés du paradis » ou étant « descendus du ciel » a, selon Heiser, été développée par Sitchin afin de soutenir sa thèse et de lui permettre de « donner aux *nephilim* des allures d'anciens astronautes⁶⁸ ».

Une fois encore, la critique est justifiée, car Sitchin va au-delà de ce qui n'aurait pu être qu'une erreur innocente en livrant d'autres « traductions » du terme Nephilim qui sont encore plus intéressées et farfelues. Par exemple, il fait d'eux des « Dieux du Ciel sur la Terre⁶⁹ » et, pis encore, « le peuple des Vaisseaux Fusées⁷⁰ » – une interprétation que rien ne justifie dans un quelconque texte antique, mais qui lui permet d'évoquer, parmi d'autres fictions

énormes et trompeuses, « l'Aéronautique et l'Administration spatiale des Nephilim⁷¹ ».

Il est important aussi, pendant que nous examinons les documents ayant eu un tel impact sur la perception du public dans le passé, de préciser que les Veilleurs, qui seraient descendus du ciel tant d'après la Bible (Livre de Daniel) que le Livre d'Hénoch, appartiennent à une autre catégorie d'êtres que les Nephilim. Rien dans le Livre d'Hénoch n'indique que les Nephilim soient tombés, descendus ou aient été chassés du ciel de quelque manière que ce soit. Tout ce que nous apprenons dans le Livre d'Hénoch est que les Nephilim sont le fruit de l'accouplement des Veilleurs avec les humaines, mais même ce point est compliqué.

Une traduction de référence du texte éthiopien rapporté par Bruce fut réalisée par le révérend R.H. Charles et publiée en 1917⁷². Elle ne renferme aucune mention des Nephilim et décrit la progéniture des Veilleurs et des humaines comme de simples « géants⁷³ ». De même, le mot Nephilim n'apparaît pas dans la traduction de 1979 réalisée par le professeur Michael A. Knibb, qui, à l'instar du texte éthiopien, prend en compte les fragments araméens récemment découverts des manuscrits de la mer Morte⁷⁴. Cependant, la traduction plus récente de George W. Nickelsburg et James C. VanderKam, publiée en 2012, s'appuie sur d'autres fragments non utilisés par Knibb, et là, au chapitre 7, verset 2, le terme Nephilim apparaît à deux reprises :

Et elles [les humaines] furent fécondées par eux [les Veilleurs] et donnèrent naissance à de grands géants. Et les géants engendrèrent des Nephilim, et des Nephilim naquirent les Elioud. Et ils poussèrent conformément à leur grandeur⁷⁵.

Les Nephilim ne reparaissent nulle part dans la traduction de Nickelsburg et VanderKam. Néanmoins, le verset cité ci-dessus ne laisse pas non plus de place au doute : ils ne sont nullement considérés comme « tombés » ou bien « déchus », mais seulement comme les enfants de Veilleurs et des humaines. Ce n'est d'ailleurs pas la première génération, celle des « grands géants », qui est appelée Nephilim, mais la seconde, c'est-à-dire les descendants des géants, qui à leur tour donnèrent vie à une troisième génération : les « Elioud ».

Ces « Elioud », dont on ne sait pas grand-chose d'autre en dehors des traditions mystiques juives, sont une nouvelle preuve de la proximité génétique entre les Veilleurs et les humains – qui sont si proches qu'ils doivent être classés dans la même espèce. Généralement, quand deux espèces différentes se reproduisent, même lorsqu'elles sont suffisamment proches pour pouvoir procréer – comme c'est le cas entre les chevaux et les ânes, par exemple –, les descendants sont eux-mêmes stériles. Mais contrairement aux mules, issues du croisement entre un âne et une jument, les Nephilim ne sont manifestement pas stériles, puisqu'ils donnent à leur tour la vie aux Elioud.

La seule conclusion raisonnable qui s'impose, comme je l'ai déjà signalé, est que les Veilleurs devaient être des humains – sans doute entourés d'une certaine aura liée à leur maîtrise de la technologie et des sciences, mais ni plus ni moins humains que les femmes avec lesquelles ils s'accouplèrent – et que leur progéniture devait l'être aussi. Il est possible qu'ils aient eu une forte carrure. Probable aussi que l'adjectif « géant » qui leur est attaché ait eu à voir avec leurs facultés intellectuelles, qui pouvaient les faire paraître supérieurs. Mais ils restaient malgré tout humains, et je ne vois aucune raison valable d'en conclure autrement.

Cependant, puisqu'une grande confusion règne autour du sujet, il est nécessaire de répéter que rien dans la Genèse ou dans Nombres – les seuls endroits où ils sont mentionnés dans la Bible – ne suggère que les Nephilim soient « tombés », même dans le sens métaphorique de « pécher ». Au contraire, loin d'être critiqués, ils sont décrits comme des « hommes vieux et sages », des « héros », des « hommes de renom ». La Genèse est sans équivoque, comme le lecteur peut en témoigner d'après les passages cités plus haut : c'est la méchanceté des humains, et le mal dans leur cœur, qui a poussé Dieu à envoyer le Déluge. Les descendants de Noé ne sont donc pas les seuls à avoir survécu, car les Nephilim se trouvaient toujours à Canaan et étaient toujours de grande stature, comme l'atteste le Livre des Nombres, quand les Israélites vinrent prendre possession de la Terre promise.

Émissaires

Après cette brève excursion dans les origines du culte des Nephilim de Sitchin, revenons-en aux Veilleurs, et à qui ils (ou ce qu'ils) pourraient être.

Les condamnations d'Hénoch quant à leurs « fornications » avec des humaines trouvent leur équivalent dans la Genèse où, sans être explicitement nommés, ils sont clairement « les fils de Dieu » qui « virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent ». Par la suite, ce qui se déroula exactement n'est conservé que dans Hénoch, où nous sommes amenés à comprendre que les Veilleurs :

enseignèrent toute l'impiété sur Terre et révélèrent les secrets éternels préservés au Ciel, que les hommes s'efforçaient d'apprendre ⁷⁶.

En nous intéressant à présent à un autre texte apocryphe, le Livre des Jubilés, qui se présente comme étant une révélation offerte par Dieu à Moïse, nous redécouvrons les Veilleurs dans un contexte qui nous renvoie une nouvelle fois aux Sabéens et à Harran. À en croire tant l'historien arabe Al-Masudi que le chroniqueur chrétien Bar-Hebraeus, Harran fut à l'origine fondée par Caïnan ⁷⁷, l'arrière-petit-fils de Noé ⁷⁸. Ainsi, par définition, Harran était une ville postdiluvienne, bien que précoce. Caïnan (qui s'écrit parfois Kainam) était le fils d'Arpakshad :

Et le fils grandit, et son père lui apprit à écrire, et il alla chercher un endroit où il pourrait s'emparer d'une ville. Et il trouva un écrit, que d'anciennes générations avaient inscrit sur un rocher, et il le lut et le retranscrivit, commettant alors un péché car il contenait l'enseignement des Veilleurs en conformité avec lequel ils observaient jadis les présages du soleil, de la lune et des étoiles dans tous les signes du ciel ⁷⁹.

Ainsi, l'origine de la vénération des étoiles des Sabéens remonte jusqu'aux mystérieux Veilleurs – qui ou quoi qu'ils fussent –, installés au Proche-Orient en des temps antédiluviens pour enseigner à nos ancêtres un savoir interdit, rompant un commandement fondamental en se reproduisant avec des humaines et, en conséquence, désignés comme responsables du cataclysme planétaire que fut le Déluge.

Ces Veilleurs étaient-ils les émissaires d'une civilisation perdue datant de la période glaciaire ? Peut-être une civilisation aussi avancée par rapport aux chasseurs-cueilleurs du paléolithique supérieur, qui constituaient l'essentiel de la population mondiale de l'époque, que nous pouvons l'être par rapport à des tribus de la forêt amazonienne avec lesquelles aucun contact n'a encore jamais été établi ? Quand je dis « avancée », je ne parle bien sûr pas de valeurs morales ou spirituelles, mais simplement de technologie, de facultés et de savoir. De telles différences persistant encore au XXI^e siècle, je ne vois aucune raison d'affirmer qu'il n'en existait pas de semblables dans une lointaine époque avant les grands cataclysmes du Dryas récent, entre 10 800 et 9600 av. J.-C.

Pour aller plus loin dans cette hypothèse, se pourrait-il qu'il y ait eu une sorte de prise de contact *avant* ces cataclysmes ?

Un programme d'approche très prudent, réfléchi et structuré, visant à observer et étudier – en d'autres termes, à *surveiller* – les populations de chasseurs-cueilleurs, mais sans jamais se mêler à elles, sans s'engager dans des relations sexuelles et familiales complexes avec elles, et surtout sans leur transmettre la moindre technologie ?

L'on pourrait imaginer qu'un groupe d'anthropologues et de scientifiques envoyés étudier une tribu amazonienne avec laquelle nul ne serait jamais entré en contact subiraient les mêmes restrictions. Mais supposons que certains d'entre eux désobéissent ? Supposons que certains « adoptent le mode de vie indigène », comme on le disait parfois des colons de l'Empire britannique qui s'autorisaient à s'approcher de trop près des populations autochtones avec lesquelles ils entraient en interaction ?

Se pourrait-il que ce soit le cas de la troupe de deux cents « Veilleurs » sur le mont Hermon ? Autour de 10 900 av. J.-C., auraient-ils pu « adopter le mode de vie indigène » avec des chasseurs-cueilleurs du Proche-Orient, rompant ainsi l'un des commandements de leur culture ? Et la première rencontre malencontreuse avec des fragments de comète géante un siècle plus tard – une rencontre ayant dévasté le monde – aurait-elle pu être imputée à leur faute morale ?

Quelques dernières pensées. Leur civilisation aurait-elle survécu, même amputée, endommagée, affaiblie par les conditions rigoureuses du Dryas récent, jusqu'à la deuxième rencontre avec le champ de débris de la comète en 9600 av. J.-C., qui a mis un terme au « long hiver mortel », mais a aussi causé la submersion et la destruction de la « terre natale des Originels » ?

Ce royaume insulaire, au milieu de l'océan, qui compterait tant de ressemblances frappantes avec la description que fait Platon de l'Atlantide ?

Est-ce à ce moment-là que les derniers rescapés d'une civilisation autrefois avancée et prospère se seraient décidés à parcourir le monde à bord de bateaux afin de mettre en branle leur grand projet visant, à terme, peut-être après des milliers d'années, à ressusciter l'ancien monde des dieux ?

Et l'Égypte, Baalbek et Göbekli Tepe faisaient-elles partie des lieux où ces « Magiciens des dieux » auraient choisi de s'établir afin d'enclencher leur projet – peut-être précisément parce qu'il y aurait eu des premières approches dans ces régions avant les cataclysmes, et que le potentiel et la personnalité de leurs habitants étaient déjà connus⁸⁰ ?

Harran faisait-elle partie de la deuxième étape de ce plan, alors que l'œuvre des derniers initiés de Göbekli Tepe était achevée et que la capsule témoin qu'ils y avaient enterrée n'attendait plus que d'être découverte dans l'avenir ?

Enfouie dans les entrailles de la Terre, comme ce « porphyre blanc oriental » qui apparaît dans la tradition maçonnique citée plus haut ?

Ou comme l'« écrit gravé sur un rocher » contenant les enseignements des Veilleurs que Caïnan a retrouvé et retranscrit à l'époque où il fonda Harran, apportant dans sa ville le savoir des présages du soleil, de la lune et des étoiles et de « tous les signes du ciel » ?

Exactement le type de savoir qui serait central à la mystérieuse religion stellaire des Sabéens dans les millénaires à venir...

Astronomie et mesures de la Terre

L'archéoastronome James Q. Jacobs a remarqué une chose plutôt curieuse au sujet d'Harran. La latitude de la ville, $36,87^\circ$ au nord de l'équateur, ne semble pas être aléatoire, puisque ce nombre est le même pour le plus petit angle des triangles rectangles de 3-4-5⁸¹ – c'est-à-dire des triangles contenant un angle droit à 90° et dont la longueur des côtés correspond à un ratio de 3-4-5 –, qui constituent la base de la trigonométrie et sont ainsi fondamentaux à l'astronomie et à la géodésie – le troisième angle mesurant, à l'arrondi, $53,13^\circ$.

Est-ce une coïncidence si un triangle rectangle de 3-4-5 avec les mêmes angles internes existe dans la chambre du roi de la Grande Pyramide d'Égypte ? Le sol de cette pièce de granit rouge, austère et vierge de toute inscription, à l'intérieur de laquelle aucun pharaon n'a jamais été retrouvé, forme un rectangle de 2-1 mesurant exactement 20 coudées royales égyptiennes de long sur 10 coudées royales de large (10,46 x 5,23 m). Le triangle rectangle s'obtient, pour sa plus petite dimension (15 coudées), par la diagonale traversant le mur ouest depuis le coin sud-ouest inférieur jusqu'au coin nord-ouest supérieur ; sa dimension médiane (20 coudées) correspond à la longueur du sol du côté sud de la chambre ; sa dimension la plus longue (25 coudées) est tracée de l'angle supérieur nord-ouest jusqu'à l'angle inférieur sud-est⁸².

Ces mesures de 15, 20 et 25 coudées peuvent s'exprimer par le ratio 3-4-5, car si nous attribuons la valeur « 3 » à la longueur de 15 coudées, alors celle de 20 aura naturellement une valeur de « 4 » et celle de 25 une valeur de « 5 ». Tous les triangles rectangles dont les côtés correspondent à ce ratio très particulier de 3-4-5 sont appelés « pythagoriciens » – d'après Pythagore, le célèbre philosophe et mathématicien grec du VI^{e} siècle av. J.-C., qui aurait été le premier à découvrir qu'ils partageaient tous une caractéristique unique, à savoir que le carré du petit côté (3 unités x 3 unités = 9 unités) ajouté au carré du côté moyen (4 unités x 4 unités = 16 unités) équivalait au carré du grand côté (5 unités x 5 unités = 25 unités, soit la somme de 9 plus 16)⁸³. La véritable « magie secrète » de ce triangle, en revanche, comme l'a souligné le

mathématicien islandais Einar Palsson, n'est révélée que lorsque les longueurs sont passées au cube⁸⁴. Nous obtenons alors :

$$3 \times 3 \times 3 = 27$$

$$4 \times 4 \times 4 = 64$$

$$5 \times 5 \times 5 = 125$$

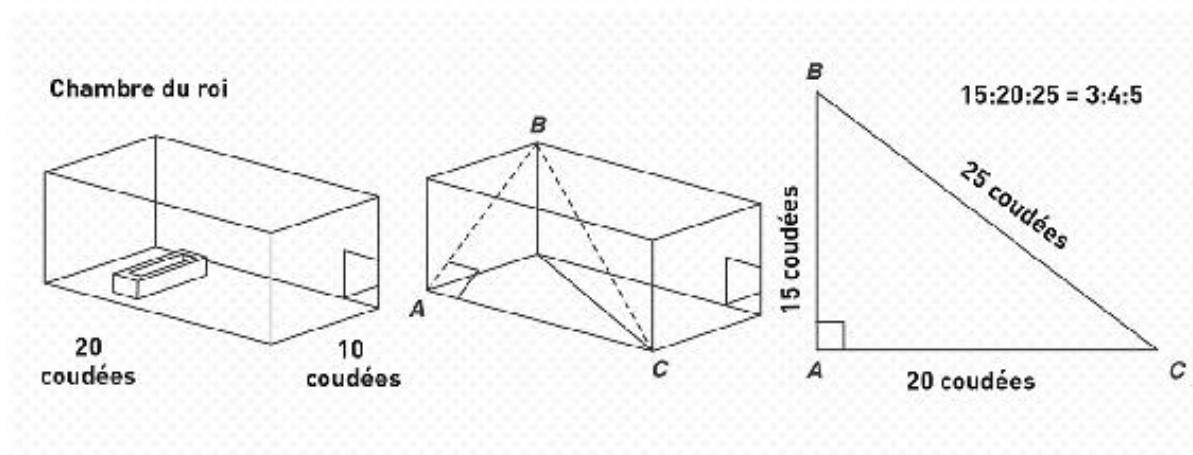


Figure 58 : Le triangle 3-4-5 dissimulé au sein de la chambre du roi de la Grande Pyramide.

La somme de ces trois totaux donne 216. Comme le lecteur s'en souviendra, 216 est l'un des nombres identifiés par les historiens des sciences Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend comme étant dérivés des observations précises de la précession aux équinoxes, ces lents changements qui se produisent dans le ciel au rythme d'un degré tous les 72 ans. Les nombres dérivés de cette séquence de précession se révèlent encodés dans les anciens mythes et monuments de par le monde, et ce jusqu'à une civilisation de l'antiquité préhistorique ancestrale, que Santillana et von Dechend qualifient de « presque incroyable », « la première à oser comprendre le monde comme étant créé selon le nombre, la mesure et le poids⁸⁵ ».

Le pouls de ce cycle, comme nous l'avons vu, est 72 – le nombre d'années requises pour la progression d'un degré de changement de précession. En matière d'observation, un degré tous les 72 ans – l'équivalent d'une vie humaine – est à peine perceptible, puisqu'il s'agit grosso modo de la largeur d'un index tendu vers l'horizon. Une

progression de 30° – la traversée de toute une constellation zodiacale, effectuée en $30 \times 72 = 2\,160$ ans – serait en revanche inratable, mais sa progression devrait pour cela être enregistrée avec précision et suivie par de nombreuses générations d'observateurs consciencieux et pointilleux. Une évolution de 60° – c'est-à-dire à travers deux constellations – nécessite $4\,320$ ans ($2\,160 \times 2$) ; voilà pourquoi une rotation à 360° (les 12 constellations zodiacales – la « Grande Année ») s'effectue en $25\,920$ ans ($4\,320 \times 6$).

À l'intérieur de ce « code précessionnel », ainsi que Santillana et von Dechend l'ont démontré de façon probante, il est permis de diviser et de multiplier le « pouls » de 72 (le nombre d'années pour un degré de changement dû à la précession). Cela est fait régulièrement dans nombre de mythes et monuments à travers le monde (par exemple à Angkor, au Cambodge, comme nous l'avons vu au chapitre 12, ou à Borobudur, en Indonésie, comme nous le verrons au chapitre 18). Ainsi, $216 = 3 \times 72$ (ou $2\,160 \div 10$). Il est donc peu probable qu'il s'agisse d'un accident si on le retrouve dans la chambre du roi de la Grande Pyramide, et le lien de tout ceci avec l'astronomie et la géodésie – les mesures de la Terre – est manifeste. Cela est par ailleurs corroboré par les dimensions externes de la Grande Pyramide, qui, comme je l'ai démontré dans *L'Empreinte des dieux*, encode les dimensions de notre planète à l'échelle précessionnelle de 1 : 43 200⁸⁶.

Pour faire simple, si l'on mesure la hauteur de la Grande Pyramide et qu'on la multiplie par 43 200, l'on obtient le rayon polaire de la Terre, et si l'on multiplie le périmètre de la base de la Grande Pyramide par 43 200, l'on obtient la circonférence de la Terre à l'équateur. Le fait que 43 200 soit l'un des nombres de la suite précessionnelle identifiée par Santillana et von Dechend réduit d'autant plus la possibilité d'une coïncidence et impose d'envisager sérieusement l'hypothèse selon laquelle nous serions en réalité confrontés à une partie de l'héritage intellectuel d'une civilisation ancestrale « presque incroyable » qui aurait mesuré la Terre et observé les changements dans les étoiles avec une précision scientifique, bien avant le commencement de ce que nous appelons l'« histoire ».

Ainsi donc, pour en revenir à Harran, la découverte de James Q. Jacobs indique très certainement que les fondateurs de cette ville effectuèrent un choix géodésique délibéré en l'érigeant à une latitude de $36,87^\circ\text{N}$. Cette impression est renforcée par le fait que Jacobs a également découvert un lien géodésique entre Harran et la légendaire cité mésopotamienne d'Ur, avec laquelle elle était intimement liée durant l'Antiquité⁸⁷ :

L'histoire/mythe de la Mésopotamie maintient qu'Ur et Harran sont deux centres sumériens importants et apparentés, tous deux associés à la Lune. J'ai mesuré la [latitude de la] ziggourat d'Ur à $30,963^\circ$. Je n'ai pas tout de suite remarqué que la colatitude était égale à $5/3$ de l'arc tangente (arctan). La colatitude est la distance par rapport au pôle le plus proche, un point de référence géodésique. La latitude renvoie à l'équateur, le plan à équidistance des deux pôles et perpendiculaire à l'axe de rotation de la Terre. Le plan de latitude à hauteur d'Harran croise l'axe de rotation à un angle d'arc tangente $4/3$, formant un triangle rectangle 3-4-5, comme la latitude par rapport à l'équateur et au centre géodésique. En résumé, la colatitude à Harran est égale à $\arctan(4/3)$ et à Ur à $\arctan(5/3)$. Ainsi, la latitude à Harran est égale à $\arctan(3/4)$ et à Ur à $\arctan(3/5)$. Peut-être ces « idolâtres » faisaient-ils de l'astronomie⁸⁸ ?

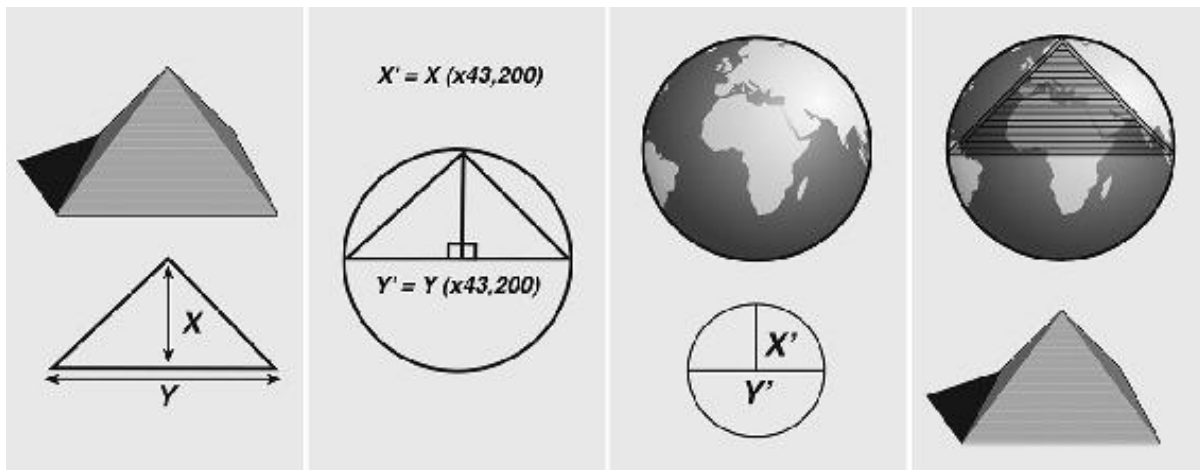


Figure 59 : La Grande Pyramide contient les dimensions de notre planète à l'échelle précessionnelle de 1 :43 200. La hauteur de la Grande Pyramide multipliée par 43 200 nous donne le rayon polaire de la Terre, et le périmètre de la base de la Grande Pyramide multiplié par 43 200 équivaut à la circonférence de la Terre à l'équateur, avec une marge d'erreur infime dans les deux cas.

J'irai même plus loin en affirmant *sans l'ombre d'un doute* que les « adorateurs d'étoile » sabéens d'Harran faisaient de l'astronomie. Et étant donné les preuves que nous avons recensées aux chapitres 14 et 15 au sujet des calculs précis de la précession effectués par les bâtisseurs de Göbekli Tepe – des calculs même si précis qu'ils furent

capables de créer une image symbolique du ciel de notre époque au solstice d'hiver, soit 11 600 ans après la leur –, je ne suis pas surpris par les nouvelles preuves d'astronomie et de géodésie extrêmement anciennes et précises trouvées dans cette région. Ces données vont bien au-delà des capacités habituellement attribuées à la civilisation historique de la Mésopotamie. En levant ainsi le voile, elles nous poussent à scruter très profondément la préhistoire, faisant ainsi reparaître le spectre d'une civilisation perdue.

Jacobs l'a bien remarqué et admet sa perplexité. Sa dernière découverte d'importance ici concerne le lien géodésique entre Göbekli Tepe et Harran :

Ces sites sont apparemment visibles mutuellement, distants d'à peine plus de 40 km. La différence de latitude entre Harran et Göbekli Tepe est précisément égale à $1/1000^e$ de la circonférence de la Terre. Voilà où nous pénétrons dans une zone obscure de l'astronomie antique. L'on trouve à Göbekli Tepe le plus vieil alignement nord-sud d'une construction, preuve d'une pratique de l'astronomie.

Même les non-archéologues comprennent les bases de la stratification et de la déposition : plus c'est profond, plus c'est ancien. Göbekli Tepe a 12 000 ans. Harran est assimilée [...] à l'Ur de Sumer, la « Terre civilisée », « berceau de la civilisation ». Ce berceau et l'astronomie sont censés avoir 4 à 5 000 ans, pas 12 000. Harran est située à une latitude d'arctan $3/4$, un paramètre fixe, et Göbekli Tepe est à une différence de latitude spécifique vers le nord. Le paramètre fixe venant forcément le premier, l'énigme consiste bien sûr à déterminer si cette différence de latitude correspondant à $1/1000^e$ de la circonférence de la Terre est accidentelle, ou si l'astronomie antique trouve finalement ses fondements il y a 12 000 ans ⁸⁹.

J'en déduis que Jacobs n'est pas amateur d'histoire alternative et qu'il a commenté crûment la quantité de « pseudoscience totalement incroyable » actuellement en circulation sur Internet et dans les médias concernant Göbekli Tepe ⁹⁰. Il est donc tout à son mérite d'aller là où la science véritable le mène tout en gardant l'esprit ouvert quant à la possibilité que l'astronomie et la géodésie antiques puissent remonter bien plus loin dans l'inconnu que ne le supposait jusqu'alors l'archéologie traditionnelle.

Les mages d'Harran

Depuis sa création, Harran – ce centre des « sciences exactes », comme le suggère Jacobs ⁹¹ – resta inchangée pendant les millénaires durant lesquels les Sabéens y accomplirent leur

adoration des étoiles. Au IX^e siècle apr. J.-C., Al-Battani, mieux connu en Occident sous le nom d'Albatenius, peut-être le plus éminent astronome et mathématicien du Moyen Âge, naquit à Harran. Il consacra sa longue et brillante carrière⁹² à consigner nombre de réussites scientifiques remarquables.

Notons particulièrement, preuve de sa parfaite maîtrise de l'astronomie et de la géodésie, son calcul de la plus grande distance séparant la Lune de la Terre (l'orbite lunaire étant elliptique, notre satellite connaît un périhélie – le point où il est le plus proche de notre planète – ainsi qu'un apogée – celui où il est le plus éloigné). L'estimation faite par Al-Battani de la distance de la Lune à son apogée était égale, à 0,6 % près, à la valeur estimée actuellement⁹³. Il est également célèbre pour son évaluation de la durée de l'année solaire à 365 jours, 5 heures, 46 minutes et 24 secondes⁹⁴ – soit une erreur de seulement 2 minutes et 22 secondes par rapport au résultat obtenu par les astronomes de notre époque et la technologie moderne dont ils disposent⁹⁵. Al-Battani catalogua 489 étoiles⁹⁶, fournit des mesures plus précises de la trajectoire du Soleil que Copernic ne le ferait 600 ans plus tard⁹⁷, et livra d'importantes formules trigonométriques pour les triangles rectangles⁹⁸, un fait de l'histoire des sciences qui mérite d'être souligné tant il a pu être déterminant dans l'établissement du lien entre la latitude d'Harran et les triangles rectangles de 3-4-5 que nous avons vu plus haut.

Le nom complet d'Al-Battani, qui compte nombre d'épithètes révélatrices, était Abu Abdallah al-Battani Ibn Jabir Sinan al-Raqqi al-Harrani al-Sabi. L'origine du qualificatif « al-Battani » est inconnue, mais elle ferait référence à une rue ou à un quartier d'Harran, sa ville natale – d'où vient aussi, bien évidemment, « al-Harrani ». « Al-Raqqi » renvoie à la ville d'al-Raqqa, sur les rives de l'Euphrate, en Syrie, où Al-Battani vécut une bonne partie de sa carrière. L'épithète la plus intéressante est cependant sans doute « al-Sabi », qui, selon l'éminent *Dictionary of Scientific Biography*, indique que les ancêtres d'Al-Battani, et peut-être lui-même :

professaient la religion des Sabéens d'Harran, dans laquelle une part considérable de la théologie astrale et des traditions stellaires de la Mésopotamie antique semblent avoir été préservée, et qui, tolérée par les souverains musulmans, a survécu jusqu'au milieu du XI^e siècle. Le fait que le contemporain (légèrement plus âgé) d'al-Battani, le grand

mathématicien et astronome Thabit ibn Qurra, soit originaire de la même région et adhère encore à la religion sabéenne semble révélateur du grand intérêt pour l'astronomie qui régnait encore dans cette dernière phase de l'idolâtrie des étoiles mésopotamienne⁹⁹.

Thabit ibn Qurra (836-901 apr. J.-C., également né à Harran) n'aurait guère apprécié des termes aussi tendancieux que « l'idolâtrie des étoiles », qui cherche à reléguer le « paganisme » des Sabéens à un niveau inférieur à celui du monothéisme clérical à l'esprit mortifère, et souvent sectaire, étriqué et antiscientifique, de religions telles que le christianisme, le judaïsme ou l'islam. Thabit avait bien conscience que, sous les pratiques sabéennes antiques que ces jeunes religions percevaient, à tort, comme de l'« idolâtrie des étoiles », se trouvaient en réalité des sciences exactes fort utiles à l'humanité. Ainsi, il écrit :

Qui a civilisé le monde et bâti les cités, si ce n'est les nobles et les rois du paganisme ? Qui a mis en ordre de marche les ports et les rivières ? Et qui d'autre a enseigné la sagesse cachée ? À qui la Divinité s'est-elle révélée, a-t-elle donné les oracles, a-t-elle parlé de l'avenir, si ce n'est aux plus célèbres des païens ? Les païens ont fait savoir tout cela. Ils ont découvert l'art de soigner l'âme ; ils ont aussi répandu l'art de soigner le corps. Ils ont couvert la Terre de formes de gouvernement stables, et de sagesse, pour le plus grand bien. Sans le paganisme, le monde serait vide et misérable¹⁰⁰.

Précisons que même cette traduction échoue à rendre justice au message que Thabit tâchait de communiquer. Le mot syriaque *hanputho* employé dans le texte original, et traduit ici par « paganisme », signifie en réalité « la religion pure »¹⁰¹. Son analogue en langue arabe serait le mot *hanif*, qui apparaît dans le Coran pour faire référence à d'anciennes fois préislamiques, qui étaient considérées comme pures et n'avaient donc pas subi de persécutions¹⁰². En réalité, durant les premiers siècles de l'islam, les Sabéens étaient même considérés par nombre de penseurs importants comme les *hanifs*¹⁰³ archétypaux ; cela ajouté, entre autres, au fait qu'ils se revendiquaient d'être un « peuple du livre », explique qu'ils aient longtemps été laissés libres de pratiquer leur culte comme ils l'entendaient.

Nous avons déjà vu comment les Sabéens avaient été autorisés à bâtir un nouveau temple du Dieu-Lune et à poursuivre leurs rites religieux, après que le général arabe Ibn Ghanam eut conquis Harran au VII^e siècle apr. J.-C. Cela était déjà, en soi, une faveur

inhabituelle, car les armées islamiques offraient normalement aux « païens » le choix entre la conversion et la mort. Plus intéressante encore est la rencontre entre les Sabéens et le calife abbasside Abu Jafar Abdullah al-Mamoun, qui traversa leur ville en 830 apr. J.-C. et les aurait interrogés longuement sur leur religion ¹⁰⁴.

En se souvenant des pèlerinages sabéens à Gizeh, il est logique de se demander s'il existe un lien entre le fait qu'en 820 apr. J.-C., une décennie avant sa visite d'Harran, ce fut Mamoun qui perça un tunnel dans la Grande Pyramide et en ouvrit des chambres et passages jusqu'alors dissimulés. En réalité, c'est par le « Trou de Mamoun » que les visiteurs pénétrèrent encore dans le monument aujourd'hui ¹⁰⁵. Il semblerait que les recherches de celui que Gibbon décrivait comme « un prince d'une érudition rare ¹⁰⁶ » aient été provoquées par des informations qu'il aurait reçues au sujet de la Grande Pyramide, et notamment qu'elle renfermerait :

une chambre secrète avec des cartes et des tables des sphères célestes et terrestres. L'on disait que, bien qu'ayant été conçues dans un passé lointain, elles étaient d'une grande précision ¹⁰⁷.

À l'instar de son père Haroun al-Rachid, rendu célèbre par les *Mille et une nuits*, Mamoun appartenait à une lignée de califes savants et ouverts. Au XI^e siècle, cependant, le dernier temple du Dieu-Lune avait finalement été détruit, et une faction plus fondamentaliste et bien moins tolérante s'était emparée des rênes de l'islam ; la suppression de « la religion pure » des Sabéens commença alors brusquement. Nous savons qu'ils continuèrent à effectuer leurs pèlerinages à Gizeh jusqu'au XIII^e siècle, mais qu'ils disparurent ensuite de l'histoire. Si certains spécialistes ont l'impression que des éléments de leur foi ont survécu parmi des sectes telles que le mandéisme ou le yézidisme d'Irak ¹⁰⁸ (elles-mêmes sujettes à d'intenses persécutions islamiques à l'époque moderne), il semble n'y avoir aujourd'hui plus aucune trace des Sabéens.

Sauf dans une pensée fascinante et intrigante.

Le Livre sacré des Sabéens était une compilation de textes désormais connue comme les *Hermetica* ¹⁰⁹, dont un exemplaire s'est mystérieusement retrouvé entre les mains de Leonardo da

Pistoia, un agent de Cosme de Médicis, fondateur de la dynastie politique florentine qui porte son nom. C'était en 1460, et Pistoia voyageait alors en Macédoine, avant de rentrer aussitôt à Florence avec le trésor d'une ancienne sagesse qu'il venait d'acquérir. Sans perdre un instant, Cosme ordonna à son fils adoptif Marsile Ficin de repousser la traduction des œuvres complètes de Platon, qu'il venait d'entamer, afin de se consacrer d'abord aux *Hermetica*¹¹⁰. Comme le fit remarquer feu Dame Frances Yates, l'une des principales expertes mondiales de la Renaissance, il s'agissait d'« une situation extraordinaire¹¹¹ ».

D'autant plus que de nombreux éléments indiquent que ce fut cette introduction des idées hermétiques dans l'Europe du xve siècle qui donna l'impulsion à la Renaissance et naissance au monde moderne¹¹².

À moins qu'il ne se soit pas agi de la naissance d'un nouveau monde, mais de la renaissance – la « résurrection », pour reprendre le terme des inscriptions d'Edfou – de l'ancien monde des dieux ?

Signes des mains

Ainsi que nous l'avons vu, les inscriptions d'Edfou évoquent les Sept Sages, apporteurs de sagesse à l'humanité, professeurs de sciences et de magie. Les textes mésopotamiens parlent également de sept sages – les Apkallu –, dont les fonctions sont identiques à celles de leurs homologues égyptiens. Nous avons déjà exploré cela au cours des chapitres précédents, et il serait inutile de nous répéter ici. Avant d'enquêter sur les Veilleurs du Livre d'Hénoch, du Livre des Jubilés et d'ailleurs, je n'avais en revanche pas conscience que des spécialistes avaient découvert des liens unissant les Veilleurs et les Apkallu.

Par exemple, des « figurines d'Apkallu étaient enfouies dans des boîtes dans les fondations de bâtiments mésopotamiens afin de détourner le mal. [...] Le terme *massare*, Veilleurs, sert à les désigner¹¹³. » Par ailleurs, les Apkallu auraient enseigné des sciences antédiluviennes aux humains, de même, donc, que les Veilleurs¹¹⁴. Comme en conclut toutefois un spécialiste : « Les

auteurs juifs renversaient souvent les traditions intellectuelles mésopotamiennes avec l'intention de montrer la supériorité de leurs propres fondations culturelles. [Ainsi] les sages antédiluviens, les Apkallu mésopotamiens, furent diabolisés comme étant les “fils de Dieu” et [...] apparaissent comme les Veilleurs [...] les enseignants illégitimes des humains d'avant le Déluge¹¹⁵. »

Tout compte fait, ces recherches révèlent un ensemble de liens entre les Veilleurs et les Apkallu, qui semblent si proches que l'on pourrait raisonnablement imaginer qu'il s'agit de deux noms ou titres différents pour désigner les mêmes êtres¹¹⁶. Nous n'avons ici ni l'espace ni le besoin d'explorer dans le détail ces données et leurs multiples interconnexions, mais je trouve tentant d'imaginer que ces mêmes êtres – ces Veilleurs, ces Sages – puissent être représentés sur les hauts piliers mégalithiques de Göbekli Tepe.

Outre leur ressemblance avec les symboles des divinités mésopotamiennes (voir chapitre 15), la présence de ces espèces de sacs sur le haut du pilier 43 de l'Enceinte D – et sur lesquels j'ai déjà attiré votre attention au chapitre 1) – continue de m'intriguer. En effet, ces objets sont aussi similaires aux sacs portés par les Apkallu dans nombre de représentations antiques. Et cette similitude, ainsi que le lecteur s'en souviendra, ne se cantonne pas au Proche-Orient. Dans une sculpture provenant du site olmèque de La Venta, qui domine le golfe du Mexique, un relief de Quetzalcóatl, le Serpent à plumes, le légendaire apporteur de civilisation aux peuples d'Amérique centrale, porte un sac identique.

Avant de quitter la Turquie en juillet 2014, nous effectuons un dernier voyage jusqu'à Göbekli Tepe. J'ai du mal à supporter de voir le site sous ce hideux toit en bois qui plonge les quatre enceintes principales dans des ténèbres presque sépulcrales. J'ai néanmoins une bonne raison de vouloir jeter un dernier coup d'œil à l'Enceinte D, non pas au pilier 43, mais aux deux colonnes centrales, avec leurs bras pliés et leurs mains aux longs doigts qui se touchent presque sur leur ventre de pierre.

Quand j'estime en avoir vu assez, nous demandons à notre chauffeur de nous ramener à Şanlıurfa, au musée principal, où sont exposés nombre d'artefacts provenant de Göbekli Tepe et jugés trop

précieux pour être laissés sur place. Je suis déjà venu ici, mais j'aimerais me remettre en tête un certain nombre de détails.

Je m'attarde longuement devant la sculpture envoûtante d'une figure humaine. Elle n'a pas été trouvée à Göbekli Tepe, mais directement à Şanlıurfa dans les années 1980, au cœur de la vieille ville, où de profondes fondations étaient creusées pour un parking. Elle a été estimée de la même époque que Göbekli Tepe – soit autour de 9000 av. J.-C. Klaus Schmidt prédisait qu'elle était « sur le point de devenir célèbre en tant que plus vieille statue humaine grandeur nature complètement préservée¹¹⁷ ».

Contrairement aux piliers mégalithiques de Göbekli Tepe, où les « têtes » sont stylisées – et ressemblent à la barre transversale de la lettre « T » –, cette silhouette est dotée d'une tête humaine pleinement formée et d'un visage aux yeux d'obsidienne noirs et brillants, et au menton prononcé donnant l'impression d'être couvert de barbe. Un pectoral en forme de gros « V » double est sculpté en haut relief sur son torse, ses bras sont pliés à la manière de ceux des statues de Göbekli Tepe, et ses doigts se touchent presque sur l'avant de son ventre.

Je m'approche de la deuxième pièce que je souhaite examiner, le prétendu « mât totémique ». Cette sculpture est encore plus sinistre que la première. Une fois encore, elle est à peu près grande comme un homme, mais elle est loin d'être entièrement humaine. Il s'agit plutôt d'un hybride complexe aux multiples caractéristiques. La tête est sérieusement endommagée, mais les oreilles et les yeux demeurent et suggèrent une sorte de prédateur, peut-être un ours, peut-être un lion ou un léopard. C'est donc un thérianthrope. De gros serpents sinuent en remontant sur l'extérieur de ses jambes. Ils sont dotés de têtes démesurées qui se projettent en avant à peu près au niveau de l'aine de la silhouette.

Deux paires de bras et de mains semblent appartenir à celle-ci. Sur la paire supérieure, les bras sont pliés à la manière de Göbekli Tepe et les mains sont proches l'une de l'autre, les doigts se touchant presque au niveau de la poitrine. Sur la seconde paire, il n'y a que les avant-bras et les mains ; là encore, les doigts sont proches et se touchent presque, plus ou moins à hauteur de nombril.

Au niveau des parties génitales, une petite tête et deux autres bras jaillissent du milieu de la sculpture. Là encore, les mains aux longs doigts se rejoignent presque, mais elles paraissent cette fois jouer du tambour. À côté d'elles, légèrement en dessous, se trouve l'ébauche, très abîmée, d'une autre paire de bras et de mains.

L'ensemble m'est familier.

Très familier.

Il ne me rappelle cependant pas Göbekli Tepe, mais, ainsi que nous le verrons dans le prochain chapitre, un site à l'autre bout du monde.

SEPTIÈME PARTIE
DISTANCE

Chapitre 17

Montagne

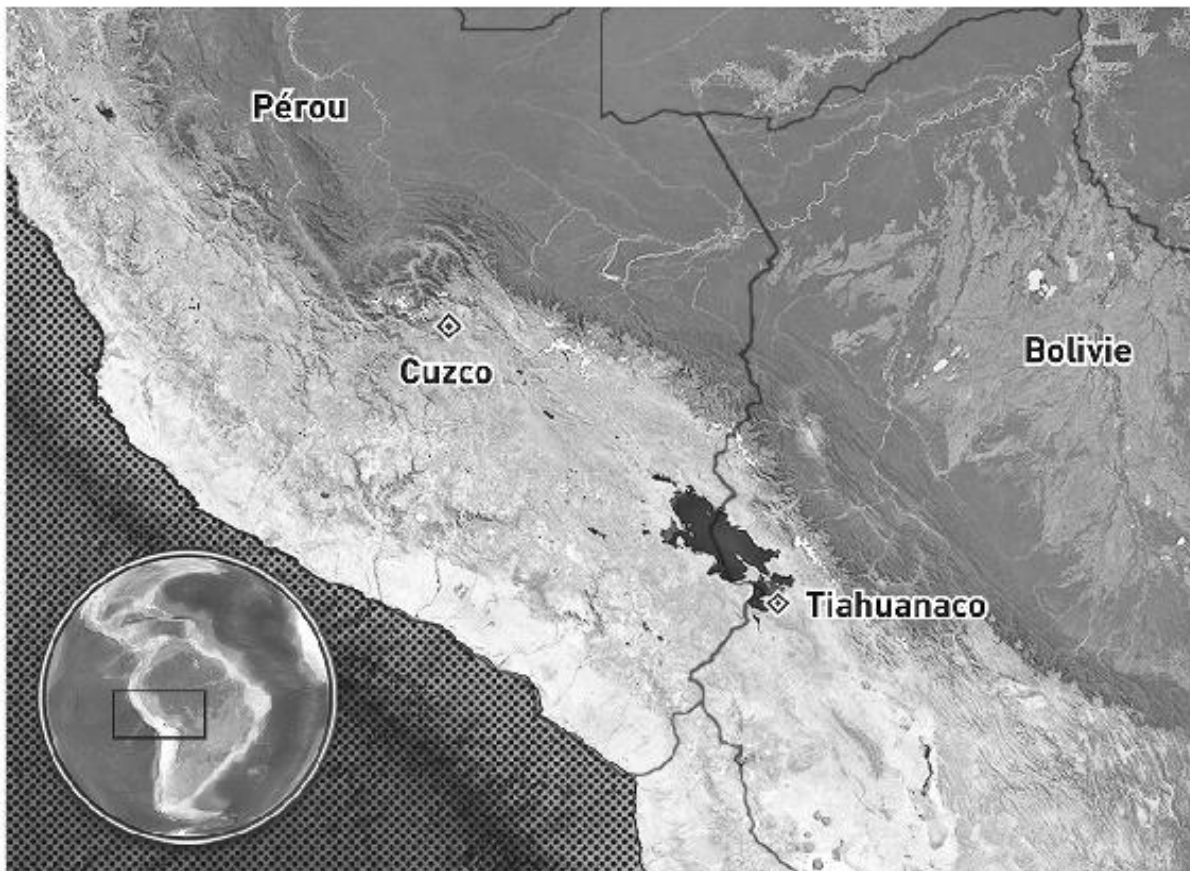


Figure 60

Nous sommes en octobre 2013 et je me trouve sur les pentes au-dessus de la ville de Cuzco, dans les hautes Andes péruviennes.

J'explore l'incroyable site mégalithique de Sacsayhuaman en compagnie de Jesus Gamarra, un descendant des Incas. Gamarra a environ soixante-quinze ans, plus de dix de plus que moi, mais il fait beaucoup plus jeune. Il est aussi agile qu'une chèvre de montagne, pleinement habitué à l'altitude de 3 701 mètres et aussi affûté qu'un athlète olympique après des années passées à arpenter les cols et les chemins de son pays natal, lancé à la recherche des origines de la culture inca.

Ma première visite à Sacsayhuaman remonte à 1992, et j'y suis depuis revenu de nombreuses fois, apprenant systématiquement de nouvelles choses. Dans *L'Empreinte des dieux*, publié en 1995, je faisais savoir mon scepticisme à l'égard de la théorie conventionnelle selon laquelle pratiquement tous les grands monuments des Andes seraient l'œuvre des Incas – dont l'empire n'avait guère plus d'un siècle d'ancienneté au début de la conquête du Pérou par les Espagnols en 1531. « Comme on sait que les Incas ont fait un usage intensif de la forteresse de Sacsayhuaman, écrivais-je dans *L'Empreinte des dieux*, je comprends facilement pourquoi on a longtemps pensé qu'ils l'avaient construite, mais il n'y a pas de rapport évident entre ces deux propositions. Les Incas ont très bien pu trouver les structures déjà en place et s'y installer¹. » Dans *Heaven's Mirror* (1998), je développais l'argument selon lequel les gigantesques constructions mégalithiques creusées dans la roche des Andes, qui sont loin d'être confinées à Sacsayhuaman mais se retrouvent dans toute la région, n'étaient pas l'œuvre des Incas mais d'une civilisation bien plus précoce, depuis longtemps oubliée de l'histoire :

Dans cette éventualité, il n'est pas nécessaire d'imaginer une rupture temporelle complète entre « l'ancienne culture » supposée et les Incas ; au contraire, ces derniers auraient pu hériter d'une partie des traditions et du savoir de la première et tenter, à une échelle réduite, d'imiter leur monde colossal².

Je ne savais rien de Gamarra ni de son œuvre à l'époque où j'écrivis les passages cités ci-dessus. À présent, alors qu'il me fait visiter Sacsayhuaman, m'expliquant lentement et méticuleusement chaque point qu'il tient à me montrer, m'entraînant dans des recoins cachés et vers des extrémités du site dont j'ignorais tout jusqu'à présent, il m'ouvre les yeux sur toute sorte de détails qui soutiennent

et renforcent mon intuition première. Il me présente même une enquête archéologique solide, initiée par son père Alfredo Gamarra et considérablement affinée et poursuivie par ses soins. J'ai le sentiment que les spécialistes du courant dominant n'auraient d'autre choix que de la considérer sérieusement – si toutefois ils n'étaient pas prisonniers de leurs idées préconçues selon lesquelles ces ruines n'ont que quelques centaines d'années et sont entièrement l'œuvre des Incas³.

Il est notoirement difficile d'estimer avec un degré de certitude suffisant l'âge de monuments en pierre anonymes et dépourvus d'inscriptions. La datation par le carbone 14 d'éléments organiques associés n'est utile que lorsque nous pouvons être absolument certains que les matières analysées ont été déposées en même temps que les blocs qui nous intéressent ont été taillés et posés. Ce qui est impossible dans le cas de nombre de structures mégalithiques. La datation par luminescence de surface – qui, nous l'avons vu au chapitre 10, a déjà produit des résultats anormaux, à Gizeh, sur la pyramide de Mykérinos et les temples du Sphinx et de la Vallée – n'a pas encore été complètement adoptée par le monde de l'archéologie et n'a encore jamais été utilisée sur des monuments des Andes. En l'absence d'examen objectifs, la stratégie à employer consiste à étudier le style architectural et la méthode de construction. Si différents styles de céramique peuvent nous fournir de précieuses indications sur l'origine et l'âge de certaines pièces, il en va de même pour l'architecture. Selon la règle générale, différents styles et approches dans la construction de monuments, même érigés côte à côte, peuvent indiquer l'implication de différentes cultures ayant travaillé à différentes périodes du passé.

Malheureusement, cette technique logique et raisonnable n'est pas très populaire parmi les archéologues s'intéressant aux constructions andines – peut-être parce que, s'ils devaient l'appliquer comme ils l'appliquent partout ailleurs, ils seraient contraints de remettre en question la théorie établie selon laquelle les Incas ont tout construit. L'archéologie est une discipline profondément conservatrice, et j'ai appris au fil du temps que les archéologues, où qu'ils travaillent, détestent mettre en cause les affirmations de leurs prédécesseurs et de leurs collègues. Ils

risqueraient fort de mettre leur carrière en péril s'ils s'y aventuraient. En conséquence, et peut-être inconsciemment, ils se concentrent sur les preuves et les arguments qui ne viennent pas tout chambouler. Ils vont éventuellement gratter un peu, préciser les idées consensuelles, mais surtout ne pas risquer de découvrir quelque chose qui pourrait saper sérieusement le paradigme établi.

Ce que Gamarra me montre tandis que nous marchons autour de Sacsayhuaman est qu'il y a ici trois styles architecturaux différents – si différents qu'il est même extrêmement difficile de comprendre pourquoi les archéologues insistent tant pour dire qu'ils sont tous l'œuvre des Incas et qu'ils ont tous été réalisés durant le siècle ayant précédé l'arrivée des Espagnols. Il n'est pas nécessaire de reproduire les descriptions détaillées de ce site que j'ai déjà effectuées dans mes ouvrages précédents. En bref, sachez juste que Sacsayhuaman se dresse à flanc de colline, au-dessus de la ville de Cuzco, et qu'elle est constituée de trois rangées de murs parallèles, tous hauts d'environ 6 mètres et conçus exclusivement de mégalithes géants, certains pesant plus de 360 tonnes⁴. Les murailles, disposées en escalier les unes au-dessus des autres, offrent un profil irrégulier, presque en zigzag, et sont bâties à flanc de colline. Au-delà de la paroi la plus haute, la pente continue de s'élever vers le sud et est jonchée des ruines de nombreux bâtiments bien plus petits ; l'un de ceux-ci, situé au sommet, consiste en trois cercles concentriques de blocs proprement taillés. Seules les fondations subsistent encore, mais la construction intacte devait être impressionnante. En dessous, une vallée couverte d'arbres et de buissons plonge vers le sud, où Cuzco est nichée.

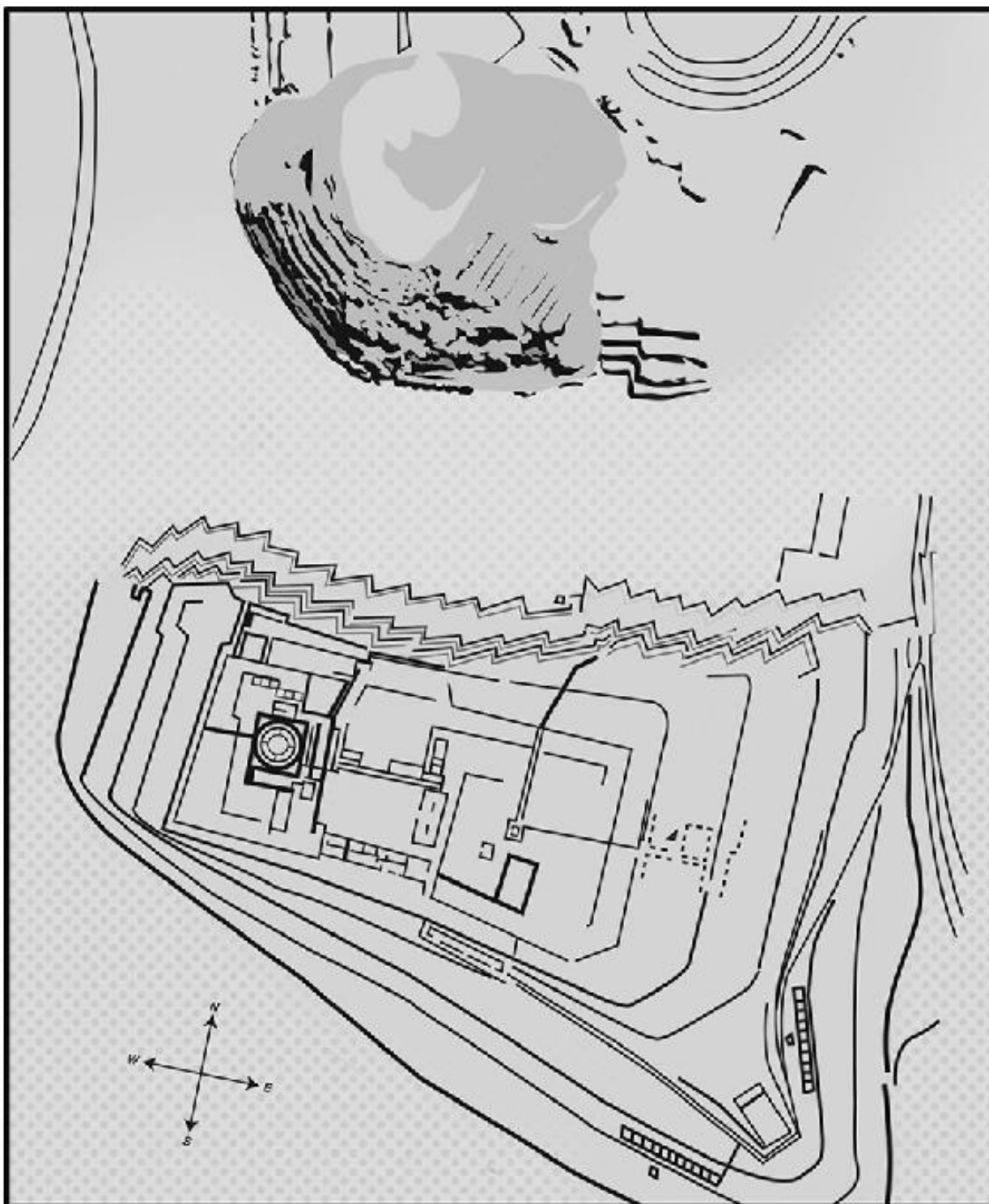


Figure 61 : Plan de Sacsayhuaman, murailles mégalithiques en zigzag du côté sud, monticule rocheux taillé au nord.

Vers le nord, un plateau herbeux d'environ 100 mètres de large s'étend depuis la base de la plus basse des trois murailles mégalithiques sur toute sa longueur de 400 mètres. Du côté nord du plateau se dresse un monticule rocheux naturel de diorite volcanique, sauf qu'il a été taillé et modelé en un système de terrasses et de marches très complexe. Voilà où Gamarra et moi nous trouvons alors qu'il se lance dans son explication.

— Voici une œuvre d'*Hanan Pacha*, déclare-t-il en me désignant les magnifiques terrasses de diorite taillées à nos pieds. Le premier monde. Il a été créé des milliers d'années avant l'ère des Incas. Ils savaient comment modeler la pierre, à l'époque.

Un sourire malicieux.

— Ils pouvaient en faire tout ce qu'ils voulaient. C'était peut-être facile pour eux.

Il se penche, me fait signe de regarder de plus près la surface de la roche.

— Tu vois ?

Je hausse les épaules. Je suis perplexe. J'ignore ce qu'il veut me montrer.

— Aucune trace d'outil, précise-t-il.

Il me désigne fièrement tout le site sculpté, cette gigantesque œuvre d'art en laquelle a été transformé le monticule.

— Aucune trace d'outil nulle part.

— Alors qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils les ont polies après avoir taillé la pierre ?

— Non, répond Gamarra. Ils n'avaient pas besoin d'outils. Ils avaient une autre technique. C'était d'ailleurs la même chose dans le deuxième monde, que j'appelle *Uran Pacha*.

Il me désigne les imposantes murailles mégalithiques de l'autre côté. Les experts ne sont pas tous d'accord quant à la nature de la pierre utilisée ou quant à l'endroit où elle a été extraite. Le consensus, bien que l'on retrouve également de l'andésite et du porphyre verts, est qu'il s'agit d'une forme locale, particulièrement dure et dense, de calcaire. Des carrières situées à 3 et 15 kilomètres de distance ont été identifiées comme sources de ce calcaire⁵.

Nous dévalons la pente du monticule et traversons l'étendue herbeuse jusqu'à rejoindre les assises d'immenses mégalithes qui

incarnent aujourd'hui l'image couramment associée à Sacsayhuaman. Comme à chacune de mes visites ici, ma première sensation est de l'émerveillement. Je me sens minuscule, ratatiné, gros comme une fourmi. Et ce pas seulement parce que les murs et les pierres qui composent les lieux sont gigantesques. Ils semblent dotés – oserai-je le dire ? – de leur propre personnalité, celle d'un géant endormi.

Le plus spectaculaire dans ces murailles, en dehors de leur taille, en dehors du fait qu'elles sont constituées d'au moins un millier de blocs individuels, est l'époustouffant exploit de virtuose réalisé pour les assembler. Enfin, soyons sérieux un instant. Quand on érige un mur où la plus petite des briques que l'on compte utiliser pèse une tonne, où la majorité dépassera les 20 tonnes, où plusieurs excéderont les 100 tonnes et où quelques-unes atteindront les 200 tonnes, parmi lesquelles certaines dépasseront les 300 tonnes, on se lance déjà un formidable défi logistique.

Mais supposons que, pour l'amour du risque, vous décidiez d'augmenter encore la mise en insistant pour que ces murailles soient bâties telles d'immenses pièces de puzzle en trois dimensions. Chaque bloc devrait être un polygone doté d'entre six et douze côtés, chaque polygone devrait être différent, et tous devraient s'assembler si fermement qu'il vous serait impossible de glisser une lame de rasoir entre deux pièces.

Je ne peux pas me prononcer sur l'*arrière* des blocs, qui s'imbriquent dans d'autres blocs derrière eux – sans doute, là encore, multidimensionnels –, mais les motifs tracés par leurs étranges façades colossales sont déjà suffisamment compliqués pour ne pas essayer d'envisager ce que nous ne pouvons voir. À observer avec admiration et stupéfaction l'échelle et la complexité du projet, il est évident qu'il a dû s'agir d'une entreprise incroyablement difficile à réaliser ! Les bâtisseurs de la phase mégalithique de Sacsayhuaman étaient forcément des professionnels remarquables armés de longues années d'expérience et héritiers d'un savoir ancestral savamment entretenu. On ne peut pas concevoir, planifier et construire quelque chose de semblable sans un siècle ou deux de tâtonnements derrière soi – contrairement à ce que les Incas auraient

réalisé. Les mégalithes de Sacsayhuaman sont le grand œuvre de tailleurs de pierre émérites.

De plus, dans toutes les Andes, on ne trouve pas un exemple d'apprentis ayant appris à réaliser cela, aucun prototype presque acceptable mais ayant échoué. D'autres structures ne sont peut-être pas à l'échelle de Sacsayhuaman (même si beaucoup s'en rapprochent), mais toutes, que ce soit à Pisac, Ollantaytambo, Machu Picchu ou dans pléthore d'autres sites, partagent le même niveau de complexité tout en incluant diverses difficultés – notamment des emplacements extrêmes, situés bien loin de toutes les carrières – dont Sacsayhuaman n'a pas eu à s'encombrer. Et toutes sont des chefs-d'œuvre. Toutes sont parfaites. C'est presque comme si, pour reprendre l'expression de Gamarra, « c'était facile pour eux ».

Je sais qu'il a une théorie pour l'expliquer. Cette théorie est que la gravité était plus faible durant ces deux premiers « mondes » – *Hanan Pacha* et *Uran Pacha* – et que la pierre était donc plus légère et facile à manipuler. Cette notion est liée dans son esprit au fait que la Terre orbitait autrefois bien plus près du Soleil – réduisant la durée de son parcours à 225 jours, puis 260 jours –, avant d'adopter sa trajectoire actuelle de 365 jours⁶. Il pourrait avoir raison : la nouvelle science suggère que l'orbite des planètes n'est pas fixe et stable, mais qu'elle peut être sujette à des changements radicaux qui, entre autres, pourraient accroître le flux des comètes dans notre système solaire interne⁷.

Cependant, ce n'est pas cet aspect de sa théorie qui m'intéresse. Je suis solidement convaincu par ses observations du caractère anormal des monuments andins – des observations basées sur cinquante ans de travail de terrain de sa part, en sus des soixante ans effectués par son père. Les Gamarra connaissent les lieux comme leur poche et ont gagné le droit de s'exprimer sur le sujet. Et quand ils parlent, bien qu'étant eux-mêmes d'origine inca, leur message est sans équivoque : quantité de grands travaux architecturaux attribués aux Incas n'ont pas été réalisés par eux. Il y a ici les traces d'une civilisation perdue. Et même – si la chronologie de Gamarra est correcte – de deux.

— Tous les gros blocs de Sacsayhuaman viennent de la période *Uran Pacha*, me dit-il.

Nous nous trouvons dans un coin, au croisement d'une dizaine environ de ces blocs impressionnants. Gamarra souligne une fois de plus la précision des jointures, qui semblent avoir été tracées par une machine-outil moderne, et la complexité intimidante des motifs qu'ils forment. Puis il attire mon attention sur autre chose : plusieurs de ces blocs contiennent d'étranges creux circulaires et des sillons peu profonds aux rebords festonnés, ainsi que d'autres tracés étranges et apparemment aléatoires.

— Pas de marques d'outil, insiste-t-il. Pas de ciseaux. Pas de marteaux.

— Alors comment ont-ils fait ?

— Ça ne te donne pas l'impression qu'ils ont travaillé la pierre tandis qu'elle était malléable ? me demande Gamarra.

Il fait courir sa main sur les courbes et les angles d'une jointure polygonale.

— Comme du beurre ? Ce qui leur aurait permis de tout mouler ensemble ?

Soudain, tout me semble limpide. Les formes étranges que je vois dans la roche seraient faciles à créer sans effort si ces blocs étaient faits d'une matière ayant la consistance du beurre à température ambiante, et non celle du calcaire froid et dur. Puis, en plus de les mouler ensemble pour donner cette impression de puzzle géant, la pointe d'un couteau de cuisine aurait suffi à creuser ces festons et le dos d'une cuillère aurait permis de creuser les trous.

C'est une idée intéressante, et je n'ai pas à croire en les théories de Gamarra concernant les orbites et la gravité pour l'explorer plus avant. Il y a d'autres façons d'expliquer ces motifs. Par exemple, la technologie d'une civilisation perdue aurait pu être suffisamment avancée pour permettre le ramollissement de la pierre afin de la travailler aisément. Peut-être en se servant de la chaleur ? Une étude intrigante conduite par l'Institut de tectonique et de géophysique de l'Académie des sciences russe, travaillant en coopération avec le ministère de la Culture péruvien, a fourni des preuves que le calcaire des mégalithes de Sacsayhuaman avait été, à un moment donné, soumis à des températures supérieures à 900 °C, et peut-être aussi élevées que 1 100 °C.

Quand les chercheurs russes se sont rendus dans les carrières où les pierres auraient été extraites, ils ont découvert que le calcaire naturel était rempli de minuscules fossiles organiques. Cela n'a rien d'étonnant, puisque le calcaire est une roche sédimentaire formée sous d'anciennes mers et consistant en grande partie en les restes de minuscules coquilles et de microsquelettes d'organismes marins. Curieusement, quand des échantillons des mégalithes de Sacsayhuaman ont été testés par les chercheurs, ceux-ci ont confirmé que la roche était effectivement du calcaire de « forte densité⁸ ». Cependant, il n'y avait :

aucun fossile ni vestige organique évident, seulement la structure au grain fin clairement visible⁹.

Leur conclusion était que les blocs avaient été sujets à une chaleur intense entre le moment de leur extraction et celui où ils avaient été placés dans la muraille, et que cette chaleur avait pu suffire à réduire les fossiles en une structure au grain fin indéterminée :

Naturellement, il faudrait mener des recherches et des analyses plus poussées afin d'estimer la véritable raison des effets thermiques sur le calcaire étudié [...] Mais les faits sont là : il y a eu recristallisation d'un calcaire siliceux biogène en un calcaire siliceux microcristallin. Nous pouvons observer le résultat de ce processus dans le matériau formant les blocs polygonaux de la muraille de Sacsayhuaman. Dans des conditions naturelles normales, ce processus est absolument impossible¹⁰.

« Sa construction relève d'une part de magie... »

Jesus Gamarra et moi continuons notre exploration en gravissant les marches entre les lignes de murailles mégalithiques, jusqu'à ce que nous atteignons les pentes au-dessus et puissions approcher les ruines qui couvrent le sommet de la colline. « Voici des exemples de ce qui était construit durant la période *Ukun Pacha* », me dit Gamarra en me désignant les vestiges. « L'œuvre des Incas. » Il m'en indique certains particulièrement bien conçus, comme cette structure constituée de trois cercles concentriques. Les Incas l'appelaient Muyuc Marka, m'apprend-il. Il s'agissait d'une tour s'élevant autrefois jusqu'à 30 mètres de hauteur, construite comme une résidence impériale pour l'empereur – dont le titre était « l'Inca ». Ce n'est que

plus tard, et par extension, que la nation tout entière devint « les Incas ».

Selon Gamarra, Muyuc Marka faisait partie des constructions les plus réussies dont étaient capables les Incas. Pourtant, le résultat est à ce point inférieur aux mégalithes – et si différent – qu'il convient manifestement de considérer ces derniers comme appartenant à une autre culture.

Curieusement, même si les archéologues d'aujourd'hui perçoivent ce genre d'idée comme une hérésie, cela n'était pas le cas lorsque les Andes furent pour la première fois observées scientifiquement à la fin du ^{xix}e et au début du ^{xx}e siècle. Par exemple, le grand géographe sir Clements Markham, qui voyagea longuement dans tout le Pérou et rédigea la célèbre étude *The Incas of Peru*, mentionne que « les Incas ne savaient rien » des origines de Sacsayhuaman :

Garcilaso fait référence à des tours, des murs et des portes construits par les Incas, et donne même le nom des architectes ; mais il s'agit là de défenses postérieures érigées à l'intérieur de la gigantesque forteresse. Les lignes extérieures doivent être attribuées à l'âge du mégalithique. Elles n'ont aucun point de comparaison possible dans quelque autre partie du monde ¹¹.

Le « Garcilaso » dont parle Markham est le chroniqueur Garcilaso Inca de la Vega, le fils d'un conquistador espagnol et d'une princesse inca, une filiation qui lui offrit un accès unique aux véritables traditions incas, notamment puisqu'il naquit et grandit à Cuzco et parlait couramment le quechua, la langue des Incas. Si les éléments mégalithiques de Sacsayhuaman avaient été récents, érigés dans le siècle ayant précédé la naissance de Garcilaso, il y aurait eu des souvenirs, des témoins d'une réalisation aussi magnifique. Pourtant, Garcilaso ne rapporte rien de la sorte et se contente d'évoquer la magie pour expliquer ce qu'il décrit comme « une énigme plus grande encore que les sept merveilles du monde ». Voici ce qu'il écrivit au sujet de Sacsayhuaman dans ses *Commentaires royaux* :

Ses proportions sont inconcevables tant qu'on ne l'a pas vu de ses yeux ; et quand on l'a étudié de près et examiné attentivement, elles apparaissent si extraordinaires qu'il semble que sa construction relève d'une part de magie ; qu'il doit s'agir de l'œuvre de démons, et non d'humains. [...] Si nous considérons, de plus, que cette réalisation incroyable a été accomplie sans l'aide d'une seule machine, serait-ce exagéré d'affirmer qu'elle représente une énigme plus grande encore que les sept merveilles du monde ? Comment pouvons-nous expliquer le fait que ces Indiens péruviens aient pu fendre, extraire, soulever,

transporter, hisser et abaisser des blocs aussi énormes, qui ressemblent davantage à des morceaux de montagne qu'à de la pierre de taille, et qu'ils aient accompli tout cela, comme je l'ai dit plus haut, sans l'aide de la moindre machine ou du moindre instrument ? Une telle énigme est impossible à résoudre facilement, sauf à envisager la magie ¹².

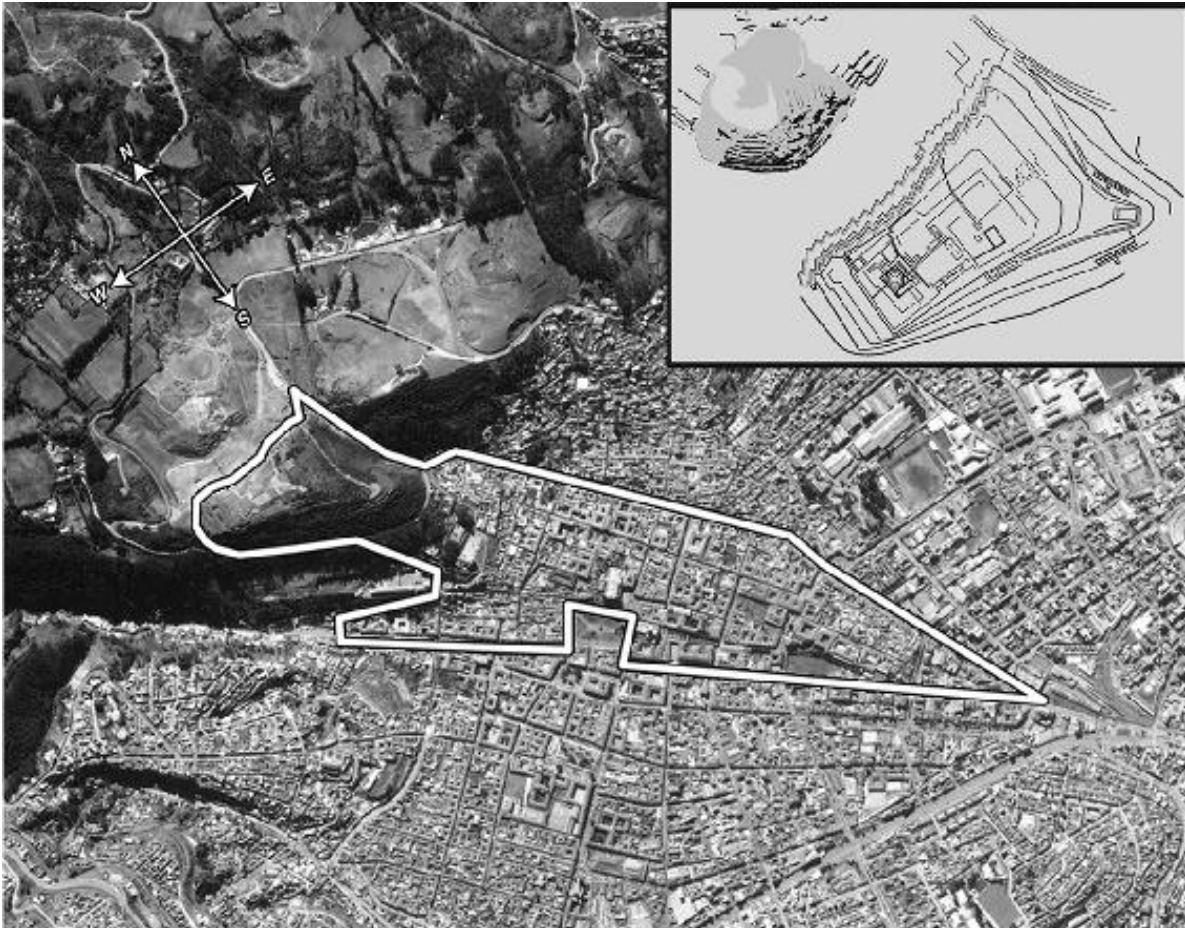


Figure 62 : Le « puma » de Cuzco-Sacsayhuaman.

Nous trouverions-nous une fois encore face à l'œuvre des Magiciens des dieux ? Sachant que le grand temple d'Edfou en Haute-Égypte était dédié au dieu Horus, qui était tantôt représenté comme un faucon, tantôt comme un lion, il est surprenant de découvrir que le mot « Sacsayhuaman » signifie « Faucon » (plus précisément « Faucon satisfait »). De plus, il est reconnu depuis longtemps que Sacsayhuaman fait partie d'un vaste géoglyphe, autrefois visible depuis les pics montagneux environnants, qui, avec les plus vieux quartiers de Cuzco, représente un immense félin – un puma, la créature d'Amérique se rapprochant le plus du lion de

l'ancien monde. La rivière Tullumayo, qui traverse désormais la ville en souterrain, servait autrefois d'épine dorsale à ce lion antique. Le torse était constitué de la langue de terre entre la Tullumayo à l'est, et la rivière Huatnay (aujourd'hui souterraine également) à l'ouest. Sacsayhuaman constitue encore de nos jours la tête de l'animal. Les murs en zigzag, que Jesus Gamarra attribuait au deuxième épisode (*Uran Pacha*) de civilisation andine, dessinent la partie supérieure du museau, la truffe étant orientée plein ouest (la direction du coucher de soleil à l'équinoxe), alors que le Grand Sphinx de Gizeh est tourné vers l'est (la direction du lever de soleil à l'équinoxe) ¹³.

Certaines traditions, soutenues par des excavations modernes, évoquent un réseau de tunnels sous le Sphinx, où seraient dissimulés de mystérieux trésors ¹⁴. Il existe des légendes virtuellement identiques – et là aussi confirmées par des fouilles récentes – sur un labyrinthe constitué de tunnels interminables sous la tête du lion de Sacsayhuaman « dans lequel les gens descendent et sont perdus à jamais, ou d'où ils finissent par émerger, baragouinant, fous, serrant avidement des trésors retrouvés ¹⁵ ».

Avant de quitter Sacsayhuaman, Jesus Gamarra m'emmène vers un endroit très étrange, situé à quelques centaines de mètres au nord-est des murailles mégalithiques. Là, un escalier d'une dizaine de marches semble avoir été moulé – pas taillé – au milieu d'un imposant rocher haut et large de 6 mètres. L'escalier ne devait être visible que du dessus lors de sa construction, mais la pierre a été fendue en deux – par un tremblement de terre, selon Gamarra –, et un côté est resté bien droit tandis que l'autre a basculé d'une quarantaine de degrés, révélant ainsi les marches que nous approchons par en dessous. Là où la plus basse d'entre elles devait originellement toucher le sol, Gamarra me désigne l'entrée de ce qui ressemble à un trou noir et profond, désormais rempli de morceaux de rocher. « C'est un tunnel, me dit-il. Il descend sous terre jusqu'à Cuzco, mais le gouvernement en a bloqué l'entrée pour empêcher les gens de l'explorer. »

Mission civilisatrice

Durant les quelques jours qui suivent, Gamarra me montre de nouvelles preuves étayant sa théorie. À vrai dire, maintenant que j'ai saisi son raisonnement, j'en vois des exemples partout.

Dans le centre-ville de Cuzco – le nom de la ville signifie « nombril du monde » en quechua, la langue des Incas¹⁶ –, il m'entraîne dans l'ancien temple nommé le Coricancha, qui a été transformé en cathédrale après la conquête espagnole. L'édifice était utilisé par les Incas, il était même au cœur de leur vie religieuse, mais Gamarra ne pense pas qu'ils l'aient construit. D'après lui, même s'ils entreprirent un certain nombre de réparations et y adjoignirent quelques constructions mineures, la plus grande partie de l'ensemble, en granit gris poli et aux angles parfaitement taillés, date de la période *Uran Pacha* (« deuxième monde ») et précède donc les Incas de plusieurs milliers d'années. Il rechigne à s'atteler à établir une chronologie, mais il suggère que le Coricancha aurait été initialement construit « il y a plus de 20 000 ans » afin de vénérer un site monolithique encore plus vieux, datant d'*Hanan Pacha* (« premier monde ») – la « pierre du nombril découvert » dont la ville tire son nom¹⁷.

Les Incas ont préservé une tradition, parvenue jusqu'à nous par l'entremise de Garcilaso Inca de la Vega, concernant la fondation de Cuzco. Il semble qu'une sorte de cataclysme ait frappé le monde, un désastre quelconque, et que les habitants des Andes soient tombés dans une grande décrépitude. Garcilaso tenait de son oncle, un noble inca, que le peuple de cette époque lointaine « vivait comme des sauvages, sans ordre ni religion, sans villages ni maisons, sans champs ni habillements. [...] Ils habitaient dans des grottes et des cavernes et, comme des animaux, se nourrissaient d'herbe et de racines, de fruits sauvages et même de chair humaine. [...] En voyant la condition à laquelle ils étaient réduits, notre père le Soleil eut honte pour eux et décida d'envoyer l'un de ses fils et l'une de ses filles du Ciel sur la Terre » afin de leur apporter les présents de la civilisation et de leur apprendre « à obéir à ses lois et à ses préceptes [...] à construire des maisons et à les assembler en villages¹⁸ ».

Ce couple royal – car, à l'instar d'Isis et Osiris en Égypte, ils étaient à la fois frère et sœur et mari et femme – arpenta la terre avec une canne dorée que leur avait donnée le Dieu-Soleil, en leur enjoignant de l'enfoncer dans le sol à divers endroits, jusqu'à ce qu'ils trouvent

celui où elle disparaîtrait d'un coup. Là, ils établiraient leur cour. Finalement, « l'Inca et son épouse arrivèrent dans la vallée de Cuzco. Là, [à un endroit nommé *Cuzco Cara Urumi* – la Pierre du Nombriil découvert] ils essayèrent leur canne, et non seulement elle s'enfonça dans la terre, mais elle y disparut complètement. [...] Ainsi fut fondée notre cité impériale¹⁹. »

Il y a dans cette histoire un parallèle étonnant avec celle du patriarche zoroastrien Yima, narrée au chapitre 7, qui se vit offrir un poignard doré par un dieu et qui l'enfonça dans la terre en l'acte fondateur d'une civilisation.

Et c'est une sacrée civilisation qui fleurit dans les Andes ! L'accomplissement extraordinaire des édifices géants du Coricancha semble avoir nécessité plus que des talents et capacités ordinaires. Les immenses blocs granitiques sont si finement taillés – Gamarra affirme qu'ils ont été moulés – que les chambres intérieures, imposantes par leur hauteur, ressemblent davantage aux parties d'une machine gigantesque et sophistiquée qu'à un temple. Cette impression est renforcée par la succession complexe de rainures, de canaux, de trous et de niches découpés dans certains des blocs, leur conférant l'allure de planches de circuit imprimé dont les circuits auraient été retirés, ne laissant que des pistes vides.

Après plusieurs heures à l'intérieur du Coricancha, Gamarra m'emmène dans la rue Loreto voisine, me promettant une démonstration particulièrement flagrante de son argumentation. Il s'agit d'une étroite allée bordée de hautes murailles, à l'intérieur desquelles, surmontés de sections de plâtre moderne, se trouvent quatre styles de maçonnerie très différents. Selon Gamarra, deux d'entre eux sont incas, *Ukun Pacha*, l'un date de la période coloniale, autour du xvii^e ou du xviii^e siècle, et le dernier remonte à *Uran Pacha*.

Sur une grande partie d'un côté de la rue, les blocs de granit sont aussi lisses et magnifiquement ajustés que ceux du Coricancha. En réalité, cette section du mur est la façade extérieure de l'une des grandes chambres du temple, ce qui justifie que Gamarra la pense de la période *Uran Pacha*. Les jointures entre les blocs sont si fines, et pourtant si complexes avec leurs éléments parfaitement emboîtés, qu'ils semblent effectivement moulés ensemble. En outre – et il m'en a précédemment montré des exemples à Sacsayhuaman –, il y a un

curieux éclat vitreux autour des joints, ce qui selon lui serait la preuve d'une « vitrification causée par l'exposition à une chaleur intense ». Il avance, de façon convaincante, que ce lustre n'a rien à voir avec celui que les passants pourraient transmettre à la pierre à force de la toucher au fil des siècles. En effet, les éléments « vitrifiés » – et je ne prétends nullement qu'ils le soient véritablement – forment un revêtement évident sur les blocs en dessous, qui paraît d'autant plus manifeste sur les zones qui ont été brisées ou endommagées.

Mis à part les assises de blocs *Uran Pacha*, même si elles ne s'élèvent pas à la même hauteur, s'en trouvent d'autres qui semblent à première vue similaires, mais qui, lorsqu'on les regarde de plus près, se révèlent être bien plus grossières, avec des marques d'outil apparentes, l'absence de ce lustre vitreux et des trous béants entre certaines jointures.

— Du bon travail *Ukun Pacha*, commente Gamarra. Fait par les Incas. Ils s'efforçaient d'imiter le style *Uran Pacha*, mais ils n'y parvenaient jamais complètement et leurs efforts se faisaient de moins en moins convaincants.

Il me désigne alors quatre assises de pavés irréguliers plus haut sur la paroi, dont les espaces entre les joints ont été comblés par de l'adobe.

— Période coloniale, tranche-t-il.

Puis il me mène de l'autre côté de la rue, où il me montre un long pan de mur en pierre sèche. Les pavés ont été plus ou moins taillés, mais maladroitement et inégalement empilés. Il n'y a pas d'adobe pour servir de mortier.

— Fabriqué par les Incas, déclare Gamarra.

— Et qu'en pensent les archéologues ? je lui demande.

Un sourire.

— Ils reconnaissent la partie coloniale, mais se fourvoient en affirmant que tout le reste vient des Incas. Ils sont tellement convaincus qu'il n'y a jamais eu de civilisation plus précoce et plus avancée ici qu'ils demeurent aveugles aux différences criantes entre les blocs d'*Uran Pacha* et ceux des Incas.

— Je présume que le fait que les Incas aient eux-mêmes tenté parfois d'imiter le style *Uran Pacha* – au moins dans cette section, de l'autre côté – ne doit pas faciliter les choses ?

— Non, en effet. Mais les différences restent criantes. Des changements aussi profonds dans la qualité du travail, surtout alors que des exemples comme celui-ci se retrouvent dans toute la région, devraient suffire à leur faire envisager que plusieurs cultures aient été à l'œuvre.

Vallée sacrée

Si l'objectif autour du Coricancha est la magnifique œuvre mégalithique que Gamarra associe à la période *Uran Pacha*, il y a de nombreuses autres structures dans la région qu'il considère comme étant purement *Hanan Pacha* – la phase la plus ancienne de la civilisation andine, où le travail de la pierre est uniquement monolithique. Plusieurs gros affleurements rocheux ont été complètement remodelés en des complexes bizarres faits de marches, de terrasses et d'alcôves. À Qenko, l'un de ces sites légèrement à l'écart de Sacsayhuaman, se trouvent de multiples rainures et canaux sinuant tels des serpents en longeant les parois d'un dôme mystique plein de cavernes, de saillies, de passages et de niches cachées. Au sommet, une fois de plus taillée – ou moulée – dans la pierre brute, se trouve une avancée ovale surmontée de deux pointes courtaudes. L'on découvre également les contours de divers animaux – un puma, un condor, un lama – et d'autres marches et terrasses ne menant nulle part.

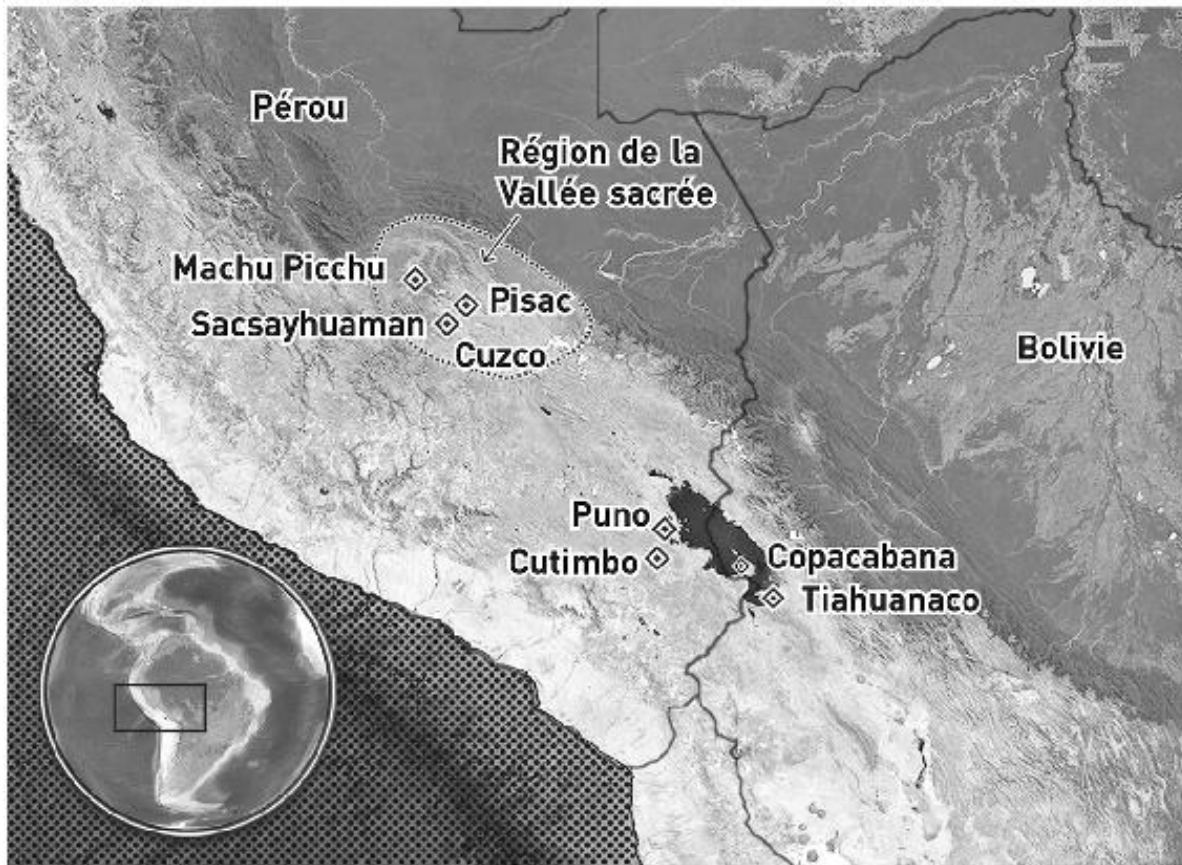


Figure 63

Nous poursuivons vers un autre affleurement sculpté d'une centaine de mètres de haut, que l'on appelle ici le temple de la Lune. À la base du monticule se trouve une fente sombre et mystérieuse menant à l'intérieur. Le long du bord, à hauteur d'épaules, émerge la sculpture sinueuse d'un serpent à la tête étrangement bulbeuse. À la droite de l'entrée, la roche adopte la forme distinctive d'une tête d'éléphant, avec sa trompe, ses yeux et ses oreilles. S'il n'y a aucun doute possible concernant le serpent, l'éléphant pourrait-il être un exemple de ce que les psychologues appellent *paréidolie* – la tendance qu'ont les humains à discerner des formes ou des motifs qui n'existent pas réellement ? Ou un artiste de l'ancien temps aurait-il délibérément sculpté la roche afin de donner l'impression qu'un éléphant en émergeait ? Dans ce cas, nous serions confrontés à un sacré problème historique, puisque la dernière espèce proche de l'éléphant pouvant être représentée ici – *Cuvieronius* – est éteinte en

Amérique du Sud depuis au moins 6 000 ans, alors que les Incas, censés avoir construit ce temple de la Lune, remontent à moins d'un millénaire.

Je reviendrai plus tard sur la question du serpent et de l'« éléphant ». En attendant, tandis que je pénètre dans la fente pour entrer dans le temple, je remarque à mes pieds un autre animal sculpté dans la pierre – un puma, cette fois, quelque peu abîmé.

À présent que je me retrouve à l'intérieur, j'ai l'impression d'être dans la matrice de la montagne ; une obscurité douce et veloutée m'enveloppe. La grotte est large de cinq mètres, et il en émane une atmosphère de méandres organiques ; je remarque à ma gauche deux profondes alcôves, tandis que, 20 mètres devant moi, un faisceau de lumière dorée parvient à se faufiler à travers une ouverture dans le monticule rocheux. Il illumine un socle en pierre haut d'environ 1,5 m et doté de deux grosses marches. Je monte dessus et m'y assieds, adossé à la roche vivante, perdu dans mes pensées.

Gamarra me dit que cet endroit date de l'époque *Hanan Pacha*, la plus ancienne, qu'il n'a rien à voir avec les Incas et qu'il précède de longtemps la période *Uran Pacha*, responsable des mégalithes de Sacsayhuaman et de l'architecture époustouflante de précision du Coricancha. En regardant autour de moi pour m'imprégner de l'atmosphère des lieux, je suis de plus en plus enclin à le croire. Ceux qui ont creusé ce temple souterrain ne sont pas les mêmes que ceux qui ont érigé le Coricancha. Ce n'est pas seulement une question de styles différents renvoyant à des périodes différentes : il s'agit d'une éthique, d'un état spirituel différents.

Nous quittons le temple de la Lune pour rejoindre directement Pisac, une route de 18 kilomètres le long de la Vallée sacrée de la rivière Vilcanota. Ses eaux scintillent en contrebas, alors que tout autour de nous le spectaculaire décor montagneux jette un éclat émeraude, grâce aux innombrables terrasses fertiles que les Incas ont probablement créées pour doter leur empire d'une grande richesse agricole. L'ampleur de la tâche consistant à organiser et construire les milliers et les milliers de murets de pierre sèche qui bordent ces terrasses – que l'on retrouve dans tous les endroits viables des Andes – défie la raison. C'est une prouesse comparable

aux merveilles architecturales. De même que de nombreux autres aspects de la civilisation inca – que je ne cherche pas le moins du monde à déprécier en suggérant qu'il ait pu y avoir des cultures plus précoces. Bien au contraire, je soupçonne même que si les Incas formaient une civilisation si remarquable, c'est parce qu'ils étaient les bénéficiaires d'un incroyable héritage de sagesse et de savoir venu du passé.

C'est donc dans ce paysage d'une grande beauté naturelle dominant la Vallée sacrée que nous explorons Pisac, un site moins célèbre, mais par bien des aspects plus spectaculaire que Machu Picchu, qui se trouve 70 kilomètres plus au nord-ouest.

Comme à Machu Picchu, le joyau de Pisac, autour duquel tout le reste semble tourner, est une *Intihuatana* (le mot signifie « point d'ancrage du soleil ») – une excroissance rocheuse imposante, forgée par des mains humaines dans ce que Gamarra appelle le style *Hanan Pacha*, avec un gnomon émergeant du sommet. Tout autour, et parfois fondus dans sa surface, se trouvent des murs de blocs polygonaux magnifiquement formés dans le style plus tardif *Uran Pacha*, qui semblent avoir été conçus pour accueillir et protéger l'*Intihuatana*. Et encore au-delà se trouvent des structures *Ukun Pacha* – incas – plus simples et brutes.

— Chacune de ces cultures vénérât et respectait la culture précédente, m'explique Gamarra. Ils exprimaient leur respect en construisant sur et autour de l'œuvre de leurs prédécesseurs, et en essayant de copier leurs réalisations. Comme je te l'ai montré dans la rue Loreto, les Incas cherchaient à imiter le style *Uran Pacha*, mais ils ne disposaient ni du savoir ni des bonnes conditions pour obtenir un résultat aussi bon.

Les « bonnes conditions » évoquées par Gamarra renvoient à la gravité plus basse et à la plus grande malléabilité des pierres qu'il attribue aux époques passées, mais je n'ai pas besoin de partager ce point de vue pour reconnaître que ses observations sur les différents styles de construction et leur probable diversité d'origines semblent parfaitement logiques.

Je distingue de nombreux exemples caractéristiques de ces trois styles, parfois avec l'aide de Gamarra, parfois tout seul. Machu Picchu, sur lequel j'ai beaucoup écrit dans des ouvrages précédents,

est naturellement l'archétype du site *Hanan Pacha* adopté et recouvert par des cultures postérieures. Il y a aussi une mystérieuse petite grotte dominant une vallée encaissée que traversent les rails reliant Cuzco à Machu Picchu²⁰. Il faut grimper sur un étroit sentier de 300 mètres environ, à flanc de falaise, mais le jeu en vaut la chandelle. À l'avant de la grotte (voir photo 60), un rocher en andésite noire a été sculpté – ou moulé ? – en un étrange tombeau, sur lequel est gravé un motif de pyramide à degrés.

Des chasseurs de trésors ont dynamité le tombeau pour le piller, mais la partie qui a résisté à l'explosion nous permet d'imaginer à quel point il devait être beau avant d'être attaqué. Dans le même style *Hanan Pacha*, l'un des murs de la grotte semble avoir été lissé, et une alcôve aux bords parfaitement réguliers, comme creusés par une machine-outil, a été ménagée à l'intérieur. Mais de l'autre côté, sur ma droite alors que je regarde vers la sortie de la caverne, un mur inca de pierres brutes scellées à l'aide d'adobe a été érigé, et dans cette paroi – rudimentaire –, six alcôves ont été intégrées dans une tentative manifeste d'imiter la grande précision de leur voisine d'en face. La qualité et le style des deux réalisations sont si différents qu'il est parfaitement illogique de soutenir, comme c'est pourtant actuellement le cas, que toutes deux sont le fruit d'une même culture. La théorie de Gamarra selon laquelle un bâtiment bien plus âgé a été honoré et imité par les Incas correspond beaucoup mieux aux preuves que j'ai sous les yeux.

Déjà vu

En quittant le Pérou pour gagner la Bolivie, nous nous arrêtons dans la ville de Puno, en bordure du lac Titicaca, 3 812 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là, nous roulons le lendemain 22 kilomètres vers le sud, jusqu'à une mesa spectaculaire culminant à 4 023 mètres et au sommet de laquelle est perché le site archéologique de Cutimbo. Les principales caractéristiques des lieux – plusieurs hautes tours, certaines circulaires, d'autres carrées, formant l'ensemble appelé *chullapas* – sont visibles depuis la route. Elles auraient été construites comme tombeaux pour la noblesse d'une culture indienne locale, les Lupaca, devenus les vassaux des

Incas dans la période située entre 1470 et 1532 apr. J.-C.²¹. Il y avait indubitablement des sépultures à l'intérieur des *chullapas* à cette période²², mais il n'est pas à exclure qu'elles aient été importunes et que ces tours, fabriquées à l'aide de blocs polygonaux portant la marque du style *Uran Pacha* de Jesus Gamarra, soient en réalité bien plus anciennes que l'usage qui en a été fait alors.

Je commence à m'habituer à la rareté de l'air andin, mais nous avons beaucoup marché dans l'herbe jaune sous un soleil de plomb. Cependant, une fois que nous sommes arrivés au sommet, ma fatigue s'évanouit. Je découvre – et Santha photographie – des imageries très intéressantes sculptées en haut relief sur les côtés de nombreuses tours, ainsi que sur les blocs éparpillés ici et là par des chasseurs de trésors irrespectueux.

C'est cette imagerie du bout du monde – y compris ce serpent en pierre du temple de la Lune –, qui, un an plus tard, me reviendra brusquement en mémoire au musée de Sşanlıurfa, tandis que j'étudierai la collection de reliefs venant de Göbekli Tepe. Je laisse les lecteurs se faire leur propre opinion en se basant sur les photos 61 à 72, mais on trouve, parmi les similitudes les plus évidentes :

1. À Göbekli Tepe, il y a une créature sculptée en haut relief et que Klaus Schmidt identifiait comme une bête de proie aux griffes tournées en dehors, aux épaules puissantes et à la queue ployée sur la gauche du corps. Un animal très comparable se trouve à Cutimbo, avec les mêmes griffes tournées en dehors, et les mêmes épaules puissantes ; sauf que, cette fois, la queue est ployée sur sa droite.
2. On trouve, aussi bien à Göbekli Tepe qu'à Cutimbo, des reliefs de salamandres et de serpents. Dans tous les cas, le style de réalisation est très semblable.
3. Une petite tête et deux bras dépassent à peu près au niveau des parties génitales du prétendu « mât totémique » de Göbekli Tepe. La tête a un regard déterminé, avec des sourcils proéminents. Les longs doigts des mains se touchent presque. La posture est celle d'un homme penché en avant pour jouer du tambour. Deux silhouettes à Cutimbo émergent dans la même position d'un gros bloc convexe de l'une des tours circulaires. Elles ont le même air

déterminé et les mêmes arcades sourcilières saillantes que la sculpture du « mât totémique ».

4. Les deux serpents sur le côté du « mât totémique » ont des têtes particulièrement grosses, leur conférant presque des allures de spermatozoïdes. Il en va de même pour le serpent émergeant de l'entrée sombre et étroite du temple de la Lune situé sur les hauteurs de Cuzco.
5. Il y a des figures de lion sur les reliefs de Göbekli Tepe, des figures de puma sur ceux de Cutimbo, et là encore elles sont représentées de façon similaire.

Je ne sais que déduire de ces similitudes. Sont-ce de simples coïncidences ? Très probablement. Néanmoins, elles se multiplient.

La ville de Viracocha

C'est une vraie épreuve de traverser la frontière terrestre entre le Pérou et la Bolivie, tant il y a d'obstacles bureaucratiques et de files d'attente. Néanmoins, il y a tout près une ville charmante nommée Copacabana, ainsi qu'un hôtel confortable donnant sur le lac Titicaca. Si nous avions plus de temps, nous prendrions le bateau pour aller visiter les îles du Soleil et de la Lune, mais nous y sommes déjà allés souvent et ce n'est pas le but de ce voyage. Nous visons plutôt Tiahuanaco, sur les hauteurs de l'Altiplano, à près de 3 900 mètres d'altitude, près de la rive sud-est d'un lac géant auquel nous avons hâte de retourner.

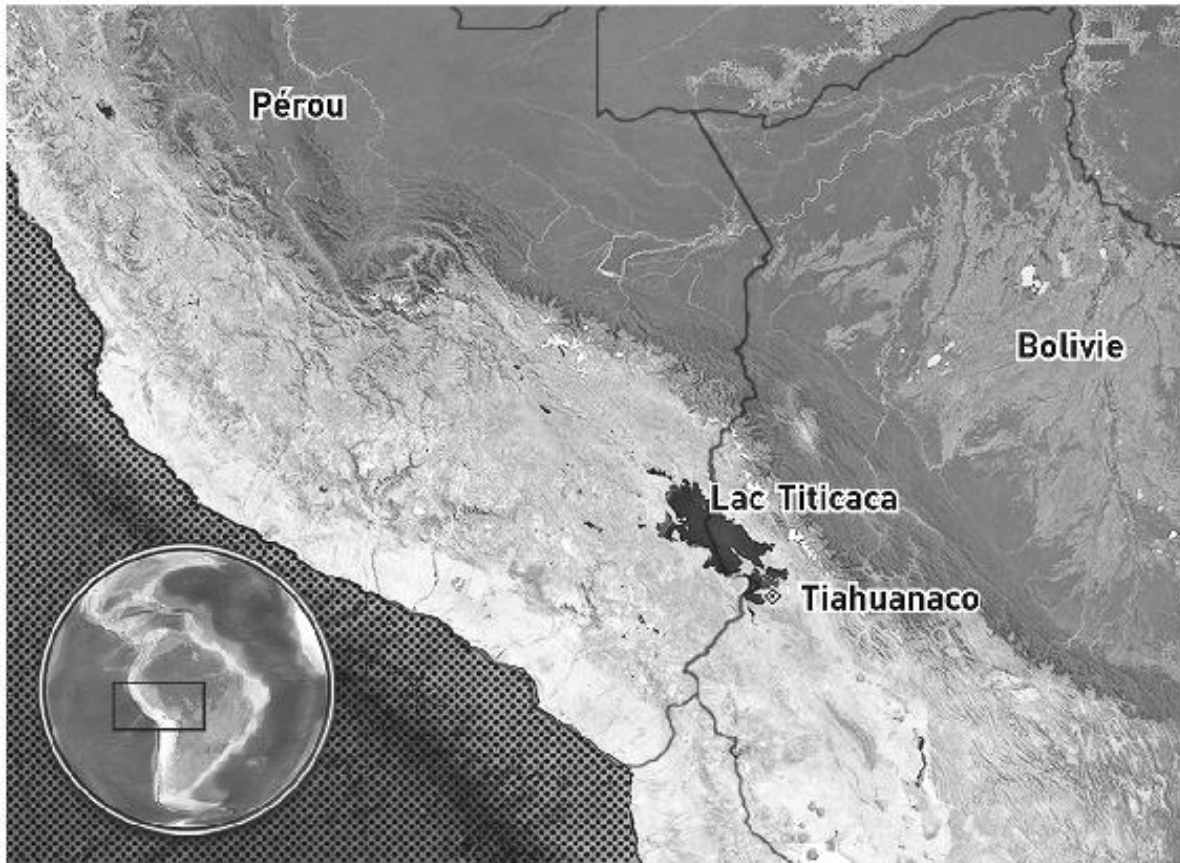


Figure 64

Les archéologues orthodoxes font remonter Tiahuanaco à la période située entre 1580 av. J.-C. et 724 apr. J.-C., mais j'expliquais, tant dans *L'Empreinte des dieux* que dans *Heaven's Mirror*, qu'elle pourrait en réalité avoir plusieurs millénaires de plus. Aujourd'hui, moins de deux pour cent du site ont été fouillés, et je pense probable que de futures excavations nous forceront à reconsidérer le paradigme archéologique. C'est peut-être un signe annonciateur si, le 27 mars 2015, le Centre de recherches archéologiques bolivien de Tiahuanaco a annoncé qu'une étude menée à l'aide d'un radar à pénétration de sol avait révélé l'existence de toute une « pyramide enfouie » dans une zone encore jamais fouillée du site, ainsi que « nombre d'anomalies souterraines » qui pourraient être des monolithes. Un plan de fouilles à cinq ans destiné à en apprendre plus sur ces structures mystérieuses a d'ores et déjà été initié ²³.

Comme j'ai déjà copieusement décrit Tiahuanaco dans mes ouvrages précédents, il semble superflu de me répéter ici. Lors de ma visite d'octobre 2013, j'ai cependant l'occasion d'observer de beaucoup plus près la précision diabolique des mégalithes abandonnés autour de l'immense plateforme de Pumapunku, et la manière très élaborée dont tant de pierres ont été taillées – ou moulées, comme l'affirmerait sûrement Jesus Gamarra. Comme au Coricancha, je tombe sur plusieurs mégalithes ressemblant à des circuits imprimés dépouillés de leur circuit. D'autres portent des empreintes en forme de croix qui semblent faire partie du même lot – même si elles accueilleraient peut-être le bout d'axes métalliques, ou des pièces de jonction depuis longtemps oxydées ou emportées par des pillards.

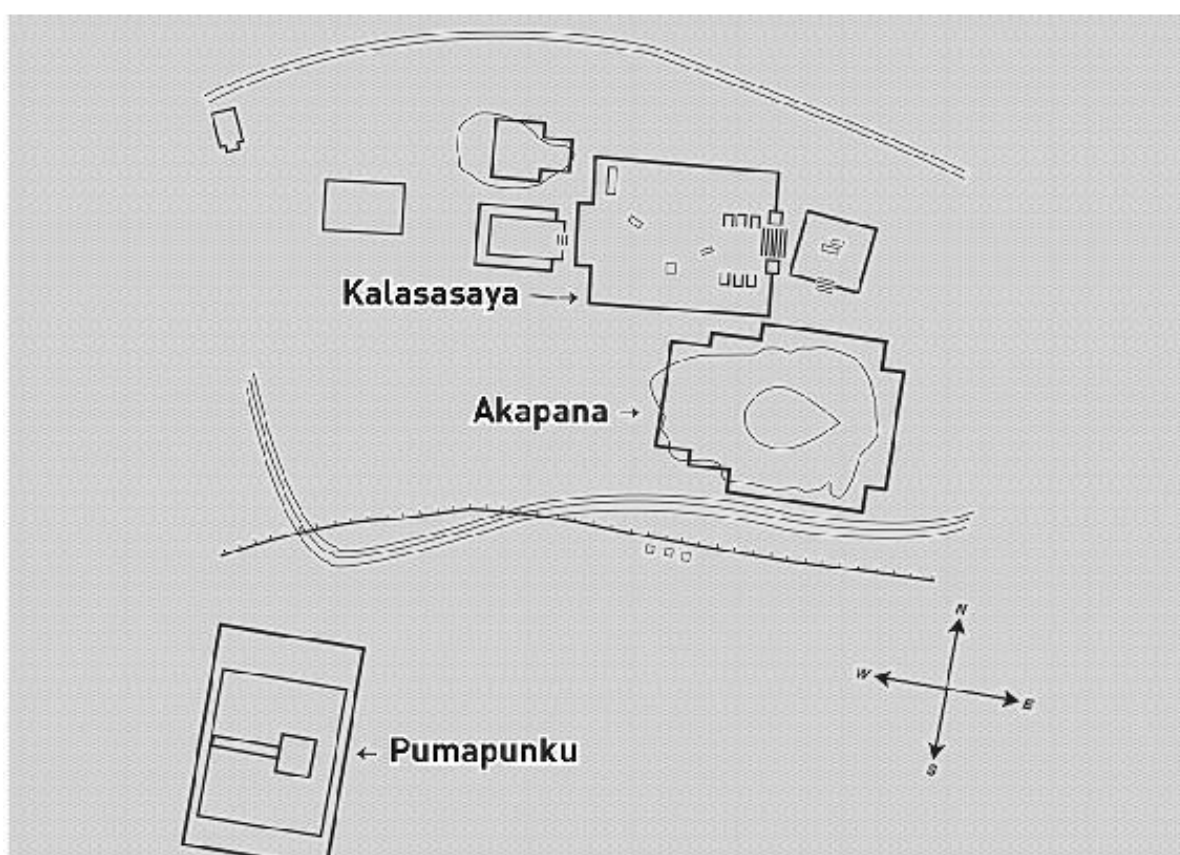


Figure 65 : Les principales structures de Tiahuanaco.

Ce qui me frappe le plus, car je suis passé à côté lors de toutes mes visites précédentes, sont deux rangées d'imposants blocs d'andésite parfaitement identiques, comme sortant d'un même moule, et taillés en forme de « H ». La comparaison avec le motif en « H » remarqué, par exemple, sur les ceintures de piliers de Göbekli Tepe, est irrésistible, même s'il ne s'agit encore que d'une coïncidence (voir photos 75 et 76).

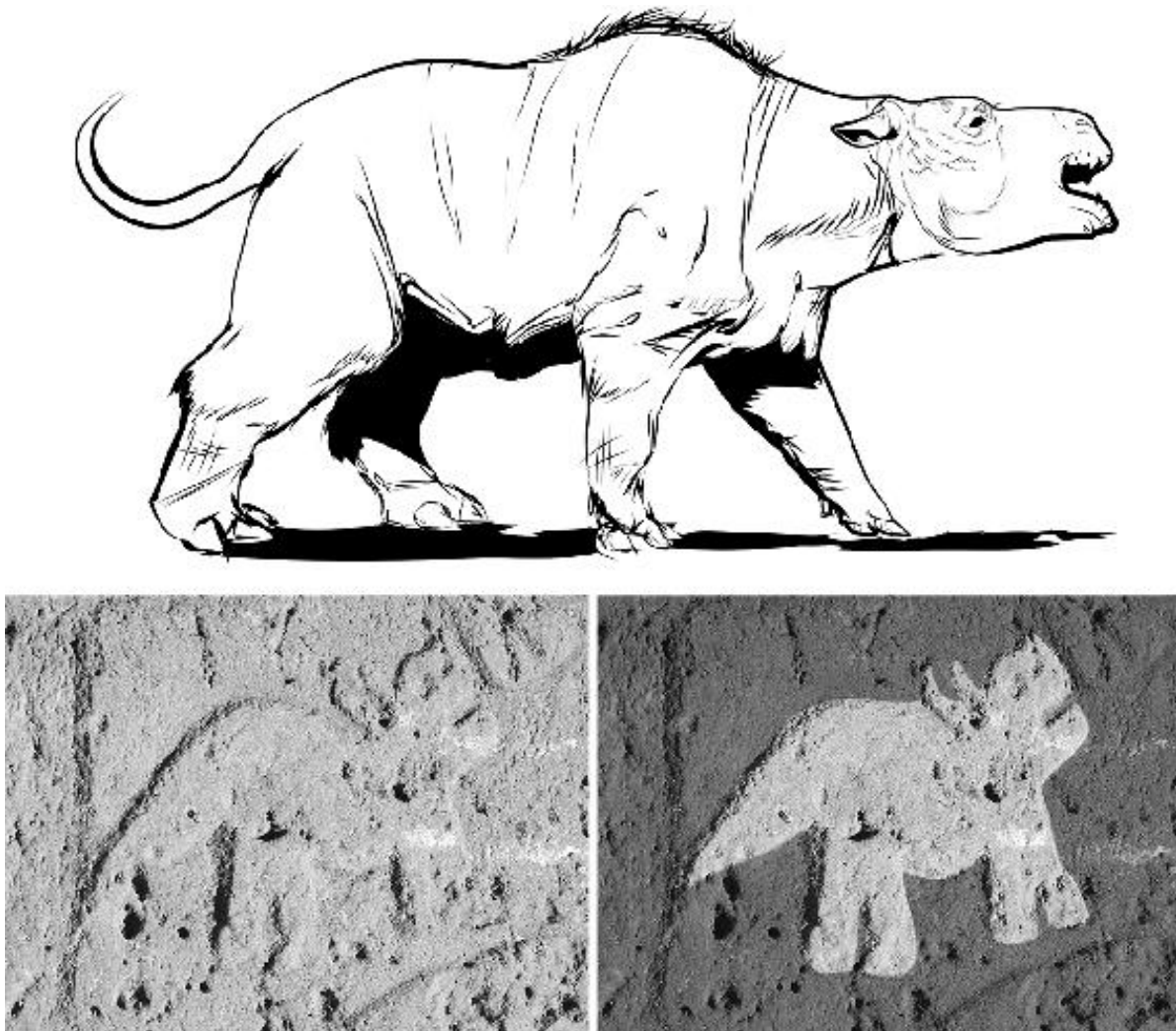


Figure 66 : En haut, représentation par l'artiste du toxodon. En bas, l'imagerie sur le pilier du temple semi-souterrain de Tiahuanaco (à gauche, photographie ; à droite, détourage).

Puis il y a la statue d'un pilier dans le temple semi-souterrain de Tiahuanaco. À l'instar du mât totémique de Göbekli Tepe, des serpents lui grimpent sur le côté. À l'instar du mât totémique de

Göbekli Tepe, les longs doigts de ses mains se touchent presque sur l'avant de son ventre. Le visage est en revanche humain, pas animal, et doté d'une barbe fournie. Néanmoins, la silhouette d'un animal est sculptée sur le côté de sa tête, et cette bête ressemble plus qu'à toute autre espèce connue au toxodon (voir illustration 66), une sorte de rhinocéros du Nouveau Monde qui a disparu durant les cataclysmes ayant marqué la fin de la période glaciaire, il y a environ 12 000 ans. Cette fois, il ne s'agit pas de paréidolie : l'image est clairement présente. Une seule question se pose donc – et sa réponse n'est pas évidente : est-ce une représentation du toxodon, ou s'agit-il simplement d'une créature issue de l'imagination de l'artiste ?

J'entre dans le Kalasasaya, l'immense rectangle ouvert, bordé de murailles mégalithiques, qui semble avoir été la zone cérémonielle centrale de la Tiahuanaco antique. Sur la Porte du Soleil monolithique se trouve l'image d'un autre éléphant, avec des défenses et une trompe, semblable à celui sculpté dans la roche du temple de la Lune, près de Sacsayhuaman. Nombre de critiques estiment que cet « éléphant » de Tiahuanaco est en réalité formé de deux têtes de condor côte à côte, mais si tel est le cas, alors l'image en regard sur l'autre pan – symétrique – de la Porte est troublante (voir illustration 67), car elle montre clairement deux condors côte à côte mais est fort différente du relief de l'éléphant.

S'il fut représenté d'après un modèle vivant, il ne serait pas nécessairement *si* vieux – comme nous l'avons signalé plus haut, le *Cuvieronius* a survécu en Amérique du Sud jusqu'à il y a environ 6 000 ans. D'un autre côté, la plupart des autres espèces de mastodontes disparurent durant le Dryas récent, entre 12 800 et 11 600 années en arrière.

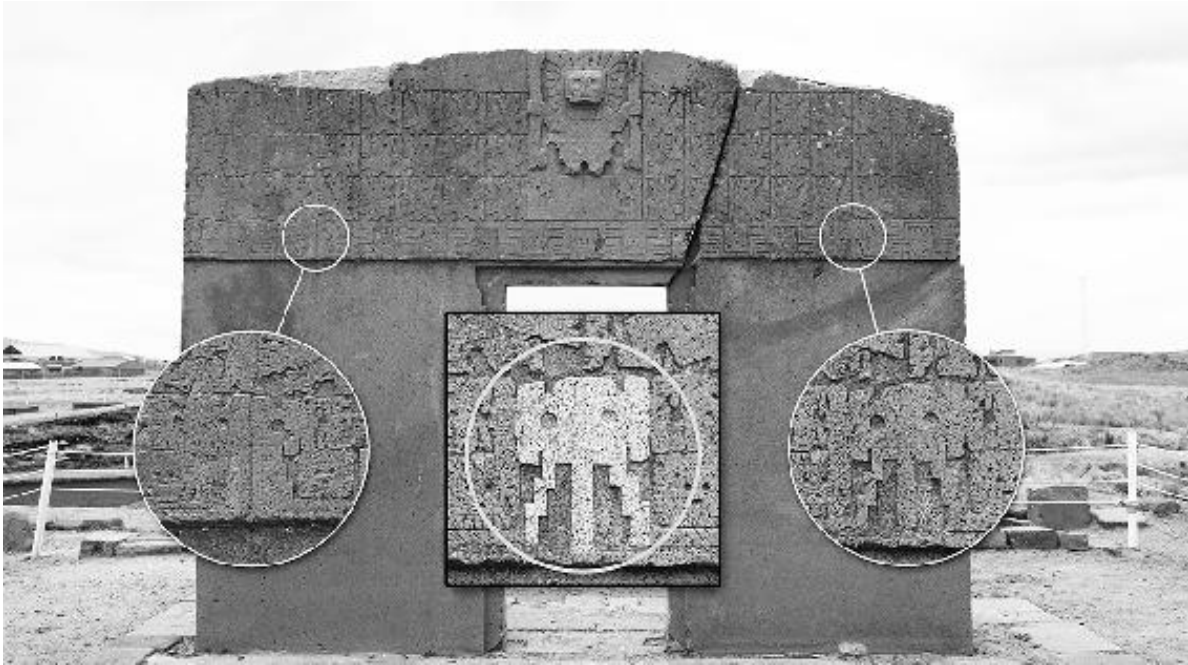


Figure 67 : Un éléphant sur la Porte du Soleil ? Ou seulement deux condors côte à côte ?

Le Kalasasaya est un espace immense et essentiellement vide. Mais il y a là deux statues que j'aimerais revoir de plus près – le monolithe de Ponce, baptisé ainsi en hommage à Carlos Ponce Sanginés, le « parrain » de l'archéologie bolivienne, et *El Fraile* (« le Moine »), une version plus petite et légèrement différente dans le même style général.

Le plus frappant, chez l'une comme chez l'autre, est la position des mains, avec les doigts qui se touchent presque sur le ventre – une position virtuellement identique à celle représentée sur les piliers ou le mât totémique de Göbekli Tepe. Cependant, les statues de Tiahuanaco, comme les Apkallu mésopotamiens, tiennent quelque chose dans leurs mains – pas un cône et un seau mais, ainsi que l'a démontré l'archéologue et ethnobotaniste Constantino Manuel Torres, des plateaux à priser pour la consommation de poudre de DMT hallucinogène en provenance d'Amazonie²⁴.

Une façon de nous rappeler, même ici, sur le plateau froid et austère de l'Altiplano, que l'Amazonie, avec sa vie turbulente et exubérante, n'est pas loin. Lorsque l'on considère les vestiges d'une civilisation perdue qui aurait peut-être autrefois voyagé sur tout le globe, ce n'est peut-être pas le premier endroit qui vient à l'esprit.

Pourtant, sa forêt si dense abrite beaucoup de choses, et la déforestation récente a révélé les ruines d'anciennes cités, des mégalithes, des terrassements gigantesques et des sols enrichis par des procédés mystérieux ayant permis de les maintenir fertiles pendant des milliers d'années²⁵.

L'autre chose évidente est qu'un grand savoir-faire scientifique, hérité de *quelque part*, a été transmis par des générations et des générations de chamans. L'élaboration d'un breuvage psychédélique contenant de la DMT – l'ayahuasca – à partir de deux plantes trouvées dans la jungle, dont aucune n'a à elle seule d'effet psychédélique, est une prouesse pharmaceutique époustouflante quand on considère qu'il y a plus de 150 000 espèces d'arbres et de plantes différentes en Amazonie. De même, un poison innervant comme le curare, qui comporte onze ingrédients différents et qui provoque des vapeurs fatales durant sa préparation, ne peut pas s'inventer du jour au lendemain, mais nécessite de mettre en application une science parfaitement maîtrisée.

Autre point intéressant sur les monolithes de Tiahuanaco : les vêtements, à partir de la taille, prennent la forme d'écailles de poisson. Là encore, il y a un parallèle évident avec les Apkallu – les hommes barbus « en costume de poisson » qui ont apporté la civilisation en Mésopotamie et dont nous avons exploré les mystères au cours des chapitres précédents. Et ce n'est pas non plus comme si les figures barbues manquaient au répertoire de Tiahuanaco. Deux d'entre elles ont survécu, et l'une se trouvant sur un pilier du temple semi-souterrain a été associée depuis des temps immémoriaux à la grande divinité civilisatrice Kon-Tiki Viracocha, sur laquelle j'ai beaucoup écrit dans mes ouvrages précédents et qui est décrite dans de nombreux mythes et traditions comme un homme à peau blanche et barbu. Garcilaso Inca de la Vega, qui vécut durant les dernières années de la conquête et grandit à Cuzco, écrivit que le Viracocha :

portait une barbe fournie – alors que les Indiens sont rasés de près – et sa robe descendait jusqu'au sol, alors que celle des Incas ne leur tombait qu'aux genoux ; voilà pourquoi le peuple péruvien appela les Espagnols « Viracochas » dès l'instant de leur arrivée. [...] Les Indiens n'eurent aucun mal à croire que les Espagnols étaient les fils de Dieu²⁶ ...

En d'autres termes, avec leur peau blanche et leur barbe, les Espagnols correspondaient au souvenir tribal antique, transmis de génération en génération, de ces héros civilisateurs qui étaient venus dans les Andes dans la lointaine préhistoire et avaient enseigné à la population locale l'art de l'agriculture, de l'architecture et de l'ingénierie.

Et qu'en est-il de Kon-Tiki Viracocha lui-même ? Que lui est-il arrivé ?

Il semble qu'après une mission civilisatrice en Amérique :

Ses voyages le menèrent à Manta, en Équateur, d'où il traversa l'océan Pacifique en marchant sur l'eau²⁷.

Je ne vais pas répéter ici les histoires et légendes de Viracocha déjà détaillées dans mes ouvrages précédents, mais il est l'Osiris et le Quetzalcóatl des Andes, venu dans une période de trouble, après une grande inondation, pour apporter les bienfaits de la civilisation.

Qu'il parte ensuite, et qu'il le fasse avec des moyens aussi sophistiqués que « marcher sur l'eau » pour traverser l'océan Pacifique, est quelque peu intrigant.

Suivons-le et voyons où il a bien pu aller...

Chapitre 18

Océan

À en croire les plus anciennes traditions mésopotamiennes, l'humanité a été créée dans le « nombril du monde », à *uzu* (chair), *sar* (lien), *ki* (endroit, terre)¹. Dans le *Rig Véda*, le plus ancien des textes sacrés indiens, l'univers est né et s'est développé « à partir d'un noyau, d'un point central² ». Portant des traces que Jesus Gamarra attribuerait instantanément à *Hanan Pacha*, le plus vieux style des Andes, la *Shetiyah* – la pierre de fondation – du mont du temple de Jérusalem, devenue le « Rocher » du dôme du Rocher (voir chapitre 12), est considérée comme étant « le centre de la Terre³ ». En réalité, cette idée selon laquelle il existe certains centres primordiaux de création autour desquels tout s'est développé est une thématique que l'on retrouve dans toutes les religions et mythologies anciennes.

Le Très Sacré créa le monde tel un embryon. Tout comme l'embryon grossit depuis le nombril, Dieu commença à créer le monde par le nombril et, de là, il se répandit dans toutes les directions⁴.

Dans le mythe grec du Déluge universel, envoyé par Zeus pour punir l'humanité de sa cruauté, les seuls survivants sont Deucalion et Pyrrha. Leur Arche vint s'échouer sur le mont Parnasse, sur les hauteurs de Delphes, un site considéré dans toute l'Antiquité classique comme le « nombril du monde⁵ ». À l'instar d'Héliopolis, en Égypte, qui possédait la Benben sacrée, un bétyle tombé du ciel (voir chapitre 11), Delphes avait son bétyle, désigné comme son omphalos, ou « pierre d'ombilic ». Dans la mythologie grecque, il

était spécifiquement identifié comme étant la pierre donnée à manger au monstrueux dieu du temps Cronos – qui dévorait ses propres enfants –, en lieu et place de l'enfant Zeus. Quand celui-ci atteignit l'âge adulte, il prit sa revanche sur son père, « le chassant du ciel jusqu'aux confins de l'univers », après l'avoir d'abord forcé – dans une imagerie qui rappelle le champ de débris d'une comète – à vomir la pierre⁶. « Elle atterrit exactement au centre du monde, dans le lieu saint de Delphes⁷. »

Nous avons vu dans le chapitre précédent que le nom de Cuzco, la cité mégalithique des Andes péruviennes, signifiait « le nombril du monde ». Plus de 4 000 kilomètres au sud-ouest, de l'autre côté de l'océan Pacifique, l'ancien nom de l'île de Pâques, *Te-Pito-O-Te-Henua*, signifie également « le nombril du monde⁸ » – qui a son tour évoque l'ancien nom de Tiahuanaco, *Taypicala*, « la pierre du centre⁹ ». En réalité, au bord de la baie de La Pérouse, sur l'île de Pâques, se trouve une mystérieuse pierre sphérique travaillée avec soin et baptisée *Te-Pito-Kura* – la « pierre ombilicale dorée » –, qui est considérée comme le nombril de l'île elle-même¹⁰.

Selon ces traditions, il y eut une époque où de « grands magiciens » se servirent de cette pierre pour concentrer leur *mana* – littéralement « sorcellerie » – et faire « marcher » les *moai*, les célèbres statues mégalithiques de l'île, depuis la carrière d'où elles sont sorties jusqu'aux endroits où elles ont été placées¹¹. Une légende presque identique perdure parmi les Aymaras, un peuple indigène de Bolivie, où ils vivent à proximité de Tiahuanaco depuis des temps immémoriaux. D'après eux, cette mystérieuse cité avec ses statues mégalithiques extraordinaires a été conçue en une seule nuit grâce à la magie : « Les pierres descendaient de leur propre chef, ou au son d'une trompette, depuis les carrières dans les montagnes, et venaient prendre leur place sur le site¹². »

Et les similitudes ne s'arrêtent pas là. Depuis la fin des années 1940, quand Thor Heyerdahl entreprit son expédition du *Kon-Tiki* (baptisé ainsi d'après Kon-Tiki Viracocha, la divinité civilisatrice de Tiahuanaco, que nous avons rencontrée à la fin du chapitre précédent), il a été remarqué des points communs entre les statues de Tiahuanaco et les moai de l'île de Pâques. Par exemple,

comme nous l'avons vu, les représentations de Viracocha à Tiahuanaco exposent des barbes prononcées (un contraste saisissant avec les aborigènes andins, incapables de faire pousser une barbe conséquente), et il ne fait aucun doute que les mentons proéminents des silhouettes de l'île de Pâques sont aussi censés représenter des barbes (photos 78 et 79). Ainsi que le constata Heyerdahl :

Les statues de l'île de Pâques [...] avaient les mentons pointus et saillants car leurs sculpteurs portaient la barbe ¹³.

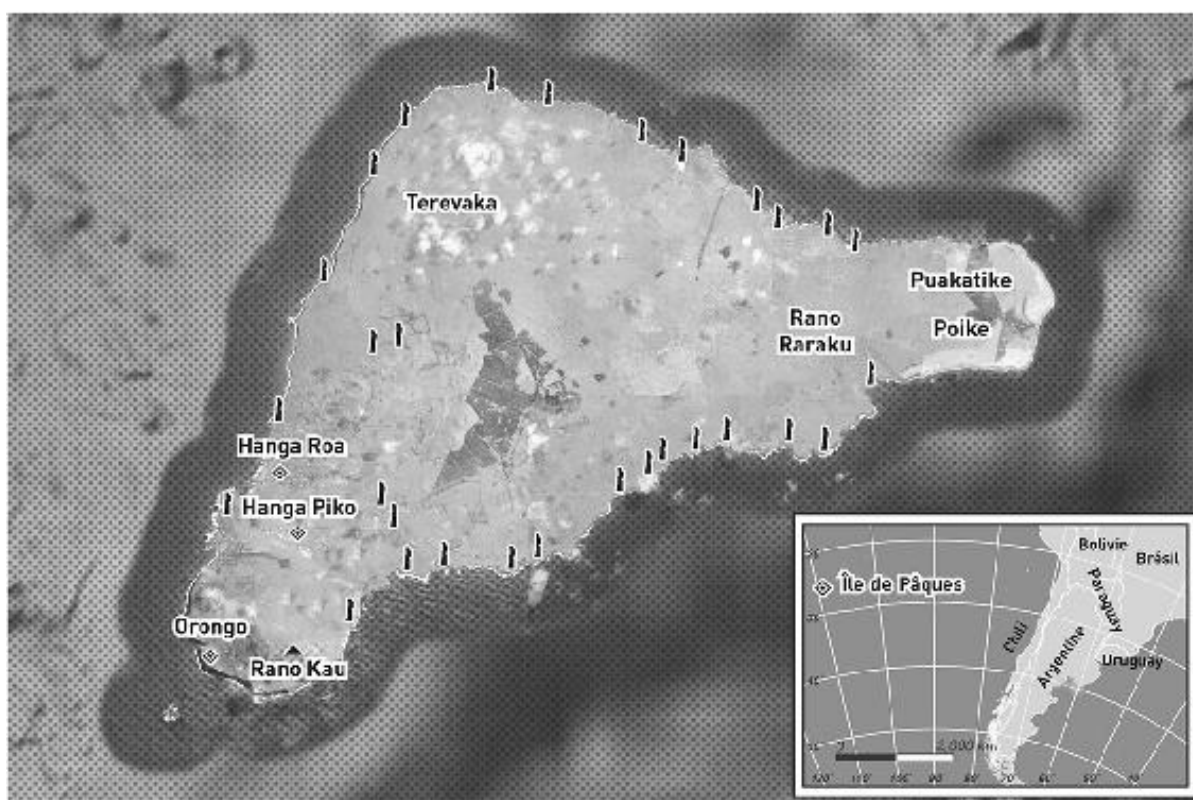


Figure 68 : L'île de Pâques et sa région. (D'après Eric Gaba, Wikimedia Commons.)

L'aventurier norvégien fut également frappé par la manière dont les statues de l'île de Pâques et celles de Tiahuanaco avaient les mains « posées en position sur le ventre ¹⁴ ». Toutes portaient en outre de larges ceintures caractéristiques :

La seule décoration sur les sculptures de l'île de Pâques est la ceinture qui leur entoure la taille. La même ceinture symbolique se retrouve sur toutes les statues des ruines

antiques de Kon-Tiki, près du lac Titicaca¹⁵.

Heyerdahl, que j'ai eu le privilège de connaître et qui était un fervent partisan de l'hypothèse de la civilisation perdue¹⁶, n'a pas eu l'occasion de visiter Göbekli Tepe avant sa mort, en 2002. S'il avait eu cette chance, je pense qu'il aurait été frappé par la ressemblance entre la position des mains décrite sur le « mât totémique » de Göbekli Tepe, celle sur la statue du pilier de Viracocha et celle des monolithes de Ponce et du « Moine » à Tiahuanaco. J'ai déjà souligné cette similitude au chapitre précédent, mais il y a plus.

Par exemple, les plus grosses colonnes anthropomorphiques de Göbekli Tepe arborent d'épaisses ceintures sculptées très similaires à celles des statues de Tiahuanaco et de l'île de Pâques. Remarquons aussi que les mains de Göbekli Tepe sont dotées de longs doigts qui se rejoignent presque sur le ventre. Il en est de même chez les moai de l'île de Pâques. Enfin, et surtout, comme l'île de Pâques, Tiahuanaco et Cuzco partagent l'étrange concept de « nombrils du monde », à l'instar de Göbekli Tepe ; qu'il soit exprimé en turc ou en arménien (*Portasar*), le nom signifie « la colline du nombril¹⁷ ».

Si ce ne sont que des coïncidences, alors leur profusion est assez extraordinaire – à moins, bien sûr, que les mêmes Magiciens des dieux qui ont créé puis enfoui la capsule témoin de Göbekli Tepe à la fin du Dryas récent, il y a quelque 11 600 ans, aient aussi été à l'œuvre sur l'île de Pâques.

À moins, en d'autres termes, que les moai de l'île de Pâques soient plus anciennes – bien plus anciennes – que les archéologues ne le supputent.

Un reste de terres antédiluviennes ?

Les archéologues pensent que la plus ancienne des moai de l'île de Pâques fut construite autour de 690 apr. J.-C., et la plus jeune 1 000 ans plus tard, autour de 1650 apr. J.-C. Cette chronologie a été élaborée grâce à la datation par le carbone 14, qui renvoie la première installation humaine à 318 apr. J.-C.¹⁸. Comme nous l'avons vu, cependant, le carbone 14 ne permet pas de dater

directement la pierre. Il faut forcément tirer des déductions de la relation entre les sédiments datés et la pierre, et parfois ces conclusions peuvent être extrêmement trompeuses.

Par exemple, ce serait une erreur d'inférer que l'Ahu (plateforme) à l'Ahu Nau Nau de la baie d'Anakena date de la même époque que les sept moai érigées dessus. La plateforme est manifestement l'œuvre d'une culture plus tardive ayant dû redresser les statues, car une tête de moai plus ancienne et considérablement érodée a été réutilisée et incorporée dans le terrassement.

De même si, par exemple, des êtres humains s'étaient installés là durant le Dryas récent, quand le niveau de la mer était bien plus bas qu'actuellement (quand l'île de Pâques faisait partie d'une chaîne d'îles antédiluviennes étroite, raide et aussi longue que les Andes), quelle quantité de matériaux organiques datables par le carbone 14 auraient-ils laissée derrière eux aux archéologues ? Peut-être que le pic de la dorsale est-Pacifique que nous appelons aujourd'hui l'île de Pâques ne servait pas de lieu d'habitation, mais était réservé à des cérémonies religieuses dans lesquelles les grandes statues monolithiques jouaient un rôle ? Peut-être aussi que des gens se déplaçaient depuis d'autres parties de l'archipel pour venir assister à ces cérémonies, avant de rentrer sur leurs îles – des îles désormais submergées ?

Ce ne sont bien sûr que des hypothèses, pure spéculation, mais elles nous sont soufflées par une légende des habitants de l'île de Pâques eux-mêmes, concernant un être surnaturel nommé Uoke, qui en des temps anciens :

voyageait dans tout le Pacifique avec un levier gigantesque, dont il se servait pour soulever des îles entières et les jeter à la mer, où elles disparaissaient pour toujours sous les vagues. Après avoir ainsi détruit de nombreux endroits, il finit par arriver sur la côte de *Te-Pito-O-Te-Henua*, une terre alors bien plus vaste qu'aujourd'hui. Il entreprit de la soulever pour la jeter dans la mer. Il finit par atteindre un lieu nommé Puko Phipuhi [...] près de Hanga Hoonu [la baie de La Pérouse, le site de la « pierre ombilicale dorée »]. Là, les rochers étaient trop robustes pour le levier d'Uoke, qui se brisa dessus. Uoke ne put donc se débarrasser du dernier morceau, qui resta l'île que nous connaissons aujourd'hui. Ainsi, *Te-Pito-O-Te-Henua* continue d'exister seulement grâce à l'incident du levier brisé d'Uoke ¹⁹.

Des légendes évoquent aussi une terre originelle dans le Pacifique appelée « Hiva », et de laquelle seraient arrivés les

premiers habitants de l'île de Pâques – une terre qui aurait également été victime de « la malveillance du levier d'Uoke », avant de se retrouver « submergée sous la mer ». Le plus intrigant dans tout ça – à cause du parallèle que cela évoque avec les Sept Sages (les Apkallu) des traditions mésopotamiennes antédiluviennes et avec les Sept Sages des inscriptions d'Edfou, qui cherchaient de nouvelles terres sur lesquelles recréer le monde noyé et dévasté des dieux – est que Sept Sages, « des fils de rois, tous des initiés », auraient amorcé le peuplement primitif de l'île de Pâques²⁰. À l'instar des Apkallu, qui posèrent les fondations des futurs temples de Mésopotamie, et des Sages d'Edfou, qui voyagèrent dans toute l'Égypte pour établir les tumulus sacrés sur lesquels les futurs temples et pyramides seraient construits, la première tâche des Sept Sages d'Hiva en arrivant sur l'île de Pâques fut « la construction de tumulus en pierre²¹ ».

Pourrait-ce signifier quelque chose ? Est-il possible que les statues moai de l'île de Pâques soient l'œuvre des survivants d'une civilisation perdue remontant à la période glaciaire, il y a au moins 12 000 ans ?

Un indice possible nous vient d'une découverte réalisée par le Dr Robert J. Menzies, directeur de la recherche océanique au laboratoire marin de l'université de Duke, à Beaufort, en Caroline du Nord. En 1966, Menzies conduisit une enquête sous-marine de six semaines dans le Pacifique, au large du Pérou et de l'Équateur, dans la Fosse de Milne-Edwards, une tranchée plongeant par endroits à près de 5 800 mètres. Le navire de recherches de Menzies, l'*Anton Bruun*, déploya des caméras sous-marines dernier cri ; à environ 55 milles à l'ouest de Callao (le port de Lima, la capitale du Pérou), à une profondeur de 6 000 pieds dans une zone encline à des affaissements sous-marins, « d'étranges colonnes de pierre sculptées » furent photographiées au fond de la mer²² :

Deux colonnes verticales, d'environ soixante centimètres de diamètre et dépassant d'un mètre cinquante de la boue, furent repérées. Deux autres s'étaient effondrées et étaient partiellement ensevelies, et un cinquième bloc formant un angle à peu près droit fut aperçu²³.

« Nous n'avons pas trouvé de structures identiques ailleurs », commenta le Dr Menzies dans une interview pour *Science News*. « Je n'avais jamais rien vu de tel²⁴. » Le récit officiel des recherches précisa plus tard que l'une des colonnes portait des marques semblables à des « inscriptions²⁵ ».

Jusqu'à présent, la découverte du Dr Menzies, qui donne pourtant une base réelle aux terres englouties d'Hiva, n'a pas été suivie d'effets. En attendant, quid de l'île de Pâques elle-même, que des survivants auraient peuplée pour reconstruire leur monde perdu ? La géologie nous fournit certaines pistes à creuser.

Ce qui repose en dessous...

Le professeur Robert Schoch de l'université de Boston, célèbre pour sa nouvelle datation géologique du Grand Sphinx de Gizeh, n'accorde pas facilement ni rapidement un âge bien antérieur à celui admis par l'archéologie traditionnelle. La plupart du temps, il s'en tient à la chronologie conformiste, mais quand son opinion diverge, comme cela a été le cas avec le Grand Sphinx ou avec le site de Gunung Padang, en Indonésie (voir chapitre 2), c'est seulement parce qu'il s'est laissé convaincre par des preuves géologiques solides que l'archéologie a négligées.

C'est le cas avec son analyse des statues moai de l'île de Pâques. Voici son opinion réfléchie, après une visite de recherches sur place :

J'ai été particulièrement impressionné par les divers degrés d'abrasion et d'érosion perçus sur les différentes moai, qui pourraient être révélateurs de grandes différences d'âge. Le niveau de sédimentation autour de certaines statues m'a aussi marqué. Certaines moai ont été enfouies dans jusqu'à six mètres ou plus de sédiments, si bien que même si elles se tiennent encore debout, seuls leur menton et leur tête émergent du niveau actuel du sol. Une telle sédimentation peut avoir lieu rapidement, dans le cas de glissements de terrain, de coulées de boue, voire de tsunamis catastrophiques, mais je n'ai trouvé aucune indication favorisant cette thèse (de plus, des glissements de terrain ou des tsunamis auraient vraisemblablement fait bouger ou chuter les statues les plus hautes). À mes yeux, la sédimentation autour de certaines moai relève plutôt d'une ancienneté bien plus grande que celle que la plupart des archéologues et historiens traditionnels admettent – ou pensent possible²⁶.

Schoch ajoute avoir commencé à rassembler les preuves typiques d'abrasion, d'érosion et de sédimentation conservées sur l'île de Pâques depuis que des archives sont tenues. « Jusqu'à présent, j'ai l'impression que la sédimentation au cours du siècle dernier a été dans l'ensemble relativement modeste²⁷. »

Comme d'habitude, Schoch minimise ses trouvailles, ainsi que l'illustre le cas du cratère de Rano Raraku, la caldeira d'un volcan éteint ayant servi de principale carrière aux moai de l'île. Les pentes internes du cratère, qui descendent jusqu'à un petit lac bordé de roseaux, sont jonchées d'environ 270 statues à divers degrés d'achèvement. Certaines gisent sur le dos ou le flanc, beaucoup d'autres se tiennent parfaitement droites, d'autres encore reposent à des angles improbables sur le sol. L'impression générale est celle d'un extraordinaire spectacle surréaliste interrompu en pleine performance et abandonné à jamais par l'artiste.

Nul ne peut affirmer honnêtement connaître le but et la fin de tout cela, même s'il existe de nombreuses théories. Néanmoins, la scène est indéniablement géologique, et les statues sont elles aussi d'abord et avant tout des artefacts géologiques séparés de leur lit de roche naturel, et pourtant suffisamment ancrés sur place pour faire encore partie du décor originel. L'essentiel de ce que l'on peut voir, en errant, fasciné et émerveillé parmi elles, sont ces visages barbus, sereins et contemplatifs, ces têtes aux longues oreilles, ces épaules et la partie supérieure des torsos.

L'on pourrait aisément croire que cela s'arrête là – qu'elles ne sont enfouies que d'un mètre environ dans le sol, juste assez pour tenir debout mais guère plus. Toutefois, Thor Heyerdahl, cet aventurier et explorateur infatigable, prouva que ça n'était pas le cas en fouillant nombre de moai de Rano Raraku en 1956, puis en 1987 ; il découvrit que, comme pour les icebergs, l'essentiel de leur masse reposait sous la surface. Des photographies de ces fouilles montrent des statues enfouies de plus de 9 mètres dans une épaisse couche sédimentaire de glaise jaune²⁸. Étudier ces images donne aussitôt du crédit à la thèse de Schoch et montre qu'il est impossible, en seulement quelques siècles (comme nous l'avons vu plus haut, les archéologues soutiennent que la production des moai s'est

poursuivie jusqu'en 1650), qu'une telle quantité de sédiments se soit accumulée.

Cela serait le cas même si l'île de Pâques avait fait partie d'une vaste langue de terre continue, où le vent ou de l'eau auraient aisément pu transporter de la terre d'un endroit à un autre. Mais l'île de Pâques telle que nous la connaissons aujourd'hui, bien que restant une énigme colossale par de nombreux aspects, n'est qu'un minuscule point sur la carte, au milieu de l'océan le plus vaste et le plus profond de la planète. Non seulement est-elle située à plus de 2 000 milles de la côte sud-américaine, mais aussi à plus de 2 000 milles de Tahiti, l'île de taille substantielle la plus proche²⁹. Avec une superficie totale de 163,6 km², il est donc d'autant plus inconcevable que l'île elle-même ait pu constituer les 9 mètres de sédimentation découverts autour des moai dans le cratère de Rano Raraku. Un tel volume aurait en revanche été possible il y a plus de 12 000 ans, quand le niveau de la mer était plus bas et que l'île de Pâques faisait partie d'un vaste archipel.

Voilà qui pourrait aussi résoudre un autre mystère identifié par Schoch, à savoir l'existence d'un petit nombre de moai taillées dans le basalte. Le problème est qu'il n'y a aucun dépôt de basalte directement sur l'île. Selon Schoch :

les « carrières de basalte disparues » pourraient se trouver actuellement sous le niveau de la mer, car elles sont extrêmement anciennes, ce qui implique que les moai de basalte le sont également. Le niveau de la mer a monté de façon spectaculaire depuis la fin de la dernière période glaciaire, il y a dix mille ans au moins, et si les moai de basalte ont été extraites le long de la côte de l'île de Pâques, dans des zones désormais submergées, cela pourrait nous aider à dater ces sculptures et nous indiquerait aussitôt qu'elles ont plusieurs millénaires de plus qu'on ne le croit habituellement³⁰.

La même solution – que l'île de Pâques ait autrefois fait partie d'une masse de terre bien plus importante – expliquerait une autre énigme très différente : le texte dit « Rongo Rongo³¹ ». Il n'y a jamais eu, dans l'histoire humaine, d'exemple de système d'écriture sophistiqué et parfaitement développé qui ait été inventé et employé par une communauté insulaire si peu nombreuse et si isolée. Et pourtant, l'île de Pâques dispose de sa propre écriture, dont certains exemples – généralement inscrits sur des planches de bois, des copies de copies de copies d'originaux bien plus anciens et perdus

depuis longtemps – ont été récupérés au XIX^e siècle et répartis dans divers musées de par le monde. Il n'en reste plus sur l'île, et même à l'époque où ils ont été rassemblés, aucun habitant n'était capable de les déchiffrer. À ce jour, cette écriture demeure indéchiffrée – une autre des nombreuses énigmes de cette île mystérieuse.

Le Sage de la vallée de Bada

Nous sommes le 28 mai 2014 et je me trouve à des milliers de kilomètres de l'île de Pâques, au milieu de la vallée de Bada, dans la province du Sulawesi central, en Indonésie ; je me tiens devant une immense silhouette semblable à une moai, sculptée dans le basalte et profondément enfoncée dans un terrain herbeux. Le plus frappant, avec cette statue, en dehors évidemment de sa taille (la partie visible, légèrement inclinée sur sa gauche, dépasse de plus de 4 mètres hors du sol), est la position de ses bras et de ses mains. Ils sont représentés exactement comme ceux des moai de l'île de Pâques et ceux des représentations de Göbekli Tepe, les bras pliés, les mains ramenées sur le devant du ventre, les doigts se touchant presque. La grosse différence est que cette sculpture, appelée ici *Watu Palindo*, « l'Homme sage »³², exhibe un pénis en érection et une paire de testicules entre ses doigts tendus.

Quel âge a « l'Homme sage » ?

« Nul ne le sait », admet Iksam Kailey, conservateur du musée de la province du Sulawesi central, qui a eu la gentillesse de m'accompagner sur ce secteur au cours d'un long voyage de recherches à travers l'Indonésie. « L'archéologie n'en est qu'à ses balbutiements sur notre île. » Kailey lui-même est d'avis que cette statue, ainsi qu'une dizaine d'autres dans la vallée de Bada, a au moins 4 000 ans³³. D'autres estimations varient entre 5 000 ans et moins de 1 000 ans³⁴, mais aucune n'a la moindre valeur puisque aucune datation archéologique certaine n'a été effectuée ni ne peut être effectuée ; l'intrusion de matériaux organiques provenant de différentes cultures ayant vécu et cultivé dans cette vallée depuis des millénaires – dont plusieurs ont, à diverses époques, tenté de déterrer *Watu Palindo* dans leur quête d'un trésor – signifie que nous

ne saurons jamais la vérité. Des artefacts provenant de la vallée Besoa relativement proche ont été estimés par le carbone 14 à 2 890 ans dans le passé³⁵, mais qu'est-ce que cela prouve ? Cela ne nous dit rien de l'âge de l'Homme sage.

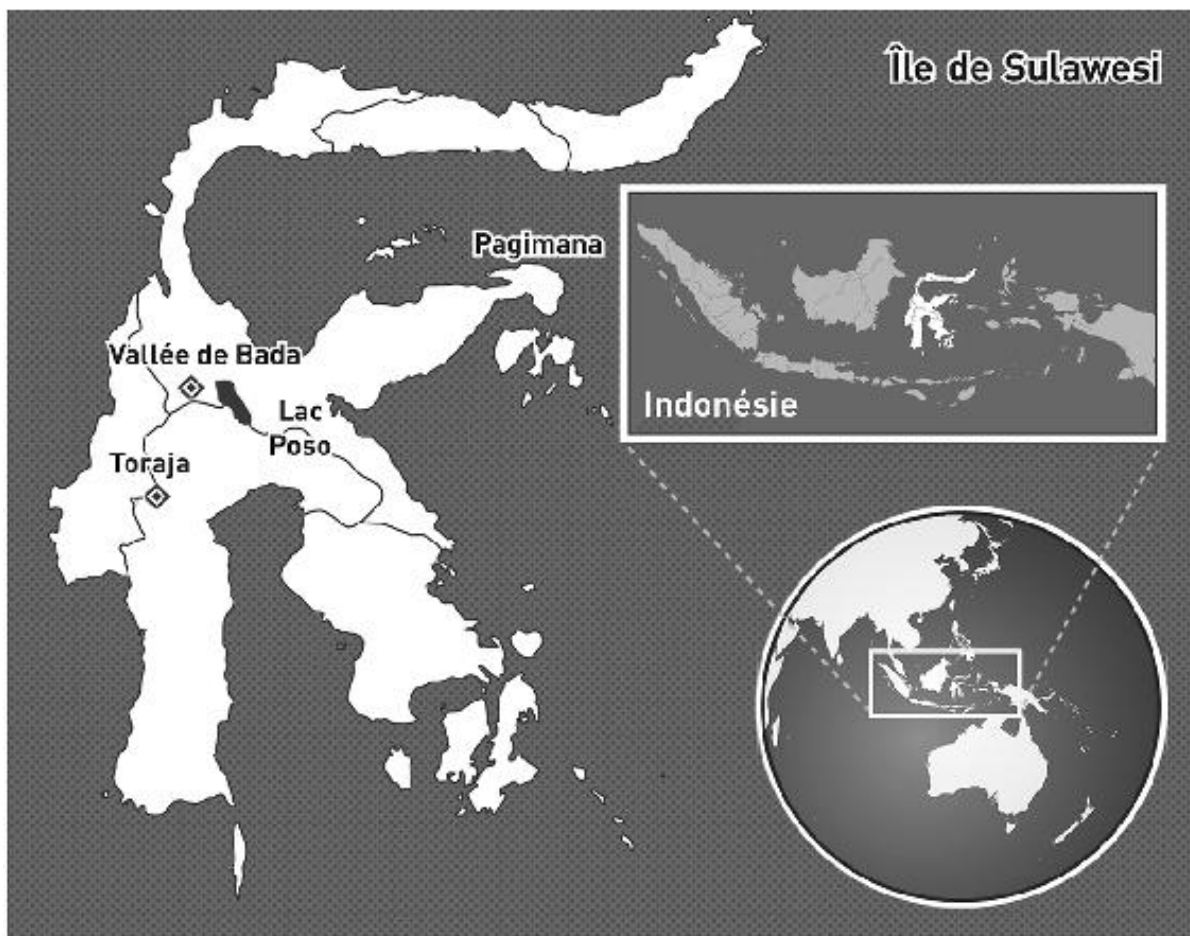


Figure 69 : L'île de Sulawesi dans son contexte régional.

L'accès à la vallée de Bada n'est pas des plus aisés. Santha et moi voyageons avec Danny Hilman Natawidjaja, le géologue ayant porté à l'attention du monde entier l'existence de la mystérieuse pyramide de Gunung Padang, dans le Java occidental (voir chapitre 2). Son collègue et ami Wisnu Ariastika nous accompagne également et s'est gentiment occupé de la logistique de notre séjour. Nous sommes partis de Jakarta le 26 mai et avons pris l'avion pour Palu, la capitale du Sulawesi central, où Iksam Kailey nous a rejoints

au matin du 27. Puis nous avons roulé toute la journée sur une route magnifiquement cabossée dans un paysage montagnard spectaculaire, pour atteindre le soir même la ville de Tentana sur le lac géant Poso. Aujourd'hui, le 28 mai, nous avons roulé 50 kilomètres de plus jusqu'au village de Bomba, au cœur de la vallée de Bada, qui, comme de nombreux endroits en Indonésie, est d'une beauté époustouflante : un immense plateau entouré de montagnes verdoyantes surmontées de panaches de nuages argentés qui se reflètent dans les rizières miroitantes. En atteignant Bomba en milieu de matinée, nous avons posé nos bagages dans une maison d'hôtes basique mais confortable, avant de foncer directement à la chasse aux mégalithes.

Il y a surtout deux grands types de mégalithes dans la vallée : les *Kalamba* sont d'immenses citernes en pierre, taillées avec précision et évidées, pesant parfois jusqu'à 1 tonne ; et les sculptures semblables à *Watu Palindo*, qui pèsent jusqu'à 20 tonnes. Pendant deux jours, nous piétons entre les rizières saturées d'eau et sur des sentiers raboteux dans la forêt. Nous finissons par aboutir devant une statue qui semble regarder le ciel, allongée sur le dos au milieu d'une clairière. Plus loin, nous en trouvons une autre dans la même situation, gisant au milieu d'une rivière. Les deux ont les bras et les mains positionnés comme ceux du *Watu Palindo*, le Sage. Une troisième silhouette étrange, aux traits de poisson, est enfouie jusqu'au cou dans une rizière. Une quatrième se dresse, solitaire, sur une crête, et paraît observer la chaîne de montagnes au loin.

Le plus frustrant est que nous ne savons rien – absolument rien – de ces mégalithes. Qui les a créés ? Quand ? Pourquoi ? Cela reste un mystère.

Hobbits, dragons et l'inondation

Depuis la vallée de Bada, nous effectuons un long trajet routier jusqu'à Toraja, dans le Sulawesi du Sud – tous les trajets sont longs, ici : Sulawesi est la onzième plus grosse île du monde. Nous passons deux jours dans la région. Il y règne un culte des morts qui donne le frisson et qui implique de déterrer les corps des défunts

une fois par an, de les draper de vêtements neufs, de peigner leurs cheveux qui se désagrègent et de nettoyer leur cercueil avant de les inhumer de nouveau. Des effigies réalistes des morts sont également placées sur des tombeaux taillés dans la roche à flanc de falaise, où l'on trouve des grottes pleines d'ossements.

Toutefois, nous ne sommes pas venus voir les trépassés, mais les mégalithes. Cependant, comme nous sommes chez les Torajas, les mégalithes sont là pour les morts et, contrairement aux autres parties du monde – et même de l'Indonésie –, ils ne sont pas les vestiges d'un passé lointain et oublié, mais font partie d'un culte vivant, actif et pleinement fonctionnel. Nous visitons Bori Parinding, un site dominé par une grappe de hauts menhirs pareils à des aiguilles, qui pourraient sans mal être transplantés dans une dizaine d'endroits en Europe, où l'on n'hésiterait pas à les évaluer à 5 000 ans d'âge. Pourtant, Bori Parinding n'a que 200 ans.

Le plus vieux mégalithe du site fut en effet érigé en 1817. Chacun est un monument dédié à un éminent Toraja défunt, et de nouveaux menhirs sont extraits et mis en place chaque année. Ceux qui sont taillés dans l'andésite proviennent d'un dépôt voisin et sont sculptés à l'aide de maillets et de burins – un ancien du pays me montre comment procéder. Ceux qui sont faits dans le calcaire, et dont le poids est parfois estimé à 15 tonnes, proviennent d'une carrière à 5 kilomètres de là et sont rapportés par des centaines d'hommes se relayant sur plus d'une semaine pour hisser sur le site les pierres posées sur des cylindres en bois.

Je commence à me rendre compte que l'Indonésie est un pays où les traditions anciennes perdurent de façon fascinante, car le lien avec un passé lointain n'est jamais rompu.

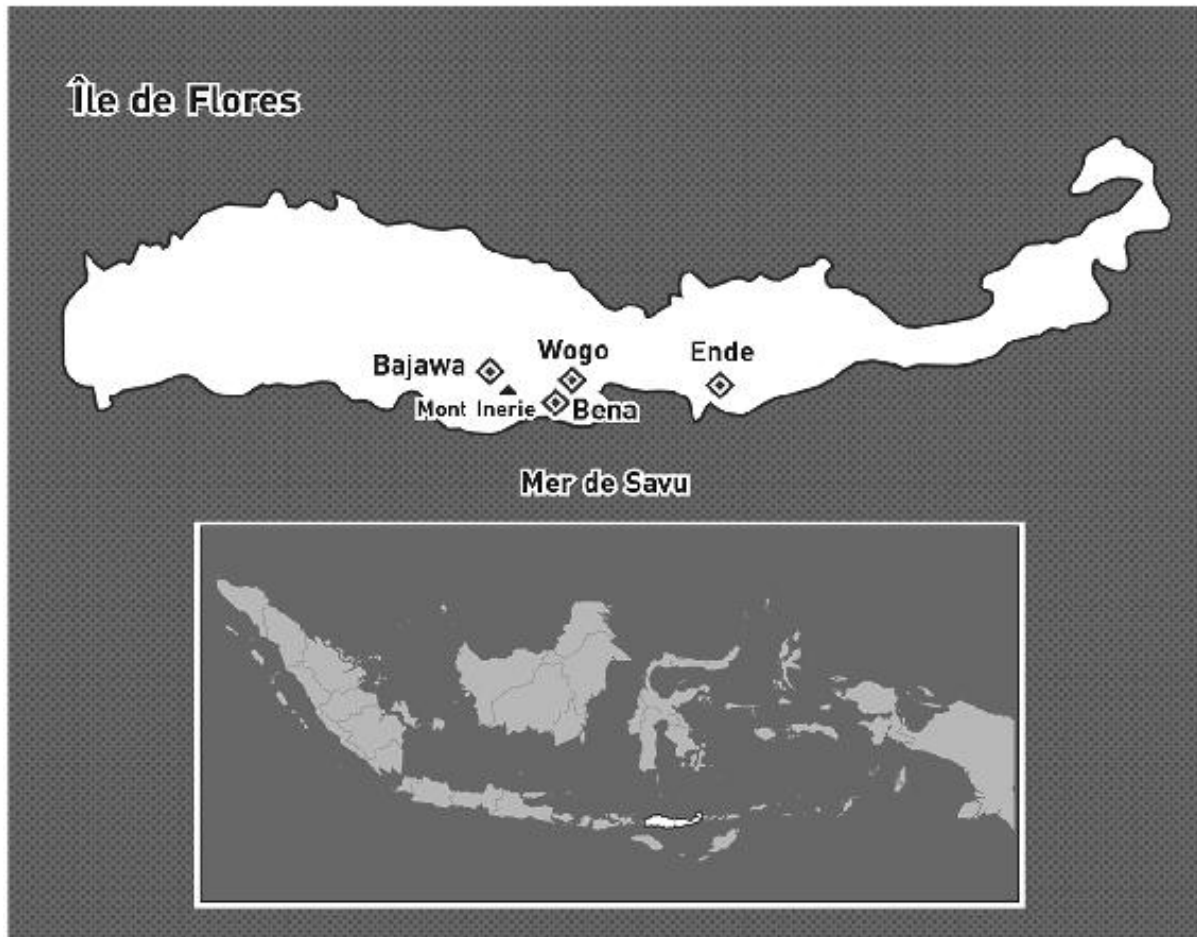


Figure 70 : L'île de Flores dans son contexte régional.

Cette prise de conscience est encore plus forte lors de notre prochaine étape, sur l'île de Flores. Nous y parvenons après avoir roulé toute la journée de Toraja à Makassar, d'où nous avons pris un vol pour Bali. De là, via Komodo – célèbre pour ses grands lézards prédateurs appelés « dragons de Komodo » –, nous gagnons Ende, la principale « ville » de Flores – une ville d'une population de 60 000 habitants à peine. Dans une période récente, Flores est devenue célèbre pour la découverte sur l'île de restes d'*Homo floresiensis*, une espèce d'humain disparue et qui mesurait, à l'âge adulte, tout juste 1,1 m ; ce qui lui a valu son surnom de « Hobbit ». J'en dirai plus sur ces créatures un peu plus loin, mais alors que j'atterris à Ende après cette escale à Komodo, je ne peux m'empêcher de me dire que l'Indonésie est un pays vraiment

mythique – le seul pays du monde d'aujourd'hui où les dragons et les hobbits ne relèvent pas de la fantasy mais de la science.

Flores est charmante – bien à l'écart du monde, simple, sans commodités modernes mais avec un esprit doux et agréable. Nous portons nos pénates jusqu'à la ville de Bajawa, et durant les deux jours de notre séjour ici, nous visitons nombre de villages où les maisons bien entretenues en chaume et bambou sont bâties sur et autour d'un nombre incalculable de monuments mégalithiques.

Dans le village de Bena, à 16 kilomètres environ de Bajawa, et d'où nous apercevons la mer de Savu et le mont Inerie, notre guide s'appelle Joseph, un homme vénérable de quatre-vingt-huit ans. Le village compte deux rangées parallèles de maisons au haut toit de chaume triangulaire, caractéristiques de la région. Elles sont séparées par un long et large espace public rempli d'un incroyable assortiment de menhirs et de dolmens qui, à l'instar des menhirs des Torajas, ne dépareilleraient pas s'ils étaient extraits de la couche néolithique en Europe. Joseph nous explique que les dolmens ne sont pas des tombes (comme c'est généralement le cas en Europe), mais des autels utilisés par les membres des différents clans habitant au village. De temps en temps, des sacrifices de buffles sont déposés sur les autels en l'honneur des notables décédés, et les mégalithes servent à faciliter la communication avec les défunts en liant les royaumes du terrestre et du surnaturel.

De telles idées forment un syncrétisme étrange avec le christianisme, qui fait pourtant aussi partie du quotidien ici ; d'ailleurs, un autel dédié à la Vierge Marie se dresse à l'extrémité du village. Joseph nous apprend que les dolmens et les menhirs étaient encore érigés durant sa jeunesse, mais que cela ne se pratique plus et que la tradition se meurt. Cependant, quand je l'interroge sur les origines du culte mégalithique, il me raconte une histoire remarquable.

« Nos ancêtres sont arrivés ici en bateau il y a environ 12 000 ans, lors d'une grande inondation », me dit-il. Il semble en effet que le village tout entier ait été construit en commémoration de ce vaisseau, qui était poussé non par des voiles, mais par un « moteur ». Joseph me montre une chambre mégalithique, située à peu près au milieu du village, qui symbolise l'endroit où se trouvait la

« salle du moteur » dans le bâtiment originel. Je lui demande d'où viennent tous les mégalithes, et il me répond qu'ils ont été extraits à une vingtaine de kilomètres de là, sur les pentes du mont Inerie, avant d'être mis en position par les « pouvoirs » spéciaux que possédaient les ancêtres. Il ajoute qu'un « savant américain, un certain professeur Smith », a confirmé cette histoire.

Cette évocation d'un savant étranger – dont je ne suis pas capable d'établir l'identité et le sérieux – fait naître dans mon esprit la possibilité que toute cette histoire n'est peut-être pas d'origine indigène, mais qu'il pourrait s'agir d'un mélange importé, voire d'une fable en laquelle Joseph croirait. Assurément, on ne nous rapporte pas la même version dans d'autres villages mégalithiques de Flores. À Wogo Baru, par exemple, les anciens parlent d'un « géant » nommé Dhake, qui était si immense qu'il descendait d'une seule main les mégalithes du mont Inerie.

En revanche, tous les récits semblent avoir en commun une pointe de merveilleux et de magie.

La reine de l'océan méridional

Nous quittons Flores et prenons un avion à Ende pour Denpasar, à Bali, puis pour Palembang, à Sumatra ; nous partons alors pour deux jours de route d'est en ouest à travers le sud de l'île. Une fois encore, nous sommes à la recherche de mégalithes, mais l'essentiel de ce que nous voyons – de grandes sculptures d'humains ou de figures anthropomorphiques – trahit l'influence de l'art hindou ou bouddhiste et n'a rien de préhistorique. Ce n'est qu'en arrivant à une plantation de café dans les montagnes, près de la ville de Pagar Alam, que nous tombons sur quelque chose de réellement intéressant : une série de gigantesques chambres souterraines mégalithiques (voir photo 81), dont plusieurs sont décorées de motifs tourbillonnants en ocre rouge et noir charbon, parmi lesquels nous distinguons des silhouettes animales.

Aucune tentative de datation n'a été effectuée ici, mais des salles comparables comme West Kennet Long Barrow, en Angleterre, ou Gavrinis, en Bretagne, ont plus de 5 000 ans, tandis que les

peintures rupestres retrouvées en France ou en Espagne sont encore plus vieilles, 33 000 ans par exemple dans le cas de Chauvet. Les peintures de Sumatra ont beaucoup en commun avec celles d'Europe du Sud, puisqu'elles sont profondément visionnaires, avec des motifs « entoptiques » caractéristiques indiquant que les artistes étaient des chamans essayant de reproduire des visions eues dans un état de conscience profondément altéré, probablement provoqué par l'ingestion de plantes ou de champignons psychédéliques³⁶.

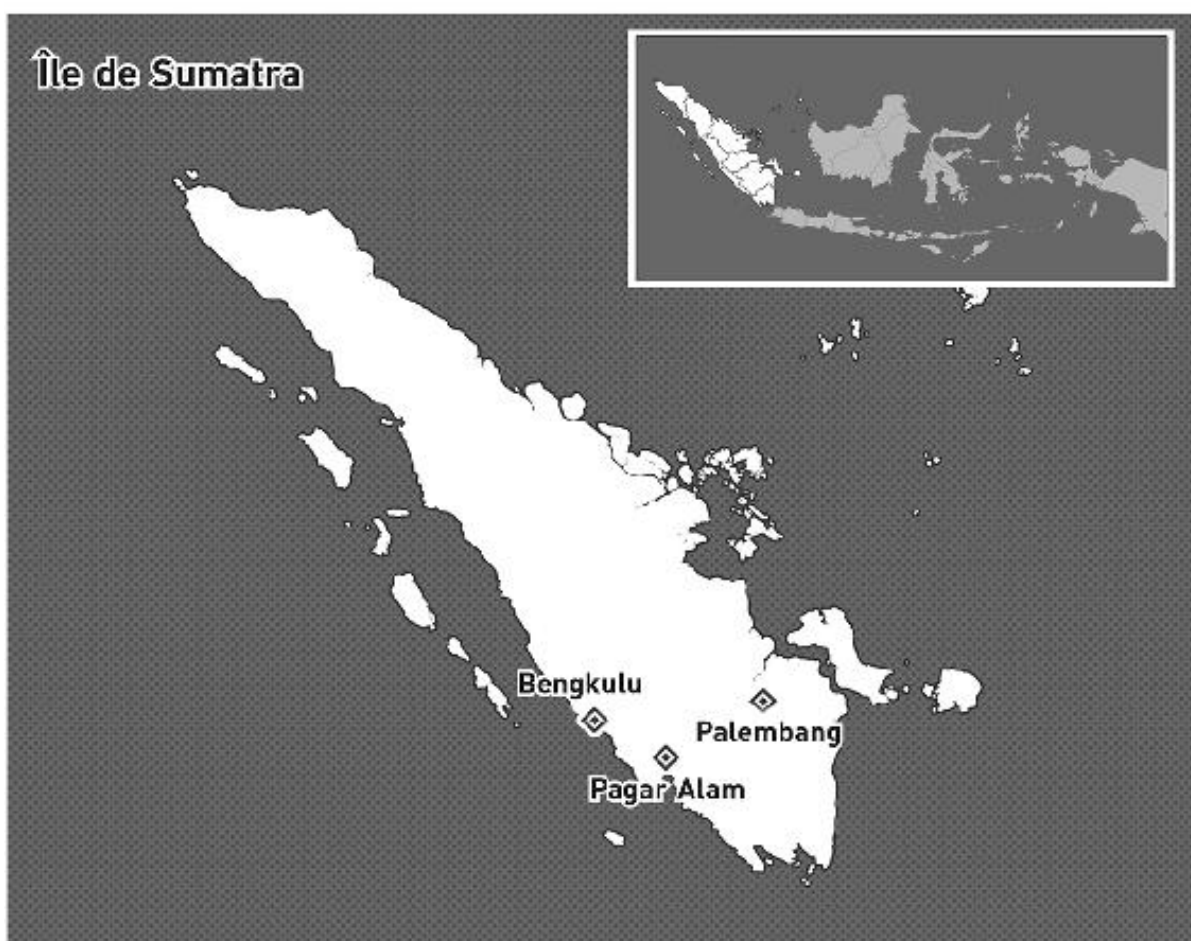


Figure 71 : L'île de Sumatra dans son contexte régional.

Nous roulons jusqu'à la ville de Bengkulu, puis prenons un vol pour Jakarta, la capitale impressionnante et tentaculaire du pays, située sur l'île de Java. Jakarta est semblable à une pieuvre géante :

une fois qu'elle vous a capturé dans ses routes congestionnées, il est extrêmement difficile de s'en libérer. Plus tard dans la soirée, nous finissons toutefois par atteindre notre destination, Pelabuhan Ratu, sur la côte sud-ouest de Java, face à l'océan Indien. Ce n'est qu'une étape d'une nuit – au matin, nous nous rendons sur un autre site mégalithique de l'île –, mais il s'avère que Pelabuhan Ratu (qui signifie « port de la reine ») n'est pas dépourvu d'intérêt. En réalité, l'hôtel Samudra Beach dans lequel nous séjournons dispose d'une chambre – la 308 – que personne ne peut louer, car elle est en permanence réservée à la reine de l'océan méridional, une sorte de déesse ou de fée maritime régnant sur une ville submergée et faisant occasionnellement une apparition sur terre pour interagir avec les humains.

Tout ce qui a trait aux villes englouties m'attire à l'évidence, notamment quand lesdites villes sont situées autour de l'archipel indonésien, qui faisait autrefois partie d'un supercontinent, que les géologues nomment Sundaland et qui était relié au reste du Sud-Est asiatique jusqu'à il y a environ 11 600 ans. Quand le niveau des mers est monté de façon cataclysmique à la fin du Dryas récent, cette région a perdu une plus grande surface de terrain habitable – notamment une gigantesque plaine de basse altitude – que pratiquement n'importe quel autre endroit sur Terre³⁷. Même s'il est près de minuit, j'insiste donc pour visiter la chambre 308, qui s'avère être richement décorée et meublée tel un boudoir royal orné de peintures imaginatives représentant Njai Lara Kidul, la reine de l'océan méridional.



Figure 72 : L'île de Java dans son contexte régional.

C'est une histoire très romantique et, qui sait, elle contient peut-être un fond de vérité. En tout cas, nulle tentative visant à découvrir les origines mystérieuses de la civilisation humaine ne peut se permettre d'ignorer l'engloutissement rapide du Sundaland, qui était fertile et bien irrigué par quatre cours d'eau majeurs avant son inondation³⁸. En réalité, c'est à cause de cela, et du fait que tant de submersions ont eu lieu il y a environ 11 600 ans – à la date précise qu'indique Platon pour celle de l'Atlantide –, que notre compagnon de voyage, le géologue Danny Natawidjaja, pense que l'Indonésie est l'Atlantide³⁹ et qu'il s'est donné tant de mal pour enquêter sur l'extraordinaire pyramide mégalithique de Gunung Padang.

Gunung Padang, que j'ai visitée pour la première fois en décembre 2013 (voir chapitre 2), se trouve à 120 kilomètres au nord, et nous allons y retourner à la fin de ce voyage. Avant cela, en revanche, il reste un site que nous avons très envie de découvrir : Tugu Gede, près du village de Cengkuk, à 20 kilomètres dans les montagnes au nord de Pelabuhan Ratu.

Nous nous aventurons au matin sur une autre de ces routes vertigineuses et légèrement inquiétantes dont regorge l'Indonésie, mais une fois encore, le voyage en vaut la peine. Nous sommes arrivés aussi loin que la voiture pouvait nous mener, il nous reste donc à finir à pied, d'abord en traversant un village au milieu des bananeraies, puis en pénétrant dans une jungle assez dense, pour aboutir finalement à une clairière mystique où un imposant menhir central, taillé sur les flancs et effilé en pointe tel un obélisque, s'élève à la verticale sur 3 mètres de hauteur. Il est entouré d'un cercle de menhirs plus petits, dont quelques-uns sont tombés ; il y a aux alentours un nombre colossal d'autres pierres taillées, certaines arborant des motifs évoquant les cupules de Karahan Tepe, en Turquie.

Tugu Gede a été sujette à quelques fouilles superficielles, mais aucun consensus ne semble s'être dégagé quant à son âge. Les mégalithes eux-mêmes sont considérés préhistoriques – vieux de « plusieurs milliers d'années », même si personne ne semble savoir combien –, mais l'on retrouve aussi des couches d'occupation plus tardives ayant révélé des céramiques et des artefacts de seulement quelques siècles. Et, naturellement, le site est proche d'habitations humaines qui ont forcément eu des conséquences. L'une des trouvailles les plus étonnantes est une statuette. Les archéologues supposent, sans véritable argument, qu'il s'agit d'une représentation hindoue du dieu Shiva ; elle ne ressemble pourtant nullement à aucune des images de Shiva que j'aie jamais pu voir et, au moins à mes yeux, elle rappelle beaucoup plus une silhouette grossière de l'Égypte antique, avec ses mains croisées et sa coiffe caractéristique.

L'archéologie traditionnelle ne croit pas que les Égyptiens antiques aient pu atteindre l'Indonésie, cette possibilité n'a donc même jamais été envisagée. Pourtant, il existe des preuves

incontestables de voyages océaniques effectués depuis l'Égypte et sur de longues distances à l'époque des pharaons – par exemple, la présence dans neuf momies datant d'entre 1070 av. J.-C. et 395 apr. J.-C. de coca et de tabac, deux plantes originaires d'Amérique que l'on n'aurait théoriquement pas dû retrouver dans l'Ancien Monde avant Christophe Colomb⁴⁰.

Ces découvertes, réalisées par S. Balabanova, F. Parsche et W. Pirsig ont été réfutées par d'autres spécialistes, qui considèrent *a priori* que les Égyptiens n'ont jamais pu effectuer de voyages maritimes sur de longues distances. Selon l'égyptologue John Baines, par exemple : « L'idée que les Égyptiens auraient pu se rendre en Amérique est tout bonnement absurde [...] et je me demande qui perd son temps à effectuer des recherches dans ces régions, car elles ne sont pas perçues comme ayant la moindre signification dans ce domaine⁴¹. » De mon point de vue, pourtant, cette déclaration de Baines est plus révélatrice du problème profond qui gangrène l'égyptologie, et l'archéologie en général, que d'un problème avec les découvertes factuelles de Balabanova et al. L'archéologie est bien trop limitée par le cadre restreint de ce qui est décrété possible ou pas et a tendance à ignorer, esquiver ou tourner en ridicule des preuves mettant en doute ce cadre de référence. C'est tout aussi vrai quand il est question d'une civilisation perdue de la période glaciaire, là aussi balayée d'un revers de main sans autre argument que le fait que ce soit *a priori* impossible.

En attendant, puisque la validité des découvertes de Balabanova a subséquemment été confirmée⁴² – et que nous devons donc considérer que les Égyptiens ont bel et bien effectué des voyages pour des destinations aussi lointaines que les Amériques –, je ne vois aucune bonne raison de rejeter l'éventualité qu'ils aient pu le faire dans l'autre direction, vers l'est, et qu'ils aient ainsi atteint l'Indonésie et au-delà. En fait, des hiéroglyphes de l'Égypte antique – bien qu'une fois encore sujets à caution – ont été découverts dans un site reculé près de la ville de Gosford, au nord de Sydney, dans l'est de l'Australie. J'ai eu l'occasion de les étudier en personne, et je ne partage pas l'opinion générale qui estime qu'il pourrait très bien s'agir de faux datant du xx^e siècle. Au contraire, un déchiffrement

récent (octobre 2014) des glyphes, réalisé par les experts Mohamed Ibrahim et Yousef Abdel Hakim Awyan, a permis de conclure :

Les glyphes de Gosford sont légitimes, car les scribes ont employé correctement plusieurs hiéroglyphes anciens et variantes grammaticales qui, fait capital, n'étaient pas même référencés dans les textes hiéroglyphiques égyptiens avant 2012, ce qui permet de réfuter immédiatement les théories du « canular » qui circulent de longue date. Le style spécifique des hiéroglyphes permet en outre de les positionner dans une chronologie linguistique attestant la présence égyptienne en Australie il y a *au moins* 2 500 ans, alors que le texte traduit est si détaillé qu'il permet même d'identifier les anciens scribes par leur nom et leur profession⁴³.

Je ne prétends pas que l'affaire soit définitivement entendue ; les glyphes de Gosford peuvent être, ou pas, le fruit d'un canular. Il faudra encore mener de nombreuses investigations pour régler la question. En revanche, que les archéologues traditionnels se fondent sur des *a priori* pour ne pas conduire de recherches poussées démontre une faiblesse de méthode certaine. Ainsi, au lieu d'éliminer purement et simplement la possibilité que les Égyptiens antiques aient pu atteindre non seulement les Amériques, mais aussi l'Indonésie et l'Australie, nous devrions selon moi nous demander pourquoi, et à quelle période, ils auraient pu accomplir de tels voyages. J'aimerais notamment savoir si la tradition d'une terre divine originelle submergée quelque part à l'est, telle qu'elle est fortement exprimée par les inscriptions d'Edfou, pourrait être liée à ce mystère.

Pour être plus précis, se pourrait-il que l'Indonésie – qui faisait autrefois partie du continent sud-asiatique mais qui est aujourd'hui composée de plus de 13 000 îles à cause de la hausse cataclysmique du niveau des mers à la fin de la période glaciaire –, et peut-être particulièrement Java et ses 45 volcans actifs, ait été associée dans l'esprit des Égyptiens antiques avec l'« île de Feu », que R.T. Rundle Clark décrit comme « la terre mythique de l'origine par-delà l'horizon⁴⁴ » ?

Cette même « île de Feu », comme nous l'avons vu au chapitre 11, depuis laquelle *Héka*, l'essence vitale et magique, fut apportée par le Phœnix jusqu'à Héliopolis, le centre symbolique et le nombril du monde⁴⁵ ?

L'île de Feu avec laquelle Horus d'Edfou était directement associé⁴⁶ et où Thot, le Sage, le Seigneur de la Sagesse, « fit des

tombeaux pour les dieux et les déesses⁴⁷ » ?

La mainmise de l'archéologie traditionnelle

L'ultime étape de notre voyage de 2014 en Indonésie nous ramène à Gunung Padang, la mystérieuse pyramide longtemps passée pour une colline naturelle et que le géologue Danny Natawidjaja, grâce à une détermination sans faille, a dévoilée aux yeux du monde. Je ne la décrirai pas de nouveau, puisque je l'ai déjà présentée au lecteur au chapitre 2.

Nous avons vu que le site de colonnes de basalte mégalithiques visibles sur les terrasses supérieures de Gunung Padang était simplement le dernier volet d'une longue histoire, et que Danny et son équipe avaient utilisé la tomographie sismique, un radar à pénétration de sol et d'autres technologies de perception à distance pour montrer que des structures humaines descendaient à des dizaines de mètres sous la surface. Le carottage effectué dans ces structures enfouies révéla des sédiments d'une provenance irréprochable, que la datation au carbone 14 renvoya à plus de 22 000 ans en arrière – avant la fin de la dernière période glaciaire, quand nos ancêtres étaient censés (selon le modèle archéologique traditionnel) n'être que des chasseurs-cueilleurs primitifs, incapables de constructions de grande échelle et de prouesse d'ingénierie. Fait intrigant, comme je l'ai déjà signalé au chapitre 2, l'équipement de perception à distance indiqua la présence, au fond de la pyramide, de ce qui semble être trois chambres cachées, si rectilignes qu'il y a fort peu de chances qu'elles soient naturelles. La plus grande repose à une profondeur située entre 21,3 et 27,4 m ; elle mesure approximativement 5,5 m de haut, 13,7 m de long et 9,1 m de large⁴⁸.

Lors de notre visite à Gunung Padang, au début du mois de juin 2014, les fouilles étaient encore retardées à cause d'objections d'archéologues, mais au mois d'août, à la suite d'une intervention décisive de Susilo Bambang Yudhoyono, alors président du pays, Danny et son équipe purent finalement attaquer le chantier pour une courte saison. Malheureusement, ils furent interrompus très peu

après, en octobre 2014, quand le président Yudhoyono acheva son second mandat et quitta le pouvoir. Son successeur, Joko Widodo, n'a pour le moment pas fait preuve du même enthousiasme pour le projet, peut-être à cause des objections émanant de Desril Shanti, chef du centre archéologique de Bandung, qui lança une attaque publique contre les fouilles de Gunung Padang à la fin du mois de septembre 2014, regrettant qu'elles ne respectent pas les procédures standard habituellement appliquées lors des projets archéologiques. « Je ne suis pas encore allée sur le site, confiait-elle, mais je me base sur les photographies. Une fouille archéologique n'aurait pas dû être pratiquée de cette manière⁴⁹. » Elle déplora aussi le fait que des fonds aient été alloués à cette entreprise. Ces fonds, selon elle, auraient dû revenir à son propre département⁵⁰.

Au début du mois d'octobre 2014, comme nous l'avons vu au chapitre 2, Danny m'avait envoyé un message enthousiaste :

Les recherches ont beaucoup avancé. Nous avons déterré trois endroits supplémentaires au sommet du site mégalithique au cours de la dernière quinzaine, ce qui nous a fourni de nouvelles preuves et davantage de détails sur les structures enfouies. Nous avons trouvé de nombreux objets en pierre. L'existence d'une structure pyramidale sous la colline ne fait désormais plus le moindre doute ; même pour les non-spécialistes, ce n'est pas très difficile à comprendre s'ils viennent voir par eux-mêmes. Nous avons trouvé une sorte de salle ouverte enfouie sous cinq à sept mètres de terre, mais nous n'avons pas encore atteint la chambre principale. Nous sommes en train de forer là où nous pensons qu'elle se situe (en fonction des données géophysiques souterraines), au milieu du site mégalithique⁵¹.

Ce n'est que quelques jours après cet e-mail que la présidence changea de mains et que les forages et les fouilles furent interrompus. Néanmoins, cette brève période de travail suffit à produire des résultats importants. Comme me le confirma Danny au cours de notre correspondance, même la couche sédimentaire relativement jeune qu'ils avaient eu le temps de creuser – la deuxième couche artificielle sous le site mégalithique visible depuis la surface – révéla au carbone 14 une date de 5200 av. J.-C. (soit 7 200 ans en arrière, près de 3 000 ans de plus que la datation traditionnelle des pyramides de Gizeh, en Égypte) ; or, les premiers travaux de carottages ou de détection à distance avaient indiqué la présence de couches bien plus vieilles en dessous⁵². En bref, il est

désormais évident pour tout le monde que Gunung Padang a beaucoup plus que les 3 000 ans sur lesquels avaient insisté les archéologues depuis des décennies. Même les plus réfractaires d'entre eux ont donc commencé à revoir leur évaluation du site et à le considérer comme « un gigantesque tombeau en terrasses appartenant à la plus grande culture mégalithique de l'archipel ⁵³ ».

Je suis resté en contact avec Danny tout au long de l'écriture de ce livre. Le 14 janvier 2015, il m'envoya un e-mail pour m'annoncer malheureusement que le travail de terrain n'avait pas encore été autorisé à reprendre. « Nous attendons toujours que le gouvernement agisse dans la continuité des recherches nationales sur Gunung Padang », m'écrivit-il. Il me précisait s'inquiéter des activités de construction entreprises dans l'intervalle par « les ministères des Travaux publics, du Tourisme et d'autres... Elles sont conduites sans véritable plan/but ni consultation avec nous, si bien qu'ils sont en train de détruire le site. » Il restait néanmoins optimiste et espérait pouvoir se remettre à l'œuvre bientôt. Si cela arrivait, il espérait « en savoir davantage fin 2015 sur la deuxième couche (les constructions vieilles de 7 000 ans) et commencer à comprendre la troisième (celles qui ont plus de 10 000 ans) ⁵⁴ ».

Le 10 mars 2015, Danny m'écrivit de nouveau. Fort malheureusement, il ne pouvait que m'informer qu'il n'y avait eu aucune avancée depuis son mail du 14 janvier :

Le nouveau ministre de la Culture n'a pas encore activé l'équipe de recherches nationale. Nous attendons encore et espérons que le nouveau ministre aura une attitude positive envers les fouilles de Gunung Padang ⁵⁵.

Le temps nous le dira, mais les auspices ne sont pas bons, et à l'heure où ces *Magiciens des dieux* partent sous presse, je crains que la mainmise de l'archéologie traditionnelle l'ait une fois encore emporté, dans ce qui ressemble à une volonté délibérée de nous empêcher d'apprendre la vérité sur notre passé. Sous les couches d'environ 7 000 et 10 000 ans d'âge se trouvent des strates encore plus anciennes de constructions humaines à Gunung Padang. Celles-ci, qui n'ont pas encore été fouillées ni explorées, qui ont seulement été identifiées à l'aide de carottes ou d'appareils de détection à distance, sont antérieures à l'épisode cataclysmique du

Dryas récent (entre 12 800 et 11 600 ans dans le passé) et datent de la dernière période glaciaire, quand la civilisation perdue florissait encore – la civilisation perdue que nous ne connaissons aujourd'hui que par le biais de mythes et de traditions, ainsi que par l'œuvre des survivants cherchant à recréer « l'ancien monde des dieux ».

L'Indonésie compte parmi les candidats les plus plausibles sur Terre pour avoir été au cœur de l'évolution et de la maturation de cette civilisation. En reconnaissance de cela, des chercheurs très sérieux, dont Danny Natawidjaja et le professeur Arysio Santos, ont présenté des preuves suggérant que Platon ait pu se tromper en localisant l'Atlantide dans l'océan Atlantique⁵⁶. Tous ces indices, selon eux, désignent plutôt l'est, et ils placent cette civilisation perdue entre les océans Indien et Pacifique – c'est-à-dire à l'emplacement exact du Sundaland, le continent de la période glaciaire submergé, dont les îles indonésiennes sont les seuls vestiges. L'archéologie traditionnelle persiste à s'opposer farouchement à la notion de civilisation perdue, quel que soit son nom, et qu'elle se soit trouvée à l'ouest ou à l'est. Il y a cependant selon moi assez de « grands mystères » ancestraux autour de l'Indonésie pour remettre en question un tel point de vue. En voici quelques exemples :

1. J'ai déjà évoqué l'*Homo floresiensis*, le « hobbit », une espèce humaine possiblement très différente de la nôtre⁵⁷ et ayant survécu des dizaines de milliers d'années après que nos autres cousins de l'évolution, les Néandertaliens et les Denisoviens, ont disparu de la surface de la Terre. Il est intrigant que la date d'extinction de l'*Homo floresiensis* semble être située autour de 12 000 ans dans le passé⁵⁸ – soit exactement durant la période apocalyptique du Dryas récent.
2. Dans son numéro du 8 octobre 2014, la prestigieuse revue scientifique *Nature* a rapporté avec stupéfaction que des peintures rupestres sophistiquées et élaborées avaient été retrouvées sur l'île indonésienne de Sulawesi. Elles sont datées d'au moins 39 900 ans, ce qui les rend aussi vieilles, ou plus vieilles, que n'importe quoi de comparable en Europe – qui était jusqu'à

présent considérée comme le territoire exclusif d'un comportement symbolique avancé si précoce⁵⁹.

3. Et c'est de nouveau dans *Nature*, dans le numéro du 12 février 2015, que fut relatée la découverte sur Java de gravures géométriques « généralement interprétées comme des signes de connaissance et de comportement modernes », et pourtant datées d'un demi-million d'années – soit 300 000 de plus que la première apparition supposée des humains anatomiquement modernes sur notre planète⁶⁰.

Si des preuves réécrivant ainsi l'histoire humaine ont seulement été découvertes si récemment en Indonésie, que nous reste-t-il à apprendre ? Et pourquoi le prochain coup de pioche ne nous révélerait-il pas l'existence d'une civilisation jusqu'ici méconnue ? Étant donné la perte de terrain colossale qu'a subie toute cette région après une hausse de plus de 100 mètres du niveau des mers à la fin de la période glaciaire, tout est possible. Voilà pourquoi Gunung Padang est un lieu si important. Notamment, peut-être, pour cette chambre immense identifiée par un radar à pénétration de sol et d'autres matériels de détection à distance, et qui serait enfouie au sein de la pyramide, entre 20 et 30 mètres sous son point culminant.

Pourrait-il s'agir de la salle des archives de la civilisation perdue ?

Une fois encore, seul l'avenir nous le dira...

Des montagnes de feu et de cendre

Gunung Padang n'était pas tout à fait l'ultime étape de notre voyage de recherches de juin 2014. Après avoir réexploré ce site incroyable pour nous imprégner de son atmosphère antique, sereine et légèrement troublante, après avoir compris de nouveau, un peu plus nettement qu'auparavant, pourquoi elle était encore aujourd'hui appelée la montagne de Lumière par les habitants du coin qui l'adorent et la vénèrent, Santha et moi retournons à Bandung, la capitale régionale. De là, nous prenons un train le matin suivant pour Yogyakarta, dans le centre de Java ; sept heures de transport nous

permettront de passer quelques jours autour du célèbre temple bouddhiste de Borobudur.

Le voyage en train est... charmant, et nous permet d'apprécier d'innombrables vues de rizières, de montagnes et d'arbres verts regorgeant de vie, ainsi que la population locale, si amicale. La nuit tombe quand nous arrivons à Yogyakarta, mais nous nous levons dès 4 heures le lendemain matin pour rejoindre Punthuk Setumbu, une colline dominant la vallée où se dresse Borobudur. L'air n'est pas froid – il ne fait jamais vraiment froid, par ici –, mais il est frais, et une vaste étendue de ténèbres s'ouvre en contrebas... des ténèbres chargées d'impatience, car c'est là que s'illuminera bientôt, aux premiers rayons du soleil, l'objet de notre visite.

Mais le soleil se lève lentement, la lumière s'infiltré dans le ciel, illuminant graduellement la dense forêt qui couvre la montagne et la vallée en dessous, nous révélant les pentes lointaines et les deux volcans jumeaux qui dominent également Borobudur – le mont Merapi (littéralement « montagne de feu »), encore actif, et le mont Merbabu (« montagne de cendre »), endormi. Aux alentours de 5 heures, l'épaisse jungle qui tapisse la vallée commence à apparaître, bien qu'enveloppée de brouillard. Bientôt, un souffle de vent dissipe la brume, nous offrant notre premier aperçu de l'imposante forme pyramidale et déchiquetée du temple, couronné d'un stoupa semblant s'élever vers le ciel, tel un axe cosmique transperçant le nombril de la terre pour relier le ciel et le monde souterrain. À mesure que le soleil se lève, la brume tournoie et se déploie, s'enroulant parmi les arbres, se réfugiant dans les zones les plus encaissées de la vallée ; mais Borobudur sort du brouillard et domine les lieux, comme une île mythique datant de l'aube des temps.

Le voir ainsi nous met l'eau à la bouche, mais nous avons d'autres plans pour la journée. Nous prenons la voiture et partons vers l'est, d'abord pour Surakata (généralement appelée Solo par ses habitants), puis plus à l'est vers le mont Lawu, un autre volcan endormi. Il semble que tout Java soit jalonnée de ces géants assoupis, dont les éruptions passées ont gratifié l'île de nutriments essentiels, rendant son sol extrêmement verdoyant, fertile et productif.

Nous remontons les pentes escarpées du Lawu, sinuant entre les plantations de thé chatoyantes. À 910 mètres d'altitude (le pic du volcan nous domine encore de plus de 2 000 mètres), nous atteignons le petit hameau où Danny Natawidjaja nous a recommandé d'aller voir le Candi Sukuh, un petit temple plutôt étonnant et mystérieux. « Il n'a pas l'air à sa place en Indonésie, nous a-t-il dit. On dirait plutôt une pyramide maya. »

Il s'avère qu'il a totalement raison. Sukuh, bien que plus petit, ressemble de façon étonnante à la pyramide à degrés de Kukulkan/Quetzalcóatl, à Chichén Itzá, dans le Yucatán. Sukuh a été bâti au ^{xv}^e siècle, juste avant que l'Indonésie se convertisse de l'hindouisme et du bouddhisme à l'islam. Pour autant, la raison de sa construction ou de son style si caractéristique et inhabituel reste une énigme pour les spécialistes. La pyramide de Kukulkan, dans son incarnation actuelle – même si elle renferme une structure plus ancienne –, aurait été construite entre les ^{ix}^e et ^{xii}^e siècles. Des milliers de kilomètres et des centaines d'années séparent donc ces deux structures, et la vraisemblance de l'influence de l'une sur l'autre est ténue. Toutefois, pendant que j'explore Sukuh – et l'édifice a quelque chose de mystique, surtout avec cette brume de fin d'après-midi qui enveloppe tout le flanc de montagne –, je me surprends à me demander si ces similitudes sont le fruit d'un simple accident, ou si elles pourraient être expliquées par l'influence dans les deux régions d'une même source extrêmement ancienne.

Le signal

Une telle influence est certainement présente à Borobudur, un temple-pyramide consistant en 1,6 million de blocs d'andésite volcanique⁶¹, bâti sur cinquante ans, depuis le dernier quart du ^{viii}^e siècle jusqu'au premier quart du ^{ix}^e siècle⁶². Il n'y a aucune inscription de consécration, et presque aucune inscription quelle qu'elle soit, d'ailleurs⁶³. Il s'agit cependant indubitablement d'un monument bouddhiste – un fait difficilement contestable étant donné que ses kilomètres de reliefs exquis sont consacrés essentiellement

à des histoires de la vie du Bouddha. Dans la philosophie bouddhique, il doit être considéré comme :

une montagne cosmique, une réplique sacrée de l'univers visant à mener les pèlerins vers l'accomplissement total de l'éveil, *sambodhi*, par lequel un bodhisattva deviendra un bouddha – le but ultime du bouddhisme. [...] L'adepte suit un chemin jusqu'au sommet de cette montagne, gardant l'épaule droite près du monument. Par la suite, son chemin le mène le long des [...] nombreuses galeries qui exhibent des panneaux de pierre sculptés sur lesquels le caractère bouddhiste apparaît distinctement et qui représentent les anciens textes bouddhistes⁶⁴.

Durant cette déambulation dans le sens des aiguilles d'une montre le long du monument, cette lente ascension de la terre vers le ciel, l'on passe devant 504 statues à taille réelle du Bouddha, dont 432 se situent sur les terrasses à degrés carrées, et les 72 autres sur les trois terrasses circulaires au sommet de l'édifice, autour du grand stoupa central. En outre, des calculs du pèlerinage complet à travers les quatre galeries aux bas-reliefs ont montré que la direction du chemin :

ainsi que le nombre de fois que chaque galerie doit être traversée est déterminé par les bas-reliefs de part et d'autre de chaque sentier. Afin de « lire » l'ensemble des textes dans l'ordre correct, les fidèles doivent achever un total de dix boucles autour des galeries dans le sens des aiguilles d'une montre. Ainsi, chacun passe 2 160 fois de plus devant une représentation d'un Bouddha avant d'atteindre l'entrée au sommet⁶⁵ ...

Le lecteur se rendra immédiatement compte, comme je l'ai fait en entamant ma propre déambulation dans le Borobudur, que ces nombres nous renvoient une fois encore au code numérique mystérieusement persistant et universel évoqué dans les chapitres précédents. Ce code, nous l'avons vu, est basé sur le phénomène difficile à observer de la précession de l'équinoxe, qui se déplace au rythme d'un degré tous les soixante-douze ans ; ainsi, le Soleil au point vernal reste dans chaque constellation du zodiaque pendant 2 160 ans. Cette analyse a été développée pour faire de la Grande Pyramide de Gizeh un modèle réduit de notre planète à une échelle de 1 pour 43 200.

Sa présence également à Baalbek, à Göbekli Tepe, et maintenant ici, à Borobudur, ainsi que dans de nombreux mythes et traditions du monde entier, ne peut être expliquée que par une lointaine influence commune se manifestant sous toutes ces formes et dans tous ces endroits – cette civilisation ancestrale « presque incroyable »

identifiée par Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, « la première à oser comprendre le monde comme étant créé selon le nombre, la mesure et le poids⁶⁶ ».

Comme je l'ai signalé à plusieurs reprises au cours de cet ouvrage, mon intuition est que cette civilisation perdue souhaitait envoyer un message dans le futur – et particulièrement à nous, aujourd'hui, humains du XXI^e siècle –, et que l'onde porteuse de ce message est le code précessionnel.

La survie de ce signal à travers les âges a été assurée de deux manières.

Premièrement, il a été enchâssé dans des mythes et des légendes, ainsi que dans des préceptes mathématiques et architecturaux qui seraient transmis et renouvelés par les cultures les recevant, amplifiant ainsi le signal et lui permettant de rester intact pendant des milliers d'années. Même si ceux dont les mains et l'esprit se chargeaient de le transmettre n'en comprenaient plus le sens, le poids de la tradition sacrée, rendue vénérable par les ans, ils continueraient de le transmettre en s'efforçant de ne pas en déformer le fond.

Deuxièmement, le signal a été câblé dans certains sites mégalithiques. Certains étaient juste sous notre nez, comme le complexe de Gizeh, et diverses civilisations se sont succédé pendant des millénaires pour le perfectionner selon le canon « divin ». D'autres furent enfouis dans le sol telles des capsules témoins – comme Göbekli Tepe, et peut-être cette mystérieuse chambre dans les profondeurs de Gunung Padang – afin d'être redécouverts le temps venu.

« Il y aura de formidables monuments témoignant de leur œuvre sur Terre », nous dit le Serment sacré d'Hermès, « qui laisseront une trace légère quand les cycles seront renouvelés⁶⁷ ».

Selon G.R.S. Mead, spécialiste précurseur dans le domaine des études gnostiques et hermétiques, ces vers sont censés nous encourager à nous tourner vers le passé et :

une époque où une race formidable, qui se consacrait à croître dans la sagesse, vivait sur la Terre et laissa de grands monuments de sa sagesse par l'œuvre de ses mains, dont on retrouverait les traces légères dans « le renouvellement des temps⁶⁸ »...

Mead trouve là un écho à la vieille conviction selon laquelle « il y eut des périodes de destruction par le feu et l'eau, et des périodes de renouvellement⁶⁹ » :

En Égypte, l'idée largement répandue [...] était que la dernière destruction s'était faite par l'eau et l'inondation. Avant ce Déluge [...] il y avait eu une race d'Égyptiens formidables, la race du premier Hermès. [...] Des traces légères de l'œuvre formidable de cette civilisation pleine de sagesse, aimante et disparue, restaient encore à trouver⁷⁰
...

Et Mead d'ajouter, comme ne l'oseraient que peu de spécialistes actuels :

J'ai moi-même fortement tendance à croire en cette tradition ; et j'ai parfois conjecturé sur la possibilité qu'il y ait, enterrés sous l'une ou plusieurs des pyramides, les vestiges de quelques bâtiments préhistoriques ayant survécu au Déluge⁷¹.

D'autres passages des *Hermetica* abordent ce thème, et notamment un rappel des « Livres de Thot », de leur création par Thot-Hermès lui-même, et de leur but :

Car ce qu'il savait, il le grava sur la pierre ; pourtant, même s'il le grava sur la pierre, il les dissimula, ne les mentionnant jamais à l'oral, afin que chaque nouvelle génération des temps cosmiques vienne les rechercher⁷².

En déposant ses livres, le dieu de la sagesse émit les mots suivants, reconnaissant ainsi sa propre « altérabilité » – et admettant peut-être qu'il n'était pas un dieu, mais un être humain mortel :

Vous Livres Saints, écrits par mes mains altérables, avez été oints par l'onguent de l'inaltérabilité [...] et devez rester invisibles et inconnus des hommes qui iront et viendront sur les plaines de cette terre, jusqu'à l'heure où le ciel vieillissant engendrera des organismes dignes de vous⁷³ ...

Mead ne fournit aucune explication pour cet étrange terme, organisme – parfois aussi traduit « instruments » –, mais sir Walter Scott le fait dans sa propre édition des *Hermetica*. Cela signifie qu'« après un long moment naîtront des hommes dignes de lire les livres d'Hermès⁷⁴ ».

Ce temps est-il venu ?

Sommes-nous dignes, enfin, de lire ces « livres » d'une sagesse perdue, dissimulés avant l'inondation ?

Et, si oui, que peuvent-ils avoir à nous dire ?

HUITIÈME PARTIE

CONCLUSION

Chapitre 19

La prochaine civilisation perdue ?

Plus de deux mille mythes de l'inondation nous étant parvenus depuis un passé lointain sont étrangement cohérents sur nombre de points, dont un en particulier : le cataclysme n'était pas un simple accident, mais un drame que nous avons provoqué par notre comportement.

Notre arrogance et notre malveillance les uns envers les autres, le bruit que nous faisons, nos dissensions et notre cruauté ont irrité les dieux. Nous avons cessé de nourrir l'esprit. Nous avons cessé d'aimer et de choyer la terre, nous ne considérons plus l'univers avec respect et émerveillement. Aveuglés par notre propre succès, nous avons oublié comment entretenir notre prospérité avec modération.

C'était déjà le cas, nous explique Platon, avec les bons et généreux citoyens de l'Atlantide, qui, en des temps anciens, « ne s'ouvraient qu'à de nobles sentiments ; leur prudence et leur pondération éclataient dans toutes les circonstances et dans tous leurs rapports entre eux ; ils finirent néanmoins par s'enorgueillir démesurément de leurs accomplissements et tomber dans un matérialisme, une avidité et une violence crasses :

Et dès lors ceux qui savent voir purent reconnaître leur misère et qu'ils avaient perdu le meilleur de leurs biens, tandis que ceux qui ne peuvent apprécier ce qui fait le vrai bonheur les crurent parvenus au comble de la gloire et de la félicité, lorsqu'ils se laissaient dominer par l'injuste passion d'étendre leur puissance et leurs richesses ¹.

Si l'on pouvait dire d'une société qu'elle rassemblait tous les critères mythologiques de la prochaine civilisation perdue – une

société remplissant *toutes* les cases –, n'est-il pas évident qu'il s'agirait de la nôtre ? Notre pollution, notre négligence du jardin majestueux de la terre, notre pillage de ses ressources, le mauvais traitement que nous infligeons aux océans et aux forêts tropicales, la peur, la haine et les soupçons que nous éprouvons les uns envers les autres, le tout multiplié par des centaines de violents conflits régionaux ou sectaires, notre fâcheuse habitude de rester les bras croisés à regarder des millions d'autres souffrir, notre racisme, notre ignorance, notre étroitesse d'esprit, nos religions exclusivistes, notre propension à oublier que nous sommes tous frères et sœurs, notre chauvinisme belliqueux, les terribles cruautés que nous acceptons au nom de la nation, de la foi ou de la simple avarice, notre production et notre consommation obsessive, compétitive et égoïste de biens matériels, et la conviction croissante de beaucoup, alimentée par la science matérialiste, que rien n'existe d'autre que la matière – que l'esprit ne serait pas, que nous serions juste le fruit d'un hasard chimique et biologique – toutes ces choses, et bien d'autres encore, au moins en des termes mythologiques, ne sont pas de bon augure.

En attendant, nous nous sommes dotés d'une technologie si avancée qu'elle semble presque relever de la magie, alors même que nous l'utilisons constamment dans notre quotidien. L'informatique, l'Internet, l'aviation, la télévision, les télécommunications, l'exploration spatiale, le génie génétique, l'armement nucléaire, la nanotechnologie, les transplantations chirurgicales... La liste est infinie, et pourtant rares sont ceux d'entre nous qui comprennent plus d'une fraction minuscule de leur fonctionnement ; et plus cela prolifère, plus l'esprit humain se ratatine, et plus nous nous engageons dans « toute sorte de crimes aveugles, de guerres, de vols et de fraudes, toutes ces choses hostiles à la nature de l'âme² ».

Supposons un instant qu'un cataclysme nous assaille, un cataclysme si vaste que notre civilisation si complexe, connectée et hautement technologique s'effondre – s'effondre par-delà tout espoir de rédemption. Si un tel scénario devait survenir, il est probable que les peuples les plus doux et les plus marginalisés qui habitent notre monde – les chasseurs-cueilleurs de la forêt amazonienne et du

désert du Kalahari, par exemple, qui ont l'habitude de se contenter de très peu et dont les facultés de survie sont exemplaires – seraient les plus aptes à surmonter cette épreuve et à transmettre l'histoire de l'humanité à l'ère post-cataclysmique.

Comment leurs descendants se souviendraient-ils de nous dans 1 000 ou 10 000 ans ? Comment ce que nous considérons aujourd'hui comme des acquis – notre faculté à suivre des informations télévisées vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à voir des images et à entendre des sons venant des quatre coins du monde, et même de l'espace – serait transmis par les mythes et traditions ? Ne pourrait-on pas parler de nous avec étonnement, comme on le fait des « pères d'antan » dans le *Popol-Vuh*, le livre sacré des anciens Quichés-Mayas :

Ils étaient dotés d'intelligence ; ils voyaient et pouvaient instantanément voir loin, ils arrivaient à voir, ils arrivaient à savoir tout ce qu'il existe dans le monde. Quand ils regardaient, ils voyaient instantanément tout autour d'eux, et ils contemplaient tour à tour la voûte céleste et la face ronde de la Terre. Ils voyaient les choses cachées au loin sans avoir d'abord besoin de bouger ; immédiatement ils virent le monde, et le voyaient également de là où ils étaient. Grande était leur sagesse ; leur vision atteignait les forêts, les lacs, les mers, les montagnes et les vallées³ .

Pourtant, à l'instar de nombreux souvenirs qui semblent revenir sur une civilisation perdue de l'antiquité historique, nous apprenons que les « pères d'antan » finirent par devenir fiers et arrogants, et par dépasser les limites, si bien que les dieux se demandèrent : « Doivent-ils peut-être devenir nos égaux, nous qui sommes leurs Créateurs ? Vérifions si tel est leur désir, car ce n'est pas ainsi que nous percevons les choses⁴ . » Le châtiment s'ensuivit promptement :

Le Cœur du Ciel leur souffla de la brume dans les yeux, qui obscurcit leur vision comme lorsqu'on souffle sur un miroir. Leurs yeux couverts, ils ne voyaient plus que ce qui était proche, ce qui était clair pour eux. Ainsi, toute la sagesse et tout le savoir [des pères d'antan] furent détruits⁵ .

Il est intéressant de constater les mécanismes employés par les dieux pour remettre nos ancêtres à leur place, comme décrits dans le *Popol-Vuh* :

Une inondation fut provoquée par le Cœur du Ciel. [...] Une résine épaisse tomba du ciel. [...] La surface de la Terre fut assombrie, et une pluie noire se mit à tomber de jour

comme de nuit⁶ . [...] La face du soleil et de la lune en furent recouvertes⁷ . [...] Il y eut beaucoup de grêle, de pluie noire, de brouillard, ainsi qu'un froid indescriptible⁸ ...

Tous ces phénomènes reflètent avec beaucoup de précision la nature complexe du cataclysme ayant affecté la Terre il y a 12 800 ans, au début du refroidissement du Dryas récent, quand – de nombreux scientifiques en sont désormais certains, convaincus notamment par la liste conséquente de preuves présentées dans la deuxième partie – la Terre fut frappée par plusieurs énormes fragments d'une comète géante en train de se désintégrer.

Mon opinion à ce sujet, la raison même qui m'a poussé à écrire ce livre, est que nous devons tenir compte de tels récits et des détails universels qui les unissent – qu'ils viennent du Mexique, du Pérou, de l'île de Pâques, de la Mésopotamie, de l'Égypte antique, de la Canaan antique ou de Turquie. Il est par exemple intrigant que, outre le décor de déluge et de cataclysme qu'il décrit, le *Popol-Vuh* fasse mention d'« hommes-poissons⁹ », exactement comme les Sages Apkallu de Mésopotamie (« qui avaient le corps entier d'un poisson, mais en dessous, attachée à la tête du poisson, se trouvait une autre tête, humaine ; et, joints à la queue du poisson, se trouvaient des pieds semblables à ceux d'un homme¹⁰ »). Et, comme les Apkallu, ces hommes-poissons évoqués dans les traditions mayas possédaient des pouvoirs magiques et « réalisaient de nombreux miracles¹¹ ».

Il n'est peut-être donc pas surprenant que Quetzalcóatl, le Serpent à plumes, l'apporteur de civilisation apparaissant dans le *Popol-Vuh* sous le nom Gucumatz¹², soit représenté, comme nous l'avons vu au chapitre 1, par une ancienne image venue de La Venta, sur le golfe du Mexique, sur laquelle il porte exactement la même sorte de sac ou de seau que les Apkallu sur les reliefs mésopotamiens ou que celui qui apparaît sur le pilier 43 de Göbekli Tepe, en Turquie. La Venta était l'un des centres des Olmèques, une autre mystérieuse civilisation primitive, qui ont laissé en héritage des sculptures d'hommes barbus aux traits ne ressemblant pas à ceux des aborigènes américains, mais aux figures barbues apparues sur les reliefs mésopotamiens et sur les statues de Kon-Tiki-Viracocha, à Tiahuanaco, en Bolivie – visant là encore un symbolisme universel

associé à un groupe d'individus qui cherchaient à répandre les bienfaits de la civilisation partout dans le monde. De plus, il est largement reconnu que l'extraordinaire maîtrise de l'astronomie qui a fait la réputation des Mayas faisait partie d'un ensemble de savoirs avancés plus vaste, qui leur avait été transmis par les Olmèques ; ainsi, le calendrier maya faisait probablement partie de cet héritage.

Ainsi que nous l'avons vu au chapitre 15, un grand cycle du calendrier maya s'est achevé le 21 décembre 2012. Cette date ultime fut calculée pour marquer la conjonction, qui ne se produit qu'une fois tous les 26 000 ans, du Soleil au solstice d'hiver et du centre de la Voie lactée – une conjonction qui, elle-même, à cause du diamètre du Soleil et des limites de l'astronomie à l'œil nu, ne désigne pas tant un instant précis qu'une période de 80 années s'étendant de 1960 à 2040. Nous avons vu également comment le pilier 43 de Göbekli Tepe employait le symbolisme du Soleil et des constellations pour définir exactement le même créneau durant lequel, comme le confirmera n'importe quel logiciel d'astronomie, le Soleil au solstice d'hiver transite encore aujourd'hui.

Mon intuition est que ces dispositifs, tant le calendrier maya que le pilier de Göbekli Tepe, sont une tentative, en se servant du code précessionnel, d'envoyer un message vers l'avenir. Je perçois également les caractéristiques de ce message dans l'immense géoglyphe astronomique formé par les pyramides et le Grand Sphinx de Gizeh. En se servant du même code, et de leur relation avec les constellations d'Orion et du Lion, ces monuments attirent l'attention sur la période du Dryas récent (entre 12 800 et 11 600 ans dans le passé) et, à travers le symbolisme du retour du Phœnix, sur l'époque survenant un demi-cycle de précession plus tard, c'est-à-dire une fois encore la nôtre (voir chapitre 11).

Le ciblage n'est ici pas aussi précis que celui permis par le pilier de Göbekli Tepe ou le calendrier maya, mais la science permettant d'estimer les impacts générateurs du Dryas récent à 12 800 années en arrière ne l'est pas non plus. La résolution de la datation au carbone 14 sur laquelle les scientifiques se basent pour établir cette chronologie implique une tolérance de plus ou moins 150 ans. En d'autres termes, la comète du Dryas récent – pour plus de simplicité, appelons-la « le Phœnix » – aurait pu frapper la Terre il y a

12 650 ans (donc en 10 635 av. J.-C., puisque j'écris ce livre en 2015) ou il y a 12 950 ans (c'est-à-dire dès 10 935 av. J.-C.).

Étant donné qu'un demi-cycle de précession dure 12 960 ans (ou 12 954 ans, selon les calculs singulièrement précis du retour du Phœnix rapportés par Solinus¹³), nous sommes donc invités à envisager une période commençant juste 10 ans après la période d'écriture, soit autour de 2025 apr. J.-C., et que nous ne serons pas assurés d'avoir passée avant 2325 apr. J.-C. – c'est-à-dire quand les 12 960 années se seront écoulées depuis la dernière date possible pour les impacts du « Phœnix ». Le calendrier maya et le pilier de Göbekli Tepe, en revanche, affinent ce calcul, ainsi que nous l'avons vu. Si j'interprète correctement ce message, nous nous trouvons actuellement dans la zone dangereuse, et nous y resterons jusqu'en 2040. Cela me rappelle la tradition ojibwée citée au chapitre 3 :

L'étoile à la longue et large queue va détruire le monde un jour en volant bas de nouveau. Il s'agit de la comète appelée Étoile Montante Céleste à Longue Queue. Elle a volé bas ici une fois, il y a des milliers d'années. Comme le soleil. Sa queue irradiait de chaleur.

La comète a tout réduit en cendres. Il ne restait plus rien. Les Amérindiens étaient là avant que cela se produise, vivant sur la terre. Mais les choses n'allaient pas. Beaucoup de monde s'était détourné du chemin spirituel. L'Esprit saint les a avertis longtemps avant l'arrivée de la comète. Les hommes-médecine ont dit à tout le monde de se préparer.

Les choses se passaient mal avec la nature. [...] Puis la comète a traversé. Elle avait une longue et large queue, et elle a tout brûlé sur son passage. Elle volait si bas que sa queue a brûlé la terre. [...] La comète a créé un monde nouveau. Après son passage, il était difficile de survivre. Le climat était plus froid qu'avant¹⁴ ...

Serait-ce alarmiste de suggérer que la comète dont il est question dans ce passage, ainsi que dans bien d'autres mythes et traditions venus des quatre coins du monde, puisse être sur le point d'effectuer son « grand retour » ?

Porterais-je une trop grande importance aux anciens monuments et calendriers abscons, ainsi qu'au fait que partout, sur toute la planète, dans toutes les cultures, les comètes ont toujours été considérées avec peur et horreur, tels les présages de destructions imminentes¹⁵ ?

Je ne suis pas certain de la réponse à ces questions. De mon point de vue de père et de grand-père aimant, je préférerais très largement qu'il n'y ait aucun danger ; dans le même temps, si un

danger existe, nous serions idiots de nous enfouir la tête dans le sable comme s'il n'y avait rien à craindre ni aucune action à entreprendre. Je suis ainsi contraint de souligner que les dernières recherches sur le sujet sont en accord total avec la sagesse ancienne.

Le danger existe.

La maison de l'histoire est bâtie sur du sable

Nous sommes au milieu d'un profond changement de paradigme concernant notre façon de percevoir l'évolution de la civilisation humaine. Comme nous l'avons souligné à la fin du chapitre 5, les archéologues ont pris l'habitude de considérer les impacts cosmiques – supposés se produire seulement à plusieurs millions d'années d'intervalle – comme peu pertinents dans les 200 000 années d'existence de l'humain anatomiquement moderne. Tant que nous croyions que le dernier gros impact avait été celui de l'astéroïde ayant causé la disparition des dinosaures il y a 65 millions d'années, il n'y avait manifestement guère d'intérêt à essayer de mettre en relation des accidents cosmiques d'une ampleur aussi difficilement imaginable avec la chronologie encore plus brève de ce que nous appelons l'« histoire ». Mais le scénario cauchemar évoqué par un groupe de scientifiques défendant l'hypothèse de l'impact cosmique du Dryas récent, et soutenu par la quantité de preuves irréfutables énumérées dans la deuxième partie – à savoir qu'un événement colossal et stupéfiant, assez puissant pour causer une extinction, s'est produit il y a à peine 12 800 ans, dans notre passé immédiat – change tout...

D'abord et avant tout, cela signifie que la chronologie enseignée tel un « fait » dans nos écoles et universités, la lente évolution du paléolithique au néolithique, le développement de l'agriculture, la naissance des premières villes et ainsi de suite – en bref, toutes les conclusions auxquelles était parvenue l'archéologie concernant les origines de la civilisation – reposent sur des fondations erronées. Car quel autre terme qu'« erronées » conviendrait mieux pour décrire les bases du paradigme historique existant, maintenant que

nous savons qu'elles ont été établies sans même prendre en compte le plus gros événement cataclysmique à avoir frappé la Terre depuis l'extinction des dinosaures ? De plus, ce cataclysme est survenu dans une période extrêmement récente et très spécifique – celle du Dryas récent, entre 12 800 et 11 600 ans dans le passé – et fut immédiatement suivi des premiers signes d'émergence d'une civilisation à Göbekli Tepe, en Turquie, puis en de nombreux autres points du globe.

Déclarer, comme le font actuellement les archéologues, que ces expérimentations précoces ont simplement eu lieu *après* le « signe de ponctuation » du Dryas récent est une véritable faute professionnelle. Le pire est peut-être leur incapacité à accorder la moindre considération à l'éventualité que des chapitres cruciaux de l'histoire humaine – peut-être même une grande civilisation de l'antiquité préhistorique – aient pu être effacés des tablettes par ces impacts et les inondations, les pluies noires et bitumeuses, la période d'obscurité et le froid indescriptible qui se sont ensuivis.

Si notre propre civilisation devait subir une succession comparable d'impacts colossaux, y survivrait-elle ?

Tout indique que non, et voilà pourquoi, selon moi, la réalité de plus en plus admise de l'existence de la comète du Dryas récent impose – *au moins* – aux archéologues d'arrêter de considérer avec autant de mépris l'Atlantide ou d'autres rumeurs évoquant une civilisation perdue qui nous seraient parvenues du passé. Au lieu de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour rejeter, minimiser et ridiculiser les mythes, les monuments anomaux et autres pistes, traces ou indices d'un grand épisode oublié de l'histoire humaine, les preuves des impacts d'il y a 12 800 ans leur imposeraient plutôt d'enquêter pour la première fois de façon approfondie sur ces mystères, en s'appuyant sur toutes les ressources que nous offre la science.

Objectif ?

De grandes résistances devront encore être vaincues avant que de telles investigations puissent être lancées – et ce pour les mêmes

raisons qui ont contraint James Kennett, Allen West, Richard Firestone et les autres chercheurs principaux soutenant les impacts du Dryas récent à se heurter à leurs collègues gradualistes et uniformitaristes. Comme l'a fait remarquer Kennett, l'hypothèse de l'impact du Dryas récent met en doute les paradigmes existants dans une large gamme de disciplines – pas seulement l'archéologie, mais aussi la paléontologie, la paléocéanographie, la paléoclimatologie et la dynamique d'impact¹⁶.

Quand quelqu'un apporte des preuves nouvelles piétinant tant de plates-bandes, il s'expose inévitablement à une certaine opposition. Cependant, les querelles de clochers académiques sont une chose, nous maintenir tous dans le noir quant à un danger réel et immédiat menaçant l'avenir de l'humanité – simplement parce qu'admettre l'existence de ce danger nécessiterait qu'un certain nombre de spécialistes abandonnent les positions qu'ils soutiennent depuis si longtemps – en est une autre bien différente.

Pourtant, c'est précisément de cela qu'il semblait s'agir lors des attaques idéologiques, se faisant maladroitement passer pour des critiques véritables, qui se sont abattues sur les travaux de Kennett, West, Firestone et d'autres – des attaques, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, qui ont été régulièrement et amplement réfutées, mais qui risquent de se poursuivre aussi longtemps que le territorialisme aveugle prédominera sur l'évaluation rationnelle de nouvelles preuves troublantes – et, dans le cas de la comète du Dryas récent, parfaitement convaincantes.

Et cela va peut-être plus loin qu'une simple querelle de clochers académique : en effet, cela ressemble de près à une conspiration visant à dissimuler des vérités désagréables. Pendant mon travail de recherches sur *Magiciens des dieux*, j'ai échangé nombre d'e-mails avec Allen West, puisque je tenais à vérifier les faits et qu'il est le membre de l'équipe indiqué comme auteur référent sur la plupart des publications concernant l'impact cosmique du Dryas récent. Nos conversations abordaient des sujets divers et variés, et il m'a écrit un jour :

Je pense que votre nouvel ouvrage ouvrira l'hypothèse de la comète à une audience bien plus large, ce qui est parfait pour notre planète, car la question de l'impact ne concerne pas uniquement notre passé. L'impact du Dryas récent a été dévastateur, mais des impacts bien plus petits pourraient ravager une ville, une région ou même un pays

aujourd'hui, et ils sont bien plus récents que ne veulent bien l'admettre publiquement la NASA et l'Agence spatiale européenne, même s'il semble y avoir une prise de conscience¹⁷ .

M'intéressant à cette question de la suppression apparemment volontaire d'informations concernant des impacts, et notamment celui du Dryas récent, je lui ai répondu :

Ayant été témoin du traitement mesquin réservé aux idées catastrophistes au fur et à mesure des années, je suppose que je ne devrais pas être surpris de l'hostilité concertée de vos critiques, de la façon dont ils tournent les choses et de leur jubilation concernant le dernier « requiem » pour la théorie de l'impact cosmique – qui se révèle être non pas un requiem, mais de la pure propagande ! Néanmoins, je ne peux m'empêcher de trouver étrange la façon dont vos critiques semblent presque volontairement éluder les preuves cruciales que vous avez présentées afin de générer des gros titres tels que « une étude jette le doute sur l'impact tueur de mammoths » ou de dire des choses comme « concernant le site syrien, la théorie de l'impact ne tient plus », alors que ça n'est pas du tout le cas !

Est-ce simplement qu'ils tiennent si désespérément à ce que le monde soit un endroit sûr et prévisible qu'ils cherchent à s'en convaincre en détournant ainsi les faits dans leurs articles ? Ou cela cache-t-il autre chose¹⁸ ?

La réponse de West est des plus intrigantes :

C'est certainement un aspect de la chose. L'un de nos critiques s'est plaint en me disant : « Eh bien, si vous avez raison, ça va nous obliger à réécrire tous les manuels ! » Comme si c'était une mauvaise chose... [Mais] curieusement, certains de nos critiques les plus virulents sont associés à la NASA et au gouvernement. Un employé de la NASA m'a expliqué que cette attitude d'opposition aux menaces d'impacts était bien établie à l'agence, et que cela commençait simplement à changer. Quand il est devenu manifeste, il y a plusieurs décennies, que les astéroïdes et les comètes représentaient des menaces sérieuses, les employés de la NASA ont reçu l'ordre de membres haut placés de l'administration de minimiser les risques. Le gouvernement craignait que la population se mette à « paniquer » et à exiger des mesures, alors que la NASA était tout simplement impuissante mais refusait de l'admettre. De plus, essayer d'atténuer les dégâts causés par des impacts aurait nécessité l'emploi d'un budget qu'ils préféraient mettre ailleurs¹⁹ .

Le voyageur sombre

Dès 1990, avant que n'importe quelle preuve physique ou géologique concernant l'impact du Dryas récent n'ait été trouvée, l'astrophysicien Victor Clube et l'astronome Bill Napier avaient émis une mise en garde sur l'attitude :

qui traite le cosmos comme une vulgaire toile de fond des affaires humaines, un point de vue que le monde universitaire estime de son devoir de soutenir et auquel l'Église et l'État sont trop heureux d'adhérer²⁰.

Une telle approche, selon l'opinion presciente de Clube et Napier, était dangereuse, car elle avait pour conséquence de « placer l'espèce humaine à peine plus haut que l'autruche, à attendre de subir le même sort que les dinosaures²¹ ».

Comme nous pouvons le constater dans les réactions de certains membres du « monde universitaire » à l'hypothèse de l'impact du Dryas récent, ce point de vue et ce que Clube et Napier nomment la « grande illusion de la sécurité cosmique²² » qu'il engendre restent des forces puissantes dans le monde d'aujourd'hui. Sans même parler de la vérité sur notre propre passé, il y a une convergence glaçante entre les découvertes de Clube et Napier d'un côté, et celles de Kennett, West et Firestone de l'autre, concernant ce que signifie réellement la comète du Dryas récent pour l'humanité.

Pour bien comprendre les implications de cette convergence, il est nécessaire de passer en revue certaines trouvailles réalisées par Clube, Napier et d'autres dans les années 1980 et 1990 – des trouvailles, rappelons-le, qui sont totalement indépendantes des travaux effectués postérieurement par l'équipe Kennett/West/Firestone sur les impacts du Dryas récent. En bref, comme je l'ai déjà indiqué au chapitre 11, le fond de ces découvertes est qu'il est possible – et même fort probable – que nous ne soyons pas encore débarrassés de la comète ayant changé la face du monde entre 12 800 et 11 600 années en arrière. Les travaux de Clube et Napier, auxquels ont également grandement contribué le regretté Fred Hoyle ainsi que le mathématicien et astronome Chandra Wickramasinghe, ont fait surgir la possibilité glaçante que la comète du Dryas récent n'ait été en réalité qu'un fragment d'une comète géante bien plus grande encore – mesurant autrefois peut-être jusqu'à 100 kilomètres de diamètre – ayant pénétré dans le système solaire interne il y a environ 30 000 ans avant d'être capturée par le Soleil et précipitée sur une orbite croisant celle de notre planète. Elle serait restée relativement intacte pendant les 10 000 années suivantes. Puis, il y a environ 20 000 ans, elle aurait subi un « cas de fragmentation » important, la transformant d'un

unique projectile potentiellement dévastateur en de multiples objets allant de 5 à 1 kilomètres de diamètre ou moins, qui resteraient chacun capables de provoquer un cataclysme planétaire²³.

La preuve en est que plusieurs fragments de cette taille ont frappé la Terre il y a 12 800 ans, provoquant le Dryas récent²⁴, que nous avons de nouveau croisé le champ de débris de la comète il y a 11 600 ans, avec des effets tout aussi spectaculaires ayant mis un terme au Dryas récent²⁵, et – enfin – que *nous pouvons nous attendre à de nouvelles rencontres avec les fragments restants dans l'avenir*²⁶. « Ce complexe unique de débris est indubitablement le plus grand risque de collision que subit la Terre à l'heure actuelle²⁷ », écrivent Clube et Napier.

Les pluies de météores des Taurides, ainsi nommées parce qu'elles provoquent des averses d'« étoiles filantes » qui semblent, depuis la Terre, tomber de la constellation du Taureau, sont le phénomène le plus familier et le mieux connu de la fragmentation continue de la comète géante originelle. Cet essaim météoritique s'étend sur toute l'orbite terrestre – une distance de plus de 300 millions de kilomètres –, la croisant en deux endroits, si bien que nous le traversons deux fois par an : fin juin et début juillet (quand les « étoiles filantes » ne sont pas visibles car elles surviennent durant la journée), et de nouveau de fin octobre à début novembre, quand un « feu d'artifice d'Halloween » spectaculaire nous est réservé²⁸. La Terre effectuant chaque jour plus de 2,5 millions de kilomètres sur son orbite, et puisque chaque passage dure approximativement douze jours, il est évident que les Taurides font au moins 30 millions de kilomètres de « largeur » ou d'« épaisseur ». En réalité, ce que la Terre rencontre durant ces deux périodes est mieux envisagé comme une espèce de « tube » ou de « tuyau » de débris de fragmentation – un peu comme un immense donut. Le terme géométrique pour une telle forme est un « tore ».

Les « étoiles filantes » sont inoffensives – rien de plus que de minuscules météores se consumant dans l'atmosphère –, alors pourquoi devrions-nous nous soucier d'un champ de météores ? Dans le cas de la cinquantaine de champs de météores ayant été découverts par les astronomes – les Léonides, les Perséides, les

Andromédides, etc. —, la réponse à cette question est que, la plupart du temps, il n'y a sans doute aucun danger et rien à craindre. Puisque la plupart des particules qu'elles contiennent sont effectivement minuscules, elles ne représentent aucune menace pour la Terre.

Mais c'est bien différent pour les Taurides. Comme l'ont démontré Clube, Napier, Hoyle et Wickramasinghe, les Taurides sont saturées d'éléments bien plus massifs, parfois visibles, d'autres fois dissimulés dans des nuages de poussière, et tous traversant l'espace à une vitesse phénoménale et croisant l'orbite de la Terre deux fois par an, avec la précision d'une horloge, année après année. Parmi les membres les plus dangereux de la famille des Taurides se trouve la comète Encke, qui aurait un diamètre estimé à environ 5 kilomètres. Mais elle n'est pas seule. Selon Clube et Napier, il y a également :

entre cent et deux cents astéroïdes de plus d'un kilomètre de diamètre en orbite au sein de l'essaim météoritique des Taurides. Il semble évident qu'il s'agisse là des débris issus de la fragmentation d'un objet extrêmement vaste. La désintégration, ou la série de désintégrations, a dû survenir durant les vingt ou trente derniers millénaires, sans quoi les astéroïdes se seraient répandus dans tout le système solaire interne et ne formeraient plus un essaim reconnaissable²⁹.

Outre la comète Encke, il y en a au moins deux autres dans cet essaim : Rudnicki, qui mesurerait également dans les 5 kilomètres de diamètre, et un mystérieux objet baptisé Oljato, qui ferait 1,5 km³⁰. Initialement pris pour un astéroïde, ce projectile extrêmement sombre montre parfois des signes, visibles au télescope, d'inconstance et de dégazages ; la plupart des astronomes le considèrent donc désormais comme une comète inerte en phase de réveil³¹. La comète Encke est elle-même restée inerte pendant une longue période, avant de s'embraser subitement et d'apparaître aux astronomes pour la première fois en 1876³². L'on sait désormais qu'elle alterne régulièrement, sur de longs cycles, entre son état inerte et son état actif.

Les recherches de Clube et Napier les ont convaincus qu'un *compagnon pas encore détecté* de la comète Encke était en orbite au cœur même de l'essaim météoritique des Taurides³³. Ils pensent que cet objet est d'une taille exceptionnelle, qu'il s'agit d'une comète

et que, à l'instar d'Encke ou d'Oljato, elle se renferme parfois – sur de très longues périodes. Cela se produit quand les goudrons semblables à de la poix, qui bouillonnent continuellement en son sein durant les épisodes de dégazage, deviennent si importants qu'ils recouvrent toute la surface externe du noyau en une coque dure et épaisse qui le scelle complètement – parfois pendant des millénaires³⁴. À l'extérieur, tout devient silencieux après ce « coma » incandescent, la queue s'estompe et l'objet apparemment inerte traverse silencieusement l'espace à une vitesse de plusieurs dizaines de kilomètres par seconde. Mais, au centre du noyau, l'activité se poursuit, faisant peu à peu croître la pression. À la manière d'une chaudière dépourvue de soupape de sûreté, la comète finit par exploser de l'intérieur, se morcelant en fragments qui peuvent à leur tour devenir des comètes, chacune étant susceptible de menacer la Terre.

Les calculs indiquent que cet objet pour l'instant invisible au cœur de l'essaim des Taurides pourrait mesurer jusqu'à 30 kilomètres de diamètre³⁵. De plus, il serait vraisemblable que d'autres fragments d'importance l'accompagnent. Selon le professeur Emilio Spedicato de l'université de Bergame :

Les paramètres orbitaux provisoires pouvant mener à son observation sont estimés. Il est prédit que, dans un avenir proche (autour de l'année 2030), la Terre croisera à nouveau cette partie du tore qui contient ces fragments, une rencontre qui, par le passé, a affecté l'espèce humaine de façon spectaculaire³⁶.

Renaissance

L'année 2030 se trouve, bien sûr, exactement dans le créneau dangereux indiqué par le calendrier maya et le pilier 43 de Göbekli Tepe. L'astéroïde ayant tué les dinosaures il y a 65 millions d'années ne mesurait que 10 kilomètres de diamètre, il a pourtant suffi à provoquer un cataclysme planétaire qui changea le monde pour l'éternité. Une collision avec un objet de 30 kilomètres de diamètre provoquerait – au bas mot – la fin de la civilisation telle que nous la connaissons, et peut-être même la fin de toute vie humaine sur cette planète. Ses conséquences, ainsi que nous l'avons signalé au

chapitre 11, seraient certainement d'une magnitude plus importante que celles des impacts du Dryas récent il y a 12 800 ans, qui avaient une puissance explosive combinée mille fois supérieure à celle de tout l'arsenal nucléaire stocké aujourd'hui sur la planète ; ce dernier épisode nous a pourtant laissés amnésiques et renvoyés au stade d'enfants dépourvus de toute connaissance du passé.

Cependant, ce n'est pas inéluctable. D'abord et avant tout, il se peut que l'univers nous épargne. Imaginons que franchir ce tore revienne un peu à traverser une six voies à pied, les yeux bandés. Par chance, la circulation n'est pas très dense, si bien qu'en effectuant cette folie deux fois par an, on ne rencontre jamais rien de trop dangereux. Cependant, certaines traversées sont plus dangereuses que d'autres, car les gros camions et autres véhicules encombrants ont tendance à voyager en grappes de loin en loin. Dans les faits, ce que Clube et Napier ont réalisé à l'aide de leurs calculs, en remontant les orbites des objets connus de l'« autoroute » des Taurides, est de nous avertir que dès aujourd'hui, et pour les décennies à venir, nos traversées rencontrent de plus grands risques de subir des collisions avec des zones de « circulation dense » potentiellement menaçantes.

Le fait que des séries de collisions comparables se soient déjà produites il y a 12 800 ans et 11 600 ans, et que la fragmentation de la comète géante ayant donné naissance aux objets des Taurides en ait été responsable, devrait suffire à retenir notre attention. Nous n'avons plus affaire à un événement ne se produisant que tous les x millions d'années, mais plutôt à *un procédé cataclysmique ayant encore cours* durant la période dite historique.

Malgré tout, ne perdons pas espoir et n'allons pas croire que tout va mal. Si je suis convaincu qu'une civilisation en plein essor durant la période glaciaire avait réussi à maîtriser des techniques avancées passant pour de la magie aux yeux de cultures plus primitives, je ne pense pas qu'elle ait suivi notre propre développement technologique. Le nôtre compte de nombreuses conséquences négatives, mais il nous arme d'un certain nombre de facultés dont manquait manifestement cette civilisation disparue – en particulier la capacité à intervenir dans notre environnement cosmique immédiat

et à détourner ou détruire des astéroïdes ou comètes susceptibles de menacer la survie de l'humanité.

Il suffirait pour cela d'admettre que nous ne sommes après tout qu'une espèce, un peuple, une famille, et qu'au lieu de gaspiller notre énergie en des querelles meurtrières au nom d'un « Dieu », d'un « pays » ou d'une idéologie politique, ou simplement de la cupidité, il serait temps que l'amour et l'harmonie subjuguent la peur et l'agitation dans tous les aspects de notre vie, afin que nous puissions préserver l'avenir de l'humanité. Pour y parvenir, il faudra cesser de nous regarder dans le miroir et apprendre à nous tourner plutôt vers le cosmos ; nous devons bannir la haine et le soupçon, et apprendre à puiser dans nos ressources, dans notre intelligence et dans nos talents afin de fournir un effort conséquent pour la rédemption de l'espèce humaine.

En bref, nous devons nous éveiller au grand mystère du don magnifique de la conscience, et admettre que nous ne devons pas perdre un instant de plus.

Telle était également la promesse du calendrier maya : nous qui sommes vivants aujourd'hui nous retrouvons sur le seuil d'une nouvelle ère de conscience humaine. Si nous parvenons à porter cette ère à maturité, avec tout ce que cela implique, alors empêcher les derniers fragments de la comète du Dryas récent de dévaster la Terre sera un jeu d'enfants ; ce faisant, nous aurons dans le même temps découvert, peut-être pour la première fois en plus de 12 000 ans, qui nous sommes réellement.

Le choix nous appartient.

Il nous a toujours appartenu.

Nous sommes notre seul obstacle.

NEUVIÈME PARTIE
MATIÈRE NOIRE

Chapitre 20

Origines de l'amnésie

Parfois, nous trouvons des indices sur les chapitres manquants de notre passé dans les preuves de ce qu'il est advenu d'autres espèces. Le séquençage récent du génome du guépard en est l'exemple type. Grâce aux travaux d'une équipe de trente-cinq scientifiques dirigée par Pavel Dobrynin et Stephen O'Brien¹, nous savons désormais que les guépards venaient à l'origine d'Amérique du Nord, qu'ils sont des parents proches des pumas et qu'ils ont migré à travers le pont de terre fermant à l'époque le détroit de Béring pour gagner l'Asie, puis l'Afrique, il y a environ 100 000 ans². C'était peu avant le début de la dernière période glaciaire du dernier âge de glace (le pléistocène), quand le niveau de la mer était bien plus bas qu'aujourd'hui.

Des milliers d'années se sont écoulées ensuite, jusqu'à ce qu'à la fin de « l'ère pléistocène, un événement d'extinction planétaire fasse dramatiquement chuter la population de guépards ». Leur nombre ayant décru, les animaux « eurent recours à des unions consanguines, échappant de peu à l'extinction », une pratique qui a laissé des marqueurs caractéristiques, indicateurs d'une réduction importante de la population, dans le génome du guépard. Dobrynin et O'Brien ont démontré que cette dépopulation du pléistocène tardif avait eu lieu entre 12 589 et 11 084 années en arrière³ – des dates, comme l'aura remarqué le lecteur, qui chevauchent considérablement celles du cataclysme du Dryas récent, qui s'est déroulé entre 12 800 et 11 600 années dans le passé, et qui, selon

mon hypothèse, a anéanti toute une civilisation humaine avancée des archives archéologiques.

À tout le moins, en plus de nous rappeler que les humains n'étaient pas les seules victimes du cataclysme du Dryas récent, l'histoire du guépard, un animal américain désormais emblématique de l'Afrique, devrait nous éviter de sauter à des conclusions hâtives quant aux origines évolutionnaires.

Concernant les humains, la vision traditionnelle est que nos ancêtres ont atteint leur modernité anatomique en Afrique exclusivement, au terme d'un processus évolutionnaire long et lent, qui se serait déroulé entre il y a environ 6 millions d'années et 200 000 années. Les preuves ADN soutenant cette thèse sont impressionnantes et extrêmement complètes, comme nous le verrons plus loin.

Dans le cas des guépards, les preuves ADN sont tout aussi impressionnantes, mais leurs implications sont complètement opposées : les guépards ont évolué en Amérique avant, bien plus tard, de migrer en Afrique, qui est devenue leur seule terre d'accueil – à l'exception d'une petite population qui vivrait encore en Iran. Cela ne signifie pas que la théorie de l'humain « venu d'Afrique » soit erronée ; au contraire, dans les grandes lignes et nombre de détails, c'est manifestement exact. Mais cela pourrait éventuellement nous aider à nous rappeler qu'il y a des nuances dans toutes les histoires évolutionnistes, et que celle que nous racontons sur nous ne fait pas exception.

Il y a peu, l'évolution des humains anatomiquement modernes était récitée telle une histoire relativement simple et linéaire. En résumé :

1. L'Afrique était le berceau de l'humanité.
2. Les derniers ancêtres communs aux chimpanzés et aux humains anatomiquement modernes vivaient en Afrique il y a environ 6 millions d'années.
3. Les premières preuves du gène *Homo* dans la lignée des grands singes ont été trouvées en Afrique et sont estimées à environ 2,8 millions d'années.
4. Il y a environ 1,9 million d'années, une espèce au cerveau relativement développé et marchant exclusivement debout

baptisée *Homo erectus* a émergé, une fois encore en Afrique (même si certains anthropologues dissidents pensent que les ancêtres de l'*erectus* ont évolué en Afrique, mais que l'émergence de l'espèce *erectus*, avec toutes ses caractéristiques distinctives, a eu lieu en dehors de l'Afrique – très probablement en Asie –, avant de migrer de nouveau en Afrique).

5. *Homo erectus* a survécu d'il y a 1,9 million d'années à il y a 70 000 ans (toutes les découvertes de l'*erectus* récent ayant eu lieu en Asie, pas en Afrique).
6. Un parent proche de l'*erectus*, l'*Homo heidelbergensis*, a émergé en Afrique il y a environ 700 000 ans, laissant des fossiles aux caractéristiques interprétées par certains spécialistes comme étant intermédiaires entre l'*Homo erectus* et l'humain anatomiquement moderne (*Homo sapiens*).
7. L'homme de Néandertal (*Homo neanderthalensis*) et l'humain anatomiquement moderne ont tous deux évolué depuis l'*Homo heidelbergensis*, l'évolution du Néandertal ayant eu lieu en Eurasie, après que ses ancêtres eurent migré hors d'Afrique il y a environ 600 000 ans, et celle de l'humain anatomiquement moderne ayant eu lieu en Afrique, avant sa dispersion bien plus tardive dans d'autres parties du monde.
8. Le Néandertal a disparu entre 40 000 et 30 000 ans dans le passé (même si certaines preuves suggèrent que les derniers de l'espèce ont pu survivre dans le sud de l'Europe jusqu'à il y a environ 24 000 ans).
9. Dans le même temps, l'évolution de l'*Homo sapiens* s'est poursuivie en Afrique, le squelette du premier humain anatomiquement moderne, daté d'environ 195 000 ans, ayant été retrouvé en Éthiopie.
10. L'*Homo sapiens* est resté essentiellement (peut-être exclusivement) en Afrique pendant des dizaines de milliers d'années, avant que, il y a environ 65 000 ans, ses migrations en Eurasie le mettent pour la première fois en contact avec le Néandertal. Ils y coexisteront pendant de nombreux millénaires (sans se reproduire entre eux).
11. Après l'extinction du Néandertal, l'*Homo sapiens* reste la seule espèce humaine vivante de la planète.

Sur la chronologie ci-dessus, si nous devions proposer une civilisation perdue d'humains anatomiquement modernes préhistoriques, alors sa date d'émergence ne serait très vraisemblablement pas avant 195 000 ans en arrière, et sans doute même plusieurs milliers (ou dizaines de milliers) d'années plus tard, le temps que la sophistication sociale et technologique nécessaire se développe.

Mais tant cette chronologie que la complexité de notre histoire ancestrale changent rapidement, et le simple arbre phylogénétique voyant l'*heidelbergensis* évoluer depuis l'*erectus* et le Néandertal, ainsi que l'humain anatomiquement moderne évoluer depuis l'*heidelbergensis*, ne tiennent plus. De nouvelles découvertes ont révélé des nuances jusqu'alors méconnues dans l'histoire de notre ascendance.

Ainsi, par exemple, des recherches récentes suggèrent que le Néandertalien a bien plus que 600 000 ans et que le dernier ancêtre commun de l'*Homo sapiens* et de l'*Homo neanderthalensis* doit avoir vécu il y a plus d'un million d'années⁴.

À l'inverse, la notion selon laquelle l'humain anatomiquement moderne n'aurait émergé d'Afrique pour rencontrer le Néandertalien que 65 000 ans en arrière a été balayée par de nouvelles études. Le fait que ces découvertes ne viennent *pas* de restes d'humains anatomiquement modernes mais de Néandertaliens – notamment dans le cas d'un orteil trouvé dans la grotte de Denisova, dans les monts de l'Altaï, en Sibérie – est une preuve de la vitesse incroyable à laquelle la génétique évolue. Quand les chercheurs ont séquencé le génome de l'individu auquel appartenait cet orteil, ils ont été stupéfaits de découvrir des traces caractéristiques d'ADN d'humain anatomiquement moderne, héritées il y a environ 100 000 ans⁵. « C'est la première preuve génétique d'un être humain moderne en dehors de l'Afrique », résuma Sergei Castellano, scientifique de l'Institut Max Planck pour l'anthropologie évolutionniste qui codirigea l'étude⁶.

De plus, le Néandertalien n'était pas la seule espèce humaine à habiter dans la grotte de Denisova durant sa longue période d'occupation. Des scientifiques de l'école de médecine de Harvard

ou de l'école d'ingénieurs Henry Samueli de UCLA confirmèrent la présence d'autres vestiges humains distinctifs parmi les ossements retrouvés sur place : ceux des hominidés de Denisova, qui n'étaient ni anatomiquement modernes ni Néandertaliens, mais autres. Une fois encore, le séquençage génétique nous offre certaines précisions dont les scientifiques d'antan ne pouvaient rêver, et nous savons désormais que les Dénisoviens ont divergé de l'arbre généalogique des humains il y a environ 500 000 ans⁷.

Et la complexité ne s'arrête pas là. À des milliers de kilomètres de Denisova, dans la grotte de la Sima de los Huesos, en Espagne, à l'autre bout du supercontinent eurasiatique, des restes humains contenant de l'ADN mitochondrial ont été retrouvés ; après analyse, il s'avère qu'ils sont d'origine dénisovienne, ou virtuellement indifférenciables de l'ADN dénisovien⁸. Après une enquête approfondie, les chercheurs en ont conclu que les fossiles – vieux d'environ 430 000 ans⁹ – étaient néandertaliens, et non dénisoviens, même si, curieusement, « l'ADN mitochondrial récupéré sur l'un des spécimens partage le lien précédemment décrit avec l'ADN mitochondrial des Dénisoviens¹⁰ ».

En faisant le point sur ces résultats et leurs implications, Chris Stringer, paléoanthropologue au musée d'Histoire naturelle de Londres, suggère que les prochaines recherches « devront se reconcentrer sur des fossiles âgés de 400 000 à 800 000 ans, afin de déterminer lesquels appartiennent à la lignée des Néandertaliens, des Dénisoviens ou des humains modernes¹¹ ».

En d'autres termes, plus nous en apprenons, plus nous nous rendons compte de l'étendue de notre ignorance au sujet des origines mystérieuses de notre propre espèce ! Une chose est néanmoins certaine et ne prête plus à controverse : le génome de la plupart des humains modernes en dehors de l'Afrique porte des traces évidentes de croisements avec les Néandertaliens. En général, parmi les Eurasiens modernes, entre 1 et 4 pour cent du génome trouve ses origines chez l'homme de Néandertal, alors que chez l'immense majorité des Africains modernes, l'ADN néandertalien ne joue pas le moindre rôle¹².

Le point de vue partagé désormais par la plupart des scientifiques est qu'il y a eu au moins trois épisodes distincts de croisement entre les Néandertaliens et les humains anatomiquement modernes. Le premier implique les ancêtres de tous les humains modernes non africains ; le deuxième a eu lieu parmi les ancêtres des Est-Asiatiques et des Européens, après que la branche des Mélanésien ancestraux se fut formée ; et le troisième n'implique que les ancêtres des Est-Asiatiques¹³.

Dans l'intervalle, il y eut aussi des croisements entre les Dénisoviens et les humains anatomiquement modernes. Des fossiles récemment découverts dans la grotte de Longlin et du cerf rouge, dans le sud-ouest de la Chine, soulèvent une énigme troublante. Disparus il y a à peine 11 500 ans¹⁴ – une date qui coïncide avec la fin cataclysmique du Dryas récent –, ces « Hommes du cerf rouge » n'étaient *pas* des humains anatomiquement modernes. Au contraire, les fossiles montrent un certain nombre de caractéristiques « primitives ».

« Leurs crânes sont uniques d'un point de vue anatomique », certifie le chef d'équipe, Darren Curnoe, un biologiste évolutionniste à l'université de Nouvelle-Galles-du-Sud. « Ils sont très différents de tous les humains modernes, qu'ils vivent aujourd'hui ou aient vécu en Afrique il y a 150 000 ans¹⁵. »

Chris Stringer, du musée d'Histoire naturelle de Londres, propose une solution, à savoir que les hommes du cerf rouge étaient une espèce à part entière, le fruit d'un croisement entre les humains anatomiquement modernes et les Dénisoviens¹⁶. Après quoi, ajoute Darren Curnoe, ils se seraient isolés des autres populations humaines « sans contribuer génétiquement aux populations vivant aujourd'hui dans l'est de l'Asie¹⁷ ».

On retrouve plus loin en arrière de l'ADN prouvant une occurrence précédente de croisement entre Dénisoviens et *Homo sapiens* – il y a entre 44 000 et 54 000 ans¹⁸ –, et ce serait à cause de cet épisode que certaines populations actuelles porteraient des traces d'ADN dénisovien¹⁹. Des études confirment que les « habitants de Papouasie-Nouvelle-Guinée, d'Australie et d'autres parties de l'Océanie ont la plus grande part dénisovienne, entre trois et six pour

cent de leur génome²⁰ ». Autre point névralgique de la survie de l'ADN dénisovien : l'Asie du Sud. « Cela représente environ dix pour cent de ce que nous voyons chez les Océaniens », explique le généticien des populations Sriram Sankararaman. Bien que marginale, cette contribution des Dénisoviens à l'ADN de l'Asie du Sud est considérablement plus importante que ce à quoi les chercheurs s'attendaient²¹. Une ascendance dénisovienne se retrouve également parmi les Asiatiques de l'Est, mais à des niveaux inférieurs à ceux du Sud²².

Prenons le temps de considérer un instant tout ce que cela implique. Un coup d'œil à la carte nous permet de constater que la grotte de Denisova se trouve dans une zone profondément enclavée dans les monts Altaï, au sud de la Sibérie, à 400 kilomètres au sud-est de Novossibirsk, près de la frontière de la Chine, du Kazakhstan et de la Mongolie, et à plusieurs milliers de kilomètres de l'océan le plus proche.

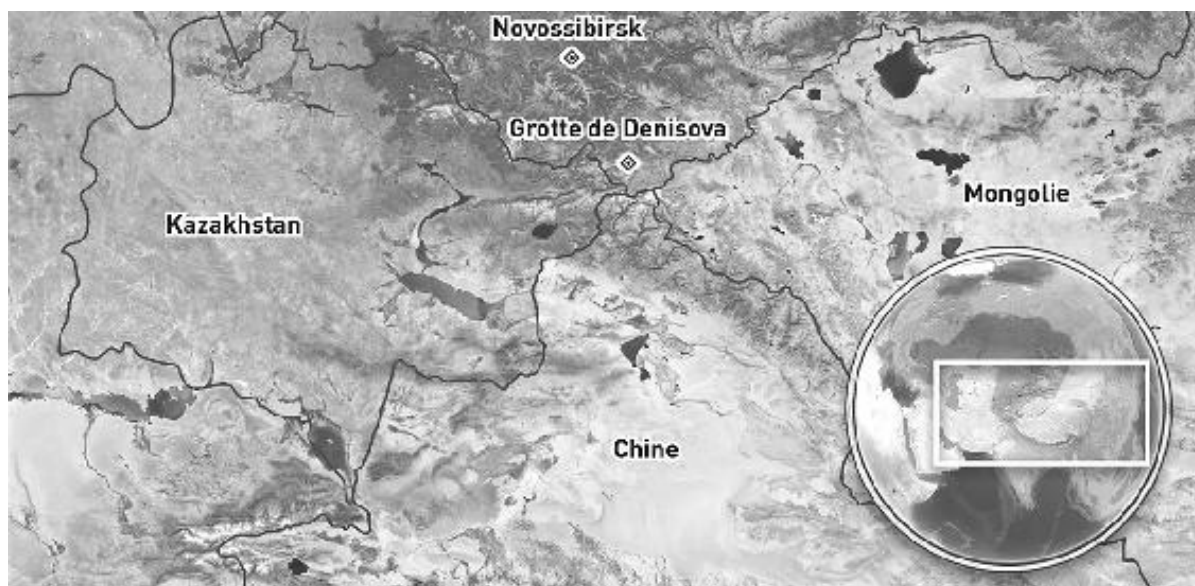


Figure 73 : L'emplacement profondément enclavé de la grotte de Denisova.

Les études génétiques présentées plus haut nous confrontent donc à une succession d'énigmes.

Pour commencer, d'un point de vue géographique, l'on s'attendrait à découvrir une véritable corrélation entre les populations possédant

un résidu d'ADN dénisovien et leur proximité par rapport à la grotte de Denisova ; en d'autres termes, plus elles sont proches de Denisova, plus elles devraient avoir d'ADN dénisovien. Il s'avère que ça n'est *pas* le cas. Au contraire, comme nous l'avons vu, l'est de l'Asie est géographiquement proche de la grotte, pourtant les populations locales n'ont qu'une petite quantité d'ADN dénisovien ; cette quantité s'accroît considérablement à mesure que nous nous dirigeons vers le sud, et encore davantage – de trois à six pour cent – dans le cas des aborigènes d'Australie ou des indigènes océaniens.

Cela surprend certains scientifiques, étant donné la grande distance séparant Denisova de l'Australie – des milliers de kilomètres de terre, suivis de la traversée périlleuse d'un gigantesque océan. Nous devons aussi tenir compte de la dernière preuve génétique, publiée par des chercheurs du Wellcome Trust Sanger Institute et de leurs collègues de l'université de La Trobe, à Melbourne, qui confirme que la présence des aborigènes en Australie, avec leur ADN dénisovien, remonte à au moins 50 000 ans²³. Pour rajouter une touche de complexité et de mystère, notons aussi le pourcentage élevé d'ADN dénisovien parmi les peuples insulaires d'Océanie, indiquant là aussi des prouesses maritimes.

Se pourrait-il que nous regardions dans la mauvaise direction quant au « cœur de la distribution dénisovienne » ? La grotte de Denisova se situait peut-être à la périphérie, et non au centre, du monde dénisovien, et un autre emplacement expliquerait peut-être mieux la répartition géographique de l'ADN de cet hominidé ?

Avant d'envisager cette possibilité, ajoutons un dernier ingrédient au mélange : une récente étude conduite par des généticiens russes et s'appuyant sur 25 000 échantillons prélevés sur des humains de 90 nationalités²⁴. D'un côté, selon Valery Ilyinsky, de l'Institut de génétiques générales de l'Académie des sciences russe :

L'étude confirme la théorie selon laquelle les habitants de l'Altai [à savoir ceux qui habitent actuellement en République de l'Altai, dans le sud de la Sibérie] sont de proches parents des Nord-Américains. [...] Nous en avons désormais la preuve formelle, et il est inutile de le nier²⁵.

D'un autre côté, comme le fait remarquer son collègue, l'éminent généticien russe Oleg Balanovsky :

Outre leurs ancêtres sibériens, certains peuples d'Amérindiens entretiennent une relation troublante avec les peuples indigènes d'Australie ou de Mélanésie, dans l'océan Pacifique. [...] C'est stupéfiant, car ils vivent en deux points du globe pratiquement opposés²⁶.

Il n'y a désormais plus de doute, ajoute Balanovsky, que les humains se sont rendus aux Amériques depuis les monts Altaï en passant par le pont terrestre de Béring qui reliait la Sibérie et l'Alaska durant le dernier âge de glace, quand le niveau de la mer était considérablement plus bas qu'aujourd'hui. Il est en revanche moins clair de savoir « si la migration depuis l'Australie et la Mélanésie et jusqu'aux Amériques s'est effectuée directement à travers l'océan, ou en remontant la côte via les îles Aléoutiennes²⁷ ».

Une fois de plus, le mystère implique les Dénisoviens – car de l'ADN dénisovien a été retrouvé en quantité relativement faible, de l'ordre de 0,2 pour cent, dans la plupart des populations amérindiennes²⁸. Même s'il n'y a pratiquement pas d'ADN dénisovien dans les populations européennes actuelles²⁹, nous trouvons une « connexion dénisovienne » dans l'ADN des populations européennes anciennes qui vivaient en Espagne, dans la grotte de la Sima de los Huesos, il y a 430 000 ans. On en retrouve aussi dans l'ADN des Asiatiques du Sud et de l'Est modernes, chez les Amérindiens, les Mélanésiens et les aborigènes australiens, dont les ancêtres auraient atteint la Papouasie-Nouvelle-Guinée et l'Australie il y a 45 000 à 50 000 ans.

L'explication traditionnelle émergeant au sujet de ces preuves génétiques mélanésiennes/australien est que :

Les Dénisoviens vivant en Eurasie de l'Est se sont reproduits avec les ancêtres humains modernes des Mélanésiens. Quand ces humains ont traversé l'océan pour rejoindre la Papouasie-Nouvelle-Guinée il y a environ 45 000 ans, ils ont apporté leur ADN dénisovien³⁰.

Selon ce point de vue, des migrations plus tardives vers le nord-est et de l'autre côté du pont terrestre de Béring importèrent en Amérique ce même léger signal d'ADN dénisovien. Un article coécrit

par Balanovsky et publié dans la revue *Science* le 21 août 2015 concluait qu'il y a environ 23 000 ans, les « Premiers Américains », une même population ancestrale arrivant de Sibérie, auraient effectué les premiers pas ayant permis la migration vers le Nouveau Monde³¹.

« Les Aléoutiens, ou certains de leurs ancêtres, ont peut-être migré le long de la côte Pacifique, avant de se mélanger avec des autochtones d'Amérique du Sud après le peuplement originel des Amériques, transmettant ce mystérieux signal génétique », suppose Rasmus Nielsen, biologiste computationnel à l'université de Berkeley, en Californie, un autre des coauteurs de l'article de *Science*³².

Une nouvelle étude, publiée dans *Science* en avril 2016, vient cependant compliquer les choses : elle indique qu'après s'être séparés du reste de la population dont ils avaient émergé, les ancêtres des premiers Américains ont passé 7 000 ans « à l'écart génétiquement des autres groupes d'humains » – probablement, selon les chercheurs, en Béringie, ce pont terrestre de la période glaciaire, désormais submergé sous le détroit de Béring³³. Puis, il y a approximativement 16 000 ans, « la population a explosé, et de nombreuses lignées se sont subitement séparées les unes des autres ». D'après les auteurs de l'article, cela représenterait l'instant où ce peuple put quitter la Béringie pour la première fois et gagner les Amériques, où une quantité inimaginable de terres et de ressources nouvelles permirent à la population de croître et de se disperser rapidement³⁴.

Un autre article, paru dans la revue *Science Advances* le 13 mai 2016, porte un nouveau coup dur à l'affirmation – trop longtemps soutenue avec entêtement par l'establishment de l'archéologie – selon laquelle il n'y aurait pas eu d'humains en Amérique du Nord avant il y a 13 000 ans. Malgré de nombreuses découvertes venant contredire cette hypothèse trop basique, le prétendu « modèle Clovis » sert de paradigme dominant pendant des décennies, dédaignant d'autres possibilités potentiellement bien plus fructueuses. Dans leur article de *Science Advances*, Jessi J. Halligan, Michael R. Waters, Angeline Perotti et leurs coauteurs

présentent des preuves irréfutables attestant de la présence d'humains anatomiquement modernes en Floride il y a au moins 15 500 ans³⁵.

Et les complications, ramifications et autres suppositions émergentes concernant le peuplement des Amériques ne s'arrêtent pas là. Une autre étude impressionnante a récemment été publiée dans *Nature* par David Reich, professeur de génétique à l'école de médecine de Harvard, et son collègue, le Dr Pontus Skogland³⁶. Ce qu'ils ont découvert, contrairement aux chercheurs précédents, est une « étrange similitude » – allant bien au-delà des 0,3 pour cent d'ADN dénisovien retrouvé chez la majorité des Amérindiens – reliant certaines tribus isolées du Brésil aux peuples indigènes d'Australie, de Nouvelle-Guinée et des îles Andaman³⁷.

Ces résultats étaient inattendus et quelque peu troublants, reconnaît Reich. Nous avons passé énormément de temps à essayer de les faire disparaître, mais ils n'ont fait que se renforcer³⁸.

Après avoir analysé les données génétiques publiques de vingt et une populations amérindiennes de l'Amérique du Centre et du Sud, Reich, Skogland et leurs collègues ont également prélevé et analysé des échantillons d'ADN sur neuf autres populations du Brésil, afin de s'assurer que le lien qu'ils avaient établi n'avait pas accidentellement été créé par la façon dont le premier groupe de génomes avait été obtenu. L'équipe a ensuite comparé ces génomes à ceux d'environ deux cents populations non américaines³⁹.

Le lien persistait. Les Surui et les Karutiana de langue tupi, les Xavantes de langue jê d'Amazonie avaient un ancêtre génétique bien plus proche des Australasiens indigènes que de n'importe quelle autre population actuelle. Cet ancêtre ne semble pas avoir laissé de trace mesurable dans d'autres groupes d'Amérindiens, que ce soit en Amérique du Nord, Centrale ou du Sud.

Les marqueurs génétiques de cet ancêtre ne correspondent à aucune population connue ayant contribué à la lignée des Amérindiens, et les implantations géographiques ne peuvent pas être expliquées par un mélange des Européens postcolombiens, des Africains ou des Polynésiens avec les Amérindiens⁴⁰.

Les auteurs pensent que l'ascendance est bien plus lointaine – remontant peut-être aux premiers Américains⁴¹. Durant les millénaires suivants, il semble en revanche que le groupe ancestral ait disparu.

Nous avons effectué beaucoup d'échantillonnages en Asie de l'Est, et personne ne ressemble à ça, affirme Skoglund. Il s'agit d'un groupe inconnu, qui n'existe plus aujourd'hui⁴².

L'équipe a baptisé ce mystérieux ancêtre Population Y, comme l'initiale du mot tupi désignant les ancêtres, *Ypykuéra*. « Environ deux pour cent de l'ascendance des Amazoniens d'aujourd'hui proviennent d'un héritage australasien présent nulle part ailleurs aux Amériques », précise Reich⁴³. En attendant d'autres recherches, pour lesquelles il faudra retrouver des restes du squelette d'un individu appartenant à la Population Y, il ne faut pas rejeter l'hypothèse selon laquelle la Population Y serait « cent pour cent australasienne⁴⁴ ». La première cible pour tester cette hypothèse sera un groupe spécifique d'anciens squelettes d'Amérindiens dont le crâne a été décrit par nombre de spécialistes comme possédant des caractéristiques australasiennes. La vaste majorité de ces squelettes ont été trouvés au Brésil⁴⁵.

Nous disposons d'une vue d'ensemble des origines profondes de l'ascendance amérindienne, conclut Reich, mais au sein de cette diversité, nous savons très peu de choses de la façon dont ces populations sont apparentées⁴⁶.

Parmi tout cela, la contribution dénisovienne à l'ADN amérindien reste un problème épineux⁴⁷. Malgré des indications croissantes du contraire, la science traditionnelle persiste à soutenir que le « cœur de la distribution dénisovienne » doit se situer quelque part sur le continent eurasiatique, dans les environs de la grotte de Denisova. Comme nous l'avons pourtant vu, les traces d'ADN dénisovien retrouvées de par le monde suggèrent fortement que le cœur de la distribution se trouvait probablement ailleurs, bien plus proche de l'Australie et de l'Océanie, où la survie de l'ADN dénisovien est à son paroxysme et d'où l'étrange signal remarqué par Reich et ses collègues pourrait émaner directement, au lieu d'être transmis de façon diluée par le biais des migrants sibériens.

J'estime que le plateau continental de Sunda, dont seules la péninsule malaisienne et les îles indonésiennes demeurent au-dessus de l'eau, serait un excellent candidat. Le lecteur se rappellera avoir vu, aux chapitres 2 et 18, qu'un vaste territoire était présent à cet endroit durant l'âge de glace, quand le niveau de la

mer était beaucoup plus bas, avant d'être submergé lorsque les calottes glaciaires fondirent et que le niveau des eaux grimpa dans la foulée des bouleversements qui frappèrent la Terre entre 12 800 et 11 600 ans en arrière. Ce plateau continental de Sunda d'avant la submersion était fertile, bien irrigué, et offre déjà des liens avérés avec la diversité de l'humanité, comme nous l'avons souligné au chapitre 18 en évoquant l'*Homo floresiensis*.

Souvent surnommée le « Hobbit » à cause de sa taille réduite – à peine 1,1 m –, cette petite créature était néanmoins si proche de l'humain anatomiquement moderne que nombre de scientifiques ont pensé qu'il pouvait s'agir simplement d'un *Homo sapiens* atteint de nanisme. Sa date d'extinction est encore sujette à controverse. Comme nous l'avons vu au chapitre 18, certaines preuves indiquent que les derniers « hobbits » auraient vécu jusqu'à il y a environ 12 000 ans – durant l'interlude apocalyptique du Dryas récent. Une étude publiée en 2016 propose en revanche une date plus précoce pour leur extinction : il y a environ 50 000 ans⁴⁸.

Le plateau continental de Sunda ne peut pas non plus être considéré isolément. Même au plus grand de sa taille, il y avait toujours une étendue d'eau – le profond détroit de Lombok et quelque 90 kilomètres au travers d'une mer de Timor rétrécie – avant d'accéder à la Nouvelle-Guinée et à l'Australie. Ce bras de mer ouvrait ensuite la voie à de vastes royaumes, car la Nouvelle-Guinée et le nord de l'Australie étaient liés durant la dernière période glaciaire, formant une masse de terre continue que les géologues appellent Sahul.

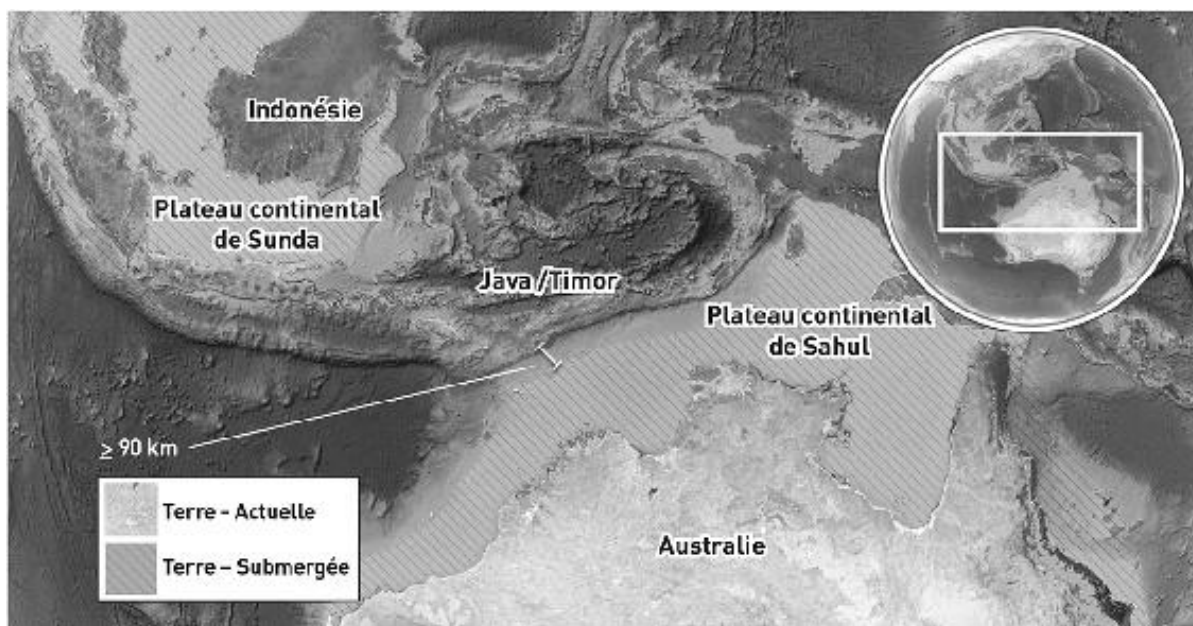


Figure 74 : Le bras de mer entre Sunda et Sahul.

L'existence d'une troisième masse de terre antédiluvienne conséquente a également été confirmée par des études sur le niveau de la mer à l'ouest des plateaux continentaux de Sunda et de Sahul, où les côtes du sous-continent indien se prolongeaient considérablement durant l'âge de glace. Par exemple, l'Inde du Sud était reliée au Sri Lanka jusqu'aux inondations d'il y a entre 12 800 et 11 600 ans, et la pointe méridionale du pays avançait plusieurs centaines de kilomètres plus au sud qu'aujourd'hui⁴⁹.

Quand on regarde vers l'est, au-delà de Sunda et Sahul, nombre des îles océaniques étaient bien plus vastes lorsque la mer était plus basse, durant le dernier âge de glace⁵⁰.

Tout compte fait, il existe donc tout un réseau de terres perdues au milieu des océans Indien et Pacifique, sur lesquelles des chapitres importants de l'histoire de l'humanité ont pu être écrits, mais qui se trouvent désormais submergées. Il en va bien sûr de même au large des côtes de la Méditerranée, de la mer du Nord ou de l'océan Atlantique, à l'ouest du continent européen. Se pourrait-il qu'il y ait un lien avec cette mystérieuse trace d'ADN dénisovien dans la grotte de la Sima de los Huesos, en Espagne – une trace vieille de 430 000 ans, mais qui montre une parenté évidente avec

l'ADN retrouvé bien plus à l'est, parmi les populations aborigènes de l'Asie du Sud et de l'Est, de l'Australie, de l'Océanie et des Amériques⁵¹ ?

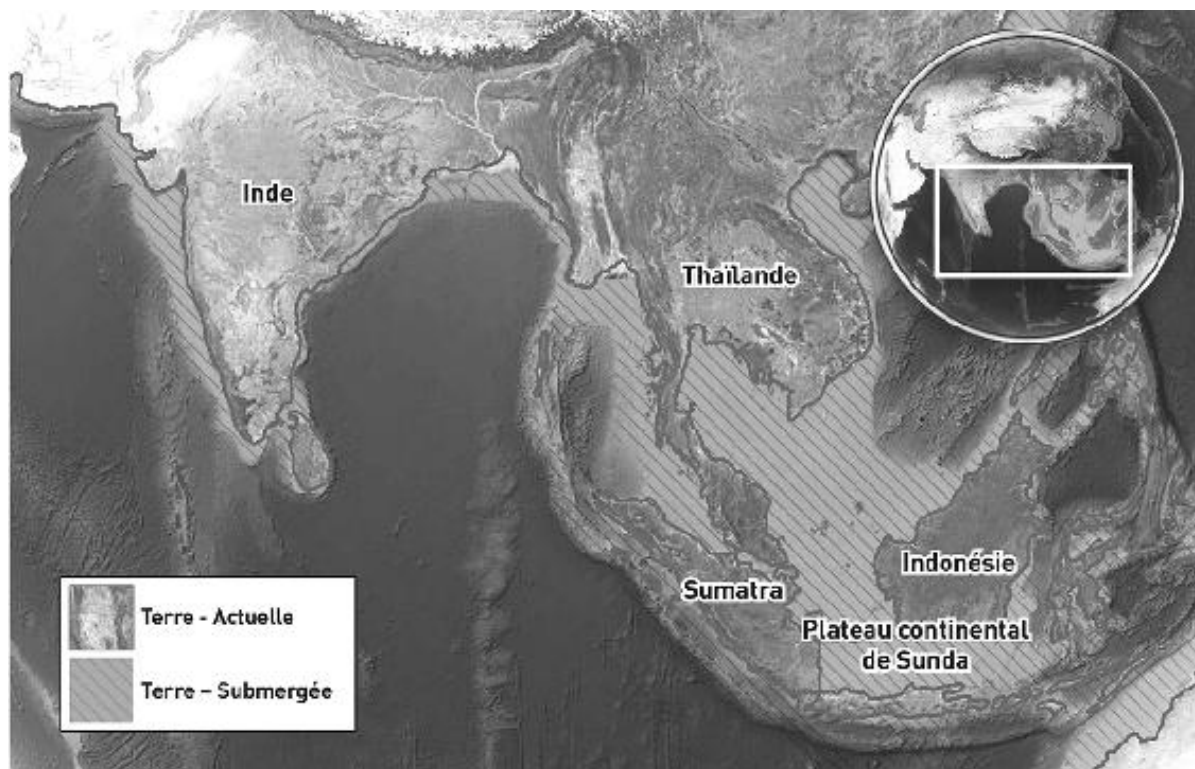


Figure 75 : Les terres englouties du sous-continent indien et de l'Asie du Sud-Est, submergées à la fin de la glaciation.

Une nouvelle analyse détaillée de l'ancien ADN européen, menée par une équipe de chercheurs internationale et publiée en février 2016 dans la revue *Current Biology*, confirme l'existence d'un tel lien et sa survie *jusqu'à il y a tout juste 14 500 ans*⁵². Ainsi que le lecteur ne manquera pas de le remarquer, cela nous renvoie au cœur de la période de réchauffement climatique ayant précédé le brusque refroidissement du Dryas récent.

Les recherches ont été menées par l'archéogénéticien Cosimo Posth de l'université de Tübingen, en Allemagne. Posth a extrait de l'ADN mitochondrial d'une série d'ossements découverts dans toute l'Europe (de l'Espagne à la Russie) et vieux de 7 000 à 30 000 ans⁵³. L'ADN mitochondrial est transmis exclusivement de

mère en fille, et subit une vitesse de mutation connue – et très lente –, si bien que deux personnes issues de la même lignée maternelle partageront presque le même ADN mitochondrial, même à plusieurs milliers d'années d'intervalle⁵⁴. Les scientifiques ont ainsi pu identifier de vastes populations génétiques – des « clades », ou des lignages appelés « super haplogroupes » – partageant de lointains ancêtres communs.

« En gros, tous les humains modernes en dehors de l'Afrique, de l'Europe à la pointe sud-américaine, appartiennent à ces deux super haplogroupes [baptisés] M et N », explique Posth⁵⁵. Les super haplogroupes M et N descendent eux-mêmes d'un haplogroupe plus ancien, et commun à eux deux. Appelé L3, celui-ci aurait évolué en Afrique de l'Est, où ses membres auraient entamé un important et vigoureux processus de migration il y a environ 70 000 ans⁵⁶. Des biologistes moléculaires ont conclu que :

La similitude d'âge entre L3 et ses deux haplogroupes fils non africains, M et N, suggère que le même processus a sans doute été responsable de l'expansion du L3 en Afrique de l'Est et de la dispersion d'un petit groupe d'humains modernes partis peupler le reste du monde⁵⁷.

En effet. Les migrations initiales semblent avoir eu lieu au sein de l'Afrique de l'Est, puis vers l'Afrique centrale⁵⁸, mais finalement, pour des raisons inconnues, une partie de la population a fait sécession vers le nord et vers l'est, quittant le continent. Il ne s'agissait cependant en rien de la première migration hors d'Afrique de l'humain anatomiquement moderne ; il y avait déjà eu plusieurs aventures préalables, peut-être il y a plus de 100 000 ans, mais elles n'ont laissé que des fossiles et aucune descendance. Il est par ailleurs remarquable que sur plus de 40 ADN mitochondriaux alors présents en Afrique, « seules deux variantes (L3)M et (L3)N aient donné lieu à l'extraordinaire richesse en ADNmt en dehors de l'Afrique⁵⁹ ».

Un récent travail de détective effectué par des scientifiques a révélé de façon relativement précise *quand* les ancêtres des lignages N et M, et donc tous les ancêtres directs des non-Africains vivant aujourd'hui dans le monde, ont débuté leur migration épique :

Dater le plus récent ancêtre commun de tous les clades d'ADNmt non africain révèle leur dispersion simultanée, rapide et tardive il y a moins de 55 000 ans⁶⁰.

Avant les recherches de Posth, l'on savait que seuls des membres du lignage N avaient survécu jusqu'à nos jours en Europe ; à l'inverse, seuls des membres du lignage M étaient bien représentés en Asie, en Australie, en Océanie et aux Amériques⁶¹. Pendant longtemps, cette caractéristique poussa les scientifiques à déduire qu'il avait dû y avoir une sorte de « croisée des chemins », à la suite de laquelle certains des hommes ayant quitté l'Afrique, appartenant exclusivement au lignage N, s'étaient séparés du reste du groupe pour partir vers l'Europe, dont les descendants sont aujourd'hui les seuls habitants, tandis que d'autres membres des deux lignages avaient poursuivi leur route pour peupler les autres parties du monde, où leurs héritiers ont vécu jusqu'à ce jour⁶².

Mais les nouvelles découvertes remettent tout en question. Ce que Posth et son équipe ont prouvé, c'est que les membres de l'haplogroupe M – qui partagent un ancêtre commun avec les porteurs de l'haplotype M aujourd'hui, même ceux qui vivent aux Amériques ou en Australie – composaient en réalité la *population dominante en Europe* depuis l'époque de l'homme anatomiquement moderne et jusqu'à il y a 14 500 ans, quand le lignage M « s'est soudain et mystérieusement volatilisé », avant d'être complètement remplacé par le lignage N⁶³.

Posth conjecture que la nouvelle génération d'Européens « venait peut-être de réfugiés d'Europe du Sud » qui étaient reliés au reste de l'Europe quand les calottes glaciaires fondirent sous l'effet du réchauffement climatique il y a 14 500 ans⁶⁴. Cependant, ce n'est que pure spéculation, et en attendant que de nouvelles preuves n'émergent :

L'origine exacte de ces remplaçants demeure un mystère⁶⁵.

Ainsi, dans les millénaires ayant précédé immédiatement le Dryas récent, ainsi que durant cette période elle-même et celle immédiatement après, nous ne sommes pas seulement confrontés au mystère des origines intellectuelles et scientifiques des cercles mégalithiques de Göbekli Tepe en Turquie et à celui de la pyramide

de Gunung Padang en Indonésie, mais aussi à un passé humain complexe et profondément nuancé qui est loin d'être une simple affaire d'homme anatomiquement moderne. À l'instar des physiciens convaincus de la présence d'une « matière noire » dans l'espace, à cause des anomalies gravitationnelles qu'ils ont pu mesurer dans le cosmos et qu'ils ne savent pas expliquer autrement, les anomalies de notre patrimoine génétique sembleraient infiniment plus logiques si quelque chose d'ÉNORME mais d'encore jamais vu nous échappait encore.

Nous commettrions donc une erreur en considérant les différentes « impasses » évolutionnaires évoquées ici – les Néandertaliens, les « hobbits » de Flores, le peuple du cerf rouge, les Denisoviens, et peut-être d'autres non encore identifiés – comme de simples « sauvages » n'ayant contribué en rien aux archives de l'histoire humaine. Dans le pire des cas, si l'hypothèse d'une civilisation avancée disparue ayant vécu durant l'âge de glace était avérée, alors nous devrions estimer que ses citoyens sophistiqués et technologiquement avancés aient coexisté sur Terre non seulement avec les chasseurs-cueilleurs anatomiquement modernes (dont le niveau de développement n'était pas forcément très différent de celui des chasseurs-cueilleurs du désert du Kalahari ou de la forêt amazonienne aujourd'hui), mais aussi avec d'autres humanoïdes ayant eu une apparence et des caractéristiques plus « primitives », mais peut-être des cerveaux tout aussi fonctionnels.

Ainsi, par exemple, une étude publiée en 2016 dans la revue *Quaternary Science Reviews* a conclu que les chasseurs néandertaliens du paléolithique supérieur en Europe étaient extrêmement efficaces, jouissant d'un « remarquable sens tactique » et sachant « se servir du terrain au détriment de leurs proies. [...] Les techniques d'évitement et de fuite de celles-ci étaient également exploitées durant la chasse⁶⁶ ... »

Sur un tout autre aspect, la découverte de deux bijoux magnifiquement réalisés laisse à croire que les Denisoviens étaient bien plus avancés qu'on ne l'imaginait jusque-là et que nous avons peut-être considérablement sous-estimé leurs capacités. Cette découverte, effectuée il y a deux ans par une équipe menée par le Dr Anatoly Derevyanko, directeur de l'Institut d'archéologie et

d'ethnographie de l'Académie des sciences russe, nous vient directement de la grotte de Denisova, qui, ainsi que nous l'avons vu, a été utilisée à diverses périodes par les Néandertaliens, les Dénisoviens et les humains anatomiquement modernes.

Ces deux bijoux – un anneau taillé dans du marbre et un bracelet fait de chlorite, une pierre verte polie – sont d'un genre qui n'avait jusque-là été associé qu'aux facultés symboliques complexes et aux connaissances technologiques des humains modernes, si bien que la première supposition a été de croire que l'anneau et le bracelet étaient l'œuvre des occupants *Homo sapiens* plus tardifs de la caverne. Toutefois, à la grande surprise des chercheurs, une enquête plus poussée a suffi à écarter cette possibilité. Un os dénisovien a été retrouvé près de ces bijoux, et le sol dans lequel ils étaient enterrés a été daté par une analyse des isotopes d'oxygène à 40 000 ans dans le passé. Derevyanko a fini par se déclarer parfaitement convaincu par le fait que la découverte avait été effectuée dans des « couches dénisoviennes [de la grotte, qui] n'ont pas été contaminées par une activité humaine postérieure⁶⁷ ».

Cela n'a pas non plus été la seule surprise. Certains détails de l'anneau en marbre n'ont pas encore été révélés par l'Académie des sciences russe⁶⁸, mais le bracelet – dont deux fragments ont survécu – est d'ores et déjà exposé dans le musée de l'histoire et des cultures des peuples de Sibérie et d'Extrême-Orient, dans la ville de Novossibirsk⁶⁹.

Irina Salnikova, directrice du musée, est enchantée par ce bijou :

J'adore cette découverte. La maîtrise de son créateur était parfaite. Initialement, nous avons pensé qu'il avait été réalisé par des Néandertaliens ou des humains modernes, mais il s'avère que le maître était dénisovien⁷⁰ ...

Le Dr Anatoly Derevyanko partage son émerveillement :

Le bracelet est épatant – en plein jour, il reflète les rayons du soleil ; la nuit, au coin du feu, il renvoie une profonde teinte de vert. Il est peu vraisemblable qu'il ait servi d'ornement du quotidien. Je pense que ce bracelet magnifique et extrêmement fragile était réservé aux occasions exceptionnelles⁷¹.

Si ces aspects symboliques du bracelet étaient inattendus – de la part de créatures jusqu'ici réputées « primitives » –, c'est la technologie employée qui est la plus stupéfiante.

Dans le magazine de Novossibirsk, *Science First Hand*, le Dr Derevyanko a signalé la découverte de « deux fragments du bracelet, d'une largeur de 2,7 cm et d'une épaisseur de 0,9 cm ». Le diamètre estimé était de 7 centimètres :

Près de l'une des fêlures se trouvait un trou percé d'un diamètre d'environ 0,8 cm. En les étudiant, les scientifiques ont découvert que la vitesse de rotation du foret était assez rapide, avec peu de fluctuations, et que le perçage avait été effectué avec un outil – une technologie que l'on retrouve habituellement pour des artefacts plus récents⁷².

En bref, conclut le Dr Derevyanko, « l'ancien maître maîtrisait des techniques que l'on n'associait jusqu'alors pas à l'ère du paléolithique⁷³ ».

En effet ! Avant la découverte du bracelet, une technique de perçage aussi avancée était censée dépasser les capacités de l'humanité jusqu'à la prétendue « révolution néolithique », qui survint immédiatement après la fin du Dryas récent. Avec la fondation de Göbekli Tepe – manifestant des facultés astronomiques et architecturales avancées exactement au même moment –, il est désormais de plus en plus évident que la prétendue « révolution » néolithique n'était au mieux qu'une « redécouverte » ou une « rediffusion » d'aptitudes qui avaient dû être développées ailleurs à une époque bien plus précocce ; un transfert de technologie, en d'autres termes, provenant d'une civilisation perdue de l'antiquité préhistorique.

De même, ce magnifique bracelet de chlorite vert devrait nous faire réfléchir. Mikhail Shunkov, directeur adjoint de l'Institut d'archéologie et d'ethnographie à Novossibirsk, n'hésite pas à faire part d'une conséquence extrêmement troublante, à savoir que les Dénisoviens étaient *plus avancés* que les *Homo sapiens*⁷⁴ :

Fait incroyable, le savoir-faire employé pour réaliser cet ornement relève d'une technique d'en avance d'au moins trente mille ans sur son temps. [...] Le plus incroyable est que l'artisan responsable de ce bijou semble avoir utilisé un outil ressemblant à une perceuse moderne⁷⁵.

Mais sommes-nous réellement en présence d'un « artefact d'une technologie futuriste » mystérieusement échoué dans un lointain passé ? Ou se pourrait-il qu'il ait simplement *l'air* « futuriste », parce que nous sommes une espèce souffrant d'amnésie ?

Comme le sait désormais le lecteur, mon hypothèse est que des informations d'une importance vitale concernant notre propre passé ont été effacées durant les cataclysmes du Dryas récent, entre 12 800 et 11 600 ans en arrière – des cataclysmes ayant largement balayé, submergé ou pulvérisé les preuves d'une civilisation avancée préexistante. Nous nous retrouvons désormais hantés par des souvenirs oubliés, cherchant à recouvrer une fraction de ce que nous avons perdu. Nombreux sont ceux qui restent en phase de déni – en tête de liste, des historiens et des archéologues refusant de croire que nous ayons pu oublier quoi que ce soit d'important. Pour la majorité, en revanche, les trous béants dans la chronologie officielle commencent à être trop manifestes, et l'arrogance et l'entêtement des spécialistes traditionnels provoquent de plus en plus d'impatience, de frustration et d'incrédulité.

Australie

Heureusement, des changements sont en cours, peut-être pas encore dans l'attitude et le point de vue des archéologues et historiens, mais au moins chez leurs collègues qui travaillent dans des domaines concordants. Ainsi, par exemple, la vision traditionnelle de notre passé a longtemps soutenu que les mythes d'une inondation planétaire, dont plus de deux mille ont été recensés de par le monde, n'avaient absolument aucune base réelle. Pour résumer la position conventionnelle, il n'y avait eu :

aucune inondation mondiale, mais plutôt une longue série d'événements locaux ⁷⁶.

Si je n'ai encore jamais rencontré d'archéologue prêt à remettre sérieusement en cause ce dogme, des experts dans des domaines affectant l'archéologie n'hésitent pas à le faire. Par exemple, Nicholas Reid, un linguiste spécialisé dans les langues aborigènes à l'université de la Nouvelle-Angleterre, en Australie, et Patrick Nunn, professeur de géographie à l'université de la Sunshine Coast, ont récemment fait équipe pour étudier les histoires traditionnelles aborigènes – nombre d'entre elles ayant été retranscrites par les premiers colons avant que les tribus qui les racontaient aient succombé au génocide et à l'impérialisme culturel des immigrants.

Ils trouvèrent dix-huit histoires aborigènes authentiques qui, selon eux, décrivent avec précision des caractéristiques géographiques précédant la montée des eaux spectaculaire de la fin de la période glaciaire⁷⁷.

« Il est vraiment impressionnant de se dire qu'une histoire identique pouvait être racontée il y a dix mille ans⁷⁸ », commente Reid. Il précise :

Il est presque inimaginable que des peuples aient pu transmettre avec exactitude et sur quatre cents générations des histoires sur des îles désormais submergées⁷⁹.

Et pourtant, il s'agit précisément de la proposition que Reid et Nunn ont fini par valider. Leurs recherches nous contraignent à admettre que « les langues indigènes menacées peuvent être dépositaires de savoirs factuels remontant à des temps infiniment plus lointains que nous ne l'imaginions jusqu'alors, nous forçant à reconsidérer la façon dont de telles traditions ont été écartées⁸⁰ ».

Voici certaines des preuves ayant permis cette conclusion :

La baie de Port Philip

De nombreuses tribus décrivent une époque où la baie était essentiellement sur la terre ferme. Un rapport de 1859 destiné au gouvernement de l'État évoquait des enfants d'une tribu se rappelant l'époque où la baie « était le territoire des kangourous. [...] De nombreuses prises de kangourous et d'opossums avaient lieu ici. » Les chercheurs ont calculé que ces histoires renvoyaient à une époque où les mers étaient environ 10 mètres plus basses qu'aujourd'hui, ce qui les situerait entre 9 350 et 7 800 années dans le passé.

L'île Kangourou

Le peuple ngarrindjeri raconte des histoires d'une époque où l'île Kangourou était accessible à pied. Puis le niveau des mers a monté, et un groupe de femmes effectuant la traversée se sont retrouvées transformées « en rochers qui sortent aujourd'hui de l'eau, entre l'île et le continent ». La dernière fois que l'île Kangourou était accessible à pied, le niveau des mers était environ 30 mètres plus bas

qu'aujourd'hui, ce qui, selon les calculs des chercheurs, correspond à une époque située entre 10 650 et 9 800 ans en arrière.

L'île Fitzroy

Les résidents originels de la côte nord-est australienne parlent d'un temps où le littoral s'étendait si loin qu'il touchait la grande barrière de corail. Selon ces récits, une rivière plongeait alors dans la mer au niveau de ce qui est aujourd'hui l'île Fitzroy. Ces détails, selon les chercheurs, sont des témoignages d'une époque où le niveau de la mer était plus de 60 mètres plus bas qu'aujourd'hui, « ancrant les racines de l'histoire il y a 12 600 ans ».

Le golfe Spencer

Le golfe Spencer était autrefois une zone inondable bordée de lagons d'eau douce, à en croire les histoires contées par les Narungga. Les chercheurs confirment que le témoignage d'origine pourrait avoir jusqu'à 12 450 ans⁸¹.

Comment savons-nous que ces récits sont authentiques ? Nous supposons que, puisqu'ils racontent tous plus ou moins la même chose, il est vraisemblable que leurs légendes se basent sur une observation. Toutes évoquent l'océan recouvrant des zones autrefois sèches. Aucune ne parle au contraire de la mer se repliant pour découvrir de nouvelles terres.

Les immenses distances séparant les lieux où ces histoires ont été entendues – ainsi que leur contexte local et unique – rendent peu probable la possibilité qu'elles puissent toutes dériver d'une même source imaginaire.

Pour toutes ces raisons, nous considérons que l'élément commun de ces récits – la mer recouvrant les plaines côtières, créant parfois des îles – est fondé sur des observations de tels événements et s'est perpétué grâce à la tradition orale⁸².

Toutefois, c'est essentiellement l'exactitude entre les mythes aborigènes et la réalité de la montée des eaux autour de l'Australie à la fin de la période glaciaire qui rend les travaux de Reid et Nunn si fascinants. Je prétends que la même intégrité des traditions anciennes et la même exactitude sont tout aussi présentes dans d'autres prétendus « mythes du déluge » autour du monde.

Nombre de ces récits évoquent des événements dont ont été témoins des peuples comme les aborigènes australiens, qui en étaient au stade des chasseurs-cueilleurs au moment de la glaciation. N'oublions pas cependant que l'adoption d'un mode de

vie de chasseurs-cueilleurs (par opposition à un mode de vie urbain « civilisé ») pourrait, pour certains groupes, avoir été le résultat d'un *choix* primordial – voire d'une philosophie – plutôt qu'une simple nécessité, et qu'on trouve parmi les aborigènes eux-mêmes des touches de science avancée.

Selon le professeur Ray Norris, du département des études indigènes de l'université Macquarie, en Australie, nous devons, pour admettre cela, d'abord surmonter les préjugés naturels du paradigme sectaire, qui s'est poursuivi jusqu'aux années 1920, et qui autorisait que les aborigènes d'Australie soient officiellement décrits comme « une race très primitive⁸³ ». Plus récemment, ajoute Norris, jusqu'à la génération précédant la nôtre :

Les écoliers australiens apprenaient que les aborigènes ne savaient pas compter plus loin que cinq, qu'ils erraient dans le désert pour trouver de la nourriture, qu'ils n'avaient aucune civilisation, qu'ils ne savaient pas naviguer et qu'ils avaient paisiblement accueilli la civilisation occidentale venue les sauver en 1788⁸⁴.

« Comment avons-nous pu nous tromper à ce point ? » s'étonne-t-il, sans manquer de préciser qu'avant l'arrivée des colons :

la terre était travaillée avec soin par les aborigènes afin de maximiser la productivité. Cela résultait en une fertilité exceptionnelle des sols, désormais surexploités et détruits par l'agriculture intensive. Certains peuples aborigènes utilisaient des systèmes de numérotation complexes, savaient se soigner dans le bush et naviguaient en se servant des étoiles et des cartes orales pour alimenter les routes commerciales florissantes à travers le pays.

Ils opposèrent une résistance farouche aux envahisseurs britanniques et remportèrent même quelques victoires militaires conséquentes.

Nous commençons tout juste à comprendre les réussites intellectuelles et scientifiques des aborigènes⁸⁵.

Parmi ces réussites, Norris signale que les Yolngu de la terre d'Arnhem dans le Territoire du Nord :

avaient depuis longtemps identifié que les marées sont liées aux phases de la lune. Au début du XVII^e siècle, le scientifique italien Galilée déclarait toujours, à tort, que la lune n'avait rien à voir avec les marées.

Certains peuples aborigènes avaient compris le fonctionnement des éclipses et savaient que les planètes ne se déplaçaient pas comme les étoiles. Ils se servaient de ce savoir pour réguler les déplacements d'un endroit à un autre, optimiser la disponibilité d'aliments saisonniers... Récemment, nous avons découvert que les aborigènes traditionnels savaient de nombreuses choses sur le ciel, qu'ils connaissaient les cycles des étoiles et les déplacements complexes du Soleil, de la Lune et des planètes.

Nous avons même trouvé une sorte de « Stonehenge aborigène » qui indique le coucher du soleil aux solstices d'été et d'hiver. Et je soupçonne que ça ne soit que la partie

émergée de l'iceberg concernant les connaissances des aborigènes en astronomie. [...] Cette « ethnosciences » est par bien des aspects semblable à la science moderne, mais exprimée en des termes culturels appropriés, sans l'aide de télescopes hors de prix ou d'accélérateurs de particules⁸⁶.

Le Stonehenge aborigène auquel fait référence le professeur Norris mesure 50 mètres de diamètre et est constitué de plus de 100 mégalithes de basalte disposés en ovale à Wurdi Youang (aussi appelé site archéologique du mont Rothwell), non loin de la ville de Little River, entre Melbourne et Geelong. L'étude astronomique détaillée de Wurdi Youang menée en 2012 par Norris et ses collègues était fortement l'hypothèse selon laquelle :

Une série de pierres témoins indiquent la position du couchant aux solstices et aux équinoxes. Une analyse statistique montre que les chances pour qu'il s'agisse d'un hasard sont extrêmement faibles. En outre, les côtés droits de la formation indiquent aussi les solstices, tandis que les trois pierres principales à l'extrémité ouest de la formation, quand on les observe depuis l'autre côté, désignent l'endroit où le Soleil se couche à l'équinoxe⁸⁷.

Avec les avancées réalisées en Australie et ailleurs au cours du XXI^e siècle, nul ne peut sérieusement mettre en doute le fait que d'anciens peuples de chasseurs-cueilleurs de par le monde possédaient un savoir astronomique sophistiqué et se servaient de langages symboliques, d'histoires et de « mythes » – souvent terriblement mal interprétés par les spécialistes des XIX^e et XX^e siècles – pour exprimer et transmettre ces connaissances. Le contexte, en revanche, est celui d'une grande simplicité économique et sociale, d'une vie ascétique dans laquelle l'orgueil de toute complexité technologique a été évité ou brûlé. Par contraste, enchâssés dans certains des mythes qui nous viennent de la préhistoire antique, des souvenirs apparaissent pour témoigner de l'existence, autrefois, d'une civilisation bien plus complexe – et même pleinement technologique.

Nous avons déjà vu, aux chapitres 1, 2 et 18, que l'histoire de l'Atlantide, cette grande culture fondatrice d'empire détruite dans une inondation planétaire il y a quelque 11 600 ans, coïncide remarquablement avec l'existence avérée d'une montée du niveau des eaux à la fin du Dryas récent. Je suis convaincu que de futures recherches menées dans le Pacifique finiront par confirmer une correspondance tout aussi importante avec les mythes du déluge

racontés sur l'île de Pâques au sujet de la terre perdue d'Hiva (voir chapitre 18). À la lumière de ce que nous savons désormais de l'inondation du plateau continental de Sunda – situé loin à l'ouest de l'île de Pâques – à la fin de la glaciation, il est de plus intrigant que, dans les plus anciennes traditions, Hiva ait été située... loin à l'ouest de l'île de Pâques⁸⁸.

Le Sundaland

Outre la tradition javanaise pittoresque d'une ville submergée dirigée par la « reine de l'océan méridional », et le témoignage de Joseph, l'ancien du village de Bena sur l'île de Flores, qui m'a raconté que ses ancêtres « sont arrivés ici en bateau il y a environ 12 000 ans, lors d'une grande inondation », je n'ai pas consacré beaucoup de lignes de ce livre aux traditions de déluge en Indonésie ou dans d'autres zones du plateau continental de Sunda qui restent aujourd'hui hors de l'eau. Sans grande surprise, cependant, de telles traditions sont nombreuses. Par exemple, le lecteur se rappellera qu'au chapitre 18 j'ai mis en doute l'authenticité de la tradition de Flores, avec ses aspects technologiques ; je me suis demandé si elle n'avait pas été inspirée par des rencontres récentes avec des Occidentaux. Toutefois, depuis que j'ai écrit ce passage, je suis tombé sur un recueil de mythes indonésiens authentiques constitué il y a plus d'un siècle ; on trouve parmi eux une tradition des Nage du centre de l'île de Flores, qui assure que « Dooey, le père d'antan de leur tribu, a été sauvé par bateau d'une grande inondation⁸⁹ ».

Les mythes d'inondation indonésiens n'évoquent en revanche nullement un bateau de survie. En tenant compte de l'environnement montagneux de Gunung Padang, et de l'hypothèse que la « salle des archives » d'une civilisation perdue puisse y être dissimulée, il est particulièrement remarquable que l'un des thèmes récurrents de ces mythes soit une hausse soudaine des océans anéantissant l'essentiel de l'humanité, ne laissant que de rares rescapés ayant survécu en gagnant des zones montagneuses trop hautes pour être inondées⁹⁰.

Ainsi, par exemple, les Bataks de Sumatra racontent que, « quand la Terre est devenue vieille et sale », le Créateur, Debata :

envoya une grande inondation détruire tous les êtres vivants. Le dernier couple d'humains avait trouvé refuge au sommet de la plus haute montagne, et l'eau du déluge leur arrivait déjà aux genoux quand le Seigneur de Tout regretta sa décision d'éliminer l'humanité ; il prit donc une motte de terre, la modela, l'attacha à un fil et la déposa sur les flots. Le dernier couple d'humains n'eut plus qu'à monter dessus et fut sauvé. Alors que les descendants de ce couple se multipliaient, la motte grossit jusqu'à devenir la terre sur laquelle nous vivons tous aujourd'hui⁹¹.

Les Alfoor de l'île de Céram (aujourd'hui Seram), entre les Célèbes et la Nouvelle-Guinée, rapportent qu'après une grande inondation « qui submergea le monde entier », seule la montagne Noesakoe dépassait encore de la vague. « Trois personnes survécurent en son sommet, mais l'aigle de mer leur apporta des nouvelles d'autres pics montagneux émergeant des eaux⁹². »

De même, les habitants de Roti (désormais Rote), une petite île au sud-ouest de Timor, affirment qu'en des temps anciens « la mer inonda la terre, si bien que tous les hommes et tous les animaux furent noyés. [...] Seul le sommet de Lakimola, à Bilba, s'élevait, solitaire, au-dessus des vagues. Sur cette montagne, un homme et une femme avaient trouvé refuge⁹³. »

L'Inde

Situé à l'ouest depuis les immenses territoires engloutis de Sunda et Sahul, le sous-continent indien fut aussi sujet à des submersions catastrophiques dues à l'élévation du niveau des eaux à la fin de la glaciation. Et en Inde aussi – comme sur l'île de Pâques, en Égypte antique ou en Mésopotamie – la tradition de l'inondation s'avère être intimement liée au souvenir de sept héros civilisateurs. Sur l'île de Pâques, comme se le rappellera le lecteur, il s'agissait de sept « initiés » ayant engagé la construction de « tumulus en pierre ». Dans la tradition d'Edfou, en Égypte antique, il était question de « Sept Sages », dont la première des tâches fut également de créer les monticules sacrés sur lesquels les futurs temples et pyramides seraient érigés plus tard. En Mésopotamie, il y avait aussi « Sept Sages », les Apkallu – les apporteurs des bienfaits de la civilisation.

Et en Inde, l'on parlait des Sept Rishis (le terme « Rishi » se traduisant plus ou moins exactement « Sage »), dont le chef, Manu, le Noé indien, aurait, selon les traditions, entrepris une longue période de méditation et d'austérité « dans une certaine région des Malaya⁹⁴ ».

La référence renvoie peut-être aux monts Malaya évoqués dans le *Matsya-Purana*, un texte hindou sacré, et qui seraient situés dans l'ancien Bharata – l'Inde. L'extrémité sud des Ghats occidentaux a été suggérée comme emplacement pour ces montagnes mythiques, mais cela ne fait pas consensus. Le fait qu'il existe aussi une chaîne Malaya au centre du Sri Lanka (où l'une des anciennes familles royales adopta le titre de *Malayu Raja*) pousse à la réflexion – au moins autant que le fait que le mot Malaya dérive en réalité du mot tamoul dravidien *malai*, qui signifie colline⁹⁵.

Au moins un éminent scientifique actuel, le généticien Stephen Oppenheimer, suggère fortement que le récit de la longue période de séquestration et d'initiation de Manu, « dans une certaine région des Malaya », devrait attirer notre regard bien « plus à l'est » que le sous-continent indien ; il retrace les origines de certains motifs spécifiques du mythe à la région du « Sud-Est asiatique et de l'Australie » – en d'autres termes à Sunda et Sahul, qui abandonnèrent tant de leurs terres aux inondations cataclysmiques de la fin de la période glaciaire⁹⁶. Notons également que le nom actuel de la Malaisie dérive directement du mot malais *malaya*, qui vient du tamoul *malai*, et que *Malayadvipa* était le nom utilisé par les anciens négociants indiens pour désigner la péninsule malaisienne⁹⁷.

J'ai narré la tradition de Manu, des Sept Rishis et de leur survie au déluge dans mon *Civilisations englouties* de 2002, il n'est donc pas nécessaire de la répéter ici. Le point de vue d'Oppenheimer, selon lequel l'histoire « n'a pas d'origine indo-européenne⁹⁸ », est également certainement vrai de nombre de traditions dravidiennes de l'inondation partagées dans l'Inde du Sud au sujet d'une « terre tamoule antédiluvienne s'étendant plusieurs centaines de kilomètres au sud de l'actuelle extrémité méridionale du cap Comorin⁹⁹ ». Le nom de cette terre perdue, avalée par les eaux après une

succession d'inondations distinctes s'étant déroulées sur plusieurs millénaires, était Kumari Kandam¹⁰⁰. De plus, les traditions ne laissent guère de doute quant au fait qu'il s'agissait de la terre d'une civilisation avancée dotée d'instituts d'éducation supérieure – des universités, en réalité – appelés Sangams, et d'une science, d'une littérature et d'un art sophistiqués inaugurant un âge d'or littéraire, artistique et musical parmi les peuples dravidiens de l'ère glaciaire.

N. Mahalingam, président de l'Association internationale des études tamoules, mentionne, dans les comptes rendus de la Cinquième conférence internationale des études tamoules, des traditions dravidiennes impliquant trois épisodes distinctifs d'inondations ayant causé la destruction de Kumari Kandam :

Le premier grand déluge a eu lieu en 16 000 av. J.-C. [...] Le deuxième est survenu en 14 058 av. J.-C., quand certaines parties de Kumari Kandam furent englouties. Le troisième s'est déroulé en 9564 av. J.-C., quand une vaste proportion de Kumari Kandam fut submergée¹⁰¹.

La date du troisième de ces épisodes, comme l'aura constaté le lecteur, correspond, à quarante années près, à celle indiquée par Platon pour la submersion de l'Atlantide, autour de 9600 av. J.-C.

Une coïncidence pour le moins remarquable !

Si Platon et les scribes indiens ayant couché sur le papier la tradition orale de Kumari Kandam étaient de purs « fabulistes » travaillant indépendamment de tout savoir ou événement, alors n'aurait-il pas été plus vraisemblable qu'ils choisissent des époques imaginaires *différentes* dans lesquelles placer leurs histoires ? Pourquoi n'auraient-ils pas opté pour il y a 20 000 ou 30 000 ans ? Pourquoi auraient-ils, d'un côté comme de l'autre, jeté leur dévolu sur une période qui s'avère coïncider précisément avec l'effondrement radical des calottes glaciaires subsistant à la fin du Dryas récent – il y a environ 9 600 ans –, qui a provoqué l'impulsion de fonte 1-B ?

Selon moi, il ne peut pas s'agir d'un hasard. Alors que nous commençons tout juste à comprendre que des témoignages des inondations de la glaciation ont survécu pendant 12 000 ans dans les traditions aborigènes, elles l'ont fait également avec le Kumari Kandam et l'Atlantide. Le poids grandissant des preuves arrivant des quatre coins du monde indique qu'il ne s'agit pas là de mythes

fantasques, mais de souvenirs persistants remontant, malgré notre amnésie, à la surface de la conscience de l'humain moderne, et nous poussant à remettre en cause tout ce que nous avons jusqu'à présent appris des origines de la civilisation.

Il se trouve que j'ai joué directement un rôle dans la découverte de certaines des preuves clés validant le « mythe » de Kumari Kandam. Ce rôle a déjà été rendu public par la publication, en 2002 et 2003, des éditions reliée et brochée de mon livre *Civilisations englouties*¹⁰². Je tiens à le repréciser pour mémoire, car certains spécialistes de renom semblent vouloir me faire complètement disparaître de l'affaire.

L'histoire concerne la découverte et l'exploration de ruines profondément submergées près de la côte sud-est de l'Inde, dans la région du Tamil Nadu, et notamment au large des villes de Mahâbalipuram et Poompuhur.

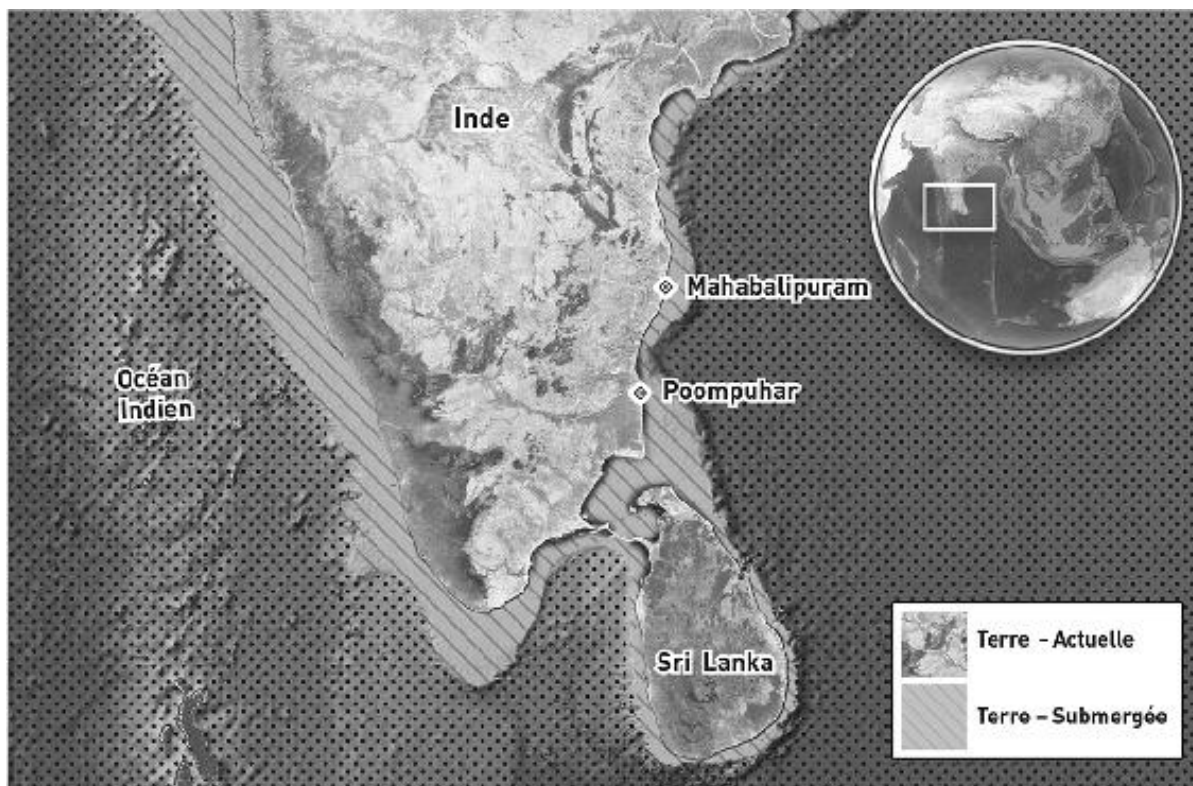


Figure 76 : De nombreuses ruines submergées gisent au large de Mahâbalipuram et Poompuhur.

Dans le cas de Poompuhur, la découverte initiale a été réalisée en 1991 par des plongeurs-archéologues de l'Institut océanographique d'Inde, à la suite d'une étude au sonar ayant révélé des « objets » anormaux au fond de la mer, à 5 kilomètres de la côte, à une profondeur de 23 mètres. Après plusieurs plongées les 16 et 19 mars 1991, l'Institut conclut :

Il y a en fait trois objets, celui du centre étant de forme ovale, avec une ouverture du côté nord. Son axe le plus long mesure 20 mètres. Il y a un dépôt argileux sur le flanc est, au-delà duquel une autre structure semi-circulaire apparaît. Au nord-ouest de l'objet central, un ou plusieurs objets ovales ont été découverts ¹⁰³.

Finalement, le 23 mars 1991, trois plongeurs parvinrent à descendre, mais ils avaient tout juste assez d'air pour étudier la structure centrale. Le rapport officiel décrit ce qu'ils y ont vu comme suit :

Un objet en forme de fer à cheval, d'une hauteur d'un à deux mètres. Quelques blocs de pierre ont été retrouvés sur le bras d'un mètre. La distance entre les deux bras est de 20 mètres. Qu'il s'agisse d'un tombeau ou d'une autre construction reposant aujourd'hui à 23 mètres sous la surface reste à être étudié lors de la prochaine étude de terrain ¹⁰⁴.

Aucun travail ne fut effectué sur le site en 1992, mais en 1993, les archéologues marins du National Institute of Oceanography (NIO) retournèrent prendre des mesures détaillées de la structure « en fer à cheval » ou « en U ». Ils finirent par rendre compte de leurs découvertes en ces termes :

La structure en U était située à une profondeur de 23 mètres, à environ 5 kilomètres de la côte. La longueur périphérique totale de l'objet est de 85 mètres, la distance entre les deux bras est de 13 mètres et la hauteur maximale de 2 mètres. Celle du bras est plus importante que celle du bras ouest. Le centre de l'objet est couvert de sédiments, mais certains pans de pierre ont été remarqués. Un nettoyage rapide a montré que la partie centrale de l'objet était rocheuse à 10-15 cm de la couche supérieure. Les plongeurs ont constaté le développement d'épais organismes marins sur la structure, mais sur certaines sections quelques assises de maçonnerie ont été remarquées ¹⁰⁵.

Ensuite, jusqu'à mon implication, plus aucune étude n'avait été réalisée sur cette intéressante structure humaine désormais située à 23 mètres sous la surface, au large de la côte sud-est de l'Inde. Trouvant cette situation inacceptable, j'ai décidé de me rendre au siège du NIO, à Goa, en mars 2000, déterminé à les convaincre de revoir leur position. Il s'est avéré qu'ils manquaient de fonds. J'ai donc levé la somme nécessaire auprès de Channel Four Television

(alors en phase de repérages pour le tournage d'une série de documentaires basée sur mes recherches pour *Civilisations englouties*¹⁰⁶), afin que le NIO puisse envoyer une équipe de plongeurs à Poompuhur et revisiter le site en notre compagnie. J'étais heureux que tout ce que le NIO pourrait me montrer sur place soit correctement archivé pour la télévision. J'étais convaincu que seul le fait de montrer cette structure en forme de U au plus grand nombre, et de leur permettre de tirer les conclusions qui s'imposent, permettrait au site d'obtenir l'attention qu'il méritait de la part des archéologues qui l'avaient jusqu'alors ignoré.

De plus, la raison précise pour laquelle il devait susciter un plus fort engouement archéologique m'était apparue d'une évidence aveuglante au cours de mes recherches pour *Civilisations englouties*. J'ai énormément bénéficié des conseils et de l'apport du Dr Glenn Milne, géologue expert en élévation du niveau de la mer, alors à l'université de Durham, au Royaume-Uni. Établir la courbe de la montée des eaux à la fin de l'ère glaciaire est un travail scientifique complexe, qui doit prendre en compte non seulement l'élévation du niveau de la mer, mais aussi les mouvements verticaux relatifs (isostasie) des masses de terre dans des régions déterminées.

Il ne s'agit donc pas seulement d'une hausse planétaire de 120 mètres depuis la glaciation ; le phénomène d'isostasie implique que chaque région a sa propre courbe d'élévation du niveau de la mer. Milne et son équipe sont les principaux experts mondiaux dans ce domaine, et ils ont accepté de me fournir leurs données les plus récentes et les plus détaillées. J'ai envoyé à Milne les coordonnées du site de Poompuhur, à 23 mètres de profondeur, et voici ce qu'il m'a répondu :

Les zones situées actuellement à 23 mètres de fond ont dû être englouties il y a environ 11 000 ans. Cela indique que les structures que vous m'indiquez doivent avoir 11 000 ans ou plus¹⁰⁷ !

Inutile de dire qu'une vaste construction humaine érigée en Inde il y a plus de 11 000 ans permet de réécrire l'histoire, de la même manière qu'une structure vieille de 11 600 ans comme Göbekli Tepe. Jusqu'à Göbekli Tepe, justement, les archéologues nous apprenaient que de telles aptitudes architecturales n'avaient pas *du*

tout été déployées par l'humanité durant le paléolithique supérieur. Et voilà que nous trouvons à Poompuhur une seconde preuve du contraire, de l'âge de Göbekli Tepe. Ce nouveau site architectural s'intègre de plus parfaitement au « mythe » de Kumari Kandam, selon lequel, ainsi que nous l'avons vu, la plus vaste partie des terres tamoules disparues auraient été submergée par les flots en 9564 av. J.-C., c'est-à-dire, pour reprendre les termes de Milne, il y a « 11 000 ans ou plus ».

Une fois les fonds réunis et les autorisations accordées par la bureaucratie indienne labyrinthique, nous avons pu commencer nos plongées à Poompuhur à la fin du mois de février 2001. Le lecteur pouvant en trouver le récit détaillé dans *Civilisations englouties*, je ne le répéterai pas ici, mais en bref les archéologues du NIO et nous n'avons eu aucun doute quant à la grande ancienneté de cette structure humaine ¹⁰⁸.

Dans l'intervalle, depuis le début des années 1990, j'avais gardé un œil sur la ville côtière tamoule de Mahâbalipuram, à quelque 230 kilomètres au nord de Poompuhur. Ainsi que je l'ai signalé dans *Civilisations englouties*, il existe à la fois une tradition ancienne évoquant une ville engloutie à cet endroit, et des comptes rendus actuels de *marins locaux* affirmant avoir à plusieurs reprises coincé leurs filets dans des structures sous-marines.

La tradition ancestrale est intégrée dans le nom sous lequel Mahâbalipuram était connue des navigateurs d'antan – à savoir « les Sept Pagodes ».

Dans l'un des articles que j'ai consultés au cours de mes recherches, un voyageur anglais, J. Goldingham, écrivait ceci sur Mahâbalipuram, en 1798 :

Les vagues se brisent ici loin au large, sur ce que les brahmanes décrivent comme les ruines d'une ville qui fut incroyablement grande et magnifique. [...] Un brahmane d'environ cinquante ans, indigène de la région, et avec lequel j'ai eu la chance de converser depuis mon arrivée à Madras, m'a informé que son grand-père avait souvent signalé avoir vu dépasser des flots les sommets dorés de cinq pagodes, qui ne sont désormais plus visibles ¹⁰⁹.

Un compte rendu de voyageur plus précoce, datant de 1784, décrit la principale caractéristique de Mahâbalipuram comme un

« rocher, ou plutôt une colline de pierre », dans laquelle nombre de monuments sont sculptés. Cet affleurement, selon lui :

est l'un des principaux points de repère des marins qui approchent de la côte. Ils appellent cet endroit les « Sept Pagodes », peut-être parce que les sommets du rocher leur ont donné cette idée en passant ; mais il faut avouer qu'aucun aspect de la colline ne semble pouvoir entériner cette notion. Et certaines circonstances pourraient porter à croire que ce nom vient du nombre de pagodes qui se trouvaient autrefois là, avant d'être englouties par les flots ¹¹⁰ ...

Le même auteur, William Chambers, rapporte ensuite la tradition orale plus détaillée de Mahâbalipuram – ainsi qu'elle lui a été transmise par les brahmanes de la ville durant ses séjours en 1772 et 1776 ¹¹¹ –, qui a fait naître en lui le soupçon de structures submergées.

Selon ce récit, étayé par certains passages des écritures hindoues antiques ¹¹², le dieu Vishnou aurait déposé un radjah corrompu et malveillant de la région, à une période inconnue d'un lointain passé, pour le remplacer sur le trône par le doux Prahlada, dont le règne fut « clément et vertueux ¹¹³ ». Le fils de Prahlada lui succéda, puis son petit-fils Bali, qui aurait été le fondateur de la ville autrefois rayonnante de Mahâbalipuram (qui, traduit littéralement, signifie « la ville du grand Bali » ou, plus probablement, « la ville du géant Bali ¹¹⁴ »). La dynastie de Bali se poursuivit avec son fils Banasura – également décrit comme un géant ¹¹⁵ –, mais durant son règne, un désastre frappa :

Aniruddha, le [petit]-fils de Krishna, est venu déguisé à la cour [de Banasura] et a séduit sa fille, ce qui provoqua une guerre durant laquelle Aniruddha fut fait prisonnier et emmené à Mahâbalipuram ; alors, Krishna est venu en personne [...] faire le siège de la ville ¹¹⁶ .

Même si le dieu Shiva lui-même combattit du côté de Banasura, ils ne l'emportèrent pas. Krishna trouva le moyen de renverser Shiva, de capturer la cité et de réduire Banasura à la soumission et à une allégeance éternelle ¹¹⁷ .

Quelques années s'écoulèrent, puis un autre radjah, dont le nom était Malecheren, s'empara du trône à Mahâbalipuram. Il y rencontra un être venu du royaume des cieux, qui devint son ami et « accepta de l'emmener, déguisé, à la cour du divin Indra », celle des dieux

eux-mêmes – une faveur qui n'avait encore jamais été accordée au moindre mortel¹¹⁸.

Le radjah en revint avec de nouvelles idées de splendeur et de magnificence, qu'il appliqua aussitôt à sa cour et à sa suite, ainsi qu'au siège de son gouvernement. Ainsi, Mahâbalipuram devint bientôt la ville la plus célébrée du monde ; ayant eu vent de sa somptuosité, les dieux rassemblés à la cour d'Indra furent si jaloux qu'ils ordonnèrent au dieu de la Mer de libérer ses flots déchaînés sur ces lieux impies prétendant rivaliser de splendeur avec les palais célestes. Il s'exécuta et la cité fut aussitôt submergée par cet élément furieux et ne s'en releva jamais¹¹⁹.

Le plus remarquable dans ce mythe est le fait qu'il fut consigné, reproduit et publié au XVIII^e siècle, bien avant que les inscriptions anciennes de Mésopotamie puissent être déchiffrées ; pourtant, l'histoire de Mahâbalipuram comporte certaines ressemblances frappantes avec les traditions comparables en Mésopotamie. Dans l'inondation sumérienne originelle citée au chapitre 8, ainsi que dans toutes les variantes postérieures – y compris les versions babyloniennes, le récit du Déluge de Noé dans l'Ancien Testament et l'histoire (prétendument sans rapport) de l'Atlantide de Platon¹²⁰ –, les dieux en veulent à l'humanité, ou font montre de jalousie, exactement comme dans le mythe de Mahâbalipuram. Dans toutes les autres légendes (à l'exception de l'histoire de Noé), les dieux se réunissent en une assemblée – une fois encore, comme ils l'auraient fait au sujet de Mahâbalipuram – et se décident à éliminer les humains arrivistes en leur infligeant une inondation. Et dans tous les autres mythes, des villes et des centres de culte sont submergés par les flots :

1. **Sumer** : Tous les vents de tempête, extrêmement puissants, attaquèrent ensemble ; dans le même temps, les flots balayèrent les centres de culte.
2. **Mahâbalipuram** : Le dieu de la Mer [...] libéra ses flots et [...] la ville fut aussitôt engloutie par cet élément furieux.

J'ai effectué une visite de recherches à Mahâbalipuram, en mars 2000, dans le but précis de découvrir si les autochtones connaissaient encore les vieilles histoires de ville submergée. Mon

épouse Santha, dont la langue natale est le tamoul, m'a aidé à accélérer cette enquête, et nous avons rapidement appris que cette tradition était largement répandue et universellement admise par le grand public.

Cela, en soi, ne signifie pas forcément grand-chose. Les superstitions et les sottises en tout genre abondent dans tous les pays. Mais nombre de nos informateurs étaient des pêcheurs professionnels aguerris qui, pour la plupart, ne se contentaient pas de relayer de lointaines versions d'un folklore à moitié oublié qu'ils tenaient de leurs grands-pères, mais qui parlaient d'expérience. En effet, tant à Poompuhur qu'à Mahâbalipuram, j'ai rencontré des pêcheurs qui n'avaient absolument rien à gagner à me duper et qui prétendaient avoir vu de leurs yeux ce qu'ils m'ont décrit comme des « palais », des « temples », des « murailles » ou des « routes » sous-marines, tandis qu'ils plongeaient pour libérer leur ancre ou leur filet accroché.

Une ruine sous-marine, quelle que soit sa taille, servira de récif artificiel attirant de nombreuses espèces de poissons, qui y trouveront abri et sécurité – notamment dans des zones comme le sud-est de l'Inde, où le fond marin est essentiellement plat et monotone. Le métier des pêcheurs étant d'attraper des poissons, ils ont naturellement tendance à chercher des endroits dans l'océan où ceux-ci se rassembleront pour une raison ou pour une autre. Ils sont ainsi les premiers à découvrir des sites sous-marins inattendus – et connaissent bien souvent des sites dont les archéologues ignorent tout.

À Mahâbalipuram, dans le petit village de pêcheurs qui repose dans la courbure de la baie, à un ou deux kilomètres au nord de la ville, Santha et moi étions assis sur la plage, sur une pile de filets mis à sécher, entourés d'une large foule réunie autour de nous. Tous ceux qui, au village, avaient la moindre opinion ou information à nous transmettre étaient là, y compris les pêcheurs – dont certains avaient déjà bu de l'alcool de palme tout l'après-midi et étaient d'humeur tapageuse et prompts à débattre. Ils se disputaient sur les réponses à apporter à nos questions, notamment pour savoir qui avait vu quoi et où – nous étions donc ravis d'écouter leurs conversations et désaccords animés.

Un ancien aux yeux noisette plissés et aux cheveux gris blanchis par le soleil et la mer nous parla longuement d'une structure avec des colonnes qu'il avait vue depuis son bateau, un jour où l'eau était particulièrement claire.

— Il y avait un gros poisson. Un poisson rouge. Je l'ai regardé nager vers des rochers. Puis je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas de rochers, mais d'un temple. Le poisson a disparu à l'intérieur, avant de reparaître, et j'ai vu qu'il nageait au milieu d'une rangée de colonnes.

— Êtes-vous certain qu'il s'agissait d'un temple ? demandai-je.

— Bien sûr, que c'était un temple.

Il me désigna la pagode en granit pyramidal du temple du Rivage de Mahâbalipuram, qui aurait été érigé par la dynastie Pallava autour de 700-728 apr. J.-C.

— Ça ressemblait à ça.

Plusieurs hommes plus jeunes avaient des histoires de plongées héroïques et effrayantes à raconter – longues de plusieurs minutes durant lesquelles leur cœur battait la chamade et les poumons leur brûlaient – pour libérer du matériel de pêche accroché sur des bâtiments sous-marins sombres et dangereux. Dans un cas, apparemment, un immense filet s'était retrouvé tellement entremêlé autour d'une structure que le chalutier qui le halait s'était immobilisé brusquement. Dans un autre cas, des plongeurs avaient vu une porte donner sur une chambre interne, mais ils avaient eu peur de s'y aventurer.

Un récit étonnant évoquait le fait que certaines des ruines proches de Mahâbalipuram émettaient des « bruits métalliques », des « grondements » ou des sons harmonieux, quand les conditions de mer étaient adéquates :

— Comme si on tapait sur une tôle immense.

— Et un peu plus loin ? m'enquis-je. Si je devais prendre un bateau pour longer la côte vers le sud, que découvrirais-je ? Les structures sous-marines sont-elles situées uniquement autour de Mahâbalipuram, ou sont-elles réparties un peu partout ?

— Jusqu'à Rameswaran, vous pourriez trouver d'autres ruines sous-marines, me répondit l'un des anciens. J'y ai déjà pêché. J'en ai vu.

D'autres ne s'étaient jamais aventurés si loin, mais confirmaient d'expérience qu'il y avait des structures submergées tout le long de la côte : « Si vous allez là où sont les poissons, vous les trouverez. »

Il fallut deux ans de plus pour organiser une expédition de plongée à Mahâbalipuram ; dans l'intervalle, en mars 2002, *Civilisations englouties* fut publié pour la première fois dans sa version reliée. Fort logiquement, donc, nos premières plongées à Mahâbalipuram n'apparaissent donc pas dans cette édition. Il se trouve cependant que j'avais été approché au printemps 2001 par le colonel John Blashford-Snell de la Scientific Exploration Society (SES), basée au Royaume-Uni. Un jour qu'il déjeunait à la maison, Blashford-Snell m'avait demandé si l'un des mystères soulevés par mes recherches pour *Civilisations englouties* mériterait une expédition du SES. Je lui avais naturellement suggéré de partir à la recherche de la ville engloutie prétendument mythique au large de Mahâbalipuram.

À la demande de Blashford-Snell, j'ai présenté le SES au NIO, et j'ai passé les deux mois suivants à bousculer ou à entretenir les communications parfois faiblissantes entre les deux organisations, jusqu'à ce que les plans de l'expédition soient complètement validés. L'ancien officier de l'infanterie de marine Monty Halls, lui-même instructeur de plongée, fut sélectionné par le SES pour mener l'expédition, et douze plongeurs volontaires, issus pour la plupart de Grande-Bretagne, rassemblèrent les fonds nécessaires.

C'est ainsi que, en avril 2002, je me retrouvai une fois encore à Mahâbalipuram – soutenu cette fois par tous les plongeurs et experts nécessaires à tester mon hypothèse selon laquelle les mythes de déluge locaux pourraient nous mener à une ville sous-marine. Naturellement, je craignais l'échec d'une telle recherche publique, tout en espérant qu'elle soit couronnée de succès. Pourtant, même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais pu imaginer qu'il deviendrait immédiatement évident, dès l'instant où nous irions dans l'eau, que suivre les pistes des traditions locales nous avait effectivement menés à la découverte d'un site archéologique majeur.

Une fois encore, comme j'ai déjà livré une description complète et détaillée de nos plongées au large de Mahâbalipuram dans l'édition poche de 2003 de *Civilisations englouties*, il n'est pas nécessaire de

recommencer ici ¹²¹. Je me contenterai donc de mentionner que, tandis que je m'enfonçais pour la première fois le 3 avril 2002 sous les eaux troubles de l'océan, alors que je commençais à remarquer les immenses murailles sinuant au fond de la mer, je fus frappé – malgré tout ce que m'avaient raconté les pêcheurs – par les *différences* criantes entre les styles architecturaux de ces structures englouties et les temples de la période historique, comme le temple du Rivage que j'avais déjà visité à terre. Le matériau était le même – du granit rouge local –, mais la taille des blocs des constructions sous-marines était généralement bien plus importante.

Plus tard, je découvrirais des groupes de mégalithes véritablement énormes, pesant jusqu'à 4 tonnes chacun, qui semblent être les vestiges de bâtiments colossaux détruits par quelque puissant cataclysme – sans doute le cataclysme ayant inondé cet endroit. Chacun de ces groupes gigantesques se trouve être disposé au centre et aux points culminants d'un vaste rectangle de ruines, et ces zones rectangulaires sont réparties tous les 400 mètres vers le nord et le sud, parallèlement à la côte.

J'effectuai deux plongées en compagnie de Santha, qui photographia les fonds immobiles, et deux autres avec Trevor Jenkins, le vidéaste de l'expédition. Durant l'une de ces plongées, Trevor et moi avons suivi une superbe muraille incurvée qui s'étendait, intacte, sur plus de 16 mètres. À un autre endroit, je pus exposer la maçonnerie sur une autre longueur de paroi, révélant des joints bien ajustés entre les blocs.

Lors de la toute dernière plongée, sur un site que nous avions étiqueté « emplacement 4 », Trevor découvrit ce qu'il pensa être une tête de lion sculptée dans la pierre, allongée de profil sur le fond marin. Je n'étais pas aussi convaincu que lui, car elle était trop endommagée et recouverte de vie maritime pour s'en faire une idée précise – ou même pour s'assurer qu'il s'agissait bien d'une œuvre humaine. Tandis que Trevor filmait, j'essayai d'en dégager une partie à l'aide de mon couteau, mais tout ce que je pus établir était qu'il s'agissait de granit dur, que cela mesurait à peu près le rayon d'une roue de voiture et que cela formait une espèce de croissant. Je ne pus en revanche pas identifier clairement des traits.

À notre retour au pays, le SES publia le communiqué de presse suivant, le lundi 8 avril 2002, invitant tous les médias à une conférence à Londres le surlendemain :

La Scientific Exploration Society est fière d'annoncer la découverte majeure de ruines submergées au large de la côte sud-est de l'Inde et vous invite à une réception de presse à 10 h 30 le mercredi 10 avril 2002, au centre Nehru, 8, South Audley Street, London W1K 1HF.

Explorant une théorie initialement proposée par le célèbre auteur et présentateur de télévision Graham Hancock, une expédition commune constituée de 25 plongeurs de la Scientific Exploration Society (SES) et du National Institute of Oceanography (NIO) d'Inde, dirigée par Monty Halls et accompagnée de Graham Hancock, a en effet mis au jour une vaste zone contenant une série de structures montrant clairement des attributs humains, à une profondeur de 5 à 7 mètres au large de Mahâbalipuram, dans le Tamil Nadu.

L'ampleur des ruines submergées, réparties sur plusieurs kilomètres carrés à une distance de 1,5 km de la côte, fait de cette découverte une avancée majeure de l'archéologie sous-marine, aussi spectaculaire que les cités en ruine submergées au large d'Alexandrie, en Égypte.

Cela pourrait attester de la véracité des mythes antiques mentionnant une ville gigantesque, si magnifique que les dieux en auraient été jaloux et auraient provoqué une inondation pour l'engloutir entièrement en un seul jour !

Venez écouter Graham Hancock et Monty Halls, et visionner des photos/vidéos uniques.

Jusqu'ici, tout allait bien, mais le 9 avril 2002, le lendemain de la publication du communiqué de presse du SES reconnaissant publiquement mon rôle, le NIO publia son propre communiqué, dans lequel – fait étonnant étant donné tous mes efforts – mon nom ne figurait pas¹²². Plus sérieusement, le NIO se servit de son annonce pour estimer de façon complètement infondée l'âge des ruines :

En nous basant sur ce qui ressemble à une sculpture de lion, dans l'emplacement 4, nous déduisons que les ruines faisaient partie d'un temple. Les ruines pourraient avoir entre 1 200 et 1 500 ans. La dynastie Pallava, qui régnait sur la région à cette époque, a construit de nombreux temples, également taillés dans la roche et semblables au niveau de la structure, à Mahâbalipuram¹²³.

Je me sentis contraint de remettre les pendules à l'heure en publiant mon propre communiqué sur mon site Internet, plus tard dans la journée :

Je n'ai que deux commentaires à faire suite au communiqué de presse du NIO, mais les deux sont graves.

1. En dépit d'une amitié de plus de deux ans avec le NIO, je constate que le communiqué de presse de l'Institut ne mentionne nullement mon rôle déterminant dans la réalisation de ces excitantes découvertes au large de Mahâbalipuram. Je regrette cette omission, car il ne fait aucun doute que je mérite une certaine reconnaissance dans cette trouvaille, et que ma contribution – tant dans la formulation de l'hypothèse

des ruines submergées de Mahâbalipuram, que dans mes efforts pour porter cette hypothèse devant le public et que dans la conception et la mise en œuvre d'une expédition pour tester cette hypothèse – a été absolument décisive.

Il est écrit noir sur blanc aux pages 161-164 et 330-333 de mon ouvrage *Civilisations englouties* (publié le 7 février 2002), et il est dit dans ma série *Flooded Kingdoms of the Ice Age* (diffusée sur Channel 4 Television les 11, 18 et 25 février 2002), que je considère depuis longtemps Mahâbalipuram – à cause de ses mythes du déluge et des observations des pêcheurs – comme un endroit où l'on pourrait très probablement découvrir des structures sous-marines, et que je propose de longue date que l'on entreprenne une expédition de plongée sur place.

Il est en outre parfaitement archivé que c'est moi qui ai subséquentement pris l'initiative de mettre en contact la Scientific Exploration Society (SES) et le NIO durant l'année 2001, afin que cette expédition puisse avoir lieu. J'ai dans ce cadre fourni des efforts considérables pour rassembler ces deux groupes et encourager leur coopération. Je pense qu'en retirant Graham Hancock de l'équation, vingt années ou plus auraient encore pu s'écouler avant que la division d'archéologie sous-marine du NIO aille plonger à Mahâbalipuram.

En retirant Graham Hancock de l'équation, le SES et le NIO n'auraient jamais été rassemblés et le SES n'aurait même jamais su qu'il y avait un mystère à explorer à Mahâbalipuram.

En d'autres termes, en retirant Graham Hancock de l'équation, il est factuel que ni le NIO ni le SES n'aurait plongé à Mahâbalipuram.

Les découvertes que nous avons réalisées auraient pu être accomplies plus tard, ou jamais. De telles questions sont toutefois entièrement hypothétiques. Le fait est que la découverte a été faite aujourd'hui et que mes recherches, mes initiatives et mes efforts ont été capitaux dans cette réussite. Dans un monde décent et moral, dans lequel les lauriers seraient distribués aux bonnes personnes, je pense que je mériterais un minimum de reconnaissance pour tout cela. Je ne demande rien de plus.

2. Mon deuxième commentaire sur le communiqué concerne le mépris dommageable et malheureux de toute procédure scientifique de la part du NIO, qui spéculer sur une estimation possible de 1 200 à 1 500 ans pour les ruines englouties. Cette spéculation semble se baser largement sur ce qui serait une sculpture de lion à l'emplacement 4 – qui serait typique de l'art sculptural de la dynastie Pallava. Malheureusement, aucun des deux archéologues sous-marins du NIO à avoir plongé avec nous n'a eu l'occasion de voir la prétendue « sculpture ». Les seules personnes à l'avoir vue sont moi-même et mon compagnon de plongée Trevor Jenkins. C'est Trevor qui l'a repérée en premier. Nous l'avons ensuite examinée ensemble, et Trevor a filmé. Tous les autres commentaires sur ce lion sont de seconde main, basés uniquement sur des visionnages de la vidéo de Trevor.

Ma première réflexion à ce sujet a été que cette sculpture était effectivement un lion, ce qui ne confirme en rien un lien quelconque avec les Pallavas – puisque les sculptures de lion sont typiques de pans entiers du symbolisme et de l'art indiens, dont les Pallavas n'ont pas le monopole. Plus important encore, cette prétendue figure de lion n'en est pas nécessairement une. Comme je l'ai signalé plus haut, je suis l'un des deux seuls plongeurs à l'avoir vue et manipulée, et je soupçonne fortement qu'il ne s'agisse pas d'une tête de lion et que cela n'ait pas nécessairement fait partie d'une statue.

Je n'avais pas encore exprimé mes doutes à ce sujet car il me semblait que la communauté scientifique estimait que des conclusions issues de découvertes archéologiques ne devaient être tirées qu'après des recherches intensives. Mais je constate désormais que, sans la moindre recherche, et sans qu'un seul archéologue

sous-marin ait pu examiner la prétendue sculpture, le NIO s'empresse de communiquer une date possible dans sa déclaration.

De mon point de vue, le NIO aurait dû s'abstenir de telles spéculations aussi prématurées que malvenues, et attendre, avant de s'essayer à dater le site, que les recherches qui s'imposent aient eu lieu. Ayant moi-même été souvent accusé d'attribuer de façon prématurée des dates trop anciennes à des sites archéologiques sur la foi de preuves trop minces, je trouve paradoxal que le NIO donne un âge possible de 1 200 à 1 500 ans à ce site sans la moindre de preuve. Le NIO n'est à ce stade même pas encore informé de la courbe du niveau de la mer pour cette partie de la côte du sud-est de l'Inde – un élément sans doute crucial à toute entreprise de datation du site ¹²⁴.

Il devint bien vite évident que le NIO n'avait absolument aucune intention de donner suite à nos découvertes de Mahâbalipuram ni de faire le travail nécessaire pour établir l'âge et la provenance du site. Ainsi, il ne se passa rien en 2003 et 2004, et je ne doute pas que cette ville extraordinaire reposant sous l'eau au large de Mahâbalipuram aurait pu disparaître complètement de la mémoire archéologique – comme tant d'autres découvertes menaçant le paradigme dominant – sans l'horrible tragédie du 26 décembre 2004, quand, durant la demi-heure ayant précédé la déferlante du tsunami, la baie devant Mahâbalipuram fut complètement exposée par un retrait soudain de la mer, révélant furtivement à des milliers de regards les ruines englouties.

Après quoi, le NIO ne put plus continuer de prétendre qu'il n'y avait rien d'intéressant sous l'eau près de Mahâbalipuram (souvent orthographié aujourd'hui « Mammalapuram ») ou d'espérer que cette affaire délicate disparaîtrait simplement. En conséquence, depuis 2005, le NIO et d'autres plongeurs archéologiques indiens recommencèrent à accorder leur attention au site, mais ils ne publièrent que peu d'informations dessus jusqu'au 16 mars 2016, quand le *Times of India* fut autorisé à faire paraître le compte rendu suivant :

Quand le littoral s'est replié durant le tsunami de 2004, des touristes de Mahâbalipuram ont juré avoir vu une longue rangée de rochers de granit émerger de l'eau, avant d'être recouverts de nouveau quand la vague a déferlé. Plus d'une décennie plus tard, une équipe de scientifiques et de plongeurs a révélé ce que les témoins ont aperçu en ce jour funeste – les vestiges d'un ancien port.

Avec cette découverte qui pourrait conduire à de nouvelles explorations sous-marines de la ville historique de Mahâbalipuram, un groupe du National Institute of Oceanography (NIO) a identifié les vestiges d'un port ou les ruines d'un des six temples du rivage qui, selon la légende, auraient été engloutis. Les dix membres de l'équipe, composée de plongeurs, de géologues et d'archéologues, ont trouvé un mur long de 10 mètres, une

courte volée de marches et des blocs de pierre taillée éparpillés sur le fond marin. Ils ont été découverts à 800 mètres de la rive, à une profondeur de 8 ou 9 mètres.

Rajiv Nigam, chef de l'unité d'archéologie sous-marine au NIO, a expliqué que les plongeurs avaient eu du mal à identifier de nombreuses structures, tant elles étaient recouvertes de végétation. « Certaines sont sérieusement endommagées à cause des forts courants sous-marins et de la houle. Cependant, nous avons pu déterminer qu'elles faisaient partie d'une construction », a déclaré Nigam, qui a dirigé l'exploration du 10 au 18 mars.

Les archéologues à bord du navire, qui a parcouru une zone d'environ douze kilomètres carrés autour des vestiges, pensent que les structures ont entre 1 100 et 1 500 ans ¹²⁵.

Remarquez à quel point le coup de balai archéologique a été efficace ! Non seulement mon propre rôle a été effacé des tablettes, mais celui du SES aussi. Il ne reste donc qu'un compte rendu politiquement correct sur un site archéologique d'importance, qui aurait été entièrement « découvert » par des archéologues indiens, de leur propre initiative, et sans l'aide d'aucune personne extérieure à la profession.

Même les loyaux pêcheurs tamouls, qui nous ont emmenés sur leurs petits bateaux et nous ont guidés, avec une précision incroyable, droit vers chacun des sites submergés, ont été éliminés de la chaîne des événements déformée et incorrecte ayant permis la découverte – une découverte, je le rappelle au lecteur, que nous avons faite et rapportée quatorze ans *avant* le *Times of India* ! Rien d'étonnant à ce que nous soyons une espèce frappée d'amnésie si, outre les ravages naturels du temps, nous bricolons constamment la réalité des choses afin de soutenir des intérêts politiques ou idéologiques sectaires et étriés.

Plus énorme encore est l'autre tendance, évidente dans la publication officielle – et qui concerne cette fois l'âge du site. Comme le lecteur se le rappellera, le NIO a déclaré sans preuve tangible en 2002 que les ruines submergées devaient avoir entre 1 200 et 1 500 ans. Aujourd'hui, en 2016, le *Times of India* répète sans réserve la version édulcorée de « faits » pas encore établis, en suggérant que « les structures ont entre 1 100 et 1 500 ans ». Il n'est de plus fait allusion qu'à celles situées à 9 mètres de profondeur, à moins d'un kilomètre de la côte, et non à celles dont les pêcheurs ont copieusement parlé, englouties à une profondeur de 30 mètres à plus de 5 kilomètres de la côte.

Le plus intéressant est cette façon dont la dynastie historique des Pallavas – responsable de la construction du temple du Rivage de Mahâbalipuram et datant de 1 100 à 1 500 ans – avait déjà été désignée par le NIO, en 2002, comme responsable probable de la construction de toutes ces ruines désormais englouties. Pour justifier cela, ainsi que l'explique dans la suite de son article le *Times of India* de mars 2016, le National Institute of Oceanography propose « l'érosion du terrain et des mouvements tectoniques », ainsi qu'une hausse récente et régulière du niveau de la mer, à une allure de « 1 à 2 millimètres par an ¹²⁶ ».

En optant pour cette approche, qui évite de déranger le paradigme établi en nous poussant à croire que les structures désormais submergées de Mahâbalipuram ont été construites et englouties durant la période historique, le NIO ignore volontairement les données de montée des eaux, qui excluent des mouvements tectoniques significatifs dans cette partie de la côte sud-est de l'Inde depuis au moins 5 000 ans ¹²⁷. L'érosion significative du sol et la montée du niveau de la mer à la même période peuvent également être éliminées. Comme l'explique le Dr Glenn Milne :

Le processus dominant conduisant à l'évolution du niveau de la mer [dans la région de Mahâbalipuram] est lié à la fonte des calottes glaciaires du pléistocène tardif. En se basant sur les prédictions d'une modélisation informatique de ce processus, la zone dans laquelle se trouvent les structures aurait été submergée il y a environ 6 000 ans. Naturellement, il n'y a aucune certitude dans ces prédictions, il y a donc une flexibilité de plus ou moins mille ans par rapport à cette date ¹²⁸.

L'opinion dominante chez les archéologues ne reconnaît aucune culture ayant occupé le sud de l'Inde il y a 6 000 ans, ni même 5 000, capable de construire grand-chose – et surtout pas une succession de vastes structures mégalithiques à l'échelle et de l'ampleur de celles de Mahâbalipuram. Ainsi, plutôt que de faire des déclarations largement trompeuses et ne reposant sur rien afin de soutenir la croyance selon laquelle les vestiges immergés auraient moins de 1 500 ans – évitant ainsi de remettre en question le paradigme établi –, la cause de la vérité serait mieux servie si l'on s'efforçait de savoir depuis combien de temps *avant* la période de 5 000 à 6 000 ans dans le passé ces structures se dressaient là,

avant d'être recouvertes par les ultimes déversements d'eau de fonte des calottes glaciaires du pléistocène tardif.

Le « mythe » de Kumari Kandam, jusqu'ici méprisé par l'archéologie, nous fournit un cadre et des lignes directrices claires pour poursuivre cette enquête. Ce que cela nous dit de l'existence d'une civilisation avancée dans l'océan Indien il y a plus de 11 000 ans ne peut plus être ignoré, tout comme nous ne pouvons plus ignorer le « mythe » de l'Atlantide, qui remonte à la même époque.

De tels « mythes » sont désormais les seuls souvenirs qu'il nous reste de la période avant le début de l'histoire écrite. Ils constituent le précieux héritage collectif de l'humanité, car ils nous fournissent une issue pour sortir de l'amnésie et nous ouvrent les archives cachées de notre passé oublié.

Chapitre 21

Messagers étoilés

Le parcours de cet ouvrage avait nécessairement affaire avec les comètes, mais ce que nous n'avons pas encore évoqué est le parcours que les comètes elles-mêmes doivent encore effectuer avant de frapper la Terre. De récentes découvertes scientifiques concernant ces parcours, et expliquant comment et pourquoi ils commencent, pourraient nous fournir la pièce manquante du puzzle qui nous lie à la sagesse oubliée – et aux avertissements – d'une civilisation perdue.

Réaffirmons d'emblée que c'était bien une comète qui causa le cataclysme du Dryas récent, *pas* un astéroïde. De plus, si l'on croit généralement que l'extinction des dinosaures il y a quelque 65 ou 66 millions d'années a été provoquée par un astéroïde, des preuves convaincantes tendent aujourd'hui à démontrer que, là encore, le coupable était plutôt une comète¹. Jusqu'à présent, en se fondant sur les 180 kilomètres de diamètre du cratère profondément enfoui de Chicxulub (à cheval sur la péninsule du Yucatán et le golfe du Mexique), des calculs avaient poussé les chercheurs à déduire que l'impacteur était un astéroïde d'environ 10 kilomètres de diamètre. Les nouvelles études révèlent cependant que l'impact généra moins de débris spatiaux (notamment d'iridium et d'osmium) que ne l'aurait sans doute fait un astéroïde de 10 kilomètres.

« Comment trouver quelque chose avec assez d'énergie pour provoquer un cratère de cette taille, mais composé d'une quantité rocheuse bien moindre ? En se tournant vers les comètes »,

explique le directeur de recherche Jason Moore, paléoclimatologue à l'université de Dartmouth².

Les comètes voyagent *bien plus vite* que les astéroïdes et emmagasinent bien plus d'énergie cinétique ; ainsi, à taille égale, elles sont capables de provoquer des dégâts considérablement plus importants³. Mais d'où viennent les comètes et comment font-elles pour se retrouver sur des orbites potentiellement désastreuses croisant celle de la Terre ? Ces questions ont également été au cœur de grandes avancées scientifiques ces dernières années, et ce que l'on a découvert semble – sinistrement – correspondre au message du pilier 43 de Göbekli Tepe, que nous avons essayé de décoder au chapitre 15.

Le premier indice possible évoquant un lien éventuel est la *périodicité* établie des impacts sur Terre – un rythme, une structure, un *motif* qui émerge de l'étude attentive de l'histoire des cratères, des données sur les extinctions massives d'espèces animales et d'autres preuves concomitantes. L'on suspecte depuis longtemps qu'un tel motif existe, et diverses estimations des intervalles entre deux épisodes de bombardements ont été avancées⁴. Les dernières recherches, cependant, nous expliquent avec une plus grande précision qu'avant la nature exacte de ce motif. Les preuves indiquent que :

Des objets venus de l'espace frappent régulièrement la Terre, produisant des impacts périodiques survenant tous les 30 à 35 millions d'années⁵.

En effectuant ses recherches pour son important ouvrage *Dark Matter and the Dinosaurs*, d'où la citation précédente est tirée, l'astrophysicienne Lisa Randall a entrepris de découvrir premièrement si cette périodicité apparente était réelle – elle en conclut que oui –, et deuxièmement ce qui la cause. En plus de nous emmener de façon assez enthousiasmante dans un dédale d'astrophysique complexe, elle partage avec le lecteur la découverte – qui émerge directement de son travail – de ce qu'elle appelle « les interconnexions stupéfiantes de l'univers⁶ ».

À l'aide de Matthew Reece, son collaborateur de recherches et collègue au département de Physique de l'université de Harvard, Randall a enquêté sur les comètes et leur propension, parfois, à

fondre sur le système solaire interne depuis des régions de l'univers bien plus éloignées. Elle reste conformiste en nous expliquant que les astronomes reconnaissent deux sources principales pour les comètes – la ceinture de Kuiper et le nuage d'Oort –, et elle s'appuie sur les travaux de nombreux autres scientifiques quand elle déclare :

Si des frappes périodiques surviennent, c'est qu'un changement rapide dans le taux de perturbation du nuage d'Oort doit se produire à intervalles réguliers. De plus, selon les preuves disponibles, cette périodicité doit se situer dans une fourchette entre 30 et 35 millions d'années. Si l'un de ces critères n'est pas respecté, l'une des explications proposées pour les frappes de météoroïdes périodiques ne convient pas ⁷.

Attardons-nous un instant sur la terminologie utilisée par Randall.

Le nuage d'Oort, encore en grande partie théorique, mais dont nous connaissons l'existence à cause des objets – comètes – qu'il nous envoie régulièrement, est « un énorme “nuage” de distribution sphérique de planétésimaux, contenant peut-être un billion de planètes mineures », qui est la source vraisemblable de comètes « à longue période » (c'est-à-dire des comètes avec une période orbitale de plus de 200 ans)⁸. La distance de la Terre au Soleil (149,6 millions de kilomètres) nous fournit une unité de mesure : 1 unité astronomique (ua). Neptune est située à 30 ua du Soleil. Le nuage d'Oort, en revanche, est bien plus lointain, s'étendant d'environ 1 000 ua à environ 50 000 ua, soit sur une bonne partie de la distance séparant le Soleil de l'étoile la plus proche ⁹.

L'autre source principale de comètes, la ceinture de Kuiper, est plus proche ; au plus près de nous, elle repose juste au-delà de l'orbite de Neptune, à une distance d'environ 30 ua, et elle s'étend jusqu'à environ 55 ua du Soleil. Contrairement au nuage d'Oort, qui serait sphérique et entourerait tout le système solaire, la ceinture de Kuiper ressemble plutôt à un donut. Il contient une grande quantité de planètes mineures, dans un segment s'étendant d'environ 42 à 48 ua du Soleil. Au-delà de cette « ceinture de Kuiper classique », et la croisant à certains endroits, se trouve le « disque des objets épars », qui se prolonge jusqu'à 100 ua ou plus. C'est ce disque des objets épars que les astronomes, dont Randall, pensent responsable des comètes à courte période ¹⁰.

L'étude de Randall se concentre sur le lointain nuage d'Oort, où « la faible énergie de liaison gravitationnelle » rend les objets du

nuage particulièrement « vulnérables à des perturbations gravitationnelles légères, qui peuvent donner naissance aux comètes que nous observons. La moindre impulsion peut les propulser hors de leur orbite et jusqu'au système solaire interne, donnant lieu à des comètes à longue période », qui peuvent se retrouver sur des trajectoires risquant de causer une collision catastrophique avec la Terre¹¹.

Dernière remarque sur la terminologie avant de poursuivre : Randall emploie de façon assez déconcertante le terme « météoroïde » pour désigner ce qu'elle décrit à un endroit comme « les gros objets qui frappent la Terre », et plus généralement, quelques paragraphes plus bas, comme « un objet extraterrestre pénétrant dans l'atmosphère ou frappant la Terre ». Elle admet qu'il s'agit d'un « léger abus de langage [les météoroïdes désignant généralement des objets d'un mètre ou moins de diamètre], car ce terme renvoie habituellement à des objets plus petits. Mais il faut comprendre à quoi je fais référence dans le contexte¹². »

Dans le passage rapporté ci-dessus (et une fois encore, son argumentation se base sur des preuves scientifiques bien établies au cours de ces dernières décennies), elle veut dire que deux conditions doivent être réunies pour tenir responsables des comètes issues du nuage d'Oort de la périodicité des impacts. Premièrement, il faut identifier une force crédible capable de provoquer dans le nuage des perturbations récurrentes suffisamment intenses pour déloger des comètes de leur orbite initiale et causer leur chute vers le système solaire interne. Deuxièmement, l'intervalle entre ces épisodes de perturbation doit se situer entre 30 et 35 millions d'années.

Comme nous l'avons vu au chapitre 14, nous savons depuis longtemps que tout notre système solaire se déplace sur une orbite à peu près circulaire autour d'un trou noir supermassif au centre de notre galaxie, la Voie lactée. Cette orbite est d'une longueur si phénoménale qu'il faut environ 240 millions d'années pour en accomplir le cycle. De plus, bien que largement sur le plan galactique (que nous voyons de côté la nuit, quand nous observons la Voie lactée s'arquer au firmament), cette orbite du Soleil et du système solaire autour du centre de la galaxie s'accompagne d'un

autre mouvement, comparable à la progression caractéristique d'un dauphin dans la mer – sautant tantôt au-dessus de la surface, plongeant tantôt en dessous.

Dans ce cas, en revanche, la « surface » est le plan galactique et les oscillations verticales du couple Soleil/système solaire à travers le plan médian ne se produiraient *approximativement* que tous les 32 millions d'années¹³ – il ne s'agit que d'une estimation grossière, effectuée par des astronomes au début du XXI^e siècle. Ce nombre approximatif trouve confortablement sa place au sein de l'estimation plus large des 30 à 35 millions d'années annoncées par Randall, ce qui, comme elle le fait remarquer, a poussé plusieurs astrophysiciens à suggérer que « ces variations de densité existantes, que connaît le système solaire quand il traverse les bras de la galaxie spirale ou le plan galactique, pourraient impliquer des variations dans le taux de perturbation du nuage d'Oort¹⁴ ».

Randall poursuit cependant son développement, afin de montrer que « la densité de gaz moyenne dans les bras de la galaxie ne suffit pas à expliquer la majoration des impacts périodiques ». De plus, le système solaire ne croise pas assez souvent les bras de la galaxie pour expliquer la périodicité observée. En réalité, il y a eu moins de quatre traversées au cours des derniers 250 millions d'années, soit une moyenne d'une rencontre tous les 62 à 63 millions d'années¹⁵.

Se pourrait-il donc que les variations de densité au sein même du plan galactique puissent être responsables ? Michael Rampino et Bruce Haggerty, tous deux professeurs à l'université de New York, ont affirmé que oui, mais comme le souligne Randall, ils ont échoué à identifier le moindre mécanisme susceptible d'expliquer pourquoi il devrait y avoir un accroissement suffisant de la densité et donc une attraction gravitationnelle accrue dans le plan médian :

La conclusion de toutes ces recherches est que, sans ingrédients nouveaux, le potentiel gravitationnel du système solaire ne varie pas de façon assez spectaculaire sur une brève période de temps pour provoquer une différence remarquable dans les frappes de météoroïdes, dont l'augmentation à intervalles réguliers aurait donné lieu à un pic observable par rapport au rythme de fond. Même si le système solaire traverse de façon périodique le plan médian de la galaxie, les pluies de comètes dues à la distribution conventionnelle de matière ne sont pas particulièrement élevées à ces périodes¹⁶.

Voici donc le point où Randall propose sa propre théorie, préparée conjointement, comme nous l'avons souligné plus haut, avec son collègue de Harvard Matthew Reece. Il s'agit d'une hypothèse radicale, car elle suggère qu'un « disque [relativement] fin de matière noire dense » fournirait une attraction suffisante pour justifier « les deux périodes et la dépendance au temps des perturbations au sein du nuage d'Oort¹⁷ ». Randall et Reece avancent que ce disque occuperait le plan médian de la galaxie, qu'il exercerait de puissants effets gravitationnels qui n'ont pas été pris en compte dans les estimations précédentes, qu'il faudrait environ un million d'années au système solaire pour le traverser et que :

une période de quelques millions d'années pourrait séparer l'événement déclencheur initial de la chute des météoroïdes sur la Terre¹⁸.

Ils affirment aussi que toutes les tentatives précédentes pour expliquer ces perturbations – dont les influences gravitationnelles d'étoiles voisines, de nuages moléculaires géants ou d'une grosse planète encore jamais repérée dans notre système solaire – ont échoué¹⁹.

La danse des planètes

Le *Dark Matter and the Dinosaurs* de Randall fut publié à la fin de l'année 2015. Il est donc ironique qu'en 2016, et même si elle la rejette, la notion d'une grosse planète encore jamais repérée au sein de notre système solaire – que certains appellent « Planète X » – ait connu un renouveau scientifique.

Principal soutien de cette théorie : l'astronome de Caltech Mike Brown, dont la découverte de la planète naine Éris, en 2005, a fini par provoquer la destitution de Pluton, jusqu'alors considérée comme une planète à part entière – la neuvième de notre système solaire – et appartenant désormais à cette nouvelle catégorie des « planètes naines ». Avec son collègue Konstantin Batygin, Brown soutint cette hypothèse dans un article publié en janvier 2016 et qui aborde l'existence de la véritable et extrêmement massive « Planète Neuf », placée au-delà de l'orbite de Pluton²⁰. Cette planète (à

l'époque où j'écris ces lignes) n'a pas encore été repérée, mais son existence est déduite des mouvements d'objets observés dans la ceinture de Kuiper, qui, selon Batygin, nous fournissent la « signature gravitationnelle d'une planète géante dans le système solaire externe ²¹ ».

Ces « objets de la ceinture de Kuiper » (KBO), souvent identifiés par un simple code alphanumérique plutôt que par un nom, incluent 2012 VP113, découvert en 2014, la planète naine Sedna (provisoirement appelée 2003 VB12) et nombres d'autres KBO, dont 2010 GB174, 2002 VN112, 2013 RF98 et 2007 TG422. Tous partagent une caractéristique commune : le point de leur orbite le plus proche du Soleil (périhélie) se trouve sur le plan du système solaire, et tous traversent ce plan du sud vers le nord. Après une analyse attentive, Batygin et Brown ont découvert que les longs axes de leur orbite étaient en outre physiquement alignés, « comme si quelque chose les avait forcés à occuper la même région de l'espace autour du Soleil ²² ».

La seule conclusion raisonnable, selon les chercheurs, serait la présence de la Planète Neuf, qui, selon leurs calculs, doit avoir dix fois la masse de la Terre et occuper « une orbite extrêmement elliptique autour du Soleil, qu'elle parcourt en 10 000 à 20 000 ans sans jamais se rapprocher à moins de 200 fois la distance Terre-Soleil ²³ ». Il s'agirait alors d'une « orbite anti-alignée » – à savoir une orbite dont l'approche la plus proche du Soleil se trouve à 180° du périhélie de tous les autres objets lointains de la ceinture de Kuiper ²⁴.

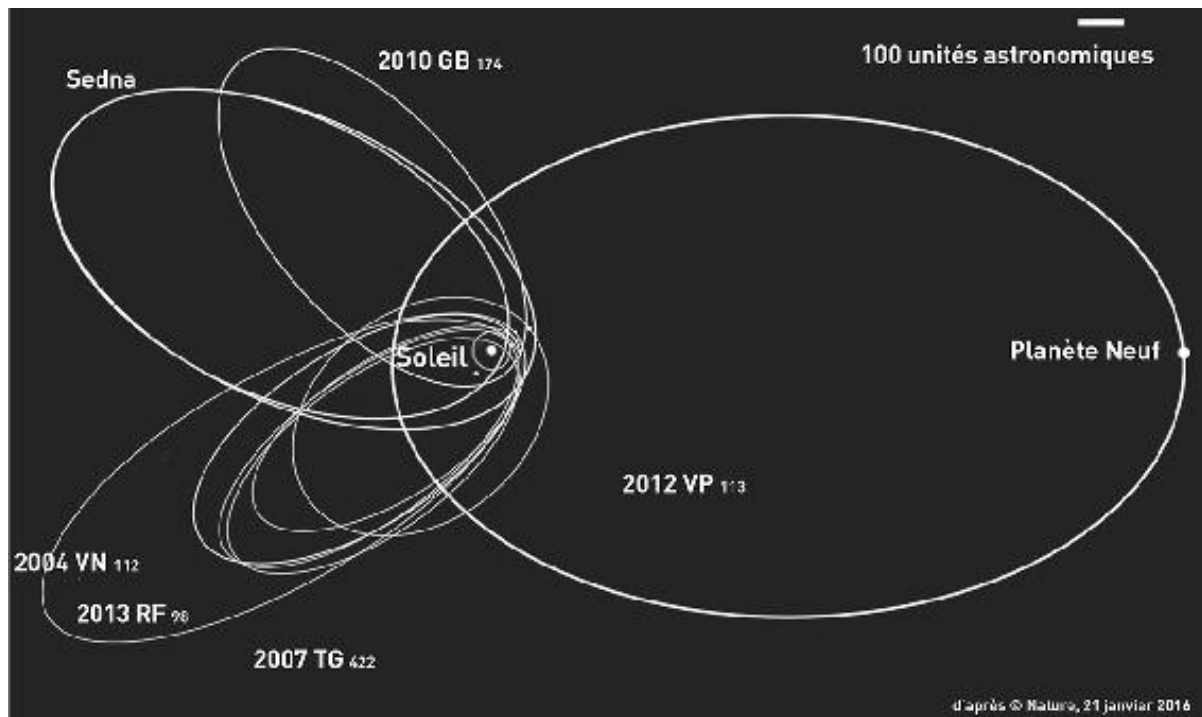


Figure 77 : Le cas de la Planète Neuf.

La Planète Neuf peut-elle être observée visuellement ? Brown et Batygin font valoir qu'ils ne disposent à présent que d'un calcul approximatif de son orbite, pas d'un emplacement précis sur son parcours long et extrêmement elliptique autour du Soleil. Toutefois, si la planète se trouve proche de son périhélie, les astronomes devraient pouvoir la repérer sur des images captées lors d'enquêtes précédentes. Si elle se trouve sur la partie la plus éloignée de son orbite, les plus puissants télescopes du monde – comme les deux télescopes de 10 mètres de l'observatoire W. M. Keck ou le télescope Subaru, tous situés au Mauna Kea, sur Hawaï – devraient être utilisés. En revanche, si la Planète Neuf était située actuellement quelque part entre les deux, alors de nombreux télescopes auraient la possibilité de la découvrir²⁵.

En attendant, la Planète Neuf reste hypothétique, même si l'hypothèse de Brown et Batygin semble solide. Cela n'a d'ailleurs pas empêché nombre d'autres chercheurs de se ruer sur la Planète Neuf en 2016.

D'abord et avant tout, il y a parmi eux les disciples de feu Zecharia Sitchin, dont plusieurs ont annoncé triomphalement que la Planète Neuf devait être Nibiru (aussi appelée parfois Marduk) – l'hypothétique « Douzième Planète » à laquelle Sitchin prétendait avoir trouvé des références sur des inscriptions et des textes sumériens très anciens.

Pour être clair, Sitchin évoque une douzième planète car il affirme – sans présenter la moindre preuve tangible pour soutenir sa thèse, et en ignorant délibérément tout ce qui la contredit²⁶ – que les planètes, les lunes et le Soleil lui-même n'étaient pas considérés comme des objets distincts par les Sumériens, qui les nommaient tous « planètes ». Ainsi, il estimait (en 1976, avant que Pluton soit rétrogradée au statut de planète naine) que nous devons prendre en considération les neuf planètes existantes (Mercure, Vénus, Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton), auxquelles il fallait ajouter le Soleil et notre Lune. Nibiru/Marduk était donc la fameuse douzième planète de Sitchin – le fruit, selon lui, d'un « système solaire instable » envahi par « une vaste planète semblable à une comète venue des confins de l'univers²⁷ ».

Il calcula également que cette « vaste planète semblable à une comète venue des confins de l'univers » était prise dans une orbite elliptique extrêmement allongée, qui accomplissait son cycle entier en 3 600 ans et qui pénétrait dans le système solaire interne en approchant de son périhélie²⁸. Enfin et surtout, comme le savent déjà de nombreux lecteurs, Sitchin estimait que Nibiru/Marduk était une planète habitée, peuplée d'humanoïdes, qu'il appelle les *Anunnaki* (un mot sumérien) ou, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 16, les *Nephilim* (un terme biblique), et qui, selon son scénario, auraient été en contact avec la race humaine et auraient participé à son évolution après avoir visité la Terre à bord de leurs « fusées flamboyantes²⁹ » il y a quelque 445 000 ans³⁰.

Il y a un certain nombre d'éclaircissements à apporter ici.

Tout d'abord, la terminologie. Qu'il l'appelle « Nibiru » ou « Marduk », Sitchin parle de la même planète hypothétique, et emploie les deux noms de façon interchangeable. Il affirme simplement que Nibiru était son appellation sumérienne, alors que

Marduk était son nom babylonien³¹ (même si les langues sumérienne et babylonienne sont sans rapport l'une avec l'autre, elles partagent la même écriture cunéiforme, ainsi qu'un héritage culturel mésopotamien commun).

Deuxièmement, il s'agit d'une coïncidence pour le moins curieuse si, il y a 445 000 ans (et au cours du presque demi-million d'années qu'ils ont passées en lien avec la Terre), la technologie des Anunnaki/Nephilim était des « fusées flamboyantes » – soit précisément la technologie déployée par la NASA dans les années 1960 et 1970, lorsque Sitchin imaginait ses livres. Ne serait-il pas plus probable qu'une race visitant l'espace depuis si longtemps soit dotée d'une technologie bien différente de celle de la NASA des années 1960 et 1970 ? Et cette coïncidence ne suggère-t-elle pas qu'au lieu de découvrir des références technologiques dissimulées dans certains textes cunéiformes, Sitchin aurait en réalité projeté – en les imposant sur ces textes – la technologie spatiale de l'époque à laquelle lui-même écrivait ?

Troisièmement, la notion selon laquelle Nibiru serait une planète dotée d'une orbite elliptique de 3 600 ans l'envoyant au-delà de Pluton à son aphélie (son point le plus loin du Soleil) et dans le système solaire interne – et vers la Terre – à son périhélie (son point le plus proche du Soleil) repose uniquement sur les « traductions » idiosyncrasiques – que je pense fictionnelles – effectuées par Sitchin sur des textes de son choix, et sur son interprétation tout aussi idiosyncrasique des reliefs d'un unique sceau-cylindre sumérien. Ni ses « traductions » ni son interprétation du sceau ne sont validées par des experts en linguistique ayant consacré leur vie professionnelle à étudier le sumérien ou d'autres langues mésopotamiennes dans l'écriture cunéiforme caractéristique.

Je m'éloignerais trop de l'objectif de ce livre en entrant dans cette controverse, mais pour ceux qui souhaitent en savoir plus, je leur recommande fortement les critiques du spécialiste de la Bible et expert des anciennes langues sémitiques Michael Heiser, dont les recherches approfondies sur l'œuvre de Sitchin ont aussi été évoquées au chapitre 16. Voir notamment ses articles détaillés « The Myth of the 12th Planet : A Brief Analysis of Cylinder Seal VA

243 » et « The Myth of a Sumerian 12th Planet “Nibiru” According to the Cuneiform Sources »³².

Indifférents à tout cela, ou peut-être dans de nombreux cas inconscients de tout cela, beaucoup de sitchinites (ainsi que se désignent parfois ses partisans) ont frémi d'excitation à la parution, en janvier 2016, de l'article de Batygin et Brown proposant l'existence de la Planète Neuf. Toutefois, après l'engouement initial, la nièce de Sitchin, Janet, qui continue d'entretenir le site Web de son oncle depuis sa mort en 2010, a déclaré sans ambages, mais non sans déception : « Je ne pense pas qu'il s'agisse de Niribu. » Elle a néanmoins ajouté un peu d'effet à l'annonce, grâce auquel la nouvelle Neuvième Planète évoquée pouvait tout de même être perçue comme confortant la thèse de Sitchin :

Avec une orbite elliptique de 10 000 à 20 000 de nos années, cette planète ne peut pas être Nibiru, qui a une orbite d'environ 3 600 ans. Cependant, cette prédiction d'une possible planète additionnelle dans notre système solaire reste très excitante. Peut-être que sa recherche nous permettra de trouver Nibiru, ou peut-être que nous découvrirons que quelque chose a modifié et influé sur l'orbite de Nibiru depuis la dernière fois qu'elle a gravité autour de la Terre³³.

Elle en a néanmoins appelé à son père, Amnon Sitchin, titulaire d'un doctorat en aéronautique et en génie mécanique, et qui, selon elle, est « la personne qui a calculé l'orbite de Nibiru pour mon oncle Zecharia³⁴ ». Ce qu'Amnon lui raconte est intrigant. En effet, prise au pied de la lettre, sa déclaration semble contredire complètement l'argumentaire de son oncle concernant l'orbite fortement elliptique de 3 600 ans de Nibiru – un point fondamental pour quasiment toutes les autres théories avancées dans les *Chroniques de la Terre*. Voici la citation d'Amnon : « Si l'orbite de 3 600 ans de Nibiru était circulaire et non elliptique, elle durerait 10 000 ans³⁵. »

Enthousiasmée à l'idée que la Planète Neuf pourrait ainsi correspondre finalement à Nibiru, Janet écrit :

Oui, vous avez bien entendu. Je ne sais pas si les astronomes de Caltech ont fondé leur estimation de la période orbitale sur une orbite circulaire ou elliptique. Cette nouvelle croustillante signifie que je ne dois pas rejeter l'éventualité que cette planète puisse être Nibiru selon cette chronologie orbitale estimée³⁶.

Serions-nous ici dans un cas flagrant de méthode Coué ayant donné lieu à une réalité fictionnelle si puissante que la fiction elle-

même sert de filtre au travers duquel les nouvelles découvertes doivent être interprétées ? Au moins, Janet admet qu'elle doit d'abord « en apprendre plus sur le mouvement planétaire et l'astronomie pour tirer des conclusions. [...] J'espère que nous en saurons bientôt plus et que nous découvrirons qu'il s'agit de Nibiru, ou que la quête de cette nouvelle planète nous aidera à trouver Nibiru également³⁷. »

Zecharia Sitchin était un chercheur talentueux, qui comprenait certainement le mouvement planétaire et avait de solides connaissances en astronomie. Quand il écrivit sur Nibiru/Marduk en 1976 dans *La 12^e Planète*, le premier tome des *Chroniques de la Terre*, il est intéressant de constater qu'il suggérait cette intrusion dans notre système solaire comme « explication pour une autre énigme [...] le phénomène des comètes³⁸ » :

Les planètes (à l'exception de Pluton) gravitent autour du Soleil sur le même plan général ; les orbites des comètes se trouvent sur des plans divers. Plus significatif encore : si toutes les planètes de notre connaissance tournent autour du Soleil dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, de nombreuses comètes suivent une trajectoire inverse. Les astronomes sont incapables de déterminer quelle force, quel événement ont créé les comètes et leur ont conféré leur orbite inhabituelle. Notre réponse : Marduk³⁹.

Sitchin affirme aussi clairement que Nibiru/Marduk était à l'origine « un envahisseur venu de l'extérieur du système solaire⁴⁰ ».

Voilà ici une pépite de pensée latérale dont les partisans de Sitchin peuvent se prévaloir, avec une fierté légitime, pour vanter sa prescience. Après la publication, début 2016, de l'article de Batygin et Brown concernant leurs recherches sur la Planète Neuf (46 ans après la première parution de *La 12^e Planète*), une équipe de scientifiques menée par Alexander Mustill à l'observatoire de Lund, en Suède, entreprit d'enquêter sur la possibilité que la Planète Neuf ait pu être « volée » par le Soleil à une autre étoile – qu'il pourrait donc, effectivement, s'agir d'« un envahisseur venu de l'extérieur du système solaire ».

Ils soulignent que le Soleil a été formé il y a environ 5 milliards d'années au cœur d'un essaim d'autres étoiles, et qu'il comptait autrefois des centaines, peut-être même des milliers d'étoiles parentes désormais dispersées depuis longtemps dans toute la galaxie. Et ils concluent que si cet hypothétique autre système

solaire « possédait une planète à orbite large, il y a environ une chance sur deux pour que la planète ait été capturée par notre Soleil⁴¹ ».

Ainsi, avec ces notions de planète intruse dans notre système solaire, Sitchin semble cette fois avoir eu un coup d'avance sur tout le monde et flairé quelque chose – même s'il s'agit d'une chose NULLEMENT étayée par les textes cunéiformes, malgré ses assertions du contraire. Gloire à lui également pour avoir anticipé le lien possible entre des épisodes des bombardements cométaires et une hypothétique grosse planète additionnelle dans notre système solaire, car cela aussi trouve un écho dans les recherches récentes. L'intuition de Sitchin sur ce dernier point puise en revanche dans les travaux bien plus précoces (non crédités dans *La 12^e Planète*) de l'astronome Percival Lowell, qui consacra la dernière décennie de son existence (jusqu'à sa mort en 1916) à la quête de ce qu'il appelait la « Planète X », une planète hypothétique située au-delà de Neptune et qui devait selon lui exister à cause des perturbations gravitationnelles observées dans les orbites d'Uranus et Neptune⁴².

D'autres chercheurs se sont inspirés des travaux de Lowell, comme le professeur Daniel Whitmire et John J. Matese. Alors employés au département de physique de l'université de Louisiane, ils écrivirent une lettre à *Nature* (publiée dans le numéro du 3 janvier 1985), suggérant que la Planète X – si son existence venait à être confirmée – pourrait se révéler être l'une des causes des pluies de comètes frappant périodiquement la Terre, ce qui expliquerait la périodicité constatée dans le recensement des cratères et des extinctions de masse⁴³. Ils proposèrent plus spécifiquement que :

la période de cratérisation est associée à la précession du périhélie de la Planète X, causée par les perturbations de planètes extérieures. Depuis la naissance du système solaire, la Planète X aurait formé une ouverture dans le disque cométaire [la ceinture de Kuiper], d'une taille déterminée par sa distance au périhélie et à l'aphélie. En supposant que l'orbite de la planète n'ait qu'une excentricité et une inclinaison modestes par rapport au plan planétaire, alors le périhélie (aphélie) passera près du bord intérieur (extérieur) du trou à deux reprises durant chaque période de précession de 56 millions d'années. La pluie de comètes provoquée alors depuis l'un ou deux des rebords sera alors concentrée près du plan planétaire, facilitant ainsi la capture de comètes à courte période⁴⁴.

Comme ils fondaient leur argumentaire sur une estimation dépassée de 28 millions d'années entre deux épisodes de bombardements (alors que nous avons vu que l'intervalle se situe plutôt entre 30 et 35 millions d'années), la lettre que Whitmire et Matese envoyèrent à *Nature* en 1985 fut considérablement ignorée dans les décennies suivantes. Pourtant, leur approche fut à juste titre exhumée en janvier 2016, à la lumière des preuves apportées par Batygin et Brown de l'existence de la Planète Neuf (qui est, bien sûr, un autre nom pour la Planète X). Trois mois plus tard, en avril 2016, Whitmire – désormais au département de mathématiques de l'université d'Arkansas – publia un article dans le *Monthly Notices of the Royal Astronomical Society*, sous le titre évocateur de « La périodicité des extinctions de masse et l'hypothèse de la Planète X reconsidérées ». Il conclut :

Avec quelques restrictions modestes sur l'inclinaison et l'excentricité, le modèle de la Planète X tel qu'il fut originellement présenté s'avère cohérent avec la régularité des périodes d'extinction des fossiles. [...] Des études observationnelles et théoriques récentes montrent qu'une planète transneptunienne est plus plausible aujourd'hui qu'à l'époque où la théorie fut proposée pour la première fois. [...] Le périhélie et l'aphélie de la planète traversent le plan elliptique à deux reprises durant chaque période de circulation, provoquant des pluies de comètes ⁴⁵.

Tout en s'en tenant à une périodicité dépassée de 28 millions d'années environ ⁴⁶, le modèle de Planète X proposé par Whitmire pour expliquer le flux des comètes ne contredit pas nécessairement celui de Lisa Randall (dans lequel, ainsi que nous l'avons vu, les flux étaient attribués aux rencontres avec un disque de matière noire au niveau du plan médian de la galaxie). En réalité, les deux théories se concentrent sur deux populations de comètes différentes – celles de la ceinture de Kuiper dans le cas de Whitmire (qui avait conjecturé son existence avant même qu'elle soit confirmée par les observations) ⁴⁷, et celles, bien plus lointaines, du nuage d'Oort dans le cas de Randall. Peut-être ont-ils tous deux raison ? En tout cas, leurs efforts, rendus possibles par de très récentes avancées technologiques, nous rappellent que beaucoup de choses qui se déroulent sur Terre ne pourront être parfaitement comprises tant que nous ne tiendrons pas compte de ce que Randall nomme « les

interconnexions stupéfiantes de l'univers » – car, ainsi que les anciens le disaient :

Les forces ne s'exercent pas du bas vers le haut, mais du haut vers le bas. [...] Tout le monde qui se trouve en dessous a été mis en ordre et rempli par les choses placées au-dessus. [...] Les sources de toutes les choses terrestres se situent en haut ; ces sources déversent [leur influence] sur nous avec poids et mesure ; et il n'y a rien qui ne soit pas venu d'en haut ⁴⁸.

Les études scientifiques récentes portant sur les comètes confirment cette vue d'antan. Les événements et phénomènes se déroulant dans de lointaines régions du cosmos ont effectivement des conséquences directes chez nous, sur Terre. Nous faisons partie de processus bien plus grands et puissants que nous, et si nous ne nous concentrons que sur le « dessous » tout en négligeant le « dessus », nous prolongerons notre ignorance de la véritable nature des choses.

Dans ce contexte, je ne peux m'empêcher de repenser une fois encore à la centration particulièrement ancienne sur le plan médian de notre galaxie – la Voie lactée – qui émerge de l'étude réalisée par Paul Burley de l'iconographie du pilier 43 de Göbekli Tepe. Comme nous l'avons vu aux chapitres 14 et 15, les figures distinctes apparaissant en haut relief sur cette colonne vieille de 11 600 ans semblent dessiner une carte stellaire nous indiquant la position du Soleil au solstice d'hiver de notre propre époque.

Rappelons-nous les deux constellations impliquées – celles que nous nommons aujourd'hui le Sagittaire et le Scorpion, qui constituent les piliers de la « porte » symbolique enjambant le plan de la Voie lactée et au travers duquel, lorsque nous observons le ciel nocturne, nous pouvons distinguer le bulbe marquant le cœur de notre galaxie. En réalité, cette porte du ciel symbolique, qui était d'une importance capitale dans les cosmologies anciennes, s'ouvre *exactement* sur le plan médian de la galaxie, où les calculs de Lisa Randall situent la présence d'un disque fin de matière noire responsable – de son point de vue – de la déstabilisation du nuage d'Oort et de l'envoi de comètes en direction du système solaire interne et de la Terre.

Nous avons déjà évoqué le fait que le pilier 43 semblait contenir une sorte d'avertissement codé – un encouragement à observer de

très près le ciel de notre époque –, et nous avons vu que les preuves d'événements destructeurs d'espèces causés par des impacts cosmiques ne valent plus seulement pour le sort des dinosaures il y a 65 ou 66 millions d'années, mais aussi pour le cataclysme bien plus proche de nous du Dryas récent, survenu entre 12 800 et 11 600 ans dans le passé. L'inquiétude immédiate, soulignée au chapitre 19, est que des débris potentiellement fatals provenant de la comète du Dryas récent soient encore en orbite dans les Taurides que la Terre traverse deux fois par an. De gros fragments de la comète originelle y circulent encore, dont un, d'un diamètre évalué à 30 kilomètres, qui représente une menace claire et immédiate pour l'humanité.

Nous devons désormais ajouter à cette image les travaux de Lisa Randall, estimant la périodicité entre chaque impact à 30 ou 35 millions d'années. En prenant comme point de repère l'extinction du Crétacé-Tertiaire il y a 65 ou 66 millions d'années, il n'est pas compliqué de calculer qu'un nouvel épisode de bombardements pourrait avoir lieu dans la fenêtre de 10 millions d'années entre 60 et 70 millions d'années (2x30 ou 35 M d'années) après le K-T. Inutile de dire que nous nous trouvons actuellement en plein dans ce créneau, et que les dernières preuves mises au jour concernant les impacts du Dryas récent survenus entre 12 800 et 11 600 ans en arrière indiquent que nous nous situons même au milieu d'un épisode de bombardements au long cours⁴⁹.

Puisque nous avons traversé le plan galactique au cours des deux derniers millions d'années, écrit Randall, une comète délogée du nuage d'Oort une oscillation complète (deux traversées de disque) dans le passé aurait effectivement pu fondre sur la Terre il y a 66 millions d'années⁵⁰.

Rechignant à se montrer alarmiste, elle ajoute cependant :

Par ailleurs, si nous sommes passés à l'intérieur du disque il y a moins d'un million d'années, nous pourrions même nous trouver à la queue d'un flux de comètes intense et voir des impacts considérables aujourd'hui⁵¹.

Mais Randall admet aussi qu'« à cause de l'incertitude liée à la position du Soleil et du manque de connaissances sur la période précise, nous ne pouvons que prédire de façon approximative les dates de traversée du disque⁵² ». En d'autres termes, il est tout à

fait possible que notre dernier passage à travers le disque de matière noire du plan galactique se soit produit il y a moins d'un million d'années. En outre, ainsi que nous l'avons vu, Randall concède que :

Il faut environ un million d'années au système solaire pour traverser le plan galactique – plus longtemps si le disque est plus épais ⁵³.

Un million d'années de risque accru, au milieu desquels les 12 800 dernières années ne représentent qu'une poussière. « En bas tel qu'en haut. » Le message des anciens, de la science et de la galaxie est limpide : nous vivons une époque dangereuse.

Les anciens avaient également la bonne réponse à cela.

Choisissez l'amour, pas la peur.

ANNEXES

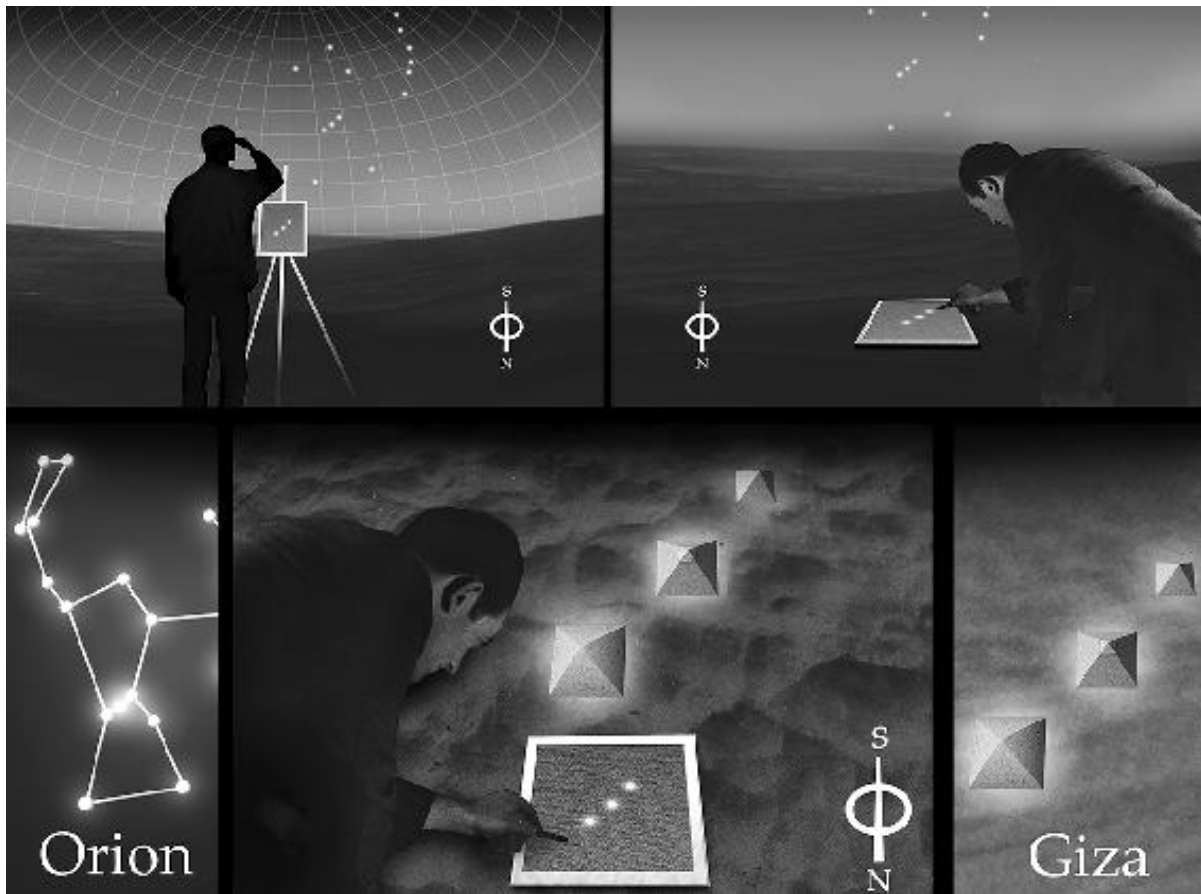


Figure 78 : La corrélation d'Orion n'est pas « à l'envers ». Si nous la considérons comme un simple projet artistique – réaliser une peinture (ou une maquette en trois dimensions) des trois étoiles de la ceinture d'Orion, puis disposer cette peinture (ou cette maquette) au sol de la façon la plus naturelle –, nous découvrons qu'elle correspond/entre exactement en corrélation avec les positions au sol des trois pyramides.

Annexe I

La corrélation d'Orion n'est pas à l'envers

Les astronomes modernes perçoivent le ciel tel un dôme convexe au-dessus de nos têtes. Ainsi, le peintre sur l'illustration de la page précédente regarde Orion droit vers le sud, et la corrélation d'Orion stipule que les trois étoiles de la ceinture d'Orion sont représentées par les trois pyramides au sol. La plus basse des étoiles est incarnée par la Grande Pyramide, celle du milieu par la pyramide de Khephren (la deuxième), et l'étoile la plus haute par la pyramide de Mykérinos (la troisième et plus petite des pyramides, tout comme la plus haute des étoiles est visuellement la plus petite – la moins brillante – des trois).

Au sol, la Grande Pyramide est la plus au nord des trois, la deuxième est naturellement au milieu, et la troisième est la plus au sud. L'objection d'astronomes tels qu'Ed Krupp, de l'observatoire Griffith de Los Angeles, se base sur les conventions modernes selon lesquelles le ciel forme un dôme. Quand on observe le ciel de la sorte, alors l'étoile la plus haute – représentée par la pyramide de Mykérinos, selon la corrélation d'Orion – est en réalité l'étoile la plus au nord (rappelez-vous que nous sommes tournés vers le sud, et que le ciel est incurvé au-dessus de nous – ainsi, plus on va haut, plus on se rapproche du pôle nord du ciel, qui se trouve derrière le peintre sur cette illustration), et la plus basse, représentée par la Grande Pyramide selon la corrélation d'Orion, est en fait la plus au sud. Mais au sol, la Grande Pyramide est la plus au nord et celle de Mykérinos la plus au sud. Le Dr Krupp affirme donc que la corrélation est « à l'envers ».

En revanche, l'illustration prouve bien que cela n'est vrai que selon la convention astronomique d'un ciel situé à l'intérieur d'une sphère au-dessus de nous. Si nous la considérons comme un simple projet

artistique – réaliser une peinture des trois étoiles de la ceinture d'Orion, puis la disposer au sol devant nous de la façon la plus naturelle –, nous découvrons qu'elle correspond/entre exactement en corrélation avec les positions au sol des trois pyramides.

Annexe II

Qu'est-il advenu du déplacement de la croûte terrestre ?

En 1995, dans *L'Empreinte des dieux*, j'exposais les preuves initiales d'un cataclysme planétaire à la fin de la glaciation et accordais une opinion favorable à la théorie de Charles Hapgood, selon laquelle le déplacement de la croûte terrestre pouvait en être une cause éventuelle. Pour faire simple, cette hypothèse suggère que toute la croûte terrestre peut glisser de temps à autre sur la couche intérieure de la planète, comme la peau d'une orange, détachée de sa pulpe, pourrait se déplacer autour du fruit. Inutile de préciser que les conséquences d'un tel mouvement au niveau mondial seraient véritablement épouvantables.

Les dates correspondant au cataclysme que j'indiquais dans *L'Empreinte des dieux* correspondaient au créneau de 12 800 à 11 600 ans dans le passé sur lequel je continue de me concentrer dans ces *Magiciens des dieux* – à l'époque où nous savons que la Terre a été frappée par de multiples fragments d'une comète en train de se désintégrer. J'ai limité la thèse que je soutiens dans *Magiciens* aux effets immédiats et évidents des impacts de comète, car ils ont été largement corroborés par nombre de scientifiques éminents et suffisent à expliquer la destruction et la disparition des tablettes d'une civilisation avancée de l'ère glaciaire. Néanmoins, dans un article publié sur mon site Internet, le vice-amiral et ingénieur marin à la retraite Flavio Barbiero, qui a mené une étude sur le mouvement des gyroscopes (la Terre étant, entre autres choses, un gyroscope « mou » et gigantesque)¹, dit ceci :

Les éléments prouvant que les pôles étaient à d'autres positions durant le pléistocène [la période glaciaire] sont assez impressionnants, et expliquent pourquoi la théorie d'Hapgood fut approuvée par des scientifiques du calibre d'Einstein ou de K.F. Mather².

Albert Einstein (1879-1955) et le géologue de Harvard K.F. Mather (1888-1978) approuvèrent effectivement cette théorie, et avant sa mort Einstein écrivit même la préface du principal livre d'Hapgood sur le sujet³. Mais les temps ont changé et, comme le fait également remarquer Barbiero, le déplacement de la croûte terrestre a encore un certain nombre de problèmes à surmonter avant d'être validé par la majorité des scientifiques modernes⁴. En réalité, il :

rencontre tant d'écueils qu'il semble extrêmement discutable. Surtout, il ne paraît pas compatible avec les autres théories géologiques généralement admises aujourd'hui, notamment celle des plaques tectoniques et de la dérive continentale.

De plus, cette hypothèse n'explique pas certaines particularités du changement climatique du pléistocène tardif – et encore moins la vitesse à laquelle ces changements semblent être survenus. Selon la théorie d'Hapgood, le pôle Nord a mis au moins deux mille ans à basculer de sa position précédente à l'actuelle. Les preuves dont nous disposons aujourd'hui indiquent pourtant un changement climatique bien plus brutal. Hapgood lui-même souligna quantité de données prouvant la grande vitesse à laquelle le basculement des pôles semble s'être produit ; toutefois, le mécanisme qu'il propose n'explique pas cette vitesse⁵.

Dans son article, Barbiero propose un mécanisme alternatif qui trouve toute sa pertinence avec la thèse développée dans *Magiciens des dieux* : il s'agit d'un facteur déclenchant impliquant certaines « conséquences graves pouvant suivre l'instant où la Terre est frappée par une comète ou un astéroïde⁶ ». Étant donné la taille gigantesque de la Terre et la taille (relativement) petite de la plupart des comètes et astéroïdes, il semble d'abord contraire à l'intuition qu'un impact puisse provoquer un déplacement, d'autant que Barbiero valide le fait qu'un impacteur d'un diamètre de – disons – un kilomètre :

est comme une sphère minuscule de 2 mm près d'une boule de 25 m. Sa masse est absolument négligeable. Le déplacement des pôles, s'il existe, peut se mesurer en centimètres⁷.

Mais, et c'est un gros mais, Barbiero démontre ensuite que le *couple* fourni par l'impact a des conséquences bien différentes. De plus, plus l'impact est rapide (les comètes se déplacent à des vitesses pouvant atteindre 70 km/s), plus le « couple créé a des chances de dominer, ne serait-ce qu'un instant, le couple de réaction opposé développé par la Terre⁸ ».

Ce couple de réaction – la force qui stabilise la Terre – est fourni par le renflement équatorial de notre planète, qui agit comme le volant d'un gyroscope :

Si la Terre était un corps parfaitement rigide et sphérique, un seul homme marchant à sa surface pourrait suffire à faire bouger ses pôles. En réalité, la stabilité de la Terre n'est assurée que par ses renflements équatoriaux, épais d'une douzaine de kilomètres, ce qui est négligeable par rapport au rayon de la planète. Déplacez les renflements équatoriaux, et les pôles se déplaceront en conséquence. Impossible ? Pas vraiment, si l'on considère que les deux tiers de la surface de la Terre sont couverts d'eau ; car n'importe quel ingénieur marin sait qu'une surface liquide implique une instabilité⁹ ...

Les calculs de Barbiero indiquent que la *direction* d'où vient l'impact est primordiale :

Si, au moment de l'impact, la force de l'attraction gravitationnelle du Soleil et de la Lune sur le renflement équatorial a la même direction que la force produite par l'impact, un déplacement des pôles s'ensuivra inévitablement. En fait, immédiatement après l'impact, le couple devrait descendre à zéro et la Terre devrait recouvrer son axe rotationnel précédent. Mais si le couple exercé par l'attraction Soleil-Lune a la même direction, le couple de l'impact ne reviendra pas à zéro et la Terre « mémorisera » l'impact et sa direction.

Cette mémoire consiste en une composante rotationnelle extrêmement faible, de l'ordre d'un millionième de la rotation normale. La caractéristique de cette composante rotationnelle est qu'elle est déterminée par rapport à la Terre. Si cette dernière était un gyroscope solide, la situation demeurerait inchangée indéfiniment. La planète, cependant, n'est pas homogène et rigide. Premièrement, elle est couverte d'une fine couche d'eau, qui réagit immédiatement au moindre changement de mouvement. Deuxièmement, même la croûte extérieure « solide » est en réalité une sorte de plastique pouvant être aisément « remodelé » par les forces centrifuges.

Sous l'effet de cette infime composante rotationnelle, l'eau de mer commence à se déplacer vers un cercle perpendiculaire à cette rotation (le nouvel équateur). L'effet est infime, et s'il s'agissait de la seule composante, il n'en résulterait qu'un renflement équatorial de quelques mètres seulement. Mais dans le même temps, la valeur de la composante rotationnelle augmente, aux dépens de la rotation principale, accroissant donc la force centrifuge, qui attire encore plus d'eau vers le nouvel équateur, ce qui a pour conséquence d'augmenter la force, et ainsi de suite. Ce processus commence très lentement, mais il accélère progressivement jusqu'à ce que la force centrifuge développée par la composante rotationnelle soit assez puissante pour causer des déformations dans le manteau terrestre.

Dès lors, le renflement équatorial est rapidement « remodelé » autour du nouvel axe de rotation, et la Terre recouvre bientôt sa stabilité, avec un axe de rotation et des pôles différents.

Ce mécanisme prouve que les pôles de la Terre, contrairement au principe accepté depuis toujours, peuvent en quelques jours (c'est-à-dire quasi instantanément) effectuer des « sauts » de plusieurs milliers de kilomètres, à cause des effets de forces à première vue négligeables, comme l'impact d'un astéroïde de taille moyenne et l'attraction gravitationnelle du couple Soleil-Lune sur le renflement équatorial, combinés aux effets de la mobilité de l'eau et de la plasticité de la croûte¹⁰ .

Et, bien sûr, si une *comète* de taille moyenne était impliquée, sa vitesse étant bien plus rapide que celle d'un hypothétique astéroïde, les effets seraient vraisemblablement encore plus spectaculaires. Comme nous l'avons vu au chapitre 21, le consensus scientifique tend vers la conclusion que l'extinction des dinosaures – parfois appelé dans cet ouvrage l'événement du K-T, et s'étant déroulé il y a environ 65 ou 66 millions d'années – a en réalité été causée par une comète (et pas un astéroïde, contrairement à ce que l'on pensait jusqu'à récemment). À ce propos, il est donc intéressant de souligner qu'une étude publiée dans le magazine *Science* le 2 octobre 2015 signale spécifiquement que l'impact du K-T a eu des effets colossaux tout autour de la croûte terrestre, ébranlant la planète jusqu'à son noyau et faisant trembler l'interface noyau-manteau, provoquant ainsi des panaches venus alimenter des volcans déjà actifs en Inde, presque à l'exact opposé du cratère de Chicxulub¹¹.

Les chercheurs ont particulièrement attiré l'attention sur les trapps du Deccan, des formations de lave de plus de deux kilomètres d'épaisseur recouvrant une région de l'ouest de l'Inde grande comme l'Utah et le Nevada réunis, et constatent qu'ils se sont déversés par une rupture dans la croûte terrestre survenue exactement au même instant géologique que l'impact du K-T. Ils pensent qu'il peut difficilement s'agir d'un hasard et en déduisent un lien de cause à effet – à savoir que les effets planétaires de l'impact du K-T, notamment sur la croûte terrestre, ont causé les éruptions ayant formé les trapps¹².

Il semble donc que Barbiero s'appuie sur des bases scientifiques solides en suggérant – malgré la taille relativement restreinte de l'impacteur par rapport à la Terre – que des impacts cosmiques suffisamment rapides et importants pourraient transmettre assez d'énergie cinétique pour faire trembler et même remodeler la planète.

Dans l'intervalle, un autre article, publié dans *Science Advances* le 8 avril 2016, note un « mouvement polaire » particulier, défini comme « le mouvement de l'axe de rotation de la Terre tandis qu'il tourne dans la croûte », qui a été observé au cours du siècle dernier et a subi des changements intrigants depuis l'an 2000¹³. Pour être

clair, ajoute Surendra Adhikari, docteur-chercheur au Jet Propulsion Laboratory de la NASA et coauteur de l'étude, le mouvement de l'axe de rotation dans la croûte (qui n'est autre que le déplacement de la croûte terrestre rebaptisé !) implique des changements radicaux dans la vitesse et la direction de la rotation. Le mouvement polaire observé autour de l'an 2000 était d'environ sept centimètres annuels. Des mesures effectuées par satellites montrent que cette vitesse a doublé depuis¹⁴. Dans le même temps, la direction de la dérive a également changé¹⁵. Adhikari explique que :

Au cours du XX^e siècle, le pôle se déplaçait à environ 75° de longitude ouest, en direction du Canada. Il se déplace désormais le long du méridien central, soit à 0° de latitude, en direction du Royaume-Uni. Ce changement de direction est donc d'environ 75° vers l'est, du Canada vers le Royaume-Uni¹⁶.

Même si ce changement de direction de 75° semble énorme, les changements au sol sont évidemment minimes : même avec la vitesse doublée de la dérive, confirmée par les mesures satellitaires, nous ne parlons encore que de 14 cm par an, soit environ 1 km tous les 7 000 ans. On est loin du cataclysme ! Toutefois, Erik Ivins, chercheur senior au Jet Propulsion Laboratory de la NASA et coauteur de l'étude avec Adhikari, n'a pas le moindre doute quant à la *cause* de ces petites variations. Le coupable, dit-il, est « le mouvement de l'eau à la surface de la Terre », qui « affecte la répartition des masses sur la planète – et son axe¹⁷ ». Il propose l'analogie suivante pour mieux s'expliquer :

Si vous considérez une toupie, et que vous y déposez un morceau de chewing-gum, elle se mettra à tourner autour d'un autre axe. [...] Sur Terre, l'eau peut circuler des océans à la terre ou inversement – modifiant la répartition globale –, ce qui changera aussi les moments d'inertie, exactement comme le chewing-gum sur la toupie¹⁸.

Et clairement, puisqu'il existe bel et bien un mouvement polaire, et que la vitesse et la direction de la dérive ont été mesurées, ces changements d'inertie suffisent à surpasser, même à un degré infinitésimal, la stabilisation gyroscopique du renflement équatorial de la Terre. La découverte capitale de l'étude d'Adhikari et Ivins est donc proche – et même extrêmement proche – de l'intuition de Barbiero, publiée sur mon site Internet une décennie plus tôt, à savoir que le comportement des liquides à la surface de notre

planète a pu la rendre instable après un impact cosmique, remodelant le renflement équatorial et permettant des variations instantanées des pôles à une échelle de plusieurs milliers de kilomètres. Les recherches d'Adhikari et d'Ivins se concentrent sur les changements climatiques – et en particulier sur « la redistribution de la masse d'eau en fonction de l'évolution du climat ». Il ne leur appartenait pas d'envisager les implications d'un impact cosmique selon leur modèle, leur article ne peut donc pas prétendre confirmer l'hypothèse de Barbiero selon laquelle une forme extrême de mouvement polaire pourrait être provoquée par des impacts cosmiques. Cependant, puisqu'ils ont prouvé les mouvements polaires, qu'ils ont mesurés plus précisément que jamais auparavant, leur travail semble ajouter du poids et de la crédibilité à la théorie de Barbiero – et notamment, j'insiste là-dessus, parce qu'Adhikari et Ivins ont établi que ce mouvement était causé par « des changements dans l'emmagasinement des réserves d'eau terrestres et dans la cryosphère mondiale ¹⁹ ».

Les termes « cryosphère mondiale » renvoient simplement à ces parties du globe où l'eau se trouve sous forme de glace – notamment les calottes glaciaires du Groenland et de l'Antarctique aujourd'hui, qui sont touchées par le réchauffement climatique et étaient donc particulièrement visées par l'étude d'Adhikari et Ivins. Comme le lecteur se le rappellera toutefois, les masses de glace sur la Terre étaient réparties très différemment jusqu'à l'époque d'il y a 12 800 à 11 600 ans. Les preuves que nous avons analysées dans ce livre indiquent qu'à cette époque la calotte nord-américaine a été frappée, et *considérablement liquéfiée*, par plusieurs fragments d'une comète en décomposition il y a 12 800 ans – des fragments tous tombés selon la même trajectoire (du nord-ouest vers le sud-est), avec d'autres impacts dans l'océan Atlantique, sur la calotte glaciaire nord-européenne et jusqu'en Syrie.

Aucun de ces impacteurs n'était aussi gros que l'objet ayant créé le cratère de Chicxulub il y a 65 ou 66 millions d'années, mais la masse combinée et la vitesse de *tous* les impacts, ainsi que leurs conséquences sur la distribution de la masse d'eau par la fonte rapide des calottes glaciaires continentales, pourraient théoriquement avoir eu des effets au moins aussi dévastateurs sur la

croûte. Nous ne pouvons donc pas éliminer la possibilité que l'effet cumulatif ait pu être exactement celui que suggère Barbiero – à savoir un remodelage du renflement équatorial, un nouvel axe de rotation et une variation des pôles.

Provoqué par les impacts, un mouvement polaire aussi extrême et accéléré (« le mouvement de l'axe de rotation de la Terre tandis qu'il tourne dans la croûte ») ajouterait à notre compréhension de l'ampleur du cataclysme du Dryas récent et des changements consécutifs sur la planète. Je ne m'attends pas à ce que cette idée soit soutenue avec enthousiasme par les scientifiques profondément attachés au modèle gradualiste et uniformitariste, mais une découverte récente concernant Mars devrait les faire réfléchir, car elle indique que des mouvements polaires radicaux et catastrophiques se sont déjà produits sur d'autres planètes et qu'ils pourraient faire partie de l'évolution normale du cosmos.

Dans le *Nature* du 2 mars 2016, une équipe de scientifiques menée par Sylvain Bouley et David Baratoux rapportent que Mars a subi « une réorientation par rapport à son axe de rotation²⁰ ». Cette « réorientation » fut colossale – la planète se retrouvant inclinée de 20 à 25 degrés supplémentaires par rapport à son axe de rotation précédent. Et les scientifiques d'en conclure :

Ce n'est pas l'axe de rotation de Mars qui a bougé (phénomène que l'on appelle variation de l'obliquité) mais les parties externes (manteau, croûte) qui ont tourné par rapport au noyau interne – un peu comme si l'on faisait tourner la chair d'un abricot autour de son noyau ! Ce phénomène avait été prédit théoriquement, mais jamais encore démontré²¹.

Ce basculement en un seul bloc de la croûte de Mars, désormais prouvé et accepté par la science, est en tout point identique à la théorie du déplacement de la croûte terrestre de Charles Hapgood, longtemps négligée car considérée absurde. De plus, Bouley et Baratoux ont identifié le mécanisme ayant provoqué le déplacement martien – et une fois encore, cela a à voir avec la distribution de la masse à la surface de la planète. Ils désignent la région du Tharsis – le plus vaste complexe volcanique de Mars et du système solaire. Des coulées de lave récentes (moins de 3 milliards d'années) en recouvrent la surface, mais sa croissance a débuté il y a plus de 3,7 milliards d'années, vers 20° de latitude nord :

L'activité volcanique s'est poursuivie pendant plusieurs centaines de millions d'années jusqu'à former un plateau de plus de 5 000 km de diamètre, environ 12 km d'épaisseur en moyenne et 1 milliard de milliards de tonnes (1/70^e de la Lune). Une masse telle qu'elle a fait pivoter la croûte et le manteau de Mars. Le dôme de Tharsis s'est alors retrouvé sur l'équateur, ce qui correspond à sa nouvelle position d'équilibre²².

Les chercheurs soulignent aussi que Mars était autrefois une planète couverte d'eau, comme la Terre, et qu'avant le déplacement, il y avait eu une accumulation de glace près des anciens pôles. « La stabilité de l'eau liquide à la surface de Mars²³ » a également pu être un autre facteur ayant précipité le déplacement.

Il n'y a, bien sûr, aucune région volcanique sur notre planète qui approche, même de loin, la taille du renflement du Tharsis, mais n'oublions pas que c'était l'accumulation de glace près des anciens pôles qu'Hapgood soupçonna initialement d'être à l'origine du déplacement de la croûte terrestre qu'il suggérait. Au début des années 1950, avant que les scientifiques gradualistes commencent à dénigrer la théorie d'Hapgood, n'oublions pas qu'Albert Einstein lui-même jugeait l'idée plausible. Il la résumait ainsi :

Dans une région polaire, il y a un dépôt continu de glace, qui n'est pas répartie de façon symétrique autour du pôle. La rotation de la Terre agit sur ces masses asymétriques et produit un moment centrifuge qui est transmis à la croûte rigide de la Terre. Le mouvement centrifuge ainsi produit est en augmentation permanente, et finira à un moment donné par provoquer un mouvement de la croûte terrestre sur le reste du corps de la Terre²⁴.

Nombre des critiques ultérieures à l'égard du travail d'Hapgood disputaient que l'accumulation asymétrique de glace aux pôles ne pouvait pas, à elle seule, justifier la précipitation d'un basculement radical et brutal de la croûte. L'absence de caractéristiques topographiques évidentes, comme le renflement du Tharsis, capables de déstabiliser le gyroscope qu'est la Terre semble plaider en leur faveur. Cependant, les calculs de Flavio Barbiero nous montrent une chose qu'Hapgood n'avait jamais envisagée – à savoir que des impacts cosmiques suffisamment importants et rapides pourraient avoir servi de déclencheur au déplacement en provoquant une altération temporaire radicale de la répartition de la masse d'eau et de glace à la surface de la planète, produisant ainsi des déformations de la couche et du manteau terrestres, et remodelant le renflement équatorial autour d'un nouvel axe de rotation.

INDEX

Adair Aaron 1, 2.
Adam Jean-Pierre 1, 2, 3, 4, 5.
âge de glace 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
Al-Battani 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
Alden W.C. 1, 2, 3, 4.
Al-Masudi 1.
Alouf Michael 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
Alt David 1, 2, 3, 4.
amérindiens 1, 2, 3.
Annus Amar 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.
Apkallu 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31.
Arche de Noé 1, 2, 3, 4.
Ariastika Wisnu 1.
Arysio Santos 1.
astronomie 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27.
Atlantis 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
Avesta 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Baalbek 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119.
Baines John 1, 2, 3.
Baker Victor R. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
Balabanova S. 1, 2.

Bar Hebraeus Gregory 1.
barrage de glace de Clark Fork 1, 2, 3, 4, 5, 6.
barrage Hoover 1, 2, 3, 4.
Bâtiment de l'Inventaire 1.
Batuman Elif 1, 2.
Bauval Robert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.
Belmonte Juan Antonio 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
Benben 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.
Bérose 1.
Berossos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
bétyle 1, 2, 3, 4.
Bloody Creek 1, 2, 3, 4.
Boslough Mark 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Breasted James Henry 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Broecker Wallace 1.
Bruce James 1, 2.
Burley Paul 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.
Byblos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

calibration 1, 2.
Carlos Ponce Sanginés 1.
Carlson Randall 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
carottes glaciaires 1, 2, 3, 4.
cataclysmes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
catastrophisme 1, 2, 3.
chamanisme 1, 2.
changement climatique 1, 2, 3, 4.
Charles R.H. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
Chehab Emir Maurice 1.
chullapas 1.
cité mésopotamienne d'Ur 1.
Civilisations englouties 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.
Clube Victor 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.
code précessionnel 1, 2, 3.
Colavito Jason 1.

Collins Andrew [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).
comète du Dryas récent [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#),
[15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#).
comètes [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#),
[20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#).
confrérie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).
Constantino Manuel Torres [1](#), [2](#).
constellations du zodiaque [1](#), [2](#), [3](#).
constructions romaines [1](#), [2](#).
Conway Thor [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).
Cori Nevali [1](#), [2](#), [3](#).
corrélation d'Orion [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).
cratère de Corossol [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
Cronos [1](#), [2](#).
culte de l'étoile [1](#).
culture Clovis [1](#), [2](#), [3](#).
Cutimbo [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
Cuzco [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#).
cycle de précession [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

datation par le carbone 14 [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).
datation par luminescence de surface [1](#), [2](#).
dates radio-carbone [1](#).
Dechend Hertha von [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#).
Delphes [1](#).
déluge [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#),
[20](#), [21](#), [22](#), [23](#).
demeure des Originels [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).
Demir Omer [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
Dendérah [1](#).
Deneb [1](#), [2](#).
déplacement de la croûte terrestre [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).
Derinkuyu [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).
dérive continentale [1](#).
dieux bâtisseurs [1](#), [2](#), [3](#).
Dijk Jacobus van [1](#), [2](#).
dôme du Rocher [1](#), [2](#).

Douaihy Étienne 1.

Dry Falls 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Dryas récent 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122.

Edwards I.E.S. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Égypte ancienne 1.

El Fraile 1.

Emiliani Cesare 1, 2, 3, 4, 5.

empereur Constantin 1, 2.

Enki 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

Enlil 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Environment of Violence 1, 2.

équinoxe d'automne 1, 2, 3, 4, 5.

équinoxe de printemps 1, 2, 3, 4, 5.

équinoxe vernal 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.

Ergun Turan Mehmet 1.

erratiques 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

étoile Polaire 1, 2, 3.

eugénisme 1.

extinction 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21.

Faiia Santha 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Fiedel S.J. 1, 2, 3, 4.

Firestone Richard 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35.

Fosse de Milne-Edwards 1.

framboïdal 1.

franc-maçonnerie 1, 2.

Gamarra Jesus 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31.

Garcilaso 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Gardiner Sir Alan 1, 2, 3, 4.

géants 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34.

Gede Tugu 1, 2.

géophysique 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

George Stevens 1, 2.

Gilluly James 1.

glyphes de Gosford 1, 2.

Grand Sphinx de Gizeh 1, 2, 3, 4, 5, 6.

grand tumulus primitif 1, 2, 3, 4.

Grande Année 1, 2, 3, 4, 5.

Grande Ourse 1, 2.

Grande Pyramide de Gizeh 1, 2, 3, 4.

Green F.W. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.

Griffiths John Gwyn 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Groenland 1, 2, 3, 4, 5.

Gurshtein Alexander 1, 2, 3, 4.

Haïk 1, 2.

Hale Rodney 1.

Hansen Oscar 1.

Hapgood Charles 1, 2, 3.

Haran Menahem 1, 2.

Harlan Bretz J 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93.

Haroutune Kalayan 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Harran 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37,

38, 39.

Hasan Unver 1.

Hassan Selim 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28.

Hawass Zahi 1, 2, 3, 4, 5.

Heiser Michael S. 1, 2, 3, 4, 5.

Héliopolis 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Hénoch 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23.

Héracléopolis/Henen-nesut 1.

Hermès 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.

hermétiques 1, 2, 3.

Heyerdahl Thor 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Higgins M.D. 1, 2, 3.

histoire humaine 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Hobbit 1, 2, 3.

Hogan Timothy 1, 2.

Holcombe Troy 1, 2.

Horus 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21.

Hoyle Fred 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Hureyra Abu 1, 2, 3, 4, 5.

Ibn Abd El Hakem 1.

Idris 1, 2, 3.

Iksam Kailey 1, 2, 3.

île de Feu 1, 2, 3, 4.

île de Flores 1, 2, 3.

île de Pâques 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.

île du Ka 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Incas 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35.

inondation 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72,

73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104.

inscriptions d'Edfou 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22.

interstadaire de Bølling-Allerød 1, 2.

Intihuatana 1.

Itoh Kazumasa 1.

Jacobs James Q. 1, 2.

Java 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.

Jenkins John Major 1, 2, 3, 4, 5, 6.

jökulhlaups 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Kalamba 1.

Kalასasaya 1, 2.

Kennett James 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37.

Khéops 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25.

Khorène Moïse de 1, 2.

Kinzie Charles R. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Knibb Michael A. 1, 2.

Komatsu Goro 1, 2.

Krupp Ed 1, 2.

kudurru 1.

Kunzig Robert 1, 2, 3.

La Venta 1, 2, 3, 4, 5.

lac Nasser 1, 2.

Lactance 1.

Lakes Finger 1, 2.

Lascaux 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Le Conte du naufragé 1, 2, 3, 4, 5.

Le Mystère d'Orion 1, 2, 3.

Le Mystère du Grand Sphinx 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

LeCompte Malcolm A. 1.

Libanios 1.
Lichtheim Miriam 1, 2, 3, 4, 5.
lien frictionnel 1, 2.
Liritzis Ioannis 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
Livre des Jubilés 1.
Lohmann Daniel 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50.
Lorenzis Alessandro De 1, 2, 3, 4.
Luckert Karl 1, 2, 3.

Machu Picchu 1, 2, 3, 4, 5.
Macrobe 1.
Magli Giulio 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
maisons dans le ciel 1, 2, 3.
Mansfield G.R. 1.
manuscrits de la mer Morte 1.
Mariette Auguste 1.
Marka Muyuc 1, 2.
Markham Sir Clements 1, 2, 3.
Maspero Gaston 1, 2, 3, 4, 5.
mât totémique 1, 2, 3, 4, 5, 6.
maya 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.
Mayas 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
Mead G.R.S. 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Meinzer O.E. 1.
Menzies Robert J. 1, 2, 3, 4.
Mésopotamie 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.
météores des Taurides 1.
météorites 1, 2, 3, 4, 5.
minéraux 1, 2, 3, 4.
Miyamoto Hideyaki 1, 2.
monolithe de Ponce 1.
mont Ararat 1, 2, 3, 4, 5, 6.
mont du Temple de Jérusalem 1, 2.
mont Hermon 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

montagne de Lumière 1.

Morley Sylvanus Griswold 1, 2, 3, 4, 5, 6.

nanodiamants 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21.

Napier Bill 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.

NASA 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Natawidjaja Danny Hilman 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25.

néolithique 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.

Nephilim 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Nickelsburg George W. 1, 2, 3.

Nil sauvage 1, 2.

niveau de la mer 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28.

nombril du monde 1, 2, 3, 4, 5.

Oannes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.

Œil saint 1, 2, 3.

Oljato 1, 2.

Ollantaytambo 1, 2.

orbite elliptique 1, 2, 3.

orichalque 1, 2.

Osiris 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.

Ouranos 1, 2.

Pacha Hanan 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Pacha Uran 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.

Padang Gunung 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32.

paléolithique 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

Pálsson Einar 1, 2.

papyrus Westcar 1, 2.

Pardee J.T. 1, 2.

paréidolie [1](#), [2](#).
Parinding Bori [1](#).
Parsche F [1](#).
Pelabuhan Ratu [1](#), [2](#).
Peter Thy [1](#).
Phéniciens [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).
Phœnix [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#),
[20](#), [21](#), [22](#).
pierre de la Femme enceinte [1](#), [2](#), [3](#).
pierre de Palerme [1](#).
pierre noire [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).
pierre ombilicale dorée [1](#), [2](#).
pilier 43 [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#),
[20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#).
pilier au lion [1](#).
Pinter Nicholas [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#).
Pirsig W. [1](#).
Pisac [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).
plateau du Columbia [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#),
[16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#),
[34](#).
Platon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#),
[20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#),
[38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#).
Pléiades [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).
pluie noire [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).
PNAS [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#).
Popol-Vuh [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
poudre de DMT hallucinogène [1](#).
processus de « scellage » [1](#).
Puits des âmes [1](#), [2](#), [3](#).
Pumapunku [1](#).
pyramide de Gizeh [1](#).
pyramide de Gunung Padang [1](#), [2](#), [3](#).
pyramide de Khéphren [1](#), [2](#).
pyramide de Kukulkan [1](#).
pyramide de Mykérinos [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Quetzalcóatl [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#).
Quirke Stephen [1](#), [2](#).

Ragette Friedrich [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#).
reine de l'océan méridional [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).
réservoir subglaciaire [1](#), [2](#), [3](#).

Reymond Anne Elizabeth [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#),
[15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#).
Rundle Clark R.T. [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#).

Sabéens [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#),
[19](#), [20](#), [21](#).
Sacsayhuaman [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#).
Sanchoniathon [1](#), [2](#), [3](#).

Şanlıurfa [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#).

Santillana Giorgio de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#).
savoir antédiluvien [1](#), [2](#), [3](#).

Scablands [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#),
[19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#),
[37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#).

Sceau de Salomon [1](#).

Schmidt Klaus [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#).

Schoch Robert [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#).

Sept Sages [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#).

Serpent à plumes [1](#), [2](#), [3](#).

Shanti Desril [1](#), [2](#).

Sharma Mukul [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Shaw John [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

Shetiyah [1](#).

Shoal Charity [1](#), [2](#), [3](#).

Sitchin Zecharia [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#).

Soennichsen John [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#).

Solon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#).

solstice d'été [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#).

solstice d'hiver [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#).

Spedicato Emilio [1](#), [2](#).

sphérules [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#).

Spooner Ian [1](#), [2](#).

Stadelmann Rainer [1](#).

Stèle de l'inventaire [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#).

Stellarium [1](#), [2](#), [3](#).

Stéréobate [1](#).

stéréobate [1](#).

Sulawesi [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).

Sumatra [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

sumérien [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#).

Sundaland [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

Surnaturel [1](#).

Taautos [1](#).

tambour de colonne [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#).

Tell Idris [1](#).

temple de Bacchus [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

temple de Borobudur [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).

temple de Coricancha [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

temple de Jupiter [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#).

temple de la Lune [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

temple de Saïs [1](#), [2](#).

temple de Salomon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

temple de Vénus [1](#), [2](#).

temple d'Horus [1](#), [2](#), [3](#).

temple du Dieu-Lune [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

temple du Phœnix 1, 2.

Tepe Göbekli 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201.

Tepe Karahan 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201.

Tepi Zep 1, 2.

terrane de Quebecia 1, 2, 3.

Textes des Pyramides 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Théodose 1, 2.

théorie de l'impact 1, 2, 3, 4, 5.

thérianthrope 1, 2, 3, 4, 5.

Thot 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Tiahuanaco 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Toraja [1](#), [2](#).

Tosaka Hiroyuki [1](#).

Toungouska [1](#), [2](#).

toxodon [1](#), [2](#).

triangle 3-4-5 [1](#).

Trilithon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [48](#), [49](#), [50](#).

Tunnel des Hasnoméens [1](#), [2](#).

Ukun Pacha [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Uoke [1](#), [2](#), [3](#).

Upton Dell [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Urquhart David [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#).

Vafiadou Asimina [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

vallée de Bada [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

VanderKam James C. [1](#), [2](#).

Veilleurs [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#).

Vincenzo Orofino [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Viracocha Kon-Tiki [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

vittrification [1](#).

Vyse Howard [1](#), [2](#).

Waejah Airyana [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Warren Hunt C. [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#).

Wegener Alfred [1](#).

West Allen [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#).

West John Anthony [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Wickramasinghe Chandra [1](#), [2](#).

Wood Robert [1](#).

Xénophon [1](#).

Xisouthros [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Yardimci Nurettin [1](#), [2](#).

Yarimca Asagi [1](#).

Yima [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#).

Zeus [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Ziusudra [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#).

Zivie-Coche Christiane [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Zoroastre [1](#), [2](#), [3](#).

TABLE

Crédits photographiques et illustrations

Remerciements

Introduction

PREMIÈRE PARTIE - ANOMALIES

Chapitre 1 - Il y a tant de mystères...

Chapitre 2 - La montagne de lumière

DEUXIÈME PARTIE - COMÈTE

Chapitre 3 - Une muraille d'eau verte détruisant tout sur son passage...

Chapitre 4 - Voyage dans les Scablands

Chapitre 5 - Les nanodiamants sont éternels

Chapitre 6 - L'empreinte d'une comète

TROISIÈME PARTIE - SAGES

Chapitre 7 - La prochaine fois, le feu

Chapitre 8 - Les Antédiluviens

QUATRIÈME PARTIE - RÉSURRECTION

Chapitre 9 - L'île du Ka

Chapitre 10 - Monastère des Sept Sages

Chapitre 11 - Les Livres de Thot

CINQUIÈME PARTIE - PIERRES

Chapitre 12 - Baalbek

Chapitre 13 - Puis survint le Déluge...

SIXIÈME PARTIE - ÉTOILES

Chapitre 14 - Les Portes du Soleil

Chapitre 15 - Le Lieu de la Création

Chapitre 16 - Écrit dans les étoiles

SEPTIÈME PARTIE - DISTANCE

Chapitre 17 - Montagne

Chapitre 18 - Océan

HUITIÈME PARTIE - CONCLUSION

Chapitre 19 - La prochaine civilisation perdue ?

NEUVIÈME PARTIE - MATIÈRE NOIRE

Chapitre 20 - Origines de l'amnésie

Chapitre 21 - Messagers étoilés

Annexes



Flammarion

Notes

1. « Le mot turc *Gobek* signifie “nombril” ou “ventre” », Klaus Schmidt, *Gobekli Tepe, A Stone-Age Sanctuary in South-Eastern Anatolia*, Ex Oriente, Berlin, 2012, p. 88. Voir également <http://www.ancient.eu/article/234/> et <http://archive.archaeology.org/0811/abstracts/turkey.html>.

▲ [Retour au texte](#)

2. « Ou “montagne du ventre” ». *Idem.*

[▲ Retour au texte](#)

3. Interview avec le professeur Klaus Schmidt menée par Graham Hancock à Göbekli Tepe, les 7 et 8 septembre 2013. Toutes les autres citations du Dr Schmidt rapportées dans ce chapitre proviennent du même entretien.

[▲ Retour au texte](#)

4. John Anthony West, *Serpent in the Sky*, Harper and Row, New York, 1979, p.13.

[▲ Retour au texte](#)

5. Interview avec Klaus Schmidt, *op. cit.* Voir aussi Klaus Schmidt, *Gobekli Tepe – the Stone Age Sanctuaries : New Results of Ongoing Excavations with a Special Focus on Sculptures and High Reliefs*, in Documenta Praehistorica XXXVII, 2010, p. 243.

[▲ Retour au texte](#)

6. Klaus Schmidt, *Gobekli Tepe – the Stone Age Sanctuaries*, *op. cit.*, p. 245.

[▲ Retour au texte](#)

7. Juan Antonio Belmonte, *Journal of Cosmology*, 2010, vol. 9, 2052-2062.

[▲ Retour au texte](#)

8. Voir chapitre 14.

[▲ Retour au texte](#)

9. Mon ami Andrew Collins développe davantage les caractéristiques humanoïdes de ce vautour à la page 99 de son *Gobekli Tepe : Genesis of the Gods*, Bear & Co., Vermont, 2014, duquel j'ai rédigé l'introduction.

[▲ Retour au texte](#)

10. Pour plus de détails concernant les fouilles de l'Enceinte H, voir *Gobekli Tepe Newsletter 2014*, German Archaeological Institute, pp. 5-7. Disponible en pdf ici : <http://www.dainst.org/documents/10180/123677/Newsletter+G%C3%B6bekli+Tepe+Ausgabe+1-2014>.

▲ [Retour au texte](#)

11. Klaus Schmidt, *Gobekli Tepe – the Stone Age Sanctuaries*, *op. cit.*, p. 242.

[▲ Retour au texte](#)

12. Schmidt développe cette théorie dans *Gobekli Tepe – the Stone Age Sanctuaries*, *op. cit.*, p 243.

[▲ Retour au texte](#)

13. Neil Baldwin, *Legends of the Plumed Serpent : Biography of a Mexican God, Public Affairs*, New York, 1998, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

14. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, Pygmalion, 2016, p. 154.

[▲ Retour au texte](#)

15. Neil Baldwin, *Legends of the Plumed Serpent*, *op. cit.*, p. 17.

▲ [Retour au texte](#)

16. Gerald P. Verbrugghe and John M. Wickersham (Eds), *Berosos and Manetho : Native Traditions in Ancient Mesopotamia and Egypt*, University of Michigan Press, 1999, p. 44.

[▲ Retour au texte](#)

17. Benno Landsberger, « Three Essays on the Sumerians II : The Beginnings of Civilisation in Mesopotamia », in Benno Landsberger, *Three Essays on the Sumerians*, Udena Publications, Los Angeles, p.174 ; *Berosos and Manetho, op. cit.*, pp. 17 and 44 ; Stephanie Dalley, *Myths from Mesopotamia*, Oxford University Press, 1990, pp.182-183, 328 ; Jeremy Black and Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, British Museum Press, London, 1992, pp. 41, 82-83, 163-164.

[▲ Retour au texte](#)

18. John Biershorst, *The Mythology Of Mexico and Central America*, William Morrow, New York, 1990, p. 161.

[▲ Retour au texte](#)

19. *North America of Antiquity*, p. 268, cité dans Ignatius Donnelly, *Atlantis : The Antediluvian World*, Dover publications Inc. Reprint, 1976, p. 165.

[▲ Retour au texte](#)

20. Sylvanus Griswold Morley, *An Introduction to the Study of Maya Hieroglyphs*, Dover Publications Inc., New York, 1975, pp.16-17.

[▲ Retour au texte](#)

21. John Biershorst, *The Mythology Of Mexico and Central America*, *op. cit.*, p. 161.

[▲ Retour au texte](#)

22. Sylvanus Griswold Morley, *An Introduction to the Study of Maya Hieroglyphs*, *op. cit.*, pp.16-17.

[▲ Retour au texte](#)

23. Voir Graham Hancock, *Fingerprints of the Gods*, William Heinemann Ltd., London, 1995, note 16, page 517.

[▲ Retour au texte](#)

24. Platon, *Timaeus and Critias*, Penguin Classics, London, 1977, p. 36 (trad. fr. par Victor Cousin, *Œuvres de Platon*, t. 12, *Critias*, p. 252).

[▲ Retour au texte](#)

1. Voir *New Scientist Magazine*, article principal sur Göbekli Tepe, 5 Octobre 2013, « The True Dawn : Civilization is Older and More Mysterious than we Thought ».

[▲ Retour au texte](#)

2. Platon, *Critias*, *op. cit.*

▲ [Retour au texte](#)

3. E-mail adressé par Danny Hilman Natawidjaja à Graham Hancock le 2 octobre 2014.

[▲ Retour au texte](#)

4. Danny Hilman Natawidjaja, *Plato Never Lied : Atlantis in Indonesia*, Booknesia, Jakarta, 2013.

[▲ Retour au texte](#)

5. Schoch et moi, qui nous connaissons depuis des années, étions tous deux invités à présenter nos articles à la conférence culturelle du festival de Gotrasawala (largement consacré à des discussions autour de Gunung Padang), qui se tenait à Bandung les 5, 6 et 7 décembre 2013. Un voyage d'étude à destination de Gunung Padang, durant lequel le Dr Natawidjaja a fait part de ses découvertes, a été organisé dans le cadre de la conférence.

[▲ Retour au texte](#)

6. Mentionné dans *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.*, p. 464 sqq.

[▲ Retour au texte](#)

7. Robert M. Schoch Ph.D., « The Case for a Lost Ice Age Civilization in Indonesia », *Atlantis Rising Magazine*, mars-avril 2014, p. 41sqq.

[▲ Retour au texte](#)

8. « Je reçois fréquemment des communications de personnes souhaitant me consulter au sujet de leurs idées inédites, écrit Einstein. Il va sans dire que ces idées ne possèdent que rarement la moindre justesse scientifique. Le tout premier courrier, cependant, que j'ai reçu de la part de M. Hapgood m'a électrisé. Son idée est originale, d'une grande simplicité et – si elle continue de s'avérer – d'un intérêt capital pour tout ce qui est en lien avec l'histoire de la surface de la Terre. » Extrait de la préface d'Albert Einstein à l'ouvrage de Charles H. Hapgood, *Earth's Shifting Crust : A key to some Basic Problems of Earth Science*, Pantheon Books, New York, 1958, pp. 1-2.

[▲ Retour au texte](#)

1. *Archaeoastronomy : The Journal of the Center for Archaeoastronomy*, vol. VIII, numéros 1-4, janvier-décembre 1985, p 99.

[▲ Retour au texte](#)

2. Thor Conway dans Ray A. Williamson et Claire R. Farrer Eds., *Earth and Sky : Visions of the Cosmos in Native American Folklore*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 1992, pp. 243-244.

[▲ Retour au texte](#)

3. Rapporté dans W. Woelfi et W. Blatensperger, « Traditions connected with the Pole Shift Model of the Pleistocene », in *arXiv : 1009.578v1*, 26 septembre 2010, p. 24.

[▲ Retour au texte](#)

4. Thor Conway dans Ray A. Williamson et Claire R. Farrer Eds., *Earth and Sky, op. cit.*, p. 246.

[▲ Retour au texte](#)

5. Cité dans Richard Firestone, Allen West et Simon Warwick-Smith, *The Cycle of Cosmic Catastrophes : Flood, Fire and Famine in the History of Civilization*, Bear & Co., Rochester, Vermont, 2006, p. 152-153.

[▲ Retour au texte](#)

6. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

7. *Castoroide ohioensis*. Sa longueur moyenne était de 1,9 mètre environ, mais il pouvait atteindre 2,2 mètres. Il s'agissait du plus gros rongeur connu en Amérique du Nord durant le pléistocène, et du castor le plus courant.

[▲ Retour au texte](#)

8. Richard Erdoes et Alfonso Ortiz, *American Indian Myths and Legends*, Pantheon Books, New York, 1984, p. 181.

[▲ Retour au texte](#)

9. Marth Douglas Harris, *History and Folklore of the Cowichan Indians*, The Colonialist Printing and Publishing Company, Victoria, British Columbia, 1901, p. 11-12.

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

11. Ella E. Clark, *Indian Legends of the Pacific Northwest*, University of California Press, Berkeley, 1953, pp. 161-162.

[▲ Retour au texte](#)

12. Richard Erdoes and Alfonso Ortiz, *American Indian Myths and Legends*, *op. cit.*, p. 474.

[▲ Retour au texte](#)

13. *New Larousse Encyclopedia of Mythology*, Paul Hamlyn, London, 1989, p. 426.

[▲ Retour au texte](#)

14. Sir J. G. Frazer, *Folklore in the Old Testament : Studies in Comparative Religion, Legend and Law*, Macmillan, London, 1923, pp. 111-112.

[▲ Retour au texte](#)

15. *New Larousse Encyclopedia of Mythology*, *op. cit.*, p. 431.

[▲ Retour au texte](#)

16. <http://www.firstpeople.us/FP-Html-Legends/AlgonquinFloodMyth-Algonquin.html>.

▲ [Retour au texte](#)

17. D'après *History of the Dakotas* de Lynd, cité dans *Atlantis : The Antediluvian World*, *op. cit.*, p. 117.

[▲ Retour au texte](#)

18. Pour aller plus loin, voir Gail J. Woodside, *Comparing Native Oral History and Scientific Research to Produce Historical Evidence of Native Occupation During and After the Missoula Floods : A Project submitted to Oregon State University, University Honors College, in partial fulfillment of the requirements for the degree of Honors Baccalaureate in Natural Resources*, 28 mai 2008. Woodside conclut que « quand on la compare avec les données géologiques actuelles, la tradition orale transmise par les autochtones habitant dans les régions inondées semble prouver l'occupation et la survivance des populations amérindiennes dans ces régions ».

[▲ Retour au texte](#)

19. Le site web de Carlson est :
www.sacredgeometryinternational.com.

[▲ Retour au texte](#)

20. « Scab » signifie « croûte », « escarre ». (*N.d.T.*)

[▲ Retour au texte](#)

21. J Harlen Bretz, « The Channeled Scabland of Eastern Washington », *Geographical Review*, vol. 18, n° 3, juillet 1928, p. 446.

[▲ Retour au texte](#)

22. John Soennichsen, *Bretz's Flood : The Remarkable Story of a Rebel Geologist and the World's Greatest Flood*, Sasquatch Books, Seattle, 2008, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

23. *Ibid.*, p. 33.

▲ [Retour au texte](#)

24. *Ibid.*, p. 39.

▲ [Retour au texte](#)

25. *Ibid.*, p. 43.

▲ [Retour au texte](#)

26. *Ibid.*, p. 79-90.

▲ [Retour au texte](#)

27. *Ibid.*, p. 110.

▲ [Retour au texte](#)

28. *Ibid.*, p. 126.

▲ [Retour au texte](#)

29. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

30. J Harlen Bretz, « The Channeled Scablands of the Columbia Plateau », *The Journal of Geology*, vol. 31, n° 8, nov.-déc. 1923, p. 621-622.

[▲ Retour au texte](#)

31. *Ibid.*, p. 649.

▲ [Retour au texte](#)

32. John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 131.

[▲ Retour au texte](#)

33. David Alt, *Glacial Lake Missoula and its Humongous Floods*, Mountain Press Publishing Company, Missoula, Montana, 2001, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

34. *Ibid.*, p. 17.

▲ [Retour au texte](#)

35. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

36. J Harlen Bretz, « The Spokane Flood beyond the Channeled Scablands », *The Journal of Geology*, vol. 33, n° 2, fév.-mars 1925, p. 98.

[▲ Retour au texte](#)

37. Cité dans Stephen Jay Gould, « The Great Scablands Debate », *Natural History*, août/septembre 1978, pp.12-18.

[▲ Retour au texte](#)

38. Cité dans Victor R. Baker, « The Spokane Flood Controversy and the Martian Outflow Channels », *Science*, New Series, vol. 202, n° 4734, 22 décembre 1978, p. 1252.

[▲ Retour au texte](#)

39. Cité dans Stephen Jay Gould, « The Great Scablands Debate », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

40. Cité dans John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 192.

[▲ Retour au texte](#)

41. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

42. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

43. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

44. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

45. Bretz, cité dans Victor R. Baker, « The Spokane Flood Controversy », *op. cit.*, pp. 1252-1253.

[▲ Retour au texte](#)

46. Bretz, cité dans *ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

47. Victor R. Baker, *ibid*, p. 1253.

[▲ Retour au texte](#)

48. Bretz, dans le *Geological Society of America Bulletin*, n° 39, 1928, p. 643, cité par Victor R. Baker dans « The Spokane Flood Debates : Historical Background and Philosophical Perspective », Geological Society, London, Special Publications 2008, v. 301, p. 47.

[▲ Retour au texte](#)

49. Bretzet *al.* dans le *Geological Society of America Bulletin*, 67, 957, 1956, cité dans Victor R. Baker, « The Spokane Flood Controversy », *op. cit.*, p. 1249.

[▲ Retour au texte](#)

50. J Harlen Bretz, « The Spokane Flood beyond the Channeled Scablands, II », *The Journal of Geology*, vol. 33, n° 3, avril-mai, 1925, p. 259.

[▲ Retour au texte](#)

51. Bretz, plan pour son allocution devant la société de géologie de janvier 1927, p. 5, cité dans John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 185.

[▲ Retour au texte](#)

52. John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 206.

▲ [Retour au texte](#)

53. Le lac Missoula et l'inondation de Spokane [abstracts], *Geological Society of America Bulletin*, 1^{er} mars, 1930, v. 41, n° 1, p. 92-93, cité dans John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 185.

[▲ Retour au texte](#)

54. J Harlen Bretz, *The Grand Coulee*, New York, N.Y., American Geographical Society, 1932, cité dans John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 210.

[▲ Retour au texte](#)

55. Cité dans John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 222.

▲ [Retour au texte](#)

56. Cité dans John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 222-223.

▲ [Retour au texte](#)

57. Bretz, *Washington's Channeled Scabland*, p. 53, cité dans John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 227.

[▲ Retour au texte](#)

58. John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 229.

▲ [Retour au texte](#)

59. Stephen Jay Gould, « The Great Scablands Debate », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

60. John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, p. 231.

▲ [Retour au texte](#)

61. http://en.wikipedia.org/wiki/J_Harlen_Bretz.

▲ [Retour au texte](#)

62. J Harlen Bretz, « The Lake Missoula Floods and the Channeled Scabland », *The Journal of Geology*, vol. 77, n° 5, septembre 1969, p. 510-511.

[▲ Retour au texte](#)

63. Victor R. Baker, « The Spokane Flood Debates », *op. cit.*, p. 46.

[▲ Retour au texte](#)

64. J Harlen Bretz, « The Channeled Scablands of the Columbia Plateau », *op. cit.*, p. 649.

[▲ Retour au texte](#)

65. J Harlen Bretz, « Presentation of the Penrose Medal to J Harlen Bretz : Response », *Bulletin of the Geological Society of America*, Part II, 91, 1095, cité dans Victor R. Baker, « The Spokane Flood Debates », *op. cit.*, p. 48.

[▲ Retour au texte](#)

66. Voir, par exemple, les débats dans James E. O'Connor, David A. Johnson, et. al., « Beyond the Channeled Scabland », *Oregon Geology*, vol. 57, n° 3, mai 1995, pp. 51-60. Voir aussi Gerardo Benito et Jim E. O'Connor, « Number and Size of last-glacial Missoula floods in the Columbia River Valley », *Geological Society of America Bulletin*, 115, 2003, pp. 624-638 ; Richard B. Waitt Jr., « About Forty Last-Glacial Lake Missoula Jokulhlaups through Southern Washington », *The Journal of Geology*, vol. 88, n° 6, novembre 1980, pp. 653-679 ; E.P. Kiver et D. F. Stradling, « Comments on "Periodic Johukhlaups from Pleistocene Lake Missoula", Letter to the Editor », *Quaternary Research* 24, 1985, pp.354-356 ; John J. Clague et al., « Palaeomagnetic and tephra evidence for tens of Missoula floods in Southern Washington », *Geology*, 31, 2003, pp 247-250 ; Richard B. Waitt Jr., « Case for periodic colossal johulhlaups from Pleistocene Glacial Lake Missoula », *Geological Society of America Bulletin*, v. 96, octobre 1985, pp. 121-128 ; Keenan Lee, *The Missoula Flood*, Department of Geology and Geological Engineering School of Mines, Golden, Colorado, 2009.

[▲ Retour au texte](#)

67. Vic Baker, dans une interview avec John Soennichsen, *Bretz's Flood*, *op. cit.*, pp. 251-252.

[▲ Retour au texte](#)

68. David Alt, *Glacial Lake Missoula and its Humongous Floods*, *op. cit.*, p. 25.

[▲ Retour au texte](#)

69. Thomas J. Crowley et Gerald R. North, *Palaeoclimatology*, Oxford University Press, 1991, p. 62.

[▲ Retour au texte](#)

70. Lawrence Guy Strauss et al., *Humans at the End of the Ice Age*, Plenum Press, New York and London 1996, pp. 66 et 86. Le Dryas récent est un terme désignant explicitement une phase froide européenne, bien qu'elle fût planétaire. On y fait parfois référence sous divers noms selon les endroits, mais c'est aussi un terme générique et on l'utilise ici en tant que tel.

[▲ Retour au texte](#)

71. Crowley and North, *op. cit.*, p. 63.

▲ [Retour au texte](#)

72. Adams et Otte situent à – 12800 pour le début de la période froide du Dryas récent et la fin à – 11400, en années calendaires, *Current Anthropology*, 1999, vol. 40, pp. 73-77, voir p. 73.

[▲ Retour au texte](#)

73. Strauss et al., *Humans at the End of the Ice Age*, *op. cit.*, p. 86.

[▲ Retour au texte](#)

74. Graham Hancock, *Underworld : Flooded Kingdoms of the Ice Age*, Penguin, London, 2002, pp. 194-195 (trad. fr. par Jean-Noël Chatain, *Civilisations englouties*, Pygmalion, 2002).

[▲ Retour au texte](#)

1. Voir, par exemple, US Geological Survey, « Columbia River Basalt Stratigraphy in the Pacific North West » : http://or.water.usgs.gov/projs_dir/crbg/.

▲ [Retour au texte](#)

2. J Harlen Bretz, « The Channeled Scablands of the Columbia Plateau », *The Journal of Geology*, vol. 31, n° 8, *op. cit.*, pp. 637-638.

[▲ Retour au texte](#)

3. *Ibid.*, 622.

▲ [Retour au texte](#)

4. Randall Carlson : « My Journey to Catastrophism », www.sacredgeometryinternational.com/journey-catastrophism.

[▲ Retour au texte](#)

5. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

6. À partir de cet endroit, les citations de Randall Carlson figurant dans ce chapitre proviennent toutes des interviews réalisées durant notre voyage de recherche en septembre-octobre 2014.

[▲ Retour au texte](#)

7. Ces données sont confirmées par l'Institut de géologie de l'État de New York. Voir : <http://www.nysm.nysed.gov/nysgs/experience/sites/niagara/>.

▲ Retour au texte

8. Ella E. Clark, *Indian Legends of the Pacific Northwest*, University of California Press, Berkeley, 2003, p. 71.

[▲ Retour au texte](#)

9. Wikipedia : http://en.wikipedia.org/wiki/Lake_Chelan. Certaines données de cet ouvrage sont issues de Wikipedia, une encyclopédie collective en ligne qui offre un contenu librement utilisable que chacun peut modifier (note de l'éditeur).

▲ [Retour au texte](#)

10. Voir Eric Cheney, *Floods, Flows, Faults, Glaciers, Gold and Gneisses, From Quincy to Chelan to Wenatchee*, Northwest Geological Society, Fieldtrip Guidebook n° 24, 13-14 juin 2009, p. 18 (http://www.nwgs.org/field_trip_guides/floods,_flows_faults.....pdf).

« Remarquez l'énorme bloc erratique de CRGB à flanc de colline au-dessus d'une maison. CRBG est un sigle signifiant Columbia River Basalt Group (groupe basaltique du Columbia), une vaste région formée par une inondation basaltique datant de l'époque du miocène et ayant recouvert le nord de l'Oregon, l'est du Washington et l'ouest de l'Idaho entre 17 millions et 6 millions d'années en arrière (http://or.water.usgs.gov/projs_dir/crbg/).

▲ [Retour au texte](#)

11.

<http://www.wvc.edu/directory/departments/earthsciences/2014NAGT-PNWFieldTrips.pdf>.

▲ [Retour au texte](#)

12. Cette mesure est confirmée dans David K. Norman et Jaretta M. Roloff, « A Self-Guided Tour of the Geology of the Columbia River Gorge », Washington Division of Geology and Earth Resources, Open File Report 2004-7, March 2004, p. 3 : « Le pic de l'inondation sur le fleuve Columbia au niveau de Wallula Gap, à la frontière entre le Washington et l'Oregon, atteignait environ 1 200 pieds (365 m), comme le prouvent les erratiques glaciaires abandonnés à flanc de colline. L'eau s'est écoulée dans la gorge Columbia, puis répandue dans la vallée en balayant la terre et les talus jusqu'à 1 000 pieds (300 m) d'altitude, et ce jusqu'à The Dalles, en Oregon. Lorsqu'elle atteint Crown Point, la surface de la dernière inondation était redescendue à environ 600 pieds (180 m). »

[▲ Retour au texte](#)

13. Voir la question dans Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.*, pp. 61 sq.

[▲ Retour au texte](#)

1. Keenan Lee, « Catastrophic Flood Features at Camas Prairie, Montana », Department of Geology and Geological Engineering, Colorado School of Mines, Golden, Colorado, 2009, p. 4 and 5.

[▲ Retour au texte](#)

2. *Ibid.*, p. 5.

▲ [Retour au texte](#)

3. Charles R. Kinzie, et al., « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents Consistent with Major Cosmic Impact at 12,800 Cal BP », *The Journal of Geology*, vol. 122, n° 5 (septembre 2014), p. 475-505.

[▲ Retour au texte](#)

4. Voir par exemple <http://phys.org/news/2014-08-year-old-nanodiamonds-multiple-continent.html>, et Wittke et al., « Nanodiamonds and Carbon Spherules from Tunguska, the K/T Boundary, and the Younger Dryas Boundary Layer », article présenté devant l'Union américaine de géophysique, durant la session d'automne 2009 (<http://adsabs.harvard.edu/abs/2009AGUFMPP31D1392W>).

▲ [Retour au texte](#)

5. Heather Pringle, *New Scientist*, 22 mai 2007 :
<http://www.newscientist.com/article/dn11909-did-a-comet-wipe-out-prehistoric-americans.html#.VJqZ88AgA>.

▲ [Retour au texte](#)

6. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

7. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

8. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

9. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

11. R.B. Firestone, A. West, J.P. Kennett, et al., « Evidence for an extraterrestrial impact 12,900 years ago that contributed to the megafaunal extinctions and the Younger Dryas cooling », *PNAS*, vol. 104, n° 41, 9 octobre 2007, p. 16016.

▲ [Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p. 16016.

▲ [Retour au texte](#)

13. *Ibid.*, p. 16020.

[▲ Retour au texte](#)

14. La comparaison est effectuée avec la comète Shoemaker-Levy 9, qui s'est disloquée en de multiples fragments ayant frappé la planète Jupiter avec des conséquences spectaculaires en 1994.

[▲ Retour au texte](#)

15. R.B. Firestone, A. West, J.P. Kennett, et al., « Evidence for an extraterrestrial impact 12,900 years ago that contributed to the megafaunal extinctions and the Younger Dryas cooling », *op. cit.*, p. 16020.

[▲ Retour au texte](#)

16. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

17. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

18. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

19. *Ibid.*, p. 16020-1.

[▲ Retour au texte](#)

20. *Ibid.*, p. 16021.

▲ [Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, p. 16020.

[▲ Retour au texte](#)

22. http://en.wikipedia.org/wiki/Tsar_Bomba.

▲ [Retour au texte](#)

23. <http://www.edwardmuller.com/right17.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

24. D.J. Kennett, J.P. Kennett, G.J. West, J.M. Erlandson, et al., « Wildfire and abrupt ecosystem disruption on California's Northern Channel Islands at the Allerod-Younger Dryas Boundary » in *Quaternary Science Reviews*, vol. 27, Issues 27-28, December 2008, pp. 2530-2545.

[▲ Retour au texte](#)

25. Douglas J. Kennett, James P. Kennett, Allen West, James H. Wittke, Wendy S. Wolback, et al., « Shock-synthesised hexagonal diamonds in Younger Dryas Boundary sediments » in *PNAS*, 4 August 2009, vol. 106, n° 31, pp. 12623-28.

[▲ Retour au texte](#)

26. Andrei Kurbatov, Paul A. Mayewski, Jorgen P. Steffenson et al., « Discovery of a nanodiamond-rich layer in the Greenland ice sheet » in *Journal of Glaciology*, vol. 56, n° 199, 2010, pp. 749-759.

[▲ Retour au texte](#)

27. W.M. Napier, « Palaeolithic extinctions and the Taurid Complex » in *Monthly Notices of the Royal Astronomical Society*, vol. 405, Issue 3, 1 July 2010 pp. 1901-1906. L'article entier peut être lu en ligne ici : <http://mnras.oxfordjournals.org/content/405/3/1901.full.pdf+html?sid=19fd6cae-61a0-45bd-827b-9f4eb877fd39>, et téléchargé sous forme de pdf là : <http://arxiv.org/pdf/1003.0744.pdf>.

▲ [Retour au texte](#)

28. William C. Mahaney, David Krinsley, Volli Kalm, « Evidence for a Cosmogenic Origin of fired glaciofluvial beds in the Northwestern Andes : Correlation with Experimentally Heated Quartz and Feldspar » in *Sedimentary Geology* 231 (2010), pp. 31-40.

[▲ Retour au texte](#)

29. Mostafa Fayek, Lawrence M. Anovitz, et al., « Framboidal iron oxide : Chondrite-like material from the black mat, Murray Springs, Arizona » in *Earth and Planetary Science Letters* 319-320, accepté le 22 novembre 2011, publié en ligne le 21 janvier 2012, pp. 251-258.

[▲ Retour au texte](#)

30. Isabel Israde-Alcantara, James L. Bischoff, Gabriela Dominguez-Vasquez et al., « Evidence from central Mexico supporting the Younger Dryas extraterrestrial impact hypothesis » in *PNAS*, 27 mars 2012, vol. 109, n° 13, pp. E738-47.

[▲ Retour au texte](#)

31. Ted E. Bunch, Robert E. Hermes, Andrew.T. Moore et.al., « Very high-temperature impact melt products as evidence for cosmic airbursts and impacts 12,900 years ago » in *PNAS*, juin 2012, 109 (28), pp. E1903-12.

[▲ Retour au texte](#)

32. Michail I. Petaev, Shichun Huang, Stein B. Jacobsen and Alan Zindler, « Large Pt anomaly in the Greenland ice core points to a cataclysm at the onset of Younger Dryas » in *PNAS*, 6 août 2013, vol. 110, n° 32, pp. 12917-20.

[▲ Retour au texte](#)

33. William C. Mahaney, Leslie Keiser, David Krinsley, et al., « New Evidence from a Black Mat Site in the Northern Andes Supporting a Cosmic Impact 12,800 years ago » in *The Journal of Geology*, vol. 121, n° 4 (juillet 2013), pp. 309-325.

[▲ Retour au texte](#)

34. Charles R. Kinzie, et al., « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents Consistent with Major Cosmic Impact at 12,800 Cal BP », *op. cit.* p. 475.

[▲ Retour au texte](#)

35. Boslough, Daulton, Pinter et al., « Arguments and Evidence against a Younger Dryas Impact Event », p. 21.

[▲ Retour au texte](#)

36. Nicholas Pinter, Andrew Scott, Tyrone Daulton et al., « The Younger Dryas Impact Hypothesis : A Requiem », *Earth-Science Reviews*, vol. 106, Issues 3-4, June 2011, pp. 247-264.

[▲ Retour au texte](#)

37. Boslough, Daulton, Pinter et al., « Arguments and Evidence against a Younger Dryas Impact Event », p. 21.

[▲ Retour au texte](#)

38. James H. Wittke, James P. Kennett, Allen West, Richard Firestone et al., « Evidence for Deposition of 10 million tons of impact spherules across four continents 12,800 y ago », *PNAS*, 4 juin 2013, p. 2089.

[▲ Retour au texte](#)

39. *Ibid.*, p. 2089.

▲ [Retour au texte](#)

40. Malcolm A. LeCompte, Albert C. Goodyear, et al., « Independent Evaluation of Conflicting Microspherule Results from Different Investigations of the Younger Dryas Impact Hypothesis », *PNAS*, 30 octobre 2012, 109 (44), pp. E.2960-69.

[▲ Retour au texte](#)

41. *Ibid.*, pp. E2960 et E2969.

[▲ Retour au texte](#)

42. James H. Wittke, James P. Kennett, Allen West, Richard Firestone et al., « Evidence for Deposition of 10 million tons of impact spherules across four continents 12,800 y ago », *op. cit.*, p. 2089.

[▲ Retour au texte](#)

43. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

44. *Ibid.*, p. 2088-9.

▲ [Retour au texte](#)

45. *Ibid.*, 2096.

[▲ Retour au texte](#)

46. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

47. Cité dans Robert Kunzig, « Did a Comet Really Kill the Mammoths 12,900 years ago ? » *National Geographic*, 10 septembre 2013.
(<http://news.nationalgeographic.com/news/2013/09/130910-comet-impact-mammoths-climate-younger-dryas-quebec-science/>).

▲ [Retour au texte](#)

48. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

49. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

50. Cosmic Tusk, « In desperate hole, Pinter grabs a shovel » :
<http://cosmictusk.com/nicholas-pinter-southern-illinois/comment-page-2/>.

▲ [Retour au texte](#)

51. P. Thy, G. Willcox, G.H. Barfod, D.Q. Fuller, « Anthropogenic origin of siliceous scoria droplets from Pleistocene and Holocene archaeological sites in northern Syria », *Journal of Archaeological Science*, 54 (2015), pp. 193-209.

[▲ Retour au texte](#)

52. *Ibid.*, p. 193.

▲ [Retour au texte](#)

53. « Study casts doubt on Mammoth-Killing Cosmic Impact », *UC Davis News and Information*, 6 janvier 2015 : http://news.ucdavis.edu/search/news_detail.lasso?id=11117.

▲ [Retour au texte](#)

54. Correspondance personnelle entre Graham Hancock et Allen West. L'e-mail de West à Hancock est daté du 18 mars 2015.

[▲ Retour au texte](#)

55. Charles R. Kinzie, et al., « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents Consistent with Major Cosmic Impact at 12,800 Cal BP », *op. cit.*

▲ [Retour au texte](#)

56. *Ibid.* Voir en particulier pp. 477-478.

[▲ Retour au texte](#)

57. Cité dans Robert Kunzig, « Did a Comet Really Kill the Mammoths 12,900 years ago ? », *National Geographic*, 10 septembre 2013, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

58. Voir par exemple Mark Boslough et al., « Faulty Protocols Yield Contaminated Samples, Unconfirmed Results », *PNAS*, vol. 110, n° 18, 30 avril 2013, et le droit de réponse dans ce même numéro de Malcolm A. LeCompte et al., « Reply to Boslough : Prior studies validating research are ignored ». Voir également Annelies van Hoesel et al., « Cosmic Impact or natural fires at the Allerod-Younger Dryas Boundary : A Matter of Dating and Calibration », *PNAS* vol. 110, n° 41, 8 octobre 2013, et le droit de réponse dans le même numéro de James H. Wittke, *et al.*, « Reply to van Hoesel et al. : Impact related Younger Dryas Boundary Nanodiamonds from The Netherlands ». Voir aussi David L. Meltzer et al., « Chronological evidence fails to support claim on an isochronous widespread layer of cosmic impact indicators dated to 12,800 years ago », *PNAS*, 12 mai 2014. Allen West m'informe (e-mail d'Allen West à Graham Hancock, daté du 18 mars 2015) qu'une réponse écrite à Meltzer et al. par 27 coauteurs, et provisoirement intitulée « Bayesian chronological analyses consistent with synchronous age of 12,820-12,740 cal BP for Younger Dryas Boundary on Four Continents », sera publiée prochainement. Dans le même courriel, West souligne qu'un autre point à ajouter au sujet de la datation est déjà en cours de publication (le 18 mars 2015) : « Dans la couche de la LDR, nous avons trouvé des proxies de haute température, dont des nanodiamants, l'un des groupes de proxies retrouvés dans tous les cas d'impact. Les preuves sont considérables : nos sites de la LDR s'étendent sur plus d'une douzaine de pays, sur quatre continents (l'Amérique du Nord et du Sud, l'Europe et l'Asie). Dans deux articles Wittke et al. et Kinzie et al. signalent une dizaine de datations par le carbone 14 extrêmement précises, estimant à $12\,800 \pm 100$ années calendaires avant le présent la couche LDR. Cela signifie que,

statistiquement, la couche LDR de tous ces sites *pourrait* avoir été déposée le même jour – cela ne prouve pas que c'est arrivé, mais cela montre que cela est possible. Pourtant, même si ces dates proviennent *directement* de la couche LDR et sont statistiquement identiques, Meltzer et al. les ont rejetées car elles ne seraient pas les mêmes. Un tel rejet est tout simplement indéfendable. »

[▲ Retour au texte](#)

59. Charles R. Kinzie, et al., « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents », *op. cit.*, p. 501.

[▲ Retour au texte](#)

60. Cité dans Jim Barlow-Oregon, « Did Exploding Comet Leave Trail of Nanodiamonds ? », *Futurity : Research News from Top Universities* : <http://www.futurity.org/comet-nanodiamonds-climate-change-755662/>. Voir également Charles R. Kinzie, et al., « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents Consistent with Major Cosmic Impact at 12,800 Cal BP », *op. cit.*, p. 476.

▲ [Retour au texte](#)

61. Cité dans Julie Cohen, « Nanodiamonds Are Forever : A UCSB professor's research examines 13,000-year-old nanodiamonds from multiple locations across three continents », *The Current*, UC Santa Barbara, 28 août 2014.
<http://www.news.ucsb.edu/2014/014368/nanodiamonds-are-forever>.

▲ [Retour au texte](#)

62. Charles R. Kinzie et al., « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents Consistent with Major Cosmic Impact at 12,800 Cal BP », *op. cit.*, pp. 498-9.

[▲ Retour au texte](#)

63. Cité dans Julie Cohen, « Nanodiamonds Are Forever : A UCSB professor's research examines 13,000-year-old nanodiamonds from multiple locations across three continents », *op. cit.*

▲ [Retour au texte](#)

64. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

1. Troy Holcombe, John Warren, et al., « Small Rimmed Depression in Lake Ontario : An Impact Crater ? », *Journal of the Great Lakes Research*, 27 (4), 2001, pp. 510-517.

[▲ Retour au texte](#)

2. Ian Spooner, George Stevens et al., « Identification of the Bloody Creek Structure, a possible impact crater in southwestern Nova Scotia, Canada », *Meteoritics and Planetary Science* 44, n° 8 (2009), pp. 1193-1202.

[▲ Retour au texte](#)

3. http://en.wikipedia.org/wiki/Corossol_crater.

▲ [Retour au texte](#)

4. Higgins M.D., Lajeunesse P. et al., « Bathymetric and Petrological Evidence for a Young (Pleistocene ?) 4-km Diameter Impact Crater in the Gulf of Saint Lawrence, Canada », 42^e Lunar and Planetary Science Conference, organisée du 7 au 11 mars 2011 à The Woodlands, Texas. LPI Contribution n° 1608, p.1504.

[▲ Retour au texte](#)

5. Charles R. Kinzie et al., « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents Consistent with Major Cosmic Impact at 12,800 Cal BP », *The Journal of Geology*, vol. 122, n° 5 (septembre 2014), *op. cit.*, p. 475.

[▲ Retour au texte](#)

6. Yingzhe Wu, Mukul Sharma et al., « Origin and provenance of spherules and magnetic grains at the Younger Dryas boundary », *PNAS*, 17 septembre 2013, p. E3557. Disponible en ligne ici : <http://www.pnas.org/content/110/38/E3557.full.pdf+html>

[▲ Retour au texte](#)

7. Mukul Sharma cité dans Becky Oskin, « Did ancient Earth-chilling meteor crash near Canada ? » <http://www.livescience.com/39362-younger-dryas-meteor-quebec.html>.

▲ [Retour au texte](#)

8. Voir par exemple W.C. Mahaney, V. Kalm et al., « Evidence from the Northwestern Venezuelan Andes for extraterrestrial impact : The Black Mat Enigma », *Geomorphology* 116 (2010), p. 54.

[▲ Retour au texte](#)

9. John Shaw, Mandy Munro-Stasiuk et al., « The Channeled Scabland : Back to Bretz », *Geology*, juillet 1999, v. 27, n° 7, pp. 605-608. Par ex., p. 605 : « Nous présentons des preuves suggérant que, dans le Wisconsin, une seule inondation majeure a été enregistrée dans la couche sédimentaire, et que la sédimentation au cœur du lac glaciaire Missoula était indépendante de celle des Channeled Scablands. » Pour d'autres analyses et de plus amples développements des travaux du professeur Shaw, ainsi que pour la principale preuve qu'il produit, voir Graham Hancock, *Civilisations englouties*, *op. cit.*, chapitre 3.

[▲ Retour au texte](#)

10. G. Komatsu, H. Miyamoto et al., « The Chaneled Scabland : Back to Bretz ? : Comment and Reply », *Geology*, juin 2000, v. 28, pp. 573-574.

[▲ Retour au texte](#)

11. Jim E. O'Connor et Victor R. Baker, « Magnitudes and implications of peak discharges from glacial Lake Missoula », *Geological Society of America Bulletin*, 1992, 104, n° 3, p. 278.

[▲ Retour au texte](#)

12. US Geological Survey, « The Channeled Scablands of Eastern Washington », section sur le lac Missoula : http://www.cr.nps.gov/history/online_books/geology/publications/inf/72-2/sec3.htm.

▲ [Retour au texte](#)

13. C. Warren Hunt, « Inundation Topography of the Columbia River System », *Bulletin of Canadian Petroleum Geology*, vol. 25, n° 3, p. 472.

[▲ Retour au texte](#)

14. Voir Fiona Tweed, Andrew Russell, « Controls on the formation and sudden drainage of glacier-impounded lakes : implications for jökulhlaup characteristics », *Progress in Physical Geography*, mars 1999, vol. 23, n° 1, p. 91. Des réserves sur l'intégrité d'un barrage de glace long de plus de 11 kilomètres et haut de plus de 600 mètres sont également exprimées par le géologue et consultant en ingénierie Peter James dans « The Massive Missoula Floods : An Alternative Rationale », *New Concepts in Global Tectonics Newsletter*, n° 48, septembre 2008, pp. 5-23.

[▲ Retour au texte](#)

15. C. Warren Hunt, « Inundation Topography of the Columbia River System », *Bulletin of Canadian Petroleum Geology*, *op. cit.*, p. 468 et p. 472.

[▲ Retour au texte](#)

16. *Ibid.*, p. 473.

▲ [Retour au texte](#)

17. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

18. *Ibid.* Voir aussi C. Warren Hunt, « Catastrophic Termination of the Last Wisconsin Ice Advance : Observations in Alberta and Idaho », *Bulletin of Canadian Petroleum Geology*, vol. 25, n° 3, pp. 456-467. Peter James, dans « The Massive Missoula Floods » *op. cit.*, évoque également des incursions massives d'eau de mer, en l'occurrence liée à un déplacement putatif des pôles magnétiques. Voir, par exemple, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

19. C. Warren Hunt, *Environment of Violence : Readings of Cataclysm Cast in Stone*, Polar Publishing, Alberta, 1990, p. 137.

[▲ Retour au texte](#)

20. *Ibid.*, pp. 118-119.

▲ [Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, p. 119.

▲ [Retour au texte](#)

22. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

23. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

24. *Ibid.*, pp. 119-120.

[▲ Retour au texte](#)

25. *Ibid.*, p. 120.

▲ [Retour au texte](#)

26. Firestone, West, Kennett et al., « Evidence for an Extraterrestrial Impact 12,900 years ago that contributed to the megafaunal extinctions and the Younger Dryas Cooling », *op. cit.*, p.16020.

▲ [Retour au texte](#)

27. Henry T. Mullins et Edward T. Hinchley, « Erosion and Infill of New York Finger Lakes : Implications for Laurentide Ice Sheet Deglaciation », *Geology*, vol. 17, Issue 7, juillet 1989, pp. 622-625.

[▲ Retour au texte](#)

28. Julian B. Murton, Mark D. Bateman et al., « Identification of Younger Dryas outburst flood path from Lake Agassiz to the Arctic Ocean », *Nature* 464 (7289), avril 2010, p. 740.

[▲ Retour au texte](#)

29. Alan Condron et Peter Winsor, « Meltwater Routing and the Younger Dryas », *PNAS*, 4 décembre 2012, vol. 109, n° 49, p. 19930.

[▲ Retour au texte](#)

30. James T. Teller, « Importance of Freshwater Injections into the Arctic Ocean in triggering the Younger Dryas Cooling », *PNAS*, vol. 109, n° 49, 4 décembre 2012, p. 19880. Voir également Claude Hillaire-Marcel, Jenny Maccali et al., « Geochemical and isotopic tracers of Arctic sea ice sources and export with special attention to the Younger Dryas interval », *Quaternary Science Reviews* XXX (2013), p. 6.

[▲ Retour au texte](#)

31. S.J. Fiedel, « The mysterious onset of the Younger Dryas », *Quaternary International* 242 (2011), p. 263.

[▲ Retour au texte](#)

32. Andreas Schmittner, John C.H. Chiang et Sydney R. Hemming, « Introduction : The Ocean's Meridional Overturning Circulation », dans Andreas Schmittner et al., *Ocean Circulation : Mechanisms and Impacts – Past and Future Changes of Meridional Overturning*, Geophysical Monograph Series 173, 2007, p. 1 (publié en ligne le 19 mars 2013).

[▲ Retour au texte](#)

33. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

34. S.J. Fiedel, « The mysterious onset of the Younger Dryas », *op. cit.*, p. 264.

[▲ Retour au texte](#)

35. R.B. Firestone, A. West, Z. Revay et al., « Analysis of the Younger Dryas Impact Layer », *Journal of Siberian Federal University, Engineering and Technologies*, vol. 3 (1), 2010, pp. 30-62 (page 23 du pdf : <http://www.osti.gov/scitech/servlets/purl/1023385/>).

▲ [Retour au texte](#)

36. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

37. J. Tyler Faith et Todd A. Surovell, « Synchronous extinction of North America's Pleistocene mammals », *PNAS*, vol. 106, n° 49, 8 décembre 2009, p. 20641. La dernière apparition de 16 des 35 genres est estimée entre 13 800 ans et 11 400 ans dans le passé – soit dans un intervalle de temps très proche du Dryas récent. « L'analyse de la chronologie des extinctions suggère que l'erreur d'échantillonnage peut expliquer l'absence de dernières dates d'apparition dans le pléistocène. » En d'autres termes, l'extinction des mammifères du pléistocène nord-américain est un « événement synchrone ».

[▲ Retour au texte](#)

38. *Ibid.*, p. 20641.

[▲ Retour au texte](#)

39. S.J. Fiedel, « The mysterious onset of the Younger Dryas », *op. cit.*, p. 264.

[▲ Retour au texte](#)

40. D.G. Anderson, A.C. Goodyear, J. Kennett, A. West, « Multiple Lines of Evidence for a possible Human Population Decline during the Early Younger Dryas », *Quaternary International*, vol. 242, Issue 2, 15 octobre 2011, pp. 570-583.

[▲ Retour au texte](#)

41. Sanjeev Gupta, Jenny S. Collier, Andy Palmer-Felgate, Graham Potter, « Catastrophic Flooding origin of the Shelf Valley Systems in the English Channel », *Nature*, vol. 448, 19 juillet 2007, pp. 342-345.

[▲ Retour au texte](#)

42. Don J. Easterbrook, John Gosse, et al., « Evidence for Synchronous Global Climatic Events : Cosmogenic Exposure Ages of Glaciations », in Don Easterbrook, *Evidence-Based Climatic Science*, Elsevier, août 2011, chapitre 2, p. 54.

[▲ Retour au texte](#)

43. Pour aller plus loin dans l'étude de ces possibilités, voir W.C. Mahaney, V. Kalm et al., « Evidence from the Northwestern Venezuelan Andes for extraterrestrial impact », *op. cit.*, p. 54, et William C. Mahaney, Leslie Keiser et al., « New Evidence from a Black Mat site in the Northern Andes Supporting a Cosmic Impact 12,800 Years Ago », *The Journal of Geology*, vol. 121, n° 4 (juillet 2013), p. 317.

[▲ Retour au texte](#)

44. Voir en particulier, Sir Fred Hoyle, *The Origin of the Universe and the Origin of Religion*, Moyer Bell, Wakefield Rhode Island and London, 1993, pp. 28-29. Voir également Fred Hoyle et Chandra Wickramasinghe, *Life on Mars ? The Case for a Cosmic Heritage ?*, Clinical Press Ltd., Bristol, 1997, pp. 176-177.

[▲ Retour au texte](#)

45. Sir Fred Hoyle, *The Origin of the Universe and the Origin of Religion*, *op. cit.*, p. 29.

[▲ Retour au texte](#)

46. Jeffrey P. Severinghaus et al., « Timing of abrupt climate change at the end of the Younger Dryas interval from thermally fractionated gases in polar ice », *Nature* 391 (8 janvier 1998), p. 141.

▲ [Retour au texte](#)

47. W. Dansgaard et al., « The Abrupt Termination of the Younger Dryas Event », *Nature*, vol. 339, 15 juin 1989, p. 532.

[▲ Retour au texte](#)

48. Oliver Blarquez et al., « Trees in the subalpine belt since 11,700 cal BP, origin, expansion and alteration of the modern forest », *The Holocene* (2009), p. 143.

[▲ Retour au texte](#)

49. Paul E. Carrara et al., « Deglaciation of the Mountainous Region of Northwestern Montana, USA, as Indicated by Late Pleistocene Ashes », *Arctic and Alpine Research*, vol. 18, n° 3, 1986, p. 317.

[▲ Retour au texte](#)

50. Walter Scott, Trans and Ed., *Hermetica : The Ancient Greek and Latin writings which contain Religious of Philosophic Teachings Ascribed to Hermes Trismegistus*, Shambhala, Boston 1993, *Asclepius III*, pp. 345-347.

[▲ Retour au texte](#)

1. Le regretté professeur Cesar Emiliani de l'université de Miami – lauréat de la médaille Vega suédoise et de la médaille Agassiz décernée par l'Académie des sciences américaine –, dont les recherches se concentrèrent en bonne partie sur la hausse du niveau de la mer, se risqua à avancer un chiffre : « En conséquence de l'inondation ayant provoqué les Scablands, le niveau de la mer s'est rapidement élevé de – 100 mètres à – 80 mètres. Aux alentours de 12 000 ans dans le passé, plus de cinquante pour cent de la glace était retournée à l'océan, et le niveau de la mer avait monté à – 60 mètres. » Les hauteurs négatives sont mesurées en comparaison avec le niveau actuel de la mer. Ainsi donc, avant la crue ayant formé les Scablands du plateau du Columbia, le niveau de la mer était 100 mètres plus bas qu'actuellement ; après l'inondation, il était 60 mètres plus bas qu'aujourd'hui, soit une hausse stupéfiante de 40 mètres. Voir Cesare Emiliani, *Planet Earth : Cosmology, Geology and the Evolution of Life and Environment*, Cambridge University Press, 1995, p. 543.

[▲ Retour au texte](#)

2. Ted E. Bunch, Richard B. Firestone, Allen West, James P. Kennett et al., « Very high temperature impact melt products as evidence for cosmic airbursts and impacts 12,900 years ago », *PNAS*, juin 2012, 109 (28), *op. cit.*, pp. E. 1903, 1909-10 et 1912. Voir également Kinzie et al, « Nanodiamond-Rich Layer across Three Continents Consistent With Major Cosmic Impact 12,800 years ago », *The Journal of Geology*, vol. 122, n° 5 (septembre 2014) *op. cit.*, p. 476 et annexe B « Site descriptions and dating ».

[▲ Retour au texte](#)

3. Ted E. Bunch, Richard B. Firestone, Allen West, James P. Kennett et al., « Very high temperature impact melt products... » *op. cit.*, p. E 1912.

[▲ Retour au texte](#)

4. *Encyclopaedia Iranica*, « Zoroaster ii. General Survey », <http://www.iranicaonline.org/articles/zoroaster-ii-general-survey>.

▲ [Retour au texte](#)

5. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

6. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

7. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

8. R.C. Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, Weidenfeld et Nicolson, London, 1961, voir par exemple page 135 :
« Toute l'histoire de l'âge d'or de Yima, sa création du Vara – une retraite souterraine – et sa réapparition pour repeupler la Terre (ce dernier épisode ne se produit que dans les livres pahlavi) doit appartenir aux très vieilles couches du folklore iranien et n'a probablement pas été modifiée par les enseignements de Zoroastre. »

[▲ Retour au texte](#)

9. J. Darmetester et H.L. Mills, trad., F. Maz Muller, éd, *The Zend Avesta*, réédité par Atlantic Publishers and Distributors, New Delhi, 1990, Partie I, p. 5.

[▲ Retour au texte](#)

10. *Ibid.*, p. 11.

▲ [Retour au texte](#)

11. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p. 13.

▲ [Retour au texte](#)

13. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

14. Signalé par Frank Brown et John Fleagle dans *Nature*, 17 février 2005. Voir aussi *Scientific American*, 17 février 2005 : <http://www.scientificamerican.com/article/fossil-reanalysis-pushes/>.

▲ [Retour au texte](#)

15. Un âge d'or durant lequel « les champs seront pleins d'herbe pour les troupeaux ; à présent irrigués par les ruisseaux qui s'écoulent et la neige qui fond, ce sera une terre de bonheur... » J. Darmetester et H.L. Mills, trad., F. Maz Muller, éd, *The Zend Avesta*, *op. cit.*, p. 16. Voir également le passage suivant du *Yasna*, cité R.C. Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, *op. cit.*, pp. 92-93 : « Le royal Yima des grands pâturages, le plus glorieux des hommes nés sur terre, le soleil parmi les hommes, qui durant son règne rendit les bêtes et les hommes impérissables, fit en sorte que l'eau ne se tarisse jamais, que les plantes ne sèchent pas, et qu'il y ait une réserve inépuisable de nourriture. Durant le règne de Yima le valeureux, il n'y eut ni chaleur, ni froid, ni vieillesse, ni mort, ni maladie... » « Le règne doré de Yima, dans lequel tous les hommes étaient immortels et jouissaient de la jeunesse éternelle, durant tout un millénaire. »

[▲ Retour au texte](#)

16. J. Darmetester et H.L. Mills, trad., F. Maz Muller, éd, *The Zend Avesta, op. cit.*, pp. 15-18.

[▲ Retour au texte](#)

17. E.W. West, trad., F. Max Muller, éd., *Pahlavi Texts*, Part I, réédité par Atlantic Publishers and Distributors, New Delhi, 1990, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

18. J. Darmetester et H.L. Mills, trad., F. Maz Muller, éd, *The Zend Avesta, op. cit.*, p. 5.

[▲ Retour au texte](#)

19. J. Darmetester et H.L. Mills, trad., F. Maz Muller, éd, *The Zend Avesta, op. cit.*, p. 18.

[▲ Retour au texte](#)

20. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, p. 20. Voir également l'édition américaine (1898) de la traduction du *Vendidad* effectuée par Darmetester, réimprimée en 1995, éditée par Joseph H. Peterson, page 14, note 87.

[▲ Retour au texte](#)

22. R.C. Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, *op. cit.*, p.135.

[▲ Retour au texte](#)

23. J. Darmetester et H.L. Mills, trad., F. Maz Muller, éd, *The Zend Avesta, op. cit.*, p. 20.

[▲ Retour au texte](#)

24. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

25. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

26. *Ibid.*, note 5.

▲ [Retour au texte](#)

27. *Ibid.*, note 4.

▲ [Retour au texte](#)

28. *Encyclopaedia Iranica*, *op. cit.* « Jamshid i »
(<http://www.iranicaonline.org/articles/jamsid-i>) et « Jamshid ii »
(<http://www.iranicaonline.org/articles/jamsid-ii>).

▲ [Retour au texte](#)

29. E.W. Westn trad., F. Max Muller, éd., *Pahlavi Texts*, *op. cit.*, p. 26.

[▲ Retour au texte](#)

30. Delia Goetz, Sylvanus G. Morley, Adrian Reonis, trad., *Popol Vuh : The Sacred Book of the Ancient Quiche Maya*, University of Oklahoma Press, 1991, p. 178.

[▲ Retour au texte](#)

31. *Ibid.*, p. 93.

▲ [Retour au texte](#)

32. John Bierhorst, *The Mythology of Mexico and Central America*, Quill/William Morrow, New York, 1990, p. 41.

[▲ Retour au texte](#)

33. J. Eric Thompson, *Maya History and Religion*, University of Oklahoma Press, 1990, p. 333.

[▲ Retour au texte](#)

34. Genèse 6 : 19-20. Sauf mention contraire, tous les extraits de la Bible sont tirés de la version de Louis Segond.

[▲ Retour au texte](#)

35. Genèse 6 : 16.

▲ [Retour au texte](#)

36. Louis Ginzberg, *The Legends of the Jews*, The Jewish Publication Society of America, Philadelphia, 1988, vol. I, p. 162.

[▲ Retour au texte](#)

37. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

38. Omer Demir, *Cappadocia : Cradle of History*, 12^e édition révisée, p. 70.

[▲ Retour au texte](#)

39.

[http://en.wikipedia.org/wiki/Derinkuyu_%28underground_city %29](http://en.wikipedia.org/wiki/Derinkuyu_%28underground_city%29).

[▲ Retour au texte](#)

40. *Hurriyet Daily News*, 28 décembre 2014
(<http://www.hurriyetdailynews.com/massive-ancient-underground-city-discovered-in-turkeys-nevsehir-.aspx?PageID=238&NID=76196&NewsCatID=375>) et *The Independent*,
31 décembre 2014
(<http://www.independent.co.uk/news/world/middle-east/vast-5000-year-old-underground-city-discovered-in-turkeys-cappadocia-region-9951911.html>).

▲ [Retour au texte](#)

41. Voir par exemple le reportage de *The Independent* du 31 décembre 2014, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

42. *Turkey*, Lonely Planet, 2013, p. 478.

▲ [Retour au texte](#)

43.

[http://en.wikipedia.org/wiki/Derinkuyu_%28underground_city %29](http://en.wikipedia.org/wiki/Derinkuyu_%28underground_city%29).

▲ [Retour au texte](#)

44. Omer Demir, *Cappadocia : Cradle of History*, 9^e édition révisée, p. 61.

[▲ Retour au texte](#)

45. Par exemple depuis l'époque proto-hittite, jusqu'à 2 000 ans plus tôt. Voir Omer Demir, *op. cit.*, p. 70.

[▲ Retour au texte](#)

46. *Ibid.*, p. 60.

▲ [Retour au texte](#)

47. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

48. *Ibid.*, p. 59.

▲ [Retour au texte](#)

49. *Ibid.*, p. 61.

▲ [Retour au texte](#)

50. R.C. Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, *op. cit.*, p.135.

[▲ Retour au texte](#)

51. « God gave Noah the rainbow sign : no more water, the fire next time », tiré de la chanson « Mary Don't You Weep ». (*N.d.T.*)

[▲ Retour au texte](#)

1. Genèse 6 : 7.

[▲ Retour au texte](#)

2. Genèse 6 : 8-21.

[▲ Retour au texte](#)

3. Genèse 6 : 19-20.

[▲ Retour au texte](#)

4. Genèse 8 : 3.

▲ [Retour au texte](#)

5. Genèse 8 : 4.

▲ [Retour au texte](#)

6. Genèse 8 : 13-17.

[▲ Retour au texte](#)

7. Genèse 8 : 20-21.

[▲ Retour au texte](#)

8. Genèse 9 : 1-7.

[▲ Retour au texte](#)

9. Voir par exemple Jérémie 51 : 27 ; voir également Ésaïe 37 : 38 ou 2 Rois 19 : 37.

[▲ Retour au texte](#)

10. Armen Asher et Teryl Minasian Asher, *The Peoples of Ararat*, Booksurge, 2009, p. 241.

[▲ Retour au texte](#)

11. Charles Burney et David Marshall Lang, *The Peoples of the Hills : Ancient Ararat and the Caucasus*, Phoenix Press, London, 1971, p. 127. Voir aussi Amelie Kurht, *The Ancient Near East*, Routledge, London and New York, 1995, vol. II, p. 550 : « D'un point de vue archéologique, le deuxième millénaire de la région a pour l'instant tout d'une page blanche. »

[▲ Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p.17.

▲ [Retour au texte](#)

13. Armen Asher et Teryl Minasian Asher, *The Peoples of Ararat*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

14. Moïse de Khorène, *History of the Armenians*, Caravan Books, Ann Arbor, 2006, pp., 72 et 82 ff (trad. fr. par Annie et Jean-Pierre Mahé, *Histoire de l'Arménie*, Gallimard, 1993). Haïk, aussi orthographié Hayk, serait le fils de Torgomah [T'orgom], lui-même fils de Tiras [T'iras], fils de Gomer [Gamer], fils de Japhet [Yapeth], fils de Noé.

[▲ Retour au texte](#)

15. Arra S. Avakian et Ara John Movsesian, *Armenia : A Journey Through History*, The Electric Press, California, 1998-2008, p. 47. Voir également Armen Asher et Teryl Minasian Asher, *The Peoples of Ararat*, *op. cit.*, p. 284-285.

[▲ Retour au texte](#)

16. <http://www.armenian-genocide.org/genocidfaq.html>.

▲ [Retour au texte](#)

17. « Turkey Presents Armenian Portasar as Turkish Gobekli Tepe », [https ://www.youtube.com/watch ?v=ahoFILh2Y3E](https://www.youtube.com/watch?v=ahoFILh2Y3E).

▲ [Retour au texte](#)

18. [https ://www.youtube.com/all_comments ?v=ahoFILh2Y3E](https://www.youtube.com/all_comments?v=ahoFILh2Y3E).

▲ [Retour au texte](#)

19. Cette citation est tirée du *Requiem pour une nonne* de William Faulkner, 1951.

[▲ Retour au texte](#)

20. L'inondation ayant causé les Channeled Scablands du plateau du Columbia. Cesare Emiliani, *Planet Earth : Cosmology, Geology and the Evolution of Life and Environment*, Cambridge University Press, 1995, p. 543, a étudié l'ampleur de la hausse des eaux constatée : « En conséquence de l'inondation qui a créé les Scablands, le niveau de la mer a rapidement monté de – 100 mètres à – 80 mètres. Il y a 12 000 ans, plus de cinquante pour cent de la glace était retournée dans l'océan, dont le niveau a atteint – 60 mètres. » Les hauteurs négatives sont relatives au niveau actuel de la mer. Ainsi, avant l'inondation ayant formé les Scablands, le niveau de la mer était 100 mètres plus bas qu'aujourd'hui, puis 60 mètres plus bas après l'inondation, soit une hausse vertigineuse de 40 mètres.

[▲ Retour au texte](#)

21. Cesare Emiliani était titulaire d'un doctorat de l'université de Chicago, où il fut l'un des premiers à utiliser l'analyse isotopique des sédiments abyssaux pour déterminer les climats passés de la Terre. Il fut ensuite recruté à l'université de Miami, où il poursuivit ses études isotopiques et conduisit plusieurs expéditions en mer. Il fut décoré de la médaille Vega suédoise et de la médaille Agassiz décernée par l'Académie des sciences américaine.

[▲ Retour au texte](#)

22. Emiliani, *Earth and Planetary Science Letters*, 41 (1978), p.159, Elsevier Scientific Publishing Company, Amsterdam.

[▲ Retour au texte](#)

23. Voir par exemple Karl W. Luckert, *Stone Age Religion at Gobekli Tepe*, Triplehood, 2013, p. 101.

[▲ Retour au texte](#)

24. Joris Peters et Klaus Schmidt, « Animals in the symbolic world of Pre-Pottery Neolithic Gobekli Tepe, south-eastern Turkey : a preliminary assessment », *Anthropozoologica*, 2004, 39 (1), pp. 204-205.

[▲ Retour au texte](#)

25. Karl W. Luckert, *Stone Age Religion at Gobekli Tepe*, *op. cit.*, pp. 100-102.

[▲ Retour au texte](#)

26. Genèse 9 : 1.

[▲ Retour au texte](#)

27. Joris Peters et Klaus Schmidt, « Animals in the symbolic world of Pre-Pottery Neolithic Gobekli Tepe », *op. cit.*, pp. 206-208.

[▲ Retour au texte](#)

28. Samuel Noah Kramer, *The Sumerians : Their History, Culture and Character*, The University Press of Chicago, 1963, p. 33.

[▲ Retour au texte](#)

29. <http://www.penn.museum/collections/object/97591>.

▲ [Retour au texte](#)

30. <http://www.schoyencollection.com/literature-collection/sumerian-literature-collection/sumerian-flood-story-ms-3026>.

▲ [Retour au texte](#)

31. Samuel Noah Kramer, *History Begins at Sumer*, 148ff, University of Pennsylvania Press, 1991.

[▲ Retour au texte](#)

32. Kramer, *History Begins at Sumer, op. cit.*, 148 (trad. fr. par Josette Hesse, *L'histoire commence à Sumer*, Champs, 2015).

[▲ Retour au texte](#)

33. <http://www.penn.museum/collections/object/97591>.

▲ [Retour au texte](#)

34. <http://www.schoyencollection.com/literature-collection/sumerian-literature-collection/sumerian-flood-story-ms-3026>

[▲ Retour au texte](#)

35. *Ibid.* Voir également Irving Finkel, *The Ark Before Noah*, Hodder and Stoughton, London, 2014, p. 91 (trad. fr. par Olivier Lebleu, *L'Arche avant Noé*, J.-Cl. Lattès, 2015).

[▲ Retour au texte](#)

36. Kramer, *History Begins at Sumer*, *op. cit.*, 149.

▲ [Retour au texte](#)

37. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

38. *Ibid.* Voir aussi William Hallow, *Journal of Cuneiform Studies*, vol. 23, 61, 1970.

[▲ Retour au texte](#)

39. Cité dans Kramer, *History Begins at Sumer*, *op. cit.*, 149-151.

[▲ Retour au texte](#)

40. *Ibid.*, 151.

▲ [Retour au texte](#)

41. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

42. <http://www.schoyencollection.com/literature-collection/sumerian-literature-collection/sumerian-flood-story-ms-3026>. Voir là encore Irving Finkel, *The Ark Before Noah*, *op. cit.*, p. 91.

▲ [Retour au texte](#)

43. Kramer, *History Begins at Sumer*, *op. cit.*, p.151.

▲ [Retour au texte](#)

44. *Ibid.*, 152.

▲ [Retour au texte](#)

45. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

46. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

47. *Ibid.*, 152-153.

▲ [Retour au texte](#)

48. *Ibid.*, 153.

▲ [Retour au texte](#)

49. *Ibid.*, 148.

▲ [Retour au texte](#)

50. Voir discussion dans Gerald P. Verbrugghe et John M. Wickersham (Eds), *Berosos and Manetho*, University of Michigan Press, 1999, pp. 15ff.

[▲ Retour au texte](#)

51. Benno Landsberger, « Three Essays on the Sumerians II : The Beginnings of Civilisation in Mesopotamia », in Benno Landsberger, *Three Essays on the Sumerians*, Udena Publications, Los Angeles, 1974 ; *Berosos and Manetho*, *op. cit.*, 17 et 44 ; Stephanie Dalley, *Myths from Mesopotamia*, *op. cit.*, 182-183, 328 ; Jeremy Black et Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, British Museum Press, London, 1992, pp. 41, 82-82, 163-164.

[▲ Retour au texte](#)

52. *Berossos and Manetho, op. cit.*, p. 43.

▲ [Retour au texte](#)

53. *Ibid*, p. 44.

▲ [Retour au texte](#)

54. George Smith, avec A.H. Sayce, *The Chaldean Account of the Genesis*, Sampson Low, London, 1880, p. 33.

[▲ Retour au texte](#)

55. *Berossos and Manetho, op. cit.*, p. 26 et p. 34. Voir également George Smith, avec A.H. Sayce, *The Chaldean Account of the Genesis, op. cit.*, p. 32.

[▲ Retour au texte](#)

56. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers : A comparative Study of the Antediluvian Wisdom in Mesopotamian and Jewish Traditions », *Journal of the Study of Pesudepigraphia*, vol. 19.4 (2010), p. 285.

[▲ Retour au texte](#)

57. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

58. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

59. *Ibid.*, par ex. pp. 282, 290, 297, 301, 306. Voir aussi Jonas C. Greenfield, « The Seven Pillars of Wisdom (Prov 9 :1) : A Mistranslation », *The Jewish Quarterly Review*, New Series, vol. 76, n° 1, Essays in Memory of Moshe Held (juil., 1985), p. 16.

[▲ Retour au texte](#)

60. *Ibid.*, p. 281 : « De nombreuses sciences et technologies mésopotamiennes étaient idéologiquement perçues comme ayant trouvé leur origine chez les Apkallu antédiluviens. »

[▲ Retour au texte](#)

61. Erica Reiner, « The Etiological Myth of the Seven Sages », *Orientalia* NS 30 (1961), p.10.

[▲ Retour au texte](#)

62. Jonas C. Greenfield, « The Seven Pillars of Wisdom », *op. cit.*, p. 15.

[▲ Retour au texte](#)

63. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 289.

▲ [Retour au texte](#)

64. Jonas C. Greenfield, « The Seven Pillars of Wisdom », *op. cit.*, p. 16.

[▲ Retour au texte](#)

65. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 289.

[▲ Retour au texte](#)

66. *Ibid.*, p. 283. Voir également : W.G. Lambert, « Ancestors, Authors and Canonicity », *Journal of Cuneiform Studies*, vol. 11, n° 1, 1957, pp. 8-9 : « La totalité des savoirs révélés fut livrée une fois pour toutes par les sages antédiluviens. »

[▲ Retour au texte](#)

67. Jeremy Black et Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 46.

[▲ Retour au texte](#)

68. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 293.

[▲ Retour au texte](#)

69. Jeremy Black et Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 46.

[▲ Retour au texte](#)

70. *Ibid.*, p 170.

[▲ Retour au texte](#)

71. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 293.

[▲ Retour au texte](#)

72. Jeremy Black et Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 171.

[▲ Retour au texte](#)

73. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 293.

[▲ Retour au texte](#)

74. Anne Draffkorn Kilmer, « The Mesopotamian Counterparts of the Biblical Nepilim », in E.W. Conrad et E.G. Newing (Eds.), *Perspectives on Language and Text : Essays and Poems in Honour of Francis I. Andersen's Sxitieth Birthday, July 28, 1985*, Winona Lake, IN, Eisenbrauns, p. 41. Concernant Enki/Ea et l'Abzu, se référer à Jeremy Black et Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 75 and p. 27 : « Une vieille croyance voulait que les fontaines, les puits, les ruisseaux, les rivières et les lacs puisent leur eau dans un océan d'eau douce s'étendant sous la terre dans l'abzu (apsû). [...] L'eau salée, en revanche, entourait la terre. L'abzu était le royaume particulier et la demeure du sage dieu Enki. [...] On croyait qu'Enki occupait l'abzu depuis avant la création de l'homme. D'après l'épopée babylonienne de la création du monde, Apsû était le nom d'une créature primitive, maîtresse de Tiamat, et que quand Ea a tué Apsû, il a élu domicile sur le corps de la créature défunte, dont le nom fut dès lors attribué à la résidence d'Ea... »

[▲ Retour au texte](#)

75. Jeremy Black et Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 75.

[▲ Retour au texte](#)

76. S. Denning-Bolle, citée dans Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 314.

[▲ Retour au texte](#)

77. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 287.

[▲ Retour au texte](#)

78. Jeremy Black et Anthony Green (Eds), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 76.

[▲ Retour au texte](#)

79. *Ibid.*, pp. 76 et 75 ; voir également Gwendolyn Leick, *A Dictionary of Near Eastern Mythology*, Routledge, London and New York, 1998, pp. 4-6.

[▲ Retour au texte](#)

80. *The Epic of Gilgamesh*, Penguin Classics, London, 1988, p. 108 (trad. fr. par Abed Azrié, *L'Épopée de Gilgamesh*, Albin Michel, 2015).

[▲ Retour au texte](#)

81. Voir par exemple Jeremy Black et Anthony Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 84.

[▲ Retour au texte](#)

82. *Berossos and Manetho, op. cit.*, pp. 49-50. NB : Dans ce fragment de Bérose, rapporté par Syncelle, Enki est transformé en « Cronos ». Les traducteurs expliquent dans la note 17 que « Cronos était le père de Zeus, comme Enki était le père de Marduk. Béros ou Syncelle ont ici employé l'équivalent grec du dieu babylonien. »

[▲ Retour au texte](#)

83. Dans *L'Épopée de Gilgamesh*, le survivant de l'inondation, pourtant manifestement la même personne que Ziusudra/Xithoutros, est connu sous le nom d'Utnapishti. Comme l'explique Irving Finkel, assistant conservateur pour le département du Moyen-Orient du British Museum : « Le nom Ziusudra convient très bien au rescapé immortel d'une inondation, car cela signifie en sumérien quelque chose comme Celui-à-la-longue-vie. Le héros correspondant dans *Gilgamesh* est Utnapishti, qui signifie grosso modo la même chose. En réalité, nous ignorons si le nom babylonien est une traduction du nom sumérien ou vice versa. » Irving Finkel, *The Ark Before Noah*, *op. cit.*, p. 92.

[▲ Retour au texte](#)

84. *L'Épopée de Gilgamesh, op. cit.*, p. 111.

▲ [Retour au texte](#)

85. *Berossos and Manetho, op. cit.*, p. 50.

▲ [Retour au texte](#)

86. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 282 ; Anne Draffkorn Kilmer, « The Mesopotamian Counterparts of the Biblical Nepilim », *op. cit.*, p. 43.

[▲ Retour au texte](#)

87. Anne Draffkorn Kilmer, « The Mesopotamian Counterparts of the Biblical Nepilim », *op. cit.*, pp. 39-40.

[▲ Retour au texte](#)

88. Amar Annus, « On the Origin of the Watchers », *op. cit.*, p. 295.

[▲ Retour au texte](#)

89. Jeanette C. Fincke, « The Babylonian Texts of Nineveh : Report on the British Museum's Library Project », *Archiv für Orientforschung* 50 (2003/2004), p. 111.

[▲ Retour au texte](#)

1. John Baines et Jaromir Malek, *Atlas of Ancient Egypt*, Time-Life Books, 1990, p. 76 (trad. fr. par Monique Vergnies et Jean-Louis Parmentier, *Atlas de l'Égypte Ancienne*, Éditions du Fanal, 1995).

[▲ Retour au texte](#)

2. *Ibid.* Les murs d'enceinte intérieurs et extérieurs datent de l'Ancien Empire, et un autre mur bâti autour de l'enceinte remonte à la Première Période intermédiaire (2134-2040 av. J.-C.) Des vestiges d'autres structures ont été datés de la Deuxième Période intermédiaire (1640-1532 av. J.-C.) et du Nouvel Empire (1550-1070 av. J.-C.).

[▲ Retour au texte](#)

3. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, Manchester University Press, 1969, p. 8.

[▲ Retour au texte](#)

4. *Ibid.*, p. 151 : « La situation mythologique que nous avons analysée dévoile une tradition originaire d'un autre endroit... »

[▲ Retour au texte](#)

5. *Ibid.*, pp. 55, 90, 105, 274.

[▲ Retour au texte](#)

6. *Ibid.*, p. 55.

▲ [Retour au texte](#)

7. *Ibid.*, p. 109, 113-114, 127.

▲ [Retour au texte](#)

8. Voir par exemple page 19 : « l'équipage du Faucon ». Voir également pp. 27, 177, 180, 181, 187 202. On trouve, dans les inscriptions d'Edfou, de nombreuses références aux équipages de vaisseaux et à la navigation. Ainsi, p.180 « Les Shebtiw ont vogué... » ; p. 187 : « On croyait qu'ils avaient navigué jusqu'à un autre endroit du monde originel. »

[▲ Retour au texte](#)

9. *Ibid.*, p. 190.

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.*, p. 274 : « Ils voyagèrent dans toutes les terres inoccupées de l'âge primitif et fondèrent d'autres domaines sacrés. »

[▲ Retour au texte](#)

11. *Ibid.*, p. 122.

▲ [Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p. 134.

▲ [Retour au texte](#)

13. *Ibid.*, p. 106-107.

[▲ Retour au texte](#)

14. Par exemple, *ibid.*, pp. 44, 258 : « À Edfou, nous n'avons que des fragments. Une sélection de récits, provenant d'une grande et importante histoire des temples égyptiens. »

[▲ Retour au texte](#)

15. La dernière inscription connue dans les hiéroglyphes sacrés de l'Égypte antique fut réalisée au temple d'Isis de Philæ, en l'an 394, et le dernier exemple d'écriture démotique y fut également trouvé, et daté de l'an 425. « Si la connaissance des hiéroglyphes a persisté par-delà cette époque, nous n'en avons trouvé aucune trace. » John Anthony West, *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, Harrap Columbus, London, 1987, p. 426.

[▲ Retour au texte](#)

16. Howard Vyse, *Operations Carried on at the Pyramids of Gizeh in 1837, with an Account of a Voyage into Upper Egypt*, James Fraser, Regent Street, London, 1840, vol. I, pp. 67-68.

▲ [Retour au texte](#)

17. Les chronologies mésopotamiennes et égyptiennes sont bien connues. Pour le Pérou, voir Ruth Shady Solis et al., *Caral : The Oldest Civilization in the Americas*, Proyecto Especial Arqueológico Caral-Supe/INC, 2009.

[▲ Retour au texte](#)

18. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 12, *Timée*, p. 110.

[▲ Retour au texte](#)

19. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

20. J. Gwyn Griffiths, *Atlantis and Egypt With Other Selected Essays*, Cardiff, University of Wales Press, 1991, pp. 3-30.

[▲ Retour au texte](#)

21. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature, Volume I : the Old and Middle Kingdoms*, University of California Press, 1975, p. 211.

[▲ Retour au texte](#)

22. *Ibid.*, p. 212-213.

▲ [Retour au texte](#)

23. *Ibid.*, p. 215, note 3.

[▲ Retour au texte](#)

24. Margaret Buson, *The Encyclopedia of Ancient Egypt*, Facts on File, New York, Oxford, 1991, p. 130.

[▲ Retour au texte](#)

25. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

26. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

27. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, *op. cit.*, p. 213.

[▲ Retour au texte](#)

28. *Ibid.*, p. 214.

▲ [Retour au texte](#)

29. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

30. Platon, *Critias*, *op. cit.*

▲ [Retour au texte](#)

31. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

32. J. Gwyn Griffiths, *Atlantis and Egypt*, *op. cit.*, p. 23.

▲ [Retour au texte](#)

33. <https://egyptsites.wordpress.com/2009/03/03/sa-el-hagar/>.

▲ [Retour au texte](#)

34. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

35. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 324.

[▲ Retour au texte](#)

36. *Ibid.*, p. 213.

▲ [Retour au texte](#)

37. *Ibid.*, p. 31.

▲ [Retour au texte](#)

38. *Ibid.*, p. 111.

▲ [Retour au texte](#)

39. *Ibid.*, p. 142.

▲ [Retour au texte](#)

40. Platon, *Critias*, *op. cit.*

▲ [Retour au texte](#)

41. E.A.E Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 113.

[▲ Retour au texte](#)

42. *Ibid.*, p. 109.

▲ [Retour au texte](#)

43. *Ibid.*, p. 127.

▲ [Retour au texte](#)

44. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 12, *Timée*, p. 112-3.

[▲ Retour au texte](#)

45. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

46. *Ibid.*, p. 107.

▲ [Retour au texte](#)

47. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 19.

[▲ Retour au texte](#)

48. E.W. West, trad. F. Max Muller, éd., *Pahlavi Texts*, Part I, réédité par Atlantic Publishers and Distributors, New Delhi, 1990, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

49. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 113.

[▲ Retour au texte](#)

50. *Ibid.*, p. 279.

▲ [Retour au texte](#)

51. *Ibid.*, p. 113.

▲ [Retour au texte](#)

52. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

53. *Archaeoastronomy : The Journal of the Center for Archaeoastronomy*, vol. VIII, n° 1-4, janvier-décembre 1985, p 99.

[▲ Retour au texte](#)

54. Thor Conway dans Ray A. Williamson et Claire R. Farrer Eds., *Earth and Sky, op. cit.*, p. 246.

[▲ Retour au texte](#)

55. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 12, *Timée*, p. 112-3.

[▲ Retour au texte](#)

56. *Ibid.*, p. 112.

▲ [Retour au texte](#)

57. Ignatius Donnelly, *Atlantis : The Antediluvian World*, Dover Publications Inc., New York, 1976, p. 23.

[▲ Retour au texte](#)

58. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 12, *Critias*, p. 263-5.

[▲ Retour au texte](#)

59. *Ibid.*, p.262.

▲ [Retour au texte](#)

60. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 37.

[▲ Retour au texte](#)

61. *Ibid.*, p. 220.

▲ [Retour au texte](#)

62. *Ibid.*, p. 240.

▲ [Retour au texte](#)

63. *Ibid.*, p. 198.

[▲ Retour au texte](#)

64. *Ibid.*, p. 108.

▲ [Retour au texte](#)

65. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

66. *Ibid.*, p. 109.

▲ [Retour au texte](#)

67. *Ibid.*, pp. 202, 323-324.

[▲ Retour au texte](#)

68. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 12, *Timée*, p. 113.

[▲ Retour au texte](#)

69. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 171 : « Une *pāy* serait apparue après que le Créateur eut fait sécher l'eau autour de son endroit d'origine. » Voir aussi page 172 : « Le terme *pāy* décrit une terre ayant émergé de l'eau... »

[▲ Retour au texte](#)

70. *Ibid.*, p. 162.

▲ [Retour au texte](#)

71. *Ibid.*, p. 173.

[▲ Retour au texte](#)

72. *Ibid.*, p. 324.

▲ [Retour au texte](#)

73. *Ibid.*, p. 194.

[▲ Retour au texte](#)

74. *Ibid.*, p. 274.

▲ [Retour au texte](#)

75. *Ibid.*, p. 187.

▲ [Retour au texte](#)

76. *Ibid.*, p. 274.

▲ [Retour au texte](#)

77. *Ibid.*, p. 190.

▲ [Retour au texte](#)

78. *Ibid.*, p. 274.

▲ [Retour au texte](#)

79. *Ibid.*, p. 190. Voir également p. 33.

[▲ Retour au texte](#)

80. *Ibid.*, p. 33.

[▲ Retour au texte](#)

81. *Ibid.*, p. 24 : « Les *Shebtiw* dont la fonction est décrite comme *din iht*, nommer (= créer) les choses. » Voir aussi p. 180.

[▲ Retour au texte](#)

82. *Ibid.*, p. 41.

▲ [Retour au texte](#)

83. *Ibid.*, p. 28.

▲ [Retour au texte](#)

84. *Ibid.*, p. 95, 95, 108, 110-111.

[▲ Retour au texte](#)

85. *Ibid.*, p. 96.

▲ [Retour au texte](#)

86. *Ibid.*, p. 91.

▲ [Retour au texte](#)

87. *Ibid.*, p. 92.

▲ [Retour au texte](#)

88. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

89. *Ibid.*, p. 25, 41 et 289.

[▲ Retour au texte](#)

90. *Ibid.*, p. 159.

▲ [Retour au texte](#)

91. *Ibid.*, voir par exemple pp. 28, 66, 236.

[▲ Retour au texte](#)

92. *Ibid.*, p. 310-311.

[▲ Retour au texte](#)

93. *Ibid.*, p. 9.

▲ [Retour au texte](#)

94. *Ibid.*, p. 48.

▲ [Retour au texte](#)

95. *Ibid.*, p. 273.

▲ [Retour au texte](#)

96. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 12, *Timée*, p. 108.

[▲ Retour au texte](#)

97. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

1. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 7, *Lois 2*, p. 82.

[▲ Retour au texte](#)

2. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.*, par exemple p. 421, 423, 430.

[▲ Retour au texte](#)

3. Robert Bauval et Adrian Gilbert, *The Orion Mystery*, William Heinemann Ltd., London, 1994 (trad. fr. par Ph. Périet, *Le Mystère d'Orion*, Pygmalion, 1994).

[▲ Retour au texte](#)

4. Robert Bauval et Graham Hancock, *Keeper of Genesis*, William Heinemann Ltd., London, 1996 (trad. fr. par Philippe Baudoin, *Le Mystère du Grand Sphinx*, Éditions du Rocher, 2003).

[▲ Retour au texte](#)

5. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill : An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and its Transmission through Myth*, Nonpareil Books, 1977, réimpression 1999, p. 59.

[▲ Retour au texte](#)

6. Dans la chanson « Aquarius » de la comédie musicale *Hair* :
« This is the dawning of the age of Aquarius. » (*N.d.T.*)

[▲ Retour au texte](#)

7. Graham Hancock et Santha Faiia, *Heaven's Mirror : Quest for the Lost Civilization*, Michael Joseph, London, 1998.

[▲ Retour au texte](#)

8. Voir *ibid.* pour les nombreux détails.

[▲ Retour au texte](#)

9. Paolo Debertolis, Goran Marjanovic, et al., *Archaeoacoustic analysis of the ancient site of Kanda (Macedonia)*, séances du congrès « The 3rd Virtual International Conference on Advanced Research in Scientific Areas » (ARSA-2014) Slovaquie, 1er-5 décembre 2014 : 237-251. Publié par : EDIS – Publishing Institution of the University of Zilina, Univerzitná 1, 01026 Žilina, Slovak Republic. ISBN : 978-80-554-0958-0, ISSN : 1338-9831. Article disponible [ici](https://www.academia.edu/9818666/Archaeoacoustic_analysis_of_the_ancient_site_of_Kanda_Macedonia_.Preliminary_results) : https://www.academia.edu/9818666/Archaeoacoustic_analysis_of_the_ancient_site_of_Kanda_Macedonia_.Preliminary_results.

▲ [Retour au texte](#)

10. <http://www.usbr.gov/lc/hooverdam/History/essays/artwork.html>.

▲ [Retour au texte](#)

11. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

12. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

13. Wilson, Richard Guy, « American Modernism in the West : Hoover Dam », *Images of an American Land*, éd., Thomas Carter. Albuquerque : University of New Mexico Press, 1997, p. 10, cité dans *The Hoover Dam : Lonely Lands Made Fruitful*, <http://xroads.virginia.edu/~1930s/display/hover/modern.html>.

▲ [Retour au texte](#)

14. Voir par exemple :
[https ://www.wisdomuniversity.org/ChartresOverview.htm](https://www.wisdomuniversity.org/ChartresOverview.htm) ; « Tel est le mystère et la magie de Chartres, “reine des cathédrales”. Tel est aussi le pouvoir de l’“Astronomica”, ainsi que l’appelaient les anciens, le dernier et le plus élevé des sept arts libéraux, le plus vieux système d’apprentissage en évolution perpétuelle connu de l’humanité, qui émane de l’Égypte antique et a été porté à son paroxysme par les maîtres chartrains. L’astronomie sacrée est incrustée dans les pierres et les vitraux de la cathédrale de Chartres. Elle était considérée comme le plus grand des arts libéraux car elle envisage le cosmos dans son ensemble et cherche à discerner le sens et le but ultimes de toute création. »

▲ [Retour au texte](#)

15. Voir discussion à ce sujet dans Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.*, chapitre 49, pp. 487 ff.

[▲ Retour au texte](#)

16. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 134, cité au chapitre 9.

[▲ Retour au texte](#)

17. Michael A. Hoffman, *Egypt Before the Pharaohs*, Michael O'Mara Books Ltd., 1991, pp. 89-90. Voir également Karl W. Butzer, *Early Hydraulic Civilization in Egypt*, The University of Chicago Press, 1976, p. 9.

[▲ Retour au texte](#)

18. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.*, chapitre 52, p. 550.

[▲ Retour au texte](#)

19. Pour une discussion sur la datation géologique du Sphinx par le professeur Robert Schoch de l'université de Boston, voir *ibid.*, chapitre 47, pp. 464ff.

[▲ Retour au texte](#)

20. I. Liritzis, A. Vafiadou, « Surface Luminescence Dating of Some Egyptian Monuments », *Journal of Cultural Heritage*, 2014, Table 1, p. 137.

[▲ Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, pp. 134-50.

[▲ Retour au texte](#)

22. *Ibid.*, p. 134.

▲ [Retour au texte](#)

23. *Ibid.*, pp. 134-50.

▲ [Retour au texte](#)

24. *Ibid.*, Table 1, p. 137.

[▲ Retour au texte](#)

25. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

26. Communication personnelle du professeur Robert Schoch, e-mail daté du 20 janvier 2015.

[▲ Retour au texte](#)

27. I. Liritzis, A. Vafiadou, « Surface Luminescence Dating of Some Egyptian Monuments », *Journal of Cultural Heritage*, 2014, Table 1, p. 137.

[▲ Retour au texte](#)

28. Communication personnelle du professeur Robert Schoch, e-mail daté du 20 janvier 2015.

[▲ Retour au texte](#)

29. I. Liritzis, A. Vafiadou, « Surface Luminescence Dating of Some Egyptian Monuments », *Journal of Cultural Heritage*, 2014, Table 1.

[▲ Retour au texte](#)

30. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

31. Voir par exemple John Baines et Jaromir Malek, *Atlas of Ancient Egypt*, Time-Life Books, 1990, p. 36.

[▲ Retour au texte](#)

32. I. Liritzis, A. Vafiadou, « Surface Luminescence Dating of Some Egyptian Monuments », *op. cit.*, p. 147.

[▲ Retour au texte](#)

33. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

34. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 187.

[▲ Retour au texte](#)

35. Toby A.H. Wilkinson, *Early Dynastic Egypt*, Routledge, London and New York, 1999, p. 325.

[▲ Retour au texte](#)

36. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 263.

[▲ Retour au texte](#)

37. *Ibid.*, p. 263.

▲ [Retour au texte](#)

38. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

39. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

40. *Ibid.*, p. 262.

▲ [Retour au texte](#)

41. Reymond (*The Mythical Origins of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 263) finit par désigner Saqqarah comme son candidat préféré pour le lieu « au nord de Memphis » où le livre serait descendu du ciel. Sa logique m'échappe. Henen-nesut se trouve à une latitude de 29,08°, Memphis à une latitude de 29,84°, Saqqarah à une latitude de 29,87°, la Grande Pyramide de Gizeh à une latitude de 29,98° et Dhashur à une latitude de 29,80°. Comme plus on est au nord, plus le nombre augmente, il est manifeste que Henen-nesut et Dhashur doivent être éliminées : la première est située à 0,76° au sud de Memphis, et la seconde à 0,04° au sud. Saqqarah se trouve au nord de Memphis, mais de seulement 0,03° – presque exactement à la même latitude. Par contraste, Gizeh se situe à 0,14° au nord de Memphis et correspond beaucoup mieux au profil.

[▲ Retour au texte](#)

42. E.A. Wallace Budge, *The Gods of the Egyptians*, Methuen and Company, Chicago and London, 1904, réimprimé par Dover Books, 1969, vol. I, pp. 467, 468, 473, etc.

[▲ Retour au texte](#)

43. Selim Hassan, *The Sphinx : Its History in the Light of Recent Excavations*, Government Press, Cairo, 1949, p. 80.

[▲ Retour au texte](#)

44. Voir discussion dans Robert Bauval et Graham Hancock, *Le Mystère du Grand Sphinx*, *op. cit.*, pp. 5, 156ff, 160ff, etc.

[▲ Retour au texte](#)

45. Rainer Stadelmann, « The Great Sphinx of Giza », in Zahi Hawass (éd), *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century* (Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists, Cairo, 2000 ; vol. I : Archaeology), The American University in Cairo Press, Cairo, New York, 2002, pp. 464-469.

[▲ Retour au texte](#)

46. *Ibid.*, p. 465.

▲ [Retour au texte](#)

47. Selim Hassan, *The Sphinx, op. cit.*, p. 75.

▲ [Retour au texte](#)

48. *Ibid.*, p. 75.

▲ [Retour au texte](#)

49. *Ibid.*, p. 76.

▲ [Retour au texte](#)

50. *Ibid.*, p. 75, 185.

▲ [Retour au texte](#)

51. *Ibid.*, p. 76.

▲ [Retour au texte](#)

52. James Henry Breasted, *Ancient Records Of Egypt*, University of Illinois Press, Urbana and Chicago, 2001, vol. 2, p. 323.

[▲ Retour au texte](#)

53. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

54. *Ibid.*, pp. 320, 324.

[▲ Retour au texte](#)

55. Selim Hassan, *The Sphinx, op. cit.*, p. 76.

▲ [Retour au texte](#)

56. Gaston Maspero, *The Dawn of Civilization*, SPCK, London, 1894, p. 366.

[▲ Retour au texte](#)

57. Gaston Maspero, *A Manual of Egyptian Archaeology*, Putnam's Sons, New York, 1914, p. 74.

[▲ Retour au texte](#)

58. Selim Hassan, *The Sphinx, op. cit.*, p. 222.

▲ [Retour au texte](#)

59. Pour une traduction complète du texte de la Stèle de l'inventaire, voir James Henry Breasted, *Ancient Records of Egypt, op. cit.*, Vol I, pp. 83-5. Voir également Selim Hassan, *The Sphinx, op. cit.*, p. 222-7.

[▲ Retour au texte](#)

60. Selim Hassan, *The Sphinx, op. cit.*, p. 225.

▲ [Retour au texte](#)

61. <http://www.guardians.net/hawass/khafre.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

62. http://en.wikipedia.org/wiki/Khafra#Valley_Temple.

▲ [Retour au texte](#)

63. Le prétendu « temple mortuaire » attribué à Khéphren. E-mail du professeur Stephen Quirke à Graham Hancock, daté du 2 avril 2015.

[▲ Retour au texte](#)

64. I.E.S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, Pelican Books, 1947, réimprimé en 1949, pp. 107ff.

[▲ Retour au texte](#)

65. *Ibid.*, p. 109.

▲ [Retour au texte](#)

66. I.E.S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, Penguin, 1993, p. 124.
L'italique est de moi.

[▲ Retour au texte](#)

67. Kathryn A. Bard (éd), *Encyclopaedia of The Archaeology of Ancient Egypt*, Routledge, 1999, pp. 342-345.

[▲ Retour au texte](#)

68. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, *op. cit.*, vol. II, pp. 320-1, note b.

[▲ Retour au texte](#)

69. Henri Frankfort, *Kingship and the Gods*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1948, 1978, p. 148.

[▲ Retour au texte](#)

70. William Matthew Flinders Petrie, *Memphis I, The Palace of Apries (Memphis II), Meydum and Memphis III*, Cambridge University Press, 2013, p. 43.

▲ [Retour au texte](#)

71. Selim Hassan, *The Sphinx, op. cit.*, pp. 222-4.

▲ [Retour au texte](#)

72. *Ibid.*, pp. 224-5.

▲ [Retour au texte](#)

73. *Ibid.*, p. 223.

[▲ Retour au texte](#)

74. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

75. Par exemple, au Tibet. Les *thotchkas* tibétaines sont faites de fer météoritique : « Le terme thokcha est composé de deux mots, *thog* signifiant au-dessus, d'abord ou foudre, et *lcags* signifiant fer ou métal. Thokcha peut donc signifier “premier fer ou fer originel” ou “fer de foudre”. » – <http://en.wikipedia.org/wiki/Thokcha>.

▲ [Retour au texte](#)

76. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 10.

[▲ Retour au texte](#)

77. *Ibid.*, pp. 8-10, 18.

[▲ Retour au texte](#)

1. Victor Cousin (trad.), *Œuvres de Platon*, t. 12, *Timée*, p. 108.

[▲ Retour au texte](#)

2. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op.cit.*, p. 285.

[▲ Retour au texte](#)

3. Cette notion est déjà acceptée par certains égyptologues, qui ont « suggéré que des matériaux prédynastiques et/ou thinites ont été déblayés pour créer les plate-formes des pyramides ». Voir Serena Love, « Stones, ancestors and pyramids : investigating the pre-pyramid landscape of Memphis », in Miroslav Barta (éd), *The Old Kingdom Art and Archaeology, Proceedings of the Conference held in Prague, May 31- June 4, 2004*, Czech Institute of Egyptology, Prague, 2006, p. 216.

[▲ Retour au texte](#)

4. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 327.

[▲ Retour au texte](#)

5. Lettre à Robert Bauval datée du 27 janvier 1993, citée dans Robert Bauval et Graham Hancock, *Le Mystère du Grand Sphinx*, *op.cit.*, p. 200 et note 11 p. 333.

[▲ Retour au texte](#)

6. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 59.

[▲ Retour au texte](#)

7. *Ibid.*, p. 9.

▲ [Retour au texte](#)

8. Plus connu sous le nom Khâemouaset (*N.d.T.*).

[▲ Retour au texte](#)

9. E.A. Wallis Budge, *Egyptian Magic*, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co., London, 1901, réimprimé par Dover Publications Inc, New York, 1971, p. 143.

[▲ Retour au texte](#)

10. Cité dans John Greaves, *Pyramidographia : Or a Description of the Pyramids in Egypt*, George Badger, London, 1646, réimprimé par Robert Lienhardt, Baltimore, p. 96.

[▲ Retour au texte](#)

11. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

12. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

13. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

14. I.E.S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, édition de 1947, *op. cit.*, p. 134.

[▲ Retour au texte](#)

15. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, vol. I, *op. cit.*, pp. 218-219.

[▲ Retour au texte](#)

16. I.E.S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, édition de 1993, *op. cit.*, p. 286.

[▲ Retour au texte](#)

17. F.W. Green, *Journal of Egyptian Archaeology*, vol. XVI, 1930, p. 33.

[▲ Retour au texte](#)

18. Alan H. Gardiner, *Journal of Egyptian Archaeology*, vol. XI, 1925, pp. 2-5.

[▲ Retour au texte](#)

19. E.A.E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 77.

[▲ Retour au texte](#)

20. *Ibid.*, p. 112.

▲ [Retour au texte](#)

21. Voir discussion à ce sujet dans Robert Bauval et Graham Hancock, *Le Mystère du Grand Sphinx*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

22. R.A. Schwaller de Lubicz, *Sacred Science, Inner Traditions*, Rochester, Vermone, 1988, p. 104.

[▲ Retour au texte](#)

23. *Ibid.*, p. 111.

[▲ Retour au texte](#)

24. Sir Walter Scott (éditeur et traducteur), *Hermetica*, Shabbhala, Boston, 1993, p. 343.

[▲ Retour au texte](#)

25. Voir discussion dans Sylvia Cranston (éd), *Reincarnation : The Phoenix Fire Mystery*, Theosophical University Press, Pasadena, 1998, pp. 114ff.

[▲ Retour au texte](#)

26. R.T. Rundle Clark, *The Origin of the Phoenix*, University of Birmingham Historical Journal (1949-1950), p. 17 : « La pierre Benben et l'oiseau Bénou doivent avoir des noms dérivés de la même racine, bn ou wbn. Les deux termes sont des dérivés, nous ne pouvons donc pas dire que l'un est attribut de l'autre. L'oiseau et la pierre – s'il s'agit bien d'une pierre – sont liés l'un à l'autre. »

[▲ Retour au texte](#)

27. Henri Frankfort, *Kingship and the Gods*, The University of Chicago Press, 1978, pp. 153-154.

[▲ Retour au texte](#)

28. Voir, par exemple, E.A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, John Murray, London, 1920, réimprimé par Dover Publications Inc., New York, 1978, vol. I, p. 217.

[▲ Retour au texte](#)

29. Robert Bauval, « Investigation on the Origins of the Benben stone : Was it an Iron Meteorite ? », *Discussions in Egyptology*, vol. 14, 1989.

[▲ Retour au texte](#)

30. PT 1652, cité dans R.T. Rundle Clark, *The Origin of the Phoenix*, *op. cit.*, p. 14.

[▲ Retour au texte](#)

31. E.A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. I, p. 217.

[▲ Retour au texte](#)

32. R.T. Rundle Clark, *The Origin of the Phoenix*, *op. cit.*, p. 15.

[▲ Retour au texte](#)

33. *Ibid.*, p. 18.

▲ [Retour au texte](#)

34. Graham Hancock, *The Sign and the Seal : A quest for the Lost Ark of the Covenant*, William Heinemann Ltd., London, 1992, pp. 67-69.

[▲ Retour au texte](#)

35. Menahem Haran, *Temples and Temple Service in Ancient Israel*, Clarendon Press, Oxford, réimprimé par Eisenbrauns, Winona Lake, Indiana, 1985, p. 246.

[▲ Retour au texte](#)

36. Pour une discussion à ce sujet, voir Emma Jung et Marie-Louise von Franz, *The Grail Legend*, Coventure, London, 1986, p. 148, note 28.

[▲ Retour au texte](#)

37. Jennifer Westwood (éd), *The Atlas of Mysterious Places*, Guild Publishing, London, 1987, p. 74.

[▲ Retour au texte](#)

38. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

39. W.H. Roscher, *Lexicon der griechischen und romischen Mythologie*, 1884, cité dans Emma Jung et Marie-Louise von Franz, *The Grail Legend*, *op. cit.*, p. 148.

▲ [Retour au texte](#)

40. Voir *ibid.*, p. 14-16.

[▲ Retour au texte](#)

41. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, Thames and Hudson, Londres, 1991, pp. 246-247.

[▲ Retour au texte](#)

42. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

43. Résumé de Lacante par Elmer G. Suhr, « The Phoenix », *Folklore*, vol. 87, n° 1 (1976), p. 30.

[▲ Retour au texte](#)

44. E.V.H. Kenealy cité par Sylvia Cranston (éd), *The Phoenix Fire Mystery*, *op. cit.*, p. 18.

[▲ Retour au texte](#)

45. R.T. Rundle Clark, *The Origin of the Phoenix*, *op. cit.*, p. 1 ; Elmer G. Suhr, « The Phoenix », *op. cit.*, p. 31 ; R. Van den Broek, *The Myth of the Phoenix According to Classical and Early Christian Traditions*, E.J. Brill, 1972, pp. 68-72.

[▲ Retour au texte](#)

46. R.T. Rundle Clark, *The Origin of the Phoenix*, *op. cit.*, p. 1 ; Gerald Massey, *The Natural Genesis*, vol. 2, Black Classic Press, Baltimore, 1998 (nouvelle édition), p. 340.

[▲ Retour au texte](#)

47. M.R. Niehoff, « The Phoenix in Rabbinic Literature », *The Harvard Theological Review*, vol. 89, n° 3 (juil. 1996), p. 252.

[▲ Retour au texte](#)

48. R. Van den Broek, *The Myth of the Phoenix According to Classical and Early Christian Traditions*, op. cit., p. 73.

[▲ Retour au texte](#)

49. Voir Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.*, chapitres 28 à 32.

[▲ Retour au texte](#)

50. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, *op. cit.*, p. 132.

[▲ Retour au texte](#)

51. R. Van den Broek, *The Myth of the Phoenix*, *op. cit.*, pp. 73-74.

[▲ Retour au texte](#)

1. À l'époque où j'écris ces lignes, aucune responsabilité officielle n'a été établie. Cinq membres importants du Hezbollah, le groupe militant et politique chiite, ont été jugés par un tribunal spécial de l'ONU. De son côté, le Hezbollah rejette la faute sur Israël. Par ailleurs, le président syrien Bachar al-Assad est soupçonné d'être directement impliqué. Voir par exemple <http://www.bbc.co.uk/news/world-middle-east-13972350>, <http://www.bbc.co.uk/news/world-middle-east-25749185>, <http://www.jpost.com/Middle-East/Special-Lebanon-Court-permits-prosecutor-to-bring-evidence-against-Assad-in-Hariri-case-381986> et <http://www.thenational.ae/world/lebanon/probe-into-hariris-assassination-to-focus-on-al-assad>.

▲ [Retour au texte](#)

2. Dont un raid mené par un commando israélien en 2006 – voir : <http://www.foxnews.com/story/2006/08/02/israeli-commandos-raid-hezbollah-hideout-in-baalbek-hospital/>. Voir également : <http://www.reuters.com/article/2013/04/26/us-syria-crisis-hezbollah-idUSBRE93P09720130426>. Pour la frappe sur Baalbek en juin 2013, voir : <http://www.ynetnews.com/articles/0,7340,L-4386949,00.html> et <http://www.arabtoday.net/home/also-in-the-news/syrian-missiles-reach-lebanons-baalbek.html>.

▲ [Retour au texte](#)

3. Pour l'histoire du temple de Salomon et des autres constructions du mont du Temple, voir Graham Hancock, *Le Mystère de l'Arche perdue*, *op. cit.*, chapitre 14.

▲ [Retour au texte](#)

4. Andreas J.M. Kropp et Daniel Lohmann, « “Master, look at the size of those stones ! Look at the size of those buildings.” Analogies in Construction Techniques between the Temples of Heliopolis (Baalbek) and Jerusalem », in *Levant*, vol. 43, n° 1 (2011), Council for British Research in the Levant 2011, p. 42-43.

[▲ Retour au texte](#)

5. Dan Bahat, *Carta's Historical Atlas of Jerusalem*, Carta, Jérusalem, 1989, p. 30.

[▲ Retour au texte](#)

6. Pour plus de détails, voir Graham Hancock, *Le Mystère de l'Arche perdue*, *op. cit.*, chapitre 5, pp. 91-92.

[▲ Retour au texte](#)

7. *Ibid.*, p. 95.

▲ [Retour au texte](#)

8. Pour une vidéo, voir : <https://www.youtube.com/watch?v=LCFGjSgTzo0> (à partir de 1 min 30 environ). Pour des photographies, voir : <http://survincity.com/2012/07/megaliths-of-israel-the-foundation-of-the-temple/> et http://earthbeforeflood.com/megalithic_blocks_on_the_temple_mountain_in_jerusalem.html.

▲ [Retour au texte](#)

9. Andreas J.M. Kropp et Daniel Lohmann, « “Master, look at the size of those stones !” », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

10. Selim Hassan, *The Great Sphinx and its Secrets : Historical Studies in the Light of Recent Excavations (Excavations at Giza 1936-1937, vol. VIII)*, Government Press, Le Caire, p. 267.

[▲ Retour au texte](#)

11. Voir par exemple *ibid.*, pp. 264-266.

[▲ Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p. 49.

▲ [Retour au texte](#)

13. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

14. *Ibid.*, p. 256.

[▲ Retour au texte](#)

15. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

16. Christiane Zivie-Coche, « Foreign Deities in Egypt », in Jacco Dieleman, Willeke Wendrich (Eds), *UCLA Encyclopedia of Egyptology*, Los Angeles, 2011, p. 5. NB : Dans les citations, Zivie-Coche utilise le mot *Harmachis*, la forme hellénique du terme de l'Égypte antique *Hor-em-Akhet*, mais j'ai pris la liberté de rétablir partout *Hor-em-Akhet* afin d'éviter la multiplication perturbante des noms !

[▲ Retour au texte](#)

17. *Ibid.*, p. 6.

▲ [Retour au texte](#)

18. N. Wyatt, *Religious Texts from Ugarit*, Sheffield Academic Press, 1998, p. 378 ff.

[▲ Retour au texte](#)

19. Jacobus Van Dijk, « The Canaanite God Hauron and his Cult in Egypt », GM 107 (1989), p. 61. Article présenté lors du 4^e Congrès international d'égyptologie à Munich, du 26 août au 1^{er} sept. 1985. Le PDF est disponible ici : http://www.jacobusvandijk.nl/docs/GM_107.pdf.

▲ [Retour au texte](#)

20. N. Wyatt, *Religious Texts from Ugarit*, op. cit., p. 385.

[▲ Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, p. 386.

▲ [Retour au texte](#)

22. Nina Jidejian, *Baalbek : Heliopolis, City of the Sun*, Dar el-Machreq Publishers, Beyrouth, 1975, p. 5. Voir également Michael M. Alouf, *History of Baalbek*, American Press, Beyrouth, 1951, p. 38, et Friedrich Ragette, *Baalbek*, Chatto & Windus, Londres, 1980, p. 16.

[▲ Retour au texte](#)

23. Christiane Zivie-Coche, « Foreign Deities in Egypt », *op. cit.*, p. 2-4, et Figure 4. Voir également Selim Hassan, *The Great Sphinx and its Secrets : Historical Studies in the Light of Recent Excavations (Excavations at Giza 1936-1937, vol. VIII)*, *op. cit.*, p. 278.

[▲ Retour au texte](#)

24. Friedrich Ragette, *Baalbek*, *op. cit.*, p. 16.

[▲ Retour au texte](#)

25. Voir David Grene (trad.), Hérodote, *The History*, Book 2, The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1987, pp. 132 ff.

[▲ Retour au texte](#)

26. Friedrich Ragette, *Baalbek*, *op. cit.*, p. 20.

▲ [Retour au texte](#)

27. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

28. *Ibid.*, pp. 16-17 et 72.

[▲ Retour au texte](#)

29. Cité dans Michael M. Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, p. 65.

[▲ Retour au texte](#)

30. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

31. Cité dans *ibid.*, p. 66.

[▲ Retour au texte](#)

32. Friedrich Ragette, *Baalbek*, *op. cit.*, p. 27.

▲ [Retour au texte](#)

33. Michael M. Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, pp. 69-70.

[▲ Retour au texte](#)

34. *Ibid.*, p. 71.

[▲ Retour au texte](#)

35. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

36. *Ibid.*, p. 71-72.

[▲ Retour au texte](#)

37. *Ibid.*, p. 73.

▲ [Retour au texte](#)

38. *Ibid.*, p. 74.

▲ [Retour au texte](#)

39. Dell Upton, « Starting from Baalbek : Noah, Solomon, Saladin, and the Fluidity of Architectural History », *Journal of the American Society of Architectural Historians*, vol. 68, n° 4 (décembre 2009), p. 458.

[▲ Retour au texte](#)

40. Michael M. Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, p. 86.

▲ [Retour au texte](#)

41. Voir Dell Upton, « Starting from Baalbek », *op. cit.*, pp. 459-460 :
« Ce sentiment que Baalbek était profondément européenne, un pur produit de la culture romaine sur laquelle "l'Occident" s'est construit, s'est imposé dans la documentation spécialisée quand les fouilles archéologiques allemandes des premières années du xx^e siècle ont révélé le Baalbek que nous connaissons aujourd'hui. »

[▲ Retour au texte](#)

42. Voir, par exemple, Margarete van Ess et Llaus Rheidt (éd.), *Baalbek-Heliopolis 10.000 Jahre Stadtgeschichte* [*Baalbek-Heliopolis : 10,000 ans d'histoire de la ville*], Zabern Philipp Von GmbH, 2014.

[▲ Retour au texte](#)

43. Margaret van Ess, « First Results of the Archaeological Cleaning of the Deep Trench in the Great Courtyard of the Jupiter Sanctuary », in « Baalbek/Heliopolis : Results of Archaeological and Architectural Research 2002-2005 », in *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises* (BAAL), Hors-Série IV, Beyrouth, 2008, p. 113. Voir également Daniel Lohmann, « Giant Strides Towards Monumentality : The Architecture of the Jupiter Sanctuary in Baalbek/Heliopolis », *Bolletino Di Archeologia On Line*, 2010, numéro spécial/Poster de recherche 2, p. 29 : « Indique que Balbek [...] était occupée de façon continue depuis la période du néolithique précéramique. »

[▲ Retour au texte](#)

44. Timothy Hogan, *Entering the Chain of Union : An Exploration of Esoteric Traditions and What Unites Them*, 2012, pp. 238-239 et 242-245.

[▲ Retour au texte](#)

45. Concernant le culte de Mercure à Baalbek, voir Nina Jidejian, *Baalbek Heliopolis*, *op. cit.*, pp. 28, 29, 30, 33, 36, 37, 45, 54-55. Concernant les liens entre Thot et Hermès, voir Garth Fowden, *The Egyptian Hermes*, Cambridge University Press, 1987, et Patrick Boylan, *Thoth : Hermes of Egypt*, Ares Publishers, Chicago, 1987.

[▲ Retour au texte](#)

46. Nina Jidejian, *Baalbek Heliopolis*, *op. cit.*, p. 54.

▲ [Retour au texte](#)

47. Hartoune Kalayan, « Notes on the Heritage of Baalbek and the Beka'a », *op. cit.*, p. 53.

[▲ Retour au texte](#)

48. Nina Jidejian, *Baalbek Heliopolis*, *op. cit.*, p. 30.

▲ [Retour au texte](#)

49. Un morceau ayant été identifié comme faisant initialement partie de l'angle nord du fronton de Jupiter. J'ai pu voir cette pierre et ne remets pas en question les 360 tonnes annoncées par Christian et Barbara Joy O'Brien dans *The Shining Ones*, Dianthus Publishing Ltd., Cirencester, 2001, p. 272.

[▲ Retour au texte](#)

50. Michael M. Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, pp. 85-86.

▲ [Retour au texte](#)

51. *Ibid.*, p. 85.

▲ [Retour au texte](#)

52. Giorgio de Santillana et Hertha von Decehend, *Hamlet's Mill*, *op. cit.*, p. 162.

[▲ Retour au texte](#)

53. Les dimensions de longueur et de hauteur m'ont été données plus tard par Daniel Lohmann, lors de notre correspondance personnelle (dans un e-mail daté du 8 février 2015). Voir également Michael M. Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, pp. 86-87, qui nous indique la largeur et des mesures très légèrement différentes pour la longueur et la hauteur.

[▲ Retour au texte](#)

54. Je remercie l'architecte et archéologue Daniel Lohmann de m'avoir expliqué ces détails, lors de nos échanges (e-mail daté du 8 février 2015).

[▲ Retour au texte](#)

55. Dell Upton, « Starting from Baalbek », *op. cit.* : « La documentation écrite d'époque est presque inexistante, et la plupart des archives ayant été retrouvées datent de plusieurs siècles après la construction de ces bâtiments. Il n'y a par exemple absolument aucune preuve de qui a initié, financé ou dessiné la moindre partie du complexe. »

[▲ Retour au texte](#)

56. Daniel Lohmann décrit le style et la construction de la muraille comme « mégalomaniques » dans « Giant strides towards Monumentality », *op. cit.*, p. 28.

[▲ Retour au texte](#)

57. Andreas J.M. Kropp et Daniel Lohmann, « Master, look at the size of those stones ! », *op. cit.*, p. 38.

[▲ Retour au texte](#)

58. *Ibid.*, p. 39.

▲ [Retour au texte](#)

59. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

60. *Ibid.*, p. 38.

▲ [Retour au texte](#)

61. *Ibid.*, p. 44.

[▲ Retour au texte](#)

62. Daniel Lohmann, « Giant Strides Towards Monumentality », *op. cit.*, p. 29.

[▲ Retour au texte](#)

63. Daniel Lohmann, « Master, look at the size of those stones », *op. cit.*, p. 39.

[▲ Retour au texte](#)

64. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail du 8 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

65. Jean-Pierre Adam, « À propos du trilithon de Baalbek : Le transport et la mise en œuvre des mégalithes », *Syria*, t. 54, fasc 1.2 (1977), p. 52.

[▲ Retour au texte](#)

1. H. Kalayan, « The Engraved Drawing on the Trilithon and the Related Problems About the Constructional History of the Baalbek Temples », *Bulletin du Musée de Beyrouth*, XXII (1969), p. 151.

[▲ Retour au texte](#)

2. Daniel Lohmann, « Drafting and Designing : Roman Architectural Drawings and their Meaning for the Construction of Heliopolis/Baalbek, Lebanon », débats du Troisième Congrès international d'Histoire de la construction, Cottbus, mai 2009.

[▲ Retour au texte](#)

3. Daniel Lohmann, « Giant Strides Towards Monumentality : The Architecture of the Jupiter Sanctuary in Baalbek/Heliopolis », *Bolletino Di Archeologia On Line*, 2010, Volume spécial/Poster de recherche 2, p. 28.

[▲ Retour au texte](#)

4. <http://dictionary.reference.com/browse/podium?s=t>.

▲ [Retour au texte](#)

5. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

6. <http://dictionary.reference.com/browse/stereobate?s=t>.

▲ [Retour au texte](#)

7. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

8. <http://en.wikipedia.org/wiki/Crepidoma>.

▲ [Retour au texte](#)

9. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail daté du 9 février 2015 : « Les Romains étaient plutôt pragmatiques... »

[▲ Retour au texte](#)

10. H. Kalayan, « The Engraved Drawing on the Trilithon and the Related Problems », *op. cit.*, pp. 151-152.

[▲ Retour au texte](#)

11. <http://www.jasoncolavito.com/blog/ancient-astronauts-at-baalbek>. Concernant sa qualité de « démystificateur de science marginale et d'histoire révisionniste », voir ici sa biographie : <http://www.jasoncolavito.com/biography.html>.

▲ [Retour au texte](#)

12. <https://gilgamesh42.wordpress.com/about/>.

▲ [Retour au texte](#)

13. <https://gilgamesh42.wordpress.com/2013/04/25/moving-the-stones-ofbaalbek-the-wonders-of-roman-engineering/>.

▲ [Retour au texte](#)

14. Michael Alouf fait précisément référence à cette section du mur dans son *History of Baalbek, op. cit.*, initialement publiée en juillet 1890, et réimprimée de nombreuses fois jusqu'en 1951. À la page 98, il décrit le Trilithon (« Aucune description ne saurait rendre compte de l'abasourdissement et de la stupéfaction dans lesquels ces blocs immenses plongent le visiteur ») avant d'ajouter : « Au-dessus de ces blocs se trouvent les fortifications que les Arabes ont construites, comme nous l'avons déjà signalé, en se servant de socles de colonnes, de frises sculptées et de fragments effondrés portant encore une inscription remontant à l'époque de Bahram Shah. »

[▲ Retour au texte](#)

15. Friedrich Ragette, *Baalbek*, Chatto & Windus, Londres, 1980, pp. 32-33.

[▲ Retour au texte](#)

16. Outre l'article mentionné en note 8, voir Michael Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, p. 85, et Nina Jidejian, *Baalbek Heliopolis*, p. 36.

[▲ Retour au texte](#)

17. Michael Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, p. 86.

▲ [Retour au texte](#)

18. Pour l'identification forte des Phéniciens avec les Cananéens, voir Gerard Herm, *The Phoenicians*, Victor Gollancz Ltd., 1975 (édition du Book Club Associates), p. 25.

[▲ Retour au texte](#)

19. *Ibid.*, p. 83.

▲ [Retour au texte](#)

20. Avant la guerre de Troie. Voir Harold W. Attridge et Robert A. Oden Jr., *Philo of Byblos : The Phoenician History*, The Catholic Biblical Quarterly Monograph Series 9, Washington DC, 1981, p. 4.

[▲ Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, pp. 1-3.

[▲ Retour au texte](#)

22. *Ibid.*, p. 53.

▲ [Retour au texte](#)

23. Sabatino Moscati, *The World of the Phoenicians*, Cardinal/Sphere Books, 1973, p. 66 (*Les Phéniciens*, Sabatino Moscati, Stock, 1998).

[▲ Retour au texte](#)

24. E. Richmond Hodges (éd), *Cory's Ancient Fragments of the Phoenician, Carthaginian, Babylonian, Egyptian and other Authors*, Reeves and Turner, Londres, 1876, p. 13. L'accentuation est de moi.

[▲ Retour au texte](#)

25. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, vol. III, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, Londres, 1980, p. 148.

[▲ Retour au texte](#)

26. David Urqhart, *The Lebanon (Mount Souria) : A History and a Diary*, vol. 2, Thomas Cautley Newby, Londres, 1860, p. 369.

[▲ Retour au texte](#)

27. Dell Upton, « Starting from Baalbek : Noah, Solomon, Saladin and the Fluidity of Architectural History », *Journal of the Society of Archaeological Historians*, vol. 68, n° 4 (décembre 2009), p. 461.

▲ [Retour au texte](#)

28. David Urquhart, *History and a Diary*, *op. cit.*, p. 382.

[▲ Retour au texte](#)

29. *Ibid.*, p. 371.

▲ [Retour au texte](#)

30. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

31. *Ibid.*, p. 370-3.

[▲ Retour au texte](#)

32. *Ibid.*, p. 373.

▲ [Retour au texte](#)

33. *Ibid.*, p. 374-5.

▲ [Retour au texte](#)

34. *Ibid.*, p. 377.

▲ [Retour au texte](#)

35. *Ibid.*, p. 376-8.

▲ [Retour au texte](#)

36. *Ibid.*, p. 376.

▲ [Retour au texte](#)

37. Le prétendu « tombeau de Noé », Karak Nuh, peut être vu dans une mosquée de la ville de Zahlé, au bord de la plaine de la Bekaa. La « tombe » mesure 31,9 m de long, 2,7 m de large et 0,98 m de haut.

▲ [Retour au texte](#)

38. Cité dans Michael Alouf, *History of Baalbek*, *op. cit.*, pp. 39-40.

[▲ Retour au texte](#)

39. *Ibid.*, p. 40.

▲ [Retour au texte](#)

40. *Ibid.*, p. 41. Le manuscrit arabe fut « trouvé à Baalbek ».

▲ [Retour au texte](#)

41. Jean-Pierre Adam, « À propos du trilithon de Baalbek : Le transport et la mise en œuvre des mégalithes », *Syria*, t. 54, fasc 1-2 (1977), p 52.

[▲ Retour au texte](#)

42. *Ibid.*, pp. 31-64.

▲ [Retour au texte](#)

43. *Ibid.*, p. 54.

▲ [Retour au texte](#)

44. *Ibid.*, p. 56.

▲ [Retour au texte](#)

45. *Ibid.*, p. 61.

▲ [Retour au texte](#)

46. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

47. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

48. Friedrich Ragette, *Baalbek, op. cit.*, pp. 114-119.

▲ [Retour au texte](#)

49. *Ibid.*, p. 119.

▲ [Retour au texte](#)

50. Voir Christian et Barbara Joy O'Brien, *The Shining Ones*, Dianthus Publishing Ltd., Londres, Cirencester, 2001, p. 275.

[▲ Retour au texte](#)

51. Jean-Pierre Adam, « À propos du trilithon... », *op. cit.*, p. 62.

[▲ Retour au texte](#)

52. La surface supérieure du bloc le plus méridional, là où je me tenais dans l'ombre au début de ce chapitre, et sur lequel a été retrouvé le plan du fronton du temple de Jupiter, est suffisamment déblayée pour que nous en soyons certains. C'est dans cette surface supérieure, au-dessus du centre d'inertie, que d'hypothétiques trous de louve auraient été creusés. Puisqu'il n'y en a pas sur le plus gros et le plus lourd des trois blocs, il semble raisonnable de conjecturer qu'il n'y en a pas non plus sur les deux autres.

[▲ Retour au texte](#)

53. Voir discussion dans Graham Hancock et Robert Bauval, *Talisman : Sacred Cities, Secret Faith*, Penguin Books, Londres, 2005, pp. 302-305.

[▲ Retour au texte](#)

54. Le poids de 1 250 tonnes pour le mégalithe de Saint-Pétersbourg est annoncé par Adam dans « À propos du trilithon... », *op. cit.*, p. 42. Voir également Ragette, *Baalbek*, *op. cit.*, pp. 118-119.

[▲ Retour au texte](#)

55. Zecharia Sitchin, *The Stairway to Heaven*, Harper, Londres, 2007 (nouvelle édition), p. 241.

[▲ Retour au texte](#)

56. *Ibid.*, pp. 235 et 241.

▲ [Retour au texte](#)

57. *Ibid.*, p. 310.

▲ [Retour au texte](#)

58. Elif Batuman, « The Myth of the Megalith », *New Yorker*,
18 décembre 2004,
<http://www.newyorker.com/tech/elements/baalbek-myth-megalith>.

▲ [Retour au texte](#)

59. Jean-Pierre Adam, « À propos du trilithon », *op. cit.*, p. 52.

[▲ Retour au texte](#)

60. Erwin M. Ruprechtsberger, « Von Steinbruch zum Jupitertempel von Heliopolis/Baalbek », *Linzer Archaeologische Forschungen* (1999) 30, 7-56.

[▲ Retour au texte](#)

61. Chiffres de l'Institut allemand d'archéologie,
http://www.dainst.org/pressemitteilung/-/asset_publisher/nZcCAiLqg1db/content/libanesisch-deutsches-forscherteam-entdeckt-weltweit-gro%C3%9Ften-antiken-steinblock-in-baalbek.

▲ [Retour au texte](#)

62. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail envoyé par Daniel Lohmann à Graham Hancock le 8 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

63. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail envoyé par Graham Hancock à Daniel Lohmann le 8 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

64. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail envoyé par Daniel Lohmann à Graham Hancock le 9 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

65. <http://www.panoramio.com/photo/46982253> et (pour l'arrière) :
http://www.bc.edu/bc_org/avp/cas/fnart/arch/roman/carree02.jpg ;
pour une vue détaillée : http://www.maisoncarree.eu/wp-content/uploads/2012/07/1_1_1_5_DSCN0047-650x487.jpg.

▲ [Retour au texte](#)

66. [https ://www.flickr.com/photos/97924400@N00/7421596468/](https://www.flickr.com/photos/97924400@N00/7421596468/).

▲ [Retour au texte](#)

67. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

68. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail envoyé par Graham Hancock à Daniel Lohmann le 9 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

69. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

70. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail envoyé par Daniel Lohmann à Graham Hancock le 13 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

71. Lohmann m'a envoyé le lien suivant pour illustrer son propos :
[http://www.unicaen.fr/cireve/rome/pdr_virtuel.php
virtuel=ultor&numero_image=0](http://www.unicaen.fr/cireve/rome/pdr_virtuel.php?virtuel=ultor&numero_image=0).

▲ [Retour au texte](#)

72. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail envoyé par Daniel Lohmann à Graham Hancock le 13 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

73. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

74. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

75. Le dessin, légendé « Plate-forme Temple Hossn Niha, Profil » est tiré de Daniel Krencker, Willy Zschietzschmann (éd.), *Römische Tempel in Syrien nach Aufnahmen und Untersuchungen von Mitgliedern der deutschen Baalbekexpedition 1901–1904*. De Gruyter, Berlin/Leipzig, 1938, p. 122-134.

▲ [Retour au texte](#)

76. Correspondance personnelle avec Daniel Lohmann, e-mail envoyé par Daniel Lohmann à Graham Hancock le 13 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

1. Voir Yosef Garfinkel, « Neolithic and Eneolithic Byblos in Southern Levantine Context », in E.J. Peltenburg et Alexander Wasse, *Neolithic Revolution : New Perspectives on Southwest Asia in Light of Recent Discoveries on Cyprus (Levant Supplementary)*, Oxbow Books, 2004, p. 182.

[▲ Retour au texte](#)

2. Le lecteur se souviendra qu'au chapitre 1, le professeur Klaus Schmidt estimait l'abandon volontaire et définitif de Göbekli Tepe à 8200 av. J.-C.

[▲ Retour au texte](#)

3. Michael Dumper, Bruce E. Stanley (Eds), *Cities of the Middle East and North Africa : A Historical Encyclopedia*, ABC-CLIO, 2006, p. 104.

[▲ Retour au texte](#)

4. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

5. Nina Jidejian, *Byblos Through the Ages*, Del El-Machreq, Beyrouth, 1971, p. 2 (*Byblos à travers les âges*, Nina Jidejian, Del El-Machreq, Beyrouth, 1977).

[▲ Retour au texte](#)

6. Dell Upton, « Starting from Baalbek : Noah, Solomon, Saladin, and the Fluidity of Architectural History », *Journal of the American Society of Architectural Historians*, vol. 68, n° 4 (décembre 2009), p. 457.

[▲ Retour au texte](#)

7. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

8. Nina Jidejian, *Baalbek : Heliopolis, City of the Sun*, Dar el-Machreq Publishers, Beyrouth, 1975, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

9. Dell Upton, « Starting from Baalbek », *op. cit.*, p. 458.

[▲ Retour au texte](#)

10. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

11. Daniel Lohmann, « Giant Strides Towards Monumentality : The Architecture of the Jupiter Sanctuary in Baalbek/Heliopolis », *Bolletino Di Archeologia On Line*, 2010, p. 28.

[▲ Retour au texte](#)

12. Voir, par exemple, la discussion dans James Bailey, *The God Kings and the Titans : The New World Ascendancy in Ancient Times*, Hodder & Stoughton, Londres, 1973, pp. 36ff.

[▲ Retour au texte](#)

13. Voir discussion dans E.A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, Dover Publications Inc., New York, 1973 (réédition), vol. I.

[▲ Retour au texte](#)

14. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

15. *Ibid.*, p. 3.

▲ [Retour au texte](#)

16. *Ibid.*, pp. 4-5.

▲ [Retour au texte](#)

17. *Ibid.*, pp. 5-8.

▲ [Retour au texte](#)

18. *Ibid.*, pp. 93.

▲ [Retour au texte](#)

19. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, vol. VI, Partie I, Government Press, Le Caire, 1946, p. 11.

[▲ Retour au texte](#)

20. R.O. Faulkner (trad. et éd.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford University Press, 1969, Aris & Phillips réédition, Déclaration 442, p. 147.

[▲ Retour au texte](#)

21. *Ibid.* Déclaration 412, p. 135.

[▲ Retour au texte](#)

22. *Ibid.* Déclaration 442, p. 147.

[▲ Retour au texte](#)

23. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, vol. VI, Part I, Government Press, Le Caire, 1946, p. 45.

[▲ Retour au texte](#)

24. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

25. Francis Yates, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1979, pp. 49ff.

[▲ Retour au texte](#)

26. Tamara Green, *The City of the Moon God : Religious Traditions of Harran*, E.J. Brill, Leiden, New York, 1992, p. 3. Les Sabéens sont mentionnés à trois reprises dans le Coran, qui les définit comme un « peuple du livre » – Coran 5 :69 (<http://www.usc.edu/org/cmje/religious-texts/quran/verses/005-qmt.php#005.069>) est assez éloquent, mais voir également Coran 2 :62 (<http://www.usc.edu/org/cmje/religious-texts/quran/verses/002-qmt.php#002.062>), et Coran 22 :17 (<http://www.usc.edu/org/cmje/religious-texts/quran/verses/022-qmt.php#022.017>).

[▲ Retour au texte](#)

27. Brian P. Copenhaver, *Hermetica : The Greek Corpus Hermeticum and the Latin Asclepius in a new English Translation with notes and introduction*, Cambridge University Press, 1992. Voir aussi Sir Walter Scott (éd. et trad.), *Hermetica : The Ancient Greek and Latin Writings which contain Religious or Philosophic Teachings attributed to Hermes Trismegistus*, Shambala, Boston, 1993.

[▲ Retour au texte](#)

28. Manfred Lurker, *An Illustrated Dictionary of The Gods and Symbols of Ancient Egypt*, Thames and Hudson, Londres, 1995, p. 121. Voir aussi Margaret Bunson, *The Encyclopedia of Ancient Egypt*, Facts on File, New York, Oxford, 1991, p. 264.

[▲ Retour au texte](#)

29. Michael Baigent, *From the Omens of Babylon : Astrology and Ancient Mesopotamia*, Arkana Penguin Books, Londres, 1994, p. 186.

[▲ Retour au texte](#)

30. Harold W. Attridge et Robert A. Oden Jr., *Philo of Byblos : The Phoenician History*, The Catholic Biblical Quarterly Monograph Series 9, Washington DC, 198, p. 29.

[▲ Retour au texte](#)

31. Nina Jidejian, *Byblos*, *op. cit.*, p.10.

[▲ Retour au texte](#)

32. Bahattin Celik, « Karahan Tepe : A New Cultural Centre in the Urfa area of Turkey », *Documenta Praehistorica*, XXXVIII (2011), pp. 241-253.

[▲ Retour au texte](#)

33. *Ibid.*, p. 242.

▲ [Retour au texte](#)

34. Giulio Magli, « Sirius and the Project of the Megalithic Enclosures at Gobekli Tepe », <http://arxiv.org/pdf/1307.8397.pdf>, 2013. Le papier de Magli attira une attention considérable et fut évoqué dans un article du *New Scientist*, « World's Oldest Temple Built to Worship the Dog Star », *New Scientist*, 16 août 2013, <http://www.newscientist.com/article/mg21929303.400-worlds-oldest-temple-built-to-worship-the-dog-star.html#.VOID7bCsXG8>, et ailleurs, par exemple http://www.science20.com/science_20/gobekli_tepe_was_no_laughing_matter-120278.

▲ [Retour au texte](#)

35. Giulio Magli, « Sirius and the Project of the Megalithic Enclosures at Gobekli Tepe », *op. cit.*, p. 2.

[▲ Retour au texte](#)

36. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

37. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

38. Robert M. Schoch, *Forgotten Civilization, Inner Traditions*, Rochester, Vermont, 2012, pp. 54-5.

[▲ Retour au texte](#)

39. Andrew Collins, *Gobekli Tepe : Genesis of the Gods*, Bear & Co., Rochester, Vermont, 2014, pp. 81ff.

[▲ Retour au texte](#)

40. De Lorenzis, A. et Orofino, V. (2015) « New Possible Astronomic Alignments at the Megalithic Site of Göbekli Tepe, Turkey », *Archaeological Discovery*, 3, p. 40.
doi : [10.4236/ad.2015.31005](https://doi.org/10.4236/ad.2015.31005).

[▲ Retour au texte](#)

41. *Ibid.*, pp. 40-50.

[▲ Retour au texte](#)

42. Juan Antonio Belmonte, « Finding our Place in the Cosmos : The Role of Astronomy in Ancient Cultures », *Journal of Cosmology*, vol. 9, 2010, p. 2055.

[▲ Retour au texte](#)

43. Alexander A. Gurshtein, « The Evolution of the Zodiac in the Context of Ancient Oriental History », *Vistas in Astronomy*, vol. 41, n° 4, 1998, p. 521.

[▲ Retour au texte](#)

44. *Ibid.* Voir également Alexander A. Gurshtein, « The Origins of the Constellations », *American Scientist*, vol. 85, n° 3 (mai-juin 1997), p. 268.

[▲ Retour au texte](#)

45. Michael A. Rappenglück, « The Pleiades in the “Salle des Taureaux”, Grotte de Lascaux. Does a Rock Picture in the Cave of Lascaux show the Open Star Cluster of the Pleiades at the Magdalenian Era (ca 15,300 BC) ? » in C. Jashek et F. Atrio Barendela (Eds), *Actas del IV Congreso de la SEAC*, Universidad de Salamanca, 1997, pp. 217-225.

[▲ Retour au texte](#)

46. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

47. Michael A. Rappenglück, « Palaeolithic Timekeepers Looking at the Golden Gate of the Ecliptic », *Earth, Moon and Planets*, 85-86, 2001, p. 391.

[▲ Retour au texte](#)

48. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

49. *Ibid.*, pp. 401-2.

▲ [Retour au texte](#)

50. http://freebook.fernglas-astronomie.de/?page_id=879. Voir aussi : <http://www.analemma.de/jupisat.html>. J'ai contacté Michael Rappenglück le 17 février 2015 et ai reçu confirmation de sa part le lendemain qu'il faisait effectivement référence aux Hyades et aux Pléiades en évoquant la « Porte dorée de l'écliptique ». Il a ajouté : « Dans les cas des Pléiades et des Hyades, il est important de se souvenir que la lune peut passer à travers les deux amas ouverts durant sa période draconitique 18,36 : elles ne se trouvent qu'à environ 5° de l'écliptique indiquant les positions extrêmes de l'orbite lunaire. Voilà pourquoi ces deux amas ouverts sont si importants et pourquoi cette "porte" est unique. »

▲ [Retour au texte](#)

51. Le plan orbital de la lune est incliné de seulement $5,1^\circ$ environ par rapport à l'écliptique. Ainsi, ses déplacements restent donc toujours proches de ceux du plan de l'écliptique, et toujours à l'intérieur des constellations zodiacales.

[▲ Retour au texte](#)

52. Juan Antonio Belmonte, « Finding our Place in the Cosmos », *op. cit.*, p. 2054.

[▲ Retour au texte](#)

53. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

54. <http://www.grahamhancock.com/forum/BurleyP1.php>.

▲ [Retour au texte](#)

55. John Major Jenkins, *Maya Cosmogenesis*, 2012, Bear & Company, Rochester, Vermont, 1998, p. 113.

[▲ Retour au texte](#)

56. Dans la mythologie maya, par exemple – voir *ibid.*, p. 51ff. Voir également John Major Jenkins, *The 2012 Story*, Tarcher/Penguin, New York, 2009, pp. 138ff (*Le Mystère 2012, Prophéties et Prédications*, John Major Jenkins et autres, Éditions Véga, 2012). Et dans la mythologie inca – voir par exemple William Sullivan, *The Secret of the Incas*, Crown, New York, 1996, pp. 30ff (trad. fr. par Philippe Beaudoin, *Le Secret des Incas*, William Sullivan, Éditions du Rocher, 2000). Et pour la mythologie germanique : <http://germanicmythology.com/ASTRONOMY/MilkyWay2.html>.

▲ [Retour au texte](#)

1. Voir Figures 4 et 5 ici :
<http://www.grahamhancock.com/forum/BurleyP1.php>.

[▲ Retour au texte](#)

2. Nick Kollerstrom, « The Star Zodiac of Antiquity », *Culture and Cosmos*, vol. 1, n^o. 2, Autumn/Winter 1997.

[▲ Retour au texte](#)

3. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, Nonpareil, Boston, 1969, pp. 216-217.

[▲ Retour au texte](#)

4. E.C. Krupp, *In Search of Ancient Astronomies*, Chatto & Windus, Londres, 1979, pp. 199-200.

[▲ Retour au texte](#)

5. Échanges d'e-mails avec Paul Burley entre le 14 et le 17 février 2015.

[▲ Retour au texte](#)

6. Rupert Gleadow, *The Origin of the Zodiac*, Dover Publications Inc., 2001, p. 167 (trad. fr. par Sylvia Gleadow, *Les Origines du Zodiaque*, Stock, 1971).

[▲ Retour au texte](#)

7. Voir à ce sujet Kathryn Slanski, « Classification, Historiography and Monumental Authority : The Babylonian Entitlement Narus (Kudurrus) », *Journal of Cuneiform Studies* 52 (2000), pp. 95-114. Par ex. p. 114 : « Recatégoriser les *Kudurrus* comme des monuments associés au temple, et non comme des marqueurs de limites dans les champs, fournit un contexte rendant ces objets et leurs aspects matériel, textuel et iconographique intelligibles par rapport à leur fonction. »

[▲ Retour au texte](#)

8. Rupert Gleadow, *The Origin of the Zodiac*, *op. cit.*, p. 167.

▲ [Retour au texte](#)

9. Voir par exemple ici :
[http://en.wikipedia.org/wiki/Nebuchadnezzar_I#mediaviewer/File :Nabu-Kudurri-Usur.jpg](http://en.wikipedia.org/wiki/Nebuchadnezzar_I#mediaviewer/File:Nabu-Kudurri-Usur.jpg).

[▲ Retour au texte](#)

10. Rupert Gleadow, *The Origin of the Zodiac*, *op. cit.*, p. 167.

[▲ Retour au texte](#)

11. Giulio Magli, « Sirius and the Project of the Megalithic Enclosures at Gobekli Tepe », <http://arxiv.org/pdf/1307.8397.pdf>, 2013.

▲ [Retour au texte](#)

12. Quelques photographies et d'autres descriptions peuvent être trouvées ici : <http://traveltoeat.com/babylonian-kudurru-at-the-louvre-2/>. Voir aussi Jeremy Black et Anthony Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia : An Illustrated Dictionary*, British Museum Press, Londres, 1992, pp. 16-7 et pp. 113-4.

▲ [Retour au texte](#)

13. John Major Jenkins, *Maya Cosmogenesis* 2012, Bear & Company, Rochester, Vermont, 1998, p. 111 ; John Major Jenkins, *Galactic Alignment*, Bear & Company, Rochester, Vermont, 2002, p. 19.

[▲ Retour au texte](#)

14. John Major Jenkins, *Maya Cosmogenesis*, *op. cit.*, p. 107.

[▲ Retour au texte](#)

15. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.* Voir en particulier le chapitre 21, « Un ordinateur pour calculer la fin du monde ».

[▲ Retour au texte](#)

16. *Ibid.*, p. 105.

▲ [Retour au texte](#)

17. Les représentations les plus précises se trouvent dans Andrew Collins, *Gobekli Tepe, Genesis of the Gods*, Bear & Co., Rochester, Vermont, 2014, pp. 78-79. Ces données sont également employées par De Lorenzis, A. et Orofino, V. (2015), « New Possible Astronomic Alignments at the Megalithic Site of Göbekli Tepe, Turkey », *Archaeological Discovery*, 3, p. 40. doi : [10.4236/ad.2015.31005](https://doi.org/10.4236/ad.2015.31005).

[▲ Retour au texte](#)

1. Kay Prag, « The 1959 Deep Sounding at Harran in Turkey », *Levant* 2 (1970), pp. 71-72. « Que ce site ait été occupé à une date précoce est certain. » Toutefois, une seule preuve archéologique soutient pour l'instant cette affirmation, un vestige de céramique dans le style de Sa⁻marra⁻, datant d'environ 5000 av. J.-C., retrouvé lors d'un profond sondage effectué dans l'ancien Tell d'Harran.

[▲ Retour au texte](#)

2. Seton Lloyd et William Brice, « Harran », *Anatolian Studies*, vol. I (1951), p. 87.

[▲ Retour au texte](#)

3. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, vol. VI, Part I, Government Press, Cairo, 1946, p. 45.

[▲ Retour au texte](#)

4. Les hiéroglyphes datés de 394 apr. J.-C. se trouvent au temple d'Isis de Philæ. Le dernier exemple connu d'écriture démotique remonte à 425 apr. J.-C. « Si la connaissance des hiéroglyphes persista au-delà de cette date, nous n'en avons retrouvé aucune archive. » John Anthony West, *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, Harrap Columbus, Londres, 1987, p. 426. La traduction des Textes des Pyramides effectuée par Kurt Sethe, et dans laquelle le culte stellaire autour des pyramides est affirmé, fut publiée en 1910 ; Breasted intégra nombre de citations provenant du texte de Sethe dans son *Development of Religion and Thought in Ancient Egypt* ; l'édition définitive des Textes des Pyramides de R.O. Faulkner ne fut pas publiée avant 1969. Voir discussion dans R.O. Faulkner, *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford University Press, 1969, p. v.

[▲ Retour au texte](#)

5. http://jqjacobs.net/blog/gobekli_tepe.html.

▲ [Retour au texte](#)

6. Tamara Green, *The City of the Moon God : Religious Traditions of Harran*, E.J. Brill, Leiden, New York, 1992, p. 25.

[▲ Retour au texte](#)

7. *Ibid.*, p. 52.

▲ [Retour au texte](#)

8. *Ibid.*, p. 21.

▲ [Retour au texte](#)

9. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.*, p. 97 et p. 121.

[▲ Retour au texte](#)

11. *Ibid.*, pp. 95-7.

[▲ Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p. 100.

▲ [Retour au texte](#)

13. Les archéologues qui fouillaient l'Hoyuk – tertre ou tumulus – d'Harram en 1985 étaient à peu près sûrs d'être « près du temple du dieu Sîn », mais je n'ai pas pu trouver le moindre compte rendu de découvertes mentionnant ses vestiges. Voir M. Olus Arik et coll., « Recent Archaeological Research in Turkey », *Anatolian Studies*, vol. 36 (1986), p. 194.

[▲ Retour au texte](#)

14. Voir Michael Baigent, *From the Omens of Babylon : Astrology and Ancient Mesopotamia*, Arkana, Londres, 1994, p. 189. Voir également Lawrence E. Stager, « The Harran Project » (University of Chicago) : http://oi.uchicago.edu/sites/oi.uchicago.edu/files/uploads/shared/docs/ar/81-90/82-83/82-83_Harran.pdf.

▲ [Retour au texte](#)

15. Voir par exemple, *Hurriyet Daily News*, 26 juillet 2012 : <http://www.hurriyetdailynews.com/harran-rises-once-more-with-dig.aspx?pageID=238&nID=26318> ; et 4 septembre 2012 : <http://www.hurriyetdailynews.com/ancient-bath-remains-found-in-harran.aspx?pageID=238&nID=71288&NewsCatID=375> ; et : 7 décembre 2012 : <http://www.hurriyetdailynews.com/roman-traces-found-in-harran.aspx?pageID=238&nID=36271&NewsCatID=375>.

▲ [Retour au texte](#)

16. Kay Prag, « The 1959 Deep Sounding at Harran in Turkey », *op. cit.*, pp. 71-2.

[▲ Retour au texte](#)

17. Seton Lloyd et William Brice, « Harran », *op. cit.*, p. 110.

[▲ Retour au texte](#)

18. *City of Civilizations, Harran*, T.C. Harran Kaymakamligi (publication officielle du gouvernement d'Harran), p. 5.

[▲ Retour au texte](#)

19. Tamara Green, *The City of the Moon God*, op. cit., p. 183-4. Voir également sir Walter Scott (éd. et trad.), *Hermetica : The Ancient Greek and Latin Writings which contain Religious or Philosophic Teachings attributed to Hermes Trismegistus*, Shambala, Boston, 1993, p. 101. La description d'Hénoch comme étant « le septième depuis Adam » se trouve dans Jude 1 :14. Voir aussi Genèse 5 : 1-32, « Le livre de la postérité d'Adam ». Les dix patriarches listés sont Adam, Seth, Enosch, Kénan, Mahalaleel, Jéred, Hénoch, Metuschélah, Lémec et Noé (<https://www.biblegateway.com/passage/?search=Genesis+5&version=KJV>). L'on confond souvent Enosch, le troisième patriarche, et Hénoch, le septième patriarche. Cependant, aucune qualité, faculté ou intelligence particulières ne sont attribuées au premier, tandis que le second, par contraste, « marcha avec Dieu » (Genèse 5 :24) et disparut mystérieusement de la surface de la Terre « parce que Dieu le prit » (Genèse 5 :24). Le livre des Hébreux développe : (Hébreux 11 :5) : « C'est par la foi qu'Hénoch fut enlevé pour qu'il ne vît point la mort, et qu'il ne parût plus parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il avait reçu le témoignage qu'il était agréable à Dieu. »

▲ [Retour au texte](#)

20. Genèse 5 : 19-30.

[▲ Retour au texte](#)

21. Voir par exemple Tamara Green, *The City of the Moon God*, *op. cit.*, p. 170.

[▲ Retour au texte](#)

22. Cité dans *ibid.*, p. 137.

[▲ Retour au texte](#)

23. Cité dans *ibid.*, p. 138.

[▲ Retour au texte](#)

24. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, vol. VI, Part I, *op. cit.*, p. 45. Notons que, si Tamara Green rapporte de nombreuses suppositions éclairées dans son éminente monographie *The City of the Moon God*, *op. cit.*, pp. 106, 117, etc., concernant les origines du mot Sabéen, elle semble méconnaître la solution élégante proposée par Selim Hassan.

[▲ Retour au texte](#)

25. Genèse 5 :24. Voir également Hébreux 11 :5 : « C'est par la foi qu'Hénoch fut enlevé pour qu'il ne vît point la mort, et qu'il ne parût plus parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il avait reçu le témoignage qu'il était agréable à Dieu. »

[▲ Retour au texte](#)

26. Autour du III^e ou du II^e siècle av. J.-C. Voir R.H. Charles (trad.), *The Book of Enoch*, SPCK, Londres, 1987, Introduction, p. xiii.

[▲ Retour au texte](#)

27. Je décris plus longuement James Bruce et ses voyages et aventures en Éthiopie dans mon ouvrage *Le Mystère de l'Arche perdue*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

28. H.F.D. Sparks (éd.), *The Apocryphal Old Testament*, Clarendon Paperbacks, Oxford, 1989, p. 170 : « Parmi les manuscrits éthiopiens rapportés par Bruce s'en trouvaient trois contenant ce que nous appelons « 1 Hénoc » ou « Hénoc éthiopien ». L'un de ces manuscrits (désormais conservé à la Bodleian Library d'Oxford) ne contenait que « 1 Hénoc » ; le second (également à la Bodleian) contenait « 1 Hénoc », suivi de Job, Ésaïe, « Les Douze », Proverbes, Sagesse, Ecclésiaste, Cantiques et Daniel ; la troisième (désormais à la Bibliothèque nationale de Paris) est une transcription du second.

[▲ Retour au texte](#)

29. Kenneth Mackenzie, *The Royal Masonic Cyclopaedia*, première édition 1877, Aquarian Press nouvelle édition, 1987, pp. 201.

[▲ Retour au texte](#)

30. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

31. *Ibid.*, p. 202.

[▲ Retour au texte](#)

32. *Ibid.*, par ex. p. 40, p. 114, etc.

[▲ Retour au texte](#)

33. R.H. Charles (trad.), *The Book of Enoch*, *op. cit.*, p. 37.

[▲ Retour au texte](#)

34. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

35. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

36. *Ibid.*, p. 31.

▲ [Retour au texte](#)

37. *Ibid.*, pp. 35, 37, 89, etc.

▲ [Retour au texte](#)

38. *Ibid.*, p. 35-6.

▲ [Retour au texte](#)

39. *Ibid.*, p. 39.

▲ [Retour au texte](#)

40. *Ibid.*, p. 40.

▲ [Retour au texte](#)

41. *Ibid.*, p. 39.

▲ [Retour au texte](#)

42. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

43. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

44. *Ibid.*, pp. 34-5.

[▲ Retour au texte](#)

45. *Ibid.*, p. 46.

▲ [Retour au texte](#)

46. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

47. *Ibid.*, p. 40.

▲ [Retour au texte](#)

48. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

49. Graham Hancock, *Supernatural : Meetings with the Ancient Teachers of Mankind*, Century, Londres, 2005 (trad. fr. par Sylvain Tristan, *Supernaturel, Rencontres avec les premiers enseignants de l'humanité*, Alphée, 2009).

[▲ Retour au texte](#)

50. Il est à remarquer dans d'autres chapitres du Livre d'Hénoch, après que les mauvais Veilleurs ont été réprimandés et châtiés, que les bons Veilleurs dévoilent à Hénoch nombre de secrets, notamment les usages astronomiques, pour la révélation desquels les mauvais Veilleurs ont été condamnés. Voir par exemple R.H. Charles (trad.), *The Book of Enoch*, *op. cit.*, chapitre 41, p. 60ff ; chapitre 71, p. 93ff ; chapitre 72, pp. 95 ff ; etc. C'est peut-être parce qu'il a lui-même fini par posséder ce savoir réservé qu'Hénoch a fini par disparaître de la surface de la Terre – « pris par Dieu », comme l'indique la Bible dans la Genèse 5 :24.

[▲ Retour au texte](#)

51. R.H. Charles (trad.), *The Book of Enoch*, *op. cit.*, p. 35.

[▲ Retour au texte](#)

52. Voir par exemple les derniers paragraphes de cet article :
<http://www.dailymail.co.uk/news/article-2513866/A-GI-Christmas-How-American-soldiers-bearing-gifts-extra-rations-proved-festive-hit-British-families-WWII.html>.

▲ [Retour au texte](#)

53. R.H. Charles (trad.), *The Book of Enoch*, *op. cit.*, p. 37.

▲ [Retour au texte](#)

54. *Ibid.*, p. 34.

▲ [Retour au texte](#)

55. *Ibid.*, p. 36.

▲ [Retour au texte](#)

56. *Ibid.*, p. 35.

▲ [Retour au texte](#)

57. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

58. *Ibid.*, p. 36.

▲ [Retour au texte](#)

59. *Ibid.*, p. 37.

▲ [Retour au texte](#)

60. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

61. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

62. Genèse 6 :1-4.

[▲ Retour au texte](#)

63. Genèse 6 :5-8.

[▲ Retour au texte](#)

64. Zecharia Sitchin, *The 12th Planet*, Harper, New York, 1976, nouvelle édition 2007, p. 171 (trad. fr. par Patricia Maré et François Fargue, *La 12^e Planète*, Louise Courteau Éditrice, 1990). Pour être honnête, Sitchin n'est pas le seul à commettre cette erreur. Nombre de véritables spécialistes de la Bible la font aussi. Dans un numéro du *Jewish Quarterly Review* de 1985, par exemple, Jonas C. Greenfield décrit les Nephilim comme des « anges déchus » (Jonas C. Greenfield, « The Seven Pillars of Wisdom », *The Jewish Quarterly Review*, New Series, vol. 26, n° 1, p. 19). De même, dans un article paru dans le *Journal of Biblical Literature* publié en 1987, Ronald S. Hendel nous dit : « Nephilim signifie littéralement “les déchus” [...] Il s'agit de la [...] forme adjectivale passive de la racine *npl* (“tomber”) [...] Des emplois similaires du verbe *napal* et de ses dérivés apparaissent ailleurs dans la Bible hébraïque » (Ronald S. Hendel, « Of Demigods and the Deluge : Toward an Interpretation of Genesis 6 : 1-4 », *Journal of Biblical Literature*, vol. 106, n° 1, mars 1987, p. 22).

[▲ Retour au texte](#)

65. <http://www.sitchiniswrong.com/nephilim/nephilim.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

66. Nombres 13 : 32-33.

[▲ Retour au texte](#)

67. <http://www.sitchiniswrong.com/nephilim/nephilim.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

68. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

69. Zecharia Sitchin, *The 12th Planet*, *op. cit.*, p. 257.

[▲ Retour au texte](#)

70. *Ibid.*, p. 172.

[▲ Retour au texte](#)

71. *Ibid.*, p. 267.

[▲ Retour au texte](#)

72. R.H. Charles (trad.), *The Book of Enoch*, *op. cit.*

▲ [Retour au texte](#)

73. *Ibid.* Par exemple, 7 : 2 et 7 : 4, p. 35 ; 9 :9, p. 36 ; 15 :3, p. 42.

[▲ Retour au texte](#)

74. Michael A. Knibb (éd.), *The Book of Enoch : A New Edition in the Light of the Aramaic Dead Sea Fragments*, Oxford University Press, 1979.

[▲ Retour au texte](#)

75. George W.E. Nickelsburg et James C. VanderKamm, *1 Enoch : The Hermenia Translation*, Augsburg Fortress, Minneapolis, 2012.

[▲ Retour au texte](#)

76. R.H. Charles (trad.), *The Book of Enoch*, *op. cit.*, p. 36.

[▲ Retour au texte](#)

77. <http://clavisjournal.com/the-shadow-of-harran/>.

▲ [Retour au texte](#)

78. Luc 3 :36.

▲ [Retour au texte](#)

79. R.H. Charles, *The Book of Jubilees*, SPCK, Londres, 1927, pp. 71-72.

[▲ Retour au texte](#)

80. La preuve possible d'une approche bien antérieure – mais avortée – de la même civilisation, dans la même région, se retrouve dans les traces d'une expérience agricole précoce datant d'il y a 23 000 ans, sur un site appelé Ohalo II, sur les berges de la mer de Galilée. Là, en 2015, des archéologues israéliens découvrirent les précurseurs des plants domestiques qui, bien des millénaires plus tard, deviendraient des produits de base de l'agriculture de la région, dont l'amidonner, l'orge, les pois, les lentilles, les amandes, les figues, le raisin et les olives. Des lames de pierre furent également retrouvées, et l'analyse au microscope de leur tranchant révéla des fibres accrochées durant le fauchage et le moissonnage de céréales. Selon le professeur Ehud Weiss, chef du laboratoire d'archéologie botanique du département d'études de la Terre d'Israël : « Nous ne cherchons pas à dire que la culture et le mode de vie agricole ont commencé à Ohalo avant de continuer dans le néolithique. On ne peut pas affirmer cela. On peut en revanche supposer qu'il pourrait s'agir d'une tentative de culture nous permettant de comprendre que les humains ont toujours été des êtres sophistiqués cherchant sans cesse à repousser les limites pour améliorer leur mode de vie. » *The Guardian*, Londres, 24 juillet 2015, <https://www.theguardian.com/science/2015/jul/24/archaeologists-find-possible-evidence-of-earliest-human-agriculture>.

▲ [Retour au texte](#)

81. http://jqjacobs.net/blog/gobekli_tepe.html.

▲ [Retour au texte](#)

82. Comme l'a démontré Peter Tompkins dans *Secrets of the Great Pyramid*, Harper & Row, New York et Londres, 1978, p. 101-103.

[▲ Retour au texte](#)

83. Einar Palsson, *The Sacred Triangle of Pagan Iceland*, Mimir, Reykjavik, 1993, p. 32.

[▲ Retour au texte](#)

84. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

85. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill : An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and its Transmission through Myth*, Nonpareil Books, 1977, nouvelle édition 1999, p. 132.

[▲ Retour au texte](#)

86. La démonstration détaillée peut être retrouvée dans Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, *op.cit.*, pp. 478-481.

[▲ Retour au texte](#)

87. Tamara Green, *The City of the Moon God*, *op. cit.*, p. 19.

▲ [Retour au texte](#)

88. http://jqjacobs.net/blog/gobekli_tepe.html.

▲ [Retour au texte](#)

89. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

90. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

91. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

92. 850-929 apr. J.-C. Voir : <http://www-history.mcs.st-andrews.ac.uk/Biographies/Al-Battani.html>.

▲ [Retour au texte](#)

93. Nicholas Kollerstrom, « The Star Temples of Harran », in Annabella Kitson (éd.), *History and Astrology : Clio and Urania Confer*, Unwin, Londres, 1989, p. 57.

[▲ Retour au texte](#)

94. <http://www-history.mcs.st-andrews.ac.uk/Biographies/Al-Battani.html>.

[▲ Retour au texte](#)

95. <http://www.physics.csbsju.edu/astro/newcomb/II.6.html>.

▲ [Retour au texte](#)

96. <http://www-history.mcs.st-andrews.ac.uk/Biographies/Al-Battani.html>.

▲ [Retour au texte](#)

97. *Ibid.*, citant Y. Maeyama, « Determination of the Sun's orbit (Hipparchus, Ptolemy, al-Battani, Copernicus, Tycho Brahe) », *Arch. Hist. Exact Sci.* 53 (1) (1998), 1-49.

[▲ Retour au texte](#)

98. <http://www-history.mcs.st-andrews.ac.uk/Biographies/Al-Battani.html>.

[▲ Retour au texte](#)

99. *Complete Dictionary of Scientific Biography* (2008), cité sur <http://www.encyclopedia.com/doc/1G2-2830900300.html>.

▲ [Retour au texte](#)

100. Cité par Walter Scott, *Hermetica*, *op. cit.*, p. 105.

[▲ Retour au texte](#)

101. Tamara Green, *The City of the Moon God*, *op. cit.*, p. 114.

[▲ Retour au texte](#)

102. *Ibid.*, p. 12.

▲ [Retour au texte](#)

103. *Ibid.*, p. 114.

▲ [Retour au texte](#)

104. Walter Scott, *Hermetica*, *op. cit.*, pp. 97-99.

[▲ Retour au texte](#)

105. Je décris en détail les explorations de la Grande Pyramide par Mamoun dans *L'Empreinte des dieux*, *op. cit.*, pp. 335-340.

[▲ Retour au texte](#)

106. Peter Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, *op. cit.*, p. 5.

▲ [Retour au texte](#)

107. *Ibid.*, p. 6.

▲ [Retour au texte](#)

108. Pour des liens possibles entre les Mandéens et les Sabéens, voir par exemple Tamara Green, *The Temple of the Moon God*, *op. cit.*, pp. 103, 119, 194-195, 205 ff.

[▲ Retour au texte](#)

109. « Le fait que les païens d'Harran, lorsqu'ils durent nommer des Écritures, choisirent les *Hermetica* prouve qu'en 830 apr. J.-C., un exemplaire était connu et lu en Syrie. [...] On peut déduire de l'apparition des noms Tat, Asclepius et Ammon en même temps que celui d'Hermès dans les écritures arabes que ce peuple possédait les *libelles* hermétiques dans lesquels les élèves sont ainsi nommés. Et parmi ceux-là s'en trouvaient sans doute certains qui sont aujourd'hui perdus, ainsi que ceux qui nous sont parvenus. Au IX^e siècle, les documents hermétiques étaient probablement connus de certains savants d'Harran dans leur grec d'origine ; mais les *Hermetica* avaient sans doute été traduites en syriaque bien avant cette époque et étaient à n'en pas douter généralement lues dans cette langue par les habitants d'Harran... » Walter Scott, *Hermetica*, *op. cit.*, pp. 101-102.

[▲ Retour au texte](#)

110. Frances A. Yates, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1964, nouvelle édition 1979, pp. 12-13.

[▲ Retour au texte](#)

111. *Ibid.*, p. 13.

▲ [Retour au texte](#)

112. Telle est la thèse principale de mon livre *Talisman*, coécrit avec Robert Bauval. Voir Graham Hancock et Robert Bauval, *Talisman : Sacred Cities, Secret Faith*, Penguin Books, Londres, 2005.

[▲ Retour au texte](#)

113. Voir par exemple Amar Annus, « On the Origin of Watchers : A Comparative Study of the Antediluvian Wisdom in Mesopotamian and Jewish Traditions », *Journal for the Study of Pseudepigrapha*, vol. 19. 4 (2010), pp. 277-320, et Anne Draffkorn Kilmer, « The Mesopotamian Counterparts of the Biblical Nepilim », in E.W. Conrad et E.G. Newing (éd.), *Perspectives on Language and Text : Essays and Poems on Honor of Francis I Andersen's Sixtieth Birthday*, Eisenbrauns, Winona Lake Indiana, pp. 39-44, juillet 28, 1985, pp. 39-44. On retrouve également des références aux Veilleurs dans les Textes des Pyramides de l'Égypte antique. Voir par exemple R.O. Faulkner (éd. et trad.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford University Press, 1969, nouvelle édition par Aris & Phillips Ltd. Par ex., voir Déclaration 373, p. 124, et Déclaration 667A, p. 281.

[▲ Retour au texte](#)

114. Amar Annus, « On the Origin of Watchers : A Comparative Study of the Antediluvian Wisdom in Mesopotamian and Jewish Traditions », *Journal for the Study of Pseudepigrapha*, vol. 19. 4 (2010), p. 283.

[▲ Retour au texte](#)

115. *Ibid.*, p. 291.

▲ [Retour au texte](#)

116. *Ibid.*, p. 280-1.

▲ [Retour au texte](#)

117. Klaus Schmidt, *Gobekli Tepe : A Stone Age Sanctuary in South-Eastern Anatolia*, Ex Orient e.V., Berlin, Allemagne, 2012, p. 191.

[▲ Retour au texte](#)

1. Graham Hancock, *L'Empreinte des dieux*, op. cit., p. 67.

[▲ Retour au texte](#)

2. Graham Hancock et Santha Faiia, *Heaven's Mirror*, Michael Joseph, Londres, 1998, p. 288.

[▲ Retour au texte](#)

3. J. Alden Mason, *The Ancient Civilizations of Peru*, Penguin Books, Londres, 1991, p. 163 : « On pensait autrefois que la maçonnerie mégalithique utilisant d'immenses pierres de formes et de tailles irrégulières datait d'avant les Incas [...] tandis que les blocs relativement uniformes et disposés en assises étaient typiques des Incas. Mais il est désormais communément admis que les deux types d'architecture étaient employés par les Incas, ainsi que tous les grands édifices et structures de la région de Cuzco, y compris à Sacsayhuaman, Ollantaytambo, Machu Picchu et Cuzco. »

[▲ Retour au texte](#)

4. John Hemming, *The Conquest of the Incas*, Macmillan London Ltd., 1993, p. 191.

[▲ Retour au texte](#)

5. J. Alden Mason, *The Ancient Civilizations of Peru*, Penguin Books, Londres, 1991, p. 163. Voir aussi <http://www.roughguides.com/destinations/south-america/peru/Cuzco-and-around/inca-sites-near-Cuzco/sacsayhuaman/>, <http://www.andeantravelweb.com/peru/destinations/Cuzco/sacsayhuaman.html>, http://www.world-mysteries.com/mpl_9.htm et <http://gosouthamerica.about.com/od/perucuzco/ig/Sacsayhuaman-/Sacsayhuaman-Rock-Wall.htm#step-heading>.

▲ [Retour au texte](#)

6. Pour plus de détails, voir le documentaire de Jesus Gamarra : *The Cosmogony of the Three Worlds*, <http://www.ancient-mysteries-explained.com/archaeology-proofs.html#dvd>.

▲ [Retour au texte](#)

7. <http://www.bbc.co.uk/news/science-environment-31664162>.

▲ [Retour au texte](#)

8. A. Kruzer, « The Question of the Material Origin of the Walls of the Saqsaywaman Fortress », http://isida-project.ucoz.com/publ/my_articles/peru/the_question_of_the_material_origin_of_the_saqsaywaman_fortress/2-1-0-2.

▲ [Retour au texte](#)

9. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

11. Sir Clements Markham, *The Incas of Peru*, Smith, Elder & Co., Londres, 1911, p. 33.

[▲ Retour au texte](#)

12. Garcilaso de la Vega, *The Royal Commentaries of the Inca Garcilaso de la Vega, 1539-1616*, The Orion Press, 1961, pp. 233 et 235 (trad. fr. par René L. F. Durand, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, La Découverte, 2000).

[▲ Retour au texte](#)

13. Graham Hancock et Santha Faiia, *Heaven's Mirror*, *op. cit.*, pp. 285-6.

[▲ Retour au texte](#)

14. Voir Graham Hancock et Robert Bauval, *Le Mystère du Grand Sphinx, op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

15. Peter Frost, *Exploring Cuzco*, Nuevas Imagenes, Lima, Pérou, 1989, p. 63.

[▲ Retour au texte](#)

16. William Sullivan, *The Secret of the Incas*, Crown, New York, 1996, p. 118.

[▲ Retour au texte](#)

17. *Ibid.*, p. 119.

▲ [Retour au texte](#)

18. Garcilaso de la Vega, *The Royal Commentaries*, *op. cit.*, p. 4-5.

[▲ Retour au texte](#)

19. *Ibid.*, p. 5-6.

[▲ Retour au texte](#)

20. Cette grotte est appelée *Naupa Iglesia*. En quechua, la langue des Incas, *Naupa* signifie « antique », tandis qu'*Iglesia* est le terme espagnol pour une église – soit « l'église antique ». Naturellement, l'endroit n'a rien d'une église, mais qu'il s'agisse d'un ancien lieu sacré ne fait pas le moindre doute. Voir ici pour l'interprétation traditionnelle : <http://elcomercio.pe/peru/lima/naupa-iglesia-merece-revalorizado-segun-especialistas-noticia-1519677>.

▲ [Retour au texte](#)

21.

http://casadelcorregidor.pe/colaboraciones/_biblio_Tantalean.php.

[▲ Retour au texte](#)

22. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

23. La Bolivie détecte une pyramide enfouie sur le site de Tiahuanaco, <http://barbaricum.net/news/2334689254286557840> et <http://latino.foxnews.com/latino/entertainment/2015/03/27/bolivia-detects-buried-pyramid-at-tiahuanaco-site/>.

▲ [Retour au texte](#)

24. Constantino Manuel Torres, David B. Repke, *Anadanenthera : Visionary Plant of Ancient South America*, The Haworth Herbal Press, New York, Londres, 2006, p. 35 ff.

[▲ Retour au texte](#)

25. Voir par exemple Martti Pärssinen, Denise Schaan et Alceu Ranzi (2009), « Pre-Columbian geometric earthworks in the upper Purús : a complex society in western Amazonia », *Antiquity*, 83, pp. 1084-1095 ; Ranzi et coll., « Internet software programs aid in search for Amazonian geoglyphs », *Eos*, vol. 88, n° 21, 22 mai 2007, pp. 226 et 229 ; Carson et coll., « Environmental impact of geometric earthwork construction in pre-Columbian Amazonia », *PNAS*, 22 juillet 2014, vol. 111, n° 29, pp. 10497-10502 ; « Ancient Earthmovers of the Amazon », *Science*, vol. 321, 29 août 2008, pp. 1148 ff ; Denise Schaan et coll., « New radiometric dates (2000 – 700 BP) for pre-Columbian earthworks in western Amazonia, Brazil », *Journal of Field Archaeology*, 2012, vol. 37, n° 2, pp. 132ff ; Anjos et coll., « A New Diagnostic Horizon in WRB for Anthropic Topsoils in Amazonian Dark Earths (South America) », 20^e Congrès mondial des Sciences du sol, 8-13 juin 2014, Jeju, Corée du Sud ; Michael Heckenberger et Eduardo Goes Neves, « Amazonian Archaeology », *The Annual Review of Antiquity*, 2009, 38, pp. 251-266 ; Heckenberger et coll., « Pre-Columbian Urbanism, Anthropogenic Landscapes, and the Future of the Amazon », *Science*, vol. 321, 29 août 2008, pp. 1214ff.

[▲ Retour au texte](#)

26. Garcilaso de la Vega, *The Royal Commentaries*, *op. cit.*, p. 132-133.

[▲ Retour au texte](#)

27. *Ibid.*, p. 384.

▲ [Retour au texte](#)

1. Mircea Eliade, *The Myth of the Eternal Return*, Princeton University Press, p. 16 (*Le mythe de l'éternel retour*, Folio Essais, 2001).

[▲ Retour au texte](#)

2. Mircea Eliade, *The Sacred and the Profane : The Nature of Religion*, Harcourt Inc., New York, 1987, p. 44 (*Le sacré et le profane*, Folio Essais, 1988).

[▲ Retour au texte](#)

3. Lewis Ginzberg (éd.), *The Legends of the Jews*, Jewish Publication Society of America, Philadelphia, 1988, vol. I, p. 12.

[▲ Retour au texte](#)

4. Cité dans Mircea Eliade, *The Sacred and the Profane*, *op. cit.*, p. 44.

[▲ Retour au texte](#)

5. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill : An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and its Transmission through Myth*, Nonpareil Books, 1977, nouvelle édition 1999, p. 57.

[▲ Retour au texte](#)

6. *New Larousse Encyclopedia of Mythology*, Paul Hamlyn, Londres, 1989, p. 91.

[▲ Retour au texte](#)

7. Kenneth McCleish, *Myth*, Bloomsbury, Londres, 1996, p. 684.

[▲ Retour au texte](#)

8. Thor Heyerdahl, *Easter Island : The Mystery Solved*, Souvenir Press, Londres, p. 77 (*Île de Pâques, les mystères dévoilés*, Albin Michel, 1989) ; Thor Heyerdahl, *The Kon-Tiki Expedition*, Unwin Paperbacks, Londres, 1982, pp. 140 et 142 (trad. fr. par Marguerite Gay et Gerd de Mautort, *L'Expédition du Kon-Tiki*, Libretto, 2011) ; Père Sebastian Englert, *Island at the Center of the World*, Robert Hale and Company, Londres, 1972, p. 30 ; Francis Mazière, *Mysteries of Easter Island*, Tower Publications, New York, 1968, p. 16.

[▲ Retour au texte](#)

9. William Sullivan, *The Secret of the Incas*, Crown, New York, 1996, p. 119 (trad. fr. par Philippe Beaudoin, *Le Secret des Incas*, William Sullivan, Éditions du Rocher, 2000).

[▲ Retour au texte](#)

10. Thor Heyerdahl, *The Kon-Tiki Expedition, op. cit.*, p.141.

[▲ Retour au texte](#)

11. Rapporté par David Hatcher Childress dans *Lost Cities of Ancient Lemuria and the Pacific*, Adventures Unlimited Press 1988, p. 313.

[▲ Retour au texte](#)

12. Rapporté par Harold Osborne dans *Indians of the Andes : Aymaras and Quechuas*, Routledge and Keegan Paul, 1952, p. 64.

[▲ Retour au texte](#)

13. Thor Heyerdahl, *The Kon-Tiki expedition*, *op. cit.*, p. 140.

[▲ Retour au texte](#)

14. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

15. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

16. Voir mon interview avec Heyerdahl dans Graham Hancock, *Civilisations englouties, op. cit.*, pp. 55-57.

[▲ Retour au texte](#)

17. *Tepe* signifie colline en turc, et « le mot turc *Gobek* signifie “nombril” ou “ventre” », Klaus Schmidt, *Gobekli Tepe, A Stone-Age Sanctuary in South-Eastern Anatolia*, Ex Oriente, Berlin, 2012, p. 88. Voir aussi <https://narinnamkn.wordpress.com/2013/12/04/portasar-or-gobekli-tepe-portasar-is-the-old-name-of-what-is-now-called-gobekli-tepe-which-is-a-direct-translation-of-armenian-portasar/>, <http://www.ancient.eu/article/234/> et <http://archive.archaeology.org/0811/abstracts/turkey.html>.

▲ [Retour au texte](#)

18. Pour une approche plus détaillée de la datation archéologique des moai de l'île de Pâques, voir Graham Hancock et Santha Faiia, *Heaven's Mirror*, *op. cit.*, pp. 227-8.

[▲ Retour au texte](#)

19. Père Sebastian Englert, *Island at the Centre of the World : New Light on Easter Island*, Robert Hale & Co., Londres, 1970, p. 45.

[▲ Retour au texte](#)

20. Francis Mazière, *Mysteries of Easter Island*, *op. cit.*, p. 40.

[▲ Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, p. 41.

▲ [Retour au texte](#)

22. *Science News*, vol. 89, n° 15, 9 avril 1966, p. 239.

[▲ Retour au texte](#)

23. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

24. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

25. R. Menzies, laboratoire maritime de l'université de Duke, et Edward Chin, laboratoire maritime de l'université A&M du Texas, *Cruise Report, Research Vessel Anton Bruun, Cruise 11*, cité ici : http://huttoncommentaries.com/article.php?a_id=59 et http://huttoncommentaries.com/article.php?a_id=59#Footnotes.

▲ [Retour au texte](#)

26. Robert M. Schoch, PhD., *Forgotten Civilization : The Role of Solar Outbursts in Our Past and Future*, Inner Traditions, Rochester, Vermont, 2012, p. 77.

[▲ Retour au texte](#)

27. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

28. Voir Thor Heyerdahl, *Easter Island : The Mystery Solved*, Souvenir Press, Londres, 1989, pp. 234-5.

[▲ Retour au texte](#)

29. Les îles Pitcairn (47 km² de surface) et Mangareva (15,4 km² de surface) sont plus proches, la première se trouvant à 2 075 km, la seconde à 2 606 km. Elles restent néanmoins trop lointaines pour avoir pu contribuer à la couche de sédiments reçue par l'île de Pâques.

[▲ Retour au texte](#)

30. Robert M. Schoch, PhD, *Forgotten Civilization*, *op. cit.*, pp. 78-9.

[▲ Retour au texte](#)

31. Pour plus d'explications, voir Thor Heyerdahl, *Easter Island : The Mystery Solved*, *op. cit.*, pp. 80 ff.

[▲ Retour au texte](#)

32. La traduction du nom de Watu Palindo par « l'Amuseur », que l'on trouve sur nombre de sites Internet, est erronée. « L'Homme sage » est la bonne traduction. Voir Iksam, « The Spread of Megalithic Remains in Central Sulawesi as Part of Austronesian Heritage », présentation au musée national de la préhistoire de Taitung, Taiwan, le 12 mars 2012.

[▲ Retour au texte](#)

33. Communications personnelles durant mon voyage de recherches avec Iksam Kailey.

[▲ Retour au texte](#)

34. <http://www.megalithic.co.uk/article.php?sid=26496>.

▲ [Retour au texte](#)

35. Iksam, « The Spread of Megalithic Remains... », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

36. Pour des arguments étayant le lien entre ce type d'art et les expériences psychédéliques, voir *Supernatural : Meetings with the Ancient Teachers of Mankind*, Century, Londres, 2005 (trad. fr. par Sylvain Tristan, *Supernaturel, Rencontres avec les premiers enseignants de l'humanité*, Alphée, 2009).

[▲ Retour au texte](#)

37. Tubagus Solihuddin, « A Drowning Sunda Shelf Model during Last Glacial Maximum and Holocene : A Review », *Indonesian Journal of Geoscience*, vol. I, n° 2, août 2014, pp. 99-107.

[▲ Retour au texte](#)

38. *Ibid.*, p. 102.

▲ [Retour au texte](#)

39. Voir Danny Hilman Natawidjaja, *Plato Never Lied : Atlantis in Indonesia*, Booknesia, Jakarta, 2013.

[▲ Retour au texte](#)

40. <http://www.faculty.ucr.edu/~legneref/ethnic/mummy.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

41. Cité dans
<http://www.faculty.ucr.edu/~legneref/ethnic/mummy.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

42. <http://www.faculty.ucr.edu/~legneref/ethnic/mummy.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

43. <http://wakeup-world.com/2014/10/14/hieroglyphics-experts-declare-ancient-egyptian-carvings-in-australia-authentic/>.

▲ [Retour au texte](#)

44. R.T. Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, Thames & Hudson, Londres, 1959, p. 222.

[▲ Retour au texte](#)

45. *Ibid.*, pp. 246-7.

▲ [Retour au texte](#)

46. *Ibid.*, p. 140.

▲ [Retour au texte](#)

47. Patrick Boylan, *Thoth : The Hermes of Egypt*, Londres, 1922, nouvelle édition par Ares Publishers, Chicago, 1987, p. 155.

[▲ Retour au texte](#)

48. Communication personnelle avec le Dr Danny Natawidjaja.

[▲ Retour au texte](#)

49. « Archaeologists slam excavation of Gunung Padang Site », *Jakarta Post*, 24 septembre 2014 : <http://www.thejakartapost.com/news/2014/09/24/archaeologists-slam-excavation-gunung-padang-site.html>.

▲ [Retour au texte](#)

50. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

51. E-mail de Danny Hilman Natawidjaja à Graham Hancock le 2 octobre 2014.

[▲ Retour au texte](#)

52. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

53. « Archaeologists slam excavation of Gunung Padang Site », *Jakarta Post*, 24 septembre 2014 : <http://www.thejakartapost.com/news/2014/09/24/archaeologists-slam-excavation-gunung-padang-site.html>.

▲ [Retour au texte](#)

54. E-mail de Danny Hilman Natawidjaja à Graham Hancock le 14 janvier 2015.

[▲ Retour au texte](#)

55. E-mail de Danny Hilman Natawidjaja à Graham Hancock le 10 mars 2015.

[▲ Retour au texte](#)

56. Danny Hilman Natawidjaja, *Plato Never Lied : Atlantis in Indonesia, op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

57. Michael Carrington Westaway, Arthur C. Durband et coll., « Mandibular Evidence supports *Homo floresiensis* as a distinct species », PNAS, vol. 112, n°7, 17 février 2015, pp. E604-E605.

[▲ Retour au texte](#)

58. M.J. Morwood, R.P. Soejono, et coll., « Archaeology and age of a new hominin from Flores in eastern Indonesia », *Nature* (431) 28 octobre 2004, pp. 1087-91.

▲ [Retour au texte](#)

59. M. Aubert, A. Brumm, et coll., « Pleistocene Cave Art from Sulawesi, Indonesia », *Nature* (514), 9 octobre 2014, pp. 223-77.

[▲ Retour au texte](#)

60. Josephine C.A. Joordens, Francisco d'Errico et coll., « Homo erectus at Trinil on Java used shells for tool production and engraving », *Nature* (518), 12 février 2015, pp. 228-31.

▲ [Retour au texte](#)

61. Phil Grabsky, *The Lost Temple of Java*, Orion, Londres, 1999, p. 16.

[▲ Retour au texte](#)

62. Luis Gomez et Hiram W. Woodward Jr., *Barabudur : History and Significance of a Buddhist Monument*, Berkeley Buddhist Studies Series, 1981, p. 21.

[▲ Retour au texte](#)

63. Phil Grabsky, *The Lost Temple of Java*, *op. cit.*, p. 17.

[▲ Retour au texte](#)

64. Jan J. Boeles, *The Secret of Borobudur*, J.J.B. Press, Bangkok, 1985, p. 1 et XIX.

[▲ Retour au texte](#)

65. Ceasar Voute, Mark Long, Fitra Jaya Burnama, *Borobudur : Pyramid of the Cosmic Buddha*, D.K. Printworld Ltd., Delhi, 2008, p. 198.

[▲ Retour au texte](#)

66. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill : An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and its Transmission through Myth*, Nonpareil Books, 1977, nouvelle édition 1999, p. 132.

▲ [Retour au texte](#)

67. G.R.S. Mead, *Thrice Greatest Hermes : Studies in Hellenistic Theosophy and Gnosis*, Samuel Weiser Inc., York Beach, Maine, 1992 (réédition en un volume), *Book II : A Translation of the Extant Sermons and Fragments of the Trismegistic Literature*, p. 55.

[▲ Retour au texte](#)

68. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

69. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

70. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

71. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

72. *Ibid. Book III : Excerpts and Fragments*, p. 60.

▲ [Retour au texte](#)

73. *Ibid.*, p. 61. Mead traduit ce passage comme suit : « Ô livres sacrés, qui avez été faits par mes mains immortelles, par les pouvoirs magiques de l'immuabilité, serez préservés du délabrement et resterez immuables pour l'éternité ! Devenez invisibles, introuvables à tous ceux dont le pied foulera les plaines de notre terre, jusqu'à ce que le vieux Ciel fasse venir pour vous des instruments de rencontre... » J'ai choisi ici de m'inspirer de la traduction de sir Walter Scott – Sir Walter Scott (éd. et trad.), *Hermetica : The Ancient Greek and Latin Writings which contain Religious or Philosophic Teachings attributed to Hermes Trismegistus*, Shambala, Boston, 1993, p. 461.

[▲ Retour au texte](#)

74. *Ibid.*, p. 461, note 4.

[▲ Retour au texte](#)

1. Platon, *Timaeus and Critias*, Penguin Books, Londres, 1977, *Critias*, p. 145.

[▲ Retour au texte](#)

2. Sir Walter Scott (trad. et éd.) *Hermetica*, Shambhala, Boston, 1993, p. 345.

[▲ Retour au texte](#)

3. Delia Goetz et Sylvanus G. Morley, éd., d'après la traduction d'Adrian Recinos, *Popol Vuh : The Sacred Book of the Ancient Quiche Maya*, University of Oklahoma Press, 1991, p. 168.

[▲ Retour au texte](#)

4. *Ibid.*, p. 169.

▲ [Retour au texte](#)

5. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

6. *Ibid.*, p. 90.

▲ [Retour au texte](#)

7. *Ibid.*, p. 93.

▲ [Retour au texte](#)

8. *Ibid.*, p. 178.

[▲ Retour au texte](#)

9. *Ibid.*, p. 155.

▲ [Retour au texte](#)

10. Gerald P. Verbrugghe et John M. Wickersham (éd.), *Berosos and Manetho*, University of Michigan Press, 1999, p. 44.

[▲ Retour au texte](#)

11. Delia Goetz et Sylvanus G. Morley, éd., *Popol Vuh*, *op. cit.*, p. 156.

[▲ Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p. 78, note 3.

▲ [Retour au texte](#)

13. R.T. Rundle Clark, *The Origin of the Phoenix*, *op. cit.*, p. 1 ; Gerald Massey, *The Natural Genesis*, vol. 2, Black Classic Press, Baltimore, 1998 (nouvelle édition) p. 340.

[▲ Retour au texte](#)

14. *Archaeoastronomy : The Journal of the Center for Archaeoastronomy*, vol. VIII, n^{os} 1-4, janvier-décembre 1985, p. 99.

[▲ Retour au texte](#)

15. Voir, par exemple, Gerrit L. Verschuur, *Impact : The Threat of Comets and Asteroids*, Oxford University Press, New York et Oxford, 1996, p. 55. Voir également Duncan Steel, *Rogue Asteroids and Doomsday Comets*, John Wiley and Sons, New York, 1995, pp. 15ff.

[▲ Retour au texte](#)

16. Cité dans Julie Cohen, « Nanodiamonds Are Forever : A UCSB professor's research examines 13,000-year-old nanodiamonds from multiple locations across three continents », *The Current*, UC Santa Barbara, 28 août 2014 : <http://www.news.ucsb.edu/2014/014368/nanodiamonds-are-forever>.

▲ [Retour au texte](#)

17. Correspondance personnelle avec Allen West. E-mail de West à Hancock daté du 19 décembre 2014.

[▲ Retour au texte](#)

18. *Ibid.* E-mail d'Hancock à West daté du 8 janvier 2015.

[▲ Retour au texte](#)

19. *Ibid.* E-mail de West à Hancock daté du 8 janvier 2015.

[▲ Retour au texte](#)

20. Victor Clube et Bill Napier, *The Cosmic Winter*, Basil Blackwell, Londres, 1990, p. 12 (trad. fr. par Michel Cabar, *Hiver cosmique*, Le jardin des livres, 2006).

[▲ Retour au texte](#)

21. *Ibid.*, pp. 12-13.

▲ [Retour au texte](#)

22. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

23. W.M. Napier, « Palaeolithic Extinctions and the Taurid Complex », *Monthly Notices of the Royal Astronomical Society*, vol. 405, Issue 3, 1 juillet 2010 pp. 1901-1906. L'article complet est disponible en ligne ici : <http://mnras.oxfordjournals.org/content/405/3/1901.full.pdf+html?sid=19fd6cae-61a0-45bd-827b-9f4eb877fd39>, et peut être téléchargé sous forme de pdf ici : <http://arxiv.org/pdf/1003.0744.pdf>. Victor Clube et Bill Napier, *The Cosmic Winter*, *op. cit.*, pp. 150-153. Voir également Gerrit L. Verschuur, *Impact*, *op. cit.*, p. 136.

[▲ Retour au texte](#)

24. Voir W.M. Napier, « Palaeolithic Extinctions and the Taurid Complex », *op. cit.* Voir également William C. Mahaney, David Krinsley, Volli Kalm, « Evidence for a Cosmogenic Origin of Fired Glaciofluvial Beds in the Northwestern Andes : Correlation with Experimentally Heated Quartz and Feldspar », *Sedimentary Geology* 231 (2010), pp. 31-40.

[▲ Retour au texte](#)

25. Concernant la forte probabilité que le début et la fin du Dryas récent aient été provoqués par les impacts de différents fragments d'une même comète géante, voir Fred Hoyle et Chandra Wickramasinghe, *Life on Mars ? The Case for A Cosmic Heritage*, Clinical Press Ltd., Bristol, 1997, p. 176-177. Voir aussi Gerrit Verschuur, *Impact*, *op. cit.*, p. 139.

[▲ Retour au texte](#)

26. Victor Clube et Bill Napier, *The Cosmic Winter*, *op. cit.*, p. 244, pp. 275-277. Voir aussi Duncan Steel, *Rogue Asteroids and Doomsday Comets*, *op. cit.*, pp. 132-3.

[▲ Retour au texte](#)

27. Victor Clube et Bill Napier, *The Cosmic Winter*, *op. cit.*, p. 153.

▲ [Retour au texte](#)

28. *Ibid.*, p. 147.

▲ [Retour au texte](#)

29. *Ibid.*, p. 150-1.

▲ [Retour au texte](#)

30. *Ibid.*, p. 149-50.

[▲ Retour au texte](#)

31. *Ibid.*, p. 149.

[▲ Retour au texte](#)

32. Jacqueline Mitton, *Penguin Dictionary of Astronomy*, Penguin Books, Londres, 1993, pp. 84-85 ; Duncan Steel, *Rogue Asteroids and Doomsday Comets*, John Wiley and Sons, 1995, p. 133.

[▲ Retour au texte](#)

33. Victor Clube et Bill Napier, *The Cosmic Serpent*, Faber and Faber, Londres, 1982, p. 151 ; Bailey, Clube, Napier, *The Origin of Comets*, Butterworth-Heinemann Ltd., 1990, p. 398 ; Clube et Napier, *The Cosmic Winter, op. cit.*, p. 150.

[▲ Retour au texte](#)

34. Sir Fred Hoyle, *Lifecloud : Origin of the Universe*, Dent, 1978, pp. 32-3.

[▲ Retour au texte](#)

35. Emilio Spedicato, *Apollo Objects, Atlantis and other Tales*, Università degli studi di Bergamo, 1997, p. 12.

[▲ Retour au texte](#)

36. *Ibid.*, pp. 12-13.

[▲ Retour au texte](#)

1. « In DNA, Clues to the Cheetah's Speed and Hurdles », *New York Times*, 26 février 2016 : http://www.nytimes.com/2016/03/01/science/in-dna-clues-to-the-cheetahs-speed-and-hurdles.html?_r=0. L'équipe est basée au centre Theodosius Dobzhansky pour la Bioinformatique du génome de l'université de Saint-Pétersbourg, en Russie.

[▲ Retour au texte](#)

2. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

3. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

4. « Much Earlier Split for Neanderthals, Humans ? » *National Geographic*, 21 octobre 2013.

[▲ Retour au texte](#)

5. <http://www.asianscientist.com/2016/03/in-the-lab/altai-neanderthal-shares-genes-modern-humans/>.

▲ [Retour au texte](#)

6. *Science*, 17 février 2016 :
<http://www.sciencemag.org/news/2016/02/humans-mated-neandertals-much-earlier-and-more-frequently-thought>. Voir
également : <http://www.rawstory.com/2016/02/new-neanderthal-dna-discovery-redraws-human-out-of-africa-timeline/>.

▲ [Retour au texte](#)

7. <http://www.heritagedaily.com/2016/03/ancient-human-relative-interbred-with-ancestors-of-modern-humans-as-recently-as-50000-years-ago/110214>.

▲ [Retour au texte](#)

8. « A mitochondrial genome sequence of a hominin from Sima de los Huesos », *Nature*, 505, pp. 403-6 : <http://www.nature.com/nature/journal/v505/n7483/full/nature12788.html>.

▲ [Retour au texte](#)

9. *New Scientist*, 14 mars 2016, « Oldest ever Human Genome sequence may Rewrite Human History » : <https://www.newscientist.com/article/2080549-oldest-ever-human-genome-sequence-may-rewrite-human-history/>.

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.* Voir également : <http://www.thescientist.com/?articles.view/articleNo/45569/title/Clock-Reset-on-Denisovan-Neanderthal-Split/>.

[▲ Retour au texte](#)

11. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

12. <http://news.bbc.co.uk/1/hi/sci/tech/8660940.stm>. Voir également :
http://www.eva.mpg.de/neandertal/press/presskit-neandertal/pdf/PR_MPI_Neandertal_EN.pdf ; et :
<http://news.bbc.co.uk/1/hi/sci/tech/8660940.stm>.

▲ [Retour au texte](#)

13. http://www.nytimes.com/2016/03/22/science/neanderthals-interbred-with-humans-denisovans.html?action=click&contentCollection=science&region=rank&module=package&version=highlights&contentPlacement=2&pgtype=sectionfront&_r=0.

▲ [Retour au texte](#)

14. « Cave Fossil Find : New Human Species or “Nothing Extraordinary” ? » *National Geographic*, 14 mars 2012 : <http://news.nationalgeographic.com/news/2012/03/120314-new-human-species-chinese-plos-science-red-deer-cave/>.

▲ [Retour au texte](#)

15. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

16. « Chinese human fossils unlike any known species », *New Scientist*, 14 mars 2012 :
<https://www.newscientist.com/article/dn21586-chinese-human-fossils-unlike-any-known-species>.

▲ [Retour au texte](#)

17. « Scientists stumped by prehistoric human whose face doesn't fit », *Brisbane Times*, 15 mars 2012 : <http://www.brisbanetimes.com.au/national/scientists-stumped-by-prehistoric-human-whose-face-doesnt-fit-20120314-1v3m0.html>.

▲ [Retour au texte](#)

18. <http://www.heritagedaily.com/2016/03/ancient-human-relative-interbred-with-ancestors-of-modern-humans-as-recently-as-50000-years-ago/110214>.

▲ [Retour au texte](#)

19. <http://www.sciencemag.org/news/2016/03/our-ancestors-may-have-mated-more-once-mysterious-ancient-humans>.

▲ [Retour au texte](#)

20. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

21. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

22. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

23. « Genetics reveal 50,000 years of independent history of aboriginal Australian people », *Phys.org*, 25 février 2016 : <http://m.phys.org/news/2016-02-genetics-reveal-years-independent-history.html> et *Popular Archaeology*, vol. 21, 25 février 2016 : <http://m.phys.org/news/2016-02-genetics-reveal-years-independent-history.html> et *Popular Archaeology*, vol. 21, 25 février 2016 : <http://popular-archaeology.com/issue/winter-2015-2016/article/genetics-reveal-50-000-years-of-independent-history-of-aboriginal-australian-people>.

▲ [Retour au texte](#)

24. « It's Official : Native Americans and Siberians are Cousins », *Russia Beyond the Headlines*, 23 février 2016 : http://rbth.com/science_and_tech/2016/02/23/its-official-native-americans-and-siberians-are-cousins_569517.

▲ [Retour au texte](#)

25. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

26. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

27. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

28. « The complete genome sequence of a Neanderthal from the Altai Mountains », *Nature*, 505, 2 janvier 2014 : <http://www.nature.com/nature/journal/v505/n7481/full/nature12886.html>. Voir informations supplémentaires, sections 13 et 14. Voir également : explained.com/2013/12/26/native-americans-neanderthal-and-denisova-admixture/.

▲ [Retour au texte](#)

29. *Ibid.* Voir aussi : <http://phys.org/news/2016-03-world-neanderthal-denisovan-ancestry-modern.html#jCp>.

▲ [Retour au texte](#)

30. « The Genographic Project : Why Am I Denisovan ? », *National Geographic* :
<https://genographic.nationalgeographic.com/denisovan/>.

▲ [Retour au texte](#)

31. « Genomic evidence for the Pleistocene and recent population history of Native Americans », *Science*, vol. 349, Issue 62050, 21 août 2015 : <http://science.sciencemag.org/content/349/6250/aab3884.full>.

▲ [Retour au texte](#)

32. <https://www.sciencenews.org/article/research-teams-duel-over-native-american-Origins>.

▲ [Retour au texte](#)

33. « Mummy genomes reveal just how catastrophic European contact was for New World », *Science*, 1^{er} avril 2016 : <http://www.sciencemag.org/news/2016/04/mummy-genomes-reveal-just-how-catastrophic-european-contact-was-new-world>.

▲ [Retour au texte](#)

34. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

35. Halligan, Waters, et al., « Pre-Clovis occupation 14,550 years ago at the Page-Ladson site, Florida, and the Peopling of the Americas », *Science Advances*, vol. 2, n° 5, 13 mai 2016.

[▲ Retour au texte](#)

36. « Genetic evidence for two founding populations of the Americas », *Nature*, 525, pp. 104-8.

[▲ Retour au texte](#)

37. « Genetic studies link indigenous peoples in the Amazon and Australasia », *Past Horizons*, 21 juillet 2015 : <http://www.pasthorizonspr.com/index.php/archives/07/2015/genetic-studies-link-indigenous-peoples-in-the-amazon-and-australasia>.

▲ [Retour au texte](#)

38. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

39. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

40. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

41. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

42. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

43. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

44. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

45. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

46. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

47. En réponse à un e-mail envoyé par mon assistante de recherche Holly Lasko-Skinner, le chercheur en génétique de Harvard Pontus Skoglund répondit (le 16 avril 2016) que le « chaînon manquant » que son équipe et lui avaient identifié « n'était pas essentiellement d'ADN dénisovien. Nous ne pouvons pas détecter d'excès significatif d'ADN dénisovien en Amazonie, et nous constatons que la population non issue du Nouveau Monde qui est la plus proche des Amazoniens sont les Andamanais, qui n'ont pas une lignée dénisovienne très marquée. »

[▲ Retour au texte](#)

48. ABC News, 30 mars 2016, « Study : Indonesia “Hobbit” Fossils Older Than First Thought » : <http://abcnews.go.com/Technology/wireStory/study-indonesia-hobbit-fossils-older-thought-38032322> ; et BBC News, 30 mars 2016, « Age of “Hobbit” Species Revised » : <http://www.bbc.co.uk/news/science-environment-35930979>.

▲ [Retour au texte](#)

49. Voir discussion dans Graham Hancock, *Civilisations englouties*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

50. « The age and origin of the Pacific islands : a geological overview », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, 27 octobre 2008 : <http://rstb.royalsocietypublishing.org/content/363/1508/3293>.

▲ [Retour au texte](#)

51. « Ancient Siberian genome reveals genetic origins of Native Americans », *Phys.org*, 20 novembre 2013 : <http://phys.org/news/2013-11-ancient-siberian-genome-reveals-genetic.html>.

▲ [Retour au texte](#)

52. « Why Did Ancient Europeans Just Disappear 14,500 Years Ago ? » *Live Science*, 1^{er} mars 2016 : <http://www.livescience.com/53883-ancient-europeans-vanished-after-ice-age.html> ; « There was a massive population crash in Europe over 14,500 years ago », *Ars Technica*, 5 février 2016 : <http://arstechnica.co.uk/science/2016/02/there-was-a-massive-population-crash-in-europe-over-14500-years-ago/> ; « Why Did Ancient Europeans Disappear 14,500 Years Ago ? », *Discovery News*, 2 mars 2016 : <http://news.discovery.com/human/evolution/why-did-ancient-europeans-disappear-14500-years-ago-160302.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

53. « Why Did Ancient Europeans Just Disappear 14,500 Years Ago ? », *Live Science*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

54. « There was a massive population crash in Europe over 14,500 years ago », *Ars Technica, op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

55. « Why Did Ancient Europeans Just Disappear 14,500 Years Ago ? » *Live Science, op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

56. « The expansion of mtDNA haplogroup L3 within and out of Africa », *Molecular Biology and Evolution*, 13 février 2012 : <http://mbe.oxfordjournals.org/content/early/2011/11/16/molbev.msr245.short?rss=1>.

▲ [Retour au texte](#)

57. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

58. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

59. « The Dawn of Human Matrilineal Diversity », *Am J Hum Genet.*,
9 mai 2008 ; 82(5) : pp. 1130-40 :
<https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC2427203/>.

▲ [Retour au texte](#)

60. « Pleistocene Mitochondrial Genomes Suggest a Single Major Dispersal of Non-Africans and a Late Glacial Population Turnover in Europe », *Current Biology*, vol. 26, Issue 6, pp. 827-33, 21 mars 2016 : [http://www.cell.com/current-biology/abstract/S0960-9822\(16\)00087-7](http://www.cell.com/current-biology/abstract/S0960-9822(16)00087-7).

▲ [Retour au texte](#)

61. *Ibid.* Voir également : « There was a massive population crash in Europe over 14,500 years ago », *Ars Technica*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

62. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

63. « Why Did Ancient Europeans Just Disappear 14,500 Years Ago ? » *Live Science, op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

64. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

65. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

66. « Shoot first, ask questions later : Interpretative narratives of Neanderthal hunting », *Quaternary Science Reviews*, 15 mai 2016, pp. 1-20 : <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0277379116300658>.

▲ [Retour au texte](#)

67. « Stone Bracelet is Oldest Ever Found in the World », *Siberian Times*, 7 mai 2015. Voir aussi : « Stone Bracelet May Have Been Made by Denisovans », *Archaeology*, 7 mai 2015 : <http://www.archaeology.org/news/3270-150507-siberia-denisovan-bracelet>.

▲ [Retour au texte](#)

68. « Stone Bracelet May Have Been Made by Denisovans », *Archaeology, op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

69. « Incredible 40,000-year-old bracelet believed to be the oldest ever found suggests ancient human race used drills which were just like modern tools », *Daily Mail*, Londres, 7 mai 2015 : <http://www.dailymail.co.uk/news/article-3072094/40-000-year-old-bracelet-believed-oldest-suggests-ancient-humans-used-drills.html#ixzz44wvcApzX>.

▲ [Retour au texte](#)

70. « Stone Bracelet is Oldest Ever Found in the World », *Siberian Times*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

71. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

72. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

73. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

74. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

75. « 40,000 year old bracelet made by extinct human species found », *Archaeology Hub*, 10 février 2016 : <http://www.archaeologyhub.info/40000-year-old-bracelet-made-by-extinct-human-species-found/>.

▲ [Retour au texte](#)

76. Alan Dundes (éd.), *The Flood Myth*, University of California Press, 1988, p. 436.

[▲ Retour au texte](#)

77. « Ancient Sea Rise Tale Told Accurately for 10,000 Years », *Scientific American*, 26 janvier 2015.

[▲ Retour au texte](#)

78. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

79. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

80. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

81. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

82. « Ancient Aboriginal stories preserve history of a rise in sea level », *The Conversation*, 12 janvier 2015, <https://theconversation.com/ancient-aboriginal-stories-preserve-history-of-a-rise-in-sea-level-36010>.

▲ [Retour au texte](#)

83. Dans le *Sydney Morning Herald* : « Aboriginal scientific achievements recognised at last », *Sydney Morning Herald*, 23 avril 2014 : <http://www.smh.com.au/technology/sci-tech/aboriginal-scientific-achievements-recognised-at-last-20140422-zqxz9.html>.

▲ [Retour au texte](#)

84. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

85. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

86. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

87. Ray Norris et al., « Wurdi Youang : an Australian Aboriginal stone arrangement with possible solar indications », 28 septembre 2012 : <http://www.atnf.csiro.au/people/Ray.Norris/papers/n258.pdf>.

▲ [Retour au texte](#)

88. Père Sebastian Englert, *Island at the Centre of the World : New Light on Easter Island*, Robert Hale & Co., Londres, 1970, pp. 46-7.
Voir aussi : http://pvs.kcc.hawaii.edu/ike/moolelo/hotu_matua.html.

▲ [Retour au texte](#)

89. Sir James George Frazer, *Folk-Lore in the Old Testament*, vol. 1, Macmillan, Londres, 1918, pp. 224-25 (trad. fr. par E. Audra, *Le Folklore dans l'Ancien Testament*, Peul Geuthner, Paris, 1924).

[▲ Retour au texte](#)

90. *Ibid.*, p. 217ff.

▲ [Retour au texte](#)

91. *Ibid.*, p. 218-9.

▲ [Retour au texte](#)

92. *Ibid.*, p. 223.

▲ [Retour au texte](#)

93. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

94. *Ibid.*, p. 188.

▲ [Retour au texte](#)

95. D.C. Sirkar, *Studies in the Geography of Ancient and Medieval India*, Motilal Banarsidas, 1990.

[▲ Retour au texte](#)

96. Stephen Oppenheimer, *Eden in the East : The Drowned Continent of South East Asia*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1998, p. 268.

▲ [Retour au texte](#)

97. Barbara A. Weightman, *Dragons and Tigers : A Geography of South, East and Southeast Asia*, John Wiley and Sons, Londres, 2011, p. 449. Voir aussi *Encyclopaedia of Southeast Asia and its Tribes*, 2009, p. 37, et Suresh Kumar Singh, *People of India, Anthropological Survey of India*, 2002, p. 981.

[▲ Retour au texte](#)

98. Stephen Oppenheimer, *Eden in the East : The Drowned Continent of South East Asia*, *op. cit.*, p. 268.

[▲ Retour au texte](#)

99. David Shulman, « The Tamil Flood Myths and the Cankam Legend », in Alan Dundes (éd.), *The Flood Myth*, University of California Press, 1988, p. 294.

▲ [Retour au texte](#)

100. *Ibid.*, pp. 294-5.

[▲ Retour au texte](#)

101. N. Mahalingam, *Kumari Kandam – The Lost Continent*, pp. 2-54, Compte rendu de la cinquième Conférence internationale des études tamoules, Madurai, Tamil Nadu, Inde, janvier 1981, Association internationale des recherches tamoules, Madras.

[▲ Retour au texte](#)

102. Graham Hancock, *Civilisations englouties*, *op. cit.* Voir parties 2 et 3, pp. 121-388. Voir aussi Post-scriptum 2 et Annexes 1-6, pp. 392-415.

[▲ Retour au texte](#)

103. *Journal of Marine Archaeology*, Society of Marine Archaeology, National Institute of Archaeology, Goa, Inde, vol. 2, juillet 1991, pp. 15-16.

[▲ Retour au texte](#)

104. *Ibid.*, p. 16.

▲ [Retour au texte](#)

105. *Journal of Marine Archaeology*, Society of Marine Archaeology, National Institute of Archaeology, Goa, Inde, vol. 5-6, 1995-6, p. 14.

[▲ Retour au texte](#)

106. *Flooded Kingdoms of the Ice Age*, Channel 4 Television, 11, 18 et 25 février 2002.

[▲ Retour au texte](#)

107. E-mail du Dr Glenn Milne à Graham Hancock, 12 octobre 2000.

[▲ Retour au texte](#)

108. Graham Hancock, *Civilisations englouties*, *op. cit.*, pp. 289-302.

[▲ Retour au texte](#)

109. Captain M.W. Carr (éd.), *Descriptive and Historical Papers Relating to The Seven Pagodas of the Coromandel Coast*, première édition 1869, nouvelle édition Asian Educational Services, New Delhi, Inde, 1984, pp. 34-5.

▲ [Retour au texte](#)

110. *Ibid.*, p. 2.

▲ [Retour au texte](#)

111. *Ibid.*, p. 1.

▲ [Retour au texte](#)

112. Par ex. Vishnu Purana, vol. I, p. 188ff.

[▲ Retour au texte](#)

113. Captain M.W. Carr (éd.), *Seven Pagodas*, *op. cit.*, pp. 12-13.

[▲ Retour au texte](#)

114. *Ibid.*, p. 3.

▲ [Retour au texte](#)

115. *Ibid.*, p. 13.

▲ [Retour au texte](#)

116. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

117. *Ibid.*, p. 14.

▲ [Retour au texte](#)

118. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

119. *Ibid.*, p. 14-15.

[▲ Retour au texte](#)

120. Par ex. Platon, *Timée* et *Critias*, *op. cit.*

▲ [Retour au texte](#)

121. Graham Hancock, *Civilisations englouties*, *op. cit.* Voir Post-scriptum 2 et Annexes 1-6, pp. 392-415.

[▲ Retour au texte](#)

122. « Preliminary Underwater Archaeological Investigations of Mahabalipuram », Déclaration du National Institute of Oceanography, 9 avril 2002, reproduite dans *Civilisations englouties* (2003), p. 402-3.

[▲ Retour au texte](#)

123. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

124. *Ibid.*, p. 405.

[▲ Retour au texte](#)

125. « Millennium-old “sunken town” found off Tamil Nadu », *Times of India*, 19 mars 2016 : <http://timesofindia.indiatimes.com/india/Millennium-old-sunken-town-found-off-Tamil-Nadu/articleshow/51465600.cms>.

▲ [Retour au texte](#)

126. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

127. E-mail du Dr Glenn Milne reproduit dans Graham Hancock, *Civilisations englouties, op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

128. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

1. Voir par exemple : « Comet, Not Asteroid, Killed Dinosaurs, Study Suggests », *Live Science*, 22 mars 2013 : <https://www.livescience.com/28127-dinosaur-extinction-caused-by-comet.html>. Voir aussi : « US Scientists Say Comet, not Asteroid, Wiped out Dinosaurs », *SciNews*, 5 avril 2013 : <http://www.scinews.com/othersciences/geophysics/article00980.html>. Et : « Dinosaur-killing space rock “was a comet”. »

[▲ Retour au texte](#)

2. « Comet, Not Asteroid, Killed Dinosaurs, Study Suggests », *Live Science*, *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

3. Les comètes progressent jusqu'à des vitesses supérieures à 70 km/s, les astéroïdes à 10 à 30 km/s. Par comparaison, un missile balistique traditionnel parcourt moins de 11 km/s. « La vitesse supérieure des comètes signifie que des impacts de comètes moins fréquents, ou provoqués par des objets plus petits, pourraient en principe causer de plus gros dégâts que des astéroïdes plus lents. » Lisa Randall, *Dark Matter and the Dinosaurs : The Astounding Interconnectedness of the Universe*, Harper Collins, Londres, 2015, p. 253.

[▲ Retour au texte](#)

4. Rapporté dans Lisa Randall, *Dark Matter and the Dinosaurs*, *op. cit.*, p. 237ff.

[▲ Retour au texte](#)

5. *Ibid.*, p. 348.

▲ [Retour au texte](#)

6. Il s'agit même du sous-titre de son livre.

[▲ Retour au texte](#)

7. Lisa Randall, *Dark Matter and the Dinosaurs*, *op. cit.*, p. 355.

[▲ Retour au texte](#)

8. *Ibid.*, p. 113.

▲ [Retour au texte](#)

9. *Ibid.*, p. 114.

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.*, p. 106-12.

▲ [Retour au texte](#)

11. *Ibid.*, p. 114-5.

▲ [Retour au texte](#)

12. *Ibid.*, p. 93-4.

▲ [Retour au texte](#)

13. « Theoretical physicist proposes radical new hypothesis for why humans exist », *Science Alert*, 1^{er} janvier 2016 : <http://www.sciencealert.com/leading-harvard-physicist-has-a-radical-new-theory-for-why-humans-exist>.

▲ [Retour au texte](#)

14. Lisa Randall, *Dark Matter and the Dinosaurs*, *op. cit.*, p. 261.

[▲ Retour au texte](#)

15. *Ibid.*, p. 262.

▲ [Retour au texte](#)

16. *Ibid.*, p. 265.

[▲ Retour au texte](#)

17. *Ibid.*, p. 354.

[▲ Retour au texte](#)

18. *Ibid.*, p. 361.

▲ [Retour au texte](#)

19. *Ibid.*, p. 256ff.

[▲ Retour au texte](#)

20. Konstantin Batygin et Michael E. Brown, « Evidence for a Distant Giant Planet in the Solar System », *The Astronomical Journal*, vol. 151, n° 2, 20 janvier 2016 : <http://iopscience.iop.org/article/10.3847/0004-6256/151/2/22>.

▲ [Retour au texte](#)

21. « Evidence grows for giant planet on fringes of Solar System », *Nature*, 20 janvier 2016 : <http://www.nature.com/news/evidence-grows-for-giant-planet-on-fringes-of-solar-system-1.19182>.

▲ [Retour au texte](#)

22. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

23. « Astronomers Think They've Discovered A Neptune-Sized Ninth Planet Beyond Pluto », *IFL Science*, 20 janvier 2016 : <http://www.iflscience.com/possible-ninth-planet-solar-system-Discovered>.

▲ [Retour au texte](#)

24. « Caltech Researchers Find Evidence of a Real Ninth Planet », *Caltech*, 20 January 2016 : <http://www.caltech.edu/news/caltech-researchers-find-evidence-real-ninth-planet-49523>.

▲ [Retour au texte](#)

25. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

26. Michael S. Heiser, « The Myth of a 12th Planet : A Brief Analysis of Cylinder Seal VA 243 » : <http://www.sitchiniswrong.com/VA243seal.pdf>.

▲ [Retour au texte](#)

27. Zecharia Sitchin, *The 12th Planet*, Harper, New York, 2007 (première impression 1976), p. 224.

[▲ Retour au texte](#)

28. *Ibid.*, p. 224, Fig. 114, et p. 247ff.

▲ [Retour au texte](#)

29. *Ibid.*, voir par ex. p. 128ff.

▲ [Retour au texte](#)

30. *Ibid.*, voir par ex. p. 410.

[▲ Retour au texte](#)

31. *Ibid.*, voir par ex. p. 236-7ff.

[▲ Retour au texte](#)

32. Disponible sur <http://www.sitchiniswrong.com/index.html>.

▲ [Retour au texte](#)

33. <http://www.sitchin.com/>.

▲ [Retour au texte](#)

34. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

35. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

36. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

37. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

38. Zecharia Sitchin, *The 12th Planet*, *op. cit.*, p. 225.

[▲ Retour au texte](#)

39. *Ibid.*, pp. 225-6.

▲ [Retour au texte](#)

40. *Ibid.*, pp. 227.

▲ [Retour au texte](#)

41. « Did the Sun Steal Planet Nine ? », *Universe Today*, 4 avril 2016 : <http://www.universetoday.com/128244/sun-steal-planet-nine/>.
Voir aussi : « Planet Nine might be an exoplanet stolen by the sun », *New Scientist*, 4 avril 2016 : <http://www.universetoday.com/128244/sun-steal-planet-nine/>.

▲ [Retour au texte](#)

42. Voir par exemple Kevin Schindler (de l'Observatoire Lowell), « Percival Lowell's three early searches for Planet X », *Astronomy Magazine*, 14 mai 2015 : <http://www.astronomy.com/year-of-pluto/2015/05/percival-lowells-three-early-searches-for-planet-x>.

▲ [Retour au texte](#)

43. Daniel P. Whitmire & John J. Matese, « Periodic Comet Showers and Planet X », *Nature*, vol. 313, 3 janvier 1985, pp. 36-8.

[▲ Retour au texte](#)

44. *Ibid.*, p. 36.

▲ [Retour au texte](#)

45. Daniel P. Whitmire, « Periodic mass extinctions and the Planet X model reconsidered », *Monthly Notices of the Royal Astronomical Society*, 445, 2016, L116 et L114.

[▲ Retour au texte](#)

46. Ou, plus exactement, la rapportant à 27 millions d'années. Daniel P. Whitmire, « Periodic mass extinctions and the Planet X model reconsidered », *Monthly Notices of the Royal Astronomical Society*, 445, 2016, L114.

[▲ Retour au texte](#)

47. *Ibid.* « Le modèle originel nécessitait l'existence de la Ceinture de Kuiper (qui reste encore à découvrir) et d'un trou ou d'un rebord dans la ceinture, correspondant à la désormais célèbre falaise de Kuiper, à environ 50 ua. »

▲ [Retour au texte](#)

48. Walter Scott (éd.), *Hermetica : The Ancient Greek and Latin Writings which contain Religious or Philosophic Teachings ascribed to Hermes Trismegistus*, Shambhala, Boston, 1993, pp. 433, 457, 521-3.

[▲ Retour au texte](#)

49. Voir par exemple W.M. Napier, « Giant Comets and Mass Extinctions of Life », *Monthly Notices of the Royal Astronomical Society*, 448, 2015, pp. 27-36. Ici, et dans un autre article (« Palaeolithic Extinctions and the Taurid Complex », MNRADS 405, Issue 3, pp. 1901-6).

[▲ Retour au texte](#)

50. Napier avance que l'arrivée d'une comète géante sur une orbite croisant celle de la Terre, et sa désintégration en de multiples fragments, « pourrait augmenter de deux ou trois la masse de l'environnement interplanétaire autour de la Terre », provoquant des épisodes de bombardements répétés sur des échelles de plusieurs milliers d'années.

[▲ Retour au texte](#)

51. Lisa Randall, *Dark Matter and the Dinosaurs*, *op. cit.*, pp. 359-60.

[▲ Retour au texte](#)

52. *Ibid.*, p. 360.

▲ [Retour au texte](#)

53. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

1. <http://www.scienceclarified.com/Ga-He/Gyroscope.html>.

▲ [Retour au texte](#)

2. Flavio Barbiero, « On the Possibility of Instantaneous Shifts of the Poles », 17 mai 2006 : <https://grahamhancock.com/barbierof1/>.

▲ [Retour au texte](#)

3. Einstein contribua à la Préface, qu'il rédigea en 1953, à l'ouvrage de Charles H. Hapgood, *Earth's Shifting Crust : A Key to some Basic Problems of Earth Science*, Pantheon Books, New York, 1958, pp. 1-2.

[▲ Retour au texte](#)

4. Fait intéressant, Hapgood n'est pas complètement *seul*, tenu à l'écart par les autres scientifiques, quand il soutient que des déplacements de la croûte ou du manteau, c'est-à-dire de véritables errances polaires à grande échelle, se sont déjà produits sur Terre. Le cas d'un basculement radical de toute la planète a par exemple déjà été défendu par M. Prevot, E. Mattern, P. Camps, M. Daignieres dans « Evidence for a 20 degree tilting of the Earth's rotation axis 110 million years ago », *Earth and Planetary Science Letters*, 179 (2000), pp. 517-28. Les arguments de Prevot et al. Sont abordés dans John A. Tarduno et Alexei V. Smirnov, « Stability of the Earth with respect to the spin axis for the last 130 million years », *Earth and Planetary Science Letters*, 184 (2001), pp. 549-53, qui soutenaient que l'axe de rotation de la Terre n'avait pas varié de plus de 5 degrés depuis 130 millions d'années. Même Tarduno et Smirnov admettent toutefois que ce qu'ils appellent une « errance polaire nommée "roulement du manteau" (à savoir un déplacement de tout le manteau dissocié de la lithosphère) n'est pas à exclure » (p. 459). Ils ajoutent même spécifiquement (p. 552) : « Bien que les données paléomagnétiques que nous avons examinées nous permettent de rejeter le principe d'une véritable errance polaire, elles ne permettent pas d'exclure un roulement du manteau. » La controverse quant au fait que des déplacements rapides et considérables de la croûte terrestre peuvent ou non se produire n'est donc pas résolue.

[▲ Retour au texte](#)

5. Flavio Babriero, « On the Possibility of Instantaneous Shifts of the Poles », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

6. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

7. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

8. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

9. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

10. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

11. Paul Renne et al., « State shift in Deccan volcanism at the Cretaceous-Paleogene boundary, possibly induced by impact », *Science*, 2 octobre 2015, vol. 350, Issue 6256, pp. 76-8 : <http://science.sciencemag.org/content/350/6256/76>.

▲ [Retour au texte](#)

12. *Ibid.* Voir aussi Eva Botkin-Kowacki, « Did that asteroid have help wiping out the dinosaurs ? », *Christian Science Monitor*, 1^{er} octobre 2015 : <http://www.csmonitor.com/Science/2015/1001/Did-that-asteroid-have-help-wiping-out-the-dinosaurs>.

▲ [Retour au texte](#)

13. Surendra Adhikari et Erik R. Ivins, « Climate-driven polar motion : 2003-2015 », *Science Advances*, 8 avril 2016, vol. 2, n° 4 : <http://advances.sciencemag.org/content/2/4/e1501693.full-text.pdf+html>.

[▲ Retour au texte](#)

14. « We Finally Know Why the North Pole Is Moving East », *Gizmodo*, 8 avril 2016, <http://gizmodo.com/we-finally-know-why-the-north-pole-is-moving-east-1769588584>.

▲ [Retour au texte](#)

15. Surendra Adhikari et Erik R. Ivins, « Climate-driven polar motion : 2003-2015 », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

16. Interviewé pour « Climate Change may be causing Earth's Poles to Shift », *Huffington Post*, 11 avril 2016, http://www.huffingtonpost.com/entry/earth-poles-climate-change_us_5706c52ee4b0537661892db4.

▲ [Retour au texte](#)

17. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

18. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

19. Surendra Adhikari et Erik R. Ivins, « Climate-driven polar motion : 2003-2015 », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

20. Sylvain Bouley, David Baratoux et al., « Late Tharsis formation and implications for Early Mars », *Nature* (Letters), 531, 17 mars 2016, pp. 344-7.

[▲ Retour au texte](#)

21. « Great Tilt gave ancient Mars a new Face », *Astronomy Now*, 3 mars 2016 : <https://astronomynow.com/2016/03/03/great-tilt-gave-ancient-mars-a-new-face/>.

▲ [Retour au texte](#)

22. « Mars : un grand basculement a refaçoné sa surface », communiqué de presse du CNRS Press Release, Paris, 2 mars 2016 : <http://www2.cnrs.fr/presse/communique/4437.htm>.

▲ [Retour au texte](#)

23. Sylvain Bouley, David Baratoux et al., « Late Tharsis formation and implications for Early Mars », *op. cit.*

[▲ Retour au texte](#)

24. Dans la préface d'Einstein (écrite en 1953) à l'ouvrage de Charles H. Hapgood, *Earth's Shifting Crust : A Key to some Basic Problems of Earth Science*, Pantheon Books, New York, 1958, pp. 1-2.

[▲ Retour au texte](#)